UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

***ÉCOLE DOCTORALE* 519 Sciences humaines et sociales - Perspectives européennes**

LABORATOIRE SUBJECTIVITE, LIEN SOCIAL ET MODERNITÉ (SULISOM)

THÈSE présentée par :

Jaime QUINTERO

soutenue le : **9 octobre deux mille dix-sept**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Psychologie Clinique

La subjectivation et la transmission psychique de la fonction paternelle dans les situations de maltraitance des enfants pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord)

THÈSE dirigée par :

Mme THEVENOT Anne	Professeure de Psychologie et de psychopathologie cliniques, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre	Maître de conférences - HDR en psychologie, Université Lumière-Lyon 2
M. PALACIO Luis Fernando	Professeur de Sciences sociales et psychologie, Université CES (Colombie)

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Mme METZ Claire	Maître de conférences -HDR en psychologie clinique, Université de Strasbourg

Remerciements

Je remercie

Ivanna qui interroge cette thèse mais surtout ma propre subjectivité avec ses yeux qui regardent joyeusement l'univers.
Mes parents, Bernardita et Cesar qui m'ont donné la possibilité de vivre et de m'introduire dans ce monde qu'aujourd'hui j'ausculte dans ce texte.
Betty, ma femme et mon amie, qui a marché affectueusement à mon côté.
Mes sœurs, Laura et Sara qui m'ont toujours accompagné.
Jose Efrain, Rosabel et Aurelio qui avec les yeux fermés ont eu confiance en moi.
Les familles Gaviria et Quintero pour s'être intéressées à ce processus.
Thanos, l'ami éternel.
Madame Thevenot pour m'avoir accueilli patiemment depuis le premier jour lorsque j'avais l'impression de devenir un petit enfant perdu.
Lucile pour votre compagnie et votre temps.
Christophe, parcero, qui dès le début m'a offert son amitié de manière sincère.
L'Université de Strasbourg, l'Ecole Doctorale en Sciences Humaines et Sociales, et surtout le Laboratoire Subjectivité, lien social et modernité pour m'avoir ouvert ses portes.
L'Université de Caldas, ma maison. C'est grâce à elle que j'ai pu devenir enseignant et aussi nourrir tous les jours mon esprit.
Les gouvernements de Colombie et de France, ASCUN et COLFUTURO.
L'Institut Colombien de Bien-être Familial, notamment les familles qui ont accepté avec gentillesse de raconter leurs histoires.
Liliana, Karen et les professionnels du centre zone nord qui ont participé avec leurs vécus et réflexions à ce processus.
Melba, ma première professeur de français qui de manière désintéressée m'a donné le coup de pouce pour commencer mon doctorat.
L'alliance française notamment Hellène et Marcela qui ont su me transmettre l'amour de La France.

Lina Vanessa, Alex, Fredrick, Slava, Melba, Diana, Julia et sa famille qui m'ont abrité dans leurs foyers et m'ont permis de connaitre un petit morceau de l'Europe.

Rodri, Vicky et Maria Cristina pour avoir partagé leurs connaissances afin de retrouver des pistes pour poursuivre mon chemin.

Le Département du Développement Humain et le CEDAT de l'Université de Caldas qui m'ont appuyé dans la réalisation de ce projet académique et personnel.

Et aussi, Aura Rosa et Luisa, car vos existences ont nourri de manière fondamentale la plupart des questions qui ont animé cette thèse.

Jaime QUINTERO

La subjectivation et la transmission psychique de la fonction paternelle dans les situations de maltraitance des enfants pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord)

Résumé

Ce travail de thèse est consacré à l'étude de la subjectivation et la transmission de la fonction paternelle dans les situations de maltraitance des enfants pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord). Pour cela, nous avons formulé trois objectifs spécifiques. 1. Identifier les contenus et les processus psychiques de la fonction paternelle. 2. Différencier parmi ces contenus ceux qui se répètent d'une génération à une autre de manière inconsciente de ceux qui ont été transformés. 3. Reconstituer le contenant psychique familial à partir des contenus psychiques identifiés chez les parents et chez les enfants des familles pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord). De sa part, le point de départ de cette thèse a été mes vécus en tant que psychologue dans certaines institutions à visées psychosociales à l'attention des enfants, des adolescents et des familles. C'est là que nait l'intérêt pour la thématique du père et son influence psychique chez les enfants, notamment dans les cas des enfants qui ont subi de la maltraitance. En outre cet intérêt, il y a celui qui a surgi à partir de la recherche que j'ai réalisée au cours de mes études de master. Le sujet de cette recherche était les imaginaires sociaux de la réélection présidentielle en Colombie d'Alvaro Uribe. C'est ainsi que dans sa première partie, cette thèse s'occupe d'analyser le père en tant qu'une institution sociale qui s'est formée au cours de l'histoire du monde occidental. En ce sens, l'analyse est centrée sur le fondement de cette institution qui est compris pour nous en termes d'imaginaire social du père. Cet imaginaire est abordé notamment à propos de la société colombienne. C'est donc dans le cadre de cette société que cette thèse se demande aussi qu'est-ce que la maltraitance et sa prise en charge par l'ICBF. Cela dans l'intention de faire une approche critique aux discours du patriarcat qui traversent des institutions sociales fondamentales en Colombie tels que l'église catholique et la famille. Le chapitre deux de cette première partie vise à faire une reconstitution théorique du concept de fonction paternelle du point de vue de la psychanalyse, spécifiquement chez Freud et chez Lacan. Voilà pourquoi, nous proposons passer de parler de la catégorie d'imaginaire social à celle de fonction paternel dans la perspective psychanalytique. Dans ce même chapitre, les concepts de subjectivation et de transmission psychique sont développés. La deuxième partie de cette thèse commence avec la description du processus méthodologique. Cette thèse a donc une approche clinique en tant qu'elle

étudie ce que les sujets dévoilent de leurs subjectivités dans leurs productions discursifs. De l'approche clinique, notamment celle de la clinique psychanalytique, nous ne reprenons pas uniquement son intentionnalité et sa méthodologie de compréhension de l'autre en tant que sujet de l'inconscient. Nous en reprenons de manière particulière la fonction donnée à la parole comme voie d'accès aux positions subjectives. Dans cette logique, le recueil de données, son enregistrement et l'analyse des témoignages comportent un processus global, celui de la production du discours. Il s'agit d'une logique qui nous a permis en tant que chercheurs d'envisager les productions discursives aux niveaux de l'énoncé mais aussi de l'énonciation, pour le dire dans des termes psychanalytiques, au niveau du contenu manifeste et au niveau du contenu latent. Pour réussir cet objectif, nous avons de ce fait utilisé la méthode de l'analyse de discours notamment ce qui concerne l'analyse de l'énonciation. Par ailleurs, le chapitre quatre concerne les résultats des analyses des processus de transmission psychique et de subjectivation de la fonction paternelle dans quatre familles. Il s'agit des familles qui ont été prises en charge par l'ICBF dans différents moments de leurs histoires et à cause de différents types des comportements qui ont compris une violation aux droits d'enfants. De même, nous avons interrogés trois professionnelles de l'équipe psychosociale de l'ICBF Caldas centre zonal nord. Ces entretiens nous ont servi pour faire une description des familles avec lesquelles ces professionnels de l'CBF se sont retrouvés au cours des processus de prise en charge desquels ils se sont occupés. Pour terminer, le chapitre cinq expose les discussions et les conclusions où nous constatons l'existence de deux logiques pour la transmission de la fonction paternelle. Ces logiques sont celles de la répétition et de la transformation psychique. Finalement, nous suggérons que ces catégories de transmission psychique et de subjectivation de la fonction paternelle soient intégrées dans les processus de prise en charge réalisés par l'ICBF.

Des mots clés : L'imaginaire social du père, subjectivation, transmission psychique, fonction paternelle, situations de maltraitance des enfants.

Résumé en anglais

This thesis is about the subjectivation and psychic transmission of the paternal function in cases of child abuse intervened by the Colombian Family Welfare Institute (Caldas, northern zonal center). This thesis focuses on three objectives: 1) identify the contents and psychological processes of the paternal function; 2) differentiate which of these contents are repeated from one generation to another unconsciously and which of these are transformed; and 3) reconstruct the family psychology based on the psychosocial contents identified in the parents and in the children of the families intervened by the Coombian Family Welfare Institute (Caldas, northern zonal center). The starting point of this thesis was derived by my experiences as a psychologist working at various institutions dedicated to the psychosocial care of children, adolescents and families, which sparked my interest in the subject of the father's psychological influence on children, specifically in situations of abuse. In addition, another interest resulted from my research during my master's studies was the

investigation of the social imaginaries of the presidential re-election of Alvaro Uribe. Chapter 1 of this thesis raises the concern with analyzing the father's psychology, as a social institution that has been constituted throughout the history of the Western world. In this sense, the analysis focuses on unveiling the foundation of this institution, as the social imaginary of the father, which is particularly prevalent in Colombian society. It is then in this context that this thesis is also asked about the problem of child maltreatment and the intervention by the ICBF. This, with the intention of making a critical approach to the discourses of patriarchy that go through fundamental social institutions in Colombia, such as the Catholic Church and the family. Chapter 2 of this thesis is dedicated to the theoretical reconstruction of the concept of Paternal Function from the psychoanalytic theory, specifically from the perspectives of Freud and Lacan. Under this logic, discussion will move from Social Imaginaries to that of Paternal Function. In this same chapter, the concepts of subjectivation and psychic transmission are developed. Chapter 3 of this thesis begins with the description of the methodological process. It is then a thesis that has a clinical perspective since it reveals their subjectivities through their discursive productions. From this clinical, psychoanalytic perspective more precisely, the methodological logic will be utilized, but its intention to understand the other as a subject of the unconscious. Within this logic, the collection of data, its registration, and the analysis of the collected testimonies, are understood as a global process, that is, the production of discourse. This logic allows researchers to consider the discursive productions at the level of the enunciation, but also at the level of the enunciation, or to put it in psychoanalytic terms, at the level of the manifest content and at the level of the latent content. To achieve this goal, the method of discourse analysis will be utilized, especially the analysis of enunciation. Chapter 4 of this thesis will reveal the results of the analysis of the processes of psychosocial transmission and of the subjectivation of the paternal function in four families, which were intervened by the ICBF at different times in their respective life histories because of some behaviors related to the violation of their children's rights. Likewise, three professional testimonies will be collected from the psychosocial team of the ICBF northern zonal center (Caldas). These interviews will help us to describe the families with whom ICBF professionals have had the opportunity to work. Chapter 5 presents the discussions and conclusions to the existence of two logics for the transmission of the paternal function. These logics are those of repetition and psychosocial transformation. Finally, these categories of psychosocial transmission and of the subjectivation of the paternal function can be integrated within the theoretical perspective from which the intervention processes of the ICBF are carried out.

Keys words: the social imaginary, subjectivation, transmission, the paternal function, child mistreatment situations.

Table des matières

Remerciements 2
Résumé 4
Résumé en anglais 5
Table des matières 7
Liste des annexes 9
Introduction 10
Première partie 15
CHAPITRE 1 : MISE EN CONTEXTE 16
Le père 16
Le père en tant qu'institution sociale 16
Histoire de l'institution sociale du père en Colombie 22
L'imaginaire social du père en Colombie 25
L'Institut Colombien du Bien-être familial et la prise en charge des enfants dits maltraités 32
Les discours institutionnalisés autour de l'enfant et de la maltraitance des enfants 32
La maltraitance des enfants en tant qu'expression de la réalité psychique du lien familial 38
Les familles prises en charge par l'ICBF (Caldas, centre zone nord) 41
CHAPITRE 2 : CADRE THEORIQUE 48
La fonction paternelle 48
La fonction du père : l'influence psychique du père en tant que personne chez les enfants 48
Freud : le père en tant qu'élément organisateur du psychisme 52
Lacan : le père comme fonction symbolique 62
La transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle. 74
Le soi familial et sa fonction de contenant psychique. 74
Les systèmes familiaux : des modes de faire famille selon la transmission psychique 78
L'identification 82
Les scénarios narcissiques de la parentalité 86

La transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle 92
Deuxiémme partie 98
CHAPITRE 3 : CADRE METHODOLOGIQUE 99
La problématique de la recherche 99
La collecte de données 100
L'analyse de données 104
CHAPITRE 4 : RESULTATS 111
La famille Lopez 111
Maria et sa mère 113
Maria et son père 117
Alejandro 122
La famille Pérez 128
Carlos et ses parents 131
Luisa et ses parents 138
Carlos et Luisa 147
Les liens entre Carlos et Luisa et leurs enfants 161
Le soi familial, mythe et fonction paternelle : les limites des liens 167
La famille Buitrago 171
Rosa Emilia et son identification au désir de sa mère 174
Le labyrinthe subjectif chez Claudia 184
La famille Sanjuan Duque 195
La marque du père chez Constanza 198
Les père-ver-sions chez Daniela et Laura 202
Conclusion 213

Liste des annexes

Annexe 1 : LA FAMILLE LOPEZ 241
Annexe 2 : LA FAMILLE PEREZ 276
Annexe 3 LA FAMILLE BUITRAGO 318
Annexe 4 : LA FAMILLE SANJUAN DUQUE 338
Annexe 5 : LES ENTRETIENS AUX PROFESSIONNELLES DE L'ÉQUIPE PSYCHOSOCIALE DE L'ICBF (CALDAS, CENTRE ZONE NORD) 369

Introduction

Le point de départ de cette thèse a été mes vécus en tant que psychologue dans certaines institutions à visées psychosociales à l'attention des enfants, des adolescents et des familles. C'est là que nait l'intérêt pour la thématique du père et son influence psychique chez les enfants, notamment dans les cas des enfants qui ont subi de la maltraitance. En outre cet intérêt, il y a celui qui a surgi à partir de la recherche que j'ai réalisée au cours de mes études de master[1]. Le sujet de cette recherche était les imaginaires sociaux de la réélection présidentielle en Colombie d'Alvaro Uribe[2].

Concernant les résultats de cette étude, nous pouvons dire que l'imaginaire social de l'ex président Alvaro Uribe en Colombie, est l'imaginaire d'un homme messianique et héroïque qui représente une longue lignée de leaders patriarcaux dont l'objectif fondamental était celui de vaincre un ennemi presque mythologique (la guérilla des FARC qui dans le discours du monsieur Uribe était nommée 'le serpent'). C'est grâce à l'identification de cet imaginaire social que les dimensions mythologique, religieuse mais surtout patriarcale de la société colombienne ont commencé à tirer mon attention. La question qui se configurait était donc la question de l'imaginaire social du père encadré dans ces dimensions.

Nous avions en conséquence trois questions. La première qui concernait le père en tant qu'imaginaire social. La deuxième, au sujet de la maltraitance des enfants, et la troisième, la question du processus de subjectivation (au sens de devenir sujet). Ces questions nous ont d'abord conduits à réfléchir sur notre approche épistémologique. C'est ainsi que nous avons opté pour une approche psychanalytique en raison de ses apports à la compréhension du psychisme, notamment de l'inconscient. Dans cette perspective, notre intérêt était spécifiquement celui d'étudier les processus et contenus psychiques inconscients chez les parents et les enfants pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (ICBF)[3].

La question de l'influence du père est donc celle de la place du père dans ces processus et contenus psychiques chez les enfants. En ces termes, la question du père était une question à aborder du point de vue de la psychanalyse. Voilà la raison pour laquelle l'un de nos objectifs a été l'étude psychanalytique du père. Cela afin de répondre à l'interrogation : Qu'est-ce que le père ? Est-ce qu'il faut comprendre le père en tant que rôle, en tant que personne, en tant que style, en tant qu'idée ? Pour commencer à déchiffrer le père, le coup d'envoi a pourtant été celui d'étudier le père en tant qu'imaginaire social.

De ce fait, le premier temps de notre thèse a répondu à un intérêt principalement historique et socio-culturel. Nous nous sommes ainsi occupés de réaliser une approche

[1] Master (*Mestría* en Colombie) en Education et développement humaine. Université de Manizales-CINDE (Centre international d'éducation et du développement humain).
[2] Ex-président colombien qui a gouverné ce pays dans deux périodes : du 1998 à 2002 et du 2002 à 2006.
[3] L'institution en France équivalent serait DDASS (La Direction Départementale Des Affaires Sanitaires Et Sociales).

bibliographique pour rendre compte du père en tant qu'institution et ses transformations au cours de l'histoire du monde occidental. Nous avons aussi fait cette approche pour comprendre l'héritage de cette institution occidentale dans la société colombienne. Dans cette perspective socio-historique, nous avons posé une autre question concernant le lien entre les violences en Colombie et cet imaginaire.

À ce moment de notre recherche, nous sommes arrivés à deux conceptions sur le père et sur la maltraitance des enfants respectivement. Le père en tant qu'un imaginaire qui a été socialement institué grâce aux discours de la religion, de la politique et du droit. Et la maltraitance des enfants classée comme un type de violence. Parallèlement à ce parcours bibliographique, nous avons réalisé une étude exploratoire auprès de trois familles de la ville de Salamina dans l'objectif de nous plonger dans leur imaginaire du père, d'une part, et celui d'écouter leurs vécus au sujet de la maltraitance des enfants, d'autre part.

Pour cela l'ICBF[4], par intermédiaire de son directeur régional, de la coordinatrice du centre zone nord et des professionnelles membres de l'équipe psychosociale, nous a permis travailler avec ces familles de la ville de Salamina. Ces familles ont accepté de participer à cette phase de notre étude[5], de même que les professionnelles de l'équipe psychosociale, à travers une série d'entretiens individuels et collectifs. La question que nous avons abordée dans cette étude a été par conséquent la même que l'approche bibliographique, à savoir, est-ce que l'imaginaire social du père est lié en quelque sorte à la maltraitance des enfants ?

Cette question a évolué cependant vers d'autres questions puisqu'elle ne correspondait pas aux intérêts du début de notre recherche. En un mot, cette question ne comprenait pas notre question sur le devenir psychique des sujets (subjectivité). Pendant ce premier temps de notre étude, nous avons pu établir que l'imaginaire social du père est une idée assez liée aux enjeux du pouvoir et de l'autorité propres à certains discours et à certaines institutions sociales. C'est une idée qui s'est transformée néanmoins en fonction des contextes et des moments historiques et qui porte le signe de l'ambiguïté. Pour les personnes interrogées, l'imaginaire

[4] Dans ce qui suivi, nous utiliserons le sigle ICBF pour faire référence à l'Institute Colombien de Bienêtre familial (Caldas, centre zone nord).

[5] Il faut dire que dans chaque famille nous avons eu la chance de réaliser des entretiens avec plusieurs de leurs membres. Dans la famille « Castro » ont participé Louis 13 ans, sa mère et une tante maternelle, dans la famille « Ochoa » Paul 12 ans et ses grands-parents maternels et dans la famille « Pineda » la mère uniquement. Les rencontres avec le groupe de professionnels se sont déroulées avec les psychologues et les travailleurs sociaux qui prennent en charge ces enfants. Les professionnels qui y ont participé étaient tous du genre féminin puisque 100% des professionnels qui composaient ce groupe étaient des femmes. Nous avons réalisé six entretiens avec les membres de ces trois familles et nous avons fait deux rencontres avec le groupe de professionnels pour discuter. D'abord notre objectif dans les entretiens a été d'amener les sujets à parler de la maltraitance des enfants ou d'autres types de violences. Après cela, nous nous sommes centrés sur les histoires des sujets et de leurs familles. De ces récits nous avons sélectionné quelques éléments que nous mentionnerons en fonction des thèmes que nous proposerons dans ce texte. Du côté des professionnels, l'objectif a été de discuter de leurs idées sur la maltraitance, la violence et la prise en charge de l'ICBF.

social du père est celui du père puissant qui représente l'autorité et la protection mais qui est aussi violent et qui provoque de la peur et de la méfiance.

Il s'agit donc d'un père fascinant mais qui provoque aussi un sentiment de mépris. Alors, pourquoi ces descriptions dont les attributs soulignés rendent compte de l'imaginaire du père ? Autrement dit, s'agit-il d'ailleurs d'une idée créée depuis longtemps mais qui est prolongée par les sujets en fonction de leurs propres vécus ? Est-ce que cet imaginaire découle d'une personne concrète, c'est-à-dire, d'un homme ou d'une personne qui a un jour occupé la place du père ? Ou, parlons-nous d'un père fantasmé, d'un père mythique ? Par ces questions, nous avons réfléchi à la nécessité d'étudier le père en tant qu'une représentation forcément subjective, c'est-à-dire, en tant qu'une idée qui se configure grâce aux vécus et fantasmes des sujets dans le cadre des rapports intersubjectifs.

Nous avançons de plus en plus sur le sens de notre question sur l'influence du père sur le devenir psychique des individus. Mais, qu'est-ce que cette influence ? Cette question nous a fait tourner de manière définitive vers la théorie psychanalytique pour penser au père en tant qu'un élément organisateur du psychisme. L'influence du père est ce que nous pouvons définir en termes de fonction psychique. Nous parlons donc de la fonction paternelle. Dans cette perspective notre étude entrait dans un deuxième temps, celui de la question psychique de la fonction paternelle.

Nous avons commencé à voir la fonction paternelle comme un processus psychique ou subjectif qui est déployé au sein du lien des enfants avec ces sujets qui occupent les places du père et de la mère et qui constituent pour eux un contenant psychique. La fonction paternelle est ainsi un processus intersubjectif grâce auquel le nouveau-né peut s'inscrire dans l'ordre social. La fonction paternelle est par conséquent une fonction symboligène, subjectivante et structurante (De Neuter et De la Hulpe, 2011). C'est pourquoi la fonction paternelle est à étudier dans deux conditions, celle de l'existence d'un ordre socio-symbolique et celle des liens intersubjectifs.

La question de la subjectivation de la fonction paternelle est de ce fait la question de la transmission psychique, c'est-à-dire, comment le nouveau-né commence à devenir sujet grâce aux processus et contenus psychiques implicites du lien intersubjectif de leurs parents ? Par tout ce qui précède, la question de l'influence de l'imaginaire social du père chez les enfants s'est transformée dans la question de la fonction paternelle notamment autour de ses processus de subjectivation et de transmission psychique. Et la thématique de la maltraitance des enfants en tant que violence ? Est-ce qu'elle pourrait être étudiée aussi en termes de transmission psychique et de subjectivation de la fonction paternelle ?

La logique de notre étude nous a amené à repenser cette définition de la maltraitance comme violence. En tant que violence, cette définition de la maltraitance fait référence à un sujet (les parents ou des adultes) qui de manière intentionnelle attaque un autre sujet (l'enfant). Mais ce que nous avons retrouvé dans les témoignages des personnes interrogées de même que dans le code de l'enfance et de l'adolescence colombien, nous a fait penser autrement aux motifs pour lesquels les familles sont prises en charge par l'ICBF. En un mot, ces motifs ne constituent pas nécessairement un acte de violence dans les termes que nous venons d'évoquer.

Dans les témoignages que nous avons écoutés, les motifs cités par les familles n'étaient pas vus comme des faits violents et non plus comme des violations de droits. Nous avons retrouvé néanmoins dans ces témoignages des actes violents et de violations de droits des enfants qui se répètent d'une génération à une autre. En somme, ces témoignages n'étaient qu'une série des histoires qui rendaient compte de vicissitudes des rapports entre des parents et leurs enfants. Nous nous intéressons dès lors aux éléments psychiques tels que les souvenirs, les émotions, les fantasmes et les vécus, qui constituent ce que nous avons souligné avant comme le contenant psychique familial.

La question de la maltraitance des enfants est devenue la question de contenus psychiques implicites dans les rapports des parents et leurs enfants. Un élément commun qui se trouve d'ailleurs entre cette question et la question de la subjectivation et la transmission de la fonction paternelle, est l'élément concernant les contenus psychiques. En somme, la question de la subjectivation et la transmission psychique de la fonction paternelle est la question des contenus et processus psychiques grâce auxquels les liens entre des parents s'établissent. Nous pourrons ainsi affirmer que notre objet d'étude est celui qui est constitué justement par ces contenus et ces processus psychiques grâce auxquels les liens familiaux sont établis et la subjectivation et la transmission psychique de la fonction paternelle se réalisent.

Dans le second temps de notre étude, nous sommes donc arrivés de manière définitive à notre question, à savoir, la subjectivation et la transmission psychique de la fonction paternelle dans les situations de maltraitance des enfants pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord). Pour cela, nous avons trois objectifs spécifiques. 1. Identifier les contenus et les processus psychiques de la fonction paternelle. 2. Différencier parmi ces contenus ceux qui se répètent d'une génération à une autre de manière inconsciente de ceux qui ont été transformés. 3. Reconstituer le contenant psychique familial à partir des contenus psychiques identifiés chez les parents et chez les enfants des familles pris en charge par l'Institut Colombien de Bien-être Familial (Caldas centre zone nord).

Première partie

CHAPITRE 1 : MISE EN CONTEXTE

Le père

Le père en tant qu'institution sociale

En tant qu'institution sociale, le père est un ensemble des significations sociales imaginaires. Ces significations sont imaginaires « parce que elles ne sont pas rationnelles (on ne peut pas les 'constituer logiquement') ni réelles (elles ne dérivent pas des choses) ; elles ne correspondent pas aux 'idées rationnelles', et pas non plus aux objets naturels » (Castoriadis, 2006, p. 79). Le père est donc une fiction, une fiction de ce que Pradelles (2001) a nommé l'objet d'exception. Le père représente ainsi un objet qui n'est-ce pas un objet concret, un objet qui ne peut qu'exister en tant qu'objet symbolisé. En un mot, il est un objet qui appartient à une réalité au-delà du monde symbolique humain mais qui est y inclus en tant qu'il est représenté justement par la voie du symbolique (Pradelles, 2001).

C'est grâce à cette condition que cet objet est envisagé dans certaines sociétés comme l'origine, le moteur, l'être qui donne la vie et qui détermine le destin des hommes. Nous parlons de ces sociétés qui ont été nommées par Castoriadis (2006) *sociétés hétéronomes*. Ces types des sociétés se caractérisent par le fait que leurs membres ne doutent pas des principes, règles, lois ou significations sociales. Ces individus ne doutent pas de sa réalité sociale puisqu'ils croient que, ces éléments qui fondent cette réalité, ont été établis depuis toujours (Castoriadis, 2006). Cette croyance est justement assurée par les représentations sociales sur lesquels ces sociétés se sont instituées.

C'est donc ces représentations celles qui indiquent que les origines, les fondements et les garanties pour que ces types de sociétés existent, supposent une source par-delà du social, c'est-à-dire, un objet d'exception. En ces termes, le père en tant qu'institution est une fiction ou un imaginaire car il n'est qu'un objet supposé par lequel les sociétés créent et justifient leurs propres règles, normes, lois, coutumes, croyances. En parlant de ces sociétés hétéronomes dont le fondement de leur existence est le père, nous ne parlons en conséquence que de sociétés patriarcales. La société patriarcale est ainsi la société qui est fondée sur le père en tant qu'institution principale.

C'est la raison pour laquelle dans le patriarcat l'autorité est attribuée à celui qui se place au lieu du père. C'est le cas des sociétés européennes qui depuis l'antiquité et le moyen-âge sont devenues les référents du monde occidental. Rappelons ainsi que le terme *père* à ces

époques opérait justement comme un titre qui accordait certains droits au sujet qui occupait cette place. De ce point de vue, le terme père nous le comprenons en tant qu'une désignation politique et juridique qui autorisait certains hommes à assujettir d'autres individus (d'autres hommes, femmes, enfants). Dans cette conception du père, nous trouvons une idée appartenant à la culture grecque de l'antiquité, à savoir, son idée pour expliquer comment un individu devient un être humain.

Pour les grecs, un homme ne devenait homme que par l'intervention du père, cela veut dire, d'un autre homme qui représentait les valeurs humaines (Jiménez, 2001). Le père est par conséquent celui qui transmet la condition d'humanité à un individu. Voilà pourquoi le père est fondamental pour l'institution de la condition humaine, ce qui va lui donner un statut ontologique grâce auquel son pouvoir et son autorité sont légitimés. Cette idée grecque du père a pourtant un précèdent symbolique dans le cadre socio-culturel indoeuropéen. Il s'agit du mot père, un mot qui est assez remarquable pour Benventiste (1969) en raison de sa consistance linguistique mais aussi de ce qu'il dévoile de la structure de la famille indoeuropéenne.

Voici donc Pater, « en sanscrit *pitar*, en arménien*hayr*, en grecque *pater*, en latin *pater*; *athir* en irlandais ancien, *fadar* en gothique » (Benventiste, 1969, p. 209), qui fait référence à un type de famille fondée sur la mémoire d'un ancêtre masculin avec lequel la filiation paternelle s'est instituée. C'est la structure « autour de laquelle tous les descendants mâles et leurs familles restreintes se sont réunis en formant la grande famille» (Eidelsztein, 1998, p. 4). Le père est ainsi l'élément fondateur, qui met en ordre et qui règle la coexistence des individus dans un même groupe humain. L'idée grecque au sujet du père est par conséquent concomitante de cette idée concernant la structure familiale des sociétés indoeuropéennes.

Le père est, de ce point de vue, celui qui précède l'homme, le père c'est l'ancêtre de l'homme. Nous pouvons affirmer d'après Eidelsztein (1998) que ce que le mot père désigne en définitive, c'est dieu, le dieu suprême des indoeuropéens. En effet, « le rapport de la paternité ne comporte pas le lien physique ni un lien biologiquement déterminé, c'est une autre chose, ce qui a eu une signification religieuse » (Eidelsztein, 1998, p. 7). Le père est donc un nom, c'est le nom d'origine mythique et religieuse de la puissance qui a créé l'homme et qui dirige son destin. Le sujet qui dans la structure sociale patriarcale porte ce nom, c'est en conséquence reconnu comme le représentant légitime de la puissance et de l'autorité attribuée au père-créateur.

Au sein de la langue et de la culture indoeuropéenne, en passant par la pensée grecque, nous pouvons ainsi continuer notre parcours par l'antiquité pour nous plonger dans la Rome ancienne afin de dévoiler le contexte politique, militaire et juridique d'une société patriarcale par excellence. « Rome est une société juridiquement fondée sur le père : la loi institue le père et le père institue l'ordre social de même que les rapports familiaux » (Jiménez,

2001, p. 64). C'est la société du Pater familias où la place sociale du père possédait précisément une valeur politique et juridique privilégiée. La base de cette structure sociale était la famille constituée autour d'un homme nommé *Pater* qui réunit dans ses domaines des épouses et des enfants (de sang et adoptifs).

Pour la loi romaine, la place du *Pater familles* était une place réservée aux enfants, spécifiquement au garçon désigné par son père avant de mourir. Dans la Rome ancienne la famille ne se fondait pas sur les liens du sang ou sur le mariage mais sur le fait de l'existence précisément d'un père. La paternité précédait la famille, ce qui signifie que la place du père fondateur continuait en supportant l'ordre familial. Nous interprétons ainsi que, devenir le *Pater*, consistait en occuper cette place de l'ancêtre fondateur. Quant à la place de l'enfant, soulignons que sa condition n'était pas assurée par le fait d'être un descendant biologique mais par le fait d'être nommé par le père (Jiménez, 2001).

Le père, en fonction de la loi, avait le droit de déclarer comme son enfant n'importait qui, de même que de retirer telle condition, soit un fils biologique soit un fils adoptif. En d'autres termes, le père avait la liberté de constituer sa famille selon son désir. Nous constatons ainsi le sceau éminemment patriarcal de la Rome ancienne où la Loi ordonnait une place pleine de privilèges aux descendants de l'ancêtre fondateur. C'est la place du père, assurée et garantie par l'existence de certaines normes, droits et devoirs, dont la fonction est celle de servir de base pour régler les liens sociaux en instituant une différence radicale entre les citoyens.

En un mot, le patriarcat fait référence à la structure sociale où certaines personnes occupent la place du père alors que les autres occupent la place du fils. Cette structure va prévaloir de telle sorte que nous la rencontrerons après la disparition de l'empire romain. Nous passons ainsi à l'époque qui commençait avec la chute de cet empire, celle qui a été provoquée par les invasions violentes des *'peuples barbares'*. C'est justement grâce à ces chocs entre les romains et les peuples *'barbares'* que les institutions qui supportaient le monde ancien se sont reconfigurées.

C'est ainsi que les transformations au niveau des modes de production, de la division sociale du travail, de la distribution du pouvoir politique, des lois, des liens sociaux, de la pensée philosophique, de l'expression artistique et de l'institution de la famille, ont permis la gestation d'un monde nouveau représenté dans le modèle social du système politique et économique du féodalisme. Dans ce nouveau système, nous verrons émerger les grands propriétaires terriens ou seigneurs autour desquels le nouvel ordre social s'est institué. Dans ce processus, les seigneurs féodaux ont assumé le contrôle des institutions politiques et juridiques de telle sorte qu'ils sont devenus administrateurs, percepteurs, juges et chefs militaires.

La rationalité politique et juridique de cette société était basée sur le principe de la protection militaire et de la propriété du sol. C'est ainsi que la hiérarchie de la structure sociale était déterminée par le pouvoir de ceux qui possédaient la terre et les moyens de la protéger et de l'exploiter. Entre temps, ce pouvoir se maintenait grâce au modèle établi des relations de subordination entre les seigneurs et les vassaux. De même, mais en possédant un pouvoir mineur selon leur situation dans la hiérarchie sociale, le clergé, les vilains et les serfs se sont soumis au seigneur féodal. Et dans la cime de cette structure hiérarchique, se trouvait le représentant principal de la noblesse guerrière : le roi.

D'après Weber (1921), l'autorité du roi était supportée par le principe de la tradition. Ce principe consistait en une série de règles considérées sacrées dont la transgression entraînait le malheur magique ou religieux (Weber, 1921). Alors, la légitimité de l'autorité du roi renvoie à une instance au-delà du monde humain, c'est-à-dire, à dieu. C'est pourquoi l'autorité traditionaliste et patriarcale du monde ancien et du monde médiéval s'instituait sur la croyance en cette instance, en cet objet d'exception. Par rapport à la famille, rappelons que pendant un premier moment de l'âge moyen, sa structure a été celle de la société romaine.

Là « le chef de la famille nous rappelle le paterfamilias de jadis. Il ordonne au groupe qui porte son nom et qui se forme autour de lui. Il organise la manière de le protéger. Il fait la distribution du travail en fonction de capacités et des besoins de chaque personne. Il règne (c'est le terme qui se trouve dans le texte de l'époque) tel qu'un maître absolu. Il s'appelle *sire.* Sa femme, la mère de famille, est nommée dame (domina) » (Kleinschmeidt, 2000, p. 70). Il s'agissait donc de la famille constituée par le noyau matrimonial –les époux et les enfants- et un groupe d'autres parents. Néanmoins, les transformations qui ont redéfini le monde médiéval ont donné lieu aussi aux transformations de cette structure familiale.

Pour cela, le christianisme a joué un rôle assez important notamment dans la promulgation de l'émancipation de la famille nucléaire. Cette initiative s'explique par les actes sexuels incestueux qui se pratiquaient souvent entre les membres de la famille du modèle romain. Pour éviter ces actes, la famille s'est instituée sur le lien du mariage. Pourtant ce lien va continuer à se supporter sur l'institution paternelle. Autrement dit, la pièce principale du mariage est toujours l'homme qui devient le maître et le protecteur de sa femme. C'est ainsi que la femme ne cessait d'être la fille de son père qu'en devenant justement l'épouse de son mari dans une transaction commémorée par le rite des fiançailles. Nonobstant ce rituel, pour les lois de l'époque le mariage n'était légitimé que par la naissance d'un enfant (Kleinschmeidt, 2000).

Les parents et les enfants constituent ainsi le modèle de la famille mais basé sur les dispositifs du mariage et de la consanguinité. Le pouvoir paternel sur la femme et sur les fils biologiques s'institutionnalise ici précisément grâce à ces dispositifs. Dans le passage à la

modernité, nous verrons une transformation définitive du modèle de la famille du moyen âge qui a entraîné aussi une reconfiguration de la paternité. Ces transformations ont été les conséquences justement des transformations de la société occidentale dans la modernité. En un mot, nous décrivons le passage d'une rationalité patriarcale vers une rationalité centrée sur des valeurs éthiques et politiques différentes.

La société occidentale européenne est passée d'être une organisation patriarcale basée sur l'institution du *Pater familias* et du seigneur féodal, à être une société organisée autour de la raison, l'individu et la démocratie. D'après Noël et Cyr (2009), le pouvoir et l'autorité implicites aux fonctions législatives et judicaires ont été de plus en plus incarnées et agencées par les institutions de l'État. C'est l'époque donc du père privatisé (Knibiehler, 2001) où la plupart des fonctions inscrites au pouvoir patriarcal d'antan sont assimilées par l'État et ses institutions. Le père s'est constitué ainsi en un rôle spécifique circonscrit à la scène privée de la famille moderne, de la famille fondée de plus en plus sur les droits de la femme et des enfants.

Le nouvel ordre normatif de la société occidentale devient en conséquence un ordre qui ne privilégie plus les intérêts et les besoins du père mais ceux de la famille. La fonction du père, son rôle, est dès lors celle de servir comme support économique et moral à son épouse et à ses enfants (Tort, 2005). Ce rôle du père est ainsi corrélatif à la finalité de l'institution familiale dans la rationalité moderne, à savoir, la fonction de maintenir et reproduire l'ordre social pour réaliser de cette manière l'idéal du progrès. La famille devient donc la cellule de la société (Tort, 2005) qui a pour but le bien-être et le développement de ses membres.

Les fonctions de la famille ont pour visées principalement la protection et l'éducation des enfants. Dans ces finalités, le père est envisagé comme support de la responsabilité de satisfaire les besoins matériels des membres de sa famille ainsi que d'aider ses enfants à développer leurs capacités. De même, il doit jouer aussi le rôle du représentant de l'autorité, de celui qui doit surveiller les comportements des enfants. L'autorité attribuée au père dans la modernité se différence toutefois de celle du père de l'ancien régime dans la mesure où elle est limité par les droits des enfants et de la femme. Autrement dit, les comportements du père sont régulés par la société afin de contribuer au bien-être et développement de la famille notamment des enfants.

C'est pourquoi le père va rester lié, pour le meilleur ou pour le pire, au destin de ses enfants (Metz, 2003). Alors, pour ces transformations modernes de la famille et du père en tant qu'institution, la révolution bourgeoise et la révolution industrielle ont été décisives. C'est justement dans ce cadre de ces révolutions que nous remarquons deux idées déterminantes pour la transformation de l'institution familiale et de la paternité, à savoir, les idées d'égalité et de liberté. La famille moderne s'est inspirée donc de ces idéaux dérivés du projet bourgeois.

L'expression *'projet bourgeois'*, fait référence au projet « qui fonde, de manière hégémonique, une série des pratiques de la vie quotidienne à partir lesquelles la famille moderne émerge. Cette vie quotidienne implique une notion de citoyenneté qui a été proposée par la culture bourgeoise et qui est importante pour comprendre la famille contemporaine » (Jiménez, 2001, p. 88). Il s'agit d'une nouvelle scène où le rôle du père est inspiré de l'idéal du bon bourgeois de la société française du XIXème siècle. Cet idéal correspond à l'image d'un homme responsable, un homme qui ne boit pas d'alcool et qui ne violente pas ses enfants. Par contre, nous trouvons en parallèle de cet idéal, l'image de l'homme prolétaire qui est envisagé comme l'ombre de cet idéal (Hurstel, 1996).

Cela parce qu'afin de remplir ses obligations à l'usine, l'homme prolétaire ne pouvait rester toutes les journées dans son foyer que pendant des périodes de temps assez courtes (Metz, 2003). Voici pourquoi, au contraire du père bourgeois, le père prolétaire représente le père absent et carent dont les déficiences sont les causes des troubles chez les enfants (Hurstel, 1996). De ce fait, convenons que le rôle du père en tant que support est un produit de la mentalité bourgeoise au sens de son idéal du bon père. Sur la base de cet idéal, la société a pu juger, voire condamner, les comportements des hommes qui ont joué le rôle du père. Ce rôle cependant continue en se transformant depuis le XIXème siècle.

C'est donc en fonction du devenir historique de la société occidentale que cette idée du père en tant que support, fournisseur et source de l'autorité, a changé de manière assez significative. Alors, le développement urbain et industriel, les migrations de la campagne vers la ville, la reconnaissance des droits de la femme, des enfants et d'autres acteurs sociaux, les transformations du marché du travail, les nouveaux mouvements sociaux et politiques, les effets de la technologie et les télécommunications dans la vie quotidienne, l'importance de l'École, la globalisation, la mondialisation, les conflits nationaux et internationaux et leurs effets, l'accroissement de la consommation, comportent-ils les phénomènes d'un monde complexe que nous devons considérer pour analyser les transformations du père en tant qu'institution sociale.

Egalement, la normativité juridique autour de la famille, l'émergence de nouveaux types de famille de même que le développement de nouveaux styles de maternité et paternité, constituent les conditions au sens de l'institution de la Famille qui ont conduit à une reconfiguration de ce que le père représente socialement. En ce sens, nous pouvons affirmer que la famille en tant que trame, s'est élargie et complexifiée en raison des préceptes sociaux et juridiques au point de conditionner la place sociale du père. C'est là où les imaginaires sociaux du père, au sens des bénéfices pour les processus de développement physique et psychique des enfants, nous font penser au-delà de la fonction de support économique et de l'autorité.

De ce fait, la fonction du père dans cette nouvelle scène de la famille n'est pas limitée au rôle passif ou isolé d'un homme qui dans le modèle de la famille bourgeoise avait pour objectif principal celui de sauvegarder sa femme et ses enfants. En somme, nous soulignons que la transformation de la Famille et de l'institution paternelle ont été possibles grâce à certains discours de la modernité. Il s'agit des discours des sciences médicales et sociales qui ont pour objet justement les enjeux de la famille moderne. De ces discours, nous retrouvons ceux qui ont eu des effets sur les dispositifs et pratiques institutionnels liés à la famille, à savoir, les discours de la socialisation, de l'éducation et de l'importance de l'amour.

Pour tout ce qui précède, nous pouvons dire que dans la culture occidentale le père en tant qu'institution a subi une transformation au niveau de ses significations imaginaires (Castoriadis, 1978). Cela au cours du devenir historique des sociétés occidentales. C'est ainsi que la structure de la société et notamment de la famille a changé en ce qui concerne les places, les rôles et les rapports entre les individus. Pour résumer, il s'agit justement du passage du patriarcat à la modernité. Est-ce que le patriarcat a donc disparu ? Evidemment les sociétés qui ont adopté le projet bourgeois et moderne se sont consacrées à d'autres principes éthiques, politiques et juridiques différents de ceux du patriarcat. Mais, est-ce que le patriarcat reste vivant au niveau des liens familiaux voire des liens sociaux ? Pour répondre ces questions nous envisagerons dès lors le cas de la société colombienne.

Histoire de l'institution sociale du père en Colombie

Par rapport à la société colombienne, influencée fortement par la culture occidentale, nous nous demandons précisément le devenir du père en tant qu'institution sociale. Dans cette intention, il faut analyser la formation de l'imaginaire social du père au cours de l'histoire colombienne. Cela afin d'identifier les traits de cet imaginaire dans les discours d'aujourd'hui notamment dans ceux de certaines personnes liées à l'ICBF. La reconstitution de l'imaginaire du père et l'identification de ses marques dans les subjectivités de nos jours en Colombie sont ainsi deux démarches pour nous nécessaires.

Au sens de notre recherche, ces démarches nous permettront une approche historique, sociale et culturelle des enjeux psychiques autour du lien entre la maltraitance des enfants et la fonction paternelle. Du point de vue historique, commençons donc par l'époque précolombienne en soulignant que le territoire colombien était occupé avant l'arrivée des espagnols par plusieurs peuples autochtones. Les historiens et les anthropologues colombiens ont classé ces peuples dans trois groupes en raison de leurs langues : les Caribes, les Chibcha et les Arawak. Nous nous centrerons sur les Chibcha, le peuple indigène qui a réussi survivre au processus de la colonisation espagnole.

En conséquence, rappelons que « l'entrechoquement de conquérants et les communautés locales a produit une diminution prévisible, notamment dans les territoires où les indigènes se sont battus courageusement (Valle del Cauca, Timana et La Plata). Pourtant les Chibchas ont résisté à ce choc puisque ils se sont soumis aux colonisateurs » (Melo, 1996, p.46).Les Chibchas ont ainsi survécu dans la mesure où ils se sont adaptés au régime politique, militaire et social espagnol. Pour Melo cette adaptation s'est déroulée grâce au niveau de développement culturel du peuple Chibcha.

Concernant ce type de développement, Melo (1996) affirme que les Chibchas traversaient un stade correspondant à celui du royaume. C'est donc en raison de ce niveau du développement culturel que les Chibchas ont accepté la domination effectuée par les conquérants espagnols. Cette domination a été réalisée par deux voies, à savoir, la voie de l'invasion puis la voie de l'installation définitive dans les territoires américains. Au temps de l'invasion, le rapport entre les colonisateurs et les indigènes a été, au début, aimable. La forte dépendance sociale et économique des espagnols aux indigènes, a terminé par déclencher le conflit entre eux.

Au fil du temps, cette dépendance a entraîné l'assujettissement des indigènes à la structure sociale et économique du monde colonial. Les échecs fréquents dans la quête de l'or, les dettes énormes et la impossibilité de retourner à l'Espagne ont emmené aux conquérants, vers 1500, à s'installer définitivement sur le territoire américain. Pour cela, les espagnols ont institué un nouveau système juridique et économique et ont réglementé et 'humanisé' les 'labeurs'[6] des indigènes, c'est le système de l'encomienda (Melo, 1996). Inspiré du féodalisme, l'encomienda autorisait les espagnols à protéger les indigènes alors que ceux-ci étaient obligés de rétribuer telle protection en payant avec leur travail et leur récolte.

Les seigneurs espagnols se sont permis aussi de se consacrer à l'éducation des indigènes dans les préceptes de la religion catholique. De la même manière que le processus de l'invasion, l'encomienda a eu en principe une justification religieuse. Cela puisque par intermédiaire de la religion, la colonisation a réussi l'assujettissement des indigènes. C'est donc par le processus de l'évangélisation que les indigènes ont été forcement inscrits dans le système politique et économique des conquérants. Dans cette intention, les prêtres et les moines de l'époque avait pour fonction d'obliger les indigènes à renoncer à leurs divinités, croyances et rites.

[6] Avant l'implémentation de l'encomienda, ces labeurs n'étaient pas conçus comme travail par les espagnols. Ce sera grâce à l'encomienda que se donnera quelque valeur de travail. Toutefois, dans la pratique, l'encomienda était presque la même exploitation qu'avant.

« Lors d'être allé à la ville de Boza, on s'est adressé à d'autres villes localisées dans la comarque, celles qui étaient appelées Bojaca, Caxica, Chia, la Serrezuela et Tuna et leurs adjacentes. Dans tous ces lieux, on a fait les mêmes poursuites et on a fait un grand bûcher d'innombrables idoles indigènes. En même temps, on déchirait les plumes de ces idoles pour les incinérer, alors que plusieurs prêtres au service du démon ont été sanctionnés en les obligeant à aller tous les jours à l'Eglise afin d'apprendre les choses de notre sainte loi et de le servir» (Francis, 2003, p.357).

Pour l'institutionnalisation de la religion catholique les indigènes ont ainsi renoncé à leurs croyances et leurs pratiques pour assimiler celles des espagnols. En conséquence, les indigènes ont adopté la figure du dieu catholique, une figure qui a fonctionné essentiellement comme autorité principale d'une structure sociale dont ses représentants étaient les rois, les autorités politiques locales et les *'encomendaderos'*. C'est de cette manière qu'un ordre social de type patriarcal s'est donc fondé. Le patriarcat en Colombie n'a pas été cependant propre á l'époque de la colonie. A la suite de l'indépendance des espagnols, le patriarcat va s'installer définitivement au niveau de la famille et de la vie politique et économique.

L'indépendance des espagnols n'a servi que pour réaffirmer cet ordre social et culturel mais dans le cadre d'un projet républicain. Rappelons là que l'indépendance a été possible grâce à une génération de colombiens éduqués en Europe. En s'inspirant de la pensée politique anglaise et française de l'époque, l'objectif de ces hommes a été créer un nouvel Etat-nation. Pour cela, ils ont tout d'abord réussi, en 1819, vaincre militairement les espagnols. Ensuite, le processus politique et juridique d'instituer l'Etat colombien démarrait. Ce processus n'a pas été toutefois démocratique car le nouveau groupe de gouvernants n'a pas pris en compte les propos des indigènes, des esclaves venus de l'Afrique, des métisses et mulâtres.

C'est la raison d'ailleurs pour laquelle la fondation de l'Etat colombien a été marquée par le désaccord autour des éléments qui soutenaient le nouveau projet nationaliste (Uribe de Hincapie, 2001).Ces éléments étaient la langue, la religion, les coutumes et le droit européens. L'identité nationale était inspirée du modèle de citoyen français et anglais alors que le répertoire culturel des peuples autochtones n'a pas été pris en compte (Uribe de Hincapie, 2001). Devenir citoyen était donc le produit d'assimiler ces éléments. Pour devenir citoyen il a fallu devenir 'blanc' (Uribe de Hincapie, 2001).

Ne pas se blanchir entraînait en conséquence l'exclusion physique et symbolique de ces frontières juridiques, politiques, historiques et culturelles qui comprennent justement ces territoires où l'Etat, depuis l'indépendance, a brillé par son absence. Cela veut dire que l'Etat, du moins au cours de sa formation, n'existait que dans les territoires où l'élite créole et *'les nouveaux citoyens'* se sont installés (Uribe de Hincapie, 2001). Ce qui existait au-delà de ces frontières, c'est les territoires habités par tous ceux qui n'ont pas intégré la société officielle

(l'État et de la Nation). Les *'exclus'* ont été « ceux qui n'ont pas voulu ou n'ont pas pu 'se blanchir' : les indigènes, les noirs, les mulâtres, les métis voire 'les indomptés, les paresseux, les barbares, les incultes' et les violents » (Uribe de Hincapié, 2001, p. 25).

La nouvelle société colombienne comportait dès lors deux types d'acteurs : ceux qui représentaient l'Etat d'un côté et les *'exclus'* de l'autre. Les rapports entre les uns et les autres sont devenus plus complexes grâce à l'apparition d'un troisième acteur. Nous parlons là de certains hommes qui possédaient de la puissance économique ou de la reconnaissance sociale. Il s'agit de ces hommes qui ont été appelés 'Gamonales' ou 'Caciques' et qui étaient vus comme des chefs politiques, ou comme Uribe de Hincapie (2001) le souligne, comme des *'pères sociaux'*. Les deux partis politiques qui se sont créés au cours de XIXème siècle, les partis libéral et conservateur, ont été d'ailleurs représentés par ces *'caciques'* ou *'gamonales'*.

A vrai dire, les partis politiques à l'époque n'étaient qu'appareils de médiation entre le peuple et l'Etat au service des liens de solidarité avec l'église, la famille et avec un chef politique ou *père* social (Uribe de Hincapié, 2001). L'église et les *pères politiques* étaient donc les repères d'une société qui transitait d'un système colonial vers un système socio-politique républicain. L'idée qui animait ce processus était celle de créer une société où les individus seraient libres et capables de se gouverner par eux-mêmes. Mais, dans le cœur de cette nouvelle société, la figure du père aux niveaux de la vie publique et de la vie privée régnait.

Dans la scène spécifique de la famille, le modèle qui s'est imposé est celui précisément de la famille patriarcale espagnole. En ces termes, nous pourrons proposer en guise d'hypothèse que l'imaginaire du père a été fondamental dans le devenir de la société colombienne. Mais, de quel imaginaire s'agit-il ? Qu'est-ce que nous pourrons dire au sens de ce père imaginaire qui a été fondamental pour l'institutionnalisation la société et de la famille en Colombie ?

L'imaginaire social du père en Colombie

La formation de l'imaginaire social du père en Colombie plonge ses racines dans la culture et la religion espagnole. C'est pourquoi cet imaginaire a un dieu (catholique), le roi et le seigneur espagnol en tant que premiers repères. Nous pensons ainsi à un imaginaire marqué par le patriarcat espagnol en termes de la vérité, la protection et l'autorité attribués au père. Ces marques ont été cependant imposées aux autres peuples qui ont constitué la société colombienne depuis l'époque de la colonie. Nous devons par conséquent nous demander les effets de cette imposition sur les croyances et pratiques socio-culturelles chez les indigènes (principalement les Chibchas), les esclaves africains et les métisses.

Quels sont donc les traits de l'imposition du patriarcat occidental sur ces peuples ? De quelle manière les violences physiques et symboliques grâce auxquelles ce patriarcat s'est imposé, ont affecté la formation de l'imaginaire social du père en Colombie ? Rappelons ainsi la disparition des tous les peuples indigènes qui habitaient le territoire colombien aux mains des espagnols depuis leur arrivée. Nous remarquerons aussi l'assujettissement des Chibchas au régime espagnol. Considérons encore l'histoire des esclaves venus de l'Afrique où nous retrouvons des hommes arrachés à leurs familles et de leurs patries. Du côté des métisses, repérons cette histoire de ces enfants qui n'ont pas été reconnus par leurs pères espagnols.

L'imaginaire social du père est traversé en conséquence par ces histoires de violence, d'absence et de mépris. L'imaginaire social du père formé depuis l'époque de la colonisation est ainsi celui du père créateur, source d'autorité et de protection mais qui en même temps évoque une figure violente et absente. Ressortons ainsi qu'à la suite de l'indépendance cet imaginaire s'était consolidé grâce à l'église catholique et aux pères sociaux (caciques et gamonales) mais principalement grâce à la famille patriarcale. Cela parce que dans ce type de famille ce qui du père est mis justement en évidence était son semblant tout puissant.

Cette image correspond précisément à celle « du pater familias qui exprime une façade sévère en inhibant ses expressions affectives pour maintenir ainsi le commandement absolu sur le groupe familial » (Gutierrez, 1990, p. 9). Cet imaginaire est resté quasiment intact jusqu'à l'apparition des nouveaux discours et pratiques modernes dans les domaines juridique, scientifique et politique. Nous parlons ainsi de la transition du XIXème siècle au XXIème siècle. Dans la Famille, l'un des effets principaux de l'apparition de ces nouveaux discours, c'est la reconnaissance de l'enfant en tant que sujet social et de certains droits (Bocanegra, 2007). Ces discours et pratiques modernes n'ont commencé fortement à être institués que depuis le milieu du XXème siècle.

Les changements économiques et culturels de cette époque ont précisément amené la société et la famille à mettre leurs efforts sur les processus de l'éducation et de la socialisation. Ces changements ont entraîné un réaménagement des rapports et des rôles à l'intérieur de la famille. D'ailleurs, « les nouvelles règles pour l'éducation des enfants portaient une mise à niveau des positions du père et de la mère dans le foyer. Ces nouvelles règles ont été particulièrement créés au départ des années soixante grâce à la participation forte du père au niveau physique et émotionnel dans le processus d'éducation de ses enfants » (Jiménez, 2008, p.167)

Nous parlons là d'une redéfinition de la famille qui s'est réalisée au fur et à mesure des transformations des rôles du père et de la mère. Ces redéfinitions n'ont été cependant qu'identifiables dans certains territoires et dans certains secteurs de la société colombienne.

Les résultats d'une étude faite à Bogota sur ce que signifie être mère et être père, montrent, par exemple, « l'effondrement de l'équation femme égale à mère selon laquelle la maternité était le projet central de la vie d'une femme » (Mosquera et Puyana, 2011, p.18). De même, le signifié du père en tant que fournisseur[7] ; de l'homme qui n'exprime pas ses affects et qui est le centre d'autorité dans la famille, est souvent moins évoqué.

En somme, « le père n'est-ce pas déjà perçu en tant que l'unique fournisseur économique de la famille ni la femme comme l'unique responsable de remplir les tâches du foyer. Il se parle aujourd'hui des tâches et responsabilités à partager de telle sorte que, l'idée selon laquelle il y a des tâches exclusives à chaque sexe, a été démolie » (Micolta, Escobar et Betancourt al, 2013, p. 354). Au-delà des redéfinitions de la maternité et la paternité, ce qui a été mis en cause aussi sont « les définitions et signifiés du masculin, du féminin, de l'enfance, la maturité, du conjugal, du parental, de l'éducation et de la parentalité, de même que d'autres concepts » (Micolta et al, 2013, p. 357).

Alors, les transformations dans les domaines de la politique, l'économie et la culture au fil de l'histoire ont provoqué des changements de l'ordre social et de l'institution de la famille. « Le patriarcat, l'autorité de l'homme, la dépendance des femmes et la soumission des jeunes à l'autorité paternelle, sont remplacées par une nouvelle philosophie de la liberté et l'autonomie. C'est ainsi que les valeurs traditionnelles qui régnaient dans la famille ont été mises en cause de même que le modèle de la famille nucléaire, en donnant le pas à la légitimation d'autres formes de coexistence » (Micolta et al, 2013, p.353). Ce qui précède nous pose une question importante.

Est-ce que le patriarcat fondé sur cette fiction du père, sur cet imaginaire d'un père créateur, protecteur, source d'autorité, mais qui est traversé aussi par la violence et l'absence, a donc disparu ou est en train de le faire ? Les témoignages que nous avons écoutés dans la première partie de notre étude nous indiquent une autre chose. Evidemment les cadres juridiques, les styles parentaux et la place de l'enfant ont changé au sens contraire du pouvoir concentré jadis dans la figure du père. Mais le patriarcat reste vivant au niveau du discours des sujets et notamment au niveau de leurs fantasmes psychiques. Le père semble ainsi gouverner encore les subjectivités mais aussi le mode dans lequel nous établissons nos liens familiaux et sociaux et nos rapports avec les institutions de l'Etat.

[7] Au sens de ces redéfinitions de rôles et de la famille, nous pourrons justement dire que dans le cas de l'Amérique Latine : « L'une des conséquences importantes c'est la transformation du modèle de famille avec un homme fournisseur. Ce modèle correspond à celui de la famille traditionnelle nucléaire où les deux parents sont présents avec leurs enfants, la mère s'occupe toujours des tâches ménagères et le père en tant que l'unique fournisseur économique. L'augmentation des niveaux éducatifs et la participation croissante des femmes dans le marché du travail, entraîne le passage du modèle centré sur « l'homme fournisseur » à celui des « familles avec revenu double». Pour l'Amérique Latine entre 1990 et 2005, le taux de participation des femmes dans le marché du travail des zones urbaines en 18 pays a augmenté de 45.9% à 58.1% (CEPAL 2006). Cela veut dire qu'aujourd'hui la femme, dans la plupart des familles latino-américaines, a cessé d'être une femme au foyer pour entrer dans le monde du travail et devenir un nouvel apporteur du revenu du foyer » (Arriagada, 2009, p.11).

C'est là que nous nous sommes interrogés dans cette première partie de notre thèse sur la présence de cet imaginaire dans les discours des familles dont les enfants ont été pris en charge par l'ICBF. De même, nous nous posons cette question par rapport aux discours des professionnels de cette institution. Pour cela, nous évoquerons quelques témoignages issus de cette première partie de notre étude. Ce que nous avons d'ailleurs trouvé dans ces témoignages est la confirmation de cet imaginaire. C'est donc l'imaginaire d'un père mis en question par son autoritarisme, sa violence, mais en même temps invoqué pour contenir les comportements démesurés des individus.

Cette ambiguïté du père nous la retrouvons dans les discours des personnes interrogées à propos de la thématique de la maltraitance des enfants. En ce sens, les professionnels qui ont participé de cette première partie de notre étude ont été d'accord sur l'idée selon laquelle la maltraitance des enfants est la conséquence des problèmes que les parents ont pour éduquer leurs enfants. C'est ainsi que l'une des professionnelles affirmait : « Alors, j'ai constaté que les parents ne savent pas éduquer à leurs enfants et dans l'adolescence, ces garçons et ces fillettes espèrent réussir les choses sans retrouver des limites car leurs parents n'ont pas construit avant cette figure tout-à-fait nécessaire de l'autorité. Est-ce que les enfants respectent l'autorité de leurs parents ? Pas aujourd'hui ».

En ce même sens, une autre des professionnelles affirmait : « Je vois maintenant que les parents n'appliquent pas les châtiments d'auparavant parce que, lorsque on faisait quelque chose, on recevait immédiatement un châtiment ; mais ce n'est-ce pas comme ça aujourd'hui. Aujourd'hui les parents sont très lâches, et alors, qu'est-ce qu'ils font ? Je constate, en parlant avec les familles, que les enfants font n'importe quoi et leurs parents leur donnent des choses et des bisous en renforçant ces comportements-là, et puis, lorsque ils sont déjà ados, les parents ne sont pas capables de contrôler leurs enfants ».

Pour les professionnels interrogés, la maltraitance des enfants est une manière inadéquate de se conduire avec les enfants désobéissants. La maltraitance est ainsi une conséquence de la défaillance de l'autorité des parents. Cette problématique dans l'optique des interviewés est cependant une problématique actuelle. « On ne faisait pas ce que les garçons d'aujourd'hui font ; on devait arriver à l'heure fixée par les parents, mais aujourd'hui ils arrivent à 9 ou 11 heures voire n'arrivent pas. Et s'ils arrivent, ils arrivent mécontents et en agressant les parents (…) à notre époque, on ne parlait pas fort à la mère car on avait peur face aux parents » (Témoignage d'un Professionnel de l'ICBF fait dans la première partie de notre étude).

Il va de soi que les parents et les grands-parents des personnes interrogées étaient respectés par leurs enfants et leurs petits-enfants. Autrement dit, les générations précédentes

savaient représenter et exercer l'autorité parentale. Nous parlons ainsi des temps où le modèle de famille était celui du patriarcat. C'est la famille du père fournisseur assez valorisée dans la région centrale en Colombie (y compris Salamina). De même, c'est le père absent et violent, un père qui pour les enfants et pour sa femme suscitait un sentiment d'ambiguïté, d'incertitude. En revanche, les interrogées identifiaient la mère comme la figure fondamentale pour la famille.

Il est vrai que la femme de nos jours, même en Colombie, n'est-ce pas réductible au rôle de la mère, mais, il est vrai aussi qu'en tant que mère, elle est encore considérée comme la plus importante dans la famille. La situation de la femme en Colombie, d'après Jiménez (2001), c'est celle de la femme qui n'est pas reconnue en tant que femme, mais uniquement dans son rôle de mère, c'est le centre de la famille, celle qui porte sur ses épaules une cargaison colossale de responsabilités et de travail. En ce sens, pour le groupe de professionnelles interrogé la mère est toujours le véritable axe de la famille. Le père peut manquer mais pas la mère.

Cette idée sur la certitude de la mère nous la verrons aussi exprimée dans une autre affirmation des interrogées à propos de la capacité que les mères possèdent d'affronter la responsabilité de supporter une famille sans la compagnie d'un homme. « La mère n'a pas peur d'affronter toute seule la maternité et la paternité, c'est-à-dire, elle a déjà compris que les enfants sont ses enfants (…) Est-ce que l'enfant a toujours l'impression d'être surtout à la mère qu'au père ? (…) Oui, parce que la mère peut n'être qu'une seule, alors que le père est n'importe qui, n'importe quel fils de pute, c'est comme ça que les gens dit » (Témoignage d'un Professionnel de l'ICBF fait dans la première partie de notre étude). Nous retrouvons donc l'image d'une mère tout-à-fait certaine, d'une part, et l'image d'un père incertain et dévalorisé, d'autre part.

L'image du père est celle d'un père marqué par l'absence et la banalisation de sa place dans la famille. Le père peut être n'importe qui, mais plus spécifiquement, n'importe quel fils de pute, *comme les gens dit*. D'après Grisales (2009), l'expression *'fils de pute'* n'est-ce pas simplement une insulte, c'est une expression « sacrée qui nous brûle la bouche » (p.9). Pour ce même auteur, les mauvais mots sont d'ailleurs ceux qui dévoilent notre histoire et notre caractère. Alors, « En tant qu'insulte, le sens de l'expression 'fils de pute' ne se comprend qu'à partir de la dévotion des latino-américains envers la mère. Le père est n'importe qui : un aventurier, un irresponsable. Cette dévotion, indique que la mère est le point d'enracinement de l'univers chez nous, mais cela montre aussi un sentiment ambigu de fascination et de mépris pour le père » (Grisales, 2009, p.9).

Nous parlons de ce fait de l'imaginaire d'un père indéterminé qui révèle de la fascination et du mépris mais qui en même temps, est fondamental pour assurer l'harmonie de la famille. D'ailleurs le signifié de cette expression est aussi intéressant à l'égard du mythe de

'El putas de Aguadas'. « Le *'putas'* d'Aguadas c'est la figure mythique du conquérant né dans le département d'Antioquia (Colombie) et qui ressemble à celui du conquérant espagnol. Il dépasse le complexe de l'illégitimité mais en même temps nous avons fait du *'putas'* un héros mythique. Devenir le *fils de pute* veut dire aussi que nous sommes les fils légitimes des conquérants, les héritiers de leur caractère » (Grisales, 2009, p.10).

Ce complexe d'illégitimité dérive justement du choc avec les conquérants espagnols depuis l'époque de la colonie. Il s'agit donc d'un complexe qui a dans son origine des sentiments de ce choc tels que la rage, la peur, la jalousie, l'insécurité et l'infériorité (Gissi, 2004). Ces sentiments ont été d'abord refoulés et puis déplacés sur « les femmes (infidèles et traîtresses comme dans le mythe de Malinche), sur les enfants, sur les voisins plus faibles » (Gissi, 2004, p.74). Avec cette hypothèse nous comprenons pourquoi nos ancêtres n'ont pu qu'affronter ces sentiments qu'en s'identifiant avec l'agresseur (Gissi, 2004). Le complexe d'illégitimité décrit par Gissi, est donc une conséquence de l'identification aux agresseurs espagnols dont le symptôme principal est la configuration d'un moi faible qui compense son impuissance justement par la voie de la violence.

Pour Gissi (2004), le modèle paternel de masculinité dérivé de ces processus historiques comprend ce complexe d'illégitimité. Le modèle paternel de masculinité hérité depuis la colonie se base ainsi sur l'identification à l'agresseur. Par conséquent, nous parlons d'un modèle centré sur la puissance, la rigidité et l'arbitraire. Ces caractéristiques attribuées au père sont les mêmes que nous pouvons retrouver dans certains discours concernant la perception que les sujets en Colombie ont sur l'Etat et ses institutions. Pour Jimeno et Roldán (1996) ces perceptions rendent compte d'un sentiment de méfiance envers les sujets et les institutions qui représentent l'autorité.

Cela parce que, comme Jimeno et Roldán (1996) l'affirment dans leur étude sur la violence en Colombie, la plupart des colombiens pensent que l'exercice de l'autorité est traversé par la démesure, l'imprévisibilité et l'inefficacité. Pour ces auteurs, il y a par conséquent une ombre qui émane de l'autorité, l'ombre de l'autoritarisme dont l'expression est précisément la violence. Ce qui précède indique que les individus en Colombie au moment d'exercer l'autorité propre à la fonction publique ou en ce qui concerne les fonctions parentales, sont proclives à tomber dans l'autoritarisme. Autrement dit, il y a une tendance chez les colombiens à s'identifier à cet imaginaire du père que nous avons déjà décrit. Nous pouvons en conséquence affirmer que cet imaginaire opère au niveau des subjectivités des individus de même qu'au niveau des liens sociaux.

Cela parce que cet imaginaire semble avoir une fonction psychique car il sert aux processus d'identification. Par rapport au lien social, il est probablement implicite dans les perceptions que les sujets ont d'autres sujets. Cette perception serait ainsi traversée par cet

imaginaire grâce au mécanisme de la projection. La perception sociale aurait en conséquence un composant inconscient. En ce sens, l'imaginaire social du père devient un fantasme psychique. Pour avancer sur cette hypothèse de l'imaginaire social du père en tant que fantasme, nous prendrons par exemple la perception que les interrogées ont justement de l'institution de l'Etat colombien qui s'occupe des droits des enfants : l'ICBF.

Pour l'une des professionnelles interrogées, la perception de la plupart des familles sur l'ICBF rend compte d'une certaine obscurité projetée sur cette institution. Nous parlons d'une obscurité en raison de l'image évoquée par les familles au moment de parler de l'ICBF. En parlant de l'ICBF, cette professionnelle affirmait : « Alors, nous sommes devenus *'El coco'*. Aujourd'hui les parents ne font pas peur aux enfants comme nos parents faisaient avec nous en nous disant : regardez, voici cette ombre. Aujourd'hui ils disent : si vous continuez à vous conduire comme ça, on va vous emporter à ICBF ». Pour les participants à notre étude, c'est donc ce personnage du folklore hispano-américain ce qui décrit l'ICBF.

Il s'agit d'un récit populaire selon lequel *'El coco'* est le représentant de l'autorité paternelle qui est invoquée pour faire peur aux enfants désobéissants (Vélez, 2007). *'El coco'* est donc celui qui terrifie pour exercer l'autorité. Cette image obscure de l'autorité nous la comprenons comme une projection psychique. Le *'coco'* est de ce point de vue un fantasme qui nous interroge précisément par la relation psychique que nous avons établie avec l'image du père qui s'est formée au cours de l'histoire en Colombie. Le père est donc un imaginaire social qui devient forcement une image psychique. Cela veut dire que tout imaginaire social devient une image subjective.

Les représentations du père comme créateur, protecteur, source d'autorité, absent, violent, terrifiant, rendent compte précisément de la relation psychique avec l'objet d'exception. En ce sens, nous affirmons que l'objet d'exception n'a été qu'un élément clé pour créer un type de société mais aussi pour les processus de subjectivation. Autrement dit, l'objet d'exception est nécessaire pour le devenir psychique des sujets. Mais, si l'objet d'exception est la condition pour l'existence d'un type de société telle que celle du patriarcat, est-ce que cet objet opère en tant que condition pour la formation d'un type spécifique de subjectivité ? Est-ce qu'il y a, comme Tort (2013) l'a suggéré, un type de subjectivité découlant du patriarcat ? Est-ce qu'il y a un devenir psychique au-delà du père ?

L'Institut Colombien du Bien-être familial et la prise en charge des enfants dits maltraités

Les discours institutionnalisés autour de l'enfant et de la maltraitance des enfants

L'institut Colombien du Bien-être Familial –ICBF- est une institution de l'Etat colombien qui depuis 1968 travaille pour la prévention et la protection intégrale de la première enfance (de 0 à 6 ans), l'enfance (de 6 ans à 12 ans), l'adolescence (de 12 ans à 18 ans) et la famille. Leurs services sont visés à l'attention des enfants, des adolescents et des familles notamment de ceux dont les droits sont menacés ou violés. L'un des objectifs principaux est par conséquent celui de garantir le rétablissement des droits des enfants et des adolescents. Pour cela, l'ICBF réalise spécifiquement des procédures juridiques et psychosociales.

L'ICBF travaille ainsi pour le développement et le bien-être des enfants, des adolescentes et des familles colombiennes. La fonction de l'ICBF dans la société colombienne est d'ailleurs une fonction protectrice. C'est la raison pour laquelle la loi 75 de 1968 a aussi créé le premier code du mineur en Colombie. En 2006 ce code a été transformé en code de l'enfance et de l'adolescence, la loi No 1098. L'objectif de ce nouveau code est celui de « garantir aux enfants et aux adolescents leur plein et harmonieux développement pour grandir au sein de la famille et de la communauté, dans une atmosphère de bonheur, d'amour et de compréhension. Pour ce code est fondamentale la reconnaissance de l'égalité humaine sans aucune exception ».

Ce code réaffirme ainsi, et de manière assez spécifique, les droits que l'Etat et la société colombienne doivent garantir aux enfants. La violation de ces droits est dès lors ce qui est qualifié comme maltraitance des enfants. « La maltraitance des enfants est tout type de préjudice, punition, humiliation ou abus psychique voire psychologique, négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation sexuelle y compris les actes sexuels abusifs et le viol. En général, la maltraitance comprend toute forme de violence ou d'agression envers le garçon, la fille ou l'adolescent réalisée par leurs parents, leurs représentants légaux ou quelque personne » (Code de l'enfance et de l'adolescence 2006, p.28).

Il s'agit donc une définition large qui correspond justement avec la définition de l'Organisation Mondiale pour la Santé (OMS). Pour l'OMS « L'abus ou la maltraitance à enfant consiste dans toutes les formes de mauvais traitement physique, émotionnel ou sexuel, la négligence ou le traitement négligent, ou les formes d'exploitation, dont commerciales, résultant

en un mal effectif ou potentiel à la santé de l'enfant, à sa survie, à son développement ou sa dignité dans le contexte d'une relation de responsabilité, confiance ou pouvoir ». De ces définitions nous voudrons repérer spécifiquement la place centrale de l'enfant en tant que victime, mais surtout ce que l'enfant représente dans la société contemporaine.

Rappelons ainsi que pour la **Convention des Droits de l'Enfant** signée en 1989, l'enfant est « […] tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable » (1989, p. 1). L'enfant est donc un sujet de droit, un sujet qui possède la *'dignité inaliénable de tout être humain'*. C'est depuis cette convention que les enfants sont estimés en tant que sujets juridiques spéciaux. Cela en raison de leur condition de vulnérabilité, celle qui exige la protection de l'Etat et de toute la société. C'est ainsi que les enfants sont devenus les sujets les plus importants dans l'ordre juridique national et international.

Depuis cette conception sociale de l'enfant, des pratiques paternelles telles que le châtiment corporel aux enfants, sont passées, d'être vues en tant qu'un dispositif pour l'éducation, pour être qualifiées en tant que délit. Ce qui précède indique donc que la maltraitance des enfants n'a pas toujours été définie de la même manière. La maltraitance des enfants est en conséquence une définition découlant des instances sociales et juridiques grâce auxquelles une société institutionnalise ses pratiques pour la socialisation et l'éducation de leurs enfants. Ces instances visent à protéger l'enfant qui est un sujet vulnérable car il est un sujet qui traverse un processus de développement physique et psychique.

Pour mieux dire, l'enfant qui est en train de se développer est un sujet vulnérable. L'Etat et la société doivent par conséquent garantir le cours adéquat de ce processus. Concernant la vulnérabilité des enfants, il faut souligner aussi qu'elle n'a pas eu toujours la même connotation. Dans l'idée de l'enfant comme mineur, comme un sujet inférieur et incapable, la vulnérabilité avait une connotation négative ; elle n'était qu'un signe de faiblesse. C'est pourquoi le châtiment corporel, par exemple, n'affectait pas l'enfant puisque il visait à corriger sa faiblesse constitutive. Pour devenir une personne adulte, *'le mineur'* avait besoin de la puissance morale et physique des parents.

Le châtiment corporel était donc une action formative résumé dans l'adage qui dit : '*Apprendre à la trique*'[8]. L'époque correspondant à cette perspective serait en principe la même époque évoquée par les professionnelles de l'ICBF par nous interrogées, au moment de nous parler de leurs propres parents et grands-parents[9]. C'est là que nous pourrons affirmer que les lois pour établir les limites dans les rapports entre les parents et leurs enfants, se sont

[8] Voilà une manière représenté dans un adage colombien -*La letra con sangre entra*- de faire référence à la pédagogie noire.
[9] Plus ou moins depuis dernières années du XXIème siècle jusqu'aux années soixante-dix du XXIème siècle.

constituées grâce aux discours sur l'enfant, la famille, les parents, la société, l'éducation, le développement, etc., propres à chaque époque. En ce sens, la définition de la maltraitance des enfants est relative au contexte social et culturel spécifique d'où ces discours émergent.

De même, « Cette définition est de plus fonction des références personnelles de chacun, de la culture familiale, de la place que la société fait à l'enfant. Et si aucun milieu, aucune ethnie n'échappe à ce problème, il importe de préciser pour une société donnée ce qui est permis par la loi et ce qui ne l'est pas » (Garrigue-Abgrall, 2009, p. 199). Les rapports entre les parents et leurs enfants sont ainsi soumis aux lois et coutumes du contexte et de l'époque de la même manière qu'aux imaginaires sociaux et qu'à certains discours scientifiques et disciplinaires.

Pour la conception juridique de l'enfant en tant que sujet vulnérable, l'apport des discours des sciences médicale et psychologique au sens du développement infantile a été donc déterminant. C'est à partir des études plus précisément dans le domaine médico-clinique autour du syndrome des enfants battus, de l'enfant abusé sexuellement et de la maltraitance psychologique, que les discours sur le bien-être physique, affectif, émotionnel et cognitif ont permis la reconfiguration d'une conception de l'enfant comme un sujet qui est en train de se développer (Garrigue-Abgrall, 2009).

Ce concept de l'enfant comme un sujet en développement, nous l'avons retrouvé dans le discours d'une des psychologues qui fait partie de l'équipe psychosociale avec laquelle nous avons travaillé dans le second temps de notre recherche.

« L'enfant est potentiellement un être humain, n'est-ce pas ? Pour moi c'est une espèce de petite éponge. Mais il n'est ce pas une éponge par le fait de tout absorber mais parce que l'on peut le faire des petits trous. Je respecte et aime beaucoup la condition de l'enfant, n'est ce pas ? A mon avis c'est la période de la vie la plus belle, mais l'enfance est douloureuse. J'ai l'impression que devenir enfant dans ce contexte où nous travaillons c'est catastrophique. L'enfant est exposé à tout. On décide pour lui, il est trop impuissant, il n'a pas de contrôle en lui-même » (Annexe 5, ligne 104).

L'enfant est à cet égard un être humain potentiel qui a besoin des parents, des adultes et de la société en général pour devenir effectivement une personne humaine. Cette influence de la société est en conséquence, pour le pire et pour le meilleur, définitive. Dans cette approche de l'enfant, nous trouvons aussi les marques des sciences sociales dans les discours autour de l'éducation et de la socialisation (Carreño et Rey, 2010). Voilà pourquoi le concept de la maltraitance des enfants adopté par la jurisprudence colombienne est inspiré des catégories des sciences médico-clinique et des sciences sociales telles que le développement, la socialisation et l'éducation.

Du point de vue épistémologique, soulignons que le principe sur lequel ces approches théoriques se sont traditionnellement basées, c'est le principe du causalisme (Carreño et Rey, 2010). L'explication de la maltraitance consiste ainsi en l'identification des causes et des effets propres à ce phénomène. Les explications dans la médecine par exemple sont proposées en termes des syndromes ou des maladies. A l'égard du droit, il s'agit de déterminer le délit et sa sanction respective. Pour la psychologie, spécifiquement la psychologie comportementale, son explication comprend les conditions externes au sujet qui ont provoqué les comportements inadéquats. Et pour la sociologie, les explications tournent autour des effets sociaux des rapports de domination dans la société patriarcale (López, 2005).

Dans la logique de ces approches théoriques, l'enfant, de même que la personne qui réalise la maltraitance, sont soumis forcément à plusieurs conditions qui les déterminent. Ces explications se sont centrées en conséquence sur des facteurs externes au sujet. « Ces facteurs, pris assez souvent en tant que causes, comprennent : 1. L'histoire des parents maltraités. 2. Les crises au niveau des rapports familiaux occasionnées par les difficultés économiques particulières ou permanentes. 3. L'isolement de la famille face aux réseaux sociaux. 4. La consommation excessive d'alcool et la toxicomanie. 5. Les familles où le châtiment corporel est une pratique légitime. 6. Des parents qui sont adolescents et parfois les mères célibataires. 7. Les maladies voire la détérioration de la santé physique ou mentale des parents. 8. La situation familiale et sociale de la femme et la tolérance de la société de l'autoritarisme et l'impunité. Cette dernière situation entraine la répétition et l'aggravation de la violence » (Mejía de Camargo, 1997, p. 43)

Certains de ces facteurs nous les avons en effet retrouvés dans les explications données par les professionnelles de l'équipe psychosociale. Pour madame l'avocat la défenseure de la famille, la maltraitance a en principe trois causes : l'absence d'outils chez les parents pour manier les enfants, les difficultés économiques et l'idéal du bon enfant chez les parents. *« Il y a de la maltraitance lorsque les parents n'ont pas d'outils pour contenir les enfants, n'est ce pas ? Pour les difficultés économiques, mm, et parce que tous les parents souhaitent que leurs enfants soient des bons enfants, des enfants qui ne posent pas de problèmes, des enfants qui respectent les normes. Mais ça n'existe pas, n'est ce pas ? »* (Annexe 5, ligne 609).

Selon madame l'avocat, il y aurait aussi une quatrième cause, celle qui concerne les difficultés psychologiques des enfants. *« Qu'est-ce qui se passe avec un enfant de 6 ans par exemple, appelons-le Juan, qui est sollicité par sa mère en lui disant pendant toute la journée : Juan, viens, est-ce que tu ne m'écoutes pas ? Viens, viens ! Alors, il n'écoute que sa mère le gronder tout le temps, l'enfant ne se contrôle pas, et là, vous ne savez pas comment le contenir et lui-même ne va pas le faire. En plus, vous ne savez pas si l'enfant a un problème d'attention,*

si l'enfant a besoin d'un médicament. Vous devrez donc aller avec l'enfant chez le médecin mais les mères ne comprennent pas ça, c'est nous qui devons leur dire » (Annexe 5, ligne 614).

Dans cette optique, ces parents ne se rendent pas compte apparemment de ce qui arrive à leurs enfants. En fait, les enfants sont traités comme des objets par leurs parents, ce qui provoque des effets négatifs au niveau de l'estime de soi.

« La valeur personnelle de ces enfants a été décimée par ces parents qui les ont toujours pris pour des objets, n'est ce pas ? Alors, ils pensent qu'ils sont autorisés à faire n'importe quoi avec eux par le fait d'être leurs parents, parce qu'ils, en tant que parents, ont subi de la douleur de les avoir accouchés et pour cette raison ils peuvent faire ce qu'ils veulent, n'est ce pas? Ces parents par exemple frappent leurs enfants avec les murs, essayent de les étouffer dans de citernes d'eau, enfin, ils font n'importe quelles atrocités. Alors, un enfant qui est humilié, qui est exhibé nu sur un terrasse afin de provoquer les rires des gens, ça c'est un dommage émotionnel terrible pour cet enfant. Je constate donc que ces fillettes qui se sont agressées sur elles-mêmes, elles sont presque toujours des ados, ont subie de la maltraitance physique et psychologique ; elles ont été dégradées, et par conséquent, elles ne se valorisent pas en tant que personnes. Alors, elles ne prennent pas soin d'elles-mêmes, elles sont pris dans une douleur qui a été produite depuis longtemps » (Annexe 5, ligne 547).

En termes des effets de la maltraitance chez les enfants, la psychologue de l'équipe psychosocial nous a fait un portrait des symptômes principaux qu'elle a retrouvés au cours de sa pratique professionnelle à l'ICBF (Caldas, centre zone nord –Salamina-).

« On retrouve l'enfant qui est agressif ou celui qui est craignant, n'est ce pas ? Il y a ces deux types de personnalités. Mais il y a aussi celui qui est spontané mais la professeure pense à lui comme un enfant hyperactif. Par contre, on voit l'enfant qui est agressif, qui n'est pas capable d'inhiber ses élans et qui réagissent à cause de n'importe quoi. Ces enfants se comportent souvent de cette manière, ils sont des enfants qui ne font confiance à personne, des enfants qui se replient sur eux-mêmes, qui ne sont pas intéressés par leurs processus de développement, ils ont toujours peur » (Annexe 5, ligne 145).

Outre ces symptômes, la psychologue a confirmé l'existence des agressions que les enfants réalisent sur eux-mêmes.

« Dans leur langage non verbal, on retrouve que les enfants s'expriment en se mordant les lèvres et les ongles, où ils s'arrachent avec la bouche de petits morceaux de la peau des doigts. Il ne s'agit pas quand même d'une agression très grave mais ils arrivent à se blesser. Ça c'est quelque chose que j'ai vu ». De même, elle parle d'autres symptômes cognitifs et émotionnels : « Les enfants ne peuvent pas se concentrer et ne sont pas en conséquence les

plus éminents au niveau académique. Quel autre symptôme ? Les cauchemars par exemple. En plus, il y a des enfants qui sont tellement imaginatifs. Ils utilisent les mensonges pour échapper à la réalité, pour ne pas assumer leurs responsabilités » (Annexe 5, ligne 152).

Les témoignages de madame l'avocat et de la psychologue rendent compte précisément d'un discours sur l'enfant et sur la maltraitance basé sur le principe du causalisme. « En somme, les explications traditionnelles supposent que les individus sont le résultat des conditions, des puissances, des influences de l'entourage social et physique et de l'entourage socio-familial. Dans cette perspective, les explications sur le phénomène de la violence ne repèrent que les conditions externes au sujet, ceux qu'il ne contrôle pas malgré ses intentions pour le bien-être d'autres sujets notamment de les plus proches » (López, 2000, p. 52). Pourtant, l'accent mis sur les causes ou les effets n'a pas permis d'essayer de comprendre le phénomène de la maltraitance en ce qui concerne la complexité inhérente au rapport entre des parents et leurs enfants.

Pour les approches théoriques inspirées du principe causaliste, le sujet qui maltraite ne serait qu'un sujet déterminé par son contexte ou par son héritage génétique. Le sujet serait un sujet sans subjectivité, un sujet sans la capacité de résister au destin social ou biologique ; un sujet sans reflet, sans pensée, sans capacité pour ressentir voire réfléchir. La maltraitance serait ainsi un phénomène autodéterminé dont la connaissance des causes et des effets permettrait une intervention. Mais, est-ce que la maltraitance est un phénomène naturel qui se produit toujours dans les mêmes conditions environnementales ? Ou est-ce que la maltraitance des enfants arrive en fonction des subjectivités des individus ?

Dans le cas d'une réponse affirmative à la première question il faudrait répondre le d'autres : « Pourquoi les sujets qui ont déjà vécu de la maltraitance ne répètent pas cette histoire ? Pourquoi les sujets qui n'ont pas vécu de la maltraitance deviennent-ils agresseurs ? Pourquoi ils ne redirigent pas les agressions vécues sur des personnes étrangères ou sur eux-mêmes ? Pourquoi dans leurs discours personnels affirment-ils ne pas accepter la violence mais dans leurs vies ils deviennent violents avec différents types de justifications ? Ces questions nous ne pourrons y répondre que par la voie de la rencontre clinique » (López, 2005, p. 65). La question ainsi concerne la particularité des sujets et des liens qui sont établis entre eux au sein d'une famille.

La maltraitance des enfants en tant qu'expression de la réalité psychique du lien familial

Dans cette perspective, ce qui à nos yeux se trouve à la base du concept de la maltraitance des enfants n'est que les rapports intersubjectifs entre les parents et leurs enfants. De cette manière nous pourrons distinguer la maltraitance des enfants en tant que vicissitude propre à ces rapports où les parents et les enfants se retrouvent en portant chacun « leurs vécus, leurs pensées et leurs émotions » (Carreño et Rey, 2010, p.). Prenons par exemple les difficultés économiques des parents. Ces difficultés opèreront en tant que cause de la maltraitance dans la mesure où elles ont un corollaire psychique, c'est-à-dire, dans la mesure où ces difficultés produisent des émotions telles que de l'anxiété ou de la rage.

Ces émotions ne sont pas néanmoins la condition qui suscite le comportement agressif. Autrement dit, les réactions spécifiques des parents dépendent aussi de leurs subjectivités notamment de leurs capacités à contenir leurs émotions par la voie de la pensée et du langage. La subjectivité des parents est par conséquent la condition décisive pour que des sujets différents dans des circonstances similaires ne réagissent pas de la même manière. En ce sens, nous pourrons affirmer d'après Lopez (2000) que tout ce qui passe dans la vie d'un un individu devient réalité psychique. C'est pourquoi les causes, de même que « les effets de la maltraitance des enfants ne sont pas prédictibles ni possibles à formaliser dans une même logique » (Lopez, 2000, p. 64).

Pour comprendre la maltraitance, il faut prendre en compte les contenus et les processus psychiques chez les parents à partir desquels ils assimilent leurs vécus. « Sur la base de rencontres entre la dynamique psychique de l'auteur et le contexte, les points de vulnérabilité psychique du sujet, actualisés et mis au jour par les modifications, mouvements de son environnement de vie peuvent donner lieu, de manière insidieuse, à différentes constructions psychiques de l'acte et de la victime. L'auteur peut 'construire défensivement' une position et une place de victime, lui permettant de restaurer en extériorité, certains modes relationnels qui peuvent, par exemple, assurer une forme (précaire) de 'restauration' psychique (emprise, contrôle, idéalisation, dépendance, etc.) » (Moulin, 2011, p. 191).

Ajoutons donc que pour les parents, leurs comportements de même que leurs enfants, sont pris dans l'influence de leurs représentations psychiques. Les enfants et les comportements des parents deviennent ainsi réalité psychique, c'est-à-dire, des représentations qui rendent comptent des dynamiques psychiques particulières de ces parents. Les enfants peuvent ainsi servir aux parents pour reproduire de manière inconsciente certains de leurs contenus psychiques. Autrement dit, une situation, n'importe laquelle, devient une

scène où la maltraitance se déclenche selon ce que les parents interprètent en fonction de leurs contenus psychiques.

Les parents donnent un sens spécifique à une situation qui naturellement ne l'a pas. Le terme sens fait référence à l'orientation que les parents donnent au rapport avec leurs enfants en raison de leurs réalités psychiques. Les enfants et le lien établi avec eux, possèdent une finalité psychique chez les parents. Ce qui se passe dans la vie des parents et leurs enfants n'est pas déterminé uniquement par leur présence, par leur histoire ou par le cadre social et culturel où ils sont inscrits. Ce qui se passe entre les parents et leurs enfants dépend aussi des investissements psychiques des uns sur les autres. Le fait de la maltraitance a donc une orientation psychique, une finalité, elle permet à l'agresseur d'obtenir un bénéfice en termes de sa dynamique psychique.

Dans les situations de maltraitance des enfants, les parents peuvent en conséquence faire face aux déséquilibres psychiques. Dans cette logique psychique « tantôt les sujets raptent à travers l'acte ce que la victime alimente de positif en eux (par exemple au travers de mécanismes d'idéalisation et d'identification projective dans le cadre d'agression sexuelle d'enfants) ; tantôt ils détruisent ce que la victime alimente de négatif en eux (projection, dévalorisation, humiliation), tantôt ils contrôlent l'autre (emprise), tantôt ils expulsent sur l'autre (acte ayant une fonction de décharge), etc. » (Moulin, 2011, p. 191).

Notre lecture psychologique de la maltraitance n'est pas ainsi une lecture basée sur l'idée de la maltraitance en tant que un phénomène objectif. Notre lecture concerne le lien entre les parents et leurs enfants au sein duquel la maltraitance a eu lieu. Ce lien se place dans un contexte, porte une histoire familiale, possède sa propre dynamique psychique voire son propre système de valeurs. Ces éléments configurent dans ce lien ce que nous avons nommé d'après Freud (1905) une réalité psychique. Au niveau des liens familiaux opèrent en conséquence certains enjeux psychiques tels que des tensions et des fantasmes.

Pour dénouer ces enjeux, les familles peuvent fonctionner par les voies de la répétition ou par les voies de la transformation de ce qu'elles ont vécu, pensé ou pas, au cours de leurs histoires, au cours des générations. Madame l'avocat constate par exemple la prévalence de la logique de la répétition dans certaines familles. *« Là, j'ai trouvé des familles qui répètent la même histoire. Il y a des familles avec quatre enfants, tous là, où la même problématique se répète »* (Annexe 5, ligne 474).

Pour madame l'avocat, l'intervention juridique et psychosocial de l'ICBF n'arrive pas malheureusement à réaliser un processus de transformation dans ces familles. L'explication de cette difficulté comprend la quantité de cas reçus et les temps assez courts pour les procédures juridiques et psychosociales. L'ICBF et ses professionnels n'ont pas eu la chance d'approfondir

dans la lecture des réalités psychiques des familles. En plus, les familles par l'intermédiaire de leurs membres n'essayent pas de réfléchir sur les enjeux de leurs propres rapports familiaux. Nous constatons ainsi que la prise en charge[10] réalisé par l'ICBF visant au rétablissement des droits des enfants n'arrive pas complément à son objectif. En ce sens, madame l'avocat affirmait :

« Pourquoi cela arrive ? En raison de ce que je viens de dire, parce que l'on n'a pas travaillé correctement avec la famille, puis, ils vont chez moi pour discuter, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec moi, car il est difficile pour les parents d'accepter leurs responsabilités. Ensuite, ils disent : 'Mais la difficulté est de l'enfant, il ne se comporte pas d'une manière correcte, il est agressif, désobéissant'. Toutes les critiques sont pour les enfants, mais il est tellement difficile qu'une mère dise : 'A vrai dire, ce qui passe c'est que je n'ai pas de la patience pour traiter mon enfant, je vais essayer de résoudre cette difficulté de la meilleure manière possible'. Et elle ne dit pas ça car elle ne sait pas comment faire » (Annexe 5, ligne 475).

La tendance à la répétition de certaines difficultés de même que l'incapacité de certaines familles à réfléchir sur elles-mêmes, nous indiquent la nécessité de faire attention à ce que nous appelons la réalité psychique de la famille. En ce sens, l'ICBF a essayé depuis 2007, avec la mise en œuvre du code de l'enfance et de l'adolescence, loi No 1098, de conduire ses procédures juridiques et psychosociales dans la logique d'un nouveau modèle d'intervention. Il s'agit du nommé Modèle Solidaire qui s'inspire d'une épistémologie systémique. Pour ce modèle, l'ICBF en tant qu'entité représentante de l'Etat, les familles et toute la société ont la responsabilité de favoriser ces processus de développement et de bien-être.

En un mot, l'Etat et la société doivent garantir les droits des enfants et des familles. Dans cette logique, les parents, les professionnels de l'ICBF, les fonctionnaires et tous les citoyens sont des sujets actifs et responsables au sens de ces droits. Concernant les professionnels de l'ICBF, leurs procédures et leurs comportements sont au service des enfants et des familles mais dans l'intention d'activer leurs ressources familiales et personnelles. Le travail de ces professionnels est un travail d'activation, un travail qui en principe se fait de manière collaborative avec les familles et les enfants. Pour ce travail, les professionnels réalisent d'abord un profil des familles prises en charge par l'ICBF.

C'est un profil pour identifier les capacités de la famille d'une part, et les difficultés ou risques (vulnérabilité) d'autre part. Les familles dont le profil indique une prévalence des difficultés ou de risques, sont les familles qui seront prises en charge par l'ICBF. L'objectif de

[10] Pendant le temps de la prise en charge l'enfant peut rester, soit chez un membre de sa famille élargie, soit chez une famille de substitution, soit dans une institution pour la portection des enfants.

cette procédure est d'aider la famille pour devenir capable de s'autogérer. Mais comme madame le défenseur de famille l'avait souligné, le nombre de cas et les temps pour leur prise en charge ne permet pas aux professionnels de se consacrer au travail psychosocial avec les familles.

Tout cela indique que la complexité de la famille en termes de sa réalité psychique n'a pas pu être bien considérée dans la prise en charge qui réalise l'ICBF. Depuis le Modèle Solidaire, l'ICBF par intermédiaire de ses professionnels a tenté de déployer une conception différente des familles pour favoriser un travail collaboratif avec elles. Pourtant, la mise en œuvre de ce modèle n'a pas donné lieu à la question sur la complexité familiale en ce qui concerne sa réalité psychique. La prédominance d'une perspective explicative de type causaliste dans les discours de professionnels de même que les difficultés déjà citées, constituent à notre avis les raisons pour ne pas se poser cette question.

Les familles prises en charge par l'ICBF (Caldas, centre zone nord)

Les professionnelles interrogées possèdent néanmoins une large connaissance des particularités des familles prises en charge par l'ICBF. Cette connaissance est importante pour faire un portrait de ces familles dans l'intention d'identifier quelques pistes au sens de la question de la réalité psychique des liens familiaux. Les familles qui sont généralement prises en charge par l'ICBF dans les processus de rétablissement des droits des enfants, sont des familles qui sont touchées par différents types de difficultés. En ce sens, madame l'avocat affirmait :

« Qu'est-ce qu'on voit surtout là ? Eh, on voit beaucoup de misère économique, de carence affective, beaucoup de ça, eh, on retrouve que les familles ne sont pas capables de résoudre leurs conflits, il y a de la violence familiale, ça c'est beaucoup aussi » (Annexe 5, ligne 508).

A cet égard, la travailleuse sociale ajoutait : *« Les familles n'ont pas beaucoup de ressources économiques, le père n'a pas un travail stable et la mère s'occupe du foyer, on voit des papas qui sont toxicomanes, nous en avons plusieurs cas, ce sont des histoires dont les pères étaient déjà drogués mais avant de constituer leur famille. Dans ce cas, les familles restent unies par leurs enfants. Les pères assument le rôle de fournisseur économique mais ils consomment leurs drogues quand même. Nous avons aussi d'autres cas où les pères ne sont pas drogués mais ils sont absents. C'est donc les mères qui s'occupent de tout, elles sont la*

tête de la famille, elles s'occupent de l'éducation des enfants. Ce sont les mères en effet celles qui viennent à l'ICBF alors que les pères il faut les prier pour y venir » (Annexe 5, ligne 671).

La psychologue par nous interrogée réaffirme cette lecture de la participation des mères et des pères dans les processus de rétablissement de droits aux enfants. *« Si j'analyse mes cas, c'est les mères qui viennent toujours, toutes elles, soient elles sont les agresseurs, soient les complices de l'agresseur ou simplement parce que elles n'ontrien fait. Mais ce n'est pas le cas du père. Le père est le plus difficile à contacter car il est réticent, il ne s'intéresse pas, pour lui la difficulté concernant son enfant n'est pas importante. Dans tous les cas sur lesquels j'ai travaillé ici à l'ICBF, j'ai retrouvé des pères comme ça, sauf trois ou quatre pères »* (Annexe 5, ligne 129).

La responsabilité assumée par les mères face aux processus de rétablissement des droits de leurs enfants pourrait s'expliquer par deux raisons. Il s'agit des raisons que nous sortons aussi des propos de la psychologue interrogée. *« Ce que j'ai vu dans les familles, c'est toujours, sauf un cas, une mère surchargée des responsabilités du foyer ou de son travail »* (Annexe 5, ligne 336). La première raison concerne ainsi une tendance des mères, probablement culturelle, à assumer la plupart des responsabilités de la vie familiale. Par ailleurs, l'autre raison par nous identifiée c'est le lien étroit des enfants avec leur mère en dépit de leurs actes parfois négatifs.

« Ecoutez, pour la plupart des enfants que j'ai connus à l'ICBF, la mère, soit une mauvaise mère, soit une bonne mère, c'est le plus importante dans leurs vies. Je crois cependant qu'ils créent un lien désordonné avec ces mères, car elles aiment parfois leurs enfants et parfois elles les attaquent, n'est ce pas ? Mais par rapport à la figure de la mère, les enfants toujours ressentent du respect. J'ai l'impression que la mère transcende l'enfant, c'est-à-dire, on ne peut pas renoncer à la mère. Par contre, le père, qui est fréquemment un père agresseur, n'est pas si important. La figure du père pour l'enfant est une figure inconstante » (Annexe 5, ligne 120).

Dans cette lecture, c'est la mère qui s'est occupée de ses fonctions, même aussi de celles attribuées culturellement au père. *« La mère s'occupe de deux fonctions, elle joue les deux rôles, n'est ce pas ? Elle joue le rôle du père mais ça ne signifie pas qu'elle occupe sa place bien que elle ait assumé toutes ses fonctions, elle essaye de remplir le vide qu'il a laissé. En outre, il s'agit d'une mère qui est aussi une sœur, une tante, une fille. Ça veut dire qu'elle doit aider sa propre mère car ces familles sont très amalgamées »* (Annexe 5, ligne 367). Nous constatons les propos de Jiménez (2010) qui concernent la surcharge des fonctions des mères dans la société colombienne, de même que l'affirmation de Grisales (2009) au sujet de la mère en tant que le centre de l'univers pour les latino-américains.

Du père, nous réaffirmons d'après la psychologue interrogée, son incertitude, c'est-à-dire, cette tendance, notamment dans les familles pris en charge par l'ICBF, à devenir absent ou de ne pas assumer ses responsabilités ; *« Le père peut parfaitement disparaître, la figure du papa peut donc être présente mais peut aussi ne pas le faire »* (Annexe 5, ligne 127). Bien que le père biologique (légalement reconnu) puisse ou pas se faire présent dans la vie de ses enfants, il est évident que les enfants ont besoin d'une figure paternelle.

C'est du moins ce qui la psychologue conclut : *« De toute façon, les enfants font mention de quelqu'un qui représente la figure paternelle, d'un homme qui leurs donne des conseils et qui possède la capacité de les influencer positivement »* (Annexe 5, ligne 128). L'incertitude du père par le fait de son absence ou de son irresponsabilité ne discrédite pas l'autorité qui lui est toujours accordée, une autorité qui est cherchée par ces enfants dans une figure de substitution. Autrement dit, les enfants espèrent toujours quelque chose du père malgré les absences, les irresponsabilités voire la maltraitance qu'ils ont subies de la part des sujets qui occupent la place paternelle.

Mais, pourquoi le père reste nécessaire malgré cette contradiction ? Est-ce que c'est par la voie de la mère, le centre de l'univers pour les latino-américains, qui opère la transmission de cette nécessité du père ? La relation entre les mères des familles prises en charge par l'ICBF et leurs propres pères peuvent nous donner quelques pistes.

« Chercheur : En parlant de ces femmes qui s'occupent des fonctions de la mère et du père, qu'en a-t-il été de leur relation avec leurs pères ? Psychologue : En général, ces pères ont été des pères qui les ont maltraitées, des pères castrateurs, un père qui ne leur a pas donné de l'éducation, un père qui les a fait travailler depuis très petites, mm, un père qui a probablement abusé sexuellement d'elles, alors que leurs mères rien ont fait parce que ça c'était si normal. Ces femmes cependant respectent leur père, la plupart d'entre elles, en fait, s'occupent de ceux qui vivent ; elles sont loyales à ce respect à leurs pères » (Annexe 5, ligne 372). Alors, au sein des rapports des enfants de ces mères avec leur propre père, il ne se constitue pas forcément une continuation de cette histoire de leurs mères.

Le travailleur social en ce sens nous parlait par exemple de la haine de ces enfants envers leurs pères en raison de leurs irresponsabilités.

« Les pères pensent que la paternité ne consiste qu'en la fonction économique, ils ne voient pas au-delà de ça. C'est pourquoi chez les enfants existe une espèce de ressentiment parce que leurs mères doivent implorer les pères qui donnent de l'argent. Les enfants disent donc, n'est pas juste que tous les mois ma mère doive aller chez mon père pour le faire me donner de l'argent nécessaire pour acheter mes trucs. Pour cela il faut cent mille pesos maximum car il y a des hommes qui ne peuvent payer que vingt mille. Et il y a des femmes qui

doivent prier ces hommes qui donnent ces vingt mille pesos, elles insistent et insistent jusqu'à la fatigue, jusqu'à ce qu'elles décident de ne plus rien faire » (Annexe 5, ligne 712).

En somme, nous trouvons une mère loyale envers son propre père et qui pour ses enfants assume certaines responsabilités de leur père biologique et légalement reconnus. Du côté des enfants, il existe une liaison forte avec leurs mères alors qu'envers leurs pères biologiques, ils ne ressentent que de la haine. Pourtant, ils expriment une remarquable nécessité d'une figure paternelle, c'est-à-dire, d'une figure qui incarne en quelque sorte la fonction de l'autorité et du conseil. Bien que cette fonction puisse être développée par une personne différente du père biologique, c'est la mère qui essaye toujours de la remplir.

« Ecoutez, elles tentent d'exercer l'autorité, n'est ce pas ? Et cette intention c'est bien mais elles n'arrivent pas à le faire. On entend souvent des mères qui disent : je n'ai plus contrôle sur mon enfant, il a besoin d'un père qui le frappe. Et elle peut faire ça mais elle insiste sur la nécessité du père pour son enfant, un père qui lui donne des ordres. Elle utilise souvent l'expression 'si son père était ici, cet enfant ne serait pas désobéissant' ou des phrases comme ça. Alors, elles pensent encore que l'autorité est une fonction propre aux hommes » (Annexe 5, ligne 380). Le père semble ainsi être invoqué pour les enfants en tant que source des conseils et pour les mères comme solution afin de corriger les comportements de leurs enfants. Il y a donc une place réservée au père dans les familles qui existe par le fait de la croyance en ce qu'il représente.

Nous identifions ces deux fonctions du père qui dans ce portrait familial seraient en conséquence assumées par la mère. C'est la mère qui guide les enfants dans la vie en leur donnant des conseils. Quel type de conseils donc donnent ces mères à leurs enfants ? Quelles idées sur la vie transmettent ces mères ? Aurait-il une marque dans les discours de ces familles où la mère fonctionne en tant qu'axe ? Est-ce qu'il s'agit d'une marque propre à ces familles prises en charge par l'ICBF ? Ces questions, nous les posons sur le fait d'une présence prédominante des mères dans ces familles. Cela veut dire que nous supposons une corrélation entre cette présence superlative des mères et des marques particulières dans les discours de ces familles.

« Chercheur : C'est la mère donc celle qui prédomine dans la famille ? Psychologue : C'est ça, je dirais qu'elle prédomine 99 %. Mm, mais son influence sur l'âme de la famille, c'est pauvre. Elles disent par exemple : 'c'est la vie, c'est ça que nous devons vivre'. C'est-à-dire, elles n'ont pas de la motivation pour essayer de transformer leurs réalités, elles ne sont pas si proactives, elles ne sont pas capables de devenir optimistes mais non plus d'assumer leur pessimisme. Elles utilisent des expressions telles que : 'On a fait ça mais par l'influence du diable' ou 'Ça ressemble un châtiment divin'. Elles sont donc des familles qui ne sont pas

capables de l'innovation » (Annexe 5, ligne 338). Là nous constatons que dans les discours de ces familles maternelles il y a une marque, celle de la résignation.

C'est d'ailleurs la posture de la plupart de mères que la psychologue a retrouvée en indiquant leurs motivations au moment de devenir enceinte. *« Chercheur : Et dans le cas des enfants qui ne sont pas désirés par leurs parents ou qui sont nés après un abus sexuel ? Psychologue : Mais aucun de ces enfants n'a été désiré. Chercheur : C'est un phénomène constant ou quoi ? Psychologue : Oui, absolument, c'est le plus souvent. Elles découvrent qu'elles sont enceintes et elles disent, c'est un cadeau de dieu. Chercheur : Elles disent ça ? Psychologue : Oui. Elles ne sont pas des femmes qui ont décidé devenir mères. Elles ne sont pas des femmes qui utilisent la pilule. Et alors, les enfants sont des enfants inattendus, des enfants qui sont désirés mais lorsqu'ils sont déjà là »* (Annexe 5, ligne 390).

Ces enfants inattendus, désirés après-coup et pris comme un cadeau de dieu, deviennent pour ces mères la promesse d'un bon avenir. C'est du moins ce que nous pouvons aussi souligner de la lecture de ces familles faite par cette psychologue. *« L'enfant compense en quelque sorte les frustrations des mères. Il représente une promesse, la promesse d'une vie meilleure. Mais de quoi ? Elles disent : 'Si mon enfant devient un enfant bon, il pourrait progresser dans la vie, ce qui va me permettre passer mes dernières années sur terre d'une manière plus tranquille, je n'aurai pas besoin de travailler ni de rester soumise à un homme' »* (Annexe 5, ligne 386). Mais ce que ces mères espèrent ne correspond pas à ce qui arrive dans la vie de leurs enfants.

En ce sens, la psychologue remarquait un problème chez les enfants, notamment chez les adolescentes. Il s'agit d'une absence de motivation qui nous conduit forcément à évoquer cette influence *pauvre* de la mère sur l'âme de la famille. Autrement dit, les enfants ont tendance à répéter l'histoire de leurs parents en fonction des logiques du désir qui gouvernent dans la famille. Les enfants ne sont pas en conséquence capables de parcourir des chemins différents de ceux de leurs parents. Lorsque les enfants restent dans le processus de rétablissement de droits, ils ont par exemple la chance de réaliser des études techniques ou universitaires. Cela dans la mesure où ils répondent à leurs obligations académiques à l'école mais surtout de leur volonté de devenir un professionnel dans une matière spécifique.

« Motivation. C'est justement de ça que je parlais, ça fait quelques jours, avec un garçon en remarquant son énorme possibilité, celle que d'autres enfants n'ont pas, d'entrer étudier à l'université. Pour ça, il ne devait que répondre aux responsabilités à l'école. Ensuite, il pourra choisir n'importe quelle université du pays. Cette possibilité pour moi serait la cause d'une grosse motivation. Mais là, on confirme l'influence que les familles ont chez les enfants, parce c'est juste en fonction de l'éducation qu'on a reçue, de la structure de la famille, que les enfants ne sont pas capables de voir au-delà. Alors, ils finissent l'école secondaire puis ils

répondent à la question, qu'est-ce que tu vas faire alors ? Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie? Et ils disent: travailler pour survivre » (Annexe 5, ligne 183).

Dans notre intérêt pour la réalité psychique de ces familles, ce qui attire notre attention à l'égard de ce portrait reconstitué à partir des témoignages de ces professionnelles de l'ICBF, c'est justement cette tendance à la répétition de certains enjeux psychiques. Il s'agit de certains contenus psychiques exprimés dans les discours des parents et des enfants qui marquent leurs subjectivités et les modes dont leurs liens intersubjectifs sont établis. Nous parlons ainsi des familles rigides qui fonctionnent en principe sur la base de certaines idées qui sont probablement transmises depuis quelques générations précédentes.

Ces familles, dit la psychologue : *« Sont très attachées à leurs savoirs, elles sont très ancrées à ces idées qu'elles possèdent sur elles-mêmes, à leurs croyances, il y a chez elles une loyauté en quelque sorte à ces idées et croyances, une loyauté à leur passé, à la manière dans laquelle elles ont été éduquées. Alors, elles disent : 'Moi, j'ai été éduquée comme ça, et alors ? Je ne suis pas une mauvaise personne', n'est ce pas ? 'Pourquoi donc je ne pourrais pas frapper mon enfant ? Pourquoi je ne pourrais pas le punir ?' »* (Annexe 5, ligne 346). Mais, à quoi bon cette loyauté qui se répète d'une génération à une autre dans ces familles ? Est-ce qu'elle a une sorte de fonction psychique ?

La position subjective de ces enfants concernant leur volonté de travailler pour survivre plus qu'étudier pour progresser, comme leurs mères l'espèrent, supposerait paradoxalement une identification avec cette loyauté transmise par leurs mères. C'est-à-dire, ces enfants ne suivent pas l'idée de leurs mères de devenir un professionnel mais cette autre idée, aussi repérée chez leur mère, de ne pas changer, de rester dans la même logique vitale que leurs familles. Il y aurait donc deux idées exprimées par la mère pour l'enfant, une idée sur la manière idéale de vivre la vie, et une autre idée qui décrit par contre sa véritable manière de vivre. Le discours des enfants met en évidence leur identification avec la manière dont les mères vivent. Ils sont loyaux à la loyauté de leurs mères.

C'est ainsi que par la voie de cette identification les enfants s'inscrivent dans la logique de la répétition familiale. Cela veut dire que le processus de subjectivation des enfants ne découle pas uniquement au sein de leur lien avec leurs parents. L'enfant semble ainsi être déterminé par des enjeux psychiques familiaux qui ne sont pas forcément compris dans les discours conscients de leurs parents. L'enfant en conséquence « baigne dans un co-conscient et un co-inconscient familial et groupal, auxquels nous pouvons adjoindre une transmission familiale transgénérationnelle inconsciente qui se manifeste au travers de ses angoisses, cauchemars, actes manqués, accidents, etc. » (Ancelin, 2004, p.37).

Nous pouvons ainsi affirmer que parmi les enjeux psychiques de ces familles prises en charge par l'ICBF se trouve cette loyauté des mères envers leurs propres pères. C'est donc grâce à cette loyauté que la place du père est transmise à leurs enfants. Le discours de ces mères supporte donc la place du père dans la famille. C'est pourquoi pour les enfants, malgré les déceptions et la haine envers leurs pères biologiques, il y a toujours nécessité du discours paternel. Le père qu'ils connaissent c'est le père de leurs mères. C'est donc par la voie de la loyauté que ces pères trouvent une place chez ces enfants. Il s'agit pourtant d'une loyauté dont l'identification chez les enfants est inconsciente.

Dans cette hypothèse nous affirmons que les enfants ne savent pas pourquoi leurs mères sont loyales envers leurs pères. En ce sens, ces enfants probablement ne connaissent pas l'histoire du rapport entre leurs mères et leurs pères. Autrement dit, ils ignorent l'enjeu psychique concernant cette loyauté. Rappelons ainsi que pour Goldbeter, la loyauté est définie comme « le lien résistant et profond unissant entre eux les membres d'une même famille, lien qui transcende tous leurs conflits. La loyauté est une force régulatrice des systèmes » (2010, p. 5). La loyauté aurait par conséquent une fonction régulatrice probablement défensive. Cela parce que la loyauté chez ces femmes opère en dépit des comportements agressifs ou négligents de leurs pères.

Mais pourquoi rester loyal à ces pères ? De quoi cette loyauté est une défense ? Qu'est-ce qui se passe dans ces familles où la loyauté a une fonction régulatrice ? Rappelons donc pour finir ce chapitre une autre particularité des familles prises en charge par l'ICBF d'après la psychologue. *« Il y a aussi des familles avec beaucoup secrets, c'est pourquoi elles deviennent des familles menteuses. On pourrait dire aussi, si vous préférez, qu'elles sont des familles qui inventent des histoires, c'est-à-dire, des histoires fantastiques. Ça signifie qu'elles cachent des choses, elles sont des familles avec beaucoup de secrets. Alors, on comprend que les mères de ces familles ont aussi été abusées sexuellement ou maltraitées. Ces mères dont la féminité a été tellement lacérée »* (Annexe 5, ligne 352).

Cependant nous n'affirmons pas que dans toutes les familles existent ces types des enjeux psychiques. Pourtant, nous supposons que dans toutes les familles il y a des enjeux psychiques qui s'expriment en quelque sorte au niveau des liens familiaux. Par rapport à la transmission de cette place du père, nous nous demandons donc quels sont les contenus et les processus psychiques spécifiques implicites dans les cas de liens entre des parents et leurs enfants pris en charge par l'ICBF. Autrement dit, nous nous demandons quels enjeux psychiques propres à cette transmission dans ces cas. Pour avancer sur cette question, une autre question nous arrive : qu'est-ce qu'au bout du compte cette place réservée au père ? Qu'est-ce qu'en fait ce père ? A quoi bon ?

CHAPITRE 2 : CADRE THEORIQUE

La fonction paternelle

La fonction du père : l'influence psychique du père en tant que personne chez les enfants

La question de la fonction paternelle renvoie tout d'abord à l'idée d'une personne- traditionnellement un homme- qui, jouant le rôle du père, exerce certaines responsabilités vis-à-vis d'un enfant. Par la manière dont il les exerce, on ne doute pas que sont induits des effets, variables selon ses comportements, envers l'enfant. On devrait donc étudier la façon dont ce rôle est rempli, et analyser ainsi les apports du père sur ses enfants, en termes de bénéfices ou de dommages, notamment sur leur développement psychique.

Quand une fonction paternelle est remplie de quelque manière (quid de son absence ?), certains aspects du psychisme des enfants sont développés. Mais cette fonction, quand elle est assumée, est-elle un attribut de la personne qui occupe cette place du père dans une famille ? Pour avancer sur cette question, il faut établir pour l'instant une différence sémantique parmi les expressions fonction du père et fonction paternelle. Nous utiliserons la première de ces expressions pour faire référence à la fonction que nous attribuons au père en tant que personne alors que la deuxième sera pour décrire une fonction symbolique qui fait partie de la vie psychique de chaque sujet.

Nous nous centrerons sur le concept de la fonction du père spécifiquement du point de vue de la psychologie du développement pour introduire ensuite le concept de la fonction paternelle. De ce fait nous parlerons du père et de son rôle si déterminant dans le développement psychique où sa vocation, ses attitudes, ses capacités et ses comportements influeront significativement sur la structuration de la personnalité et de la santé mentale de son enfant. Mais aussi, étant donné que le père fait partie d'un système composé par une mère et d'autres enfants, son influence peut avoir lieu d'une manière indirecte (Lamb, 2004). Car dans la « conjugalité », des rapports différents peuvent toucher positivement ou négativement les enfants.

Le type de rapport établi par le père avec son enfant et avec le reste de la famille affecterait chez l'enfant sa stabilité affective, la confiance en lui-même et en autrui, et le développement de ses capacités cognitives. Etant donné l'importance du père en tant que

personne, nous pouvons donc convenir que son influence sur l'enfant dépend de certains éléments psychologiques liés à son type de personnalité, voire de sa santé mentale. Alors, quels sont les apports particuliers du père au développement de l'enfant ? Pour répondre à cette question, nous commencerons en soulignant la spécificité de cette figure par rapport aux autres figures sans lesquelles le père n'existerait pas.

Par rapport à l'existence de la mère et de son enfant, le père occupe la place du tiers. En fait, la présence du sujet qui occupe cette place tierce du père intervient en principe en facilitant le cours des vies de la mère et de l'enfant. Le père est donc un support pour le lien entre de l'enfant et sa mère. Celui qui occupe la place du père devient ainsi un contenant. Cette fonction « contenant » peut être entendue d'après Winnicott (1974) comme une fonction de support de la mère ainsi que de protection du lien entre elle et son enfant. En outre, en tant que tiers, le père représente une opportunité pour la mère de décharger certains élans, vœux, sentiments, images et idées que l'enfant ne serait pas psychiquement capable de recevoir (Golse, 2006).

En ce sens le père contient et facilite l'élaboration des éléments psychiques venant de la mère en même temps qu'il en marque les limites. Il protège le lien de la mère à son enfant en contenant les éléments internes et externes de ce lien, sa personne exerçant une fonction de réparation et de liaison (Golse, 2006). En outre, la fonction du père est celle d'introduire une limite dans ce lien, en facilitant la séparation de la mère et de l'enfant (Noël et Cyr, 2009). En somme, le support, la protection et la séparation effectués par le père auraient un effet sur le processus de structuration psychique de l'enfant. C'est ainsi que la fonction du père comme fonction de support opère fondamentalement dans ce processus d'intégration, notamment en ce qui concerne l'organisation du moi.

Pour Loewald (1951), le père est ainsi décisif dans ce processus d'organisation subjective car il représente le principe de réalité. Le père représente ce principe puisqu'« il soutient un travail d'organisation, de différenciation et d'intégration pour que l'enfant puisse se libérer de la mère » (Noëlet Cyr, 2009, p. 559). En ce sens, Greenspan (1982) considère que la personne qui occupe cette place accordée traditionnellement au père est celle qui facilite la stabilité du moi (par la différenciation du moi et ses objets), la stabilisation de l'humeur, la régulation de l'impulsivité et le développement de la concentration. En conséquence, cette personne permet la formation précoce de la personnalité (Greenspan, 1982).

Or, dans le développement psychique, le rapport entre la personne du père (un homme pour ces auteurs que nous sommes en train de citer) et son enfant doit être envisagé au-delà du cadre du lien entre la mère et son enfant (Lamb, 2004). Autrement dit, comme Noël et Cyr le proposent à partir des études réalisées par Paquette, le lien entre le père (en tant qu'homme) et son enfant possède ses propres particularités psychiques. Dans ces études, Paquette (2007)

constate que depuis les premiers mois de vie, les bébés se comportent d'une certaine manière avec leurs mères, et d'une autre manière avec leurs pères. Ces comportements sont donc compris comme une réponse aux comportements spécifiques des parents.

Tandis que les mères inspirent aux bébés de la sécurité et du calme, les pères se caractérisent par leurs stimulations. Selon Paquette (2007), les enfants apprennent pendant leurs premiers années de vie à percevoir leur mère en tant que source de bien-être et sécurité tandis que les pères sont vus en tant que camarades de jeux. C'est ainsi que les enfants préfèrent les jeux qu'ils font avec leurs pères surtout à cause des surprises et défis qu'ils y trouvent (Paquette, 2007). Pour ce même auteur, plusieurs recherches indiquent que grâce à ce type d'activités ludiques, le père permet à l'enfant de développer sa manière de se discipliner, de réguler ses comportements agressifs, de déployer ses habiletés pour la compétition et la coopération, et d'une autre façon de renforcer son sentiment de sécurité.

En tant que source de stimulation, discipline et compétitivité, la fonction du père est donc celle de l'activation (Paquette, 2007). Il est permis à l'enfant, par l'intermédiaire du père, l'exploration de son monde qui lui permettra de développer son autonomie. Or, d'après Le Camus et sa théorie multidimensionnelle, il faut d'abord souligner que le père et la mère constituent deux altérités différentes à l'égard de l'enfant. Cette différentiation concerne les caractéristiques « psychosensorielles » possédées par la mère et le père dans leurs manières de se communiquer avec leur enfant (Le Camus, 2001).

Rappelons d'après Noël et Cyr, en paraphrasant Le Camus, que « l'enfant est dès le début exposé à deux types de 'rapports affectivo-corporels', deux modes de communication non verbale, deux schémas de langage » (2001, p. 576). C'est donc sur la base de ces différentes manières de se communiquer que les altérités représentées par la mère et par le père se configurent. De même, ces altérités se différencieront aussi en raison des apports spécifiques que la mère et le père accordent aux dimensions du développement du bébé. L'altérité que le père représente pour l'enfant dans leur relation affective-corporelle, est liée par exemple aux dimensions du langage, de l'intelligence et de l'organisation socio-corporelle (Le Camus, 2001).

Du point de vue de la psychologie du développement, nous devons conclure que la personne du père (vues par ces auteurs comme un homme), à la différence de celle de la mère, représente ainsi l'altérité grâce à laquelle l'enfant va se développer dans des aspects ou dimensions comme la séparation d'avec la mère et la formation du moi, l'autonomie, le langage, l'intelligence et les habilités sociales (coopération et compétence). De ce fait, la mise en pratique des fonctions psychiques attribuées à la personne du père, exige de lui une participation stimulante dans la vie de l'enfant et même depuis lors qu'il existe dans le ventre de

sa mère. En un mot, il est nécessaire que le père ait la vocation et la capacité à soutenir et protéger l'enfant.

La personne qui incarne le père est amenée, autrement dit, à avoir la capacité de servir de contenant physique et psychique pour son enfant et la mère de celui-ci. Ceci est déterminant pour la stabilité de la famille, notamment pour l'activation et l'augmentation de certaines dimensions et capacités psychiques chez les enfants, pour les attributs principaux déjà évoqués que sont l'autonomie, le langage et l'intelligence. Dans cette optique psychologique, les apports possibles du père à l'enfant sont vus à partir d'une certaine idée du sujet qui pourrait opérer en tant qu'idéal.

En effet si nous constatons que la psychologie dans sa face la plus positiviste conçoit ces caractéristiques comme des aspects à mesurer, nous considérerons que ce qui est mis en question ici concerne certains dispositifs institutionnels de contrôle. C'est pourquoi la psychologie du développement dans son objet d'étude fait référence à certaines caractéristiques visant à accroître et activer, tandis que la psychométrie conçoit une mesure de ces mêmes caractéristiques. Dans cette perspective psychologique très positiviste, les termes de description utilisés évoquent ceux du fonctionnement d'une machine, à savoir, l'activation, l'accroissement et la mesure.

Cette optique fonctionnelle s'inscrit dans la rationalité productive du monde moderne. En ce sens, la fonction du père ne serait que de reproduire des sujets aptes pour l'engrenage social. Dans cet engrenage, notamment dans les dispositifs médico-sociaux de contrôle, la psychologie ne pourrait pas donc se mettre en écart des autres discours avec lesquels coïncide l'impératif de l'intervention clinique, éducative et judiciaire. La responsabilité attribuée au père de s'obliger à réussir la fonctionnalité du sujet, a amené la société à voir le père comme un objet d'évaluation et de jugement et mis en valeur par rapport à son influence psychologique et à sa responsabilité sociale.

Cette fonctionnalité du père sera, dans la modernité, légitimée par des discours tels que ceux de la psychologie et du droit, notamment en fonction des dispositifs institutionnels où ces discours se seront entrecroisés (dans les institutions chargées de la protection des droits des enfants, par exemple). Sous l'emprise de la rationalité juridique et de la rationalité scientifique de la modernité, le père n'est, à cet égard, juste qu'une idée revêtue d'une certaine autorité, celle d'octroyer aux sujets une place sociale et une fonction.

L'assimilation de cette idée par les sujets va donc permettre établir leur adéquation ou pas aux discours disciplinaires et normatifs de la société. Mais de quelle manière ? Voilà pourquoi nous devons nous poser aussi la question des conditions générales et des conditions particulières par lesquelles cette idée est transmise socialement et assimilée subjectivement. Il

est logique aussi de penser que l'idée du père qui est en jeu peut se révéler être une idée différente de celle qui émane de ces disciplines.

Finalement, ce qu'il importe de savoir se situe en ceci: quelle est cette représentation du père que les sujets possèdent ? Mais à quoi attribuons-nous le nom de père ? Quelle est sa fonction ? Quelles sont ses particularités ? Nous passons ainsi de la notion de père en tant que personne à la notion de père en tant qu'idée. Dans cette perspective essayons de comprendre pourquoi le père en tant qu'idée a une fonction spécifique qui n'est pas circonscrite par une série d'attitudes ni d'actions phénoménologiques, mais par la manière que le sujet a de se constituer psychiquement.

Freud : le père en tant qu'élément organisateur du psychisme

La pulsion et la représentation psychique : les enjeux de la transmission et la transformation psychique

Nous allons évoquer certains concepts de la théorie freudienne afin d'envisager la question du père. Pour Freud, le père n'a pas été conçu uniquement en tant que sujet concret faisant partie d'une scène réelle et fantasmatique (Noël et Cyr, 2009), mais comme un élément organisateur du psychisme. C'est justement le père, cet élément psychique, auquel nous pouvons attribuer une fonction nécessaire pour l'organisation du psychisme. Ce faisant, nous commencerons par l'idée d'un psychisme qui a besoin de traverser un processus d'organisation où le père est indispensable. Qu'est-ce donc que le psychisme ? Qu'est-ce que cet élément organisateur psychique appelé le père ? Comment est-ce que cet élément opère psychiquement ?

Rappelons ainsi que le psychisme d'après Freud a été représenté comme un appareil qui a une énergie spécifique, à savoir, l'énergie psychique ou libido. Basé sur le principe de la constance, nous parlerons d'une énergie qui incline à une circulation sans obstacles, à un « déplacement facile » (Freud, 1920). Pourtant la circulation de cette énergie se réalise contrairement « à la simple tendance à la décharge absolue » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 388). Autrement dit, la libido ne circule pas librement. En conséquence, le destin de la libido est de circuler d'une manière conditionnée. C'est pourquoi d'après Laplanche et Pontalis il est possible d'affirmer que la fonction de l'appareil psychique est celle de « transmettre et de transformer » (1981, p. 58) cette énergie. Alors, la transmission et la transformation de la libido se produit parce qu'elle trouve des empêchements à sa circulation.

Cependant, il s'agit d'une énergie qui malgré cela pousse toujours pour continuer sa course. L'impossibilité de le faire entraîne donc son accumulation, c'est-à-dire un état de tension dont le corollaire psychique pour Freud (1923) est le déplaisir. Par conséquent, lorsque l'énergie a réussi encore une fois à revenir sur sa course grâce à sa décharge, se produit la détente, le plaisir. La puissance de la libido qui cherche toujours la décharge nous l'appelons d'après Freud la pulsion. D'autre part, l'impossibilité qui empêche la pulsion de se réaliser est pour Freud le refoulement. C'est par l'effet donc du refoulement que la libido est transmise et transformée. Mais, en quoi cette énergie est transmise et transformée ?

Et d'un autre côté, par quelles voies indirectes et partielles la pulsion se réalise ? Concernant ces questions, il faut souligner que le refoulement opère à trois moments et pas sur la pulsion proprement dite. « Le premier temps serait un « refoulement originaire » ; il ne porte pas sur la pulsion en tant que telle mais sur ses signes, ses 'représentants' qui n'accèdent pas à la conscience et auxquels la pulsion reste fixée. Ainsi se trouve créé un premier noyau inconscient fonctionnant comme pôle d'attraction à l'égard des éléments à refouler. Le refoulement proprement dit (*eigentlicheVerdrängung*) ou 'refoulement après coup' (*Nachdrängen*) est donc un processus double, alliant à cette attraction une répulsion (*Abstossung*) de la part d'une instance supérieure. Le troisième temps enfin est le 'retour du refoulé' sous forme de symptômes, rêves, actes manqués, etc. » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 461).

Par voie de conséquence, la transmission et la transformation de la libido se sont produites grâce aux représentations psychiques. En ces termes, nous pouvons dire que l'appareil psychique opère avec deux éléments, à savoir, la pulsion et la représentation psychique. La représentation pour sa part désigne une empreinte mnésique à deux niveaux : la représentation du mot et la représentation de la chose (Laplanche et Pontalis, 1981). Dans ses textes métapsychologiques, Freud établit cette différenciation afin d'établir un type de représentation fondamentalement visuel (découlée des choses) et un autre type de représentation éminemment acoustique (découlée des mots).

« Cette distinction a pour lui une portée métapsychologique, la liaison de la représentation de chose à la représentation de mot correspondante caractérisant le système préconscient-conscient à la différence du système inconscient qui ne comprend que des représentations de chose » (Laplanche et Pontalis, 1981, p.486). A cet égard, nous pourrions affirmer que la représentation du mot est la condition qui permettrait aux contenus psychiques de devenir conscients. Les contenus psychiques nous les entendons comme des représentations-mots qui, du point de vue topique, se retrouvent au niveau des sous-systèmes préconscient et inconscient. Alors, parmi les contenus du système inconscient existe ce que Freud a appelé représentant-représentation.

Il s'agit de la « Représentation ou groupe de représentations auxquelles la pulsion se fixe dans le cours de l'histoire du sujet et par la médiation desquelles elle s'inscrit dans le psychisme » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 372). Les représentations-représentant sont celles qui constitueront donc une constellation de formations inconscientes investies d'énergie psychique. Ces formations produiront selon Freud une attraction sur d'autres représentations de l'appareil psychique. Soulignons là que cet élément original du psychisme tel que la pulsion est remplacée par la représentation dans une opération qui n'entraîne pas sa disparation mais sa présentation justement sous la forme du symbole.

En un mot, la représentation est fondamentalement le représentant psychique de la pulsion (Freud, 1923). C'est la raison pour laquelle nous affirmons que les pulsions depuis le système inconscient s'expriment concrètement par l'intermédiaire des représentations. Cela cependant en fonction du processus du refoulement qui permettra, ou pas, l'accès des représentations au système Pr-Cc. Freud (1923) ne se posera pas la question concernant la manière dont le préconscient devient conscient mais comment l'inconscient devient préconscient. Il paraît logique de dire que la substitution de la pulsion par son représentant (la représentation) renvoie comme condition au possible de l'appareil psychique.

La représentation favorise ainsi le passage des contenus d'un système à un autre par l'intervention des opérations telles que la substitution et le déplacement (Freud, 1923). C'est grâce à la représentation que l'inconscient peut devenir préconscient, et le préconscient à son tour conscient. Jusque-là convenons donc que l'appareil psychique freudien grâce au processus du refoulement doit transmettre et transformer l'énergie psychique en des représentations (représentation-représentant, représentation-chose et représentation-mot). Ce fonctionnement dynamique de l'appareil psychique suppose d'ailleurs que dans sa structure persiste une partie de la libido condensée dans une série de représentations (chose), celle qui va constituer ce que Freud a nommé, selon sa première topique, le système inconscient.

Mais dans sa seconde topique Freud va faire ressortir de l'appareil psychique le caractère énergétique du système inconscient, notamment sa force de poussée, sa nature pulsionnelle. En un mot, ce que Freud souligne dans sa seconde topique, c'est le pôle pulsionnel de l'appareil psychique: le Ça. « Nous ne tarderons pas à voir dans quelle mesure cette conception peut nous être utile pour la description et la compréhension des faits qui nous intéressent. Un individu se compose ainsi pour nous d'un Ça psychique, inconnu et inconscient, auquel se superpose le Moi superficiel, émanant du système P comme d'un noyau. Pour donner de ces rapports une représentation pour ainsi dire graphique, nous dirons que le Moi ne recouvre le Ça que par sa surface formée par le système P, à peu près comme le disque germinal recouvre l'œuf. Il n'existe pas entre le Moi et le Ça de séparation tranchée, surtout dans la partie inférieure de celui-là, où ils tendent à se confondre » (Freud, 1923, p. 17).

Avec le Ça, Freud va concevoir aussi dans sa structure de l'appareil psychique deux instances de plus. La première instance est celle du Ça, pôle pulsionnel de la personnalité dont « ses contenus, expression psychique des pulsions, sont inconscients, pour une part héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 85). Concernant la deuxième instance, celle du moi, nous la comprenons d'après Freud comme « une partie du Ça ayant subi des modifications sous l'influence directe du monde extérieur, et par l'intermédiaire de la conscience-perception » (Freud, 1923, p.27). Par ailleurs, dans la théorie freudienne le Moi n'est pas conçu uniquement en tant qu'instance, il est défini aussi « comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le Ça » (Laplanche et Pontalis, 1981, p.293).

En effet, le Moi s'impose au Ça en tant qu'objet d'amour dans la mesure où il s'approprie de la libido objectale avec laquelle justement le Ça l'a investi. Nous comprenons d'après Freud que le narcissisme du Moi est ainsi un narcissisme secondaire puisque le Moi a été investi de la libido soustraite des objets. En tant qu'objet investi, le Moi pour sa formation suppose ainsi la transition du narcissisme primaire vers le narcissisme secondaire. Le narcissisme primaire fait référence à « un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 315). Le narcissisme secondaire concerne un état dont la satisfaction dépend de l'idéal du Moi.

Souligné par Freud dans sa deuxième topique, l'idéal du Moi est envisagé comme une « instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du Moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du Moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 229). Selon cette définition, il est nécessaire pour la formation de cet idéal que l'enfant commence à découvrir une réalité au-delà de lui-même par l'intervention de ce que Freud considère comme autre objet sexuel primitif : la mère.

Là où la mère devient l'objet d'amour fait que l'enfant n'arrive à satisfaire ses besoins que par la voie de ce qu'autrui lui donne. Nous parlons là d'un état psychique où l'organisme dépose sa libido hors de lui-même, spécifiquement sur le sujet qui occupe la place de sa mère et puis sur celui qui occupe la place de son père. Le passage du narcissisme primaire vers le narcissisme secondaire dépend donc de l'investissement des parents voire des autres personnes du cercle familial et social de l'enfant. C'est grâce à l'investissement envers ces objets que l'activité psychique de l'enfant sera orientée à satisfaire les demandes des parents. Cela puisque l'enfant espère le retournement de l'amour qu'il a déjà exprimé pour ces objets incarnés justement par ses parents.

Depuis l'établissement du lien érotique l'enfant va entrer dans le processus de formation de son idéal du Moi, c'est-à-dire d'une image de soi qu'il devra représenter afin d'être

aimé par autrui. C'est pour cela que nous pouvons souligner avec Freud que « Ce qui avait incité le sujet à former l'idéal du Moi dont la garde est remise à la conscience morale, c'était justement l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix ; dans le cours des temps sont venus s'y adjoindre les éducateurs, les professeurs et la troupe innombrable et indéfinie de toutes les autres personnes du milieu ambiant (les autres, l'opinion publique) » (1920, p. 9-10). L'influence de ces personnes a des effets sur l'organisation psychique d'où l'activité de l'organisme commence à être orientée par un Moi tout conditionné par un idéal qui a été imposé.

Dès lors « Le développement du Moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, et engendre une aspiration intense à recouvrer ce narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé de l'extérieur, la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal » (Freud, 1921, p. 11). En un mot, le Moi par la voie de cet élément substitutif qui est l'idéal du Moi, tente de revivre le « narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal » (Freud, 1921, p. 9). Alors, cette transition d'un narcissisme à l'autre est encadrée dans l'organisation du psychisme surtout depuis la traversée de l'Œdipe. Autrement dit, les êtres humains doivent vivre le drame de l'amour et de la haine entre les enfants et leurs parents (Laplanche et Pontalis, 1981) afin de réussir la structuration de leur personnalité et l'orientation de leur désir.

Le père en tant que représentation psychique

C'est grâce au complexe d'Œdipe que la constitution du psychisme à trois instances est réussie. C'est ainsi que le surmoi devient l'héritier du complexe d'Œdipe en intériorisant les exigences et les interdictions parentales (Laplanche et Pontalis, 1981). En conséquence, les fonctions du surmoi décrites par Freud sont les suivantes : la conscience morale, l'auto-observation et la formation d'idéaux (Laplanche et Pontalis, 1981). En un mot, l'activité de cette instance psychique est semblable à celle d'un juge, alors qu'elle sert en même temps de source d'identification pour le Moi. En d'autres termes, la structure du surmoi est une synthèse de l'idéal du Moi et de la fonction de la censure.

Voici pourquoi l'utilisation du préfixe *sur* pour donner l'idée d'un modèle du devoir être et du vouloir être incarné par le moi, semble supérieure. En parlant topiquement, il est possible de différencier la supériorité morale du surmoi au sens d'autres instances placées en dessous. Nous parlons ainsi d'une place pour le Moi, et une autre, plus en dessous, pour le Ça. Dans la perspective dynamique, il s'agit d'un Moi soumis à la puissance des exigences et des interdits d'une instance supérieure, en même temps que s'interposent des forces inférieures représentées par les pulsions émergées du Ça. Mais cette métaphore d'une supériorité topique

n'est pas exacte lorsque nous constatons avec Freud que le surmoi, voire le Moi, sont aussi inconscients.

La formation de surmoi à partir du Ça remonte à l'investissement des objets d'amour qu'avait précédé l'apparition du complexe d'Œdipe. Freud dit, en effet, que le surmoi est né en quelque sorte du Ça bien qu'il ait « également la signification d'une formation destinée à réagir énergiquement contre ces choix » (1920, p. 36). D'après Freud (1920) les premiers investissements d'objet liés au surmoi gardent une relation avec certaines acquisitions phylogénétiques du Ça. C'est la raison pour laquelle nous parlons du surmoi comme « la réincarnation de tous les anciens Moi qui ont laissé leur trace et leur dépôt dans le Ça » (Freud, 1921, p. 38). Ces anciens moi seraient constitués des expériences du Moi intensément répétées chez les individus depuis plusieurs générations (Freud, 1921).

C'est justement par les répétitions que ces expériences « se transforment, pour ainsi dire, en expériences du Ça dont les traces mnésiques sont conservées et maintenues à la faveur de l'hérédité. C'est ainsi que le Ça héréditaire abrite les restes d'innombrables existences individuelles, et lorsque le Moi puise dans le Ça son Sur-Moi, il ne fait peut-être que retrouver et ressusciter des aspects anciens du Moi » (Freud, 1921, p.28). En tant qu'inconscients, les acquisitions phylogénétiques du Ça héritées par le surmoi ne seraient que des représentations-chose. Cela veut dire que ce qui vient du Ça ne pourrait accéder à la conscience qu'en s'attachant à des représentations-mot (des concepts, des idées abstraites) issues des perceptions auditives, de l'apprentissage, de la lecture (Freud, 1921).

Pour le dire autrement, les fonctions et les représentations psychiques attribuées à l'activité du surmoi sont liées aux contenus inconscients grâce auxquels le pulsionnel est transmis et transformé. En ce qui concerne l'énergie pour investir ces représentations, Freud remarque qu'elle ne peut pas être dérivée des sources externes ni des sources organiques mais justement du Ça. Freud souligne dès lors à propos du Moi qu'« Avec l'aide du Sur-Moi, il puise, d'une façon qui reste pour nous encore obscure, dans les expériences préhistoriques accumulées dans le Ça » (1921, p. 43). L'influence obscure de l'héritage inconscient du surmoi sur le Moi, implique donc cette énergie d'investissement issue du Ça et que nous ne pouvons que la supposer derrière ses manifestations.

Ces manifestations seraient précisément ces deux modes du surmoi pour agir sur le Moi. Il s'agit de la conscience morale et le sentiment inconscient de la culpabilité. En tant que compulsives, ces manifestations provoquées par les effets du surmoi sur le Moi seraient liées aux investissements d'objets « qui émane des pulsions instinctives, automatisme dépendant sans doute de la nature la plus intime des instincts, et assez fort pour s'affirmer par-delà le principe du plaisir. Il prête à certains côtés de la vie psychique un caractère démoniaque, se

manifeste encore très nettement dans les aspirations du petit enfant et domine une partie du cours de la psychanalyse du névrosé » (Freud, 1919, p.21)

L'influence « obscure » ou « démoniaque » que le surmoi met en œuvre sur le Moi s'explique par les motions pulsionnelles du Ça qui s'expriment d'une façon compulsive dans la conscience morale et le sentiment inconscient de culpabilité. Etant donné ses racines dans le Ça, « le Surmoi peut devenir hypermoral et, en même temps, aussi cruel que le Ça » (Freud, 1921, p. 42). Nous constatons de ce fait l'existence d'une certaine agressivité dans le surmoi qui est adressée vers le Moi en tant qu'effet des réclamations de l'idéal du moi au Moi. C'est ainsi que l'agressivité qui n'est pas déchargée à l'extérieur a pour conséquence une augmentation de la tendance de cet idéal à réaliser cette décharge sur le Moi (Freud, 1921).

« On dirait un déplacement, une orientation vers le Moi. Déjà la morale courante, normale porte le caractère d'un code plein de sévères restrictions, de cruelles prohibitions. C'est d'ailleurs de là que vient la conception de l'être supérieur, impitoyable dans les châtiments qu'il inflige » (Freud, 1921, p. 42-43). En ces termes, les acquisitions phylogénétiques du Ça qui touchent le surmoi comportent les motions pulsionnelles qui se manifestent d'une façon compulsive, cruelle et pleine d'agressivité au nom d'un impératif moral qui vise à contenir justement les pulsions. Par rapport aux représentations psychiques de ces pulsions qui servent à la morale, ce sont les représentations-mot provenues des discours que le sujet a écouté, a lu ou a appris, qui permettront la condensation de ces pulsions dans l'image d'une entité obscure, démonique, cruelle voire impitoyable dans les châtiments qu'il inflige.

L'énergie démesurée du fond archaïque du surmoi est représentée ainsi par la figure d'un être supérieur auquel le sujet va être soumis. La clé pour comprendre cette représentation est justement la tendance du sujet à la soumission. Il s'agit aussi d'une tendance héritée qu'on peut apercevoir dans les rapports que les enfants forment avec leurs parents et notamment au sujet de l'idée d'un père imaginé en tant que figure omnipuissante et dangereuse (Freud, 1921). Dans cette idée du père « on ne pouvait se comporter que d'une manière passive et masochiste, devant laquelle on devait renoncer complètement à sa volonté propre et dont on ne pouvait aborder le regard sans faire preuve d'une coupable audace. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous représenter l'attitude de l'individu de la horde primitive à l'égard du père de la horde » (Freud, 1921, p. 60).

Voici pourquoi l'idée du père peut être comprise comme un héritage psychique qui trouve en quelque sorte son explication dans le mythe scientifique de la horde primitive. D'ailleurs c'est en évoquant ce mythe que Freud essayera d'expliquer l'origine de l'humanité de même que le passage de la psychologie collective vers la psychologie individuelle.

« En 1912, j'ai adopté l'hypothèse de Ch. Darwin, d'après laquelle la forme primitive de la société humaine aurait été représentée par une horde soumise à la domination absolue d'un mâle puissant. J'ai essayé alors de montrer que les destinées de cette horde ont laissé des traces ineffaçables dans l'histoire héréditaire de l'humanité et, surtout, que l'évolution du totémisme, qui englobe les débuts de la religion, de la morale et de la différenciation sociale, se trouve en rapport avec la suppression violente du chef et avec le remplacement de la horde paternelle par une communauté fraternelle » (Freud, 1912, p. 56). Par la voie de ce mythe Freud nous propose l'hypothèse de l'existence d'un père primitif qui a été la condition pour l'apparition du père en tant qu'idéal, de même que pour l'établissement de l'interdit de l'inceste et du parricide.

En fait, l'idéal d'un père redouté et vénéré va servir d'inspiration à la notion ultérieure du tabou sur laquelle la communauté fraternelle totémique s'est constituée (Freud, 1912). La constitution et la continuité de cette communauté ne sera pas uniquement assurée par les interdictions de l'inceste et du parricide mais aussi grâce à l'instauration du père en tant que place vide. C'est donc à cause de ces transformations que le père deviendra représentant de la loi et l'autorité, c'est-à-dire que le père cruel et obscur est devenu le père par la loi et l'autorité. Il s'agit d'une reconfiguration sociale dont les effets seraient surtout ressentis au niveau de l'individualité des sujets qui constituent la collectivité.

Concernant le développement psychique de l'humanité, nous parlons ainsi avec Freud (1921) du passage de la psychologie collective vers une psychologie individuelle. L'individu dégagé du joug paternel a dès lors la possibilité d'accéder à tout ce qui par l'existence du père primitif lui était interdit. Partant de là, l'individu « père » aura la voie libre pour établir des liens érotiques qui n'étaient pas permis auparavant. Néanmoins, afin d'éviter de répéter l'histoire de *l'Urvater*, cet individu devra se soumettre à d'autres prohibitions telles que l'inceste et le parricide. En un mot, l'individu aura dû refuser le désir d'être lui-même le père originaire.

Psychologiquement parlant, cela a signifié pour l'individu de ne pas risquer de tomber dans le narcissisme du père de la horde tandis qu'il se consacrait à créer des liens affectifs avec les autres membres de la même communauté mais sur la base de ces deux prohibitions. C'est par cette transition que l'incorporation du père en tant qu'idéal représentant ces prohibitions va être fondamentale. Cette incorporation est le précédent de ce qui sera l'identification aux parents à la suite de la résolution du complexe d'Œdipe. Nous pouvons ainsi affirmer que le mythe du père de la horde tué par ses garçons est l'antécédent anthropologique du complexe d'Œdipe.

« Le complexe d'Œdipe n'est pas réductible à une situation réelle, à l'influence effectivement exercée sur l'enfant par le couple parental. Il tire son efficacité de ce qu'il fait intervenir une instance interdictrice (prohibition de l'inceste) qui barre l'accès à la satisfaction

naturellement cherchée et lie inséparablement le désir et la loi (point sur lequel J. Lacan a mis l'accent) » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 115). En le reliant à ce qui précède nous oserons dire que le père tué remplit une fonction psychique en tant qu'idéal. Le père despote et tyrannique, psychiquement pulsionnel et narcissique, doit céder sa place au père symbolique qui a pour fonction celle de représenter la loi grâce à laquelle l'ordre social est instauré, d'une part, et celle d'être le modèle à suivre pour le sujet, d'autre part.

Le père de la horde est donc un père non humanisé qui cède à ses propres désirs alors que le père idéalisé est le père humanisé grâce auquel le lien fraternel existe. Le père de la horde n'est que Ça dans son état pur, une figure précédente à la parole et tout-à-fait insaisissable, lorsque le père idéal est par ailleurs du registre de la représentation et par conséquent incorporable et donné à l'identification. C'est pourquoi le père mort remplacé par le père idéal représente justement le modèle parental auquel l'enfant va s'identifier. Cependant, comme nous l'avons déjà souligné, ce père idéal ne correspond pas aux pères de la réalité. Nous parlons ici d'un modèle ou représentation qui sert de réfèrent psychique transmis d'une génération à une autre.

Concernant la transmission de cette formation psychique, nous dirons pour l'instant qu'il s'agit d'un processus qui est mis en œuvre dans le cadre du lien qui se crée entre les parents et leurs enfants. En tant que ces processus psychiques impliquent les parents mais au-delà de la scène psychique de l'enfant, observons que cette transmission précède le complexe d'Œdipe. Cela veut dire que ce processus ne dépend pas exclusivement des relations objectales ou des identifications réalisées chez l'enfant mais aussi de certains mécanismes et contenus psychiques mis en œuvre chez les parents. Du point de vue psychologique, nous ferons référence à deux types de mécanismes qui seraient implicites dans la transmission de l'idéal du père.

Chez les parents nous parlerons d'un processus projectif et chez les enfants d'un processus d'identification. Voilà pourquoi l'idéal du père, en tant qu'objet qui se transmet psychiquement, ne se présente pas dans un état pur. Pour mieux dire, il s'agit de l'idéal du père comme formation psychique qui se trouve ancré en quelque sorte dans le Ça mais enchaîné dans une série de représentations psychiques. Alors, en tant qu'objet transmis d'une génération à une autre, nous pourrions parler d'un héritage dont les empreintes ont été retenues dans le Ça. Ces empreintes seraient justement celles qui émergeraient à l'extérieur grâce à la puissance du Ça, celles que le Moi utilise pour le fonctionnement du surmoi (Freud, 1920). Alors, en tant qu'éléments inconscients, ces « aspects anciens du moi » ne pourraient émerger qu'en se liant aux représentations-mots.

Par ailleurs, bien que la représentation consciente du père soit justement celle qui devient l'idéal, elle serait aussi liée à d'autres représentations parmi lesquelles se trouveraient

implicites justement ces aspects « anciens du moi » de même que la puissance pulsionnelle grâce à laquelle toutes ces représentations seraient attachées. Pour mieux dire, le père idéal est la représentation consciente d'une constellation de représentations où le père de la horde est sa représentation inconsciente. Or si nous parlons d'une représentation inconsciente, nous parlons forcement par définition d'une représentation consciente. Cela veut dire que le père de la horde n'est qu'une représentation qui rend compte des empreintes du Ça, celles qui au sens strict ne seraient que des motions pulsionnelles.

En un mot, l'obscurité ou le caractère démoniaque du Ça dans son état pur, nous le supposons, est constitutif de la formation psychique paternelle, et nous ne pouvons que le supposer derrière la représentation du père primitif. Ce père primitif dont nous parlons n'a pas été un personnage historique, il s'agit d'un mythe, plus spécifiquement, d'une hypothèse. « Il est vrai que ceci n'est qu'une hypothèse, comme tant d'autres par lesquelles les historiens de l'humanité primitive cherchent à éclairer la Préhistoire : une *just so story*, selon l'expression d'un de mes aimables critiques anglais (Kroeger). Mais j'estime qu'une hypothèse n'est pas à dédaigner, lorsque, comme celle-ci, elle se prête à l'explication et à la synthèse de faits appartenant à des domaines de plus en plus éloignés » (Freud, 1921, p. 56-57).

Pour nous, il s'agit surtout d'une hypothèse plus psychologique qu'anthropologique. Le père comme nous l'entendons c'est en tant qu'une représentation psychique permettant la transmission et la transformation de l'énergie psychique et servant à la formation et au fonctionnement du surmoi. Pour cela, le Moi prend cette représentation en tant qu'objet d'identification devenant un élément clé pour la dynamique du psychisme. Dans tout ce qui précède, convenons que ce que nous appelons la fonction paternelle implique un certain type de représentation nécessaire pour le processus de structuration psychique chez les individus.

Pour le dire encore mieux, le père en tant que représentation est inscrit dans un ordre symbolique. C'est en principe dans l'ordre symbolique que la mère est également inscrite. Cette représentation va servir comme élément nécessaire au devenir psychique d'un individu. Nous nous détachons donc de l'idée freudienne du complexe d'Œdipe pour ainsi envisager la place psychique du père mais dans une perspective structuraliste, notamment lacanienne. Alors, pour penser la naissance de la subjectivité, nous nous poserons maintenant la question concernant ce qui en découle psychiquement dans la rencontre entre l'individu, la mère et l'Autre.

Lacan : le père comme fonction symbolique

L'Autre, la mère et le sujet

Concernant l'idée du père, nous pouvons dire que dans la perspective freudienne elle n'est qu'une représentation psychique qui a une fonction structurante. En ce sens, ce que nous soulignons comme élément général de cette idée c'est justement sa fonction. La particularité de cette idée c'est qu'elle comporterait donc les contenus psychiques auxquels cette fonction est liée. C'est pourquoi le père dans cette logique est important plus par sa fonction que par sa représentation. Nous parlons ainsi de la lecture structuraliste chez Lacan selon laquelle il y aurait deux conditions pour le surgissement du sujet (Eidelsztein, 1998), à savoir, l'Autre (l'ordre symbolique) et la subjectivité de la mère.

L'Autre fait référence à tout ce qui précède chaque individu avant sa naissance et qui concerne la société, la culture, l'histoire, la famille, voire le nom propre. Il s'agit par conséquent de l'ordre particulier où le sujet va s'inscrire. Cette inscription dépend justement du sujet qui en occupant la place de la mère agira comme le représentant premier de l'Autre. C'est ainsi qu'à la place de la mère nous retrouverons une subjectivité déjà constituée, c'est-à-dire un sujet inscrit effectivement dans l'ordre symbolique. Cela signifie que la rencontre de l'enfant avec l'Autre est traversée par la subjectivité de la mère, et que l'enfant sera orienté par le désir de sa mère.

Le processus de devenir sujet pour l'enfant commence donc dans l'histoire personnelle de l'individu qui occupe la place de la mère. En ce sens, il faut d'abord parler du concept du désir compris par Lacan en tant que l'effet d'un objet perdu. Il s'agit d'un objet qui représente la part de l'individu qu'on présume perdue depuis l'origine de son processus de subjectivation et qui devient le moteur d'une quête autant inéluctable qu'impossible. Nous supposons d'après Lacan l'existence de l'objet « *a* », c'est-à-dire un objet dans le registre du réel que nous ne pouvons aborder qu'inscrit dans le registre du symbolique. Le « *a* » avec cet objet est nommé, c'est la borne de ce qui au réel ne serait qu'un trou. C'est pour cela que parler de l'objet « a » n'est pas véritablement parler d'un morceau de quelque chose qu'effectivement l'individu a perdu.

C'est donc un objet qui, en tant qu'objet supposé, permet à l'individu de projeter certains semblants imaginaires. « Mais ça ne veut pas dire pour autant que l'objet (a) ça soit de l'Imaginaire. Il est un fait que ça s'imagine, ça s'imagine avec ce qu'on peut, à savoir avec : ce qui se suce, ce qui se chie, ce qui fait le regard, ce qui dompte le regard en réalité, et puis la voix » (Lacan, 1974, p. 193). Le sein, les fèces, le regard, la voix ne sont pas en conséquence l'objet « *a »,* ce ne sont que semblants qui ne comblent pas le trou du réel. Alors, qu'est-ce qui produit ce trou du réel qui entraîne dans l'imaginaire la quête d'un objet impossible ? Il faut dire donc que, si le réel existe, il le fait grâce au registre du symbolique, celui qui est noué aussi au registre de l'imaginaire en constituant précisément la structure du parlêtre (Lacan, 1974).

Par conséquent, l'objet *« a »* existe car le parlêtre existe. Cela veut dire que, ce qui existe, existe en fonction du langage. Le réel est ainsi enregistré inéluctablement dans l'ordre du signifiant. L'objet *« a »* devient donc comme un objet -prétendument- perdu dans la mesure où le réel chez l'individu est dénié par la voie du symbolique. Pour mieux dire, l'individu ne peut pas échapper au langage puisqu'il ne peut qu'exister au sein des liens avec d'autres parlêtres. C'est donc à cause des discours de ces parlêtres que l'individu arrive à s'inscrire dans l'ordre symbolique. C'est ainsi que l'objet *« a »* est assumé en tant que représentant de ce qui apparemment échappe de l'individu lorsqu'il devient parlêtre.

Capturé par le langage, l'objet *« a » va* rester inscrit du côté du signifiant par l'intermédiaire d'un signifiant spécifique, à savoir, le phallus. C'est donc par la voie de ce signifiant que nous verrons comment l'objet *« a »* va justement devenir la cause du désir. L'irruption du désir est en conséquence possible par l'objet « perdu » mais aussi par le signifiant phallique qui en précipite sa quête. En un mot, l'objet « perdu » s'est perdu dans le langage, ce qui signifie que l'objet est lié au désir de l'Autre. « L'objet du désir est défini foncièrement comme un signifiant (…) Le désir, en tant que désir du désir de l'Autre, s'ouvre sur l'énigme de ce qui est comme tel le désir de l'Autre. Le désir de l'Autre comme tel est articulé et structuré foncièrement dans la relation du sujet avec la parole, c'est-à-dire dans le débranchement de tout ce qui est chez le sujet vitalement enraciné » (Lacan, 1974, p. 35).

Le désir a pour condition le symbolique dans la mesure où il y a quelque chose du réel que le désir n'arrive pas à saisir. Nous comprenons ainsi que le signifiant opère en tant que médiation qui fait exister ce qui n'existe pas. Pour tout cela, le désir est désir parce qu'il y a une médiation, c'est-à-dire, un signifiant. Mais, comment la capture de l'objet *« a »* par le signifiant est produite ? Pour envisager cette question, nous rappelons les éléments proposés dans l'approche lacanienne pour comprendre le processus de la structuration psychique des individus. Ces éléments concernent l'individu nouveau-né, l'ordre symbolique (l'Autre) et un parlêtre. Alors, la réalisation de cette capture ne précise que d'un premier mouvement et d'une réponse à ce mouvement.

C'est justement ce mouvement que le nouveau-né effectue tout d'abord au travers de ses pleurs. Ensuite il suffit que la mère fasse une interprétation de ces pleurs pour que l'objet perdu soit articulé à un signifiant. C'est grâce à ce mouvement que nous pouvons affirmer que le désir humain est le désir de l'autre. Autrement dit, le signifiant qui sert à la mère pour interpréter les pleurs de son enfant est le signifiant sous lequel le désir de la mère fait partie d'une chaîne d'autres signifiants où le désir de l'autre est toujours inscrit, chiffré. Pour mieux exprimer notre idée, il faut dire que le chiffrement du désir dans les chaînes de signifiants d'autrui est possible en tant que le trou du réel qui a été ouvert par le symbolique ne pouvant jamais être comblé.

Nous pouvons affirmer que le désir est forcément le désir de l'Autre, et par conséquent, ce qui est mis en jeu c'est le manque symbolique qui a causé le trou dans le réel. Ainsi, le signifiant qui vient d'autrui pour introduire le désir chez le sujet se substituant à l'objet *« a »,* c'est justement celui qui sert pour nommer le désir de l'Autre, à savoir, le phallus. Par conséquent, nous dit Lacan, « Si le phallus signifie quelque chose - en tant que signifiant - c'est justement le désir du désir de l'Autre. C'est pour cela qu'il va prendre sa place privilégiée au niveau de l'objet » (1959, p. 31). Autrement dit, l'objet grâce auquel le manque chez le sujet est créé donne sa place au signifiant qui représente le propre manque de l'ordre symbolique. C'est pourquoi le désir du sujet, qui à l'origine occupe la place de l'Autre (la mère), n'est que le désir du désir de l'Autre.

A l'égard des éléments considérés dans la grille de lecture lacanienne, il faut une mère inspirée de son désir, de celui qui est déterminé par le désir de l'Autre, pour interpréter ce que son enfant souhaite. En parlant de ce que l'enfant envie, nous nous permettons de passer du côté de celui-ci afin de souligner que l'appel qu'il fait avec ses pleurs, ne dévoile pas un désir mais la précarité de sa condition biologique. C'est justement cette condition qui fait du petit enfant un sujet dépendant d'autrui. L'autrui est donc déterminant dans le processus de subjectivation du petit enfant. En conséquence Lacan propose une théorie sur le narcissisme différente de celle de Freud dans laquelle le Moi n'est pas vu en tant qu'objet mais en tant qu'image.

Là, le Moi s'est conçu à la manière d'une image qui remplira une fonction orthopédique compte tenu de la condition biologique fragile de l'enfant. La formation du Moi en tant qu'image s'explique pour Lacan (1947) justement par la maturation si précoce de la perception visuelle qui contraste avec le retard de développement du système nerveux central notamment au niveau de la myélinisation. C'est donc grâce à la capacité d'anticipation que la perception visuelle est fondamentale pour faire la reconnaissance de la forme humaine (Lacan, 1947). En un mot, le moi comme une image, se fait une place chez le sujet par l'intermédiaire des yeux.

En conséquence, « le sujet s'identifie dans son sentiment de soi avec l'image d'autrui, et l'image d'autrui va captiver chez lui ce sentiment » (Lacan, 1947, p. 171). Cela signifie que le sujet a besoin d'une médiation pour constituer son Moi, une médiation qui sort de la rencontre avec autrui. Cette première médiation est définie par Lacan comme l'imago. « L'imago est cette forme définissable dans le complexe spatio-temporel imaginaire qui a pour fonction de réaliser l'identification résolutive d'une phase psychique, autrement dit une métamorphose des relations de l'individu à son semblable» (Lacan, 1947, p. 29). L'effet de cette identification résolutive par la voie de l'imago est d'ailleurs l'aliénation du moi.

C'est ainsi que nous pouvons concevoir l'imago comme « une intuition qui concerne ce qu'il faut symboliser. Comme je l'avais déjà dit, quelque chose pour digérer, pour penser, comme

l'on dit. Et afin de tout le dire, une jouissance vague » (Lacan, 1974 p. 3). De ce fait, le Moi passe du registre de l'intuition au registre de la pensée, c'est-à-dire au registre du langage. Or la transition au registre du symbolique est possible car ce registre précède le Moi. En d'autres termes, la formation du Moi avant le stade du miroir a été précédée par l'inscription de l'individu dans le domaine de l'Autre. L'imago est donc pré-vue dans l'Autre, c'est-à-dire qu'elle existe dans le langage avant de devenir une image. Pour mieux le dire, ce qui dans l'Autre préexiste à la formation du moi, c'est le sujet.

Par rapport au concept du sujet, nous le considérons d'après Lacan (1959) en tant que ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant. En ce sens tout individu, même avant sa naissance, représente quelque chose pour ses parents, pour quelqu'un ou pour la société, représentation qui est inscrite, par exemple, dans son prénom. C'est pourquoi le nouveau-né est déjà un sujet avant de réussir à s'identifier avec son image dans le miroir. Le nouveau-né représente donc quelque chose pour un autre signifiant. La réalité psychique du Moi renvoie ainsi vers une chaîne de signifiants à laquelle il se rattache en tant que sujet. De ce point de vue nous pouvons affirmer que pour la formation du Moi le désir d'autrui est fondamental.

Le point d'origine de la subjectivité se trouve ainsi dans l'ordre symbolique où le petit enfant existe en tant que sujet. Là le petit enfant existe comme un signifiant qui représente quelque chose pour un autre signifiant, un signifiant qui a déjà constitué une subjectivité, celle de la mère. En conclusion, l'enfant, en tant que sujet inscrit dans le discours de la mère, s'articule à un autre signifiant qui représente pour elle quelque chose de l'ordre de son désir. En ce sens, si l'enfant comme sujet représente quelque chose du désir de sa mère par la voie du signifiant, c'est le désir de la mère qui va fonder le propre désir de l'enfant en fonction de ce signifiant. Mais, comment le désir de la mère donne-t-il un lieu pour le désir de son enfant ?

Pour cela, rappelons encore une fois le rapport de l'enfant avec sa mère pour retrouver une piste dans la question que l'enfant se pose lorsqu'il se rend compte des absences fréquentes de sa mère. C'est à cause de ces absences que l'enfant va s'interroger depuis sa dimension fantasmatique par ce qu'il croit qu'elle signifie. Ainsi « il repère qu'elle désire autre chose que ce qu'il représente » (Noël et Cyr, 2009, p.546). Autrement dit, les allers et retours de sa mère conduisent l'enfant à soupçonner que, au-delà de lui, existe quelque chose de différent qui attire l'attention de sa mère. Voilà pourquoi nous pouvons affirmer que le désir de la mère suit une autre direction. Cependant, il est possible que pour la mère n'existe pas un autre objet que celui qui est représenté par son enfant, ce qui, en émulant l'objet perdu de son désir, comble apparemment son manque par la voie de la jouissance.

En fait, c'est la mère qui va tenter de combler son désir vorace avec son enfant. Le désir maternel, métaphorisé par Lacan (1969) avec l'image du crocodile, présuppose un élément issu d'un autre champ qui sert à arrêter le gosier de cette créature. Cet élément c'est justement le

signifiant phallique qui a pour finalité celle d'inscrire le désir de la mère dans le domaine de l'Autre. Cela veut dire que la mère va signifier quelque chose de son manque comme un objet qui se trouve en dehors (Julien, 1992) et qui dépend du langage pour être nommé. De cette façon la mère deviendra un sujet du manque et par conséquent un sujet désirant. La subjectivité de la mère sera ainsi inscrite inéluctablement dans le symbolique car l'objet du désir n'existe que comme signifiant.

En d'autres termes, le désir de la mère est une métaphore du désir de l'Autre, c'est-à-dire un désir que le sujet poursuit à la place d'un autre désir. En conséquence, si le désir chez la mère est introduit par la métaphore, cela signifie qu'a opéré chez elle la substitution d'un signifiant par un autre signifiant. C'est donc grâce à cette substitution que le signifiant phallique contraint la jouissance chez la mère car il conditionne la quête de l'objet du désir dans l'ordre du signifiant. En un mot, lorsque la subjectivité de la mère est inscrite dans le symbolique, son désir a donc été libéré de rester dans un rapport fusionnel avec son enfant. L'objet du désir de la mère se trouvera donc au-delà du rapport avec son enfant. Par-delà l'enfant et sa mère, il y aura en conséquence une instance tierce, celle qui est représentée par l'Autre.

Il s'agit d'une instance qui fonctionne en tant que trésor du signifiant (Lacan, 1959) et qui permet de déclencher la dialectique du désir. C'est par l'intermédiaire de cette instance que l'enfant et sa mère échappent à la possibilité d'être l'un pour l'autre l'objet de leur jouissance. Le désir de l'enfant peut ainsi, grâce à l'Autre, s'inscrire au-delà du désir de sa mère. La mère et l'enfant retrouvent l'horizon de leur désir dans l'Autre. Par ailleurs, si ce qui se configure dans la rencontre de l'enfant avec sa mère est la dialectique du désir, interrogeons-nous sur la présence particulière de l'Autre grâce à laquelle il devient l'élément qui déclenche cette dialectique.

Autrement dit, si l'Autre représente la condition qui précède le sujet, le point d'origine de toute subjectivité, par la voie de quelle opération cette condition est introduite chez le nouveau-né ? Face à cette question, disons donc que l'Autre en tant que le point d'origine de toute subjectivité, représente la totalité de l'existence, mais une totalité non-différenciée. Pour mieux dire, il s'agit de la totalité mais en tant qu'illusion, c'est-à-dire cet effet chez nous d'«avoir impression de pouvoir tout dire » (Eidelsztein, 1998, p. 18). C'est ainsi que dans la mesure où le parlêtre existe (en tant que articulé avec le réel, le symbolique et l'imaginaire), il est possible d'établir par rapport à l'Autre une différence.

Le Nom-du-père : le représentant de l'autorité de ce qui a été dit

Etant donné ces deux éléments, le parlêtre et l'Autre, la différence qui va s'établir entre eux est celle du « non-tout ». Cette différence est celle qui va être toutefois introduite par la voie d'un tiers. Puisque l'enfant peut prendre sa mère en tant que totalité de l'existence, il peut la

confondre avec l'Autre. C'est grâce à cet élément tiers que va s'établir la condition pour la mère de ne pas devenir la totalité de l'existence pour l'enfant. En effet, ce que cet élément tiers va établir c'est le non, le non au sujet qui empêchera au sujet de devenir l'Autre. Nous parlons là du signifiant, le signifiant par lequel la mère et l'Autre sont différenciés, à savoir le Nom-du-père.

En tant que signifiant, le Nom-du-père a une valeur par opposition à celui de la mère. Voilà pourquoi le Nom-du-père introduit le non par rapport à la mère, autrement dit, le Nom-du-père est l'élément qui va mettre la limite pour la mère de ne pas être le tout. Ce que le Nom-du-père en essence représente, c'est de ne pas être la mère. Grâce au Nom-du-père, il est possible d'inscrire la loi du non-tout, celle qui l'empêchera de devenir l'Autre (Eidensztein, 1998). Mais pour que cette limite opère chez la mère, il faut que ce signifiant ait été incorporé par la voie de la métaphore paternelle, avec l'opération de substitution de l'objet du désir maternel par le signifiant phallique.

Cette opération entraîne le refoulement du désir de la mère d'une part, et l'inscription du sujet à l'ordre symbolique d'autre part. Ces effets de la métaphore paternelle sont possibles si par la mère existe au-delà d'elle-même une instance où son objet de désir est inscrit comme signifiant. Voici comment la différence du non-tout opère : l'enfant ne sera le tout pour sa mère ni la mère ne le sera pour son enfant. En résumé, la métaphore paternelle permet la substitution du désir maternel par le phallus en tant que signifiant dans une opération qui entraîne l'introduction du Nom-du-père. Nous concluons ainsi que le signifiant phallique comprend le signifiant Nom-du-père.

Le phallus est par conséquent le premier signifiant avec lequel les portes de l'Autre sont ouvertes alors que le Nom-du-père est le signifiant qui sert de support au phallus. Pour mieux dire, s'il est vrai qu'il n'y a pas un signifiant sans d'autres signifiants, nous pouvons dire que le signifiant phallique implique le Nom-du-père. Or, le support que le Nom-du-père donne au phallus est celui de l'autorité. Autrement dit, le Nom-du-père possède l'autorité grâce à laquelle le phallus opère. C'est ici que nous introduisons le concept du Nom-du-père souligné par Eidelsztein (1998) d'après Lacan, à savoir que le Nom-du-père est le représentant de l'autorité de la loi. Il s'agit justement de la loi du non-tout. Alors, si nous parlons de cette loi, l'autorité est celle de l'autorité du dit. En un mot, la loi du non-tout est supportée sur ce qui a déjà été dit.

Alors, si comme nous l'avons dit, l'existence est existence dans le langage; l'expression langagière qui fait autorité est une expression créatrice. Au sujet de cette fonction du dit, les racines indoeuropéennes du terme autorité nous montrent justement cette fonction créatrice du langage. Benveniste (1969) dévoile que la racine du terme autorité, le mot *auctor*, fait référence à quelqu'un qui fait émerger quelque chose. Nonobstant cela, Benveniste rappelle que l'autorité n'est pas liée uniquement à l'idée d'un sujet mais surtout à la « qualité mystérieuse », cette

puissance qui fait exister les choses. Le terme pour exprimer cette puissance créatrice est *augeo*, terme qui en même temps est lié à un mot qui désigne les vaticinations que les dieux font sur n'importe quelle situation ou entreprise, c'est le terme *augur.*

Auctor y *augeo,* ajoute Benveniste (1969), convergent dans l'idée *d'auctoritas*, ce don réservé à certains hommes capables de faire émerger des choses. Les racines du mot autorité nous font penser à la fonction ou puissance des mots pour créer des choses de même que les sujets qui les font exister grâce au discours. C'est la raison pour laquelle nous concluons que l'autorité est la fonction propre aux mots par laquelle les mots font exister les choses. L'autorité du dit n'est pas en conséquence une qualité ou attribut personnel mais une fonction symbolique. Voilà pourquoi l'autorité du dit est inscrite au domaine de l'Autre par l'intermédiaire d'un signifiant spécifique tel que le Nom-du-père.

Ce qui existe est ainsi appuyé sur une expression langagière déterminée, sur certaines phrases prononcées depuis toujours et qui ont été, avant l'avènement de la subjectivité, revêtues d'autorité. Autrement dit, ce qui existe n'est pas le produit du désir de la mère. Il est le reflet de tout ce que les sujets de n'importe quelle mère ont déjà précédemment dit, préféré, auguré, présagé, tout ceci que le signifiant Nom-du-père va justement représenter. Pour tout ce qui précède, nous dirons que le Nom-du-père est le signifiant qui permet d'établir la différence entre la mère et l'Autre et qui représente l'autorité du dit. Alors, ce qui existe, se manifeste par-delà la mère car elle est soutenue par les expressions langagières qui précèdent tous les sujets.

Or pour que l'existence ait aussi de la consistance, il faut la subjectivation du Nom-du-père. Car les mots ou les expressions qui préexistent aux sujets ne disent rien s'ils ne représentent pas quelque chose pour les sujets. La constitution et la consistance de l'existence dépendront ainsi du Nom-du-père dans la mesure où, chez le sujet parlêtre, ce signifiant opère en tant qu'autorité du dit. C'est grâce à ce signifiant que les choses sont ce que nous disons sur elles. Mais, pourquoi croyons-nous que l'existence est ce que nous disons ? Nous pensons que la légalité ou fondement du dit pour créer et soutenir ce qui existe, c'est l'effet de la manière que le sujet a de se lier à ce qui existe.

Cette manière de se lier ne serait que le produit de la médiatisation qui s'opère entre le sujet et ce qui existe par la voie de la croyance. La croyance est donc le lien grâce auquel la constitution et la consistance de l'existence retrouvent leur fondement et leur légalité. En un mot, les choses sont ce que nous disons parce que nous les croyons telles, ou, pour mieux le dire, les choses sont ce que nous croyons puisqu'il y a des expressions qui nous disent ce qu'elles sont. La croyance est possible car il y a des expressions ou des mots qui la précèdent. L'autorité du dit est issue du fait que les mots, les phrases, les expressions, préexistent aux

sujets. En ce sens Lacan affirme : « Le dit premier décrète, légifère, jauge, il est un oracle qui confère à l'Autre réel son autorité obscure » (1974, p.78).

L'autorité provient par conséquent du dit qui fait exister les choses. Mais, si la croyance dépend de l'autorité du dit, elle sera donc l'effet de la subjectivation du Nom-du-père. En d'autres termes : « Ce que le Nom-du-père va établir et instaurer légalement par la voie de la métaphore paternelle c'est l'existence de ceci sur lequel on peut croire, par exemple, l'existence de dieu » (Eidelzstein, 1998, p.10). En somme, si par la voie de la métaphore paternelle l'ordre de l'existence est introduit et du même coup l'objet de la croyance, nous pouvons dire que la croyance est nouée au signifiant qui remplace le désir maternel. La fonction de la croyance s'est ainsi instaurée par la voie du désir paternel représenté par le signifiant phallique.

A la suite de la substitution de l'objet*« a »* par ce signifiant, le sujet restera inscrit dans l'ordre du symbolique. C'est là où le sujet poursuivra son désir mais par la voie des signifiants. C'est ainsi que nous pouvons affirmer que la croyance s'installe chez le sujet en tant qu'attente d'un objet représenté par un signifiant. La croyance renvoie en quelque sorte vers cette promesse du signifiant, celle d'être effectivement ce qu'il représente. Le signifiant se présente donc en tant que promesse d'un objet, c'est pourquoi la parole fonctionne comme promesse. C'est la raison pour laquelle nous concluons que la parole qui accomplit ce qu'elle promet est celle qui crée la croyance.

La croyance dépend en définitive de la constitution et de la consistance de l'existence sous la relation ontologique entre le mot et son objet, c'est-à-dire par la nature même du signifiant. Nous parlons de la nature proprement dite du langage, celle qu'il faut comprendre « à partir de l'idée suivante : que le signifiant est un signe qui ne s'adresse qu'un autre signe ; que le signifiant est ce qu'un signe constitue par un signe, voici pourquoi le signifiant » (Lacan, 1958, p.10). La constitution et la consistance de l'existence seront ainsi garanties par le support qu'un signifiant se retrouve toujours en un autre signifiant. Il y a donc de la croyance où il y a un signifiant par un autre signifiant, c'est-à-dire, la croyance existe si la promesse opère ; cette promesse de l'Autre qui est trésor du signifiant (Lacan, 1958).

La promesse du signifiant est donc la croyance chez le sujet. C'est dans cette perspective que nous affirmons que la croyance comporte l'espoir que les paroles soient toujours ce qu'elles représentent, qu'il y ait toujours un signifiant pour un autre signifiant. D'ailleurs le signifiant qui soutient cette promesse est le signifiant du Nom-du-père. Inspiré de cette promesse, le Nom-du-père fonctionne toujours comme l'élément qui soutient ce qu'on dit. Pour cela, la métaphore qui introduit le phallus introduit aussi le signifiant qui le soutient et qui représente l'autorité de la loi. Plus spécifiquement, nous pouvons dire que le phallus est soutenu par l'expression avec laquelle la loi du non-tout est établie. Il s'agit justement de

l'expression « non » qui, en tant que proposition logique, crée une différence selon laquelle il va se constituer le tout d'une part, et sa négation d'autre part.

Lorsque nous disons tout, nous faisons référence à la jouissance par rapport laquelle le non, représenté par le père, c'est l'impossibilité de cette jouissance pour se réaliser. « C'est à savoir que tout homme ne peut s'avouer dans sa jouissance, c'est-à-dire dans son essence phallique pour l'appeler par son nom, que tout homme ne parvient que, à se fonder sur cette exception de quelque chose, le père, en tant que propositionnellement, il dit non à cette essence » (Lacan, 1974, p. 180). Cette non-jouissance est donc le Nom-du-père, ce qui inaugure l'existence en tant que réalité constituée symboliquement. C'est un non dialectique car le sujet arrive grâce à lui à sa position de sujet en devenir.

L'autorité du dit c'est ainsi l'autorité du non qui requiert l'irruption d'un tiers, à savoir, le signifiant. De ce fait, le Nom-du-père met le sujet sur la piste de son désir en commençant ainsi pour lui-même, son histoire subjective. «Le Nom-du-père opère donc au moment original de chaque histoire subjective, c'est justement à l'origine de ces histoires que nous en tant qu'analystes participons. Le père est ce que se trouve au début de l'histoire particulière qui reçoit le nom personnel d'un sujet. Pour Lacan, le représentant original est celui qui opère au moment avant de l'avènement d'une histoire » (Eidelsztien, 1998, p.3). Nous parlons donc du moment de l'irruption du Nom-du-père dont la fonction sera dès lors celle de restreindre la jouissance.

Somme toute, le Nom-du-père est le signifiant qui représente l'autorité de la loi, celui qui introduit la différence entre la mère et l'Autre. Cette loi c'est la loi du non-tout ou de la non-jouissance, alors que son autorité est celle qui est soutenue par les expressions déjà dites, autrement dit, son autorité est inspirée de la promesse du signifiant (de trouver toujours un autre signifiant). C'est pourquoi le signifiant paternel, en tant que représentant de l'autorité, soutient le signifiant phallique. Par ailleurs la subjectivation du phallus dépend de la métaphore paternelle qui va justement introduire le sujet à l'ordre de l'existence. C'est l'ordre qui comporte ce sur quoi on peut croire, l'ordre sur lequel on peut rendre compte par la voie des mots, des expressions déjà dites. Le Nom-du-père débarrasse donc le sujet de sa jouissance dans la mesure où il l'inscrit dans l'ordre du symbolique, c'est-à-dire l'ordre de la loi et du désir.

La fonction paternelle en tant que fonction subjectivante

Alors, si cette autorité renvoie forcément à une instance tierce, sa présence doit être envisagée au-delà du sujet (Eidelsztein, 1998). « Lacan n'a pas dit que le représentant de l'autorité est un sujet, il parle du « 'représentant original', qui peut être un nom, une institution ou plusieurs sujets, etc... Mais Lacan n'a pas dit un sujet. C'est pourquoi nous devons nous

interroger sur la présence de ce représentant original de l'autorité de la loi par-delà ce sujet qui a occupé le lieu de l'Autre, c'est-à-dire, de la 'mère' » (Eidelsztein, 1998, p. 16). Or la présence au-delà du sujet ne signifie pas qu'elle se trouve hors de la subjectivité de la mère. Tout au contraire, l'autorité de la loi opère dans la mesure où elle a été subjectivée.

En un mot, la mère doit incorporer cette instance mais sans se croire elle-même cette instance. « On appelle Père à cette place tiers qui inscrit qu'aucune personne qui représente l'Autre équivaut elle-même à l'Autre. Cela peut être donc n'importe quelle instance celle qui inscrit cette différence » (Eidelsztein, 1998, p. 20). Le Nom-du-père aura par conséquent une autre fonction, celle d'établir que l'ordre symbolique n'est pas personne. Ainsi, nous pouvons dire toutefois que « ce qui détermine la manière d'opérer du Nom-du-père dépendra des représentants de l'Autre et leurs positions au sujet de l'autorité du dit » (Eidelsztein, 1998, p. 21).

Nous comprenons ainsi pourquoi l'autorité n'incombe pas à la personne, elle est propre au dit et dépend de son incorporation subjective. En conséquence, lorsque nous parlons du «Père, en tant que fonction du dit, nous ne parlons pas d'une personne en particulier puisque le père originaire auquel on s'identifie est une fonction de ce qui a été dit ; n'est pas nécessairement quelque chose que quelqu'un a dit. Mais, sur quoi on s'y identifie ?» (Eidelsztein, 1998, p. 21). Voici donc l'un des moments principaux dans la subjectivation du Nom-du-père, l'identification du sujet avec ce que ce signifiant représente.

Concernant l'identification, Freud (1921) l'a définie comme une modalité du lien érotique qui a lieu avant le complexe d'Œdipe. Cela veut dire d'après Freud qu'il y a deux moments pour l'identification. Rappelons que dans l'œuvre freudienne c'est l'identification secondaire qui a été surtout étudiée. C'est l'identification qui se produit à la suite de la résolution de l'Œdipe d'où le père est pris en tant que modèle ou idéal pour la formation du surmoi. Au sujet de l'identification primaire, nous parlons aussi d'une assimilation du père, mais d'un père préœdipien. Qu'est-ce qu'un père avant l'Œdipe si le père en quelque sorte c'est un produit de l'Œdipe ?

Nous faisons référence à une autre marque du père inscrite dans une instance au-delà des protagonistes de la scène réelle et fantasmatique de l'Œdipe. Il s'agit bien sûr d'un père qui préexiste à l'Œdipe, un père original. Le père de l'identification primaire serait ainsi ce père original, le père primaire. Mais, qu'est-ce que ce père qui est lié justement à une instance qui se trouve au-delà des sujets et qui sert à l'identification primaire si le père primaire ou original n'est qu'une métaphore de cette marque à laquelle le sujet s'identifie au début de son histoire subjective ? En conséquence, si le sujet c'est un sujet dans la mesure où il est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, cette marque n'est qu'un signifiant.

Le signifiant qui est introduit depuis l'origine de toute subjectivité et qui soutient l'ordre de l'existence est par conséquent celui qui supporte aussi l'identification du sujet avec ce qui a

été dit. « On comprend ainsi les propos freudiens selon lesquels l'identification du père, primaire et original, se produit avant toute relation d'objet. Cela veut dire qu'avant de la constitution de la personne de la mère pour l'enfant, il y a des phrases revêtues d'autorité voire avant de se constituer l'élection d'objet » (Eidelsztein, 1998, p.4). Avant l'objet, de l'Œdipe, de la différence sexuelle, du sujet lui-même, ce qui existe c'est ce qui a été déjà dit, les expressions qui depuis toujours soutiennent l'autorité.

«Ce qui a été déjà dit a une valeur *per se* ; c'est le premier élément, celui qui après avoir été fondé il n'y a pas à le fonder pour chaque phrase. Comprend-t-on pourquoi c'est une marque unique qui est réduite à une ?» (Eidelsztein, 1998, p. 13). L'identification chez le sujet au Nom-du-père suppose de ce fait l'incorporation de cette marque qui constitue et donne consistance à l'existence. En conséquence, si ce signifiant n'est pas incorporé, « s'il n'y a pas une place pour l'autorité du dit, on peut dire que le Nom-du-père a été forclos car c'est grâce au Nom-du-père que l'autorité originale de ce qui a été déjà dit est désignée » (Eidelsztein, 1998, p.14).

Pour toutes ces raisons nous pouvons comprendre la fonction paternelle comme une fonction symbolique qui nous permet fondamentalement de penser et parler. Etant donné qu'elle dépend du signifiant qui représente l'autorité du dit, il faut la lire à partir de sa manière d'être articulée dans le discours et dans les actions de la mère et de tous les agents et des instances qui peuvent occuper la place de l'Autre. La fonction paternelle peut être donc représentée et entretenue par les autres, cela veut dire, être soutenue par les discours qui supportent certain ordre symbolique. C'est en partant par l'intermédiaire de la fonction paternelle que cet ordre est introduit grâce l'élément tiers représenté par le Nom-du-père.

Pour cela il faut que la mère de même que les autres sujets et instances aient incorporé cet élément en se conformant au consensus qui rend compte justement de l'autorité de ce signifiant. C'est grâce à la fonction paternelle que l'enfant peut devenir sujet (de l'inconscient, de la loi et du désir), s'inscrire dans l'ordre du symbolique (être sujet des éléments contingents qui délimitent son existence tels que la famille, la nation, l'histoire, son nom, le genre, et qui devient en discours, dispositifs et mécanismes sociaux) et établir le lien social (reconnaître l'autrui en tant que parlêtre). En conclusion, la fonction paternelle est une fonction « symboligène, subjectivante et structurante » (de Neuter et de La Hulpe, 2001, p. 59).

Alors, si la fonction paternelle ne se déroule que dans le lien avec autrui, ajoutons donc qu'elle suppose une trame constituée des instances, agents et actions qui font partie justement de tout lien crée parmi les êtres humains. C'est pourquoi à l'origine de toute subjectivité, l'individu retrouve un monde constitué par d'autres sujets, des institutions, des montages juridiques, des cadres politiques, des idéologies, des discours, en un mot, un ordre symbolique déterminé. Pour penser ce dernier dans les termes lacaniens, les conditions fondamentales pour la fonction paternelle seront les registres du symbolique, du réel et de l'imaginaire.

«Enfin, ces trois registres permettent de mettre en évidence combien la fonction symbolique du père n'est pas uniquement assumée par le père comme personne (le père réel et sa conjugalité assumée), mais aussi par la mère (le Nom-du-Père véhiculé par son discours et permettant l'instauration d'une place tierce) et par l'enfant (dans sa façon de faire le deuil d'un père idéal, père imaginaire) » (Noël et Cyr, 2009, p. 550). C'est dans l'articulation de ces trois registres que nous soulignons la trame constituée par les éléments spécifiques avec lesquels la fonction paternelle opère. En un mot la fonction paternelle ne s'appuie pas uniquement sur le Nom-du-père (le père symbolique) mais aussi sur le père du réel et sur le père de l'imaginaire.

Ces trois registres sont donc implicites dans la trame où la fonction paternelle est soulignée. C'est ainsi que nous pouvons parler des instances de la fonction paternelle proposés par De Neuter et De La Hulpe. Ces instances sont d'ailleurs composées par certains éléments liés à chacun de ces registres. Ces éléments sont les suivants : « celui, ceux, celle ou celles qui participent aux opérations suivantes : l'humanisation par l'adoption, la transmission du nom de famille, le don du ou des prénoms, la transmission d'une langue » (De Neuter et De La Hulpe, 2001).

L'instance du père réel pour sa part a comme agents concrets le père de la réalité et les autres significatifs pour la mère. Ces agents ont pour fonctions les suivantes : pourvoient sa jouissance, donnent, refusent et répondent à l'enfant, interdisent et entament la mère, fécondent la mère, supportent l'agressivité induite par la fonction. En conséquence ces agents apportent la castration symbolique, un plus de subjectivité, un accès au registre du désir et la vie (De Neuter et De La Hulpe, 2001). De même ces agents entraînent certaines exigences, à savoir : le renoncement au phallus imaginaire, adoption du père et pacte avec le père.

La troisième instance est la Mère symbolique dont les agents concrets sont le(s) mère(s) de la réalité et tout autre adulte exerçant cette fonction pour l'enfant. Les apports de ces agents sont les suivantes : la frustration du sein et de sa présence, l'adoption, la langue maternelle, l'accès au Père symbolique (De Neuter et De La Hulpe, 2001). En ce qui concerne l'instance du Père imaginaire, ses agents sont l'enfant principalement ou parfois un père ou un homme qui se propose comme l'incarnant. Ses supports sont le(s) père(s) de la réalité et tout sujet objet d'un transfert paternel, alors que ses apports comportent les concepts de transgression et d'exception, le support ambivalent par rapport à la Loi, le soutien de l'identification narcissique (De Neuter et De La Hulpe, 2001).

«Pour me résumer, le Père symbolique apporte à l'enfant la castration symbolique par l'intervention de l'instance Père réel, elle-même incarnée par le ou les pères de la réalité. Le Père symbolique détermine, inspire, guide la parole, le désir et le comportement de la Mère symbolique. Il est en relation d'interdépendance avec la fonction de Père imaginaire qui donne

à l'enfant la privation et qui par-là apporte – dans une certaine mesure – son appui à la réalisation de la fonction de Père symbolique. L'enfant accède ainsi au monde de la subjectivité, du désir et… de la structure névrotique, échappant à son engloutissement dans le monde de la perversion ou de l'a-structure de la psychose » (De Neuter et De La Hulpe, 2001, p.59).

La trame que ces quatre instances forment est donc la scène où les parlêtres nouent leurs subjectivités. Voilà pourquoi nous comprenons le Père symbolique, le Père réel, la Mère symbolique et le Père imaginaire en tant que conditions grâce auxquelles la structuration du psychisme est possible. Pour envisager ce processus nous verrons comment l'identification du sujet avec l'un de ces trois pères détermine sa position de sujet. Cela veut dire que le sujet peut s'identifier à l'instance tierce soit par l'intermédiaire du père réel soit du père imaginaire soit du père symbolique. Par rapport au père réel, le sujet peut s'identifier à lui au point de se croire lui-même l'autorité du dit.

De même, le sujet pourrait s'identifier au père imaginaire en se croyant un sujet sans manque, ce qu'implique que le père réel qui opère en tant qu'agent de la castration a été dénié. La position du sujet, sa structure psychique, dépend donc de la subjectivation de la fonction paternelle où l'identification, soit au père réel soit imaginaire soit symbolique, est fondamentale. Nous trouvons là un paradoxe en quelque sorte, car si la subjectivité est possible grâce à la fonction paternelle, cela veut dire que la fonction paternelle a dû être auparavant subjectivée. En ce sens ce qui permettra justement la subjectivation de cette fonction est le processus de l'identification. Mais comment est-ce que l'identification sert de base à la subjectivation de la fonction paternelle ?

La transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle.

Le soi familial et sa fonction de contenant psychique.

Pour continuer, résumons nos idées à partir desquelles nous sommes en train de comprendre la fonction paternelle. Cela dans l'intention de préciser notre questionnement sur la transmission psychique et la subjectivation de cette fonction. Du père nous avons dit, à l'égard de la psychologie du développement, qu'il pourrait être vu en tant que la personne destinée à avoir des influences positives ou négatives sur le développement psychique de l'enfant. C'est donc cette influence que nous avons définie comme fonction du père. Concernant cette

fonction, nous avons trouvé une idée du père issue notamment des discours de la psychologie et du droit. C'est une idée qui sert à ces disciplines de fondement pour mettre en cause les comportements des personnes qui occupent la place du père dans la famille.

Il s'agirait toutefois d'une idée qui pourrait être ou non assimilée par les sujets. Cela veut dire aussi que l'idée du père n'est pas forcément la même pour tous. Nous proposons ainsi de réfléchir au sujet du père en tant que représentation qui a pour fonction d'être un objet pour l'identification. Pourtant nous soulignons justement la fonction de cette représentation plus que ses contenus. La représentation du père est donc un objet qui sert à l'identification tout-à-fait nécessaire dans le processus de structuration du psychisme. C'est là que nous nous centrons sur le concept du père en tant que fonction psychique. Ce faisant, nous affirmons en suivant Freud et Lacan que pour la structuration psychique il y a un élément fondamental qui se trouve en principe justement chez l'autre.

Dans cette perspective, il est logique de dire que la subjectivation dépend de la subjectivité déjà constituée d'autrui. Cela veut dire que si la subjectivation précède la fonction paternelle, il faut que cette fonction opère déjà chez l'autrui. En un mot, la fonction paternelle nous vient de l'autre. Nous nous intéressons ainsi aux sujets qui occupent les places parentales notamment en ce qu'ils projettent psychiquement sur leurs enfants. Dans cette optique il faut parler aussi du processus d'identification comme le processus par lequel la subjectivité des enfants commence à se constituer à partir des contenus et processus psychiques de leurs parents. Ces contenus et ces processus pour leur part, feront partie des objets psychiques transmissibles, c'est-à-dire ce qu'il est possible de les transmettre depuis les parents vers la subjectivité naissante des enfants.

Parmi ces objets, se trouvent « les symptômes, les mécanismes de défense (refoulement, déni…), l'organisation des relations d'objet, les signifiants, le transfert, les interdits fondamentaux. On peut ajouter, bien qu'elle soit à strictement parler hors champ de la psychanalyse, la transmission à la génération suivante de traumatismes vécus lors de catastrophes interactionnelles (maltraitance et carences), politiques, sociales, naturelles ou accidentelles. Tout ceci peut être regroupé sous l'appellation « transmission intergénérationnelle » (Guillotte, 1999, p. 49). Pour le dire d'après Kaës (1993), ce qui est transmis c'est la vie psychique. Mais, si nous parlons des éléments de la vie psychique des parents, comment deviennent-ils un objet d'identification pour les enfants ? Comment la transmission psychique entre les parents et leurs enfants se réalise-t-elle ?

Pour avancer sur cette question commençons par définir l'espace de la transmission psychique. C'est l'espace du lien, celui que Delage (2010) entend comme l'espace psychique intime de la famille. En vue de cela, la transmission psychique serait le processus qui garantirait la continuité psychique d'un même groupe familial, c'est-à-dire la manière selon laquelle les

générations précédentes influencent les générations d'aujourd'hui. La question de la transmission psychique permet ainsi « d'imaginer que les éprouvés, les représentations et les actions individuelles s'inscrivent dans un espace/temps, une « géo-histoire », dont le modèle originel pourrait bien être la famille. Comme si transmettre servait autant les intérêts familiaux qu'individuels » (Guillotte, 1999, p. 62).

Selon cette optique, ce que les parents transmettent de leurs réalités psychiques comporterait certains contenus qu'ils ont reçus de leurs propres parents. Ces contenus composeraient ce que Cuynet (2005) appelle le « soi familial » dont la fonction est celle de servir de contenant psychique. D'après Benghozi (2007) ce soi familial en tant que contenant psychique, serait constitué par deux types de contenus, à savoir: les contenus intergénérationnels et les contenus transgénérationnels. Les contenus intergénérationnels sont les contenus psychiques symbolisés (devenus représentations-mot) qui forment le mythe de la famille (Ciccone, 2012). Concernant les contenus transgénérationnels, il s'agit de contenus qui n'ont pas été élaborés psychiquement par la famille, autrement dit des contenus inconscients.

Benghozi (2007) parle ainsi des contenus en négatif qui sont exprimés par la voie du symptôme. Nous parlons d'un objet brut (Ciccone, 2012) ou encrypté qui opère à la manière d'un fantasme. En tant que fantasmatique cet objet serait une image primaire et transactionnelle (Ciccone, 2012) qui précède l'enfant. C'est en conséquence un objet qui sert aussi de contenant psychique dont la fonction est celle de donner un sens au psychisme de l'enfant, c'est-à-dire contenir, inscrire et orienter les sensations de l'enfant dans une direction spécifique (Benghozi, 2013). En un mot, la fonction du fantasme est une fonction de support dans la mesure où il remplit le vide laissé par ce qui n'a pas été symbolisé.

Le fantasme aide donc à traiter les blessures narcissiques subies par la famille au cours des générations (Ciccone, 2012). Le fantasme tient aussi une fonction défensive. A l'égard de ces deux fonctions, le fantasme peut être envisagé comme le complément du corps qui en quelque sorte configure le soi familial. En somme, le soi familial ne sera pas composé uniquement par l'histoire familiale consciente mais aussi par le fantasme familial qui représente le secret ou crypté familial. Par conséquent, le soi familial est l'ensemble de contenus conscients et inconscients qui précèdent l'individu en lui servant de contenant psychique pour son processus de subjectivation.

Nous pourrons dire ainsi que l'individu préexiste en tant que sujet car il trouvera pour lui chez ses parents une représentation - consciente et inconsciente - issue justement du soi familial. C'est pourquoi l'enfant sera inscrit dans la réalité psychique de sa famille, celle qui, en effet, supporte et contient son existence. Ce qui par la voie de la transmission psychique sera incorporé par l'enfant c'est donc ce qui procède de ses parents. De ce fait, les conditions pour la transmission psychique comme pour la subjectivation de l'enfant seront le soi familial et les

subjectivités des parents. De manière plus générale, la transmission psychique peut être définie comme le processus par lequel les contenus psychiques qui font partie du psychisme des parents opèrent comme contenant pour la subjectivation des enfants.

En d'autres termes, la réalité psychique de l'enfant dispose d'une structure psychique de base, celle de ses parents. C'est une structure nourrie justement par les contenus du soi familial. En ce sens, cette structure nous la concevons comme marqué par les dettes, attentes, idéals, secrets et d'autres éléments (Benghozi, 2013) qui d'un mode conscient ou inconscient fonctionnent tels qu'organisateurs du soi familial. Alors les contenus marqués par ces éléments nous les pensons comme des représentations implicites dans les discours des parents. C'est ainsi que ce qu'un enfant représente pour ses parents comporte des contenus articulés à ces représentations. Les enfants peuvent de cette façon remplir une fonction psychique par leurs parents qui pourrait être lue dans leurs discours.

D'avoir une fonction de stabilisation émotionnelle (Ciccone, 2012), jusqu'à servir de « poubelle psychique » (Salem, 2010), ce que les enfants représentent renvoie forcément aux contenus psychiques qui constituent les structures psychiques de leurs parents. Nous ne sommes là qu'en train d'affirmer que les contenus psychiques du soi familial deviennent les contenus psychiques des parents. Alors ce qui par la voie de la transmission psychique du soi familial peut être assimilé par l'enfant, c'est ce qui est relatif à la subjectivation des contenus psychiques chez les parents. Autrement dit, les parents transmettent leur propre version du soi familial. Cela parce que l'appropriation des éléments psychiques venus des générations passées dépend de ce que Ciccone (2012) appelle l'appareil inconscient dont la fonction est justement l'interprétation.

La transmission psychique est donc possible grâce à l'interprétation réalisée par cet appareil inconscient, acte d'interprétation qui consiste à donner un sens en quelque sorte à l'objet transmis. En conséquence « le sens est transmis-créé » (Ciccone, 2012, p. 70). D'ailleurs les parents transmettent leur propre version de leur soi familial en ce qui concerne les représentations de la vie, la mort, la différence des sexes, l'être homme, l'être femme, l'être mère, l'être père, l'être fils, le lien, l'amour, la haine, le pouvoir, la loi, l'autorité, en un mot, ils transmettent leur propre version du monde. Or, si la transmission psychique implique l'interprétation, cela veut dire que les psychismes des fils sont aussi importants, c'est-à-dire, la transmission est un processus intersubjectif.

Les systèmes familiaux : des modes de faire famille selon la transmission psychique

En tant qu'intersubjective, la transmission psychique peut être envisagée d'après Guillotte (1999) sous le concept de co-action. Ce concept fait référence à la participation de l'enfant dans le processus de s'approprier de ce qui a été transmis par ses parents. L'espace intime psychique de la famille est concrètement l'espace de la co-action. Pour mieux l'expliquer, Guillotte (1999) souligne que la transmission est « co-influence » ou « co-production » de « systèmes psychiques familiaux ». Psychiquement parlant, et bien évidemment, nous pouvons dire que la famille en tant que système n'existe que dans la mesure où il y a des enfants.

« Quand « Je » et « Tu » agissent ensemble, ils collaborent en outre à fabriquer un « Nous » supra-individuel, et de ce couple, ils co-construisent un objet mental commun qu'on peut appeler un système, leur « système couple ». Quand « je », « tu » et « il » (l'enfant que les membres du couple ont procréé) agissent ensemble, ils collaborent alors à la fabrication d'un « nous » supra-individuel différent, et par leur famille, ils co-construisent leur système familial. Dans ces deux cas, c'est la fabrication collective d'un objet psychique commun supra-individuel, d'un système, qu'il s'agit » (Guillote, 1999, p. 56). En un mot, le système familial se constitue dans le lien spécifique entre les parents et leurs enfants.

Ce système se configurera ainsi au niveau du lien en tant qu'objet psychique, c'est-à-dire, au sens d'une « représentation infra –et préconsciente, une construction de la psyché telle que nombre de cognitivistes la supposent pour expliquer l'accès à la mémoire et à la reconnaissance » (Guillote, 1999, p.63). Autrement dit, le système familial est fondamentalement une représentation psychique qui s'est constituée dans l'espace relationnel formé par les parents et leurs enfants. Il s'agit d'une représentation qui permettra d'ouvrir les portes d'accès à certains contenus psychiques des générations passées.

Dans la mesure où un enfant est devenu parent, il faut s'interroger ce que devenir père ou mère signifie. C'est là, à propos de cette interrogation, que les sujets devenus parents retrouveront dans l'héritage psychique de leurs propres parents des éléments pour nourrir leur représentation de ce qu'est une famille. Mais aussi, l'existence d'un enfant fait découvrir aux parents certains contenus psychiques qu'ils ne sauraient avoir retrouvés que dans cette nouvelle condition existentielle. Ces contenus comprennent des connaissances et des règles qui ont été utilisées par les générations passées pour établir leurs propres systèmes familiaux.

« Et c'est alors que connaissances co-agies et règles de coaction acquièrent le statut d'objets transmissibles et deviennent exigences de penser et de faire (y compris de faire penser et de faire faire). Alors, qu'est-ce que transmettre dans cette optique de la coaction ? C'est

fabriquer ensemble un corpus de fonctions et de processeurs ainsi que de règles de différents niveaux (règles d'interaction, règles de coaction, codes de bonne conduite, règlements, lois, décrets, arrêtés, principes… non écrits, parfois non-dits, parfois non conscientisés, plus ou moins restrictifs, entre prescriptions absolues et incitations libérales,… qui engagent, qui lient, tous les membres indifféremment ou différemment selon leur position familiale » (Guillotte, 1999, p. 59).

Les parents et leurs enfants construisent dès lors un contrat en quelque sorte basé sur des contrats préalables. Ce qui se transmet aux enfants comprend les contenus du soi familial mais après qu'ils aient été subjectivés par les parents. Il n'y a pas en fait de transmission psychique sans des processus de subjectivation, bien que ceux-ci soient effectués sous la logique de l'aliénation. Cela veut dire que la transmission psychique devient subjectivation en dépendant des contenus transmis mais surtout par des processus selon lesquels la transmission s'est effectuée.

De ces contenus, rappelons qu'ils comprennent les inconscients transgénérationnels, ceux qui constituent le fantasme ou crypté (secret) familial. Tout ce qui n'a pas été élaboré peut devenir ce qu'Ortigues et Ortigues (2002) définissent comme le scénario familial, c'est-à-dire ce qui dans une famille est donné à la répétition par la voie d'un symptôme chez n'importe quel membre de la famille. C'est-à-dire que le contrat orientant le lien familial comporte aussi une « part » inconsciente. Ce contrat nous le comprenons en tant que texte, ce qui nous permet de dire que la part inconsciente de ce texte c'est justement ce qui de la vie psychique n'a pas été dit.

Dans l'idée d'un contrat familial, nous lions les concepts de soi familial et de contenant familial comme étant le texte sur la vie familiale, structuré à la fois explicitement et implicitement.C'est dans cette double structuration que les parents comme les enfants retrouveront une position comme sujets. Ces positions seront déterminées notamment par ce que le contrat condense dans les manières du système familial de se représenter et de se conduire dans la vie. Ce contrat est donc la représentation de la vie psychique d'une famille autour des questions sur la mort, le sexe, la loi, les rapports familiaux, entre autres.

C'est ainsi que la particularité d'un système familial est donnée par son contrat, essentiellement par les contenus spécifiques qui se trouvent à la base de la représentation de soi-même. De cette façon, répétons-le, tout système familial se configure en fonction de ses propres représentations de lui-même, du monde et de la vie. L'élaboration d'un contrat avec autrui supposera par conséquent une représentation préalable qui guidera la configuration du système familial dans le temps présent. Voici donc que les contenus de la transmission psychique donnent du sens à l'existence d'un enfant, bien que l'enfant lui-même ait la possibilité d'élaborer ces contenus.

Par-là, l'existence d'un enfant trouve son origine dans le passé de sa famille. Cela pour dire que le système familial se construit dans la co-action mais sur la base d'un passé familial, d'un ensemble de représentations conscientes et inconscientes. C'est donc la participation de l'enfant dans ce système qui mettre en mouvement ces représentations. « Toute transmission est aussi une transformation, et cette activité de transformation garantit au sujet un certain degré de jeu donc de liberté, de créativité, dans ce qui lui est imposé comme transmission. Le sujet est actif dans l'appropriation est la transformation de ce dont il hérite (cela lorsque le contexte s'y prête, lorsqu'il n'est pas traumatique) » (Ciccone, 2012, p.44).

Dans les conditions appropriées, le processus de l'enfant pour devenir sujet commencera dans sa famille jusqu'à la transformation de ce qui a permis à sa famille de se maintenir dans le temps. La subjectivation entraîne une dialectique entre ce qui a été transmis psychiquement au travers du système familial et le mode particulier des sujets de s'en inspirer. Ce qui précède nous fait penser que pour la subjectivation de l'enfant il existe une première condition, celle de la représentation que ses parents ont de lui en vertu des contenus psychiques du soi familial. La subjectivité de l'enfant est ainsi, en principe, une représentation insipré des contenus qui ont servi à la constitution du système familial.

Sans la transformation subjective de ces représentations, la tendance du système est celle de la répétition, le système familial gardant ainsi sa structure et son fonctionnement à condition que la subjectivité ne se déploie pas comme un processus d'appropriation et de transformation des contenus transmis.En définitive nous pouvons dire que la transmission psychique peut entraîner la reproduction inconsciente d'une représentation de la vie psychique, une reproduction d'une certaine structure dans laquelle le sujet deviendrait aliéné à une position du désir qui n'est pas la sienne.

La transmission psychique sert autant à la répétition du système familial qu'à la subjectivation des individus. Par rapport au système familial, la fonction de la transmission psychique serait celle de reproduire les éléments psychiques qui ont constitué le système depuis plusieurs générations. La transmission psychique détermine de ce fait le système familial. En fonction des éléments transmis (contenus, processus et fonctions) et du type de transmission (inconsciente ou consciente), se trouve configuré le système familial.Dans cette perspective, Guillotte (1999) fait référence à trois typologies de systèmes familiaux selon le type de transmission, à savoir : l'intragénérationnelle, l'intergénérationnelle et la transgénérationnelle.

Le système intragénérationnel serait un système d'action rigide qui suppose une transmission inamovible et répétitive des éléments concernant les règles de la co-action (Guillote, 1999). De ces règles, Guillote ressort le « tabou intergénérationnel de l'inceste et celui

transgénérationnel du parricide qui assurent une bonne protection intrafamiliale (ordinaire) » (1999, p.65). Les éléments de ce type de transmission comportent les questions autour du sexe d'où il ressort que la fonction de ce système d'après Guillotte est celle de la sexuation psychique.

Le système familial co-construit par la transmission intergénérationnelle privilégie pour sa part la « co-création d'objets sociaux, aussi bien les objets qui font (egos et alters) que les objets faits, les objets au sens d'environnement réel ou symbolique auquel l'entend Moscovici quand il nous parle de psychologie sociale à trois termes. Dans ces rapports intergénérationnels peuvent se construire les identités des objets et donc les objets eux-mêmes, mais une identité propre et non commune (comme on parle des noms propres et des noms communs) » (Guillote, 1999, p. 66). C'est un système orienté à la construction collective d'une réalité socio-familiale basée sur une éthique relationnelle, ce qui suppose d'ailleurs un fonctionnement inspiré des institutions normatives de la société. Nous parlons donc d'un système familial qui a pour fonction la socialisation psychique (Guillote, 1999).

Les fonctions du système intergénérationnel sont ainsi celles d'éduquer et de socialiser et où la mère en conséquence occupe une place importante. « Cette position parentale est vouée à s'occuper de l'enfant, à en prendre soin, à empêcher qu'il fasse mal ou qu'on en lui fasse mal, à lui satisfaire ses besoins et à lui apprendre à se les satisfaire ou à se les faire satisfaire lui-même. Il s'agit pour l'enfant, contenu, étayé, de s'élever socialement. Et il s'agit pour le système familial, relayé par le système social, ou système socio-familial, de réguler la coaction et de réglementer l'action (en instaurant les devoirs d'éducation et de surveillance inscrit dans le Droit et justifiant le cas échéant la déchéance de l'autorité parentale) » (Guillotte, 1999, p. 66).

Concernant le système familial fondé sur la transmission transgénérationnelle, il est orienté vers l'institutionnalisation. Cela veut dire que sa stratégie est de préserver l'esprit groupal en dépit de la disparition de ses membres. Ses principaux outils pour cela sont les suivants: la ritualisation, la mythification et l'épistémisation (Miermont, 1993). Ces outils permettent la constitution d'un patrimoine psychique sûr grâce à la co-action qui se réalise autour de la figure du chef de la famille (Guillotte, 1999). Alors que dans le système intergénérationnel la position de la mère est privilégiée, dans le système transgénérationnel c'est plutôt celle du père.

« On voit que ce ne sont plus les fonctions d'encadrement, comme dans le maternage, qui comptent, mais que ce sont les fonctions politiques (finaliser et légiférer). Ce n'est rien d'autre selon moi, ce que, depuis Lacan et avec différentes acceptions, on métaphorise sous l'appellation de « père symbolique » et qui inscrit les assujettis (y compris le chef et la « co-chef » de famille, -le père et la « co-père ») dans une logique de filiation faite d'obligations, de

dettes, de réparations…, de loyautés et de légitimités » (Guillote, 1999 p. 71). L'institutionnalisation qui réalise ce système familial est en conséquence celle de La Famille, c'est-à-dire celle qui consiste à la construction et re-construction du patrimoine psychique familial.

La fonction du système familial transgénérationnel est l'institutionnalisation psychique (Guillote, 1999). En égard à ces trois systèmes, nous pouvons conclure qu'il y a trois logiques et trois fonctions de la transmission psychique. Nous retrouvons par-là trois modes d'être famille en fonction d'une représentation spécifique de la famille en tant qu'objet psychique. La transmission psychique permet aux sujets d'une même famille de disposer de ces types de représentations, logiques et fonctions. Dans l'objectif précisément de retrouver les éléments qui ont été transmis en constituant le système familial, il faut rechercher par conséquent de quelles manières les sujets procèdent pour établir leurs liens dans le cadre du groupe familial.

Nonobstant cela, il faut souligner que ces systèmes ne sont que des artefacts qui permettent, aussi bien aux thérapeutes qu'aux chercheurs, de comprendre quels sont les éléments transmis mis en jeu au niveau des rapports familiaux, notamment au niveau des liens générationnels. « Les liens générationnels, comme les autres sortes de liens ne sont pas tous identiques. Distinguer 'intra-' et 'inter-' est banal, y ajouter 'trans-' l'est moins, mais c'est sans doute une des avancées importantes de la thérapie familiale d'aujourd'hui. Personnellement je formule l'hypothèse que ce sont justement ces trois paramètres, comme trois axes, qui organisent nos représentations infra et préconscientes de la famille » (Guillotte, 1999, p.63).

Si la transmission psychique met à la disposition des sujets des éléments pour la co-construction de leurs liens familiaux et générationnels, voire pour leurs processus de subjectivation, demandons-nous ensuite quels éléments permettent à la transmission de s'accomplir. Demandons-nous également quels processus psychiques spécifiques permettent cette transmission et la subjectivation de ces éléments. Nous nous centrerons particulièrement sur le processus qui pour Ciccone (2012) est la voie royale de la transmission psychique : l'identification.

L'identification

L'identification implique le « Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 232). Selon cette définition, l'identification est un processus qui ne peut se déployer qu'avec autrui. Le modèle de ce rapport humain est le rapport que tout nouveau-né établit avec les sujets qui occupent les places des parents. Ces sujets sont donc

les premiers qui serviront de source aux enfants pour la construction de leurs personnalités par la voie du processus de l'identification.

En effet nous parlons d'une rencontre à dimensions psychologiques dans lesquelles, autant pour les enfants que pour les parents, certains processus conscients voire inconscients se déclenchent. Chez les parents, l'identification renvoie aux éléments qu'ils ont pris de leurs respectifs soi familial. Les éléments qui serviront pour les processus d'identifications chez les enfants, comportent ainsi certains de ces éléments. Il s'agit néanmoins des éléments transformés par l'intervention de l'appareil inconscient à interpréter. L'identification implique de ce fait l'interprétation psychique. Lorsque l'interprétation opère, il faut parler d'une subjectivation au bénéfice de la transformation.

La modalité selon laquelle l'identification opère en fonction de ce type de subjectivation est la modalité de l'introjection. C'est grâce à ce processus psychique que le Moi assimile les objets en les transformant comme devenant ses propres objets. La subjectivation est ainsi un processus de transformation des objets psychiques au bénéfice du Moi (Ciccone, 2012). Mais si l'objet psychique s'est imposé au Moi, c'est un processus d'identification dans la modalité de l'incorporation ce qui se déroule (Ciccone, 2012). Cette modalité implique un processus d'aliénation dans le sens où par exemple l'objet psychique devient l'idéal du moi (Freud, 1921).

Nous parlons donc d'un processus de transmission dont l'objet psychique n'est pas transmis-créé mais capturé sous la logique de la répétition. Dans le premier cas nous faisons référence au processus d'identification projective alors que dans le deuxième c'est d'identification introjective qu'il s'agit. En ce sens Ciccone affirme: « La modalité identificatoire projective précède donc l'identification introjectée dont elle est partie constituante. C'est lorsque le moi sera suffisamment fortifié qu'il pourra renoncer à devenir l'objet et pourra alors profiter de ses qualités, plutôt que de se les approprier » (2012, p.22). De ces propos, nous concluons que toute identification est au départ un principe d'identification projective. La transmission psychique a ainsi dans ses origines un processus d'identification inconsciente.

De même, nous arrivons aussi à l'idée selon laquelle le Moi n'est pas un élément psychique différencié au départ de l'objet psychique transmis. En vue de ces conclusions, il est logique de penser que la transmission psychique aurait un composant inconscient implicite en tant qu'objet dans les processus d'identification ainsi que dans les processus de projection. Par rapport à la formation du Moi, nous parlons donc d'un objet inconscient projeté par les parents et incorporé ensuite par les enfants. C'est le premier temps de la transmission pendant lequel l'enfant n'a pas la capacité de transformer cet objet par la voie de l'interprétation. Voilà pourquoi l'identification se réalise tout d'abord à partir de l'objet psychique tel qu'il a été projeté par les parents.

De cette façon nous parlons d'un objet qui a été nécessairement incorporé par le Moi afin de commencer à se constituer. C'est à cause de la modalité de l'identification projective que le Moi peut commencer à se former comme une entité psychiquement différenciée. Soulignons ainsi que « Tout objet psychique en voie d'introjection est saisi, dans un premier temps, par un tel processus d'identification projective, qui devra peu à peu céder pour garantir un destin non aliénant à l'objet psychique » (Ciccone, 2012, p. 60). La transmission psychique sera par conséquent inconsciente, c'est-à-dire qu'elle se manifestera par la voie de la répétition de l'objet projeté par les parents mais à condition que cet objet ne soit pas introjecté par les enfants. Nous comprenons pourquoi l'identification introjective sera tout-à-fait nécessaire afin d'éviter que l'objet psychique puisse devenir aliénant.

Dans cette optique, nous pouvons donc dire que « Les processus d´identification projective permettent d´explorer l´objet, de déposer quelque chose dans l´objet ou de prendre quelque chose de l´objet. Si elle est ainsi productrice de transactions inter ou transsubjectives, si elle est réalisatrice de transmission, l´identification projective est aussi créatrice d´identité ; cela à une condition : que le sujet puisse faire un retour à soi. Si ce retour n´est pas possible, si le sujet reste captif de l´objet, si l´objet n´autorise aucun jeu, si l´espace mental de l´objet ne contient aucun espace de jeu, s´ouvrent alors les voies de la pathologie et de l´aliénation » (Ciccone, 2012, p. 2). La transmission psychique à cet égard ne peut faciliter les processus de subjectivation que dans la mesure où les objets psychiques transmis par le mécanisme de la projection seront introjectés.

Si tel n'était pas le cas, la transmission demeurerait en s'effectuant selon la modalité de l'identification projective, ce qui impliquerait que l'objet projeté inconsciemment soit l'objet immédiat de l'identification. C'est ainsi que la transmission psychique, en tant qu'identification projective, serait au service de la répétition en favorisant l'apparition de cadres pathologiques. Par là il faut entendre l'identification projective comme «un processus primitif qui consiste à projeter sur un objet des aspects intolérables d'une expérience intrapsychique, à maintenir une empathie avec ce qui a été projeté, à essayer de contrôler l'objet dans une poursuite des efforts défensifs contre l'expérience intrapsychique intolérable, et à induire inconsciemment dans l'objet ce qui est projeté dans l'interaction présente avec lui » (Ciccone, 2012, p. 50).

Concernant les processus de la subjectivation par la voie de la transmission psychique, il faut donc distinguer, comme le fait Klein (1955), si l'introjection s'impose sur la projection. « On peut dire que dans le premier cas le travail de subjectivation est réussi, dans le second il est en échec. La nature de la subjectivation est bien différente si le Moi s'approprie l'objet en le transformant, ou s'il est lui-même transformé par l'objet qui garde son altérité à l'intérieur du soi. On peut dire que la première figure caractérise une transmission réussie, identifiante car transitionnelle : l'objet est transmis et transformé en même temps ; il est reçu et construit en même temps. La seconde figure est celle d'une transmission traumatique, brute. L'objet

conserve son altérité, met en échec son appropriation par le Moi, contraint le Moi à se transformer » (Ciccone, 2012, p. 48)

Ceci nous indique que la transmission psychique sous la logique de l'identification, soit en tant qu'incorporation soit en tant qu'introjection d'objets psychiques, est définitive pour la formation du Moi. Dans ce processus, c'est justement l'objet qui est l'élément central car le Moi en principe ne fait qu'un avec lui, c'est-à-dire que l'objet et le Moi sont fusionnés. Pour cela, il faut que l'instance primitive du psychisme, d'après Freud, le Ça, fasse l'investissement de l'objet. C'est grâce à cet investissement que le Moi commence à se constituer dans la mesure où il se sépare de cet objet, celui avec lequel il va s'identifier après.

L'identification est en conséquence, comme Florence (1978) le propose, une opération fondamentalement narcissique, celle qui entraîne « à une « moïfication » de l'objet. L'identification installe l'objet dans le Moi, et en fait une partie du Moi, ou une partie-moi. L'identification est donc l'activité la plus contraignante et la plus vitale du moi » (Ciccone, 2012, p.28). Mais, étant entendu que l'objet de l'identification est un objet composé par des représentations issues du psychisme des parents, le narcissisme ici en jeu est un narcissisme secondaire. C'est le narcissisme chez les enfants qui concerne un objet psychique dont l'origine se retrouve chez les parents. Ceci est très important.

Cependant l'objet psychique auquel l'enfant s'identifie n'est pas un objet psychique propre au sens strict, c'est un objet psychique parental. En ce sens, l'objet investi psychiquement qui servira au processus d'identification du Moi serait constitué par les représentations qui ont formé l'objet psychique transmis par les parents. En un mot, le Moi de l'enfant c'est un Moi à se créer à partir des psychismes des parents, c'est-à-dire que le Moi de l'enfant c'est en principe l'idéal du Moi. C'est justement à cause de la transmission psychique que cet idéal va s'imposer chez l'enfant en impliquant le passage du narcissisme primaire vers un nouveau stade où le Moi émergera depuis les yeux de l'autre.

« Qu'est-ce qui est imposé, ou qu'est-ce qui se transmet ? Le contenu de l'idéal est imposé : c'est l'idéal familial, culturel… Ce qui est imposé aussi, c'est le renoncement à la satisfaction du narcissisme primaire. La réalité désillusionne le moi quant à l'omnipotence du narcissisme primaire. Mais le Moi voudrait retrouver la perfection narcissique. Forcé de renoncer à l'illusion du narcissique primaire, il transfère l'investissement du narcissisme (libido du moi) sur l'idéal du moi, qu'il conforme à l'image de l'idéal parental. C'est donc cet idéal-là qui se transmet : l'idéal du narcissisme parental. (Ciccone, 2012, p.38). L'appropriation de l'enfant de l'idéal parental signifie donc que l'interpsychique devient intrapsychique.

Pourtant ce processus ne se réalise que par l'intervention de l'identification projective selon deux mouvements (Ciccone, 2012), la projection de l'objet avec lequel les parents se sont

identifiés, d'une part, et l'identification des enfants avec ce même objet, d'autre part. Ces mouvements s'effectueraient du moment où les parents font irruption dans la scène psychique dont l'effet est celui d'emmener l'enfant par-delà son narcissisme primaire. Ce faisant, l'enfant établira des relations d'objet et la transmission psychique inter et intrapsychique sera aboutie. Par l'irruption des parents, l'enfant se rend compte qu'il n'est pas l'unique sujet dans le monde, il comprend donc qu'il y a un entourage qui le contraint.

C'est justement par la voie de l'idéal du Moi que l'enfant essayera de s'y adapter, mais surtout de rétablir son état narcissisme original. « Cet idéal est l'idéal du narcissisme primaire (il en est « l'héritier »). Là où le Moi ne peut pas répondre aux exigences, il se satisfait dans l'idéal du moi, différencié du moi. Cet idéal est formé par identification du moi, ou d'une partie du moi, à l'objet (objet perdu parce que découvert comme séparé, comme autre). La satisfaction dans l'idéal se réalise par le rassemblement du moi à l'intérieur de cet objet incorporé, c'est-à-dire par un processus d'identification projective » (Ciccone, 2012, p.39). Ce mouvement de l'identification projective chez l'enfant se réalise en conséquence en incorporant l'Idéal du Moi dont les contenus sont ceux que les parents avaient antérieurement pour eux-mêmes incorporé de l'Idéal du Moi de leurs propres parents.

C'est ainsi que nous parlons d'une transmission transgénérationnelle grâce à laquelle ces contenus se sont perpétués inconsciemment et dont le stratagème psychique, le fantasme de transmission joue un rôle fondamental (Ciccone, 2012) en tant qu'il opère comme un objet. De ce fait, l'Idéal du Moi peut être envisagé comme un idéal parental qui possède un composant inconscient et qui sert à la formation du Moi chez l'enfant. En affirmant que l'Idéal du Moi contient un élément inconscient, nous soupçonnons qu'il y a quelque chose du narcissisme des parents, et partant du soi familial, qui est reproduit dans la transmission psychique. La formation du moi comme produit de l'identification impliquera ainsi ce que Manzano, Palacio et Zilkha (1999) appellent « les scénarios narcissiques de la parentalité ».

Les scénarios narcissiques de la parentalité

De ce que nous avons dit jusque-là, il va de soi que le processus d'identification ne s'opère que parce qu'il y a un objet, un objet parental qui a une dimension narcissique et imaginaire. Nous parlons donc d'un objet transmis qui comporte une image qui favorise la première identification dans le processus de la constitution du Moi. Il s'agit d'une image issue du narcissisme des parents, et au but du compte, du soi familial. Dans la perspective lacanienne, projetée en tant qu'idéal narcissique, cette image pourrait être vue comme le miroir sur lequel les enfants retrouveront une image à laquelle s'identifier. Nous parlons ainsi d'une image dont la fonction est celle d'imiter la perfection perdue lors de la séparation d'avec l'objet.

C'est la raison pour laquelle l'Idéal du Moi comprend une série de mécanismes et contenus dirigés vers la protection du Moi face à certains aspects de soi-même aperçus comme dangereux. L'Idéal du Moi à cet égard est un élément important qui fait partie du tissu avec lequel le sujet recouvre et protège son existence. C'est justement ce tissu formé des éléments inconscients et conscients, leurs structures psychiques, que les parents mettent à la disposition de leurs enfants dans la transmission psychique. Cela veut dire que dans le lien co-construit entre les parents et leurs enfants existe une dimension narcissique et imaginaire. C'est la dimension où le névrotique par exemple représente sa vie familiale à la manière d'un roman (Freud, 1909).

En considérant cette dimension narcissique en tant que composant imaginaire du lien entre parents et enfants, ajoutons aussi les deux autres dimensions qui d'après Lacan constituent la structure psychique du parlêtre. Soulignons donc que l'existence d'un enfant pour ses parents ne représente pas uniquement l'autre issu du réel qui a été inscrit sous le signifiant d'un ordre symbolique. L'enfant, nous le verrons, c'est surtout une projection psychique. Du point de vue du réel, l'enfant ne serait que l'autre, le non-moi, celui qui est fondamentalement un étranger. Dans le symbolique l'enfant pour sa part est un signifiant qui ordonne un lien social spécifique. C'est ainsi que nous affirmons que l'enfant *existe* pour ses parents car il a été représenté par un signifiant.

Inscrit dans l'ordre du signifiant, l'existence de l'enfant implique pour les parents l'inscription d'un lien dans un ordre dont la condition est la déclinaison de la jouissance. Autrement dit, le signifiant « enfant » crée un lien qui restreint aux parents l'accès capricieux à l'autre. L'enfant est en conséquence la limite de la jouissance des parents. Cela implique que dans la représentation que les parents se font de leurs enfants, le réel et le symbolique sont noués, c'est-à-dire la loi du lien avec l'impossibilité de la jouissance. Cette représentation psychique rend compte ainsi de la structure dans laquelle le sujet est inscrit. L'existence des enfants est d'ailleurs une représentation qui a une place dans la structure psychique des parents.

Nous affirmons là que l'imaginaire implicite dans cette représentation est aussi une projection psychique, c'est-à-dire, un artifice qui sert de pont entre l'impossibilité de la jouissance que représente l'existence de l'enfant et l'exigence du lien social avec lui. Dans cette logique l'enfant est toujours pour ses parents quelque chose de plus, une représentation qui renvoie forcément à leur narcissisme. Par voie de conséquence nous pouvons affirmer que le processus d'identification chez les enfants dépend de la représentation que leurs parents se font d'eux. Cela signifie que les enfants, psychiquement parlant, ont une place et une fonction à l'égard des structures psychiques des parents. C'est par rapport à cette structuration que nous déduisons l'existence d'une trame narcissique qui conditionne le lien entre les parents et leurs

enfants en fonction d'un scenario inconscient où le fantasme de transmission est justement reproduit.

« Par ailleurs, on peut considérer que c'est à partir de la dimension imaginaire, narcissique, du lien de filiation que se construisent les fantasmes de transmission. Ceux-ci ressaisissent l'organisation des liens institués, les places des sujets dans la filiation et dans les générations, pour les rendre intégrables, assimilable, symbolisables. Les blessures, les événements traumatiques qui accentuent la dimension narcissique du lien de filiation, comme dit J. Guyotat, génèrent des fantasmes de transmission dont la fonction essentielle sera une fonction défensive, consistant à répondre au traumatisme et à tenter de le traiter » (Ciccone, 2012, p.97). En somme, le scénario narcissique de la parentalité est la dimension imaginaire du lien où les fantasmes de transmission remplissent, artificiellement, le soifamilial. C'est donc grâce à ce scénario, ou dimension narcissique et imaginaire, que le nouveau-né aura un continent psychique.

« Ainsi les fantasmes et rôles imaginaires inconscients déterminent non seulement la représentation de soi (self) des parents mais également les conduites qu'ils ont avec leurs enfants dans le sens général du terme : attitudes et comportements verbaux et infra verbaux, expression d'affect, etc. Nous ne saisissons pas toujours le détail de ces mécanismes dans une situation donnée mais notre expérience thérapeutique nous amène à souligner qu'il est parfois très facile de mettre en évidence un comportement relativement simple de parent qui accompagne ses projections et identifications et qui a une répercussion directe sur l'enfant ; par exemple, dans des cas de troubles du sommeil, on trouve fréquemment une mère qui projette sur son enfant l'image interne d'une personne de son passé, endommagée ou morte, ce qui l'amène à aller plusieurs fois par nuit réveiller son bébé pour vérifier qu'il est toujours vivant » (Manzano, Palacio et Zilkha, 1999, p. 141).

L'objet d'identification pour les enfants serait en résumé constitué par les contenus projetés par les parents et qui font partie justement de leur propre trame psychique. Etant donné que nous parlons d'une transmission psychique inconsciente, l'objet qui sert à l'identification serait un objet d'identification projective, c'est-à-dire, un objet transgénérationnel. En tant qu'objet brut, en négatif ou encrypté, cet objet ne serait possible à se représenter que par l'intermédiaire précisément du fantasme, cet artifice qui complète la trame du soi familial. Voilà ce qui réaffirme que le soi familial comprend une dimension imaginaire dont la fonction est celle de rétablir le narcissisme primaire.

« Cette dimension narcissique ou imaginaire prend la forme, par exemple, de fantasmes de reproduction du même (on cherche toujours chez un bébé la ressemblance avec le parent), de fantasmes parthénogénétiques de clonage, qui éloigne l'image de la reproduction sexuée en ignorant la différence des sexes (cf. le mythe de la race pure, cf. certaines formes de

psychoses puerpérales). Le système de filiation narcissique contient la croyance à la possibilité de captation de la toute-puissance originaire ancestrale et se retrouve, par exemple, dans les délires mystiques qui témoignent d'un intense désir de rapprochement avec ce point d'origine. Il s'agit donc d'un système magique omnipotent. Un certain nombre d'événements personnels et familiaux peuvent favoriser l'inflation de la dimension narcissique du lien de filiation (coïncidences mort/naissance, enfants mort-nés, atteintes somatiques congénitales, handicaps, stérilités, avortements spontanés, tentative de suicide, gémellarités, etc.) » (Ciccone, 2012, p. 96).

Dans cette logique, le fantasme de transmission fonctionne en tant qu'organisateur du lien familial car il détermine, module, colore (Ciccone, 2012) le mode par lequel les parents indiquent à leurs enfants la place qu'ils occupent dans la trame familiale. « Ces 'mises en scène' inconscientes sont variables et on les retrouve par exemple dans la situation bien connue de la mère qui projette sur son nouveau-né l'image de son propre père décédé dont elle n'a pas fait le deuil, s'identifiant elle-même avec une fille vivant toujours avec son père dans un relation 'fusionnelle' d'apparence objectale, ou dans celle où le père voit dans son garçon l'enfant idéal et tout-puissant qu'il aurait voulu être, s'identifiant, lui, avec le père également idéal qu'il aurait voulu avoir » (Manzano, Palacio et Zilkha,1999, p.139). Au sens de ces deux exemples, la question porte sur les manières que cette mère et ce père utilisent respectivement pour conduire leurs enfants à faire partie d'une trame imaginaire voire fantasmatique composée justement par des contenus projetés.

Nous nous demandons donc par quels supports matériels du lien parento-filial la transmission psychique du fantasme se réalise. En ce sens il faut souligner que, pour Ciccone, « Les contenus inconscients se transmettent par le discours non verbal, et tout particulièrement lorsque le message non verbal vient contredire le message verbal. On est là dans ce que, en référence à l'école de Palo Alto, on appelle la 'communication paradoxale'. On peut facilement observer les indices de messages paradoxaux, et notamment la façon dont un comportement pathologique d'un enfant est induite par le parent. Une mère demande une chose à son enfant, par le discours verbal et conscient, et, par son discours non verbal et inconscient, lui demande autre chose. L'enfant soit est sidéré par le message paradoxal, soit répond préférentiellement à la demande inconsciente: il y répond directement ou bien à travers la production d'un symptôme » (2012, p. 202).

Bien qu'ils soient inconscients, les contenus qui configurent le fantasme de transmission sont exprimés dans les différents niveaux de la communication. « On peut dire, en effet, que si la transmission inconsciente s'effectue par les effets de l'inconscient, elle s'effectue par ses effets verbaux, mais surtout par ses effets non verbaux ou infraverbaux. Les messages inconscients se transmettent par le non-verbal, par le comportement, par les attitudes, par tous les gestes, les signes qui composent la communication et auxquels chaque sujet est sensible,

et encore plus l'enfant, voire le jeune enfant sans langage » (Ciccone, 2012, p.202). Les contenus qui font partie de l'objet de transmission inconsciente s'expriment donc par la voie du langage verbal et non verbal.

Ces contenus seraient ainsi représentés dans les discours des parents au sujet de leurs enfants, de même que dans d'autres expressions paralinguistiques (Bardin, 2011) tels que leurs silences, leurs contradictions, leurs métaphores, leurs hyperboles. Il faudrait ainsi faire une lecture de cette dimension narcissique au sens des enjeux discursifs des parents. Nous parlons ainsi du lien des parents avec leurs enfants en termes d'une dimension discursive. Dans cette dimension les parents mettent en jeu inéluctablement leurs fantasmes alors que les enfants risquent de les incarner. Pour mieux dire, ce risque d'incarner les fantasmes parentaux par les enfants est donné en vertu du processus d'identification.

Par conséquent nous pouvons affirmer que les rapports entre les parents et leurs enfants sont médiatisés par deux processus psychiques, à savoir, le processus de l'identification et le processus de la projection. « L'interaction agie entre les acteurs est le résultat de ces projections et identifications. Le fait que le scénario se joue vraiment dans la réalité est d'une importance fondamentale, car cela permet de lui donner une existence qui dépasse l'imaginaire pur et de le convertir en un symptôme avec des satisfactions substitutives déguisées » (Manzano, Palacio et Zilkha, 1999, p. 140). Alors, ce que nous appelons l'incarnation de l'objet fantasmatique par la voie de l'identification, n'est que la mise en acte de ce que l'enfant a incorporé des projections de ses parents.

En d'autres termes l'enfant se comporte en correspondant au scénario que ses parents inconsciemment projettent sur lui. En paraphrasant Freud (1921), l'ombre des parents tombe, directement ou par l'intermédiaire des objets internes, sur les enfants. Pourtant cette actualisation sous cette ombre chez l'enfant n'arrivera uniquement que si l'objet transmis n'a pas été introjecté. Dans le cas où cet objet n'a pas été introjecté, ce qui surviendra c'est « l'empiétement imagoïque » (Ciccone, 2012). Cela veut dire, l'imposition aux enfants des imagos parentaux, c'est-à-dire l'imposition de ces images insufflées, délirantes voire magiques, qui animent la réalité psychiques des parents (Ciccone, 2012). Ainsi la subjectivité de tout enfant a deux dénouements, à savoir, rester captif par les objets de transmission, notamment fantasmatiques, ou, par contre, introjecter et transformer ces objets par l'intervention de la symbolisation.

Encore une fois, tout enfant est à la croisée de chemins soit de répéter un rôle dans la trame narcissique issue de ses parents qui entraîne l'aliénation, soit de vivre en interrogeant sa propre histoire. Sous la façon aliénante et pathologique de la transmission, l'enfant vivra en fonction de la défense psychique par laquelle ses parents ont essayé d'éviter, redresser ou dénier ce qui a été pénible ou traumatique. Avec ce type de défense, les rapports entre les

parents et leurs enfants pourraient être décrits d'après Manzano, Palacio et Zilkha (1999), dans la perspective du scénario narcissique de la parentalité selon les deux modalités de sa réalisation.

« Nous avons pu différencier deux modalités dynamiques différentes dans ces interactions, l'une qui consiste à « fixer » une scène et à tout faire pour se convaincre qu'elle existe avec un caractère immuable –par exemple que l'enfant et le père de la situation citée restent toujours idéaux- ou l'autre qui consiste au contraire, à « refaire » un passé jugé inacceptable en le « corrigeant » dans le sens souhaité, comme par exemple lorsqu'on projette sur l'enfant l'image de l'enfant triste et abandonné qu'on a cru être et, en s'identifiant aux parents qui n'abandonnent pas, reconstruire rétroactivement sa propre historie personnelle en devenant qui n'a jamais vécu de séparation » (Manzano, Palacio etZilkha, 1999, p.140-141).

Soit par la modalité du « fixer » ou par de la modalité du « refaire », le scénario parental dépend particulièrement des manières de réagir des enfants quand ils répondent au sens de la transmission psychique, celle qui configure soit le processus aliénant et pathologique ou le processus de la subjectivation et transformation psychique. La transmission psychique se complète ainsi, dans l'une ou une autre direction, grâce à l'enfant. C'est donc à partir de ses propres besoins psychiques, élans et réponses spécifiques par rapport aux parents, que l'enfant incorporera et introjectera, ou pas, l'objet parental.

« L'enfant va donc réagir à ces pressions fantasmatiques exprimées dans les comportements communicatifs des parents en fonction de ses propres motivations, notamment son besoin d'attachement et de « holding » suscité par ses propres pulsions et défenses; il va s'identifier, totalement ou partiellement, à la représentation projetée sur lui mais il peut aussi reproduire ou rejeter le rôle que les parents lui attribuent, ce qui peut affecter son développement et faire surgir des symptômes » (Manzano, Palacio et Zilkha, 1999, p.141). Voilà pourquoi tout enfant incarne le fantasme de transmission mais en fonction de sa propre dynamique psychique. La réalisation de la transmission psychique nécessite donc le psychisme de l'enfant, lui qui va néanmoins réussir à se structurer justement à partir des objets parentaux qui lui vont servir en tant que contenant psychique.

La transmission psychique se réalise en conséquence lorsque chez le sujet ayant la place de l'enfant a lieu un processus fondamental, celui de l'identification. Dans ce qui précède, l'objet projeté par les parents, c'est-à-dire sa propre version du soi familial, cesse d'être un objet externe pour devenir un élément constitutif et fondateur de sa subjectivité. Par ailleurs, si les supports de cet objet sont les langages verbaux, non verbaux ou infra-verbaux, l'identification comporte, en tant qu'élément original, un signe, un geste, ou pour le dire d'après Lacan, une trace. C'est à cause de cette trace constitutive de l'identification primaire que nous imaginons

que les portes du psychisme de l'enfant sont ouvertes pour permettre l'incorporation d'un objet qui représente la vie ou la réalité psychique de ceux qui l'environnent.

La transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle

Par tout ce qui précède, nous sommes en train de dire que la transmission psychique de la fonction paternelle arrive par la voie du processus grâce auquel deux subjectivités deviennent nouées. Nous parlons d'un processus constitué par les développements de la projection et de l'identification. Concernant la question spécifique de la transmission de la fonction paternelle, le nouage des subjectivités des parents et de leurs enfants va se réaliser précisément grâce à cette fonction. La transmission psychique vue comme nouage de subjectivités c'est ainsi le processus par intermédiaire duquel une structure psychique émerge à partir de la fonction paternelle opérant dans d'autres structures psychiques.

Autrement dit, la transmission psychique s'effectue si, en principe, ce qui se transmet c'est la fonction paternelle. La fonction paternelle en tant que fonction structurante nous la comprenons ainsi comme le processus grâce auquel les contenus psychiques des parents deviennent objet d'identification pour les enfants. En un mot, la fonction paternelle est la fonction de nouage des réalités psychiques ou vies psychiques des parents avec celles de leurs enfants par la voie de la transmission psychique. Mais, comment la fonction paternelle noue-t-elle deux psychés par le processus de la transmission psychique ?

Pour essayer de donner une réponse à cette question, rappelons là ce que d'après Freud nous affirmons du père en tant qu'élément organisateur du psychisme. Nous concevions le père comme une représentation psychique formée à la suite de la résolution du complexe d'Œdipe. Ce que le père représente donc en tant que « participant » de ce complexe, c'est la loi (de l'interdiction de l'inceste). Cela indique que le père en tant qu'élément organisateur du psychisme a eu fonction représenter cette loi; une fonction qui est incarnée justement par l'instance du surmoi. Le père est ainsi une représentation psychique nécessaire pour la formation du surmoi chez l'enfant.

Il s'agit néanmoins d'une représentation qui n'émerge pas exclusivement chez l'enfant car ses contenus remontent aux images idéalisées qui font partie du surmoi des parents. C'est ainsi que nous pouvons affirmer d'après Ciccone (2012) que la représentation du père est une représentation transmise par les parents. C'est la représentation qui évoque un modèle parental, à savoir : le «représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui demeurent à travers des générations » (Freud, 1932, p. 23). Il y a donc une représentation du

père qui préexiste à l'Œdipe et qui est placée chez les parents et une représentation du père formée chez l'enfant après l'Œdipe, mais nourrie des contenus psychiques de leurs parents.

Alors pour que le père chez l'enfant puisse devenir une représentation conforme au modèle parental des parents, il est nécessaire que l'Œdipe soit efficace, efficacité qui est produite par le fait de l'existence de l'instance prohibitive de l'inceste (Laplanche et Pontalis, 1981). La formation de la représentation du père comme représentant de la loi dépend par conséquent de l'efficacité du complexe d'Œdipe qui est sous-tendu par le fait de l'existence de cette instance prohibitive. « Une telle conception structurale de l'Œdipe rejoint la thèse de l'auteur des Structures élémentaires de la parenté, qui fait de l'interdiction de l'inceste la loi universelle et minimale pour qu'une « culture » se différencie de la « nature » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 116).

En ce sens, il est certain que le complexe d'Œdipe permet l'introduction de cette loi dans le sujet par l'intermédiaire de la représentation psychique du père. Le père est, de ce point de vue, le représentant psychique d'une loi qui se trouve hors du psychisme de l'enfant avant le temps de l'Œdipe, c'est-à-dire, dans les psychismes de leurs parents. Cela veut dire que les parents sont en conséquence les agents grâce auxquels cette représentation est transmise. Pour le dire d'une autre façon, lorsque nous faisons référence au modèle parental, nous évoquons une représentation idéale inspirée des jugements de valeur qui ont été transmis d'une génération à une autre dont le propos est l'interdiction de l'inceste.

Cela indique que ce qui préexiste au modèle parental, c'est l'instance de l'interdiction de l'inceste. Le modèle parental est en conséquence la représentation à laquelle Laplanche et Pontalis ont attribué l'efficacité du complexe d'Œdipe. En résumé, l'instance de l'interdiction de l'inceste est la source culturelle (Levy-Strauss, 1949) alors que le modèle parental, en tant que représentation, est la médiation psychique de cet élément culturel. Le modèle parental qui sert à la subjectivation nous le comprenons ainsi comme ce qui chez l'enfant « cultive et conduit les conflits qui concernent la structure socioculturelle à laquelle est inscrit, de même que les histoires familiales qui sont portées par les parents dans un savoir qui codifie la réalité qui commande aussi les modes de s'adresser vers l'autrui » (López, 2000, p. 56).

Mais si nous parlons d'une instance culturelle qui est hors du sujet, où est-elle placée ? En tant que liée aux jugements de valeur, l'instance prohibitive de l'inceste serait concrètement l'ensemble des énoncés ou expressions qui prescrivent cette loi. Nous affirmons donc que l'instance où l'Œdipe retrouve son efficacité est l'instance prohibitive de l'inceste mais en tant qu'énoncé ou expression avec laquelle la loi est formulée. Autrement dit la prohibition de l'inceste n'est, fondamentalement, qu'un énoncé ou une expression symbolique. Or, ce que cette interdiction énonce c'est la limite de la jouissance, une limite qui n'est qu'un énoncé

spécifique, à savoir *le non.* C'est ainsi que la condition prévue chez le sujet afin que l'Œdipe soit effectif est par conséquent que le *non* à la jouissance *existe.*

Là nous rappelons d'après Lacan (1974) que toute existence existe dans le langage. Autrement dit, lorsque nous disons que le *non* à la jouissance existe, ce n'est pas en pensant à un *non* naturel. La jouissance n'a pas de limite en elle-même, la jouissance ne veut que jouir. La limite de la jouissance provient en conséquence hors d'elle-même, de ce qui représente son négatif, c'est-à-dire du symbolique. Le *non* c'est ainsi un signifiant, une convention en quelque sorte qui n'a de valeur que dans le symbolique. En bref, le *non existe* dans le langage. L'efficacité de l'Œdipe dépend d'ailleurs de l'existence du *non* en tant qu'énoncé, comme une marque, comme une inscription dans le langage de la limite de la jouissance.

Pourtant l'efficacité de cette limite représentée par le *non*, exige son incorporation psychique par le sujet, c'est-à-dire en un mot, que le *non* doit être dialectisé. Le père comme la représentation psychique de la loi ne peut se constituer que dans la mesure où le *non* soit subjectivé. C'est ainsi qu'au bout du compte ce que le père en tant que représentant psychique de l'instance prohibitive de l'inceste représente, c'est le *non* (à la jouissance). De ce fait, si le *non* est la condition nécessaire pour la constitution de l'Œdipe, la subjectivation du *non* doit se réaliser préalablement à l'Œdipe. En d'autres termes, l'efficacité symbolique de la représentation psychique du père c'est l'effet de l'appropriation auparavant que le sujet a dû faire du *non.*

Ainsi pouvons-nous affirmer que le *non* précède le père. Le père en tant que représentation, nous le comprenons comme un signifiant du *non* (de la jouissance). Le *non* serait donc le père de l'identification primaire, celui de la préhistoire personnelle supposée par Freud et que nous, d'après Lacan, comprenons comme le signifiant qui précède la représentation du père qui se forme lors de la résolution de l'Œdipe. Dans cette optique, le *non* comme signifiant qui précède le père en tant que représentation, nous renvoie au concept du Nom-du-père. Il s'agit du signifiant qui à l'origine de toute subjectivité représente précisément le *non de la jouissance.* Le Nom-du-père est aussi le *non-de-la-jouissance.*

Comme nous l'avons dit, l'opération par laquelle ce signifiant est introduit c'est la métaphore paternelle, c'est-à-dire la substitution du signifiant du désir maternel par le désir de l'Autre représenté par le signifiant phallique. Le phallus, pour sa part, opère en tant que signifiant parce que le Nom-du-père entraîne le refoulement du désir maternel. Dit autrement, le phallus se constitue en signifiant du désir à condition que le désir maternel soit refoulé par le *non de la jouissance* représenté par le Nom-du-père. Par ailleurs, la logique avec laquelle le Nom-du-père opère subjectivement grâce à la métaphore paternelle, c'est une logique dialectique.

Dans cette logique, nous parlons de trois temps : le temps de la jouissance, le temps du *non de la jouissance,* et le temps de la substitution du désir maternel par le phallus. Alors la condition nécessaire pour que l'enfant traverse ce processus dialectique est la subjectivité déjà constitué de la mère, ce qu'implique qu'elle soit passée par ce même processus. En un mot, la fonction paternelle arrivera à l'enfant si elle opère déjà chez les parents. Quand cette fonction opère chez les parents, le phallus peut donc représenter le désir. C'est ainsi que ce signifiant va opérer aussi chez l'enfant comme le représentant de son propre désir. Dans cette dialectique, le désir de la mère, qui en principe ne procure que la jouissance, en s'inscrivant par le phallus dans le symbolique, constitue ainsi la négativité par rapport au désir de l'enfant.

La négativité représentée ainsi dans le désir de la mère est une négativité symbolique, inscrite par intermédiaire d'un énoncé, et celle du *non*. Lorsque la mère dit *non*, il ne s'agit pas simplement d'une expression verbale mais d'une expression qui engage toute sa subjectivité, celle qui a été précisément fondée à partir du *non de la jouissance.* C'est ainsi que la jouissance chez l'enfant a pour limite la subjectivité de la mère, ce qu'implique pour lui de commencer à poursuivre son désir par la voie du langage de la mère. Par cette voie l'enfant deviendra parlêtre, c'est-à-dire, un sujet de la parole, du désir et de la loi. Voici pourquoi la fonction paternelle commence à opérer à partir du Nom-du-père (*non-de-la-jouissance*).

D'autre part, il faut souligner que la fonction paternelle en tant que fonction symbolique n'opère pas uniquement en établissant une limite à la jouissance et que c'est par celle-là que le sujet deviendra un sujet inscrit dans l'ordre du symbolique. Cette inscription par la voie d'un signifiant implique que le sujet est articulé dans une chaine d'autres signifiants. Pour mieux le dire, le *non* en tant que signifiant n'est pas uniquement une limite mais l'ouverture vers d'autres signifiants. Le signifiant est toujours la promesse d'autre signifiant, c'est-à-dire, le symbolique vu comme trésor du signifiant mais notamment au sens d'un ordre constitué de chaines de signifiants.

Là, nous pouvons dire toutefois que « L'Ordre Symbolique n'existe pas. Il n'y a que des symbolisations qui s'exercent dans des espaces sociaux, des empilages, des connexions entre des réseaux de symbolisation » (Tort, 2005, p. 124). Le *non,* c'est ainsi le représentant d'un ordre symbolique spécifique, ou pour mieux dire, de certains réseaux de symbolisation où les sujets sont inscrits. L'introduction que les parents font du *non* chez l'enfant par intermédiaire du Nom-du-père sert autant à restreindre la jouissance que pour introduire ces réseaux symboliques. Voilà donc la fonction paternelle opérant chez le sujet en deux sens : en tant que limite à la jouissance et en tant qu'ouverture vers un ordre symbolique.

C'est pourquoi la fonction paternelle est une fonction subjectivante et structurante. Dans cette perspective, il faut penser à la fonction paternelle en considérant le discours qui a servi en quelque sorte à la famille comme base éthique au cours des générations. Concernant ce

rapport entre le discours, l'éthique et la subjectivité, rappelons que le surmoi représentant les exigences éthiques (Freud, 1932). Cela pour signifier que cet ordre symbolique spécifique qui préexiste au sujet c'est justement la source d'où émergent ces exigences. L'idée d'ordre nous la proposons d'ailleurs en opposition à l'idée du tout. Le terme tout nous le comprenons au sens de l'absence de limites, ce qui nous renvoie forcément au terme *jouissance*.

En ce sens, l'idée d'ordre supposerait l'idée de limite. L'ordre est donc la limite de la jouissance. Mais, est-ce que la jouissance évoque l'infini ? Ou que la jouissance est justement la limite de l'infini? Certes le sujet jouit, mais disons que la jouissance est bien plus liée à sa limite qu'à celle de l'infini. Alors, si la jouissance c'est la limite, à vrai dire qu'est-ce que l'ordre ? Convenons ainsi que la limite de l'ordre c'est la jouissance, de ce fait l'ordre serait en quelque sorte une expression de cette jouissance. En un mot, l'ordre est l'ordre de la jouissance. Nous ne parlons pas d'une manière de jouir mais d'une configuration qui n'est pas établie à partir de la jouissance.

A cet égard l'ordre devient de la jouissance mais comme son négatif, c'est-à-dire, un ordre symbolique. Ce qui est le négatif de la jouissance n'est que l'ordre symbolique, celui qui transmet et transforme le pulsionnel. En conclusion l'ordre est un ordre dans la mesure où certains énoncés, signifiants ou représentations permettent l'expression du pulsionnel mais de manière négative. C'est grâce à l'ordre symbolique que le pulsionnel ne devient pas jouissance car il favorise la transmission et transformation des pulsions en représentations. La nature éthique de cet ordre symbolique est donnée ainsi par les énoncés, signifiants ou représentations par intermédiaire desquels la jouissance devient désir. Pour toutes ces raisons, nous oserons dire que l'ordre symbolique propre à une famille comporte la fonction de guérir ses blessures narcissiques. Cette fonction est donc une fonction éthique.

Pourtant cet ordre symbolique, formé en opposition à la jouissance mais nourri des pulsions, comprend une série de représentations qui n'ont pas exclusivement une fonction éthique. De ce fait, l'ordre symbolique paré de sa nature éthique contiendrait une dimension narcissique ou imaginaire. En ce sens, la transmission psychique de la fonction paternelle englobe dans son objet le fantasme de transmission (Ciccone, 2012). Ce qui est imaginaire dans la transmission de la fonction paternelle, s'explique en conséquence par la fonction du fantasme de transmission, celle de soulager les blessures narcissiques subis par le soi familial. L'ordre symbolique au sens de sa fonction éthique représente ainsi la possibilité pour le sujet de transcender son inclination à la jouissance.

Pour mieux dire, l'impossibilité du sujet de demeurer dans un état de jouissance narcissique lui permet de devenir un sujet de désir. L'ordre symbolique est ainsi une composition psychique nécessaire à toute famille afin d'essayer de surmonter son narcissisme originaire. Les représentations autour du devoir d'être qui se trouvent articulées par l'Idéal du

Moi familial, il faut les considérer par rapport aux contenus narcissiques du soi familial. En ce sens la transmission psychique de la fonction paternelle est elle-même la transmission des éléments qui rendent possible le désir et la loi. Nous parlons donc des représentations psychiques spécifiques d'une famille, voire des contenus inconscients qui se trouvent à la base de la transmission de la fonction paternelle.

En dernier ressort, et comme condition du devenir psychique des individus, la transmission de la fonction paternelle assure à l'enfant la transmission d'une vie psychique préalable. La fonction paternelle est ainsi une fonction érotique; cela veut dire une fonction grâce à laquelle la vie psychique demeure. Nous parlons par conséquent de ce qui se configure d'une génération à une autre pour affronter ce qui opère en tant que blessure narcissique. Ce faisant, la transmission psychique de la fonction paternelle aurait aussi comme finalité celle de contenir (au sens d'inscrire dans l'ordre symbolique) ce qui dans l'ordre du traumatique est en même temps transmis psychiquement.

En d'autres termes, face à ce qui est transmis du traumatique, l'objet en brut (Benghozi, 2001), il est nécessaire qui se réalise parallèlement la transmission d'un objet de l'ordre du symbolique qui puisse servir d'objet contenant. Cet objet n'est que la configuration de cette fonction nécessaire à tout lien social qui contient, inscrit, oriente, régule, donne un « sens » à ce qui a été transmis sans être lié à aucune représentation. C'est la fonction paternelle qui opère donc en tant que fonction limite, fonction contenant, fonction d'inscription, fonction de représentation.

Alors, ce qui nous intéresse au sujet de la transmission psychique et de la subjectivation de cette fonction, c'est l'enchevêtrement des instances, acteurs et actions dans lesquels se configurent ces processus. Nous partons ainsi de l'idée que la fonction paternelle transmet et transforme parce qu'elle a pour base une structure. C'est donc cette structure par laquelle nous nous interrogeons à l'égard de cet enchevêtrement. Il s'agit d'une structure composée d'une trame (acteurs, instances, actions) et d'un mythe (y compris les fantasmes de transmission) qui sert de support aussi bien à la subjectivité qu'à l'intersubjectivité des membres d'un même groupe familial.

La fonction paternelle possède ainsi une nature structurelle qui est aussi dynamique. La fonction paternelle en conséquence n'est pas uniquement une fonction subjectivante, mais elle est aussi une fonction par laquelle la dynamique du lien se déploie. C'est une dynamique véhiculée par les processus et contenus psychiques par lesquels la transmission psychique se perpétue en s'effectuant au temps présent. La fonction paternelle opère de ce fait grâce à la transmission psychique car les contenus et processus inhérentes à celle-ci entraînent une économie psychique, c'est-à-dire, une logique du désir établie justement à partir des limites propres du système familial.

Deuxiémme partie

CHAPITRE 3 : CADRE METHODOLOGIQUE

La problématique de la recherche

Notre problématique concerne la transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle dans certaines familles qui ont été prises en charge par l'ICBF à cause de la maltraitance faite à leurs enfants. Par rapport au concept de la maltraitance des enfants nous nous rapportons au code pénal de l'enfance et de l'adolescence en Colombie. Cette définition, comme nous l'avons déjà souligné, comprend une large variété de motifs et comportements dont certains ne représentent pas pour les parents une violation des droits de leurs enfants. C'est du moins ce que nous avons retrouvé dans les témoignages des familles qui ont participé à notre étude.

Nous avons constaté que pour certains des parents interrogés, leurs comportements jugés comme des actes maltraitants par l'ICBF, n'avaient pas à leur avis cette même connotation. Cela probablement parce que ces parents ne possèdent pas une connaissance suffisante sur les droits des enfants ou parce que leurs interprétations de ces droits ne concordent pas avec celles des institutions et des agents de l'Etat colombien. Il en va ainsi que les conceptions autour de la maltraitance des enfants sont relatives à ce que nous pourrions nommer les cadres interprétatifs des familles. De notre question sur la maltraitance des enfants, nous passons ainsi à notre interrogation sur ces cadres interprétatifs.

Nous sommes travaillés par les contenus psychiques de ces cadres, d'une part, et par les processus par lesquels ces contenus sont transmis psychiquement dans une même famille d'une génération à une autre, d'autre part. Pour comprendre ces enjeux de la transmission psychique, nous proposons dès lors d'aborder la dimension du lien (Delage, 2010) constitué entre les parents et leurs enfants, c'est - à - dire comment cette dimension du lien et dans quel espace certains contenus psychiques inter et transgénérationnels circulent par les voies des processus de l'identification et de la projection psychique. Notre objet d'étude est en conséquence l'ensemble de ces contenus qui s'expriment dans les discours et comportements des parents et de leurs enfants

La collecte de données

Pour réaliser notre étude, nous avons compté avec la participation de quatre familles prises en charge par l'ICBF. Autorisés par ces familles, nous avons donc effectué une série de trois entrevues. Pour ces rencontres nous nous sommes servi des techniques de l'entretien semi-structuré (première rencontre), le dessin de l'arbre généalogique utilisé comme une épreuve projective (deuxième rencontre) et de l'entretien approfondi (troisième rencontre). L'entretien semi-structuré de la première rencontre nous l'avons réalisé afin de recueillir certaines données générales. Ce premier entretien s'est déroulé dans les foyers respectifs de ces familles avec les personnes qui avaient décidé participer.

La deuxième rencontre a eu pour objectif la réalisation d'un dessin de l'arbre généalogique familial. Cette activité nous l'avons proposée pour mettre en évidence les représentations des participants au sujet de leurs origines familiales, de leurs places et celles des autres dans le corps familial. Après ces deux rencontres, nous avons réalisé un troisième entretien approfondi et individuel avec chacun des participants des rencontres précédentes. Les thèmes traités ont été ceux qui sont sortis précisément des rencontres précédentes et qu'il nous est apparu nécessaire d'approfondir.

Voici donc comment ces rencontres se sont déroulées avec les quatre familles. Les participants de la famille Perez[11] ont été: la mère, le père et leurs trois enfants. Dans la famille Jiménez : l'enfant, sa mère et sa tante maternelle (sœur de sa mère). Concernant la famille Sanjuan, les participantes ont été la mère et ses deux filles. Dans la famille Buitrago ont juste participé la mère et sa fille. Au total, nous avons réalisé, avec les entretiens de groupes réalisés pendant les deux premières rencontres, 22 entretiens. En moyenne, les deux premières rencontres ont duré environ une heure et demie. Le troisième entretien a duré plus ou moins une heure par personne.

L'entretien nous l'avons envisagé comme une conversation entre un interviewer et un interviewé où l'interviewer « dispose d'un 'scénario' qui contient les points à traiter dans l'entretien. L'interviewer peut ainsi développer à son initiative l'ordre des thématiques de même que la manière de formuler les questions. S'il souhaite se concentrer sur une thématique spécifique, l'interviewer peut orienter la conversation en ce sens, poser les questions considérées par lui comme nécessaires et le faire dans les termes qui lui conviennent ; expliquer leurs significations, demander à l'interviewé de clarifier ce qu'il n'a pas compris ou approfondir certains aspects » (Corbetta, 2007, p.352-353).

[11] Les noms originaux ont été substitués par des noms fictifs.

Dans le premier entretien nous avons essayé de répondre à la question : *qui est cette famille ?* Nous avons voulu aussi profiter de cette rencontre pour commencer à créer un climat de confiance avec chaque famille permettant aux participants de partager leurs histoires de vie, leurs perceptions, sentiments, leurs fantasmes et d'autres contenus importants de leurs vies personnelles et familiales. Les thématiques développées ont été les suivantes : 1. Les données de base des membres de la famille. 2. Configuration de la famille. 3. L'histoire de la famille. 4. Les caractéristiques personnelles des parents et des enfants. 5. La structure et le fonctionnement de la famille. 6. Les conceptions et les opinions concernant la place du père, la loi et l'autorité dans la famille.

Pour la deuxième rencontre, notre technique principale a été celle du dessin de l'arbre généalogique en tant qu'épreuve projective. Ce dispositif a été utilisé dans l'objectif de susciter chez ces familles une représentation d'elles-mêmes où nous pourrions identifier ces contenus psychiques qui ne sont pas nécessairement évidents au niveau de leurs discours oraux. Cette activité nous l'avons réalisée dans une salle du bâtiment où est placé l'ICBF (centre zonezone nord, Salamina). Pour la mise en place de cette activité, nous avons placé sur une table et juste devant des participants une feuille blanche, de format 60 cm×50 cm. Pour la réalisation du dessin, nous avons donné la consigne suivante :

«Dessinez ensemble l'arbre généalogique de votre famille. Vous pouvez le faire selon votre imagination, vous êtes totalement libre de lui donner la forme que vous voulez sur cette feuille. Nous vous demandons de faire vos commentaires ou de donner vos explications à haute voix, afin que nous comprenions votre dessin le mieux possible (ex. : dates, naissances, décès, dates des événements marquants…). Pour des raisons d'anonymat, vous pouvez remplacer les noms de famille par une lettre » (Cuynet et Mariage, 2004, p.166).

Le dessin, et tout ce qui s'est passé pendant sa réalisation, a constitué pour nous une part fondamentale de notre matériel à analyser. Nous avons en conséquence considéré aussi les associations verbales et non verbales produites par les participants pendant sa réalisation. Le dessin de l'arbre généalogique, les discours autour de lui, voire les réactions non verbales ont été lues par nous en tant que pistes symboliques de la réalité psychique de la famille (Cuynet et Mariage, 2004). Ce dispositif symbolique de l'arbre généalogique sert ainsi à la co-construction d'un corps familial, c'est-à-dire à la symbolisation collective du soi familial.

L'arbre généalogique, notamment son processus de réalisation, permet ainsi de retrouver des images partagées parmi les membres d'une même famille, des images inconscientes la plupart du temps, et qui opèrent précisément en tant que repères familiaux pour ces sujets (Cuynet et Mariage, 2004). En un mot, il s'agit d'un portrait psychique du soi familial pour évoquer les contenus psychiques partagés par les membres d'une même famille. La représentation graphique et les expressions verbales et non verbales constituent par

conséquent les éléments avec lesquels le chercheur pourra faire une reconstruction du cadre interprétatif de chaque famille.

Pour faire une lecture de ce dispositif dans cette logique, nous proposons une approche psychanalytique. Pour cela il faut considérer trois niveaux d'analyse. Un premier niveau qui concerne les tracés du dessin, un deuxième niveau vise aux contenus du dessin et un niveau correspondant aux commentaires spontanés du groupe. Il fallait aussi faire attention à la présence d'une structure symbolique que nous supposons implicite dans n'importe quelle représentation d'un l'arbre généalogique. Cela veut dire que l'arbre généalogique pourrait être lu comme la représentation d'une unité qui rempli deux fonctions, à savoir, condenser le passé et le présent dans un même espace (celui de la feuille) et réserver dans cet espace une place à chaque sujet selon leur liens avec les autre sujets dans cette structure.

Pour Cuynet et Mariage (2004) il s'agit d'une structure qui comprend deux axes, à savoir : l'axe diachronique et l'axe synchronique. L'axe diachronique est celui des liens de filiation et de la différence générationnelle. Quant à l'axe synchronique, il est celui des liens affiliatifs et de la différence des corps sexués. Outre ces aspects, nous devons considérer aussi ce qui concerne l'ordre dans lequel l'arbre a été dessiné. Nous parlons du mode et de la succession de même que de l'investissement de l'espace de la feuille. Ces aspects sont résumés par Cuynet et Mariage (2004) dans les items suivants : 1. Progression. 2. Construction. 3. Emplacement. 4. Représentation.

La progression fait référence à la direction dans laquelle les personnes dessinent son arbre. Il faut ainsi faire attention au point du départ et à l'alternance des éléments dessinés. En ce sens la progression comprend l'apparition des branches familiales, c'est-à-dire, celle qui est d'abord réalisée, celle qui a été dessinée après. Il est important aussi de prendre note des difficultés qui apparaissent dans la représentation même que de la rapidité et du rythme pour sa réalisation. Concernant la construction, le chercheur peut remarquer les éléments et leurs relations, celles qui donnent au dessin précisément une structure. Pour cela, il faut identifier la place où la trace du dessin commence et de la même manière celle où il se termine.

Dans cette analyse, nous devons repérer aussi les places des parents, notamment la place de la mère par rapport à celle du père, et les places des enfants au sens de la différence générationnelle par rapport à leurs parents. En ce sens, la manière dont l'espace de la feuille est investi doit être l'objet de notre analyse. Par exemple, le fait d'utiliser surtout le haut de la feuille peut s'interpréter comme une quête en quelque sorte des ancêtres. Voici pourquoi nous pouvons affirmer que le rapport que le sujet établit avec la feuille peut soulever des contenus psychiques. Nous pourrons de même considérer ces autres expressions ou marques qui apparaissent dans la réalisation du dessin. Nous parlons notamment de l'acte d'effacer et de ce qui a été effacé, d'une part, et des zones rayée ou repeintes, d'autre part.

Au niveau de la représentation, ce qui importe ce sont les marques spécifiques du dessin et son élaboration. Concernant ces marques, le chercheur doit faire attention à sa fréquence, au type et aux symboles utilisés. Pour Cuynet et Mariage (2004), les marques peuvent suggérer un certain type de tension psychique alors que leur absence un type de cohésion familial faible. Le style fait référence aux modes d'élaborer l'arbre, à savoir : artistique, géométrique et celui du type liste. La formalité de chacun de ces trois styles indique la prédominance chez le sujet du principe de plaisir ou du principe de réalité. Une représentation principalement fictive comprend probablement des repères sur le mythe familial. Un arbre du type liste rend compte de la cohésion familiale ou des confusions par rapport à l'identité de la famille (Cuynet et Mariage, 2004).

Alors, les éléments issus de cette analyse de même que les témoignages recueillis dans les premiers entretiens, nous ont permis d'arriver aux thématiques à approfondir dans l'entretien de la troisième rencontre. Il s'agit d'une rencontre pour « relire, par intermédiaire d'un entretien approfondi assez similaire à l'entretien semi-structuré, la biographie personnelle de l'interviewé » (Corbetta, 2007, p.358). Nous parlons d'un type d'entretien ciblé sur la compréhension de la particularité du sujet à la lumière de son contexte et de son histoire (Corbetta, 2007).

Cette compréhension du sujet particulière ne peut advenir qu'au niveau de l'intersubjectivité telle qu'elle se déroule dans la rencontre clinique. Cela parce que l'intention d'un sujet, l'interviewer, est précisément celle de comprendre la réalité psychique d'autrui, l'interviewé (Metz, 2003). Voilà pourquoi l'approche clinique ne concerne pas uniquement l'entretien de la dernière rencontre, elle représente l'approche de notre méthode de la recherche. En d'autres termes, notre intérêt d'aborder les histoires de vie des familles est fondamentalement l'intérêt de reconstruire les trames psychiques, au niveau conscient et inconscient, désignant aux membres de ces familles une place à partir de laquelle eux-mêmes peuvent se structurer en tant que sujets.

De l'approche clinique, notamment celle de la clinique psychanalytique, nous ne reprenons pas uniquement son intentionnalité et sa méthodologie de compréhension de l'autre en tant que sujet de l'inconscient. Nous en reprenons de manière particulière la fonction donnée à la parole comme voie d'accès aux positions subjectives. Dans cette logique, le recueil de données, son enregistrement et l'analyse des témoignages comportent un processus global, celui de la production du discours. Il s'agit d'une logique qui permet au chercheur d'envisager les productions discursives aux niveaux de l'énoncé mais aussi de l'énonciation, pour le dire dans des termes psychanalytiques, au niveau du contenu manifeste et au niveau du contenu latent.

L'analyse de données

Pour toutes ces raisons, nous avons pris trois composants fondamentaux pour notre analyse, à savoir, les composants thématique, linguistique et paralinguistique. Le discours n'est pas de ce fait un simple ensemble d'énoncés, il concerne sa production discursive. Pour l'analyse du discours, il faut donc un processus rigoureux d'enregistrement et de systématisation des éléments discursifs. Il est possible d'affirmer ainsi d'après Metz que: « L'analyse des données va s'attacher à l'aspect formel du discours comme à son contenu, ce que les procédés d'enregistrement vont faciliter » (2003, p. 203).

En vue de cela, nous avons enregistré soigneusement toutes les rencontres avec les familles participantes. Les enregistrements audio, les remarques gardées dans notre journal et les dessins de l'arbre généalogique dérivés de ces rencontres, constituent donc le corpus de données sur lesquels nous porterons notre analyse. Dans ces données, les éléments paralinguistiques nous ont demandé une procédure spécifique pour leur analyse.

Pour analyser autant les éléments linguistiques que paralinguistiques, nous avons donc disposé de deux procédures: l'analyse thématique et l'analyse de l'énonciation. L'analyse thématique « est transversale, c'est-à-dire qu'elle découpe l'ensemble des entretiens par une grille de catégories projetée sur les contenus. On ne tient pas compte de la dynamique et de l'organisation, mais de la fréquence des thèmes relevés dans l'ensemble des discours considérés comme données segmentables et comparables » (Bardin, 2007, p. 229). L'analyse thématique peut de cette façon être définie au sens d'une analyse sémantique dans laquelle les procédures pour sortir des catégories ont pour finalité celle de retrouver les traces que le sujet a laissé dans la surface textuelle (Martínez, 2002).

En un mot, il s'agit de poursuivre la piste du sujet par la voie de ce qui est récurrent dans son discours. Pour l'identification de ces thèmes, l'analyse du matériel doit commencer avec l'établissement des unités d'analyse, c'est-à-dire, l'établissement des segments textuels ou « l'ensemble de mots, l'ensemble de phrases, ou l'ensemble de paragraphes, qui possèdent ou expriment une idée centrale unitaire » (Martínez, 2002, p.1). Afin d'établir ces unités, la démarche suivante est celle de regrouper ces unités dans des unités supérieures. Il s'agit ainsi de catégoriser ces unités, c'est-à-dire leur donner un nom (composé d'un ou quelques mots) qui synthétise la signification de l'unité » (Martínez, 2002, p. 2).

Les catégories issues de cette analyse représenteront en conséquence les thématiques récurrentes identifiées dans le matériel discursif enregistré. Du point de vue strictement textuel, ces catégories ou thématiques peuvent être regroupées toujours dans

d'autres unités plus grandes jusqu'à configurer une structure. Ainsi, «l'établissement de cette structure nous permettra d'identifier la réalité sous-jacente à partir de laquelle ces données par nous analysées ont émergé » (Martínez, 2002, p.3). Or la structure composée par ces catégories ou thématiques « constitue un cadre interprétatif ou structure supérieure qui ne comprend pas le corps textuel dans sa totalité » (Martínez, 2002, p.4).

Par ailleurs, en tant que produit subjectif, le texte comprendrait des éléments du sujet qui ne seraient pas assez explicites. En d'autres termes, la présence récurrente d'un thème ne rend pas compte des contenus et processus psychiques sous-jacents. A cet égard, Metz déclare que «nous ne savons pas l'importance d'un thème d'après le nombre d'apparitions de celui-ci, puisque l'absence d'un thème peut révéler son importance autant qu'une présence insistante. Le discours qui nous est adressé dans un cadre particulier, dans un temps relativement court, il est pris dans des procédés défensifs afin d'éviter le glissement vers ce qu'il ne faut surtout pas dire » (2003, p.209).

Ce que le sujet dit, ce qu'il ne dit pas, la manière de le dire, le moment de le dire et à qui il s'adresse quand il dit ce qui est dit, rendent compte de désirs, des motivations et contradictions qui arrivent chez le sujet parlant. Le discours comporte en conséquence des aspects propres du processus de l'énonciation tels que les mots, les phrases, les propositions, notamment des autres aspects qui correspondent à l'aménagement, la dynamique et l'organisation des productions discursives. Etant donné ces aspects de la production discursive, nous devrons parler de l'impossibilité inhérente au sujet de se dévoiler dans la surface linguistique du texte.

Pour comprendre cette impossibilité, soulignons que la production discursive dépend de trois conditions : le locuteur, l'objet de son discours ou référence, et un tiers (Bardin, 2007). Le discours se déroule par conséquent dans la rencontre de deux sujets. Cela veut donc dire que chez le sujet qui parle existe la nécessité d'organiser son discours afin de parvenir à une certaine cohérence entre ce qu'il dit et son intention de le dire. C'est justement dans la rencontre avec autrui que l'impossibilité arrive chez le sujet de se dévoiler dans son discours. Il s'agit de l'impossibilité d'aligner son intention de dire avec ce qu'il a finalement dit. Ainsi, le sujet est aussi sujet de ce qu'il ne dit pas (Bardin, 2007), de ce qu'il insinue ou exprime.

L'intérêt de comprendre le sujet par rapport à son discours mais surtout à l'égard de ce qu'il n'arrive pas ou ne peut pas dire, c'est donc l'intérêt pour sa réalité psychique. Voici donc notre intérêt en fonction duquel notre approche ne peut qu'être celle de la clinique psychanalytique. En ce sens, la question par rapport à l'énonciation du sujet concerne également les processus et les contenus qui empêchent le sujet d'arriver à la vérité dans son discours. C'est pourquoi nous affirmons que « l'analyse de l'énonciation paraît mieux convenir à une recherche en psychologie clinique car les faits de langage tels que les lapsus, les silences,

les écarts face aux contraintes normatives de la langue, les décrochements lexicaux, sont autant d'indices d'une conflictualité psychique sous-jacente » (Metz, 2003, p. 209)

Convenons ainsi que l'analyse de l'énonciation se centre spécifiquement dans l'organisation formelle du discours et la localisation des éléments formels atypiques ; « Il s'agit donc d'une analyse de contenu, mais l'accès à celui-ci passe par le contentant et ses modalités » (Bardin, 2007, p. 226). L'analyse du discours dans une approche clinique exige donc une l'analyse thématique mais aussi une analyse de l'énonciation. Pour réaliser l'analyse thématique il faut quatre catégories d'après Bardin (2007), à savoir : 1. L'agencement et la dynamique du discours. 2. Le style. 3. Des éléments atypiques. 4. Les figures de rhétorique.

- L'agencement et la dynamique du discours : Pour Bardin (2007) cet aspect fait référence à la logique qui structure chaque discours selon les rapports entre les propositions et les séquences thématiques. Pour rendre compte de cette logique, le chercheur dispose de deux types d'analyse : l'analyse logique et l'analyse séquentielle. L'objectif de l'analyse logique est de retrouver les relations entre les propositions pour identifier la succession de celles-ci etles modes de raisonnement implicites (Bardin, 2007). Concernant l'analyse séquentielle, il s'agit de mettre « en relief la scansion, le rythme, la progression du discours à un niveau plus global que le niveau précédent. C'est aussi une analyse des ruptures. Quels sont les événements, les forces sous-jacentes ou la réaction aux choses exprimées susceptibles de modifier brusquement le contenu (sujet abordé) ou l'expression (ton, style d'expression) ? (Bardin, 2007, p. 231).

  En résumé, l'objet de chacun de ces types d'analyse concerne les propositions et les séquences de propositions respectivement. Une proposition est « une affirmation, une déclaration, un jugement (voire une question ou une négation), en somme, une phrase ou un élément de phrase posant, telle la proposition logique, une relation entre deux ou plusieurs termes. C'est en principe une unité qui se suffit à elle-même (prononcée seule, elle a un sens (…)); elle doit pouvoir être affirmée ou niée, envisagée séparément ou dans ses relations avec d'autres, prononcée exacte ou inexacte, on doit pouvoir, à chaque fois, la faire précéder des mots : « le fait que… » » (Bardin, 2007, p. 230).

  Les séquences sont identifiables au moment d'arriver dans le discours par un changement dans les thèmes ou lorsque le sujet passe de la narration à la description, ou de la description à l'explication (Bardin, 2007). « Le repérage est presque toujours facilité par la présence de ruptures dans le discours : silences, mots ou groupes de mots assurant la transition d'un sujet à un autre (maintenant…, cela dit…, toutefois…, c'est-à-dire que…) » (Bardin, 2007, p. 231).

- Le style : Par cette catégorie nous comprenons l'ensemble des indicateurs qui définit la manière que chaque sujet a pour s'exprimer à travers son discours, si bien que nous pourrions dire : à chaque sujet son style. M.-C. d'Unrug (1974) dans le cadre d'une analyse d'un ensemble d'entretiens non-directifs, a suggéré l'existence de certains indicateurs communs à tout discours. Ce sont la sobriété, le lyrisme, les litanies et les interpolations. Pour d'Unrug (1974), la sobriété indique qu'existe chez le sujet un compromis réel avec une situation réelle alors que le lyrisme rend compte de l'investissement du sujet par rapport au thème abordé.

  Les litanies sont des propositions pour prier qui se caractérisent par l'utilisation de phrases répétées l'une après l'autre. Ce que ces types de productions discursives mettent en évidence c'est l'absence de progression dans le discours. Pour D'Unrug (1974) ces propositions mettent en évidence la passion du locuteur mais aussi son besoin de parler afin de soulager une tension. Ce que la présence de cet indicateur suggère donc c'est la décharge ou tentative de maitriser une représentation qui opère en tant que source d'une tension psychique.Les interpolations de sa part, sont « des incidents, circonlocutions, des silences et des lacunes qui favorisent le retardement de la progression. On peut les considérer comme des signes d'inhibition, d'arrêt dans le discours, de ruptures dans la continuité de ce qui vient à l'esprit » (Bardin, 2007, p.235).

- Les éléments atypiques : il s'agit d'une série de récurrences dans le discours, c'est-à-dire, des répétitions de thèmes ou des mots mais en contextes différents dans la production du discours. Parmi ces récurrences, on trouve celles de l'importance, de l'ambivalence, de la dénégation, de la présence indestructible de l'idée refoulée, des lieux communs et des jeux des mots (Bardin, 2007). Les récurrences d'importance sont des répétitions d'un thème qui est probablement investi psychiquement par le sujet. La récurrence d'ambivalence correspond à la réapparition d'un thème mais dans un contexte différent du discours. Cela indiquerait une question mal intégrée dans le système conceptuel du locuteur en révélant une relation de type attraction/ peur ou désir/ refoulement (Bardin, 2007). Les récurrences par dénégation sont celles qui sont implicites dans l'insistance du sujet à revenir sur une même idée dont il essaye de se persuader, par exemple, celle du sujet qui affirme, et affirme encore : *« je ne suis pas raciste »*. Concernant la récurrence de l'idée refoulée et sa présence indestructible, elle peut s'exprimer sous trois formes : dans les lapsus, dans les illogismes ou failles logiques et dans les alibis.

  « Dans le lapsus, quelque chose d'involontaire se passe et une idée, un mot, remplace l'idée ou le mot prévu par la conscience. Cela traduit l'insistance non maîtrisable d'une idée refusée (soit par la conscience soit par la situation du moment) »

(Bardin, 2007, p. 236). Les illogismes ou failles logiques montrent une perte du contrôle sur le discours car ils sont des tentatives du sujet de raisonner mais en fracassant la démonstration de ce que le sujet essaye de maitriser (Bardin, 2007). L'équivocation dans cette démonstration arrive par la nécessité que le sujet a de justifier un comportement personnel ou un jugement qui contredit une situation réelle.

Psychologiquement parlant, nous pourrons dire d'après Bardin que ces illogismes ou failles logiques du discours « correspondent à une défense du Surmoi mais dont la tentative de masquage par rationalisation aboutit à l'échec, sans que le locuteur en ait une conscience claire. L'apparence de cohérence (dans un discours décousu par exemple) peut être donnée par l'utilisation rhétorique (au sens d'argumentation à fonction persuasive) de procèdes logiques ; l'usage de conjonctions (donc et, mais, or…) peut artificiellement donner l'illusion d'une rigueur de raisonnement ou détourner l'attention du vrai raisonnement » (Bardin, 2007, p.237).

Les alibis quant à eux, concernent les prétextes, excuses ou justifications du sujet pour « La résolution (apparente ou magique) de conflits, de contradictions, la réassurance de ses propres convictions » (Bardin, 2007, p. 237). Pour cela, le sujet profite de « l'autorité des lieux communs, des jeux de mots, de la logique toute faite, c'est-à-dire d'alibis que l'on plaque sur le discours » (Bardin, 2007, p. 238). Les lieux communs sont certaines formules sociales telles que les stéréotypes, les phrases préfabriquées, les références littéraires, les maximes ou les proverbes, qui permettent au sujet l'articulation de son propos en lui permettant aussi de trouver la complicité de son interlocuteur.

Egalement, ces lieux communs peuvent servir pour détourner l'attention ou pour rejeter en quelque sorte une question (Bardin, 2007). Les jeux des mots sont pour Bardin « le signe d'une détente mais aussi, comme le lieu commun, un moyen de détournement, une prise de distance vis-à-vis d'un problème prégnant, un procédé de contrôle sophistiqué par la décontraction apparente face à autrui » (2007, p. 238).

- Les figures rhétoriques : Nous parlons là de certains recours discursifs du sujet grâce auxquels il peut jouer « avec le raisonnement ou avec le sens des mots. Elles existent lorsque l'implication affective au référent est forte (comme par exemple dans la production poétique) » (Bardin, 2007, p. 238). Il y a principalement deux types de ces figures : celui des figures de conjonction et celui de figures de réduction. Les figures de conjonction constituent une sorte de procédure « magique » du discours avec lequel le sujet essaye de maîtriser les contradictions (Bardin, 2007). Les figures de conjonction à considérer pour Bardin sont le paradoxe et l'hyperbole. Le paradoxe est la réunion de

deux idées apparemment discordantes dans une même idée. L'hyperbole c'est l'augmentation ou diminution excessive dans ce que le sujet dit des choses.

Les figures de réduction sont celles qui opèrent à travers la substitution ou le déplacement des signifiants. Parmi ces figures celles qui ressortent le plus sont la métonymie et la métaphore. « La métonymie, ou, plus précisément, la synecdoque (prendre la partie pour le tout, l'abstrait pour le concret), est une réduction de type logique. Elle permet de solliciter l'interlocuteur sur un aspect seulement, donc de détourner son attention de quelque chose par occultation » (Bardin, 2007, p. 239). La métaphore opère en tant que substitution d'un signifiant par un autre dans une opération où, paraphrasant Lacan, le sens est produit dans le pas du sens ou dans l'absence de sens.

Alors, « si je dis de quelqu'un « c'est un chien », chien est une métaphore (à moins que je ne parle d'un chien), c'est-à-dire, un pas du sens, parce que, évidemment, il n'est pas un chien (…) Lorsque on dit : c'est un chien !, cela nous produit l'illusion de capturer l'être du sujet (le comble du sens), mais justement dans le pas du sens. Voici la définition aristotélicienne qui exprime que, d'abord, la métaphore c'est un mensonge. C'est un mensonge qui produit un effet de vérité » (Albornoz, 2001, p.12).

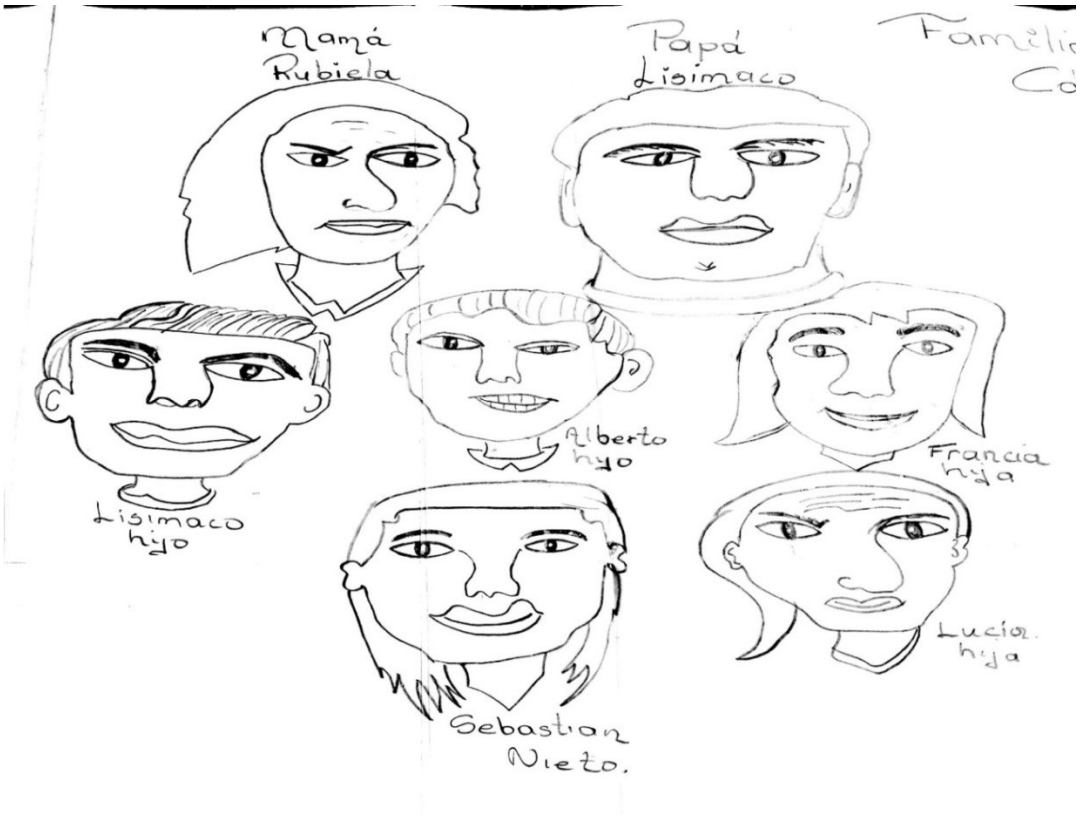
Pour tout ce qui précède, l'analyse que nous faisons des témoignages recueillis au cours des trois rencontres avec ces familles, a pour objet le discours. Il s'agit néanmoins du discours dans sa complexité, c'est-à-dire, en considérant tout ce qui est implicite dans le processus de l'énonciation du sujet. C'est pourquoi le discours, à l'égard de ses thématiques comme de la logique de sa structure, de son style, de ses éléments récurrents et ses figures rhétoriques, rend compte d'une dimension subjective.

Par conséquent « Les résultats obtenus confrontés à ceux de l'analyse stylistique et des éléments atypiques, permettent de saisir, en liaison avec les thèmes abordés, les tensions, détentes, pertes de la maîtrise, contrôles, contradictions, conflits, etc., qui animent et structurent le discours » (Bardin, 2007, p. 231). Or, ce qui anime et donne une structure au discours est justement le sujet, un sujet que nous pensons en tant qu'une référence constante d'un dit qui se déplace toujours vers le non-dit. En d'autres termes, le sujet tel que Lacan l'a défini, ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, c'est précisément ce que le discours dans sa complexité énonciative nous indique par rapport aux signifiants qui l'animent et le structurent.

C’est ainsi que l’analyse thématique et l’analyse de l’énonciation nous les proposons comme des routes pour dévoiler ce qui structure et anime la subjectivité des participants de notre étude. En somme, elles sont les voies par lesquelles nous essayons de saisir les trames psychiques dans lesquelles leurs contenus psychiques inter et transgénérationnelles sont articulés. En un mot, ce que nous cherchons à travers ces analyses c’est de reconstruire ces trames afin de comprendre comment les sujets participent à la formation des liens familiaux de même que de comprendre comment ces trames favorisent la subjectivation de la fonction paternelle chez les sujets.

CHAPITRE 4 : RESULTATS

La famille Lopez



Dans l'analyse suivante, nous nous centrerons sur les témoignages des membres de la famille Lopez qui ont participé de notre étude, à savoir, l'enfant, sa mère et sa tante maternelle (sœur de sa mère). L'enfant, Alejandro, a l'âge de 11 ans et réalise sa sixième année à l'école secondaire. Sa mère s'appelle Maria, elle a l'âge 33 ans et travaille en lavant des vêtements d'autres personnes. La tante d'Alejandro, Grèce, a l'âge 49 ans et ne travaille pas. La problématique pour laquelle les professionnels de l'ICBF ont pris en charge Alejandro, concerné les conditions matérialles inadéquates de son foyer. Il s'agissait concrètement de l'absence du service de l'eau potable qui risquait l'intégrité et bienêtre de l'enfant et sa famille.

Voilà la cause pour laquelle cet enfant est resté pendant trois mois chez une famille de substitution alors que sa mère faisait les ménages nécessaires de leur maison. Malgré les explications des professionnels de l'ICBF sur les droits transgressés à Alejandro, sa mère a considéré cette prise en charge injuste car elle n'avait pas maltraité à son enfant. Cela veut dire

que pour Maria la maltraitance physique était l'unique situation pour être considérée en tant que transgression des droits des enfants. Pourtant Maria nous a raconté des actes maltraitants sur son enfant voire sur ceux qu'elle avait reçu pendant son propre enfance. Sur la maltraitance à son enfant, Maria nous a dit que ce qui l'a poussée à le faire était l'image dans sa tête du père biologique de son garçon.

Les sentiments qu'elle possédait envers cet homme étaient de la rage et de la haine, c'est pourquoi Alejandro a été pendant une certaine époque la cible de ces sentiments. C'est ainsi que la maltraitance de son enfant renvoie au conflit psychique déclenché par ce qu'elle avait vécu avec cet homme, à savoir, une situation d'abus sexuel. Par rapport à ce conflit psychique, le mécanisme défensif chez Maria a été la projection. C'est ainsi qu'Alejandro évoquait justement des sentiments et des souvenirs psychiquement toxiques pour María. En un mot, Alejandro est devenu pour sa mère l'incarnation de cet homme qui éveillait ces éléments psychiques. *« J'ai été une bêtise avec mon enfant, disons comme ça, parce que, c'est-à-dire, quand je le voyais, je voyais chez lui l'image de l'homme qui m'avait fait ça »* (Annexe 1, ligne 1096).

A propos de ce trauma en tant que cause de la maltraitance de son enfant, Maria a aussi rappelé une autre situation déterminante, celle de la maltraitance subie des mains de sa mère. Le lien entre Maria et sa mère est ainsi envisagé par nous en tant qu'antécédent important dans l'analyse des enjeux psychiques implicite dans la maltraitance d'Alejandro. D'après Maria, sa mère était une femme dure à la tâche, charismatique, entreprenante, qui possède un caractère fort et qui n'aimait pas interagir avec les personnes. Dans la famille, elle s'occupait des enfants, les éduquait et les corrigeait. La relation entre elle et Maria pendant son enfance et son adolescence n'a pas été facile. Pourtant, c'est depuis qu'elle avait l'âge 18 ans que tout a changé.

« Nous avons eu une bonne communication depuis l'époque que j'avais 18 ans. Pendant mon enfance et mon adolescence notre rapport était surtout basé sur les coups ». Pendant la première partie de cette relation, Maria a été assez punie. « Ma mère criait, frappait, elle nous jetait n'importe quel objet, elle ne pensait pas avant d'agir, ma mère ne craignait rien ni personne ». D'ailleurs, cette rigidité et violence des châtiments provoquaient certains reproches de son père envers sa mère. « Il discutait beaucoup avec elle à cause de ça, il lui disait : Ne soyez pas bête, ne soyez pas animal, n'est pas comme ça qu'on punit, ne les frappez pas, ehh non non, il lui disait : mais, oh mon dieu, vous allez à les tuer, c'est-à-dire, il discutait beaucoup avec elle à cause de ça, il déteste ça, il détestait qu'on était puni » (Annexe 1, ligne 1248).

En ce qui concerne son père, il avait justement des similitudes entre lui et María ce qui poussait sa mère à la maltraiter. *« Pardonnez-moi de vous avoir maltraitée, et continuait en*

disant, vous me détestiez parce que je vous maltraitais, n'est ce pas ? (Elle rigole) je la regardais et souriais. Et moi : non, j'ai ressenti un peu de la douleur et je ne savais pas pourquoi vous me maltraitiez. Alors, voilà que les mêmes mots que je me répétais dans ma tête quand je maltraitais à mon enfant, elle me les a dit : Parce que vous êtes une réplique de son père, voilà ce qu'elle m'a dit. Puis je l'ai regardée et lui dit : Mais j'y suis pour rien[12]*, moi, et elle m'a dit : oui, ses gestes, sa manière d'être, sa manière de se comporter, parce que vous êtes, comment est-ce qu'elle m'a dit ?, vous êtes possessive telle que lui, alors, mais j'y suis pour rien, disais-je, et elle m'a dit : la même question je me pose ici et maintenant, vous n'avez rien à voir, j'étais équivoquée et pour ça je vous demande pardon »* (Annexe 1, lignes 1324).

Cela veut dire donc que le lien entre María et sa mère était en quelque sorte déterminé par le lien qui existait entre ses parents. Par rapport à ce lien, Maria et sa sœur ont souligné les disputes et les agressions propres à la dynamique relationnelle entre leur mère et leur père. A l'égard de ses filles, leur père était décrit comme un homme responsable et amoureux. Il était néanmoins décrit comme assez coquin, enclin à boire de l'alcool et agressif (à l'égard de Grèce). C'est pourquoi l'analyse des raisons de la maltraitance de Maria envers son enfant, renvoie à l'analyse des liens entre les membres de leur famille et les éléments psychiques qui y ont été transmis.

Maria et sa mère

Pour comprendre la maltraitance des enfants dans cette famille, il faut explorer deux histoires. Dans la première histoire, Maria a été la victime de la maltraitance, dans la deuxième, elle en est l'auteur. Dans ces histoires il y a un élément psychique en commun : l'image du père biologique projetée sur l'enfant. C'est d'ailleurs cette image, l'image du père biologique de Maria, qui a poussé cette femme à attaquer à sa fille. De même, c'est l'image du père de l'enfant de Maria, qui l'a poussé à agresser Alejandro.

« Figurez-vous, il avait quatre ans, et j'ai le brisé, et ça me satisfaisait, le voir comme il saignait, ça y est, je déchargeais cette rage, cette impuissance (…) C'était sûr que à mon arrivée ma punition était déjà garantie, je savais bien qu'il fallait se préparer parce qu'elle allait me frapper jusqu'à voir mon sang » (Annexe, ligne 1104). Alors, dans le passage d'être une victime, à être l'auteur des agressions de son enfant, nous supposons que chez elle a opère le mécanisme de l'identification projective. Nous affirmons donc qui c'est justement grâce à ce mécanisme qu'elle a accepté dans un premier temps la maltraitance de sa mère.

Voilà pourquoi les sentiments envers sa mère ont été cachés sous ce qui elle a appelé le legs de sa mère. *« Moi, je, par exemple, dis à ma sœur : mais, pourquoi je suis en train de*

[12] « Y yo que culpa » : je ne fais rien, je ne suis pas responsable de ça.

vivre ce que ma mère a vécu ? C'est-à-dire, elle lavait et repassait les vêtements d'autres personnes, chargeait et préparait les bois de chauffage. Non, non, non ! Ce n'est pas possible! Ce que je dis à Grèce. Mais, ça y est, c'est son legs, c'est tout, c'est mon obligation, c'est un legs que je dois accepter parce qu'il vient de ma mère, n'est ce pas? Et, il est un produit de ma mère et j'en suis fière. Et elle me dit : Mary, n'est ce pas ?, Ils disent : nous la regardons et vous êtes la même que ma mère ; vous êtes ici, vous êtes là-bas, vous faites quelque chose ici, vous dérangez là-bas. Et moi : eh, Mais, de qui ai-je appris ? Ma mère, ma mère était comme ça, elle ne restait jamais quiète » (Annexe, ligne 74).

L'identification à sa mère a été possible donc dans la mesure où les sentiments causés par la maltraitance ont été ignorés ou minimisés. Ainsi, sans l'interférence de ces sentiments, il s'est formé chez Maria une imago maternelle constituée uniquement par des aspects positifs. L'image d'une femme guerrière devient dès lors le modèle personnel à suivre chez Maria : *« C'est un legs que je dois accepter parce qu'il vient de ma mère, n'est pas? Et, il est un produit de ma mère et j'en suis fière »* (Annexe, ligne 78). L'identification de Maria à sa mère s'est développée ainsi sur la base de cette imago d'une mère guerrière.

Concernant les conflits psychiques chez Maria, il faut précisément analyser ce lien entre elle et sa propre mère. Nous plongeons ainsi dans l'histoire de ce lien et les effets sur la subjectivité de María. A notre égard, cette histoire peut être abordée en deux parties, la première qui concerne les époques de l'enfance et l'adolescence, et la deuxième qui porte sur l'époque adulte pendant laquelle Maria a consacré sa vie au soin de sa mère malade. En commençant par la première partie, nous retrouvons l'image d'une mère dure à la tâche, dévouée à sa famille, qui avait un tempérament fort et qui punissait implacablement ses enfants.

Dans la deuxième partie, nous voyons une mère fatiguée et malade, mais qui était assez proche, aimeble et communicative avec sa fille. Par ailleurs, il faut souligner de Maria qu'elle était une fillette trop inquiète : *« Pendant mon enfance et mon adolescence notre rapport se basait surtout sur les coups, oui, bien évidemment j'étais coquine, j'étais folle, et si j'avais envie de faire quelque chose, je le faisais, alors, si elle nous donnait une consigne et nous ne les remplissions pas, elle devenait hystérique, mais à cette époque-là, quand on était un enfant ou un jeune, les châtiments n'importaient pas, elle me disait : vous n'allez pas jouer du basketball, et moi : oui madame, mais la première chose que je faisais était m'en aller jouer, parce qu'il me passionnait »* (Annexe 1, lignes1249).

Cette fillette *'coquine'* et *'folle'* possédait aussi une autre caractéristique qui nous amène à penser notamment à ce qu'elle représentait pour son père. Afin de saisir l'image que son père possédait de Maria, rappelons les mots de Grèce sur le rapport entre son père et sa sœur : *« Mon père, ah mon père, il était un homme très travailleur, il nous donnait à tous les*

quatre ce qu'on lui demandait, mais il est vrai qu'il adorait le plus ma sœur Maria (…) Pour mieux dire, il donnait sa vie par cette fillette-là car elle était la plus petite de la famille » (Annexe 1, ligne 473). Les propos de Maria rendent compte aussi de cette image : *« Alors, ils disaient toujours de moi que j'étais la « ñaña[13] » de mon père, qu'était…Son soleil et tout ça »* (Annexe 1, ligne 850).

C'est pourquoi nous affirmons que l'image psychique que Maria possède de son père il faut l'analyser à partir de l'image que son père possédait de sa fillette María. La 'ñaña', la petite, était donc la fille préférée du père, ce qui a fait que ses frères, même que sa mère, souffraient de jalousie envers Maria. Mais ce sentiment n'était pas l'unique raison pour laquelle le rapport entre Maria et sa mère ait été tellement difficile. Il était justement ce que la mère de Maria projetait sur elle, la cause des difficultés entre elles-deux. Ce qu'elle a projeté n'est que les aspects du père de Maria qui la dérangeaient.

Maria était une incarnation en quelque sorte de son père, plus précisément de sa caractéristique la plus choquante : sa possessivité. Nous parlons donc d'un élément psychiquement perturbateur qui a été justement incarné par Maria et qui est inscrit dans les significations donnés à l'existence de Maria chez ses parents. De ce fait, il faut considérer l'histoire de la grossesse à la naissance de Maria.

« Alors, selon ce qui elle m'avait raconté, alors, d'abord, ehhh, elle ne savait pas que elle était devenue enceinte, seconde, lorsqu'elle est allée chez le médecin, il lui a dit : vous avez une tumeur, bon, troisième chose, pendant la grossesse elle a beaucoup bu de « pony malta » et d'œufs avec lait, de la caspiroleta[14], et tout ça parce que elle avait apparemment une tumeur, n'est ce pas ? Elle avait ses menstruations tout normal, ça fait depuis qu'elle a commencé à avoir des douleurs très fortes qu'elle est allée chez le médecin qui s'appelait Carloman à qui elle a dit : mais l'autre médecin m'a dit que je allais avoir une tumeur, « oui madame, c'est une tumeur, bien sûr, vous allez avoir une tumeur, mais, attention parce que vous êtes enceinte et votre bébé va arriver tout à l'heure ». Alors, l'accouchement était imminent. Elle a dit que ça a été inattendu parce qu'à vrai dire ils ne m'attendaient pas, c'est-à-dire, tout a été par conséquence d'un mauvais calcul (Elle sourit). Mais depuis que je suis née, elle m'a considéré une partie importante de leurs vies, ils m'aimaient beaucoup, et c'est vrai ça, je suis sûr, c'est-à-dire, ma mère a été très dure avec moi et elle m'a tellement frappée, hmmm, mais je suis sûr qu'elle m'a aimée, c'est vrai, de même que mon père ». (Annexe 1, ligne 1187)

Ressortons là ces deux idées des parents de Maria qui ont précédé sa naissance. De l'idée d'avoir une tumeur à l'idée d'avoir fait une « erreur de calcul », ce qui a suivi c'est l'idée d'attendre un nouvel enfant. Alors, est-ce que ces idées ont été surmontées, ou, est-ce qu'elles

[13] L'enfant préféré
[14] C'est une boisson qui est fait à base d'œufs, du lait, de la cannelle et du sucre.

sont restées liées à ce que Maria a probablement mobilisé psychiquement chez ses parents ? En tant que « erreur de calcul » nous interprétons que cette grossesse n'a pas été prévue. Elle a été donc quelque chose d'inattendu et d'abrupt. Concernant l'idée de la tumeur, nous l'interprétons comme la représentation de l'état depréoccupation qui s'est développé chez la mère de Maria à cause d'une maladie supposée qui menaçait sa vie. Ce signifiant qui marque cette grossesse comme abrupte et menaçant s'attache aussi á ce que le père de Maria représentait pour sa mère.

Rappelons ici les propos de Grèce autour de son père et qui nous proposent un portrait différent de celui de Maria. Du père, Grèce affirmait : *« Qu'est que je pourrais vous dire ? Alors, mon père était, disons, un homme extraordinaire, oui, un homme extraordinaire, mais lui, il était, hein, il aimait bien les boissons alcooliques et tout ça. Ma mère a beaucoup subi à cause de lui parce qu'il était, n'importe quelle raison, mais, lorsque il est arrivé souple* soûl *et ma mère ne lui pretait pas attention, il lui lançait les plats à manger aux pieds voire à son visage. Alors, ma mère a beaucoup subi à cause de lui, mais il était un bon père, ça c'est sûr. Mais mon père aimait beaucoup boire de l'alcool, c'est pour ça que ma mère a tellement subi en vivant avec lui. Ma mère a eu plusieurs…, elle a eu plusieurs, comment on dit ? Plusieurs avortements et tout. Et moi, lorsqu'elle était enceinte, elle a subi, elle a beaucoup subi parce que mon père arrivait ivrogne quoi, il arrivait comme ça et cognait ma mère »* (Annexe 1, ligne 527).

Pour la mère de Maria, le fait d'avoir un nouvel enfant de cet homme,représentait un évènement abrupt et perturbateur qui menace de l'effondrer psychiquement. Dans cette optique l'idée de la tumeur n'a pas été oubliée mais elle est restée liée de manière inconsciente à cette fille dont la valeur psychique est celle d'être un élément envahisseur venu d'un agent menaçant comme était le père. La marque de la possessivité que la mère de Maria identifiait chez elle en tant que attribut qui provenait de son père, renvoie donc à cet élément psychique perturbateur qui a été projeté sur Maria.

En d'autres termes, la réaction violente face la menace d'être possédée, c'est une réaction du sujet pour éviter sa dissolution. Dans ce cas, le traitement violent de la mère envers fille, il faut l'interpréter comme une défense chez la mère contre l'envahissement de son psychisme d'un élément perturbateur représenté par l'idée d'une fille qui incarne son père violent. C'est ainsi que, en considérant cet élément psychique chez la mère, nous nous questionnons sur transmission psychique à sa fille, notamment sur les contenus qui porte sur le mécanisme de l'identification

Maria et son père

Nous parlons donc du processus de la transmission psychique inconsciente (Ciccone, 2012) qui a eu lieu entre Maria et ses parents. Pour cela, Maria a dû devenir l'objet de certaines projections de sa mère qui a vu sur elle le reflet d'un père possessif, violent et coquin. Concernant cette image chez Maria, elle rend compte pourtant de l'idéalisation du père.

« Eh, mon père a été un homme honnête, très correct, très travailleur, très amoureux de sa famille, eh, il nous a beaucoup appris l'importance du respect, de l'amour, du travail, de l'école et surtout ; de devenir personne dans la vie. Il avait une consigne pour la vie, il nous disait : Si tu ne sais pas celui que tu es dans la vie, tu ne seras personne (…) Il est assez difficile de rappeler à ma mère, on ne crie pas parce que l'on évite que quelqu'un se rende compte de ça, mais, il est dure comme même rappeler un homme extraordinaire tel que Monsieur Libardo Lopez ; une personne merveilleuse, un homme sensible, amoureux, divin dans tout l'extension du terme » (Annexe 1, ligne 60)

Bien que dans son discours Maria ait souligné certains comportements de son père qui dérangeaient à sa mère, ils n'opacifiaient pas les qualités qu'à son avis l'ont transformé en un homme « divin ». C'est ainsi qu'en remarquant ces difficultés, Maria affirmait : *« Ça ne veut pas dire que lui, en ce sens, donc, ait été un mauvais père, non, il a été un père excellent, il a été un très bon père : très respectueux, responsable, ett, affectueux dans tous les sens, mais alors ce qui choquait ma mère était ça, puisque la femme « paisa[15] » est déjà en soi-même très, avec une terrible jalousie… Et ma mère avait un tempérament trop fort alors, et aucune femme va accepter que son mari couche avec une autre, c'est impossible aussi aujourd'hui comme auparavant, mais du coup, on n'y peut rien dire parce que depuis qu'il est mort on n'a pas trouvé des enfants en dehors, hmm, il était très amoureux et très bavard, il adorait boire avec des femmes et bien y passer et il les invitait et tout ça, mais au-delà de ça, non, jamais on n'a rien su s'il a eu des maîtresse ou quelque chose comme ça »* (Annexe 1, ligne 815).

Il s'agissait donc d'un un père excellent bien qu'il ait été coquin et aimé boire de l'alcool. Maria à la différence de sa sœur n'a pas donc mentionné les comportements violents de son père. Cela s'explique parce que les deux ont vécu des époques différentes de la relation de leurs parents. Alors que Grèce a vécu la période de la violence conjugale, Maria a vécu une période plus calme. Soulignons ainsi que la période de temps que Maria et son père ont partagé correspond aux premières cinq années de sa vie. C'est l'époque pendant laquelle son père a diminué la consommation de l'alcool de même que l'habitude de relations intimes avec des femmes différentes de son épouse.

[15] Les « paisas » sont les « antioqueños » de même que les personnes nées dans d'autres régions influées par la culture « antioquena ». Par exemple : Manizales.

Le père que Maria a connu est par conséquent bien différent de celui que'a connu sa sœur et plus encore de l'homme qui a partagé la vie avec leur mère. L'idéalisation de ce père chez Maria s'explique donc précisément par le fait d'avoir partagé avec lui ses cinq premières années de sa vie tandis que il de sa partie vivait ses cinq dernières. Autrement dit, Maria est arrivée en tant que la fillette, ou la « ñaña », de la vie d'un homme dont la vie commençait à décliner. Nous nous demandons par conséquent ce que Maria a signifié pour cet homme et vice-versa. Nous passons ainsi de l'analyse des mécanismes psychiques de Maria pour combattre les effets de la maltraitance et de l'abus sexuel, à l'analyse des éléments psychiques de ses parents qui sont devenus une partie de sa subjectivité. Nous parlons des éléments reconnus dans son identité et qui constituent ce qu'elle a nommé le legs de ses parents.

« Alors, je possède tout ça depuis que je suis née, leur spiritualité aussi, mais, je suis, peut-être, surtout plus semblable à mon père, c'est-à-dire, je suis une personne plus focalisée tel que lui, je ressemble aussi à sa manière d'être, plus méthodique, plus, eh, sensible, plus juste, hm, je déteste les disputes (…) Nous ne sommes pas parfaits, mais nous sommes le produit de nos parents ; des parents qui nous ont appris le respect, la valeur du travail ; des parents qui nous ont poussé à s'en sortir, à lutter, à aimer ce qu'on fait n'importe la tâche, même s'il faut frotter un plancher, mais surtout, sans voler rien à personne. Il faut être personnes honnêtes et correctes, ça c'est que nous avons reçu de nos parents, c'est-à-dire, leurs expressions plus belles. Les coups, les heurts, les châtiments n'importent pas parce que lorsqu'on est déjà adulte on se rend compte de l'importance de tout ça, sinon, où je serais ? Alors, c'est grâce à dieu et grâce à eux que nous sommes là, nous sommes leur produit, et bien que nous ne ayons pas leur perfection, nous avons repris d'eux le meilleur» (Annexe 1, ligne 858).

A cet égard, l'identité de Maria se forme à partir d'un ensemble d'éléments psychiques de ses parents qu'elle a introjectés, c'est-à-dire, qu'elle a assimilé dans le moi. De même, il y a d'autres éléments aussi incorporés mais qui n'ont pas été élaborés. Dans cette hypothèse, nous affirmons que l'élément perturbateur lié à l'image psychique du père chez Maria a été projeté d'abord par la mère et incorporé ensuite par sa fille. Par conséquent, il y aurait chez Maria l'identification avec l'idée d'être un élément abrupt, toxique et menaçant qui est représentée avec le signifiant de 'la tumeur'. Dans l'ensemble des identifications de Maria, il faut d'ailleurs réparer l'effet subjectif de l'image psychique que son père possédait d'elle, à savoir, l'image de la petite de la famille, la « ñaña » du père.

La question est donc si cette image a été introjectée ou incorporée, c'est-à-dire, si elle a été subjectivée ou si elle est devenue une image à laquelle Maria est soumise. Alors, est-ce qu'elle se trouve sous l'influence de cette image au point de déterminer sa position en tant que sujet ? Est-ce qu'elle se conduit comme la fille d'un père décrit comme « un homme divin dans

toute l'extension du terme » ? En effet, nous affirmons qu'il s'agit d'une idée qui la détermine de manière inconsciente ; l'idée d'être la « ñaña » d'un père divin qui écoutait ce que sa fille dictait.

« Je disais à mon père : 'papi' qu'est-ce que tu exige de moi si toi-même ne donnes rien ? Alors ?, vous voyez ?, et ça, ça a entraîné des contradictions avec mes frères, n'est pas ? Parce que, c'est-à-dire, il faisait toujours ce que je disais, c'est-à-dire, ce que je disais devenait loi chez nous (...) J'avais beaucoup pou-voir-de-persuasion sur mon père, c'est-à-dire, tout ce que je lui disais ; c'était comme ça (…) je lui disais que je détestais les disputes et aussi de le voir bourré, je lui disais : si lui, qui avait une bonne femme, pourquoi il était obligé d'aller chez d'autres ? » (Annexe 1, ligne 838).

Pour Maria, elle a été la voix qui parlait à son père, autrement dit, elle se présente en quelque sorte comme le père de son père. Son père était soumis à sa parole. Soulignons néanmoins dans le discours de Maria son père était le fondement de sa vie : *« Mon père a été pour moi mon pylône, c'est-à-dire, il a été tout pour moi ; ma lumière, mon étoile, mon guide »* (Annexe 1, ligne 66). Il était aussi la tête de la famille, ce que nous avons constaté au moment de commencer à réaliser le dessin de l'arbre généalogique lorsque l'enfant de Maria lui demandait : *« Je commence avec qui ? » « Avec la tête du foyer, ton grand-père »* a-dit-elle (Annexe 1, ligne 238). Nous parlons ainsi d'un père supposé soumis au sujet mais qui en même temps est son fondement.

Par rapport à ce paradoxe, notre hypothèse est celle d'un père qui a été idéalisé et que nous interprétons comme une figure transcendante voire immaculée. *« Je me souviens que mon père achetait cent vingt cadeaux pour Noël et les donnait aux enfants plus pauvres de notre quartier. Mais ces cadeaux-là n'ont pas été n'importe quel cadeau, ils étaient de bons cadeaux, les plus somptueux (…) Alors, je vous disais qu'aujourd'hui je me rend compte de la valeur de tout ça que mon père me disait, c'est pour ça que je dis : un père est celui qui corrige à partir de l'amour (…) je resemble aussi à sa manière d'être, plus méthodique, plus, eh, sensible, plus juste, hm, je déteste les disputes »* (Annexe 1, ligne 844).

Nous retrouvons ainsi un père neutre et pacifique qui ne menace pas le sujet, mais qui éveille l'admiration au point de l'idolâtrie, et qui est considéré comme le fondateur de l'ordre généalogique de la famille Lopez. Dans la représentation graphique de l'arbre généalogique nous avons justement vu comment ce père est la base de cet ordre familial. Bien que cet homme soit mort il y a vingt ans, il est toujours rappelé, mais surtout envisagé, comme le repère de la famille Lopez. Dans ce dessin, réalisé par Alejandro avec la collaboration de sa mère et sa tante, nous retrouvons la mère de Maria au côté du père-tête-de-la-famille. Voilà la première ligne générationnelle.

Sous cette ligne, ceux qui se placent sont tous les enfants sauf Maria. Dans une troisième ligne, nous retrouvons donc Maria et son enfant. Le point d'origine de cet ordre familiel est le père de Maria alors que celui qui le clôture c'est son enfant. Entre les particularités qui ont tiré notre attention, nous soulignons justement la place de Maria dans cet ordre. Alors, si elle occupe une place dans la ligne qui représente la troisième génération, sa place par rapport à « la tête de la famille » est celle de la petite-fille plus que de fille. En outre, si elle se place au même niveau que son enfant, elle serait en conséquence sa sœur plus que sa mère.

En tant qu'elle a été représentée en occupant la place de petite-fille et de sœur mais non de fille ni de mère, elle se trouverait donc hors de l'ordre générationnel de cette famille. Or si cet ordre a été fondé sur le père-tête-de-la-famille, le sujet en dehors est en conséquence un sujet qui n'est pas déterminé par ce père ; un père qui à l'égard de ce sujet est la pierre angulaire la famille. Soulignons ainsi que le *père* de Maria n'est pas simplement le père évoqué de sa mémoire. Le *père* de Maria n'est qu'une construction psychique ; c'est le père qui est sujet de sa parole. En un mot, il s'agit d'une fiction selon laquelle il y a un ordre fondé sur l'image d'un père, un ordre duquel elle échappe mais en même temps elle est incluse.

En conséquence, la « ñaña » ou la fille à papa, c'est la fille d'un père qu'elle-même a créé pour devenir la loi (« ce que je disais devenait la loi ») du père. C'est pourquoi nous supposons que le père pour Maria n'est pas une source de conflits ni de frustrations ni des violences. Tout au contraire, il est le père idéalisé du registre de l'imaginaire qui a été juxtapose au père du registre du réel et du registre du symbolique. Nous nous posons par conséquent la question suivante : est-ce cette image idéalisée du père a été aussi transmise psychiquement ? Si oui, cela veut dire que l'idée de la fille « ñaña » qu'a pu créée à son père, c'est une projection du père de Maria.

Cette idée nous la considérons toutefois comme une élaboration psychique de Maria, c'est pour cela que l'interrogeant sur les éléments psychiques projetés par son père reste ouvert. Ces éléments nous les pourrions repérer chez les enfants de cet homme de même que chez son petit-fils et nous avons pu les identifier dans les témoignages de Maria, Grèce et Alejandro, notamment au sens de l'identification entre les membres de la famille Lopez qui configurent en quelque sorte le soi familial. Voici le premier élément de l'identification dans cette famille : la lettre L.

Cet élément nous l'avons noté au cours de la réalisation du dessin de l'arbre généalogique lorsque Maria se rendait compte que la plupart des hommes de la famille avaient un prénom qui commençait avec cette lettre. Les prénoms de ces hommes sont les suivants : Libardo (le père), Libardo et Lalo (des enfants), et, Leto, Leonardo et Luis Alfonso (des petits-enfants). Avec la lettre L nous retrouvons aussi le second prénom de Maria, à savoir, Luisa. Au

sujet du prénom de Maria, il faut souligner qu'il a été proposé par son frère Libardo. *« Je me prénom comme ça, parce que mon frère qui est déjà mort, était à son époque amoureux d'une fillette qui s'appelait Maria Lucia, alors, ils m'ont appelé Maria Luisa parce que ce prénom était très semblable »*. (Annexe 1, ligne 438).

Le prénom *Maria Luisa* est d'ailleurs le prénom choisi par son frère l'ainé, un prénom qui portait le souvenir d'un amour ancien. Par rapport à cet amour nous ne savons pas s'il s'agissait d'un amour partagé ou d'un amour idyllique. C'est ainsi qu'autour de la question de l'amour nous retrouvons un autre élément psychique implicite dans l'identité de cette famille. Nous reprenons ainsi l'une des caractéristiques de Libardo le père, à savoir, sa facilité pour tomber amoureux des femmes. *« Ehh, mon père, comme tous les Lopez, était très amoureux*[16]*, c'est terrible*[17]*, n'est ce pas ? Ça veut dire, c'est une sorte de tradition, eh, les hommes 'Lopez' sont très amoureux, c'est-à-dire, ils adorent être ici après là-bas »* (Annexe 1, ligne 796).

Nonobstant ces deux éléments qui rendent compte de soi familial, nous trouvons Alejandro qui n'a pas un prénom qui commence avec la lettre L et qui n'est pas décrit par sa mère comme un homme qui tombe souvent amoureux. A l'égard de sa mère, il est pourtant très semblable à son grand-père dans la mesure où tous les deux sont « très inquièts ». Par la voie de cette similitude nous faisons une parallèle entre l'idée de *tomber amoureux* et l'idée *d'être inquiète* pour retrouver une idée derrière, celle d'« être ici, être là-bas ». *« Alejandro possède beaucoup des caractéristiques propres à mon père. Voir Alejandro n'est que voir mon père. Mon père était inquiet, mon père adorait aussi l'art par exemple »* (Annexe 1, ligne 139).

Être amoureux est donc être inquiet, ce qui peut aussi s'associer avec une autre caractéristique soulignée par Maria. Il s'agit de celle qu'elle nomme le « swing », l'étincelle. Par rapport à cela, Maria affirmait :

« Lalo est l'humeur, il est le swing, il est le respect, il est l'étude, parce que son intelligence était géniale ; j'adorais parler avec lui. Mon autre frère était plutôt turbulent et relâché, il adorait mettre des surnoms et faire des blagues ». D'elle-même, María disait : « Alors, vous voyez ? Ça va et on dit : oui, on ne peut pas laisser d'être un enfant, le swing est quelque chose de merveilleux, et moi, j'ai été trop amusante ; j'adore la musique, j'adore danser, j'aime bien l'humeur ; tout dans la vie me fait plaisir. Je dis alors : ça c'est bien parce qu'on a l'impression d'avoir la puissance, ahh, la tranquillité et une paix intérieure ; ça c'est super et les problèmes ne sont pas déjà si importants » (Annexe 1, ligne 91).

[16] Elle a dit « enamorado », ça veut dire, quelqu'un qui aime bien conquérir les femmes, les séduire.
[17] Il ne serait pas terrible dans le sens de quelque chose qui produit la peur mais dans le sens du reproche en même temps que de la reconnaissance. Ici, on pourrait trouver un autre contexte pour utiliser la expression « hijo de puta », c'est-à-dire, si l'on parle d'une personne à laquelle on peut la critiquer mais aussi la reconnaitre, on dit : il est un « hijueputa »

De la part d'Alejandro, Maria souligne aussi la présence de cette étincelle dans sa manière d'être. *« Il est le swing chez nous parce que il est, il est, hm, mon frère est mort mais son humeur et son swings ont resté avec Alejo ; il me surnomme, il est ici, il est là, il produit des bruits, il chante, il danse. Par contre, s'il n'est pas là, tout est en silence, c'est-à-dire, il est notre moteur »*. (Annexe 1, ligne 119). Le swing nous l'interprétons donc comme la quête du plaisir, mais d'un plaisir qui « n'est pas là ni ici », d'un plaisir qu'il faut poursuivre toujours. Dans cette optique, *le swing* est semblable à ce qu'un enfant fait pour retrouver le plaisir par la voie des jeux. Posséder *le swing* est en quelque sorte devenir un enfant, c'est vivre sans des soucis en se procurant principalement des moments de plaisir.

Le swing représente ainsi une liberté très contraire à la frustration subie par le sujet à cause des obligations du monde social et de la vie adulte. Voilà pourquoi nous supposons que les projections psychiques du père de Maria portent des contenus narcissiques. Par conséquent, nous affirmons que l'image narcissique d'un enfant idéalisé est celle que son père a projetée sur Maria ; l'image à partir laquelle elle est devenue la fille « ñaña ». Le père a donc projeté sur sa fille cette image de l'enfant narcissique, celle à laquelle en fin de compte elle s'est identifiée. C'est grâce à l'identification avec cette image par la voie de l'incorporation psychique que Maria a reconstitué une image du père en concordance avec cet idéal. Autrement dit, il faut un père idéal pour un enfant idéal. Nous parlons donc d'un scenario narcissique de la parentalité.

Alejandro

Pour continuer l'analyse de la transmission psychique dans cette famille, nous nous permettrons de fermer ce point autour du lien entre Maria et ses parents en proposant une synthèse de nos idées. Tout d'abord, dans les facteurs qui ont amené Maria à se conduire violemment avec son enfant, nous avons répéré deux situations depuis lesquelles se sont issus des souvenirs et des sentiments psychiquement traumatiques. Les mécanismes chez Maria pour se défendre contre ces souvenirs et sentiments ont été l'identification et la projection. Concernant le premier de ces mécanismes, nous avons vu la formation d'un imago maternel positif qui a entraîné le refoulement en quelque sorte de ses souvenirs et de ses sentiments.

C'est la raison pour laquelle l'identification de Maria avec sa mère suppose un certain type d'élaboration psychique que nous avons remarqué dans son discours et qui rend compte de la mythification d'une mère en tant que femme guerrière. De même, il y a aussi au niveau inconscient une identification à sa mère qui porte d'autres éléments psychiques. L'élément inconscient de cette identification a son origine dans le processus psychique déclenché chez la mère de Maria depuis sa grossesse. Ce processus est inscrit à son tour dans le lien entre cette femme et son mari qui était marqué par la jalousie, l'infidélité et la violence.

En tant que signifiée comme une tumeur et comme une « erreur de calcul », la grossesse a représenté psychiquement pour la mère de Maria une situation perturbatrice. Pour la mère de Maria l'idée qui condensait cette situation, c'était donc celle d'une fille qui incarnait tout ce que son père représentait et qui faisait irruption dans sa subjectivité. Ceci fait que nous interprétions les agressions de cette femme sur sa fille comme la manière de se défendre contre cette menace psychique. C'est donc cet élément psychique perturbateur qui a été d'abord projeté, et ensuite incorporé, celui qui se répète dans l'expérience de la maternité chez Maria.

C'est pour cela que l'analyse de l'identification en tant que mécanisme de défense contre les effets de la maltraitance, nous a permis dévoiler les processus et les éléments à partir lesquels ce mécanisme s'est déployé. Bref, l'identification implique la projection en constituant le processus de la transmission psychique. En d'autres termes, le mécanisme de défense contre les effets de la maltraitance est conditionné par des éléments et des processus qui sont produits de la transmission psychique. C'est la raison pour laquelle nous réalisons aussi l'analyse de ce processus du point de vue du lien entre Maria et son père. Du père de la réalité de Maria, nous soulignons que les cinq dernières années de sa vie ont coïncidé avec les cinq premières années de sa fille ; la cadette.

Etant donnée cette situation, l'image psychique du père qui s'est formée chez Maria, a été tellement différente par rapport à celle de sa sœur et de sa mère. D'après Maria son père était un *'homme divin dans tout l'extension du terme*', alors que selon Grèce son père s'est conduit tel que un bon père mais qui a beaucoup fait souffrir à sa femme. Bien que Maria ait reconnu les difficultés propres de la relation entre ses parents, ces problèmes n'ont pas délégitimé la *'divinité'* de son père. En fait, ces difficultés constituaient pour Maria la chance de donner des conseils à son père puisque comme elle-même l'avait dit, elle possédait le pouvoir nécessaire pour tirer l'attention de son père.

C'est pour cela que nous avons conclu que Maria était la voix de son père, elle était en quelque sorte, le père de son père. De même, les interprétations que nous avons fait du dessin de l'arbre généalogique de la famille Lopez, nous avons pensé que le père qui ressort dans le discours de Maria n'est qu'une construction psychique qui soutien l'idée d'être la fille à papa qui possède le pouvoir sur lui. En tant que construction psychique nous avons convenu que l'image de la fille « ñaña » et du père divin que l'écoute, ne sont que le résultat de l'idée que son père lui a transmis.

Ainsi, concernant la question des éléments psychiques transmis du père, nous analysons certains enjeux de l'identification autour de la figure du père dans cette famille. Nous sommes arrivés à la conclusion de l'existence d'un élément plutôt associé aux hommes qui

portent le nom Lopez. Il s'agit de ce que Maria appelle *'le swing'* qui remonte selon notre interprétation à l'idée narcissique de l'enfant idéalisé. C'est donc cet élément que nous identifions dans l'idée que Maria a de son enfant. Alejandro, en tant qu'objet des projections de sa mère, est donc le destinataire des éléments psychiques issus des liens de Maria avec sa mère et avec son père.

A cet égard, les idées d'être la fille menaçante en incarnant un père violent, d'une part, et celle d'être la fille « ñaña » qui est la voix de son père, de l'autre part, font partie des contenus psychiques qui forment le contenant psychique propre au lien entre Maria et son enfant. En conséquence, l'image psychique que Maria possède d'Alejandro représente l'enfant idael propre à son père en même temps qu'il reflète l'élément menaçant qui provient de sa mère. C'est ainsi que l'imago sur Alejandro nous l'entendons en tant qu'une élaboration psychique chez Maria où elle synthétise ce qui provient de son père avec ce qui provient de sa mère.

Le lien avec Alejandro représente pour Maria la possibilité de mettre en circulation ces éléments mais aussi ceux dans lesquels est inscrit son désir. Autrement dit, Alejandro signifie pour sa mère le passé et l'avenir ; la chance de réussir ses rêves non réalisés. Nous parlons donc du scenario narcissique de la parentalité de Maria.

« Je crois comme même que dieu a mis mon enfant dans ma vie, ce petit ange, mais, je lui dis que je n'espère rien de lui, pas pour moi, jamais, et je lui dis : ne crois pas que je suis en train de l'élever pour me battre avec une société dure afin que vous me redonnez quelque chose, non, c'est pour que vous se développez et soyez capable de se battre avec une société très difficile (…) Mais mon idée est celle de le conduire au point qu'il devienne un professionnel, c'est-à-dire, qu'il parvienne où je n'ai pu pas, à développer ce qu'il souhaite, à bien aimer sa mécanique des voitures » (Annexe 1, ligne 914).

Pour Maria, Alejandro représente donc l'espoir du bonheur qu'uniquement un enfant plein de vertus comme lui peut réussir. Ces descriptions montrent la présence d'un moi-idéal voire la représentation d'une divinité. *« J'ai confiance en lui et je suis sûr qu'il va devenir un grand être humain, tellement grand, je suis sûr que nous aurons la chance de le voir dans une place très importante dans la société, je suis sûr, je le pressens, parce que c'est mon enfant mais aussi parce qu'on connait ses virtus, c'est-à-dire, Alejandro est magique dans tout la magnitude de la parole »* (Annexe 1, ligne 1170).

Alors, la magnificence attribuée à cet enfant n'est pas uniquement parce qu'il représente un bel avenir. Cet enfant, comme nous le verrons, est aussi vu comme le miracle de la vie. Pour montrer comme cette idée s'est configurée dans le discours de Maria, nous avons analysé trois épisodes de la vie d'Alejandro, à savoir : l'épisode qui concerne ses origines,

l'épisode de son accouchement et ses premiers ans de vie, et l'épisode du processus de rétablissement de droits. Concernant le premier épisode, nous reprenons le témoignage de Maria autour de ce qu'a signifié pour elle la grossesse.

« Alors (Elle sourit), que je vous dis, pour moi il a été… très difficile, vraiment, le jour quand je me suis rendue compte que j'étais enceinte a été hmm, très, très difficile pour moi, à mon avis ça a été un coup très bas (…) Ehh, lamentablement, il avait par forcement que l'accepter, j'étais déjà enceinte, il n'avait rien à faire, parce que je n'ai jamais été d'accord avec l'avortement… Mon enfant est né à cause de quelque chose d'abrupt… de, lamentablement il s'agissait de, plusieurs fois… c'est pour ça que je ne bois plus l'alcool … parce que justement à cause de ça, Alejo est né » (Annexe 1, ligne 971/ ligne 997).

Selon ce témoignage, il paraît que la grossesse de Maria a été en principe signifiée comme quelque chose d'abrupt. Ceci fait que la conception de cet enfant soit lié à l'angoisse provoquée par l'acte violent de l'abus sexuel, d'une part, et au fait de devenir mère sans être préparée d'aucune manière, d'autre part. Par rapport à sa grossesse, Maria affirmait ce qui suit :

« Pleine d'angoisse, parce que d'ailleurs la vérité c'est que lui, il a été le produit d'un viol, ce n'est pas facile d'accepter, c'est quelque chose difficile, savoir qu'il a été quelque chose abrupt, quelque chose qui n'est pas parce que on veut mais parce qu'il y a des personnes avec une mentalité, je ne sais pas, nocive, absurde, perverse ; qui utilisent beaucoup des trucs que, que, ne vient pas à cette occasion, tout simplement parce que l'on dit non. Donc, faire quelque chose abruptement, en utilisant la force, ça ne me va pas bien, je crois que non, alors, au début, il a été très difficile, lorsque l'enfant est né, vraiment, il a été du bonheur quand je l'ai vu sortir de mon corps, très beau parce que j'ai pu, ehh, je n'ai due pas utiliser le truc qui tous les femmes doivent utiliser, il est né sur le lit normal de la chambre de l'hôpital et il est sorti avec ses petits pie en sortant aussi la masse du placenta… c'est (Elle respire) une sensation indescriptible, c'est-à-dire, on ressent du bonheur, hm, de la peur, hm, comment dire ? Dieu, et alors ? Et l'avenir ? Je vais faire quoi ? » (Annexe 1, ligne 1066).

Nous arrivons ainsi à l'épisode de l'accouchement d'Alejandro. Nous y voyons les sentiments du bonheur mais aussi de l'angoisse évoqués par Maria au sens d'un vécu qui a été pour elle impossible à décrire. D'ailleurs la difficulté de trouver une réponse à ce qui arrivait à Maria, rend compte de son état de solitude et de vulnérabilité. Nous constatons ainsi que pour Maria, ainsi que pour sa mère, la grossesse et l'accouchement ont constitué un évènementinattendu dont l'impact l'a quasiment fait effondrer. C'est pourquoi nous affirmons que son enfant port aussi la valeur négative de ce qui provoque la perturbation.

En somme, dans l'hypothèse où Maria a incorporé psychiquement l'élément perturbateur projeté par sa mère, il est probable que cet élément ait aussi projeté sur Alejandro. Alors, nous pouvons dire que la transmission psychique entraîne la répétition de ce que Benghozi (2013) nomme « le donné en brut ». Cette donné, comme nous essayerons de montrer, a été toutefois élaborée psychiquement au niveau du lien entre Maria et sa mère. L'élaboration de cette donnée en brut, c'est-à-dire, le passage de cette représentation inconsciente de l'enfant en tant qu'agent perturbateur à celle d'un enfant idéalisé, porte d'autres valeurs accordées à Alejandro grâce à la fonction catalytique qu'il a rempli pour sa mère et sa grand-mère.

En fait, cette fonction accordée à Alejandro, nous la constatons déjà depuis le moment où Maria a raconté la nouvelle de sa grossesse à sa mère. *« Elle m'a embrassée et m'a dit : ma fille, n'avortez pas, s'il faut griffer la terre, on le fera, c'était ma grande peur parce qu'elle était déjà malade. C'est vrai, ma mère m'a beaucoup soutenue, aussi ma sœur Grèce »* (Annexe 1, ligne 1014). Alors, concernant le rapport entre Maria et sa mère, il faut souligner les changements dans ce que nous avons nommé la seconde partie de leur l'histoire. C'est la période depuis la conception d'Alejandro jusqu'à la mort de sa grand-mère lorsque il avait cinq années. L'accouchement d'Alejandro a mobilisé psychiquement chez Maria et sa mère certains éléments qui ont constitué le continent psychique qui a accueilli ce nouveau venu de la famille Lopez. Dans le cas de sa grand-mère, nous constatons par exemple que l'acceptation et le soutien qu'elle a donnés à sa fille et son petit-fils, n'ont rien à voir avec la réaction qu'elle avait eu lorsque Maria est née. D'ailleurs la mère de Maria et sa sœur ont été celles qui se sont chargé d'Alejandro à cause de l'impossibilité psychique de Maria pour le faire. En effet, c'est la grand-mère d'Alejandro la personne qui a joué le rôle de mère pour lui jusqu'à le moment de son décès.

« Juste après que ma mère est décédée… Mon enfant avait trois ans et demi et je n'avais pas assumé le rôle de mère, non, vraiment, non, parce que pour moi, dans mon esprit, je savais qu'il était mon enfant parce que j'ai vu quand il est né, je savais qu'il 'était mien, mais je n'assumais pas ce rôle-là, non, parce que c'était ma mère et ma sœur qui se chargeaient d'Alejo, c'est-à-dire, je ne me chargeais que des langes, du lait, des compotes, des médicaments, quand il tombait malade je l'amenais à l'hôpital et tout ça. Mais je ne me conduisais pas comme mère dans tout le sens du terme, c'est-à-dire, moi, dans mes conditions, je n'en acceptais pas, je ne voulais pas accepter qu'il était mon enfant, c'est-à-dire, non, j'avais une sorte du blocage dans la tête » (Annexe 1, ligne 1078).

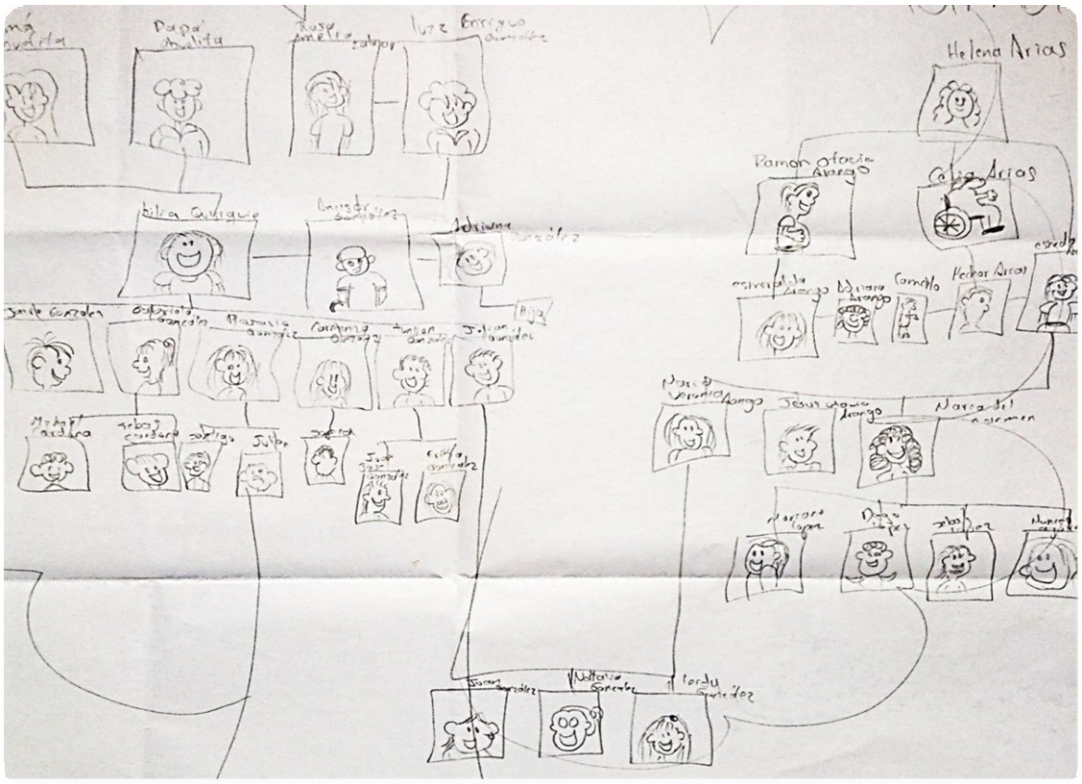
C'est ainsi que l'acceptation, le soutien et l'éducation effectués par la grand-mère *d'Alejandro*, a emmené au rapprochement entre elle et Maria. Par ailleurs ce rapport entre cette mère et sa fille s'est aussi fortifié à cause de la maladie de la mère. Pourtant la conséquence de cela a été le sacrifice de la vie personnelle et professionnelle de Maria.

« J'ai travaillé à Soacha Cundinamarca, à Bogota, aussi à Cucuta, c'est-à-dire, dans plusieurs lieux, j'ai travaillé aussi à Pereira, mais, écoutez, je crois que le destin ou dieu tient quelque chose de bon pour moi, quelque chose trop grand, je ne sais pas, ou pour mon garçon peut-être, c'est ça, parce que j'ai renoncé à tout pour ma mère, à tout ce que j'aie pu avoir dans la vie : mes boulots, mes bons emplois, mes commodités. Je ne sais pas si ça, comment je vous dis ?, c'est quelque chose à se lamenter comme beaucoup de personnes m'ont dit, « vous avez été stupide, vous avez tronqué votre vie, eh, votre être pour, pour votre mère ». Je ne m'en regrette pas, parfois, lorsque je me trouve dans une situation difficile ou comme ça, je dis : Oh mon dieu ! Mais je ne le regrette pas « doctor », je dis : ça a été le plus beau que j'ai pu avoir fait pour ma mère, c'est-à-dire, le fait d'etre resté avec elle et ne l'abandonner jamais » (Annexe 1, ligne 874).

En un mot, le rapport entres elle-deux s'est donc fortifié grâce au sacrifice que Maria a fait de sa propre vie. Ce sacrifice nous l'interprétons en tant que paiement de Maria de la dette contractée avec sa mère pour s'occuper et éduquer Alejandro. Autrement dit, la vie d'Alejandro qui a été gardée par sa grand-mère, c'est la vie que sa mère a payé avec leur vie. La valeur de la vie d'Alejandro est donc celle de la vie de sa grand-mère qui s'est consacré dans les dernières années pour l'éduquer. C'est pourquoi Maria a sacrifié sa carrière et ses projets personnels afin de soigner sa mère. Pour tout cela nous affirmons en manière d'hypothèse qu'Alejandro représente la vie sacrifiée dont le sens est celui de l'espoir. D'ailleurs, la valeur du sacrifice en tant qu'espoir, nous la retrouvons dans la promesse que Maria a juré à sa mère, à savoir, celle de faire d'Alejandro un grand homme.

« Alors, ce que je souhaite c'est tout du bonheur du monde, qu'il arrive à se réaliser en tant qu'homme, pour finalement un jour me dire : voilà mama, n'importe qu'il ne me dit pas merci, mais que je dis : uy mon dieu merci, regarde, et dire : uy, regarder le ciel et dire : regarde mon mère ça y est » (Annexe 1, ligne 908). Voilà pourquoi l'idée inconsciente que représente Alejandro en tant qu'un élément perturbateur, c'est aussi liée aux représentations de l'espoir et d'une promesse. Alejandro se constitue ainsi en un contenant psychique pour sa mère et sa grand-mère où les éléments psychiques qu'elles ont déjà projeté réussissent des valeurs différentes. En résumé, Alejandro condense dans la trame de sa vie qui articule son origine et son avenir, le malheur de l'inattendu, la divinisation du père et son enfant, les fautes de sa grand-mère, la dette de sa mère et l'illusion de la famille.

La famille Pérez



La famille Perez est constituée par Carlos (le père), Luisa (la mère) et leurs trois enfants : Monica (16 ans), Paula (15 ans) et Miguel (13 ans). A l'époque[18]à laquelle nous avons réalisé ces entretiens, Paula était confiée à l'ICBF et habitait en conséquence chez une famille de substitution dans la ville de La Merced (Caldas). Luisa et ses autres deux enfants habitaient dans la même maison tandis que Carlos vivait à la maison de ses beaux-parents. Luisa travaillait comme secrétaire d'une institution publique et Carlos prêtait ses services en tant que maître d'œuvre.

Monica était en dernière année d'école secondaire alors que Miguel suivait la huitième année. Quant à Paula, elle était dans l'avant dernière année de l'école secondaire dans une institution éducative à La Merced. La raison pour laquelle l'ICBF s'était chargé de Paula concernait une relation avec un petit ami que Paula avait commencé un an avant. Depuis cette relation, les résultats scolaires de Paula ont changé et elle a commencé à s'enfuir de l'école. Ce qui a conduit Luisa et Carlos à interdire cette relation à Paula. Mais, un jour où Luisa et Carlos ont retrouvé Paula et son ami dans la rue, Carlos a réagi de manière violente en frappant l'ami de sa fille.

[18]Le jour où nous avons réalisé l'entretien avec Paula, les professionnelles de l'ICBF chargées de sa situation étaient en train de décider de son éventuel retour dans sa famille.

C'est pourquoi Paula a décidé à ce moment en s'aller pour vivre avec son petit ami et la famille de celui-ci. Miguel, son frère, à la suite de cet évènement, a décidé de s'en aller aussi pour accompagner sa sœur. Paula et Miguel ont refusé l'idée de revenir avec leur propre famille à cause du mécontentement de leurs parents par rapport à la relation de Paula et notamment par la possibilité d'une réaction violente de la part de leur père. Pour donner des arguments à leur intention de ne revenir pas chez leurs parents, Paula et Miguel ont affirmé que leur père les maltraitait. Cela cependant a été démenti par Luisa, leur mère.

La raison pour laquelle Paula a été prise en charge par l'ICBF concerne sa décision de ne pas revenir à son foyer depuis ces événements. Cette prise en charge a eu pour objectif, en premier lieu, celui d'éviter que les comportements de Paula entraînent plus de difficultés avec ses parents. En second lieu, l'objectif a été de faciliter le rapprochement et la réconciliation entre Paula et ses parents. Pour la famille Perez la prise en charge n'était pas néanmoins un processus inédit. Cela faisait trois ans, mais pour d'autres raisons mais toujours avec Paula comme protagoniste, que Carlos et Luisa avaient sollicité de l'aide à l'ICBF.

Cette sollicitude s'est fait lorsque Carlos s'est rendu compte des vols que Paula avait faits de son argent. C'est donc à cause de ces vols que l'ICBF a décidé confier à Paula à une famille de substitution. A près quelques mois de rester dans la famille de substitution, Paula est revenue dans sa famille. Paula n'a plus volé et la vie familiale s'est normalisée jusqu'aux évènements de la deuxième prise en charge par l'ICBF.

Les vols d'argent, les fugues de l'école et du foyer, les résultats scolaires insatisfaisants, les soupçons de situations de maltraitance, la crainte d'une possible réaction violente du père, constituent en résumé les difficultés des dernières années de la famille Perez. Alors, étant donné que ces difficultés nous ne les comprenons pas comme des difficultés exclusivement attachées à Paula, nous oserons les lire comme des expressions de la dynamique psychique familiale. Pour cela, nous parlerons des épisodes de violence conjugale et de maltraitance physique.

En ce même sens, nous devrons souligner aussi la relation conflictuelle de Monica et Paula qui date de l'époque de leur enfance. C'est le type aussi de rapport qui a existé entre Miguel et Paula avec leur père. Par contre, il faudrait tenir en compte le rapport affectueux et proche qui existe entre Monica et son père. Pour Monica, son père est d'ailleurs un père tendre et affectueux. Le rapport de Monica avec son frère est décrit par elle comme une relation amicale puisque ils aiment bien bavarder et faire ensemble quelques activités. D'après Monica, sa relation avec sa mère est positive bien qu'elle la voie comme une mère enquiquineuse mais en même temps permissive.

Aux yeux de son père, Monica est une jeune femme qui aime bien étudier, respectueuse, de vocation artistique et surtout qui n'a pas donné de problèmes. Quant à Paula, au-delà des difficultés avec sa sœur, il ressort sa capacité à dessiner. Monica est donc la fille aînée, talentueuse et disciplinée, proche de son père, en bonne relation avec sa mère et son frère mais d'un rapport difficile avec sa sœur Paula. En revenant à Paula, nous devions aussi faire référence à la description qu'elle a faite de ses relations avec sa mère et son frère respectivement.

Concernant sa mère, Paula affirme qu'il s'agit d'une relation assez bonne, proche et affectueuse. Monica est donc plus proche de son père alors que Paula l'est de son mère. Avec son frère, le rapport est vu aussi de manière très positive. En fait, ils partageaient différentes activités et possédaient une bonne communication. En un mot, ils ont un rapport d'amitié. Monica et Paula ont établi une bonne relation avec leur frère. Du point de vue de ses parents, Paula est aussi une jeune femme intelligente et consacrée à ses études mais qui à partir de la relation avec son petit ami a commencé à perdre de l'intérêt pour ses activités.

A l'égard de ses parents, Paula préférait errer tous les jours dans les rues en s'exposant aux risques de devenir droguée ou enceinte. Au contraire de Paula, Monica ne reconnaît aucune qualité à sa sœur. D'ailleurs, Monica évoque ce qu'elle déteste le plus chez sa sœur, à savoir, ce qu'elle définit comme « l'arrogance » qu'elle exprime par rapport à leur famille.

Voilà donc Paula, la fille au milieu de la fratrie, assez proche de son frère mais d'une relation compliquée avec sa sœur ; qui a un rapport ambivalent avec son père tandis qu'avec sa mère elle a une relation très positive. C'est la fille qui aux yeux de ses parents a perdu son chemin à cause de son petit ami. Concernant Miguel, la relation avec sa mère est bien valorisée par lui par rapport à celle avec son père. De celui-ci, nous pourrons ressortir deux situations d'agression physique. En outre, Miguel reproche à son père le fait d'avoir expulsé sa sœur du foyer familial.

Malgré ces reproches, Miguel a évoqué certains moments avec son père pendant lesquels ils se sont amusés ensemble. Ce sont les moments pendant lesquels Carlos a appris à son enfant à jouer de la guitare et à faire du vélo. Par-delà les bonnes relations avec ses deux sœurs, il a affirmé aussi se sentir plus proche de Paula. Bien que Carlos ait reconnu aussi cette distance qui existe entre eux, il aime de son fils justement sa capacité à jouer de la guitare. Miguel est ainsi le fils cadet, proche de sa mère et de sa sœur Monica, ami de Paula et dont le rapport avec son père est marqué par l'ambivalence.

Après d'avoir fait ce portrait des enfants de cette famille, nous passerons maintenant à l'analyse de quelques particularités des relations de ceux-ci avec leurs parents mais du point du

vue du concept du lien (Delage, 2010). Nous proposons ce concept dans l'intention de pénétrer dans la réalité psychique des parents pour comprendre leurs processus et leurs contenus psychiques notamment la manière dans laquelle ces éléments psychiques déterminent leur parentalité et les rapports avec leurs enfants. Puis nous nous intéresserons à nouveau aux enfants afin d'analyser les logiques selon lesquelles ils s'inscrivent subjectivement dans la trame psychique du lien.

Carlos et ses parents

Carlos est né à Salamina il y 33 ans dans une famille formée par Iliana Jacomajoy et Germán Pérez. Carlos est le cadet de huit enfants dont six sont des mêmes parents et deux ne sont que des enfants de leur père. Carlos a vécu son enfance, jusqu'à l'âge de 12 ans, dans une ferme près de la vile de Salamina. Son adolescence de sa part, s'est passée dans la maison de sa grand-mère. Bien que pendant son enfance Carlos ait eu la chance d'étudier, il a préféré se consacrer au travail afin d'aider à son père qui est tombé malade (cancer) à cette époque.

« A l'âge de six ans, lors que j'avais six ans, j'ai dû commencer à travailler, c'est-à-dire, j'ai dit que j'ai dû parce que cela était nécessaire, n'est ce pas ? Mais je ne fais pas cela parce que mon papa m'obligeait ou parce que quelqu'un de la famille m'obligeait mais parce que je me suis aperçu de cette nécessité. C'était tellement une grande nécessité, en effet, ce que je faisais aidait mon père à supporter ses obligations économiques » (Carlos, Annexe 2, ligne 651). Il sera juste après de s'être installé chez sa grand-mère que Carlos a eu la chance de reprendre ses études à Salamina. En parlant de son éducation, Carlos souligne l'importance de celle-ci dans sa vie.

Nous verrons que pour Carlos l'éducation et le travail sont les activités primordiales dans la vie. En ce même sens, il faudrait reconnaître l'importance pour lui des valeurs telles que la responsabilité et le respect. Par ailleurs, Luisa et les enfants lui reconnaissaient des talents artistiques pour écrire de la poésie, jouer la guitare et faire de la peinture. Dans ce portrait d'un homme sérieux, laborieux et sensible, nous ajouterons un autre aspect de sa personnalité, ce qu'il a nommé son « introversion ». Ce que Carlos nomme introversion et que nous interprétons comme de la méfiance pour autrui, émerge dans son discours lors qu'il raconte l'histoire des origines de sa relation avec Luisa.

« Ecoutez, je, toujours, à cette époque, j'étais donc une personne très, aujourd'hui encore (éclaircit sa gorge), mais, j'étais très introver, fin, j'étais très introverti ; je n'étais pas une personne capable de s'ouvrir vers autrui, je n'étais pas très sociable » (Carlos, Annexe 2, ligne 553). Pour essayer de répondre pourquoi cette introversion, nous renvoyons à la partie de son

discours consacrée à sa mère notamment à ce qu'elle représente pour lui. Nous ressortons cette part de son histoire pour proposer une hypothèse sur sa méfiance en autrui.

Alors, nous affirmons que cette méfiance est liée avec la représentation psychique qu'il a de sa mère. Nous nous demandons ainsi quel lien psychique existe entre Carlos et sa mère. Iliana, la mère de Carlos, est née dans une famille indigène à l'époque de *La Violence*[19] en Colombie. Ses parents ont été assassinés par un des groupes armés qui ont participé à la guerre civile entre les membres du parti libéral et ceux du parti conservateur.

« Ce n'est pas nouveau, c'est du moins ce que ma mère nous raconte. Elle dit qu'elle, qu'eux, qu'ils habitent spécifiquement, je crois, à Sibundoy, Sibundoy dans la région du Putumayo, dans la campagne ; donc, apparemment, mm, une fois, lorsque elle était très petite, au cours d'une campagne électorale, ehh, pendant une nuit, ces hommes ont pris ses parents et les ont assassinés, ils les ont égorgés, en vue de cela, il était normal d'égorger les personnes » (Carlos, Annexe 2, ligne 438).

A la suite de cet évènement Iliana est devenue orpheline. C'est pourquoi elle a été adoptée par la famille de l'homme qui dans les années suivantes deviendrait son mari. Iliana a été emmenée par cette famille à la ville de Salamina, ville où elle a grandi et fondé sa propre famille. Lorsque Carlos parle de sa mère, nous notons qu'il s'agit pour lui d'un sujet sensible. Alors, il ne peut pas contenir ses larmes, notamment en rappelant les difficultés subies par sa mère à cause de son origine indigène. *« Alors, essentiellement, ce qui s'est passé ce que ma mère a été assez battue par, alors, je ne sais pas comment dire, pour le fait d'être ce qu'elle est parce que ma mère a des racines précisément indigènes, et, en effet, nous en avons aussi ; cela a été comme, comme une situation pour laquelle nous avons été marginalisés »* (Carlos, Annexe 2, ligne 492).

Carlos et ses frères ont subi aussi la stigmatisation sociale vécue par leur mère. *« Parfois nous-mêmes, par exemple à l'école, étions marginalisés à cause de cela, parce que nous étions les indigènes, et, et cela me touche parce que ma mère a vécu des situations assez dures avec différentes personnes voire avec certains membres de la famille »* (Carlos, Annexe 2, ligne 497). La tristesse de Carlos est causée de cette marginalisation socialmais surtout par la souffrance vécue par sa mère en ce sens.

« On apprend à se défendre et à travailler, on apprend à, à vivre et à progresser et à devenir une personne indépendante, à ne dépendre de personne ; et alors, cela a fait que, que la situation change pour nous et pour la famille, mais il certain que pour nous cela a été compliqué, parce que les personnes disent : regarde, c'est les indigènes, les 'mêmes', ceux je ne sais quoi, cette sorcière, et alors, c'est-à-dire, ils parlent toujours sur nous d'une manière

[19] **La Violencia** (*La Violence*) est une période de guerre civile en Colombie qui dura de 1948 à 1960.

méprisante, d'une manière que, je ne sais pas, je ne l'accepte pas parce que moi, je suis très fier de ma mère » (Carlos, Annexe 2, ligne 502). Pour comprendre cette tristesse chez Carlos, il faut tenir en compte ce que sa mère représente psychiquement pour lui.

« Chercheur: Votre mère et vous, étiez-vous très proches ? Carlos : Beaucoup. Chercheur : Est-ce que vous avez un souvenir spécifique de votre enfance? Tous, je crois (larmes), oui (…) Chercheur : Comment a été la relation avec votre mère ? Carlos : Excellente, ma mère est, ce n'est pas par le fait d'être ma mère, mais je dis : elle est comme un, comme un ange parce que, sans ma mère, je ne sais pas que je pourrais faire dans la vie (larmes) » (Carlos, Annexe 2, ligne 483).

Cette représentation psychique ou imago maternel chez Carlos, rend compte du type d'investissement psychique qu'il a fait de sa mère. Il y a pour nous un lien entre la méfiance en autrui et cette représentation psychique de sa mère. Nous supposons ainsi une possible articulation entre cette imago et l'idée selon laquelle l'autrui est un sujet cruel. Mais pour comprendre comment cette articulation est produite, il faut tenir en compte en tant que support psychique de Carlos, à sa mère et sa vie psychique. En ce sens, la représentation psychique que Carlos a de sa mère comprendrait certains contenus propres à la vie psychique de sa mère. Nous parlerons par conséquent d'un processus de projection de ces contenus issus des vécues tels que le rejet social, son adoption par une autre famille, son déracinement et la mort violente de ses parents.

C'est donc l'ensemble de ces contenus psychiques qui a servi de contenant psychique pour Carlos. C'est dans ce contenant psychique que l'imago maternel de Carlos fonde ses racines. En tant que représenté comme un ange, nous pourrons affirmer que cet imago répond à la nécessité de sa propre mère de protéger ses enfants d'une société méchante. Pour la formation de cet imago, il a fallu chez Carlos l'identification avec ces éléments psychiques de sa mère. La méfiance de Carlos en autrui découle ainsi de la méfiance de sa mère. La méfiance chez Carlos aura des motivations conscientes mais aussi des motivations inconscientes.

Les motivations inconscientes correspondent à certaines peurs propres à sa mère qui sont issues justement de traumas du passé. Voici donc ces contenus projetés par sa mère sur lui et avec lesquels il va à s'identifier inconsciemment. C'est cette composante inconsciente de son sentiment de méfiance en autrui, ce qui s'exprime comme symptôme au niveau de sa relation avec sa femme et ses enfants. La représentation que Carlos a de lui-même, son Moi, comprend ainsi, par exemple, l'impérieuse nécessité de sa mère de s'occuper de ses enfants et qui dérive de sa peur d'autrui. En un mot, le Moi de Carlos prend appui inconsciemment sur l'idée d'autrui comme menaçant et dangereux.

Sa position par rapport à autrui, au monde, à la société, nous la retrouvons ainsi déterminée par cette représentation de lui-même attachée à cette représentation de l'autrui. Cette position est conforme à une méfiance généralisée et non rationnelle qu'il a été pour nous possible d'identifier dans l'énonciation de son discours. C'est dans la logique de la production de son discours que nous pouvons repérer qu'il y a certaines phrases récurrentes telles que celles que Bardin (2007) nomme alibis de lieu commun. Nous parlons de ce type de phrases dites parce que l'interviewé espère l'acceptation de l'interviewer par le fait de recourir aux énoncés supportés par l'imaginaire collectif.

Dans ce cas, l'idée exprimée par Carlos à travers de ce type de phrases est celle d'une certaine cruauté inhérente à la société, d'une part, et celle par rapport à lui-même comme un sujet soumis à d'autre sujets, puissances ou conditions qui sont plus grandes que lui, d'autre part. La première de ces phrases par nous soulignée est celle qui est apparue à l'occasion de son récit du rejet vécu par sa mère. C'est ainsi qu'en cherchant une explication aux comportements des gens vis-à-vis de sa mère, Carlos dit : « les gens, les gens si ont envie d'être cruels, ils y arrivent, c'est la vérité, c'est ça » (Annexe 2, ligne 512).

Et bien qu'il ne s'agisse pas à vrai dire d'une phrase préfabriquée, nous constatons qu'elle traduit l'idée trop généralisée d'une méchanceté inhérente à l'être humain. C'est la raison pour laquelle nous supposons que Carlos attribue à l'autrui une puissance capable de le soumettre. En ce sens, son explication de ce qu'il appelle son complexe, son introversion, nous conduit à penser à l'impact que la société a eu sur lui. *« Aujourd'hui, je me rappelle de cela, je rigole parce que je ne sais pas comment, si j'étais comme cela, hmm, je ne sais pas comment j'ai pu trouver une petite amie, je ne sais pas. Chercheur : C'est-à-dire, vous ne parliez pas beaucoup. Carlos: C'est ça, c'est le même point concernant ce que je viens de dire, c'est la société, c'est à cause de la société »* (Carlos, Annexe 2, ligne 555).

Nous pouvons aussi citer deux phrases de plus pour illustrer cette idée selon laquelle il a été un sujet soumis à autrui, un sujet impuissant. En ce sens, Carlos cite une phrase très commune pour parler de ses difficultés pour étudier : *« Il aura besoin de l'argent et des vêtements »* (Annexe 2, ligne 545). Pour Carlos ce n'est pas suffisant d'avoir de l'argent pour étudier, il y a autre chose de nécessaire et qui est exprimé dans cette phrase sous le signifiant : « *vêtements ».* Littéralement, ce que cette phrase suggère c'est l'importance d'avoir les habits nécessaires pour étudier. Autrement dit, il faut être habillé conformément aux exigences du contexte du sujet. Ce que cette phrase exprime, c'est donc le besoin d'un sujet de répondre aux attentes d'autrui.

Par ailleurs, l'idée sur la présence incontestable des obstacles extérieurs pour progresser dans la vie, apparaît au moment où Carlos nous parlait des difficultés qu'il a retrouvées pour affronter les premières années de sa vie familiale. A cette époque il n'a pas pu

trouver un travail stable ce qui l'obligeait à accepter n'importe quel boulot. Cela parce que, disait-il : *« il a fallu faire n'importe quoi afin de, comme les gens disent, pouvoir survivre »* (Annexe 2, ligne 617). Ces phrases nous font penser à sa position de sujet. Pour Carlos la vie est difficile à vivre en raison des limitations représentées soit par autrui ou par certaines puissances et conditions plus fortes que lui.

Ce qui a attiré aussi notre attention par rapport à sa position de sujet, c'est la manière de se conduire dans conversation avec l'interviewer. Nous parlons spécifiquement de ce qu'il espérait de son interviewer, c'est-à-dire, la validation de son discours et par cette voie être reconnu. C'est là que nous interprétons aussi ces phrases une autre idée, celle selon laquelle le Moi est défini à l'égard d'autrui, c'est-à-dire qu'il y a une dépendance à autrui. En d'autres termes, ce que nous lisons à travers la position discursive de Carlos et selon le contenu de son discours, c'est que la société, la vie ou l'autrui, est la condition qui détermine son existence. De ce fait, la conception qu'il a de lui-même est celle d'un individu soumis à autrui. Le Moi de Carlos, selon notre hypothèse, a en tant qu'un de ses socles, une identification à la place d'un sujet assujetti.

Nous parlons néanmoins d'une identification, celle qui a opéré avec sa mère d'une manière inconsciente. Pour cela, il est probable que Carlos ait reçu de sa mère par la voie de la projection des contenus psychiques qui ont servi pour la formation de son Moi. L'image qu'il a formée de lui-même serait ainsi le reflet de ces contenus tels que des idées, des images et des sentiments exprimés dans le discours de sa mère ainsi que dans sa manière de le soigner et l'éduquer. Par rapport à la manière de sa mère de le traiter, nous déduisons que cette manière a été traversée par la peur et la méfiance en autrui. Par voie de conséquence nous pouvons affirmer que l'introversion de Carlos n'est que de la méfiance envers autrui, une méfiance issue de ses propres expériences mais aussi de la constitution de son Moi à partir de son identification psychique inconsciente à sa mère.

La position subjective de Carlos, celle de la passivité ou de l'assujettissement à autrui, c'est ainsi l'effet de cette identification et de la représentation psychique qui supporte cette identification, à savoir, celle de la mère vue comme un ange abimé. Mais, dans l'intention de donner plus d'éléments pour analyser la représentation de lui-même, c'est-à-dire, de la constitution de son Moi par la voie de l'identification, nous parlerons maintenant de son père. Pour parler du lien de Carlos à son père, précisons d'abord, par rapport à la formation du Moi, la logique qui soutient les processus d'identification avec ces imagos parentaux.

Comme nous l'avons déjà dit, la formation de l'imago ou représentation psychique parentale est précédée par un processus d'identification qui a pour objet les contenus psychiques transmis par les parents par la voie de la projection. L'imago parental est formé en conséquence par ces contenus qui, selon la modalité de l'identification, pourraient d'avoir une

origine inconsciente ou une origine consciente. Dans le cas de la représentation psychique que Carlos possède de sa mère, nous trouvons qu'elle renvoie à l'identification inconsciente chez Carlos avec certains contenus concernant le vécu de sa mère.

Nous avons là un imago constitué des contenus incorporés psychiquement par Carlos par la voie de l'identification projective. La représentation que Carlos a de sa mère comprend ainsi certains contenus psychiques si déterminants dans sa subjectivité mais de façon inaperçue pour lui. La manière selon laquelle cette représentation le détermine subjectivement renvoie justement à l'identification inconsciente de son Moi avec ce que lui a reçu par la voie de la projection psychique de sa mère. En conséquence, il y a chez Carlos une identification inconsciente qui sert à la formation de son Moi.

En ce sens, l'identification projective du Moi qui opère avec l'imago maternelle est une identification avec ces contenus à partir desquels cette représentation a commencé à se former chez lui. Nous parlons de ces contenus qui contiennent en quelque sorte ce que sa mère a vécu en constituant justement une réalité psychique chez elle qui est traversée par le traumatique. L'identification inconsciente du Moi chez Carlos est dès lors à l'élément traumatique transmis par sa mère. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que l'imago maternelle chez Carlos remplit d'une certaine manière la fonction de symboliser la souffrance de sa mère.

En un mot, cette imago maternelle chez Carlos s'est formée, d'une part, de ce qui sa mère a représenté de ce qu'elle a vécu. L'identification inconsciente chez Carlos comprend ainsi ces contenus non-élaborés qui sont liés à la souffrance psychique de sa mère et qui arrive à s'exprimer chez lui à travers du sentiment de méfiance en autrui. Dans cette perspective, les imagos parentaux comporteraient des contenus conscients et des contenus inconscients à partir desquels le Moi a pu se former par la voie des processus d'identification. C'est ainsi, comme nous le verrons, que du côté de l'imago paternelle chez Carlos, opère surtout une identification consciente à l'idéal du Moi.

Autrement dit, la représentation psychique du père chez Carlos rend compte de son idéal du Moi, c'est-à-dire, de son modèle à suivre. *« Lui, mon père (rigole), mon père faisait n'importe quoi, il était un fou, il réparait n'importe quel artefact, il peignait, il faisait des trucs par rapports à l'électricité, la réfrigération, la construction aussi ; il faisait, il se consacrait à faire différentes choses »* (Carlos, Annexe 2, ligne 517). Voilà pour Carlos un homme inquiet et dédié au travail, un homme remarquable qui représentait en conséquence son idéal d'homme et de père.

« En fait, moi par exemple, en réfléchissant à ce point-là, en ce qui concerne l'électricité, j'en ai de la connaissance, n'est pas ? Et cela c'est grâce à mon père car il était un homme empirique, mais, mais il était un homme inquiet, c'est pourquoi il avait besoin de tout

saisir pour le désarmer et l'armer ensuite. Mon père était comme ça, alors, je suis aussi comme ça, j'ai hérité quelque chose de lui, c'est ça qui m'a conduit à, à acquérir certains savoirs sur plusieurs choses » (Carlos, Annexe 2, ligne 520).

Or, ce que Carlos a hérité à notre avis, au-delà des savoirs techniques, c'est une sorte de perspective existentielle. C'est la perspective nourrie justement par cette représentation d'un homme empirique et bon travailleur, de l'homme qui arme et qui désarme des objets. Il s'agit du modèle paternel selon lequel il faut travailler et apprendre afin de progresser dans la vie. Cette consigne dérive donc de ce qu'il a appris de son père et qui est devenu psychiquement cette image de l'homme combatif et travailleur.

Alors, si par la voie du côté maternel nous avons attribué l'apprentissage chez Carlos d'une perspective tragique de la vie, du côté paternel nous retrouvons la contrepartie en quelque sorte de cette représentation de la vie qui privilégie l'effort, le travail et l'étude. La vie, telle que nous l'avons déduite du discours de Carlos, c'est tragique, alors, il faut travailler, étudier et lutter pour l'affronter. Pour illustrer ce point, rappelons ce qui Carlos a dit à propos d'un épisode de son enfance et autour d'autres moments. L'épisode de son enfance est celui de la maladie son père et par lequel il a décidé de renoncer à étudier pour consacrer son temps au travail.

« Je ne suis pas avancé sur mes études, ehh, parce que j'ai décidé d'aider mon père avec les activités de la ferme, avec beaucoup de choses. Et parce que moi, moi, j'étais comment dire, je ne sais pas, disons, à mon avis j'étais, par rapport à mes frères, le plus fort. C'est ça que mon père a vu de moi, je ne sais pas, ou c'est lui qui m'a éduqué pour devenir fort. Et alors, par exemple, il l'a donné à mon frère la possibilité d'étudier, mm, pas ça avec moi » (Annexe 2, ligne 658)

A cette époque Carlos a assumé les responsabilités économiques de sa famille en dépit de son désir d'étudier. Carlos a pourtant accepté avec fierté cette tâche assignée par son père à la suite de ce qu'il a considéré son exaltation en tant que le fils le plus fort. De ce fait, la représentation consciente que Carlos possède de lui-même est celle d'être l'enfant désigné par son père, par cet homme travailleur, empirique, fort, responsable et respectueux.

Tout ce qui précède indique que la formation du Moi chez Carlos par la voie des processus d'identification a donné lieu à une représentation de lui-même qui comporte un pôle inconscient et un autre pôle conscient. Le pôle conscient comprend l'idéal du Moi inspiré du modèle paternel, celui en fonction duquel Carlos juge ce qui est souhaitable et ce qui ne l'est pas. Voilà pourquoi le petit ami de sa fille Paula est jugé sévèrement par le fait de ne pas étudier pas et de ne rien faire dans la vie.

« Peut-être que ma position par rapport au petit ami de Paula soit erronée et soit-il un personne adéquat pour elle. Mais il y a une chose sur laquelle je réfléchis, si une personne n'a jamais étudié, si elle n'est pas intéressée de se préparer, de s'aider elle-même et qu'elle ne souhaite pas que les autres personnes avancent dans la vie, je ne crois pas que cette personne-là soit une personne avec laquelle on puisse établir une relation. Je pense comme ça, je ne sais pas, je peux être erroné, j'espère ça (rigole). J'ai toujours dit : j'espère me tromper, mas c'est le temps qui a le dernier mot » (Carlos, Annexe 2, ligne 759).

C'est là que nous constatons l'influence de l'idéal du Moi dans le message : soyez-vous préparé pour lutter, pour travailler, pour étudier. Avancer dans la vie dépend donc de réaliser cette idée, ne pas la développer, c'est devenir un bon à rien. En un mot, le modèle de vie, le modèle de l'homme, est celui qui est représenté par son imago paternelle et avec lequel existe une identification principalement consciente. Nous concluons ainsi qu'au sein des liens de Carlos avec son papa et avec sa maman respectivement, son Moi s'est formé, de même que son idée sur ce que la vie est et la manière donc de affronter.

Alors, compte tenu ces imagos parentaux et ces représentations de lui-même, l'autrui et de la vie, nous essayerons de comprendre comment la subjectivité de Carlos participe dans la co-construction du système familial. De même, notre intention est de comprendre la dimension psychique du lien qu'il a établi avec sa femme et avec ses enfants à partir des contenus et des processus de la transmission psychique. Etant donné que notre intérêt est centré sur les liens qui servent de base pour la co-construction du système familial, il faut penser à l'autre sujet avec lequel s'est formé le lien original de ce système. C'est la raison pour laquelle nous nous permettrons envisager l'histoire de Luisa et sa subjectivité afin de comprendre le lien avec Carlos et de cette manière comprendre leurs enjeux de parentalité.

Luisa et ses parents

Luisa est née à Salamina il y a 32 ans. Ses parents, Rosa Marin et Pedro Gomez, ont eu aussi un autre enfant. Mais, hors de cette relation, chacun a eu d'autres enfants. La mère de Luisa a eu une fille et son père en a eu deux. La mère de Luisa est morte quand elle avait 13 ans, ensuite, elle a vécu, sauf certaines périodes, avec son père et son frère jusqu'au moment où elle est devenue enceinte. De sa mère, Luisa n'a pas beaucoup de souvenirs bien qu'elle ait vécu avec elle pendant treize ans. En revanche, nous trouvons que son père émerge assez souvent dans son discours. Pour le dire autrement, son père est l'un des protagonistes de son histoire de vie alors que sa mère ne joue qu'un rôle secondaire.

« Mm, je n'ai que peu souvenirs de ma mère (silence). Qu'est-ce que je m'en souviens ? Je me souviens que ma mère était très modeste, mon père aussi, mon père était

très, un homme avare, je dirais (rigole), très avare ; mon père était le type de personne qui, par exemple, mesurait les provisions, s'il achetait un kilo de sucre, il gardait un demi-kilo dans une caisse et tous les jours il en sortait la quantité nécessaire. Par ailleurs, ma mère a subi maltr, comment dit ? De la violence intrafamiliale, mais, ma mère était une personne tellement passive, sauf lorsque quelqu'un l'énervait, si ça arrivait, quelle peur » (Luisa Annexe 2, ligne 909).

Dans ce témoignage, il est intéressant de voir comme à la place des souvenirs de sa mère ce qui arrive c'est la question de son père. De sa mère néanmoins, elle n'évoque que sa modestie, sa passivité, le fait d'avoir été maltraitée et la peur qu'elle provoquait lorsqu'elle s'énervait. Les autres souvenirs par elle soulignés, sont apparus dans les témoignages au sujet de la maladie et la mort de sa mère.

« Alors, qu'est-ce que je peux lui dire, ma mère était coincée au lit depuis un an, mais elle restait surtout presque tout le temps à l'hôpital, elle était très malade et pour cela elle devait aller souvent à l'hôpital pour recevoir différents traitements (…) Au moment où les médecins ont découvert qu'elle souffre de diabète, elle était déjà avancé, c'était le degré un, c'est pourquoi elle a commencé une diète rigoureuse (…) Eh, elle a commencé déjà à subir les comas diabétiques et pour cela elle rentrait à l'hôpital tous les quinze jours. Elle y restait un mois et puis elle rentrait chez elle et restait pendant plus ou moins huit jours. Je me rappelle donc que, dans les derniers huit mois, elle a décidé de vivre avec notre grand-mère (…) Elle est rentrée encore une fois à l'hôpital mais pour y rester jusqu'à sa mort. Elle est demeurée deux ou trois mois inconsciente jusqu'au momentoù elle est tombée dans un état de coma total, tel qu'un végétal, et puis, elle est morte. Cela a été très difficile pour moi, bien que, à vrai dire, nous étions un peu détachés d'elle parce qu'elle, elle n'était pas déjà à la maison, ça fait un an que nous la voyions presque jamais. Mais cela a été très difficile » (Annexe 2, ligne 895).

Il y aura aussi un autre témoignage où la figure de sa mère apparait. En parlant de la relation avec sa fratrie, spécifiquement de sa relation avec l'une de ses sœurs, avec celle qui n'est que la fille de sa mère, nous verrons émerger un souvenir remarquable de sa mère.

« J'ai l'impression, peut-être, j'étais tellement égoïste, je me battais avec ma sœur, j'ai l'impression qu'elle avait l'intention de me voler l'amour de ma mère, de mon père, c'était ça. Je l'expulsais de notre maison, parce que, je me rappelle que ma mère lorsque, lorsque elle nous visitait, elle lui donne de la viande, c'était ça. Alors, ush, je devenais hystérique, je l'insultais en lui disant : 'Partez ! Vous étiez là pour manger la nourriture que mon père nous a donnée et il n'est pas votre père'. Alors, des choses comme ça, très dures, des choses horribles, parce que je la traitais si mal. C'est dommage parce que je rappelle bien que ma mère tombait à pleurer et me disait : 'ma petite, pourquoi vous étiez comme ça ?' » (Luisa, Annexe 2, ligne 927).

L'apparition si faible de sa mère dans son discours ou ses apparitions rares liées à la figure de son père, nous interpellent sur ce qui pour Luisa psychiquement représente sa mère. Il s'agit d'une représentation énigmatique compte tenue son invisibilité dans le discours de Luisa. Dans cette hypothèse, nous nous appuierons sur le dessin de l'arbre généalogique pour ajouter ce que nous avons interprété par rapport à la place de la mère dans la famille de Luisa. En considérant ce dessin qui a été réalisé par Monica, nous pourrons remarquer que la personne qui a été dessinée à la place de la grand-mère maternelle n'est pas la mère de Luisa mais sa grand-mère.

Mettre à la place de la grand-mère maternelle celle qui est l'arrière-grand-mère, nous l'expliquons par le fait que Monica et ses frères n'ont pas connu celle qui en effet a été leur grand-mère maternelle alors qu'ils ont pu connaître leur arrière-grand-mère. Cette confusion nous ne s'explique pas uniquement parce que Monica et ses frères traitent comme grand-mère leur arrière-grand-mère.Il s'agit d'une dépréciation en quelque sorte de la place maternelle. La place maternelle au regard de Luisa, c'est ainsi une place qui a été donnée à sa grand-mère. Ce faisant, les enfants de Luisa ont eu ainsi la chance de voir leur arrière-grand-mère comme leur grand-mère.

Cela parce que Luisa, indépendamment de la mort précoce de sa mère, n'a pas gardé un lieu pour elle dans son discours. Ce que nous appelons confusion n'est que l'invisibilisation énigmatique de sa mère dans son discours. Là, nous proposons que cette mésestime ou invisibilisation, c'est l'effet d'un certain processus psychique défensif chez Luisa. En d'autres termes, la faiblesse propre à la représentation psychique de la mère pour Luisa est le produit d'un conflit psychique chez elle. En conséquence, la façon de représenter la mère et la place qu'elle occupe dans son discours, il faut la comprendre du point de vue de l'économie psychique de Luisa.

L'impossibilité de Luisa de reconnaître la place maternelle rend donc compte d'un conflit psychique. La représentation faible de sa mère dans son discours remplit ainsi une fonction par rapport à ce conflit. Mais qu'est que ce conflit ? Est-ce que ce conflit est noué au lien de Luisa avec son père? Ou, quelle est la raison pour laquelle le discours de Luisa au moment de se référer à sa mère se tourne vers son père ? Pourquoi le souvenir référé à sa mère fait irruption ? Ou est-ce que la question en jeu, au bout de comptes, n'est que la dispute de l'amour du père ?

Pour ces questions, nous devons reconstruire par conséquent le lien de Luisa avec son père. Pour cela, nous nous permettrons de différencier l'histoire de ce lien en deux parts. La première qui concerne ce que Luisa a vécu jusqu'au moment où son père a découvert qu'elle était enceinte, et la deuxième qui fait référence justement à ce qui s'est passé lors de cet évènement. Nous essaierons avec cette distinction mettre en évidence les avatars d'un lien que

nous ne pourrons décrire qu'ambigu. L'ambiguïté de ce lien s'explique précisément par les deux images avec lesquelles Luisa représente son père, à savoir, une première image à l'époque antérieure à la naissance de Monica, et une deuxième image apparue à la suite de cet évènement.

Les avatars sont spécifiquement ces représentations, celle d'un père tyrannique, en principe, et celle d'un père affectueux et bienveillant qui resurgit après. La première de ces représentations est située dans le discours de Luisa au sujet des évènements qui se sont passés lors de la mort de sa mère. « *Alors, mon père était un homme autoritaire et ne me permettait pas de sortir, il était vraiment jaloux, mais je sais bien qu'il se comportait comme ça pour nous protéger. Cela parce que ma mère est morte lorsque j'avais 13 ans, alors, j'ai dû m'occuper de lui »* (Luisa, Annexe 2, ligne 789). À la suite de la mort de sa mère, Luisa s'est occupé de son père, raison pour laquelle cet homme la protègerait jalousement. C'est pour cela que Luisa a dû abandonner l'école pour se consacrer à s'occuper des demandes de son père.

« J'étudiais en quatrième ou la cinquième année, cinquième année, je ne me rappelle pas, c'est la cinquième, et mon père m'a ordonné de ne pas étudier parce que pour lui le fait de savoir lire, écrire, et d'être capable d'additionner et de soustraire était suffisant, c'est-à-dire, les savoirs basiques pour vivre (...) Je n'étudie pas pendant deux ans plus ou moins lors de la mort de ma mère » (Luisa, Annexe 2, ligne 804). Ce régime paternel n'obligeait pas uniquement Luisa à renoncer à l'école, elle serait obligée de résigner sa vie personnelle au bénéfice de la réalisation des tâches du foyer et de la satisfactions des besoins de son père.

Tout ce qui précède nous indique que le père de Luisa l'a assignée à la place d'épouse. Nonobstant cela, son père n'a épargné aucun effort pour retrouver quelqu'un pour remplacer sa femme récemment morte. *« Ecoutez, je ne comprends pas mon père réellement, mon père était un coureur de jupons. Pendant son mariage avec ma mère, il avait déjà une maîtresse, lorsque ma mère est morte il avait déjà une autre femme. Je me souviens qu'un mois après d'être morte ma mère, mon père a amené une petite fille chez nous. C'était une fillette qui avait l'âge de 15 ans et qui avait un bébé »* (Luisa, Annexe, ligne 815).

Luisa a commencé à s'occuper de son père au détriment de sa propre vie alors que son père amenait différentes femmes au foyer, l'une après l'autre, pour occuper la place de de sa femme. Comme nous venons de dire, la première de ces femmes a été cette jeune fille et son petit enfant. *« Chercheur : Mais cette jeune fille, est-ce qu'elle était sa femme ou sa fille ? Luisa : Non, c'était sa femme, sa femme, elle avait presque le même âge que moi, j'avais 13 ans et cette petite fille 15 ans, elle avait un petit bébé, je me souviens de ça »* (Luisa, Annexe 2, ligne 820).

L'arrivée de cette femme a donc causé un choc chez Luisa. La présence de cette fillette a d'ailleurs augmenté cette perplexité par rapport aux comportements de son père, celle qu'elle

a exprimé dans son affirmation *« (…) je ne comprends pas mon père réellement ».* Qu'est-ce que ce qui Luisa ne comprend pas réellement de son père ? Pourquoi cette relation de son père avec cette petite fille a été chez elle une source de confusion ? Est-ce que cette confusion est liée à la décision de son père d'amener cette jeune femme au foyer dans l'intention de lui donner la place que Luisa en quelque sorte occupait ?

Si oui, l'expression *« je ne comprends pas mon père réellement »* ne nous indique pas uniquement son mécontentement par le fait d'avoir vu son père substituer sa mère avec cette jeune femme. Ce que nous indique surtout ce mécontentement, c'est une idée implicite, inconsciente pour mieux dire, que nous pourrions exprimer au sens la phrase suivante : *« pourquoi remplacer ma mère avec une jeune femme si je suis déjà là »*. Nous supposons ainsi que le lien entre Luisa et son père ne fonctionnait pas exclusivement dans la logique père-fille.

Pour ce lien se configuré en ce sens, il a fallu de la responsabilité attribuée à Luisa de la part de son père d'occuper la place de sa femme et de l'assimilation qu'elle a fait de cette mission. Bien que les faits semblent montrer l'intention de cet homme de former une nouvelle relation, ce qui psychiquement se déroulait chez lui était l'idée de voir sa fille comme sa femme. C'est justement cette idée d'être la femme de son père, que nous estimons en tant que la source du conflit psychique chez Luisa. Nous parlons d'une idée inconsciente qui ne se reflète pas dans ces faits mais qui constitue la réalité psychique inconsciente de Luisa et de son père.

Par rapport à ces faits, nous constatons l'intérêt du père de Luisa de rencontrer toujours une femme pour remplacer sa femme. Cela nous le constatons justement par le fait de retrouver une autre femme auprès de la jeune femme. Alors, loin de réfuter l'existence de cette idée inconsciente, ce que ce changement d'une femme par une autre nous permettra d'identifier, c'est justement la mise en jeu de cette idée dans la dynamique relationnelle entre Luisa et son père. *« Puis de ça, cette jeune femme s'en est allée, elle est allée avec le père de son bébé. Mon père donc a retrouvé une autre femme, une femme qui avait quatre enfants. Quatre enfants ? Deux jumelles et deux garçons. L'un de ces garçons est devenu mon petit ami. Mon père nous permettait de sortir ensemble. Le dimanche arrivait et mon père me permettait de sortir avec lui »* (Luisa, Annexe 2, ligne 822).

Dans cette nouvelle scène familiale, nous retrouvons donc une nouvelle copine pour le père de Luisa, une femme mature qui est arrivée accompagnée de ses quatre enfants. L'un de ces enfants deviendra le petit ami de Luisa. Il s'agit d'une relation adoptée et stimulée par le père de Luisa dont la posture ne correspond pas curieusement à celle du père autoritaire et jalou décrite par Luisa.Cela parce que, nous verrons, son père possédait un intérêt particulier au sujet de cette relation. C'est l'intérêt de procurer la stabilité à sa propre relation avec sa nouvelle femme, la mère du petit ami de Luisa. La fonction de Luisa ne serait là que celle de

faciliter la stabilité de la relation amoureuse deson père, une stabilité qui a été menacée justement à partir du moment où Luisa a connu à Carlos.

« Je me souviens que lorsque j'ai commencé mon cours du soir, j'ai eu la chance de connaître Carlos. A partir de ce moment-là il a commencé à attirer mon attention, ce pour ça que l'autre garçon ne m'intéressait pas. Alors, je me suis disputée avec lui, je l'ai dit à ce garçon que je ne voulais pas continuer ma relation avec lui. Et mon père! Mon père s'est énervé beaucoup car il disait que grâce à ma relation avec ce garçon sa propre relation pouvait se stabiliser. Du coup, je me suis disputée avec lui, je me suis disputée avec ma belle-mère, je me suis disputée avec tous, c'est ainsi que la relation de mon père avec cette femme commençait à s'abimer » (Luisa, Annexe 2, ligne 830).

Lorsque la relation de Luisa avec ce garçon s'est terminée, elle a pu commencer sa relation avec Carlos malgré l'interdiction de son père.

« Il n'a pas été d'accord avec cette relation car j'avais une relation avec l'enfant de ma belle-mère. Mais évidemment, cette relation était convenable pour lui ; voilà ma question. Alors, j'ai commencé à rencontrer Carlos et mon père exprimait son désaccord en disant qu'il était un drogué. Mais Carlos a été un homme très bien éduqué, il vient d'une bonne famille. Mais mon père s'était obstiné et m'interdisait de rencontrer n'importe quelle personne. Carlos et moi continuions à sortir quand même. A ce moment-là, il me semble que mon père a laissé la maison pour aller vivre avec une autre femme » (Luisa, Annexe 2, ligne 947).

Le désaccord de son père face à cette nouvelle relation de Luisa était à cause de l'impossibilité de continuer dans sa propre relation mais aussi parce que il avait l'intention de protéger sa relation avec sa fille. Autrement dit, la fonction de la relation de Luisa avec ce garçon n'était pas celle de retenir la mère de celui-ci mais celle rester au côté de son père. C'est ainsi que nous affirmerons que l'irruption de Carlos en tant que tiers dans cette scène a mis en menace le lien entre Luisa et son père.

Nous supposons ainsi que ce lien avait été fortement investi psychiquement autant par Luisa que par son père. Cette hypothèse nous la proposons en considérant aussi les faits qui se sont passés ensuite et qui rendent compte du va-et-vient d'une relation où, paradoxalement, ce qui a été constant est l'ambiguïté du lien psychique entre Luisa et son père.

« Quand sa femme est partie, après s'être disputé, il m'a appelé encore une fois, évidement, j'étais à lui si nécessaire, nécessaire pour faire la cuisine, laver les vêtements et tout ça. Et encore une fois, cette femme est revenue à la maison, et étant donné que ma relation avec lui ne marchait pas, il m'a envoyée chez ma tante, alors, ça c'était comme ça. Mais un jour cette femme n'est jamais revenue et je suis rentrée chez mon père. Puis, il a

rencontré une autre femme, ou pas ? Ça fait beaucoup jours (pense), je crois qu'il n'a plus retrouvé d'autres femmes » (Luisa, Annexe 2, ligne 844).

Cette dynamique relationnelle entre Luisa et son père nous indique l'existence d'un lien psychique où les positions de chacun ne sont pas, au sens symbolique du terme, celle d'un père et celle d'une fille. C'est justement la raison pour laquelle nous parlons d'un lien ambigu où le père a investi psychiquement sa fille en fonction de son désir, d'une part, et la fille a assimilé ce désir en l'exprimant dans la fonction de s'occuper de son père, d'autre part. Ces enjeux concernant ces places, nous le retrouvons aussi dans la demande paternelle d'exclusivité mais surtout de la fonction stabilisatrice attribuée à sa fille.

S'occuper du père, être exclusivement à lui et le fait de lui conférer une certaine stabilité, constituent-ils les éléments propres à la représentation psychique de Luisa pour son père. C'est justement au sens de cette représentation que nous osons affirmer que Luisa représente pour son père une épouse. Cette représentation nous la supposons chez cet homme dans la mesure où le discours de Luisa nous a donné un portrait d'un homme consacré aux traditions du passé. Dans son discours nous voyons donc un homme inscrit dans la tradition du patriarcat, cela notamment à l'égard de sa posture de ne pas permettre à Luisa d'étudier.

Pour cet homme, rappelons, il n'est suffisant pour affronter la vie que savoir lire savoir écrire. Le fait de considérer ces savoirs suffisants, nous interroge justement par la perspective vitale du père de Luisa. Alors, en supposant que ces savoirs soient les savoirs de base, nous pourrons imaginer que la conception de la vie pour cet homme implique d'autres savoirs plus spécifiques. Cela au sens de l'activité principale à laquelle Luisa a dû se consacrer depuis la mort de sa mère. Autrement dit, ce qui du point de vue de cet homme importe, c'est que sa fille s'occupe de lui. En un mot, la vie de Luisa, ses savoirs, ses capacités, ses intérêts, doivent-ils se mettre au service de la vie de son père.

Voilà pourquoi nous concluons que ce qu'une épouse représentait pour le père de Luisa était inspiré de la tradition patriarcale. Il s'agit donc de la représentation implicite dans l'investissement psychique dont Luisa a été l'objet. La puissance de cet investissement ne correspond pourtant pas à cette représentation mais au désir de son père, un désir narcissique. Soumis au désir de son père, cette affirmation pleine de perplexité : *« je ne comprends pas mon père réellement »*, nous la comprenons comme la question de Lacan au sujet du désir de l'autre, à savoir : *qu'est-ce qu'il veut de moi ?* Pour Luisa, son dilemme est donc : est-ce que mon père me veut comme sa femme ? Suis-je sa fille ? Je suis quoi ? Est-ce que je peux devenir sa femme ?

Nous parlons là d'un dilemme car il s'agit d'une mise en cause du lien avec son père. Du point de vue de ce dilemme, nous nous intéressons aux implications psychiques pour Luisa. Nous nous demandons spécifiquement quels sont les effets psychiques chez elle du désir paternel. C'est-à-dire, nous nous demandons si le désir paternel, celui de s'occuper de lui, d'être exclusivement à lui et de lui faciliter sa stabilité psychique, ont eu chez elle un impact psychique. La réponse à cette interrogation est affirmative dans la mesure où nous supposons chez Luisa la formation d'une idée inconsciente à partir de ce désir paternel. C'est idée est justement celle d'être la femme de son père.

En tant qu'idée inconsciente, s'agit d'une idée qui cause un conflit psychique car il y aurait un rejet de celle-ci d'une part, mais aussi le désir de la réaliser d'autre part. Autrement dit, le conflit qui comporte cette idée réside dans le désir qu'elle représente et dans l'impossibilité en même temps de sa réalisation. Avant d'explorer les mécanismes par lesquels ce conflit persiste, la question à nous poser est justement celle de la formation de ce désir, de ce désir qui en principe n'était que celui du père. C'est ainsi que nous renvoyons au processus de transmission psychique pour supposer que le désir paternel est devenu le désir de Luisa en fonction des processus de la projection et de l'identification.

En un mot, ce qui a été transmis psychiquement du désir paternel à Luisa c'est cette idée d'être sa femme. Cette idée, probablement inconsciente aussi chez le père de Luisa, lui a donc été transmise par la voie de la projection psychique. Ce processus, nous l'identifions au sens des fonctions qui, selon le père de Luisa, étaient propres à une femme, ces mêmes fonctions qui dans sa relation avec lui ont été attribuées à Luisa. Par ailleurs, les réactions de cet homme vis-à-vis des gestes de liberté de sa fille tels que son désir d'étudier, de passer du temps hors du foyer ou d'avoir un fiancé différent de celui choisi par lui, constituent aussi des manifestations qui mettre en évidence ce processus projectif.

Par conséquent, la question à nous poser est : comment est-ce que ce qui a été projeté est devenu objet d'identification chez Luisa ? *« Fréquemment, mon père ne me permettait pas de faire n'importe quoi, par exemple, j'avais envie d'aller à la bibliothèque pour lire, j'adorais lire à l'époque de ma jeunesse mais mon père ne le permettait pas bien que c'était quelque chose du bon. Je pensais donc à la raison pour laquelle mon père était comme ça. Ensuite je me reprochais parce que je ne rentrais pas bientôt à la maison car j'étais occupée par d'autres choses, par exemple, en lisant ou en bavardant avec une amie. Je ne rien faisais mais mon père s'énervait et m'accusait »* (Luisa, Annexe 2, ligne 89). Dans ce témoignage par exemple, apparaissent les effets des réactions de son père à l'encontre de sa liberté.

Concernant cette liberté, elle comprend ses aspirations à vivre précisément hors du domaine paternel. Cette liberté a néanmoins été refoulée car elle préférait obéir à son père. Le désir de devenir libre entraînait chez elle le sentiment de la culpabilité. Le fait de ne pas rester à

la maison causé de la culpabilité car elle ne satisfaisait pas l'attente paternelle. La culpabilité était ainsi le résultat du conflit entre le désir de Luisa de ne devenir pas ce que son père désirait (être libre) d'elle et le désir incorporé de son père de devenir ce qu'il espérait. Le sentiment de culpabilité en tant que le résultat du conflit entre ces deux désirs, nous l'expliquons cependant par l'effet de l'identification de Luisa avec l'idée projetée par son père, celle d'être sa femme.

La culpabilité nous la comprenons en conséquence comme l'effet du désir paternel chez Luisa. Cette culpabilité est ainsi l'expression de l'identification avec ce qui a été projeté par son père sur elle. De ce fait, la culpabilité n'est pas la réponse à son impossibilité d'être libre, elle est la conséquence de son identification avec l'idée qui ne permet pas de le faire. Cette idée, idée inconsciente de même que l'identification de Luisa avec celle-ci, nous ne l'identifions dans son discours que d'une manière indirecte. Soulignons ainsi que dans son discours nous avons entendu surtout les obstacles que son père lui a mis pour étudier, surle fait de rester hors du foyer et sur les difficultés pour établir une relation avec un homme différent de celui choisi par son père.

Le discours de Luisa nous evoqué néanmoins l'image d'un père autoritaire et jaloux qui provoque chez elle de la peur et de la culpabilité. L'ambivalence du lien entre Luisa et son père concerne ainsi ces sentiments liés à la représentation d'un père tyrannique, d'une part, et l'identification inconsciente avec l'idée d'occuper la place de la femme de cet homme, de l'autre part. L'ambivalence propre à ce lien implique donc le conflit psychique chez Luisa entre son imago paternel et le désir de son père qu'elle assimilé inconscientement. Comme nous verrons, cette représentation tyrannique s'oppose à ce désir dans la mesure où il permet refouler cette idée d'être la femme de son père.

Alors, c'est justement parce que son père devient l'objet de sa crainte voire de sa haine que son idée de devenir sa femme peut être rejetée. Nous parlons en conséquence de la dynamique psychique de Luisa où son désir refoulé cherche à se réaliser. Nous pourrons comprendre dans cette perspective l'économie du psychisme de Luisa, pourquoi les repères maternels dans son discours rendu compte d'un imago laconique. En guise d'hypothèse, nous dirons que cette imago maternel est articulé la réalisation partielle de ce désir inconscient. En un mot, cette imago maternel a une fonction dans l'économie psychique de Luisa.

Proprement dit, la fonction de cette imago est celle de créer la possibilité chez Luisa de devenir la femme de son père. Cela parce que cette représentation d'une mère presque absente permet voir la place maternelle comme une place vide. Autrement dit, la présence tellement faible de la mère de Luisa dans son discours répond à son désir inconscient de dénier sa mère afin d'avoir ainsi la possibilité d'occuper sa place. L'existence de cette imago maternel maintient ainsi l'espoir d'occuper la place de la mère. En conclusion, l'imago paternel refoule le désir alors que l'imago maternel favorise sa réalisation.

En ces mêmes termes, la lecture que nous faisons du discours de Luisa et de sa position discursive nous montre des éléments de sa subjectivité pour essayer de comprendre son lien avec Carlos et le processus de co-construction de son système familial. Nous essayerons maintenant de soulever le mode par lequel ces imagos et ce qu'ils représentent psychiquement par rapport aux contenus et processus qui sont au service du Moi, opèrent autant au niveau du lien conjugal qu'au niveau de liens entre les parents et leurs enfants. C'est justement dans cette intention que nous continuerons l'analyse par la seconde partie de l'histoire de Luisa et de son père, notamment par rapport à ce qui comprend justement le début de la relation de Luisa avec Carlos et la naissance de sa première fille.

Carlos et Luisa

Carlos et Luisa se sont rencontrés en 1997 dans un cours du soir. Il avait 17 ans et elle avait 16 ans. A cette époque Luisa avait une relation avec l'un des fils de sa belle-mère. Lorsque Luisa a commencé à être attirée par Carlos, elle a décidé de mettre fin à sa relation avec ce garçon. Comme nous l'avons déjà dit, cette décision a provoqué le rejet de son père. Par ailleurs, Luisa a poursuivi le cours du soir où l'attraction entre elle et Carlos augmentait de plus en plus. À la fin de l'année scolaire, Luisa et ses collègues de cours ont réalisé une fête. A la suite de cette fête, Luisa est arrivée ivre à sa maison en provoquant la rage de son père. C'est la raison pour laquelle elle a été envoyée à Bogota chez l'une de ses tantes.

Luisa n'a pas pu trouver de place dans aucune école à Bogotá, en conséquence elle a dû revenir chez son père à Salamina. A son retour, la relation entre son père et sa nouvelle copine traversait une crise qui selon son père avait été causée par Luisa et sa décision de terminer la relation avec l'enfant de sa belle-mère. Toutefois Luisa a repris sa relation avec Carlos tout en la cachant à son père jusqu'au moment où elle lui a annoncé qu'elle était enceinte.

« A cette époque-là j'habitais déjà à la maison avec mon petit frère et avec mon père. C'était l'époque pendant laquelle j'étais en huitième année à l'école. C'était quand je suis devenue enceinte. Alors, c'était à cause de la peur que mon père m'a produit lors de me dire tous les jours: 'si vous devenez enceinte, vous devrez partir', et tout ça. Fin, c'était toujours le même discours paternel. Et quand je suis devenue enceinte, j'étais tellement redoutait au point que je n'ai pas idée quoi faire » (Luisa, Annexe 2, ligne 851).

Ressortons là, justement l'image du père autoritaire et jaloux qui possède Luisa. La peur qu'elle a ressentie à cause de cette image a entraîné que sa relation avec Carlos et l'attente de leur première fille aient été si compliquées.

« Ça m'a fait une telle frayeur, je ne savais pas quoi faire. Je me souviens, lorsque j'étais enceinte de quatre mois, il a fallu partir. Tout ça donc nous a dérangés. Carlos avait un travail stable, il travaillait mais à cause de la peur de mon père, je lui disais : il faut nous enfuir. Alors, c'était pour cette peur et à cause de toute la zizanie que mon père avait semée dans ma tête, de sa menace de nous tuer, que nous avons fait comme ça. Pendant une nuit, je rappelle, nous avons accordé tout pour échapper. J'étais dans ma chambre et mon père était dans la chambre de mon petit frère. Alors, j'ai saisi tous mes trucs, j'avais beaucoup de poupées, j'ai joué avec des poupées jusqu'à la naissance de ma deuxième, de ma première fille. J'ai saisi tout ça et me tourne vers la cour où Carlos m'attendait. C'est ainsi que nous nous échappons » (Luisa, Annexe 2, ligne 858).

Sans avoir un autre lieu pour arriver, le destin de Luisa et Carlos ne serait que la maison de la grand-mère de Luisa. *« Je suis allée à, je ne me rappelle pas de notre destin, nous avons une autre destination mais finalement ça n'est pas arrivé. Cette nuit j'avais laissé une petite lettre pour mon père où je lui exprimais mon amour et mon intention de partir, et bla, bla, bla, à cause de la peur et parce que j'étais enceinte. Je me souviens que le jour suivant lorsque j'étais chez ma grand-mère, mon père y est arrivé. Quelle peur ! Il est arrivé mais il avait un air totalement différent, il avait déjà l'air d'un vieil homme, à vrai dire, il était un homme plus âgé. Il m'a dit : 'ma chérie, ne partez pas', il m'a dit comme ça parce que dans la lettre, je lui avais dit que je partais très loin de lui »* (Luisa, Annexe 2, ligne 867).

Selon son discours, le moment où le père s'est rendu compte de la grossesse de sa fille a été définitif pour Luisa puisque elle a découvert un nouvel aspect de son père. En fait, la réaction de son père en ce sens a été étonnante pour elle car elle espérait une réaction agressive. Voilà donc que du père autoritaire et jaloux capable de menacer sa fille pour la tuer, nous voyons émerger l'image d'un père tellement différent : « (…) *Il est arrivé mais il avait un air totalement différent, il avait déjà l'air d'un vieil homme, à vrai dire, il était un homme plus âgé »*

Le père est devenu ainsi grand-père. En tant que grand-père, cet homme est devenu le support économique mais aussi le support émotionnel et affectif pour Luisa et toute sa nouvelle famille. Par rapport à cette réaction imprévue de son père, la motivation que nous considérons chez lui, c'est la peur de perdre à sa fille. *« (…) et je me souviens que il pleurait, ça m'a touché, il me disait : ma chérie, je vous aime, ne partez pas, vous étiez maintenant enceinte, il n'a rien à faire, il faut en sortir »* (Luisa, Annexe 2, ligne 874).

Nous nous demandons si la peur de cet homme de perdre à sa fille répond à son désir de garder à son côté celle qui lui a donné une certaine stabilité psychique.Bien que le père de Luisa en vertu de cette transformation ait accepté à Carlos dans leurs vies, nous supposons que le mari de sa fille ne représentait pas qu'un obstacle face à son désir. Autrement dit, Luisa

ne serait pas désormais exclusivement à son père. Cet effet de l'irruption de Carlos dans les vies de Luisa et son père, nous l'identifions cependant au sens de l'identification inconsciente de Luisa avec le désir de son père, c'est-à-dire, l'idée d'être la femme de son père.

Apparemment, Luisa ne s'identifie plus avec cette idée, c'est-à-dire, elle se reconnait comme la femme de son mari. La configuration de cette idée est possible grâce à la mutation subie par l'imago paternel. Nous supposons ainsi que l'image du grand-père, cette image revendiquée du père devenu père bienveillant et amoureux, soutient sa nouvelle place en tant que femme. Mais, si le père tyrannique d'avant favorisait le refoulement de cette idée d'être la femme de son père, est-ce que la formation d'un imago opposé à celui-ci entraînerait que cette idée trouve une voie libre pour s'exprimer ?

Nous affirmerons ainsi que l'idée de devenir la femme de son père (le désir paternel) a donné lieu à une autre idée liée à cet imago du père/grand-père.De la même manière que l'imago du père tyrannique gardait une relation dans la logique amour/peur avec l'idée d'être la femme de son père, il est probable que cet imago émergente comprendra une nouvelle idée. Nous ne pouvons pas comprendre ces enjeux sans faire référence à la naissance de la première fille de Luisa. C'est grâce àla présence de la nouvelle née que le désir d'être la femme de son père peut se transformer au désir de donner un petit-fils au grand-père. L'arrivée de Monica dans leurs vies a permis en quelque sorte de démythifier l'image du père.

Mais, est-ce que le désir de devenir la femme du père a vraiment disparu ? Ou est-ce que ce désir inconscient a commencé à exprimer par l'intermédiaire d'autres représentations psychiques ? Reprenons pour l'instant la tournure de la relation entre Luisa et son père, pour souligner comme elle est passé d'être une relation donné au conflit pour se transformer en une relation basée en l'appui, la tendresse et l'amour. *« Mon père nous a aidé beaucoup depuis la naissance de Monica, il nous a assez soutenus. Il nous donnait de la nourriture, il nous a permis vivre dans l'une de ses maisons. Il avait un magasin donc il donnait aux enfants des vêtements (…) Mes enfants ont bien connu leur grand-père, il les a beaucoup aimés. Il nous visitait tous les jours, leur donnait des vêtements, des biscuits, il nous donnait des provisions. Il nous a prêté toujours attention à nos besoins »* (Luisa, Annexe 2, ligne 874).

Une nouvelle trame se développera donc au niveau du lien entre Luisa et son père, une trame où Luisa est passée d'occuper la place de la fille pour occuper la place de la mère alors que son père est passé à occuper celle du grand-père. En conséquence, le désir qui liait le père et sa fille s'exprimera maintenant au sens d'une nouvelle métaphore familiale, celle des grands-parents, des mères et des petits-enfants. Plus qu'affirmer donc que le désir paternel a disparu nous essayerons de dévoiler ses représentations dans cette nouvelle métaphore. Dans cette lecture, il est certain que le désir paternel existe et s'exprime mais par d'autres voies,

spécifiquement par certaines voies propres au domaine des rapports entre Luisa, son mari et leurs enfants.

Au niveau du lien de Luisa et Carlos par exemple, il faut chercher les avatars de ce désir. Pour cela, considérons d'abord ce qui pour Carlos a représenté former une relation amoureuse avec Luisa et ce qui a représenté l'attente et la naissance de leur première fille. Rappelons là que pour Carlos la relation avec Luisa a été possible grâce à elle :

« Alors, je crois que pour cela elle a beaucoup à voir parce que, parce que moi, je ne sais pas comment elle voit cela aujourd'hui, mais je pense, je pense que je n'ai pas trouvé une petite amie, c'est mon cas, c'est Luisa qui a trouvé un petit ami. Alors, je n'ai pas trouvé une petite amie. Cela ne veut pas dire que je n'ai pas eu envie d'être son petit ami, c'est-à-dire, je n'étais pas capable de m'exprimer » (Carlos, Annexe 2, ligne 569)

Voici du point de vue de Carlos le début et l'évolution de sa relation avec Luisa malgré son introversion. Il s'agit d'un enjeu difficile à aborder par lui et que nous identifions dans son discours lorsque ses silences arrivent ou aux moments de certains bruits de sa gorge. *« Alors, cela est fortement lié à cela, parce que on a, j'avais peur de parler, j'avais peur de m'exprimer, j'avais, je ne sais pas, j'étais complexé, je ne sais pas. Alors, tout ce que je pensais, mm, tout cela restait dans ma tête, je ne rien disais. Je regardais ma petite amie et je la trouvais très belle mais moi, je ne lui disais pas aucune mot… écoutez, elle par exemple avait l'intention de m'embrasser et je ne le permettais pas, je ne le permettais pas, la peur m'arrivait, je ressentais de tout »* (Carlos, Annexe 2, ligne 562).

En ces mêmes termes, nous pouvons affirmer que la relation de Carlos avec Luisa a été marquée dès son origine par cette introversion ou complexe que nous avons déjà interprété comme de la méfiance envers autrui. Deux ans après avoir commencé cette relation, Luisa est devenue enceinte. C'est à cause de cette nouvelle que Carlos a été expulsé de chez lui. *« Ma famille? Ma famille à vrai dire m'a expulsé. Ils m'ont dit, pas ma mère, parce que j'habitais à cette époque-là chez ma grand-mère, n'est ce pas ? J'habitais chez ma grand-mère, mais elle ne m'avait rien dit, c'était mes oncles et mes tantes, ils se sont opposés à la possibilité de continuer avec mes études, ils ont été ceux qui m'ont expulsé, ils m'ont dit que j'avais ruiné ma vie »* (Carlos, Annexe 2, ligne 597).

Néanmoins, cette réaction de sa famille ne l'a pas étonné, au contraire, cela a confirmé ce qu'il pensait déjà.

« D'une certaine manière j'espérais cette réaction. Pourquoi ? Par le fait d'avoir déjà été rejeté ; ce n'était pas la première fois qu'ils m'ont rejeté, hmm, comme je l'avais déjà dit, nous par exemple, nous, aux yeux de la famille, nous avons été toujours les étranges de la famille.

C'est pourquoi je savais que cela pouvait arriver » (Carlos, Annexe 2, ligne 603*). Ce qui Carlos n'attendait pas et qui l'a touché profondément a été le changement dans la relation avec son père. « Alors, je n'ai pas déjà, à cette époque mon père n'était déjà, bref, mon père a beaucoup changé avec moi, il n'était pas mon ami, l'ami dont j'avais besoin »* (Carlos, Annexe 2, ligne 637).

De même que Luisa, nous constatons que chez Carlos l'image de son père a été aussi dérangée à cause de l'arrivée de Monica dans leurs vies. L'idolâtrie de Carlos pour son père a donné ainsi lieu à la déception profonde. Cette déception a été aussi accompagnée de la frustration car le rejet que Carlos a subi ne lui a pas permis de réussir ses objectifs dans la vie. *« Je crois que, si ma famille ne m'avait pas tourné le dos, j'aurais pu terminer mes études et réaliser tout ce que je voulais faire. Mais, je ne comprends pas pourquoi ils ont dit que j'avais ruiné ma vie, je ne crois pas ça vraiment. C'est-à-dire, avoir un enfant n'est pas un obstacle, on peut continuer en développant les projets personnels dans la vie »* (Carlos, Annexe 2, ligne 754).

Pour Carlos, l'image psychique qui lui permettait d'affronter en quelque sorte son sentiment d'impuissance ne serait pas déjà suffisante pour se donner à vivre ce nouvau moment de son existence. Il avait l'impression d'être à la dérive. Le rejet, la déception et la frustration ont commencé à faire partie de savie psychique. C'estd'ailleurs ces éléments qui ont constitué le contenant psychique pour recevoir à Monica. Nonobstant cela, l'arrivée de Monica a été bienvenue pour lui. *« Cela pour moi, alors, moi, vraiment, j'étais, j'étais très content du fait de savoir que j'allais devenir papa et… mais elle n'était pas comme ça, elle, évidement, elle, c'est-à-dire, elle avait bien sûr d'autres plans, elle n'était pas si contente que moi. Franchement j'étais joyeux, j'étais content pour cela »* (Carlos, Annexe 2, ligne 578).

Pour Carlos, Luisa n'était pas si content que lui de l'arrivée de Monica. Ce qui se manifeste dans cette critique à Luisa n'est que cette posture de Carlos d'un sujet soumis. Cette posture nous la lisons d'ailleurs dans le fait d'attribuer à Luisa la responsabilité de ce qui s'est passé dans leurs vies à la suite de la naissance de Monica.

« C'était quoi mon impression ? Hmm, j'avais l'impression d'avoir une responsabilité immense, imaginez-vous (rires), et je ne savais pas. Et alors, j'ai commis un défaut très grand à ce moment-là, j'ai fait un défaut très, très grand. J'avais un travail stable, mais c'est par la peur de Luisa, la peur de son père, parce que nous avons une relation et elle était enceinte. Bref, la situation s'est rendue très compliquée, et pour mieux dire, un gros conflit. Alors, c'est par l'influence de la peur que Luisa ressentait qu'elle m'a suggéré, c'est pour ça que nous avons pris la décision de partir. C'est là que j'ai renoncé à mon travail, ah mon dieu, et ça a été la pire équivoque » (Carlos, Annexe 2, ligne 585).

Le fait d'attribuer à Luisa une réaction différente à l'arrivée de Monica, de même que le fait de décharger toute la responsabilité des décisions qui ont changé leurs vies, rendent compte de cette posture psychique chez Carlos selon laquelle il est soumis à l'autre. Il s'agit d'une posture que nous considérons définitive pour comprendre les agressions de Carlos sur Luisa. Là, ce que nous proposons comme hypothèse c'est que la tendance paranoïde de Carlos est l'effet de cette représentation de lui-même comme un sujet dépendant et impuissant, d'une part, et de sa représentation d'autrui comme un sujet supérieur à lui, d'autre part.

Reprenons le fil de cette histoire pour raconter, avant de parler précisément de ces agressions, ce qui s'est passé depuis la naissance de Monica. A ce point nous retrouvons une famille déjà constituée. Carlos, motivé par Luisa, a laissé ses études et son travail pour se consacrer à la quête de ressources économiques pour sa famille. *« Pour moi, j'ai assumé depuis le principe la responsabilité de supporter une famille, je savais l'importance de travailler pour cela. Evidemment j'ai déjà une famille, mes rêves et mes projets passaient au second plan. A ce moment-là le plus important pour moi était déjà ma famille »* (Carlos, Annexe 2, ligne 621).

Par ailleurs, l'arrivée de sa fille pour Luisa a produit chez elle de la joie mais aussi de la peur. *« Chercheur : Qu'est-ce qui a signifié pour toi avoir ta première fille ? Luisa : J'étais très contente, imaginez-vous, si j'aimais bien jouer avec mes poupées, le fait d'avoir un bébé réel (rigole) était... Chercheur : C'était avoir une poupée de chair et de sang. Luisa : C'est ça, j'étais très, très contente »* (Annexe 2, ligne 964). Au contraire de ce qui Carlos avait pensé, la naissance de Monica a été pour Luisa une source de joie. Cette joie attire cependant notre attention au regard du contexte antérieur énoncé.

Remarquons donc que l'idée d'avoir un enfant renvoie à l'idée de jouer avec des poupées. En guise d'interprétation, il paraît que le fait d'avoir un enfant n'est qu'avoir une poupée mais de chair et de sang. Cela nous interpelle par rapport à ce que le fait de jouer aux poupées représentait psychiquement pour Luisa.

« Moi, j'ai joué avec mes poupées jusqu'à la naissance de ma deuxième, de ma première fille (rigole) (…) Et moi, j'aimais bien jouer avec mes poupées (rigole), alors, comme je vous dis, jusqu'à la naissance de Monica, j'aimais jouer avec mes poupées, et j'aimais tellement jouer avec mes poupées que j'ai utilisé avec elles des vêtements que mon père m'avait donnés pour le bébé (rigole) » (Annexe 2, ligne 978).

Par ailleurs, il faut rappeler qu'au-delà de la joie ressentie par Luisa, elle a ressenti aussi de la préoccupation à l'idée de consacrer sa vie à sa fille et à sa nouvelle famille.

« Pour moi, ça m'a inquiétée en principe, parce que on croit que sa propre vie va se terminer là car on a des projets personnels qui vont rester stand-by, mais non (bruits de gorge), un enfant n'est pas, en fait un enfant (bruits de gorge), lorsqu'on a des enfants on trouve des puissances pour progresser parce que on a déjà d'autres personnes pour soutenir. Ensuite, mm, nous étions très contents, mon père aussi, il nous visitait tous les jours, il nous donnait des vêtements pour la petite, il nous donnait du lait pour elle » (Luisa, Annexe 2, ligne 968).

Alors, ses soucis coïncident avec l'idée de Carlos selon laquelle Luisa avait d'autres plans personnels qui ne pourraient pas se développer à cause de la naissance de Monica. Pour Luisa pourtant, de même que pour Carlos, voire son père, l'arrivée de Monica a provoqué chez eux de l'inquiétude mais aussi de la joie. Concernant ce qui a signifié Monica pour chacun, il faut justement penser à l'investissement psychique que Carlos et Luisa ont fait d'elle en fonction de leurs propres psychismes. Pour Luisa, Monica a été sa poupée de chair et de sang, la petite-fille qui a réjoui son grand-père, celle qui a fait qu'il s'est transformé en un homme bienveillant et aimant. Pour Carlos, comme nous le verrons, Monica est l'incarnation de son idéal du Moi.

En tant qu'investie psychiquement, les liens que Carlos et Luisa ont formé respectivement avec Monica comportent les processus et les contenus propres aux liens entre eux et leurs parents. En un mot, le lien de Carlos et de Luisa avec Monica est forcément inscrit dans un processus de transmission psychique. En ce sens, les liens avec Monica et avec Paula et Miguel seront déterminés par les éléments psychiques qui ont été assimilés par Luisa et Carlos de leurs propres parents.

Pour analyser ces liens, repérons encore plus le lien établi entre Carlos et Luisa afin de comprendre sa dynamique en fonction de ces éléments psychiques. Dans cette perspective, nous parlerons des épisodes de violence conjugale propres à une relation pleine de hauts et de bas. Le premier de ces épisodes raconté par Luisa nous conduit à l'occasion de la fête de Noël qu'elle et Carlos ont vécue en tant que couple. Il s'agit d'un épisode qui a lieu dix jours avant la naissance de Monica.

« Ecoutez, Noël m'a fait toujours du bien, j'aimais bien faire les prières autour de la crèche. C'était-là l'époque de Noël et j'avais envie d'aller chez une voisine pour faire ces prières mais Carlos s'est énervé à cause de ça. J'avais envie d'aller quand même. Alors, je souviens qu'il m'a frappée et je me suis disputéedonc avec lui. Du coup nous nous séparons, ça a été le 24, le 24 décembre ? Peut-être, ou avant ? C'est ça, ça a été le 16 décembre car que les prières à l'enfant Jésus commençaient le 16. Carlos m'a interdit ça, je me souviens qu'il m'a frappée, il m'a bousculée. Apres ça, je ne me rappelle pas bien quand exactement, je suis restée seule, mais mon père a continué en m'aidant, il a continué en m'approvisionnant. Monica est née finalement le 26 décembre, j'étais toute seule » (Luisa, Annexe 2, ligne 983).

Concernant cet épisode et d'autres, il faut dire que Carlos n'en a fait aucune allusion, cependant, il nous a fait penser à partir de son propre discours que sa relation avec Luisa était à l'époque très conflictuelle. Pour Carlos, les premières années de vie ensemble avec Luisa ont été tellement dures. Il s'agit d'une époque de cris à cause des difficultés économiques mais notamment par le fait d'avoir l'impression d'être à la dérive. A cela s'ajoute que le sentiment d'impuissance et la méfiance en autrui se sont accentués chez Carlos à partir des obstacles pour trouver emploi.

« J'ai eu l'impression d'être tout seul dans le monde, c'était comme s'écraser sur un mur, c'est comme ça. Eh, je cherchais un travail par ici et par là, mais les personnes me voyaient et rigolaient ; ils rigolaient parce que, parce que, il y a une phrase, celle qui dit : c'est mieux de faire un pacte avec le diable que tu connais, et alors, tout le monde me voyait et ne croyait pas en mes capacités » (Carlos, Annexe 2, ligne 641). Nonobstant sa solitude, celle qu'il a vécue au sens de ne pas avoir reçu le support de son père ni de sa famille, Carlos, inspiré de son idéal du Moi, n'a pas renoncé à sa quête d'un emploi pour garantir la subsistance de sa famille.

« A vrai dire, j'ai dû faire n'importe quoi dans la vie, même faire de la récolte des graines du café, ou tondre la pelouse. Evidemment, parce que sinon, quoi d'autre ? Il a fallu commencer comme ça : avec la récolte des graines du café et en tondant la pelouse, hmm, voire en coupant du bois, c'est-à-dire, il a fallu faire n'importe quoi afin de, comme les gens disent, pouvoir survivre » (Carlos, Annexe 2, ligne 614). Un an après la naissance de Monica, Carlos et Luisa ont donné naissance à un nouveau membre de sa famille.

« Très dure, très dure parce que justement pour la naissance de Monica, Luisa et moi traversaient une période de crise car je ne suis pas arrivé à me stabiliser, je n'ai pas encore la manière de, c'est-à-dire, je n'avais pas un boulot défini, je n'avais pas, pour mieux dire, je n'avais pas les ressources économiques suffisantes pour offrir à ma famille un support, n'est ce pas ? Le support nécessaire. C'est pour ça que l'arrivée de Monica a été très dure. En fait, lorsque Miguel est né, le dernier qui est né, nous traversions aussi une situation très compliquée. Bref, j'ai eu quatre ou cinq ans où tout a été très compliqué pour moi » (Carlos, Annexe 2, ligne 634).

Par le fait de cette crise, Carlos a pris la décision de se séparer de Luisa et Monica. La naissance de Paula en conséquence, de même que la naissance de Monica, s'est déroulée au cours d'une séparation entre Luisa et Carlos.

« Lorsque Monica est née j'étais seule, mais mon père m'aidait. Alors, pour la naissance de Paula c'est ma voisine qui m'a accompagnée à l'hôpital. A la maison, c'était une

autre voisine avec celle qui m'avait déjà accompagnée, celles qui m'ont aidé avec les trucs de la cuisine. Ça a été pendant un ou deux jours. Pour la deuxième journée, c'est moi qui ai préparé la nourriture, qui a lavé les vêtements, qui a fait tout. Mon père entre temps continuait en nous fournissant. Depuis un mois j'ai commencé à chercher un emploi, depuis un mois de la naissance de Paula j'ai trouvé un travail dans la maison d'une famille. C'était très difficile. Il a fallu de m'éveillerà 4 heures pour laver nos vêtements, eh, pour laisser tout préparé chez nous. J'ai demandé donc à une école maternelle d'accueillir à ma petite à partir 6 heures car l'heure d'entrée au travail était 6 heures 30, en plus, la maison où j'ai travaillé se trouvait dans un quartier très loin, c'était le quartier 'La cuchilla' » (Luisa, Annexe 2, ligne 997).

Entre allers et retours, de séparation en séparation, Carlos et Luisa ont recommencé encore une fois leur relation. Cela n'a été que le préambule en quelque sorte pour la naissance de leur troisième enfant, Miguel. La rencontre entre Luisa et Carlos qui a permis la conception de Miguel s'est déroulée en cachette du père de Luisa. Cela parce que le père de Luisa lui avait interdit de voir Carlos après les épisodes de violence conjugale.

« Pourquoi ? Parce que mon père à la suite de mes disputes avec Carlos et de nous avoir séparé m'a dit : je ne veux pas vous voir avec cet homme, je ne vous aide que vous, ça va ? Et je suis devenue enceinte encore une fois, quelle peur de mon père ! C'était comme ça parce qu'il nous aidait, mais attendez, ce n'est pas ça, à vrai dire, j'ai commencé à voir Carlos dans le dos de mon père, et c'était comme ça justement à cause de la peur de mon père car qu'il m'avait exprimé ne pas vouloir me voir encore une fois avec ce mec » (Luisa, Annexe 2, ligne 1017).

Luisa et Carlos ont commencé donc à se voir dans le dos de son père, de la même manière qu'ils l'on a fait lorsque leur relation débutait. C'est ainsi que dans l'un de ses rendez-vous clandestins Miguel a été conçu. Mais, encore une fois, et de manière étonnante pour Luisa, son père est passé d'une position menaçante à une position bienveillante. *« Lorsque Miguel est né, mon père était déjà heureux, il a, comment dire ? Les enfants attirent son attention beaucoup, plus les garçons que les filles. Ensuite, il a continué en nous aidant »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1027).

La relation clandestine, le père tyrannique, la grossesse, la transformation du père en grand-père amoureux, la crise de couple, l'agressivité de Carlos et les réconciliations, sont-ils des éléments qui configurent donc une trame qui a tendance à se répéter. Pour Carlos, il nous semble que la répétition de cette trame confirme son idée de se comporter en fonction de ce que l'autre veut, dans ce cas, ce que le père de Luisa lui demandait.

« C'était donc cette pression du père de Luisa, parce qu'il disait que tout le monde se consacrait à la récolte des grains du café avec succès, et c'est vrai, ça passe très bien pour tout

le monde mais ce n'est pas mon cas. Chercheurr : Vous avez fait ça par les suggestions de votre beau-père ? Carlos : C'était cette pression, et celle de Luisa aussi et alors, j'avais l'impression de ne servir à rien, jamais, jamais, c'est-à-dire, je ne servais jamais à rien » (Carlos, Annexe 2, ligne 673).

Du côté de Luisa, c'était la chance de revivre l'image du père autoritaire et tyrannique, ce qui dans la logique de notre interprétation impliquerait de réaffirmer l'idée concernant son désir pour son père. Ce que le retour de cette idée exprime est la soumission de Luisa au désir paternel qui est représenté, soit par cette idée soit par l'idée de donner un petit-fils à son père. En d'autres termes, ce qui cette dynamique du désir du père chez Luisa nous indique, c'est justement la persistance de l'identification inconsciente avec ce désir. Alors, tandis que la posture subjective de Carlos est déterminée par son identification avec le trauma maternel, la posture de Luisa l'est par rapport au désir du père.

De ce point de vue, la répétition de cette trame se déroule donc en fonction de ces identifications inconscientes à partir lesquelles les postures subjectives de Carlos et Luisa se sont définies, ces postures que justement soutient leur lien. C'est ainsi que nous comprenons la dynamique psychique de cette relation où, autant Carlos que Luisa, cherchent l'un chez l'autre de manière inconsciente ce qui les définit en tant que sujets. Par rapport à Carlos, nous oserons dire que ce que Luisa représente c'est l'autre tout puisant qui menace son Moi fragilisé. Nous oserons dire en conséquence que les agressions de Carlos envers Luisa constituent une réaction défensive aux contenus inconscients projetés sur autrui.

Cela explique pourquoi dans les agressions de Carlos nous identifions une expression symptomatique des contenus inconscients qui composent l'élément paranoïde de sa structure psychique. Les attaques agressives envers Luisa sont en synthèse ce que d'après Freud se nomme mis en acte, c'est-à-dire, « le fait par lequel le sujet, sous l'emprise de ses désirs et fantasmes inconscients, les vit dans le présent avec un sentiment d'actualité d'autant plus vif qu'il en méconnaît l'origine et le caractère répétitif » (Laplanche et Pontalis, 1981, p. 292). Il faut ainsi repérer que les agressions de Carlos ne s'adressent pas à Luisa uniquement car elles ont pour objet un objet psychique inconscient, celui qui menace Carlos et qui est probablement attaché aux traumas de sa mère.

Les agressions envers Luisa sont dès lors un acte manqué par rapport à l'intention de Carlos de se détacher des contenus psychiques inconscients qui l'ont déterminé en tant que sujet. Concernant ce que Carlos représente psychiquement pour Luisa, il faut considérer justement la position subjective de Luisa dans la dynamique de sa relation avec lui où les agressions ont été récurrentes. *« La relation avec Carlos a été toujours signée par les problèmes. Il y a eu toujours beaucoup de problèmes : il y a eu de la violence intrafamiliale. Oui, il y a eu vraiment beaucoup des problèmes dans la famille »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1033).

Par le terme position, nous faisons référence spécifiquement à la manière de Luisa de réagir vis-à-vis de ces actes. Pour analyser cela, repérons ces autres épisodes de violence conjugale racontée par Luisa. Le premier de ces épisodes comprend une série d'agressions verbales et physiques qui se sont passées dans certaines situations où Carlos a ressenti de la jalousie. C'est l'époque où Luisa travaillait, plus spécifiquement en 2007, dans la maison d'une famille. Pour arriver tous les jours à cette maison Luisa avait besoin de se déplacer en voiture, c'est pour cela que certaines personnes lui offraient ce service.

« Je me souviens qu'un monsieur m'a dit un jour : Madame, allez-vous à 'La cuchilla' ? Et moi: oui monsieur. Alors, il me laissait juste à la porte de la maison. Pendant le parcours, il ne me posait aucune question, il rien disait. Ça a été répétitif, il a continué en me transportant toutes les semaines. Je me souviens un jour, lorsque je suis entrée dans ma maison, et il ne m'avait pas dit son prénom, il ne me l'avait pas dit parce que, en fait, je ne lui ai pas posé cette question ni il l'a fait. Je me souviens donc qu'un jour je suis entrée chez moi, c'était l'après-midi, et je trouve Carlos énervé qui me disait : et alors, salope, et je ne sais pas quoi d'autre. Voilà donc qu'il commence à me frapper, et je ne savais pas pourquoi. Et alors ? Tu es la maîtresse de Julano, disait-il. De qui?, je ne savais pas ce qui il parlait. Oui, évidemment, celui que tu vois tous les jours, n'est pas ? Et moi: un maître ? Mais je ne connais pas le prénom de ce monsieur. Apres ça nous nous séparons encore une fois, ça a duré un mois » (Luisa, Annexe 2, ligne 1047).

Presque deux mois après leur séparation, Carlos a cherché à Luisa.

« Je suis revenue avec Carlos mais il a continué en insistant sur le même thème, c'est devenu une torture, il me disait que j'étais n'importe quoi, que j'étais la maitresse de cet homme, que les gens m'ont vue n'importe où, il me disait des choses qui ne se sont pas passées. Du coup, il s'était déjà créé dans sa tête un film qui pour lui était certain. Et alors, j'ai commencé à rejeter ce monsieur qui me disait tous les jours : madame, souhaitiez-vous que je vous transporte ? Alors, il me transportait. Fin, et, et, Carlos lorsque on était dans la maison me disait : ah, vous étiez une salope, une, n'importe quoi. Moi, je pleurais. Et ce monsieur a continué en me transportant, et je encore une fois me montre dans sa voiture, je ne savais pourquoi, mais j'étais têtue, j'insistais » (Luisa, Annexe 2, ligne 1064).

Dans l'objectif de comprendre sa posture de rester avec Carlos malgré ses agressions, il faut faire attention à cette « insistance », cette « obstination ». C'est ainsi que l'apparition de ce monsieur ne peut qu'attirer aussi notre attention.D'ailleurs, comme nous verrons, cet homme avait déjà fait présence dans sa vie.

« Voici que je rappelle bien, j'avais déjà vu ce monsieur, un monsieur attractif, un monsieur qui faisait du vélo, et qui faisait du sport, il avait une bonne apparence. Je me souviens qu'une fois, lorsque je marchais avec Carlos, et dans l'intention de l'énerver, je lui ai dit : regarde ce monsieur, il est très beau, très attirant. Je ne me souviens pas, mais, je ne savais pas que c'était lui (rigole). Ça a été avant que cet hommeait commencé à me transporter. Et lorsque il a m'a commencé à me transporter, je ne suis pas bonne pour retenir les visages des personnes, je ne savais pas qui était lui. Il me transportait mais je ne savais pas qu'il s'agissait du même homme, je n'avais pas eu contact avec lui, simplement je l'avais déjà vu avant. Mais Carlos s'est rappelé ça et m'a dit que j'avais donc une relation avec cet homme » (Luisa, Annexe 2, ligne 1094).

Dans cette optique nous supposons que la relation que Luisa a établie avec ce monsieur n'a pas été une relation circonstancielle. En effet, c'est la même Luisa qui reconnaitra que cette relation a pris une certaine importance pour elle. *« Alors, j'ai déjà commencée à créer, comment on dit ? Un lien avec ce monsieur (…) Il me disait des belles paroles : vous étiez très importante, vous deviez lutter pour vos enfants, il m'a fait du bien, alors que Carlos à la maison ne me disait que des paroles de méchancetés »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1075). En fait, ce lien s'est déroulé après que Carlos par l'intermédiaire d'une lettre a communiqué à Luisa son intention de laisser son chemin libre.

« J'ai reçu cette lettre parce que j'étais vraiment fatiguée de la même histoire, donc, je lui ai dit : ça y est. Alors, nous nous sommes séparés. Il est parti, je ne sais pas si vers chez sa mère, je ne me souviens pas bien. De ma part, j'ai continué en sortant avec ce monsieur. C'était le mois d'octobre, je me rappelle, lorsque nous avons eu des relations sexuelles. Et c'était décembre, je crois, que je me suis rendue compte que ce monsieur était marié, je ne savais pas, je ne lui avais pas demandé. Ah mon dieu, j'ai commencé à détester cet homme, et j'ai lui dit, lors de savoir de son mariage : au revoir » (Luisa, Annexe 2, ligne 1079).

Il faudrait considérer une autre donnée par rapport à ce monsieur, c'est son âge. *« Son âge, son âge, c'était un monsieur dont l'âge, moi, j'avais 19, 20, 21, je ne sais pas, peut-être 25, je ne sais pas. Et ce monsieur, il avait, disons, 52, 55, il était déjà un homme adulte »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1088). En somme, le fait d'avoir été aperçu avant d'établir une relation avec lui, le fait d'avoir formé une relation amoureuse avec cet homme sans s'inquiéter de sa situation sentimentale, et en considérant aussi le décalage de l'âge, nous nous demandons par ce que psychiquement cet homme a représenté pour Luisa.

Ce qui s'est passé après, nous a fait penser que cet homme en effet était lié à la logique du désir chez Luisa : celui d'être la femme de son père. En ce même sens, ce qui a attiré notre attention c'est la manière abrupte par laquelle Luisa a mis fin à cette relation lorsqu'elle s'est rendue compte que la place de la femme de cet homme était déjà occupée.

C'est donc par l'impossibilité de son désir que Luisa a rompu cette relation pour commencer juste ensuite à ressentir un amour rénové pour Carlos. *« En décembre j'ai laissé ce monsieur et je suis revenue avec Carlos. Mais en février, je ne sais pas pourquoi, je suis tombée encore une fois profondément amoureuse par Carlos, c'était la folie, je suis donc revenu avec lui »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1090).

Le fait de tomber profondément amoureuse nous le prenons au sens d'un redressement de son désir encore une fois vers Carlos. Nous affirmons en conséquence que son désir a aussi eu Carlos comme objet, cela en fonction justement de ce qu'il a représenté dans sa vie. Pour envisager cette représentation, nous nous reportons au début de cette relation lorsque la peur de Luisa pour son père était remarquable. Comme nous l'avons déjà affirmé, Carlos a représenté précisément l'alternative à la relation de Luisa avec son père. En un mot, Carlos est apparu en tant qu'un tiers qui a donné la possibilité à Luisa d'avoir une relation au-delà du domaine paternel.

Notre hypothèse est donc que Carlos, en tant qu'un tiers, représente en quelque sorte la liberté pour Luisa. Pour le dire en utilisant une métaphore sortie des contes de fées, Carlos a été le prince qui a débarrassé Luisa de son père l'ogre. Dans l'esprit de cette métaphore, nous constatons que le héros est devenu rapidement le vilain. Voici que, du régime tyrannique de son père, Luisa est passée au régime violent de son mari. La fonction psychique que nous supposons dans cette substitution des régimes chez Luisa, se retrouve dans le mode que la représentation de Carlos en tant qu'objet d'amour ne sert pas uniquement pour rediriger le désir par une autre voie mais pour le maintenir refoulé.

Nous parlons là d'un élément de son désir qui est ignoré par Luisa. C'est donc cet élément inconscient de son désir qui se trouve refoulé grâce à l'effet de ce que Carlos représente pour Luisa. Cet effet serait lié précisément au motif pour lequel Luisa est restée avec Carlos en dépit de ses agressions. Il s'agit d'un motif inconscient à partir duquel ces agressions sont justifiées. Ce motif nous le comprenons comme le sentiment de culpabilité inconscient dérivé du fait de désirer son père. Les agressions de l'homme « aimé » sont ainsi considérées comme un châtiment au fait d'avoir un autre objet d'amour.

La tyrannie du père qui repousse l'amour mais sans l'éteindre est donc substituée par la tyrannie de l'homme aimé qui va offrir à Luisa, dans un premier temps, la possibilité d'aimer par d'autres voies, et qui va lui permettre, dans un deuxième temps, de soulager la culpabilité causée par ce reste du désir qui n'arrive pas se réaliser dans son objet substitut. En un mot, ce que Carlos a favorisé chez Luisa est la réalisation partielle de son désir par la voie de l'amour et de la culpabilité. La position subjective de Luisa vis-à-vis de Carlos est ainsi déterminée par la logique de son désir.

Par ce qui précède, le motif inconscient grâce auquel Luisa reste avec Carlos au dépit de ses agressions, est celui d'atténuer sa culpabilité découlant du fait de désirer un objet d'amour différent. En revenant à l'épisode de sa relation avec ce « monsieur », nous nous demandons d'ailleurs si ce désir s'est manifesté par-delà des motifs exprimés par Luisa. Plus spécifiquement, nous nous demandons si le destin final de ce désir n'était pas d'échouer dans sa réalisation immédiate pour ainsi n'arriver que jusqu'à la limite déjà connue. Autrement dit, nous supposons que son désir n'était pas tant celui de continuer avec ce monsieur mais celui d'échouer pour retrouver de cette manière la possibilité de ressentir la culpabilité par le fait d'avoir désiré.

L'échec inévitable de cette relation a donné donc à Luisa la possibilité de satisfaire son désir par la voie de la culpabilité. Là, son désir d'être la femme de son père a été par conséquent satisfait grâce à cette culpabilité. C'est justement la logique de son désir ce que nous retrouvons en se déroulant dans la scène de cet épisode de la vie de Luisa. Cette scène n'est ainsi que la répétition du désir et ses destins, une scène où il y a un objet du désir, son père, mais représenté dans ce monsieur. De même, ce qui se répète c'est l'impossibilité de réaliser son désir d'occuper la place de la femme de son père.

Cela parce qu'elle s'est rendue compte que ce monsieur était marié, ce qui l'a conduite, comme à l'époque de sa jeunesse, à tomber amoureuse de Carlos. *« C'était à cause des problèmes répétitifs avec Carlos, notamment à cause de ce qui s'est passé avec ce monsieur, que je ressentais de la culpabilité. Mais je pensais aussi, n'a pas été ma faute totalement, il a aussi apporté sa petite pierre à l'édifice. Mon idée n'était pas (bruits de gorge) d'établir une relation avec ce monsieur, non, un homme adulte, ça a été à cause de cette situation avec Carlos, celle d'arriver à la maison et l'écouter me dire : salope et n'importe quelles autres insultes »* (Luisa, Annexe 2, ligne 1134).

Au vu de ces propos de Luisa, nous pouvons conclure cette analyse de son lien avec Carlos, en repérant sur la logique de son désir. Voici donc que ce qui reste du vécu de Luisa c'est la culpabilité. En ce sens, il faut souligner son affirmation par rapport à son intention d'avoir une relation avec cet homme adulte. En fait, comme elle l'a dit, elle n'avait pas l'intention de s'attacher à cet homme. Les bruits faits avec sa gorge au moment de dire n'avoir pas une telle intention, cachent probablement ce qui de son désir essaye d'exprimer.

Elle n'avait pas cette intention, mais ce qu'elle avait réussi lui a permis en quelque sorte une réalisation de son désir. Luisa a donc échoué dans sa tentative d'aimer un homme adulte, ce qui inconsciemment représentait pour elle la chance d'occuper la place de la femme son père. C'est ainsi que son échec entrainera la renaissance de son amour pour Carlos, l'homme qui représente justement l'alternative à son père.

Les liens entre Carlos et Luisa et leurs enfants

Par ailleurs, la relation de Carlos avec Monica n'est pas aussi irrégulière qu'avec Paula. Concernant cette relation, Paula affirmait :

« Pour moi c'était une très bonne relation car ils partageaient souvent des moments ensemble. Sa posture est surtout avec mon frère et avec moi, mon père attire l'attention de Monica mais juste par rapport à des choses de l'école voire par le fait de ne pas se comporter. Pourtant ils ont une relation très bonne » (Annexe 2, ligne 1294). Au vu de cela Paula est arrivée à la conclusion que sa sœur est la préférée de son père. « Je ne sais pas, mais parfois j'étais mal parce que j'avais l'impression que ma sœur était la préférée » (Paula, Annexe 2, ligne 1300).

Nous supposons ainsi que Paula a un reproche à son père qui n'a pas été communiqué mais qui se trouve implicite dans les difficultés par lesquelles Paula est aujourd'hui avec une famille de substitution. A ce reproche s'ajoute aussi celui des agressions de Carlos envers Luisa. *« Chercheur : A l'époque de ton enfance, comment ça s'est passé ? Tu te souviens de quoi ? Paula : Des disputes de mes parents. Chercheur : Des disputes ? Paula : Mon père était agressif avec elle et tout ça, mais nous, nous n'avons pas réagi parce que nous avons de la peur que mon père nous agresse aussi »* (Paula, Annexe 2, ligne 1203).

Par rapport aux vols de Paula de l'argent de son père et deses fuites, nous pensons aussi, en guise d'hypothèse, que ces actes ont été une manière de protester contre l'amour professé par son père à Monica et contre les agressions de celui-ci envers Luisa. En fait, comme nous le verrons dans le témoignage suivant, la préférence pour Monica et les agressions de Luisa sont deux situations attachées

« Un jour, lorsque mon père apparemment s'est trouvé à Manizales, ma mère, mon frère et moi, nous les trois, nous sommes sortis pour faire une promenade. A cette époque ma mère avait un ami, un ami que, je ne sais pas, c'était un monsieur très aimable qui nous partageait des choses. Alors, ce jour-là nous marchions dans la rue et, pardon, nous les quatre, jaja, et alors, nous nous sommes retrouvés avec cet homme qui a donné à ma mère 5000 pesos pour nous acheter quelque chose. A ce moment-là mon père était déjà arrivé et se retrouvait au parc. Apparemment mon père a vu quand ce monsieur nous a touché les têtes et tout, et c'est ça qui l'a énervé. Alors, pendant la nuit, après que mon père était arrivé à la maison, il a commencé à frapper ma mère. Ensuite ils se sont installés dans notre chambre. Mon père s'est assis sur le lit de ma sœur Monica et lui a posé la question par rapport à ce qui s'était passé au parc ; il lui a demandé si ce monsieur nous avait donné vraiment de l'argent. Ma sœur lui a répondu que oui. Alors, mon père a réagi et l'a frappé. Je pense donc qu'à partir de ce moment-là, parce que je ne rappelle pas quoi d'autre, et parce que j'ai vu, j'ai vu qu'à

partir de ce moment-là, c'est toujours les deux, ils les deux, c'est toujours comme ça » (Paula, Annexe 2, ligne 1307).

Dans cette scène, nous trouvons que le reproche de Paula à son père est celui d'avoir choisi sa sœur pour demander le témoignage à propos de ce qui s'était passé avec l'ami de sa mère. Notre attention est attirée par le fait que la préférence de Monica, qui commence justement avec cet épisode, soit précédée d'un châtiment physique. En un mot, la préférence de Carlos pour Monica s'est établie à la suite de deux situations, la première, l'aveu de Monica d'une vérité qui concernant sa mère, et la deuxième, le châtiment physique qui a subi Monica à la suite de cette confession à son père. La place privilégié de Monica aux yeux de son père, il faut la comprendre à la lumière de ces deux situations.

La vérité dévoilée par Monica sur sa mère a été celle de l'existence de cet ami, de cet homme qui n'est pas son père. Cette vérité a la valeur psychique pour Paula de soulever que la place de la mère peut devenir inoccupée. C'est-à-dire, s'il y a un autre homme pour la mère, il faudra une autre femme pour le père. Aux yeux de Paula, ce qui la confession de cette vérité que Monica a fait, entraîne-elle la libération de la place de la mère. De cette manière, le châtiment physique reçu par Monica aura dès lors une relation avec la libération de cette place. De ce fait, si à partir de cette situation Monica devient la fille préférée de Carlos, l'effet de ce châtiment serait celui de mettre à Monica à la même place de la mère.

Dans cette logique, nous pourrions dire qu'occuper la place de la mère est finalement la même qu'être la préférée du père. Le reproche de Paula en ce sens à son père, soulève donc qu'il y a une identification de Paula avec sa sœur et avec sa mère. Cette identification se déroulerait spécifiquement par le fait d'avoir été frappées par le père. Nous évoquons là le texte de Freud (1919) « Un enfant est battu » pour souligner que cette identification opère en fonction de la scène racontée par Paula. Dans ce qu'elle a vu, elle a donc projeté son propre désir celui d'être aimée par le père. En tant que désir interdit, Paula aura la possibilité en même temps de projeter dans cette scène l'idée d'être punie.

Tout ce qui précède nous indique que le conflit psychique de Paula au sujet de son père, voire au sujet de sa sœur, est celui de la lutte pour occuper la place maternelle. Notre hypothèse sur le contenu inconscient du reproche de Paula dont les symptômes ont été les vols et les fuites, nous fait penser encore une fois à notre hypothèse sur l'identification inconsciente chez Luisa avec le désir paternel. En somme, nous supposons que le désir de Paula représente en quelque sorte le désir paternel chez Luisa. Il faut rappeler néanmoins que Luisa projette aussi sur ses enfants ce qui ne s'est pas inscrit du désir paternel, en un mot, son désir de ne pas prendre la sortie de secours.

Pourtant ce qui est arrivé avec Paula est justement la répétition de la « sortie de secours », celle de laisser le foyer afin d'attirer l'attention du père et retourner ainsi chez lui. En conséquence, ce que les vols et les fuites de Paula soulèvent est la logique du désir maternel déterminé par l'identification au désir du père. C'est pourquoi nous pensons que le reproche de Paula a pour sujet le désir de Luisa d'être la femme de son père. L'identification inconsciente chez Luisa avec ce désir est devenue par la voie de l'identification inconsciente le désir chez Paula. Cela car nous constatons que le conflit qui concerne la dispute pour l'amour du père se répète aussi chez Paula.

Dans cette optique, nous retrouvons que le reproche de Paula est très semblable à celui que Luisa faisait à sa mère lorsque elle nourrit à sa sœur en utilisant les repas fournis par son père. Par conséquent, nous pouvons dire qu'autant Luisa que Paula ont été sujets du désir paternel dont le processus de l'identification inconsciente a été fondamental. En un mot, Luisa et Paula sont aliénées à ce désir qui détermine les logiques particulières de ses propres désirs. Cependant nous supposons que, de même que nous l'avons fait avec Luisa, pour Paula existe aussi une partie de son désir qui n'y est pas aliénée, cette partie qui, du point de vue de la dialectique, s'exprime en tant que négativité par rapport au désir paternel.

Dans le cas de Paula, cette négativité s'exprime dans son discours au sujet justement de sa relation avec Luisa. *« Chercheur : Avec ton père tu m'as dit que la relation ne marchait pas bien du tout, et avec ta mère ? Elle marche comment ? Paula : C'est bien, parce que, je ne sais pas, mais toujours la relation avec ma mère marche parfois bien. Interviewer : A tu une relation bonne avec ta mère ? Paula : Oui. Chercheur: il n'ya pas autant de difficultés ? Paula : Non, je ne vois pas autant de difficultés avec elle »* (Paula, Annexe 2, ligne 1259). Dans ces énoncés, nous pouvons relever ce qui du point de vue de la logique est une contradiction. Il s'agit de l'expression : « *mais **toujours** la relation avec la mère marche **parfois** bien ».*

Selon cette expression, la relation avec sa mère n'a pas été toujours bonne, cela parce que elle dit après parfois. Une chose ne peut pas être et en même temps ne pas être, sauf dans une logique inconsciente. Autrement dit, il y a quelque chose d'inconscient qui se soulève grâce à cette contradiction. Cet élément inconscient qui concerne la représentation psychique de sa mère est par conséquent un élément refoulé. Qu'est-ce que Paula a refoulé qui concerne sa mère? Pour mieux le dire, c'est quoi ce que Paula rejette de sa mère ? Alors, comme nous l'avons déjà dit, le lien de Luisa et Paula comprend pour Luisa un processus d'identification, en ce sens, nous nous demandons si ce que Paula rejette est justement ce qu'elle porte grâce à cette identification à sa mère.

Si cette identification comporte le désir paternel, c'est-à-dire, si Luisa et Paula désirent l'objet du désir paternel, il y a, autant dans la posture subjective de Luisa que de Paula, une partie de leur désir qui ne se supporte pas sur ce processus d'identification psychique. Alors,

Paula et Luisa désirent l'objet du désir paternel parce qu'elles se sont identifiées à cet objet, sinon elles désireraient autrement. En résumé, le conflit de Paula avec son père a pour racine l'identification inconsciente au désir paternel qui a été transmis par sa mère, un désir inconscient qui s'exprime chez Paula de manière symptomatique à travers des vols et des fuites.

Par rapport à la formation de ce conflit, nous sommes aussi interpellés par la manière dont le lien avec son père l'a nourri. Ainsi, revenons sur la dimension narcissique de ce lien afin de souligner ce que Carlos a projeté sur la relation de Paula avec son petit ami. Rappelons ainsi que l'inquiétude de Carlos face à cette relation était celle de voir que sa fille en se transformant en une personne vouée à l'échec. Là, la projection de l'image de lui-même en tant que sujet soumis et impuissant tombe aussi sur Paula, c'est-à-dire, Carlos craint la possibilité de voir que dans la vie de Paula se répète sa propre vie ou celle de sa mère. La projection psychique de Carlos sur Paula est ainsi la projection de l'objet avec lequel il s'est identifié inconsciemment. Dans cette logique, il va de soi donc que Paula s'est identifiée inconsciemment aussi avec cet objet.

Paula ne portera pas ainsi uniquement l'identification inconsciente avec le désir paternel transmise par sa mère mais aussi l'identification à ce qui du traumatique maternel a été transmis par son père. Lorsque nous parlons du traumatique nous parlons de ces expériences vécues par la mère de Carlos qui ont causé une excitation psychique (Laplanche et Pontalis, 1981) qu'elle n'a pas pu élaborer. Ces expériences non élaborées sont celles que nous supposons avoir été traitées par Carlos à travers le fantasme de transmission. Ainsi ce qui Paula a hérité psychiquement de son père n'est pas le traumatique que son père a pu hériter de sa mère. Paula a hérité une représentation transformée de ce composant traumatique. Le fantasme a servi là d'objet psychique (Ciccone, 2012) mais sans remplacer le contenu original de l'objet que le fantasme représente.

Autrement dit, Carlos ne peut rendre compte de ce qui lui a été transmis par sa mère que par ce fantasme qui représente justement ce qui sa mère n'a pas pu élaborer. Par conséquent, nous présumons que cette absence d'élaboration du traumatique par la voie du symbolique, a entraîné pour Carlos de recevoir ces contenus psychiques de sa mère au niveau du lien. C'est-à-dire, ce que Carlos a assimilé des traumas maternels l'a été par l'effet de ce qu'il a vécu dans l'environnement maternel.

« Ainsi, il faut élargir la question de l'environnement maternel au-delà d'une relation d'objet close sur elle-même et articuler l'appareil psychique de la mère, depuis son origine dans la chanson de gestes mère-bébé, sa façon de porter et de nourrir l'enfant dans ses formes les plus motrices, à la structure symbolique de la famille, aux symboles et aux fantasmes originaires imprégnant tous les rituels du portage, du nourrissage et du holding. Cette chanson

de gestes reflète, comme un miroir, tout le style anthropologique et la culture familiale de l'infans, avant son accession aux complexes familiaux et à l'ordre du langage cher à Lacan. Il s'agit d'un point capital pour comprendre comment certains traumatismes peuvent avoir lieu, en lien avec des migrations, des conflits culturels entre les parents, des adoptions ou des vécus de solitude de mères migrantes fragilisées par les traumatismes liés aux séparations et aux conflits avec leur milieu familial d'origine » (Duparc, 2009, p. 21-22).

L'identification inconsciente chez Carlos avec cet élément traumatique qui ne s'exprime que comme fantasme de transmission, constitue donc le contenant psychique familial qui a servi de support pour la subjectivation de Paula. C'est dans ce contenant que la subjectivation de Paula va se nourrir par intermédiaire de ce fantasme de l'élément traumatique venu de sa grand-mère paternelle. En ce sens, nous pouvons souligner d'après d'Ortigues et Ortigues : « les divers membres d´une famille peuvent répéter un scénario traumatisant ou pénible vécu par un proche, généralement un ascendant, dans le registre où il aura été originellement vécu ou dans un autre registre. Et encore, plusieurs membres d´une famille peuvent, tour à tour, remettre en scène le traumatisme sur des registres divers et avec des modifications diverses » (1999, p. 137).

C'est ainsi que nous oserons dire que chez Paula se recrée d'une manière indirecte le trauma de sa grand-mère paternelle. Cela grâce au processus de transmission psychique notamment par la voie de l'identification projective. En un mot, nous parlons d'un objet concernant la transmission psychique transgénérationnelle. Par rapport à l'assimilation de cet élément traumatique par Paula, nous nous demandonssi cet élément a aussi opéré en tant que cause des vols et des fuites commis par Paula. Egalement, il faut se demander si le rêve répétitif depuis l'enfance que Paula nous a raconté est lié aussi à cet élément. Pour donner une réponse à la première de ces questions, rappelons que les vols et les fuites de Paula ont entrainé son placement dans une famille de substitution.

Nous soulignons ce qui s'est passé en tant que conséquence de ces situations afin de repérer justement ce qui pour Luisa, à la différence de sa mère, a signifié la « sortie de secours ». Nous arrivons à cette conclusion en écoutant ce qui Paula a ressenti au moment de dire adieu à la dernière famille de substitution avec laquelle elle a vécu pendant trois mois.

« Je me suis beaucoup attachée à la famille avec laquelle aujourd'hui j'habite. Ils sont très affectueux, pour mieux dire, si l'on ne devient pas content chez eux, cela veut dire qu'on n'a envie de rien dans la vie ; ils sont très aimables, très bonnes personnes ; ils m'ont m'accueillie en tant que leur propre fille » (Paula, Annexe 2, ligne 1349). Autrement dit, cette expérience pour Paula, loin d'une expérience triste, a été pour elle la possibilité de se sentir bien accueillie.

Partager sa vie avec une autre famille, a représenté pour elle la possibilité de se sentir acceptée, reconnue, aimée, en un mot, de ressentir ce qu'elle n'avait pas pu vivre avec sa propre famille. Autant la première famille de substitution que la deuxième, ce qui Paula met en valeur le plus c'est donc le fait de pouvoir se sentir bien accueillie. De cette première famille, Paula ressortait le suivant : *« Au début, c'était très dur pour moi, on ne connait personne, on n'a pas un ami pour parler. Mais, lorsqu'on a déjà des amis, lorsque la famille s'est adaptée à moi, ça m'a fait du bien ; on a déjà la possibilité de s'exprimer, on compte sur eux, ça a été très bien pour moi »* (Annexe 2, ligne 1253).

Etre bien accueillie et compter sur quelqu'un pour s'exprimer configurent donc ce qui nous pourrions nommer sa propre sortie de secours, c'est-à-dire, sa tentative d'échapper au désir paternel transmis justement par sa mère, d'une part, et du trauma de la mère de son père, d'autre part. En ce qui concerne son rêve, elle nous a raconté ce qui suit :

« Nous sommes tous réunis dans la maison, et, je ne sais pas, mais soudainement nous sommes, je ne sais pas, dans une forêt apparemment, dans un lieu très bizarre qui est brûlé. Ensuite, quelqu'un arrive et tue mes frères, ma mère, mon père. Chercheur : Qu'est-ce que tu ressens à partir de ce rêve ? Paula : C'est comme, uy, je ne sais pas, lorsque je m'éveille, j'ai l'impression que ce rêve ce quelque chose qui s'est vraiment passé, c'est pour ça que parfois je pleure et comme ça. Chercheur : C'est l'angoisse. Paula : Oui. Chercheur: Et, as-tu eu ce rêve une seule fois ou plusieurs fois ? Paula : Oui, plusieurs fois. Chercheur : Alors, dans ton rêve vous êtes dans une forêt ou un lieu comme ça et quelqu'un arrive pour vous assassiner. Paula : Oui. Chercheur : Et est-ce que cette personne possède une particularité ? Paula : A vrai dire, non, il a toujoursune ombre, c'est tout. Chercheur : Et depuis quand as-tu ce rêve ? Paula : Depuis que j'étais petite » (Annexe 2, ligne 1220).

Bien que nous n'ayons pas les éléments suffisants pour une interprétation de ce rêve, nous ne pouvons pas manquer de souligner sa similitude avec les faits racontés par Carlos sur les morts violentes des parents de sa mère. Pourtant, dans l'hypothèse de l'identification inconsciente que Paula porte par rapport à l'élément traumatique de sa grand-mère paternelle, nous pouvons nous demander ce qui par la voie de ce rêve d'angoisse est représenté de ce qui la mère de Carlos a vécu. C'est ainsi que nous pourrions supposer aussi que le rêve de Paula a pu se nourrir du fantasme de transmission de son père.

En ce sens, le rêve de Paula pourrait faire écho à ce fantasme dans la mesure où il recrée une scène qui évoque de l'angoisse et de la peur. Dans cette optique, l'ombre qui a tué la famille et a terrorisé Paula, nous fait penser précisément à la représentation que Carlos a d'autrui comme sujet menaçant. Par tout ce qui précède, nous devrons dire à manière de conclusion que, si le trauma de la grand-mère paternelle est lié en quelque sorte au rêve de

Paula, cela serait par le fait du fantasme de transmission de Carlos qui a opère chez elle en tant que contenant psychique.

Le soi familial, mythe et fonction paternelle : les limites des liens

A la suite de cette description de cette famille, nous nous demandons par ce qui, au sein de leurs liens, s'est forgé en tant qu'objet psychique partagé. Pour mieux dire, nous nous posons la question par la représentation psychique que cette famille a configurée sur elle-même. Il s'agit donc d'une représentation composée d'une part consciente et d'un part inconsciente qui comprend ces contenus psychiques desquels nous venons de parler. En tant que cette représentation a été constituée de manière intersubjective (entre les parents et leurs enfants), nous parlons d'une représentation particulière qui permet à ce système familial de se différencier d'autres. C'est donc une représentation qui donne une certaine identité psychique à cette famille et qui entraîne de ce fait le soi familial.

En outre de cette fonction, la représentation psychique familiale sert aussi comme un contenant psychique. Il va de soi donc que cette représentation opère comme un support pour la configuration des subjectivités des membres de cette famille. Lorsque nous parlons de représentation, nous ne la prenons pas au sens d'un symbole unique qui synthétise quelques idées, mais comme une structure qui comprend d'autres représentations. Nous parlons ainsi d'une unité plus grande qui condense une série de représentations rapprochées. En un mot, la représentation familiale, à cet égard, nous la comprenons au sens de que Lévi-Strauss (1987) a compris dans le concept de mythe.

Concernant a sa fonction psychique, convenons que le mythe sert à l'identité de la famille et de support aux processus de subjectivation de ses membres. Ces processus de subjectivation se déroulent en conséquence en reprenant les éléments du mythe qui forme l'identité psychique familiale. La subjectivation advient dès lors grâce au processus d'identification. De manière spécifique, ce que le mythe permet de reproduire d'une génération à une autre, c'est l'élément qui sert à l'identification collective. Pour cela, les individus doivent, en principe, renoncer à leur narcissisme primaire pour incorporer cette nouvelle image retrouvé dans le soi familial. Or, étant donné que cet élément fait partie d'une structure, il n'aurait du sens qu'en fonction de ses rapports avec d'autres éléments.

Cela veut dire, que la valeur de l'image collective du moi, le soi familial, va se configurer à partir de tous ces éléments qui conforment le mythe familial. En ces termes, nous constatons comme l'idéal du moi familial de la famille Perez comprend, d'une part, l'idéal du moi de Carlos.

Nous parlons d'une idéal selon lequel il faut devenir une personne active, productive ; une personne qui consacre sa vie à l'apprentissage et au travail. Du côté de Luisa, nous retrouvons un idéal très semblable à celui de Carlos qui se compléte avec des qualités telles que la flexibilité et la capacité d'empathie. Ces deux idéaux se sont inspirées de leurs modèles parentaux et de ce qu'ils en ont reconstitué psychiquement. L'idéal de Carlos par exemple, s'est formé pour réagir en quelque sorte au trauma maternel avec lequel il s'est identifié de manière inconsciente.

Chez Luisa, nous l'avons constaté en analysant son discours, son idéal du moi est une formation psychique issue de son imago paternel. De ce fait, l'idéal du moi de la famille Perez suppose la continuité des modèles parentaux mais aussi une réaction aux éléments traumatiques inter et transgénérationnels. En conséquence, nous pouvons dire que l'arrière-plan de cet idéal du moi comprend un fantasme de transmission. Pour Carlos, ce fantasme comporte l'image d'une société qui est cruelle, menaçante et qui semble dériver. Chez Luisa, c'est un fantasme qui évoque un père tyrannique. Nous parlons donc de deux images qui capturent en quelque sorte les vécues traumatiques de Carlos et de Luisa voire celles de leurs propres parents mais qui sert en même temps de support à l'idéal du moi familial.

Alors, si cet idéal est constitué au bout de compte par les modèles parentaux de Carlos et de Luisa, il n'en est qu'une continuité psychique au sein de la famille Perez qui arrive par la voie de la transmission psychique. Rappelons ainsi l'importance accordée par Carlos aux apprentissages de son père, celles qui deviennent les éléments centraux de son idéal du moi. C'est donc là qui Carlos trouve une source de sagesse ancienne pour affronter l'avenir.

«Il faut penser bien sur la vie pour apprendre de tout ça que on a vécu. Les gens disent qu'il est mieux d'oublier ça mais je pense qu'on ne peut pas le faire. On écoute que on ne peut pas vivre en pensant à ce qui s'est passé mais je pense qu'il n'y a pas du future sans le passé » (Carlos, Annexe 2, ligne 776).

La réponse à cette idée d'un monde hasardeux qui se configure dans la perspective tragique de Carlos, c'est justement celle qui correspond à la posture d'un père savant et puissant. Il s'agit de ce père qui remonte surtout à l'image forgée à l'époque où Carlos n'était pas devenu père lui-même. Le mythe familial, à l'égard de Carlos, a dès lors, en tant que modèle de l'idéal du moi, cette image de son père. Par rapport à Luisa, sa position subjective auprès de l'imago de son père, c'est une position ambivalente qui dévoile justement ses doutes qui sont nées de son dilemme incestueux. Le père imaginaire de Luisa ne coïncide pas en conséquence avec le père imaginaire de Carlos.

Le moi familial pour Luisa, qui s'inspire de l'image de son père, possède ainsi une aire contraire à celle qui découle du père imaginaire de Carlos. Nonobstant cela, nous pouvons

affirmer que l'idéal du moi familial comporte forcément une dimension imaginaire qui est attaché à ces deux modèles psychique parentaux.Alors, c'est justement cet idéal du moi familial en fonction des imagos de Luisa et Carlos, ce qui opère comme la limite pour établir ce qui est interdit et ce qui est permets dans cette famille.Il s'agit d'une dimension qui est conformée par cette double image du père et qui a pour fonction celle de soulager les blessures narcissiques du soi familial (trauma maternel, le rejet du père, 'sortie d'émergence').

Nous parlons de ce fait d'un père imaginaire qui supporte l'illusion d'une existence qui n'est pas absolument tragique. Ce père idéal, base du moi familial, a donc une fonction dans l'économie psychique des liens familiaux. Cette fonction c'est justement celle d'éviter que les contenus qui sont source de frustration et de conflit psychique, ne débordent pas le contenant psychique familial. Après tout, la fonction du père idéal dans cette famille est celle de fonder le système familial, d'une part, et celle de le protéger de ses propres contenus inconscients. En voie de conséquence, nous parlons d'un élément organisateur du psychisme, d'une représentation qui rende possible la vie psychique. La place, les articulations avec d'autres représentations et les effets psychiques de ce père idéal, configurent ce qui nous avons compris par fonction paternelle.

En ces termes, le père idéal dans sa double condition projective (père tyrannique et père exemplaire) est la condition de possibilité pour l'existence du système familial par la voie de contenus et de processus psychiques de la transmission psychique. Du point de vue de cette économie psychique, la reproduction de ce système opère aussi grâce au mécanisme de la répétition qui s'exprime à travers des symptômes. L'idéal du moi inspiré de l'idéal paternel requis d'ailleurs que les contenus psychiques dont cet idéal représente l'antithèse, soient représentés par d'autres voies. Autrement dit, les contenus psychiques qui sont incompatibles avec l'idéal du moi s'expriment, par exemple, par les voies de certains symptômes tels que les vols et les fuites.

Cela c'est la raison pour laquelle nous affirmons que le contenus inconscients qui composent le soi familial font partie cependant de sa structure discursive même que de l'idéal du moi mais à travers d'autres représentations. Le père tyrannique et le père exemplaire intègrent en conséquence la même trame, celle où les vols et les fuites de Paula, d'un part, et le conflit de celle-ci avec sa sœur Monica, d'autre part, représentent d'autres contenus. Nous parlons spécifiquement de l'objet du désir du père de Luisa et le trauma maternel auquel Carlos s'est identifié qui ont été projetés précisément sur Paula. En d'autres termes, pour comprendre la place et la fonction de l'idéal du moi dans cette famille, il faut comprendre sa structure et sa dynamique psychique en ce qui concerne ces contenus et les processus par lesquels ces contenus ont été transmis et subjectivés.

Le soi familial nous le pouvons lire par conséquent comme un structure symbolique qui est composé par ces contenus où les subjectivités des parents et leurs enfants se sont noués justement grâce aux processus psychique de projection et d'identification. La structure symbolique du soi familial que nous sommes arrivés à lire de la famille Perez, c'est donc celle que nous pourrions décrire dans quatre catégories : 1. Une perspective tragique de la vie. 2. L'objectif de l'existence est le travail et l'étude. 3. Devenir ce que le père a désiré. 4. Ne pas devenir ce qui le père a désiré. Voilà pourquoi cette structure semble un mythe qui comporte les contenus du soi familial de la famille Perez.

Autrement dit, il s'agit des éléments conscients, ceux que nous avons pu lire au sens des discours des membres de cette famille, et ceux que nous avons interprétés comme des éléments inconscients dans ces mêmes productions discursifs. Alors, si le mythe sert aux processus d'identification, cela veut dire que Carlos, Luisa et leurs enfants, se sont identifié à ces éléments, soit par la voie de la projection soit par la voie de l'introjection. C'est-à-dire, la modalité d'identification psychique chez chaque un de ces sujets peut s'orienter bien à l'aliénation bien à la subjectivation. De cette manière, nous pouvons conclure que cette famille vue comme un système familial peut donc pour une logique de la répétition ou pour une logique de la transformation.

La famille Buitrago



Les membres de cette famille qui ont participé à notre étude sont Claudia et sa mère Rosa Emilia. Claudia a 13 ans et réalise sa huitième année à l'école secondaire. Rosa Emilia est née à Salamina il y a 55 ans, elle a étudié jusqu'à la cinquième année de l'école primaire et son travail actuellement est la vente de produits d'épicerie. Claudia habite dans le même foyer que sa mère et avec son oncle maternel et son beau-père. Pour Rosa Emilia le groupe familial est aussi constitué par Pedro, son enfant ainé, qui habite dans la même maison mais dans un autre étage, et par une autre fille qui habite la ville de Cali. Pedro, a un enfant de 5 ans appelé Fredy qui a accompagné sa grand-mère et sa tante Claudia pour la réalisation des entretiens de notre recherche.

Rosa a aussi un autre enfant mais elle n'a pas parlé de lui et pas plus que Claudia. Il faut dire afin de reconstituer ce groupe familial que Rosa Emilia a aussi eu trois enfants de plus. Il s'agit de deux enfants qui sont morts avant de naître et une autre fille qui s'est suicidée. A l'époque à laquelle nous avons fait les entretiens, Rosa Emilia et Claudia avaient l'obligation d'aller á l'ICBF pour parler avec les professionnelles de l'équipe psychosociale. Cela parce que

Claudia était rentrée chez elle après être restée pendant dix-huit mois dans une institution pour les enfants pris en charge par l'ICBF. Elle devait donc aller à l'ICBF pour rendre compte de son processus de réintégration dans sa famille.

La prise en charge de Claudia par l'ICBF a été occasionnée par l'extorsion supposée qu'elle avait réalisé sur un homme adulte. *« Chercheur : Attendez, racontez-moi s'il vous plait plus lentement cette histoire. Alors, selon vous, elle avait envoyé des notes où elle extorquait cet homme. Rosa Emilia : Oui, il a amené ici trois petits papiers qui disaient : si vous ne me donnez pas cinq mille pesos je vais porter plainte à la police. Alors, l'enfant de cet homme qui travaillait avec l'INPEC[20] lui a dit : allez-vous à l'ICBF et portez plainte. Mais ce qu'il n'a pas dit pour rester propre, c'est qu'il cherchait ma fille. Mais, ça y est, n'est-ce pas ? »*. (Annexe 3, ligne 487). C'est donc à cause de cette situation que Claudia a été reconduite dans cette institution de l'ICBF placée dans la ville de Pereira pour recevoir de l'attention psychosociale.

Pour Rosa Emilia, sa fille n'a pas extorqué cet homme, à son avis, sa fille a été la victime, elle a été donc probablement objet d'un comportement abusif. *« Chercheur : Est-ce qu'elle a envoyé ces notes à cet homme ? Rosa Emilia : Un homme qui habitait, je ne sais pas où. Puis après quelques jours, elle m'a dit qu'en effet elle avait en quelque sorte établi un contact avec cet homme mais c'est lui qui la cherchait. Pourtant, c'est lui qui est allé à l'ICBF pour porter plainte et de cette façon se faire passer comme une victime. Il n'a rien payé, c'est ma petite qui l'a fait, il est resté propre alors que elle a dû payer. Ce n'est pas juste, n'est-ce pas ? »* (Annexe 3, ligne 471).

Pour Rosa Emilia, de même que pour Claudia, le passage de sa fille par cette institution a cependant été bien valorisé. En ce sens, Rosa Emilia affirmait : *« Cette situation nous a beaucoup inspirées. Je me suis rendu compte que je l'aimais beaucoup, qu'elle me manquait trop, parce que je la grondais lorsqu'elle elle faisait une bêtise ou n'importe quoi, n'est-ce pas ? » (Annexe 3, ligne 464)*. C'est ainsi que pour elles, ce que Claudia a vécu a servi à fortifier le lien affectif avec sa mère plus qu'à affronter la problématique qui en principe a provoqué la prise en charge de l'ICBF. Alors, la vérité concernant cette problématique n'a pas été dévoilée en définitive par aucune de ces femmes.

L'histoire racontée par toutes les deux s'est centrée précisément sur leur rapport plus que sur les faits qui ont suscité l'action de l'ICBF. Au sens de ce rapport, concentrons donc sur l'importance que Claudia a pour Rosa Emilia et vice-versa. Cette importance qu'a l'une pour l'autre, nous pouvons la voir en termes d'un investissement psychique. Cet investissement se dévoile dans les représentations psychiques de toutes les deux. Nous parlons spécifiquement des représentations que Rosa Emilia a de sa fille et de celles que Claudia a de sa mère. Il s'agit des représentations selon lesquelles chacune trouve chez l'autre son support existentiel.

[20]L'Institute National Pénitentiaire

Concernant ce que Rosa Emilia a ressenti par le fait d'être séparée de sa fille, soulignons dans son discours la douleur qu'elle a exprimée. *« Ne me pose pas cette question. J'avais envie de mourir, j'avais l'impression de mourir parce que, écoutez, vous ne savez pas mes difficultés pour aller à Pereira, c'est l'époque où j'avais mal aux pieds, je ne pouvais pas travailler, je n'avais pas donc de l'argent pour payer le voyage, en plus, je devais aller et retourner mais sans elle. Oh mon dieu, quel malheur. Je me demandais presque toujours, aller ou ne pas aller ? Mais il fallait aller pour savoir si le processus de Claudia marchait, aller pour la voir. Tout ça me provoquait une douleur horrible »* (Annexe 3, ligne 55).

Le fait d'être séparée de Claudia était pour Rosa Emilia une source d'instabilité émotionnelle. Par contre, la possibilité de la voir, c'était l'unique raison pour agir malgré ses difficultés. C'est pourquoi nous affirmons que Claudia représentait pour sa mère le support grâce auquel elle était capable de résister à la souffrance. Pourtant, ce que Rosa Emilia représente pour Claudia dévoile un paradoxe dans leur histoire. Claudia, le support existentiel de Rosa Emilia, a été au moment de sa naissance la cause d'une souffrance quasi mortelle pour sa mère. *« Chercheur : Qu'est-ce que tu sais de ta naissance ? Claudia : Ma mère a failli mourir, oui, lorsque j'allais naître elle a failli mourir, elle a failli partir et moi rester, c'était sa vie ou la mienne, c'était ma mère ou moi »* (Annexe 3, ligne 570).

L'histoire de la naissance de Claudia est ainsi l'histoire de la souffrance par la menace de la mort mais aussi de la survie d'elle et de sa mère. Claudia a pu naître grâce à certain prix de la douleur physique de sa mère. C'est la raison pour laquelle elle a pensé que sa naissance a failli provoquer la mort de sa mère, ce qui psychiquement entraine chez Claudia la configuration d'un imago de sa mère traversé par le signe de cette souffrance. Pour avancer sur cette représentation, il faut souligner que l'histoire de sa naissance n'est qu'une histoire découlée de la bouche de sa mère. Pour lire la représentation psychique que Claudia a de sa mère nous devons forcément nous concentrer aussi sur les histoires de Rosa Emilia.

Nous passons ainsi à faire l'analyse de cette représentation en considérant l'histoire de la vie de Rosa Emilia notamment en ce qui concerne les liens avec ses propres parents, ses maris et ses enfants. Cela afin d'identifier les contenus et les processus psychiques sous-jacents à sa subjectivité ainsi que les liens établis avec les membres de sa famille. Cette analyse nous la commençons dans l'hypothèse selon laquelle les éléments constitutifs de la subjectivité ou réalité psychique de Claudia proviennent en quelque sorte de ce que sa mère lui a transmis psychiquement.

Rosa Emilia et son identification au désir de sa mère

Pour parler de l'histoire de Rosa Emilia, commençons d'abord avec les descriptions de ses parents. *« Ma mère a été une bonne mère, ma mère nous aimait beaucoup, évidemment elle nous donnait des frappes comme toutes les mères car on était espiègle, on était tellement espiègle. Chercheur : Alors, elle vous frappait mais elle était une bonne mère. Rosa Emilia : Oh oui, ma mère était une très bonne mère, une très bonne grand-mère, oh la pauvre petite ancienne »* (Annexe 3, ligne 141). Il s'agissait d'une mère affectueuse mais agressive, « comme toutes les mères », qui suscite de la compassion chez Rosa Emilia.

De cette description, ce qui attire notre attention c'est le reproche de ces attaques qui sont tombées dans le silence. Rosa Emilia ne reproche pas les agressions de sa mère puisque, à l'époque de son enfance, elle était insupportable. Au silence et à la justification que nous avons retrouvée dans le discours de Rosa Emilia, il faut ajouter le sentiment de la compassion envers sa mère. C'est de cette façon que la représentation psychique qui s'est formée chez Rosa Emilia correspond à celle de l'idéal d'une bonne mère. De son père, Rosa Emilia n'en a pas dit beaucoup, en fait, il apparait moins dans son discours que sa mère. Elle n'a dit de son père que les mots suivants :

« José Alfredo Buitrago était un boucher. Il a été en premier lieu un soldat, ensuite il a travaillé en tant que gardien, puis il est entré dans la police mais il est sorti parce qu'il était trop obèse, il ne pouvait pas utiliser l'uniforme. C'est là qu'il a décidé d'ouvrir sa boucherie. Chercheur : Comment était la relation avec votre père ? Comment ça marchait? Rosa Emilia : Ça marchait bien, mais il était très agressif, mais, ça n'importe pas (…) Il était très violent, là par exemple, j'ai des blessures qu'il m'a fait avec sa ceinture » (Annexe 3, ligne 147).

Ces petits mots autour du père de Rosa Emilia, nous conduisent à penser que le sens positif qu'elle donne à sa relation avec lui est un produit de sa résignation (il était très agressif, mais, ça n'importe pas). En somme, de ce que Rosa Emilia a dit de ses parents, il ressort précisément l'acceptation de leur agressivité. C'est une acceptation qu'elle fait par les voies de la justification et de la résignation. L'imago qu'elle a de sa mère comprend en conséquence l'acceptation de son agressivité. Bien que dans cette imago l'agressivité maternelle soit incorporée, Rosa Emilia pense aux comportements de sa mère comme la cause de sa fugue.

« Elle me frappait beaucoup, elle m'obligeait à voir des garçons et tout ça. Ça parce qu'elle avait, comment je peux vous dire, elle avait un petit bar où elle comptait avec des femmes qui travaillent ici, comprenez-vous ? Alors, c'est un moment de ma vie où je devais voir les petits garçons ainsi que laver un gros tas incroyable de vêtements. J'étais trop petite, alors, j'étais découragée et je pris mon élan, je m'en suis enfuie » (Annexe 3, ligne 342). La

maltraitance physique subie des mains de sa mère et le fait de l'obliger à travailler dans ce petit bar burlesque, ont conduit Rosa Emilia à chercher un chemin, en principe différent, pour sa vie.

« Chercheur : Vous étiez donc découragée et du coup vous avez décidé de fuir. Rosa Emilia : Oui, je me sentais très ennuyée parce que ma mère me pinçait trop fort. En plus, elle m'a dit : je vais vous faire vous marier de gré ou de force, c'est-à-dire, elle a dit ça en exprimant une sorte de pure malveillance. Et depuis ça, regarde, je ne suis pas mariée et je ne suis pas célibataire parce que j'ai trois enfants qui ne sont pas de mon copain actuel » (Annexe 3, ligne 347).

L'histoire de Rosa Emilia est dès lors une histoire qui s'est déroulée dans des scènes lugubres dont les protagonistes ont été des hommes violents et irresponsables. C'est ainsi que dans ce chapitre de son histoire est présent son premier copain, un homme à qui sa mère l'avait offerte comme épouse.

« Chercheur : Comment vous avez connu à cet homme ? Rosa Emilia : Parce que ma mère, écoutez, ce qui s'est passé c'est que ma mère avait un petit bar dans le secteur de la place du marché, il s'appelait 'La cave', là, j'ai retrouvé ce jeune homme qui était membre de notre famille. Et alors, je ne me suis pas rendu compte et je m'échappai avec lui, je m'en suis enfuie. Ensuite, la police nous a emmenés avec eux, nous étions à Saint Patrice, nous avons donc dormi au siège de la police. Lui, il a été emprisonné alors que moi, la police m'a emmenée chez ma mère » (Annexe 3, ligne 325).

Le premier copain de Rosa Emilia a été donc un homme sélectionné par sa mère, un homme qui était membre de sa famille mais dont elle n'a pas pu préciser à quel lien de parenté. La mère de Rosa Emilia ne l'a pas obligée uniquement à travailler dans son établissement, elle l'a en plus donnée à un homme qui l'a maltraitée. *« J'étais très jeune lorsque je me suis mariée, je me suis mariée à l'âge de 13 ans, très petite. Cet homme, au cours de la première semaine d'être ensemble, m'a frappée d'une manière terrible. Il me brûlait avec ses cigarettes, il était, comment je peux dire, il était un monstre. Un homme qui fait ça, c'est un animal, et un animal qui brûle des personnes, ne vaut pas la peine. Regardez, ces marques-là sont des brûlures qu'il m'a faites »* (Annexe 3, ligne 320).

Sans savoir comment, Rosa Emilia est devenue l'épouse d'un homme avec qui elle a commencé à vivre les rigueurs de la vie en couple. Puis de l'écouter, nous avons l'impression que tout est lui arrivé d'une manière abrupte. Elle vivait avec sa famille, soudain, elle est devenue mariée. *« Chercheur : Qu'est-ce que l'a poussée à s'enfuir ? Rosa Emilia : Non, je ne sais pas, je suis partie du jour au lendemain. Il m'a dit, je vous attends à la porte et je suis partie. Je suis entrée dans cette voiture mais je rien savais. D'abord nous nous adressons à*

Aguadas pour dormir et là nous nous nous sommes couché, puis il m'a déchiré les pantalons et tout ça » (Annexe 3, ligne 352).

Au vu de ce récit, Rosa Emilia n'a pas échappé à son foyer grâce sa mère, elle l'a fait par résultat de sa propre volonté. Dans ce geste de sa volonté nous trouvons néanmoins un motif inconnu implicite dans son affirmation : « *Non, je ne sais pas, je suis partie du jour au lendemain »*. Là, il y aurait donc une partie de son histoire refoulée qui est liée en principe à une idée inconsciente. En ce même sens, cette espèce d'absence de soi apparait énoncée dans les raisons pour lesquelles elle a décidé de retourner avec cet homme malgré les attaques subies.

« Chercheur : Quelle était la motivation pour retourner avec lui ? Rosa Emilia : Motivation ? Je crois qu'il m'a donné quelque chose de magique à boire, la 'bobera'. Chercheur : 'Bobera' ? Rosa Emilia : Il m'a donné à boire, je ne sais quoi. Chercheur : Mais, c'est quoi ça? Rosa Emilia : C'est un truc qui abrutit la personne afin de l'emmener n'importe où » (Annexe 3, ligne 392)

Bien que cette boisson puisse ou pas exister, ce qui attire notre attention dans le récit de Rosa Emilia c'est le fait de donner cette explication selon laquelle un facteur externe l'a conduite à retourner avec son mari. Le motif pour lequel elle s'enfuit pour se marier avec cet homme, et que nous supposons est un motif inconnu, c'est lié aussi au fait de retourner avec lui. Cela en raison de l'attribution qu'elle fait à un facteur externe telle que la 'bobera' qui l'a conduite à agir malgré sa volonté. Dans ces deux situations nous supposons que ce qui opère c'est une idée inconsciente, c'est-à-dire, une idée refoulée liée au fait d'avoir décidé de rester avec cet homme malgré ses attaques.

« Cet homme ne respectait pas ses frères, chez eux, ils se battaient fréquemment, en fait, ils se tuaient entre eux, tout s'est passé là. Chercheur : C'était si violent ? Rosa Emilia : Oui, oui, leur père, leur père a tué à l'un de ses frères, et un autre frère a tué à son tour à un autre frère. Alors, les frères étaient tellement agressifs entre eux, ils utilisaient des couteaux et de tout. C'était l'apocalypse. C'est pourquoi cet homme n'avait pas de limites pour m'agresser avec n'importe quoi » (Annexe 3, ligne 400). En dépit des agressions démesurées vécues avec cet homme et de l'histoire de violence qui l'a précédé, Rosa Emilia insistait pour retourner chez lui.

« Je lui ai laissé pendant un certain temps mais je suis retournée chez lui. Il me traitait doucement et m'amenait chez sa mère. Mais un jour, il a pris un couteau, une machette et un bâton pour m'attaquer, alors, sa mère a dû m'aider » (Annexe 3, ligne 398). Encore une fois, l'histoire de violence et des séparations se répète. Ni les dommages physiques ni les dommages émotionnels ni le fait d'avoir menacé les vies de leurs enfants, ont été des raisons

suffisantes pour décider Rosa Emilia de le quitter. Concernant précisément leurs enfants, soulignons qu'ils sont deux filles, mais qu'ils sont aussi deux avortements.

« Cet homme c'est le père de mes deux filles. Chercheur : Et deux avortements ? Rosa Emilia : Deux avortements. Le premier, c'est à cause de lui, parce qu'il m'a donné une raclée terrible. Chercheur : Et l'autre avortement, qu'est-ce qui s'est passé ? Rosa Emilia : L'autre a été spontané, apparemment on savait ça et ma mère m'a emmenée chez le médecin mais puis on n'a rien fait. Chercheur : Vous l'avez aussi perdu. Rosa Emilia : Oui. Chercheur : Et habitiez-vous avec lui à l'époque ? Rosa Emilia : Oui, j'habitais toujours avec lui. Ce qui se passait c'est que je l'ai laissé mais j'y suis retournée, et comme ça plusieurs fois. Je ne trouvais pas, j'avais l'impression d'être dans un, comment dire, dans un, dans un corral où je ne pouvais pas aller à un autre lieu ; je ne voyais qu'à travers ses yeux, et franchement, je ne l'aimais pas » (Annexe 3, lligne 377).

Là, nous constatons l'existence d'un motif inconnu pour rester avec cet homme. Pour nous donner une idée de sa situation avec lui, Rosa Emilia nous a proposé l'image d'un corral. Cette image a été proposée afin d'exprimer sa sensation d'être coincée et immobilisée, et qui est liée à cette idée selon laquelle elle n'a d'autre but dans la vie que le satisfaire. Nous pensons immédiatement au motif inconnu qui l'a fait persister dans cette relation. En somme, ce que nous supposons lorsque nous attribuons un motif inconnu dans les décisions et les comportements de Rosa Emilia, c'est l'existence d'une idée inconsciente qui s'exprime précisément dans sa tendance à expliquer ses difficultés comme des produits du hasard ou de certaines puissances externes.

En d'autres termes, les marques dans son discours telles que l'affirmation « *Non,je ne sais pas »* et la référence à la boisson magique *'la bobera', s*ont attachés à une idée refoulée. L'hypothèse du lien entre ces marques et cette idée refoulée, nous ne pouvons que la supporter par la description que nous pouvons faire de la subjectivité de Rosa Emilia. De la subjectivité de Rosa Emilia nous affirmons donc que c'est une subjectivité consacrée à une puissance supérieure. La position subjective de Rosa Emilia est ainsi celle du renoncement à la possibilité d'être elle-même la maitresse de sa vie.

Dans la perspective du discours de Rosa Emilia, ce que nous remarquons c'est par conséquent sa négation de l'idée d'être l'auteure et le protagoniste de sa propre histoire. De ce fait, nous parlons d'une subjectivité aliénée qui s'exprime dans l'absence des motifs propres de ses actions, dans cette idée selon laquelle son destin est déterminé par des puissances externes, dans sa sensation de rester immobile, coincée et de ne vivre qu'au service des besoins de son mari. C'est dans la trame constituée par ces expressions de la subjectivité de Rosa Emilia que cette idée inconsciente serait inscrite.

Voilà pourquoi les motifs de Rosa Emilia pour continuer dans cette relation ne correspondent pas avec des idées conscientes. Nous comprenons là pourquoi la marque de son discours est celle de l'absence en quelque sorte à elle-même. Dans cette absence à elle-même, nous avons retrouvé néanmoins une réaction pleine de rage exprimée dans une attaque furieuse à cet homme.

« Ecoutez, lorsque j'étais à l'hôpital, une fillette m'a dit que mon mari étais je ne sais pas où avec une autre femme. Alors, je suis allée chez lui pour le frapper, parce que j'étais enceinte et il avait l'obligation de me respecter, mais je ne devais pas me déplacer. Alors, quelques jours après j'ai perdu cet enfant. Ce jour, le jour suivant, il m'a mise enceinte encore une fois, c'est la fille qui habite à Cali » (Annexe 3, ligne 364)

C'est la trahison qui a fait réagir à Rosa Emilia contre son mari mais qui n'a pas été suffisante pour la faire se séparer de lui. Apparemment, Rosa Emilia avait l'espoir de voir changer à son mari. La possibilité de cette transformation passait néanmoins par l'intervention d'une puissance supérieure. En ce sens Rosa Emilia a raconté l'occasion où une tante de son mari a essayé de le transformer.

« Elle m'a dit : ay, je vais vous arranger votre mari, c'était une tante à lui, je vais faire ça parce que cet homme l'a fait beaucoup souffrir, mais pourquoi il vous traite comme ça ? Si vous êtes tellement calme et jeune, il devrait vous aimer mais je crois qu'il ne s'aime pas lui-même. Ecoutez, elle a pris donc une botte et je ne sais pas qu'est-ce qu'elle lui a fait, je ne sais pas. Elle m'a dit, sortez de la chambre. Je ne sais pas qu'est-ce qu'elle le a dit, il avait des choses sur l'oreiller. Apparemment elle a essayé de lui ouvrir la tête alors que quelqu'un lui disait je ne sais quoi. Et alors, il m'a frappée terriblement, ayy, ce jour il m'a frappé en utilisant la machette. J'en ai sur le dos les marques. La police a dû me sauver, la police est arrivée pour le conduire à la prison » (Annexe 3, ligne 408).

Cette performance *magique* n'a pas pu transformer le mari de Rosa Emilia. Cependant, cette situation a entrainé quelque chose de positif pour elle. La raclée qu'il lui a donnée, a eu comme conséquence son emprisonnement. Cependant, cet homme est retourné bientôt. *« Et alors, cet homme est sorti de la prison à l'époque où ma mère était très malade. J'avais déjà mes deux filles, la plus grande et la petite blonde. L'une de mes tantes le visitait à la prison avec ma fille l'ainée. Ça parce que ma mère leur donnait de l'argent pour payer le transport. Mais ma mère est tombé malade, elle avait du cancer. Lorsqu'il est sorti, il est venu pour emmener cette fillette »* (Annexe 3, ligne 418).

Rosa Emilia et sa mère ont pensé à ce moment à aller chez le maire de Salamina pour lui demander son aide pour récupérer sa fille. *« Alors, nous devons aller chez le maire, le maire que la ville avait il y a quelques années. Je crois que vous l'avez connu. Mais nous n'avons pas*

pu aller car ma mère était malade. Et je dis, en premier lieu ma mère, laissons donc qu'il reste avec elle, je vais rester avec l'autre. Et c'était comme ça. Mais, rien n'a pas été suffisant. Lorsque ma mère est morte, il est entré chez nous, il a détruit la porte et il a failli me tuer. Il a été de ce fait encore une fois en prison. Il y est resté pendant deux ans » (Annexe 3, ligne 421). Le mari de Rosa Emilia a été ainsi plusieurs fois emprisonné.

La séparation définitive avec cet homme n'a pas été possible précisément par la voie de l'intervention du juridique. C'est d'ailleurs cet homme qui a donné à Rosa Emilia la chance de se dégager de lui.

« Et un jour, il m'a dit : allez, vous pouvez vous prostituer, si ça vous fait du bien, vous pouvez rester, sinon, vous pouvez retourner. Alors, j'ai commencé à travailler au bar 'la mélodie'. Je travaillais déjà là lorsque un jour il est venu et m'a dit : salut, ça va ? Vous voulez boire quoi ? Et moi : ça va, mais, merci, je ne vais pas boire quelque chose sur votre compte, je suis en train de boire cette bouteille de grog. Alors, il m'a dit : et comment vous allez là ? Et je lui dis : dieu merci, ça va très bien, je vous remercie en fait de me donner l'idée de me prostituer ». (Annexe 3, ligne 434)

Là, ce cercle dans la vie de Rosa Emilia de violence, séparation et retourcessent pour donner lieu à une ligne de fuite, une ligne qui va cependant la conduire vers un chemin déjà traversé. Rosa Emilia retournait de cette façon à l'époque de 'la cava', aux jours pendant lesquels sa mère l'obligeait *'de voir'* des garçons. Son histoire est retourné donc au point d'origine mais uniquement pour recommencer ce cercle dont elle avait essayé de se libérer précisément en rentrant à 'la cava'.

« J'ai réussi me libérer et j'ai commencé donc à travailler dans les bars. J'ai demeuré comme ça pendant un certain temps. Un jour un ami, un voisin, m'a dit : allez, vous pouvez, si vous voulez, vous charger de mon bar et vous pourriez ainsi avoir un travail plus stable (…) Alors, je lui ai dit : Pensez-vous que je suis capable de gérer ce bar ? 'Ecoutez, oui, allez-y, vous avez une grosse clientèle, en plus, je pourrais vous aider'. Et c'est comme ça, le bar a fonctionné très bien, il progressait et je gagnais beaucoup d'argent. Mais je me suis consacrée á boire de l'alcool. Alors, finalement je n'ai pas obtenu de l'argent mais je me suis beaucoup amusée ». (Annexe 3, ligne 442)

Rosa Emilia est devenue propriétaire d'un bar très similaire à celui de sa mère. Le fait de se prostituer lui a permis par conséquent de se délier de son mari. Pourtant elle n'a pas pu éviter de répéter l'histoire de violence conjugale avec d'autres hommes. Elle a d'ailleurs eu des rapports avec deux hommes de plus. Il s'agit précisément des pères de ses autres enfants. *« J'ai deux garçons et une fille qui ne sont pas les enfants d'un même père (…) Carlos Mario,*

Pablo et Claudia » (Annexe 3, ligne 496). La relation avec le père de Carlos Mario n'a pas été si différente par rapport à celle avec son premier mari.

« Avec le père de Carlos Mario, j'allais d'un lieu à un autre. Il me frappait aussi beaucoup. Alors, je n'ai pas eu de la bonne chance avec les hommes, parce que cet homme, cet homme me frappait encore plus et je me suis enfuie mais j'y suis retournée toujours ». L'histoire de Rosa Emilia a été à son avis une histoire malheureuse. Par rapport au père de Carlos Mario, Rosa Emilia a ajouté : « Ce mec était, mm, un mauvais homme, un coureur de jupons. Alors, je l'ai quitté. Un jour, je lui dis : 'écoutez, notre histoire fini aujourd'hui, sortez d'ici, je ne vais plus vous voir. J'étais une fillette et lui, il était un homme âgé, il avait 60 ans » (Annexe 3, ligne 497).

Malgré ces difficultés, Rosa Emilia a reconnu l'amour qu'elle a ressenti envers cet homme. Après cette histoire, elle a commencé une nouvelle relation avec le père de Claudia. *« Avec le père de Claudia, j'ai habité pendant un an, un an pendant lequel il m'a beaucoup frappée, voire depuis l'accouchement de Claudia. Alors, excusez-moi, mais cet homme ne servait à rien. Il m'a obligée à lui laisser mon bar. Il gaspillait mon argent et buvait beaucoup d'alcool »* (Annexe 3, ligne 504).

Voilà pourquoi Rosa Emilia s'est défaite de son bar. L'argent qu'elle a obtenu grâce au bar, elle l'a utilisé pour acheter la maison où elle et sa fille habitent aujourd'hui. Alors, l'histoire pénible de Rosa Emilia remonte aux propos de sa mère : *« Je vais vous faire vous marier de gré ou de force »*. Cette pure malveillance avec laquelle sa mère l'a lancée à la rencontre de son premier mari, c'est pour nous le point de départ de son histoire infortunée avec les hommes. C'est ainsi que dans l'interprétation qu'elle fait de son histoire comme une histoire pénible, nous plaçons cette affirmation de sa mère.

Nous identifions dans ce désir de sa mère une piste pour comprendre sa motivation inconsciente de rester avec ces hommes. Dans cette perspective, nous affirmons que Rosa Emilia est aliénée au désir maternel notamment par la voie du mécanisme de l'identification projective. Mais, quel est le contenu psychique de cette pure malveillance ? C'est-à-dire, quel est le contenu psychique par lequel s'inscrit ce désir maternel ?

Prenons ainsi ces signifiants représentatifs de la subjectivité de Rosa Emilia, à savoir, *« Non, je ne sais pas »*, *« la bobera », « comme dans un corral »,* « *je ne voyais qu'à travers ses yeux »* et « *pure malveillance ».* Ce que nous lisons de ces signifiants c'est donc la négation que Rosa Emilia fait d'elle-même en tant que sujet en vertu de son assujettissement aux autres sujets. L'identification inconsciente qui opère chez elle aurait par son objet cette idée. De ce fait, l'idée inconsciente que nous identifions est celle d'être un objet. Pourtant, il

s'agit d'une idée dont l'origine se trouve chez sa mère. Par conséquent, cette idée d'être un objet c'est une idée projeté de sa mère.

Cette idée inconsciente d'être un objet découle de deux comportements de sa mère : celui de l'introduire à l'exercice de la prostitution et celui de la donner à un membre de leur famille pour se marier. La mère de Rosa Emilia n'a pas été une mère contenante, cela veut dire, c'est une mère qui n'a pas soutenu et qui n'a pas protégé ni instruit sa fille. En conséquence, l'interdiction de l'inceste n'a pas été incorporée subjectivement. Autrement dit, il n'y a pas de bornes pour les liens intersubjectifs car Rosa Emilia a été mise au service du désir d'autrui depuis qu'elle a été offerte à un membre de sa propre famille. L'idée de servir en tant qu'objet sexuel n'a pas été inscrit subjectivement comme une interdiction.

La fonction paternelle dans cette famille opère donc comme une fonction de la jouissance. Rosa Emilia est sujet ainsi d'une idée inconsciente par laquelle la loi du père de cette famille s'exprime. Cette loi c'est justement la loi de la jouissance à laquelle Rosa Emilia est sujet de manière inconsciente. La limite subjective chez Rosa Emilia est par conséquent le désir d'autrui, ce qui expliquerait ce retour en quelque sorte automatique au côté de ces hommes. Voici pourquoi Rosa Emilia ne peut que voir à travers les yeux d'autrui, qu'elle a l'impression d'être dans un corral. Rosa Emilia est donc emprisonnée dans le désir d'autrui.

En principe, la transmission de la fonction paternelle s'est effectuée par intermédiaire de cette idée d'être un objet que la mère de Rosa Emilia a projetée sur elle. La destination de la subjectivité de Rosa Emilia est ainsi inscrite dans la volonté de dieu, du diable, d'autrui. La subjectivation de la fonction paternelle chez Rosa Emilia à l'égard de l'influence aliénante de sa mère, nous pose la question sur la place de son père biologique dans le processus de la transmission psychique de cette fonction. Rappelons donc que l'imago de ce père c'est l'image d'un homme changeant et agressif. En tant que père changeant, ce qui a surtout souligné Rosa Emilia c'est les postes de travail qu'il a occupés jusqu'à devenir boucher à cause de son obésité.

L'image qu'a Rosa Emilia de son père n'est que celle d'un homme obèse et agressif. L'imago de sa mère est évidemment l'imago prédominante. Nous n'affirmons pas cependant que le lien de Rosa Emilia avec son père n'ait pas été définitif pour la transmission psychique de la fonction paternelle. Nous supposons d'ailleurs que c'est justement grâce à cet imago paternel que la subjectivation de la fonction paternelle en termes de cette idée d'être un objet au service des autres sujets a été possible. Cela veut dire que la fonction paternelle chez Rosa Emilia 'est supportée par l'identification inconsciente avec l'idée d'être un objet probablement parce que la fonction paternelle chez son père n'a pas servi pour l'inscrire à la loi symbolique (l'interdiction de la jouissance).

L'échec de cette fonction paternelle se dévoile justement dans cette imago paternelle dont les attributs sont ceux de la faiblesse, l'inconsistance, l'obésité et l'agressivité. En un mot, il s'agit d'un père qui n'a pas les attributs nécessaires pour opérer en tant que limite, il ne constitue pas un semblant pour opérer comme le représentant de la loi symbolique. Par contre, l'imago maternel fonctionne comme un semblant adéquat pour servir de point de référence à la fonction paternelle en tant qu'il est l'imago d'une bonne mère. Autrement dit, la mère de Rosa Emilia est une figure significative nonobstant ses attaques. Cet imago idéalisé de la mère c'est donc la condition grâce à laquelle Rosa Emilia s'est identifiée avec les contenus psychiques que sa mère lui a transmis.

En somme, la fonction paternelle subjectivée par Rosa Emilia au sein du lien avec sa mère et son père a donné lieu à la configuration d'un principe de réalité orienté par son idée inconsciente d'être un objet. La fonction paternelle s'inscrit principalement dans le registre de l'imaginaire de Rosa Emilia car le repère de son principe de réalité est l'idée d'un père tout-puissant. Rappelons ainsi que pour Lacan cité par Caumont : « Le père imaginaire, c'est le père tout-puissant, c'est le fondement de l'ordre du monde dans la conception comme de Dieu, la garantie de l'ordre universel dans ses éléments réels les plus massifs et les plus brutaux, c'est lui qui a tout fait » (2006, p. 116).

Dans notre hypothèse, Rosa Emilia s'identifie avec l'idée d'être un objet du destin. La fonction paternelle opère de cette façon dans la logique de cette identification où elle a l'impression de rester soumise aux volontés de forces supérieures. Dans son discours, nous retrouvons souvent des mentions à dieu et au diable qui mettent en évidence la présence dans sa subjectivité de ces forces. Alors, ce que Rosa Emilia a vécu, notamment des situations pénibles, sont interprétées par elle comme une épreuve divine. Pour cela, un exemple illustratif sont ses affirmations concernant les soins consacré à son frère handicapé.

« Alors, j'ai vécu des choses terribles mais dieu va me récompenser un jour de m'être occupée de mon frère. Ça fait plusieurs années que je le lave, le rase, que je lui donne de tout parce qu'il n'est qu'un vivant qui ne fait rien. Si l'on le donne quelque chose à manger, il mange sinon il ne mange pas. Alors, il faut bien soigner une personne comme ça sinon il faut mieux décliner » (Annexe 3, ligne 84). Tout ce qu'elle fait au bénéfice de son frère c'est donc une espèce de mission accordée par dieu. *« Et alors, personne s'est occupé de mon frère, juste moi, mais je ne me regrette pas parce qu'il va bien quand même, il va rester avec moi jusqu'à la volonté de dieu se réalise »* (Annexe 3, ligne 94).

La figure de dieu pour Rosa Emilia est aussi celle d'un dieu qui décide le cours de la vie des personnes. *« Mais je laisse tout à la volonté de mon dieu, au seigneur qui habite au ciel, c'est lui qui décide tout. Je sais qu'un jour ces personnes qui nous ont fait du mal seront malheureux, et le fait d'avoir de l'argent ne sera pas important »* (Annexe 3, ligne 219). Là, elle

fait référence àun conflit juridique qui concerne l'héritage d'une maison qui appartenait à sa grand-mère. Sa position dans ce conflit est celle de ne pas réclamer cette maison car elle fait confiance en dieu. Dieu est ainsi le juge qui récompense, punit et pardonne.

« Il faut que mon dieu me pardonne mais je déteste beaucoup cette madame. Il aura à me pardonner au moment de ma mort, mais je n'accepte pas cette madame ni leur enfant parce que c'est à cause de lui que ma petite fille s'est suicidée » (Annexe 3, ligne 79). Nous parlons ainsi d'un chapitre difficile dans l'histoire de Rosa Emilia. Il s'agit du suicide d'une de ses filles. Concernant cet évènement, elle a l'idée que le mari de sa fille et sa mère en ont été les responsables. En plus de la responsabilité du mari de sa fille, c'est par l'intervention du diable que Rosa Emilia retrouve une explication définitive pour cette tragédie.

« Ma fille habitait à Manizales, elle s'était mariée il y a un an. Je lui ai dit : 'ma chérie, ne te marie pas, je vous en prie par l'amour de dieu, ne te marie pas. Vous ne savez pas mais le diable peut entrer chez les personnes, c'est vrai. Vous pouvez vivre ensemble avec quelqu'un apparemment bien mais si vous vous mariez, ça va provoquer le diable et il va faire échouer le mariage. Je sais ça parce que j'ai été déjà mariée. Chercheur : Et le mariage, comment ça s'est passé par vous ? Rosa Emilia : Oh mon dieu, ça a été terrible, oh mon dieu, j'ai beaucoup subi à vrai dire ». (Annexe 3, ligne 313).

Alors, cette idée d'un dieu qui récompense, punit, pardonne, et celle d'un diable qui fait échouer les mariages, opèrent en tant que semblants du père imaginaire. Nous parlons d'un père qui répond aux caprices narcissiques. En ces termes, le père de la loi dans cette famille, de la loi qui supporte le principe de réalité, n'est pas le père du symbolique, c'est-à-dire le père castrateur. Pour Rosa Emilia la loi n'existe pas hors de dieu, c'est dieu la loi. Est-ce que Rosa Emilia peut donc concevoir un dessein humain qui ne soit pas produit de la volonté de dieu ? Même le développement de notre étude est compris dans la volonté de dieu. *« J'espère que dieu vous aide dans votre travail et qu'il vous aide pour obtenir votre diplôme »* (Annexe 3, ligne 117).

En somme, il n'y a pas au-delà de ce père imaginaire représenté par dieu ou par le diable, aucune autre instance ou aucune autre puissance. La loi, ses instances et ses agents sont dans cette logique subsumés par les représentantes de dieu sur la terre. C'est du moins ce que nous interprétons de ses propos concernant l'époque de sa première grossesse lorsqu'elle a consulté à monseigneur pour lui demander qu'est-ce qu'elle devait faire avec son enfant.

« Chercheur : Etiez-vous déjà enceinte ? Rosa Emilia : Oui, alors, monseigneur nous a dit : je ne vais pas vous marier, votre enfant vous devez le donner à une autre personne. Cela parce que je n'étais qu'une fille qui devait se consacrer à jouer avec des poupées. A cette époque la loi vraiment existait, pas aujourd'hui. Mon mari a été emprisonné pendant un an,

mais, nous nous sommes finalement mariés, tout ce qui concerne la noce a été payé par ma mère. Cependant, nous nous sommes ensuite séparés. Ça a été pour moi un supplice. Ecoutez, cet homme à chaque fois qu'il me retrouvait dans la rue me frappait sans compassion » (Annexe 3, ligne 332).

A l'égard de son discours, monseigneur est la représentation maximale de l'autorité de l'église mais aussi de la loi juridique. Monseigneur est en somme l'incarnation d'une loi qu'existait effectivement avec lui, une loi qui n'existe pas aujourd'hui. C'est pourquoi nous affirmons que la fonction paternelle dans ce cas est inscrite dans le registre de l'imaginaire. Cela parce que la réalité est conçue comme une réalité supportée par la volonté de dieu et parce que cette fonction est représentée en tant que loi spécifiquement par une figure ecclésiastique. Pour résumer, nous pouvons dire que la subjectivité de Rosa Emilia a comme axe l'identification avec cette idée d'être un objet qui lui a été transmise par sa mère.

Cette idée rend compte de la manière dont la fonction paternelle s'est constituée au sein de ses liens avec ses parents. Il s'agit de la fonction grâce à laquelle les limites subjectives et intersubjectives se sont configurées en fonction du désir d'autrui. En ce sens, le principe de réalité chez Rosa Emilia est le désir d'autrui. C'est la raison pour laquelle la fonction paternelle chez Rosa Emilia opère en vertu de son registre de l'imaginaire où la figure d'un père tout-puissant commande son destin. Rosa Emilia s'identifie avec l'idée d'être un objet dans la mesure où son principe de réalité est supporté justement par le père de l'imaginaire. C'est donc un père qui sert au narcissisme personnel et familier car les limites intersubjectives n'ont pas été fondées sur l'interdiction de la jouissance.

Le père imaginaire est ainsi la sauvegarde d'une fonction paternelle qui a inscrit la limite du sujet dans le désir d'autrui. De cette façon, l'existence de Rosa Emilia est un sacrifice permanent puisque elle ne peut que vivre en vertu d'une volonté qui n'est pas la sienne. La subjectivité de Rosa Emilia a ainsi au désir d'autrui comme sa loi. Nous comprenons pourquoi elle ne peut donc que voir par les yeux de l'autre ou pourquoi elle a l'impression d'être enfermée dans un corral. C'est la même raison pour laquelle elle ne peut comprendre les motifs de ses comportements que comme des gestes de la volonté de dieu voire du diable. En un mot, Rosa Emilia est incapable de se reconnaître en tant que la protagoniste et auteure de sa propre histoire.

Le labyrinthe subjectif chez Claudia

Alors, après cette lecture de la réalité psychique de Rosa Emilia, nous pouvons nous demander quelle transmission psychique et subjectivation de la fonction paternelle chez Claudia. Pour cela, commençons par rappeler que Rosa Emilia et Claudia sont le support de

l'une pour l'autre, c'est-à-dire, il existe un lien assez fort entre les deux. Il y a pour Claudia un moment définitif pour la formation de ce lien. C'est justement le moment de la naissance de Claudia, le moment où Rosa Emilia a failli mourir. Un autre moment, difficile mais fortifiant pour leur lien, a été celui de la prise en charge de Claudia par l'ICBF. Pour toutes les deux, cette situation leur a permis se sentir plus proches. Par le fait de cet investissement psychique, nous ferons mention d'un rêve de Claudia dont la thématique est la mort de sa mère.

« J'ai rêvé que j'étais encore à l'institution. Dans le rêve, je me rends compte que nous nous trouvons près de la cimenterie et que je regardais une petite figure de la vierge Marie et des photos. Dans ces photos, il y avait la photo d'une madame et une photo de ma mère lorsqu'elle était petite. Il avait donc la figure de la vierge et la photo de ma mère, c'était le visage de ma mère. Alors, je me suis tournée pour voir les gens qui marchaient, c'était une marche funèbre. J'ai demandé : qui est la personne morte ? C'était Rosa Emilia Buitrago, c'est-à-dire, ma mère. Alors, j'ai eu si peur et je me suis immédiatement éveillée et j'ai commencé à pleurer. Je me suis éveillée pour pleurer » (Annexe 3, ligne 596)

Puis du récit de son rêve, nous parlons du souci de Claudia face à la mort éventuelle de sa mère. *« Chercheur : Comment tu as pris ce rêve ? Claudia: Il a été bizarre. Chercheur : Il t'a fait penser ? Claudia : Oui. Chercheur: Quoi ? Claudia: C'est bizarre, il m'a fait penser beaucoup, par exemple, si la mort de ma mère va se dérouler comme ça. Oh mon dieu, non, je ne veux pas, je ne serai pas capable d'affronter cette situation. Chercheur : Est-ce que tu y penses beaucoup ? Claudia: Oui, j'y pense beaucoup »* (Annexe 3, ligne 618).

La première fois que Claudia a rêvée de la mort de sa mère, elle se trouvait dans l'institution de la prise en charge. La deuxième fois lorsque elle était déjà rentrée. La mort de sa mère a été donc un thème qui l'a inquiétée notamment au moment d'être prise en charge dans cette institution. Il y avait aussi à cette époque d'autres soucis pour Claudia notamment celui concernant son rapport avec son père biologique. C'est ainsi que Claudia nous a parlé de la déception que son père lui a produit. *« Chercheur : Dans ton dessin je ne vois pas ton père. Est-ce que tu parles avec lui ? Claudia : Oui, je parle avec lui. Chercheur : Comment il s'appelle ? Claudia : Pedro Jos, pardon, eh, Jose Raul. Chercheur : Est-ce que tu le vois souvent ? Pas souvent, chaque fois qu'il me visite. Chercheur : Ce n'est pas si souvent que tu veux ? Claudia : Non, parce qu'il ne m'a pas exprimé ce qu'à mon avis c'est un père, il n'a rien fait en ce sens. Chercheur : Es-tu déçue ? Claudia : Exactement »* (Annexe 3, ligne 628).

Le dessin dont nous parlons là, c'est le dessin de l'arbre généalogique que Claudia a réalisé et dans lequel elle n'a fait aucune représentation de son père biologique et non plus de son beau-père. L'absence de cette représentation nous a conduits à nous demander ce que le terme père signifie pour elle. *« Chercheur : Et à ton avis, comment un père doit agir ? Claudia : Un père doit soutenir son enfant, il doit l'accompagner pour le meilleur et pour le pire, il doit lui*

donner des conseils de ce qu'il faut faire, de ce qui lui convient de ce qui ne lui convient pas. Tout ça c'est un père pour moi » (Annexe 3, ligne 638).

Ce qui Claudia espère d'un père c'est donc soutien, orientation et amour. La personne qui réalise ces fonctions en quelque sorte dans sa vie, c'est son beau-père. *« Chercheur : Est-ce qu'il y a dans ta vie une personne comme ça ? Claudia : Mon beau-père (…) c'est lui la personne qui me comprend, il est à moi pour le meilleur et pour le pire, c'est-à-dire, ce n'est pas de l'argent ce que j'espère de lui, j'espère des conseils, de l'amour (…) il m'aide beaucoup, il me donne des conseils, il me donne beaucoup d'amour, il me dit : il faut faire attention dans la vie, attention à ça ou à ça »* (Annexe 3, ligne 642).

Au-delà de l'aide économique, ce qui est fondamental d'un père c'est sa capacité à servir de support affectif et émotionnel et pour aider à affronter les situations difficiles à son enfant. *« Ce n'est pas de l'argent le plus importante d'un père, pour moi, ce qui importe c'est, mm, il y a un refrain qui dit : la mère n'est qu'une, mais le père est incertain, le père peut être n'importe quelle personne mais tant qu'il soit capable de jouer le rôle du père, c'est-à-dire, qui donne des conseils aux enfants et qui les accompagne dans les situations difficiles de la vie »* (Annexe 3, ligne 653). Ce qui Claudia demande du père nous l'avons retrouvé notamment dans ses questions, notamment existentielles, telles que les questions de la mort et de la solitude.

« Chercheur : Tu m'avais dit que tu penses souvent à la mort. Est-ce que tu penses à d'autres choses ? Claudia : Qu'est-ce que je pense ? Mm, à la mort et aussi à la solitude. Chercheur : Qu'est-ce tu en penses ? Claudia: J'imagine que je me trouve dans un labyrinthe qui n'a pas de sortie. C'est un labyrinthe où je n'ai pas, comment dire, où je n'ai pas une personne qui me guide, qui m'aide pour me focaliser. Je suis donc dans un labyrinthe dont je n'ai pas pu sortir parce que je n'ai pas le soutien de personne, je n'ai rien » (Annexe 3, ligne 665).

Alors, si l'invocation urgente qu'elle fait d'un père n'est qu'en raison de sa fonction essentielle, celle de focaliser et guider, ce que Claudia est en train de mettre en cause c'est justement la fonction paternelle. Le labyrinthe qui représente la solitude de Claudia serait ainsi sa manière de représenter précisément l'absence de la parole du père qui a pour fonction de guider le sujet. En ce sens, la question de la fonction paternelle chez Claudia concerne la question de son inscription dans l'ordre symbolique notamment celui qui constitue le contenant psychique de sa famille.

Pour avancer sur cette hypothèse, il faut parler de sa représentation de l'arbre généalogique spécifiquement de la représentation de sa grand-mère maternelle. Au sujet de cette représentation, nous devons repérer deux faits. Le premier c'est la représentation que Claudia a faite de sa mère mais dans l'intention de réaliser le dessin de sa grand-mère. Le

deuxième fait correspond aux propos de Claudia pour expliquer son origine et qui pour nous rend compte d'un fantôme.

« Chercheur : Qui es-tu en train de dessiner ? Claudia : Jah, je ne sais pas, je ne connaissais pas bien ma grand-mère maternelle. Chercheur : D'accord, c'est-à-dire que tu tentes de dessiner ta grand-mère. Claudia : Comment elle s'appelait ? Rosa Emilia : Rubí Salome Toledo de Buitrago. Chercheur : Est-ce que tu l'as connue ? Rosa Emilia : Non, ça fait quelques années qu'elle est déjà morte. Claudia : Je n'existais pas dans la pensée. Chercheur : Ça fait combien d'années ? Rosa Emilia : Il y a plus de treize ans. Chercheur : Et où est-ce que ne te trouvais pas ? Claudia : Dans la pensée de ma grand-mère, elle n'avait pas pensé que je pourrais naitre. Chercheur : C'est-à-dire, elle n'avait pas pensé à toi, à la possibilité de ton existence. Claudia : Non » (Annexe 3, ligne 126).

De ses propos : « *Je n'existais pas dans la pensée (…) Dans la pensée de ma grand-mère, elle n'avait pas pensé que je pourrais naitre »*, nous nous posons quelques questions. Qu'est-que ce *je* qui existe en tant qu'il est pensé par un autre sujet *?* Que signifie le terme '*être'* lorsque elle dit *je n'étais pas dans la pensée* ? C'est quoi d'ailleurs cette pensée ? Ce qu' a dit Claudia, veut dire qu'elle a pensé que ce qui existe, existe-t-il parce qu'il a fait en principe pensé par quel qu'un ? Que signifie donc penser par elle ? Est-ce qu'elle fait référence à l'intention voire le désir d'un autre sujet ?

En résumé, si la pensée est une condition pour l'existence, et si la pensée suppose un sujet qui pense, nous nous demandons : est-ce que pour Claudia est fondamental le fait d'avoir été désirée par un autre sujet ? S'agit-il donc du désir de sa grand-mère maternelle ? S'agit-il du désir dont l'objet est la fille de cette femme, c'est-à-dire, la mère de Claudia ? Dans ce cas, le désir qui est en train d'être mis en cause par Claudia n'est pas le désir de sa mère mais le désir qui l'a d'ailleurs précédée. Est-ce que la question qui se pose Claudia concerne en dernier but le désir du désir ? Autrement dit, la question chez Claudia est-elle une question sur le désir dans sa famille ?

En ces termes, nous devons repérer le lien imaginé par Claudia qui l'attache à sa grand-mère. Dans ce fantôme de Claudia, elle et sa grand-mère sont liées au-delà de l'existence de sa mère. Nous pourrons dire en conséquence que le véritable support de Claudia n'est pas sa mère mais sa grand-mère. Pourtant, il faut rappeler que dans l'arbre généalogique réalisé par Claudia sa grand-mère n'a pas été représentée. Le dessin que Claudia a réalisé est d'ailleurs une représentation qui ne comprend que les personnes qui constituent son groupe familial actuel. Nous ne retrouvons pas donc dans cette représentation ni son père ni son beau-père ni sa grand-mère.

De ce dessin, il faut d'autre part repérer d'autres caractéristiques. Remarquons ainsi d'abord que toutes les personnes que Claudia a réalisées dans son arbre ont été placées sur le même plan. Concernant le groupe familial représenté, il faut aussi ressortir l'absence des différences générationnelles, c'est-à-dire, il n'y a pas une différenciation évidente des places qu'occupent chacune des personnes représentées. De même, il faut faire attention à ce qui de la famille dans le dessin est absent. Il s'agit de toute la branche paternelle et des grands-parents maternels. Par ailleurs, en ce qui concerne l'ordre, la séquence et les contenus du dessin, soulignons que le point d'origine de cet arbre généalogique est la mère de Claudia.

C'est une figure qui ne se distingue pas en tant que mère car elle se trouve justement au même niveau que ses enfants et son petit-fils. A l'égard de cette perspective du dessin, l'unique personne dessinée par Claudia qui se place dans un autre plan c'est son oncle handicapé. Pourtant, il n'y a aucun signe qui rende compte du lien de cet homme avec les autres membres de cette famille de même qu'il n'y a aucun signe qui attache les enfants à sa mère. La famille représentée par Claudia dans son dessin est ainsi une famille qui est fondée sur la figure de la mère. C'est une famille néanmoins où les places qui occupent les fils ne sont pas évidentes de même que les générations (il n'y a pas des différences lisibles dans le dessin entre la mère et ses enfants, entre la mère et son frère et entre les enfants et leur tante).

Du point de vue de cette représentation, il apparaît un paradoxe. Si la place de la mère existe car les enfants existent, l'absence d'un signe ou d'un trait qui indique un lien entre les enfants et sa mère veut dire donc que cette place n'existe pas. La mère sur laquelle cet ordre familial est supporté n'existe pas, en conséquence, cet ordre familial n'existe pas non plus. Qu'est-ce que cet ordre familial où dans la perspective de ce dessin nous trouvons l'absence de ces places sur lesquels les liens filiatifs se sont supportés ? Qu'est-ce que cet ordre familial où il n'y a pas de générations ? Qu'est-ce qui supporte, contient et donne une identité aux membres de cet ordre familial ?

Pour ces questions, prenons un autre élément du dessin de cet arbre. Nous parlons d'une marque particulière, c'est une ligne dessinée sous chacune des personnes et qui en quelque sorte leur sert de sol. C'est une ligne qui représente le sol mais aussi une limite. Y-a-t-il pour Claudia des supports et des limites dans son ordre familial ? Comment l'ordre familial de Claudia a fonctionné en tant que contenant psychique ? Pourrions-nous interpréter ainsi une nécessité chez Claudia d'un support et d'une limite ? Est-ce que cette nécessité serait implicite aussi dans la question que se pose Claudia sur le désir dans sa famille ?

Est-ce que par rapport à ce désir, ce qu'elle cherche en définitive c'est sa limite, son support et son origine en tant que sujet ? C'est une demande donc sur son propre désir, par son désir de se démarquer de cette idée transmise par sa mère d'être un objet ? En vue de ces questions, ce qui se dévoile à nous c'est l'existence probablement d'un conflit psychique chez

Claudia au sujet de cette idée d'être un objet. Nous affirmons ainsi en guise d'hypothèse que la nécessité de Claudia d'un support et d'une limite résulte de son désir d'être inscrite dans un ordre symbolique, c'est-à-dire, de son désir de devenir sujet plus qu'un objet. Rappelons là que pour devenir sujet il est nécessaire que l'individu s'inscrive dans un ordre symbolique où l'interdiction de la jouissance opère.

Cette idée d'être un objet, d'être exposée au désir d'autrui, nous l'identifions au niveau de la représentation graphique que Claudia a fait de sa mère. De toutes les personnes dessinées, seule cette représentation ne porte pas d'accessoire. Par contre, les autres personnes dessinées portent, par exemple, des ceintures, boutons, crucifix, casquettes ou cravates. Dans la représentation de sa mère, il n'y a pas par rapport aux autres représentations, aucune marque qui donne l'idée qu'elle porte une jupe ou un pantalon. Autrement dit, elle semble nue. Malgré cette nudité, il n'y a pas de traits qui suggèrent la présence dans ce dessin des caractéristiques sexuelles propres aux femmes.

Cette nudité nous l'interprétons au fait d'être exposée à autrui, c'est pourquoi nous oserons dire que dans cette nudité est comprise précisément cette idée d'être un objet. Or le conflit avec cette idée transmise depuis sa grand-mère maternelle, se dévoile dans sa métaphore du labyrinthe. La demande que Claudia fait d'une limite, d'un support, d'être focalisée et guidée, est par conséquent une invocation du Nom-du-père. Cela veut dire donc que le support qu'elle espère de sa mère ne fonctionne pas en tant qu'un support psychique, d'un contenant psychique. Par contre, le lien d'elle et sa mère comporte un conflit psychique, celui de devenir comme sa mère ou de sortir du labyrinthe.

L'imago maternel représenté dans ce dessin dévoile donc cette idée inconsciente qui est pour Claudia la source d'un conflit psychique. Concernant cette idée, nous devons remonter aux commentaires faits par Fredy, le petit-fils de Rosa Emilia, au cours de la réalisation du dessin de l'arbre généalogique. *« Fredy: Ce n'est pas comme ça, ça semble un diable. Chercheur : Un diable ? Pourquoi ? Fredy: Elle semble une princesse (…) Qui est cette personne-là ? Fredy : C'est la grand-mère. Rosa Emilia: Jejeje. Fredy : Voilà les pattes. Claudia: Les pieds. Fredy : Les pattes du taureau, têtue. Claudia : Est-ce que la grand-mère est un taureau. Fredy : Et oui, la grand-mère est un taureau »* (Annexe 3, ligne 173).

Les descriptions de sa grand-mère, ou bien comme un taureau, ou bien comme un diable ou comme une princesse, constituent des expressions de l'imaginaire de Fredy au moment de penser à sa grand-mère. Ces descriptions comprennent donc une représentation psychique. Il s'agit d'une représentation implicite dans les autres signifiants que Fredy a proposés pour parler de sa grand-mère. Après avoir parlé du taureau et de la princesse, Fredy a fait référence à un autre animal. *« Chercheur : Et alors, qu'est-ce que tu as fait là ? Fredy : Une chose. Rosa Emilia: Jejeje. Chercheur : Quelle chose ? Fredy: Une chose. Rosa Emilia :*

C'est qui ? Fredy : Non, personne, eh, c'est un cafard. Claudia : Un cafard. Chercheur : Celui-ci c'est un cafard ? Fredy : Un cafard empoisonné. Chercheur : Empoisonné ? Fredy : Oui » (Annexe 3, ligne 274).

Aux signifiants '*taureau'* et *'diable'* nous pourrons ajouter celui du '*cafard empoisonné'.* Ce qui est commun à ces trois signifiants est l'idée d'une certaine obscurité et saleté. Pour avancer sur la piste de cette idée, considérons quatre autres signifiants énoncés par Fredy. Ce sont les signifiants suivants : un super-héros, un cochon, une princesse et un mille-pattes.

« Chercheur : Ça semble très intéressant, c'est quoi ? Fredy : C'est un cochon. Chercheur : Un cochon ? Fredy : Oui. Claudia : Et celui-ci ? Fredy : Un super-héros. Chercheur : Un super-héros? C'est-à-dire, un cochon et un super-héros. Rosa Emilia : Jejeje. Fredy : Regardez, et la, et la, la princesse. Chercheur : On a un cochon, un super-héros et une princesse. Claudia : La princesse est très petite. Chercheur : C'est laquelle ? Celle-ci ? Et celui-ci c'est le super-héros? Fredy : Et celui-ci c'est un cochon, et le 'chinguite'. Chercheur : Quoi ? Claudia : Le mille-pattes ? Rosa Emilia : Le mille-pattes, non, non, non. Fredy : Ah oui, voilà le mille-pattes, mais bien sûr » (Annexe 3, ligne 286).

De ces signifiants, convenons qu'il y a deux qui peuvent être classés dans une même catégorie, à savoir, la princesse et le super-héros. L'élément qui identifie ces signifiants est l'humanité mais aussi le fait de représenter une supériorité par rapport à cette même humanité. Du cochon, par contre, son élément identitaire est sa condition d'animalité. C'est ainsi que nous nous demandons par le lien probable entre le cochon, le taureau, le cafard voire le diable. L'élément qui ressort est donc celui qui représente ce qui est contraire à l'humanité, notamment celui de l'animalité qui est par exemple attribué par Fredy à sa grand-mère lorsqu'il affirme qu'elle possède des pattes.

Concernant le diable, nous devons remarquer justement cet élément propre aux animaux tel que la présence de pattes comme nous pouvons constater dans certaines représentations culturelles d'origine païenne. Voici le diable dont les pattes sont des sabots semblables à ceux du taureau et du cochon. Par ailleurs, dans ce bestiaire de Fredy il y a aussi le cafard (empoisonné) et le mille-pattes. Ces deux figures sont des figures rampantes qui se déplacent dans des espaces obscures et humides. Quel est le lien entre le cafard (empoisonné), le mille-pattes et les autres animaux ? Et encore, qu'est-ce que cette animalité, notamment ce qualité d'un être rampant lié à l'obscurité et à cette saleté ? A quoi bon cette princesse et ce super-héros?

D'abord, ce que nous constatons c'est cette trame imaginaire ou fantasmatique dans la perception de Fredy autour de sa grand-mère. C'est donc un fantôme qui est implicite dans l'imago que Fredy a de sa grand-mère. Ce fantôme nous le retrouvons d'ailleurs dans la

représentation que Claudia a faite de sa mère, c'est-à-dire, dans son imago maternel. C'est ainsi que ces éléments latents chez Fredy et chez Claudia qui se trouvent autour de leur discours au sujet de Rosa Emilia sont mises en évidence á travers ces représentations graphiques. En somme, les marques des attributs animaux dans le dessin que Fredy a faites de sa grand-mère, de même que la nudité qui ressort dans le dessin de Claudia, ont en commun l'idée d'une absence d'humanité, cela veut dire, de la condition de sujet inscrit dans un ordre symbolique.

Cette idée latente exprimée à travers ces imagos, rend compte de la singularité du soi familial dans lequel la subjectivité de Claudia s'est constituée. La singularité de ce soi familial est celle d'être un contenant où ses limites sont esquissées par le désir d'autrui, un ordre où le sujet est exposé comme un objet. Est-ce que Claudia marche sur les lignes minces qui configurent ces limites ? Alors, est-ce que Claudia risque de tomber dans l'identification avec cette idée ? Cette idée cependant, nous avons déjà dit, est objet d'un conflit psychique chez Claudia plus qu'un objet pour s'identifier. Cela, nous l'affirmons en raison de son mécontentement causé par son père et que traduit sa métaphore du labyrinthe.

Contrairement à sa mère, Claudia a interprêté son destin, ce qui rend compte d'une subjectivation orientée par la symbolisation. Cette métaphore du labyrinthe c'est ainsi une image qui condense sa souffrance psychique et sa rédemption. Claudia a donc une question sur elle-même en tant que sujet, c'est-à-dire, une question par rapport à son origine au sein de sa famille notamment au sein des liens entre ses parents. Claudia se pose cette question et essaye de trouver une réponse, alors, elle ne dépend pas uniquement de ses croyances, elle ne prie pas dieu pour espérer ensuite que '*tout marche bien'.* Par rapport à sa mère, Claudia ne se conduit pas dans la vie en fonction de la volonté du dieu ou de diable. Claudia a des questions.

Du régime du père imaginaire, Claudia est tombée dans le régime des questionnements et de la pensée, dans l'ordre du symbolique, l'ordre dont la métaphore c'est justement celle du labyrinthe. Mis en termes d'un effondrement, le transit d'un régime à un autre chez Claudia rend compte de son désir de trouver un support dans la parole, dans le guide et le conseil d'autrui. Cette idée autour de l'effondrement nous la verrons apparaître d'ailleurs au long de son discours. Nous parlons là d'un récit qu'elle a écrit dans sa période dans l'institution à Pereira.

« Chercheur : Et concernant ces idées que tu viens de m'exprimer, est-ce que tu les as écrites peut-être ? Claudia : Oui, une fois, lorsque j'étais dans l'institution, j'ai fait un petit conte. Ce récit je l'ai montré aux éducateurs et ils ont parlé entre eux mais ils ne m'ont rien dit. Et lorsque le moment pour rentrer est arrivé, ils ne m'ont pas donné non plus mon cahier. Chercheur : A l'institution ? Ce récit parlait de quoi ? Claudia : C'était l'histoire d'un garçon qui a demandé de l'aide à sa mère et à son père, ensuite à un ami, une amie, un oncle, aux familiers

et aux amis voire aux voisines. Il prie ces personnes de l'aider pour surmonter sa difficulté. Mais ces personnes ne l'ont pas aidé, par contre, tous lui ont tourné le dos. Mais un jour il a écouté une petite voix qui lui a dit : Tu ne peux pas compter sur personne, tu ne peux compter qu'avec toi, juste toi. Alors, comprenez-vous mon récit? Chercheur : Tout-à-fait, tu as été tellement claire. Chercheur : Quel titre tu as donné à ce récit ? Claudia : On ne peut pas compter sur personne, il ne faut compter qu'avec soi-même » (Annexe 3, ligne 689).

Pour écrire ce petit conte, Claudia s'est inspirée de ce qu'elle a vécu avec sa mère et de ce qu'elle écouté de certaines fillettes qui sont tombées dans le monde des drogues. Concernant l'histoire de ces fillettes, c'est précisément le fait de leur effondrement qu'elle a repris. En effet, Claudia a l'impression d'être tombée aussi, mais par une situation différente de celle de l'usage des drogues. La chute de Claudia a été produite d'ailleurs lorsqu'elle n'a pas attendu les conseils de sa mère.

« Chercheur : Et concernant ta mère, tu t'inspirais de quoi spécifiquement ? Claudia : J'ai pensé assez de choses. Je pensais quelle chance celle d'être avec ma mère mais je n'ai pas écouté ses conseils, c'est pour ça que je suis tombée. J'ai pensée à ça et ensuite j'ai pensée aux fillettes droguées. C'est là que je commencé à écrire. Chercheur : Est-que tu as dit : je suis tombée ? As-tu l'impression d'être tombée ? Claudia : Oui, je suis tombée dans le labyrinthe » (Annexe 3, ligne 707).

Par le fait de ne pas écouter les conseils de sa mère Claudia est donc tombée dans le labyrinthe. Et pour en sortir, Claudia a besoin de la *'focalisation'* de son père. Mais, pourquoi le fait de ne pas écouter sa mère a produit la création d'un labyrinthe dont l'unique sortie est celle d'écouter les conseils paternels ? Quels sont les contenus des conseils maternels dont le refus de part de Claudia a entraîné une chute semblable à celle des fillettes droguées ? Les contenus de ces conseils, de même que les motifs exacts par lesquels Claudia est restée pendant un an dans cette institution pour la protection des enfants à Pereira, n'ont pas été énoncés. C'est pourquoi nous ne pouvons que faire certaines suppositions à partir de notre interprétation de ce récit et de la métaphore du labyrinthe.

Alors, nous nous demandons face à ces conseils par leur fonction logique dans la configuration de ce labyrinthe. Dans cette perspective, il faut repérer d'abord la cause pour laquelle Claudia est tombée dans le labyrinthe : elle n'a pas fait attention aux conseils maternels. Compte tenu que le labyrinthe a une fonction subjectivante chez Claudia, ce fait de ne pas faire attention aux conseils aurait une valeur positive. Ce qui précède indique donc que les conseils possèdent une valeur négative. Est-ce que Rosa Emilia a demandé quelque chose à Claudia qui a provoqué chez Claudia un conflit ? Autrement dit, nous affirmons que les conseils de Rosa Emilia sont une source de conflit pour Claudia.

Le labyrinthe nous le comprenons de cette manière comme une résolution de ce conflit. Existe-t-il par conséquent une relation entre le contenu du conseil maternel qui semble la cause d'un conflit, et l'idée inconsciente, conflictuelle aussi, d'être un objet ? Est-ce que le conseil que Rosa Emilia a donné à Claudia comprend une demande au sens d'être un objet ? En somme, le conseil donné par Rosa Emilia possède une valeur négative dans la mesure où ce conseil cause un conflit chez Claudia. Dans cette hypothèse, soulignons que pour sortir du labyrinthe il faut de la guidance et de la focalisation donné par le père. En autre termes, Claudia s'éloigne de la parole que sa mère porte afin de chercher cette autre parole qui ne peut se trouver que chez son père.

Pourtant, la parole qu'elle espère n'est pas la parole portée par son beau-père ni par son père biologique. Claudia cherche des conseils qui ne sont pas ceux de sa mère, elle cherche des conseils qui l'éclairent. Bien que son beau-père soit l'homme plus proche de la guider dans la vie, nous soupçonnons que cette nécessité persiste. Autrement dit, elle souhaite en définitive la parole qui l'éclaire plus que la personne. Cette parole c'est justement ce qu'elle demande à travers son image du labyrinthe. En plus de cette fonction lumineuse, cette parole est requise pour servir de support subjectif.

Cette nécessité nous la lisons dans l'absence de ce trait qui dans son dessin de l'arbre généalogique aurait pu représenter les liens et les différences généalogiques. Nonobstant l'absence de cette marque, il faut rappeler que Claudia a fait sous chacune des personnes dessinées un trait qui ressemble au sol. Les personnes dessinées ont ainsi un support. Le père que Claudia désire est de ce fait un père symbolique, c'est-à-dire, un père qui donne des éléments nécessaires à sa pensée pour articuler des idées et retrouver ainsi de la lumière pour parcourir son propre chemin.

Par voie de conséquence, le labyrinthe de Claudia ne comprend pas uniquement le drame de l'absence de cette parole mais la tentative de devenir elle-même un sujet capable de symboliser sa propre existence. Le labyrinthe est ainsi la représentation psychique de sa fonction paternelle par laquelle elle essaye d'échapper au désir maternel ; de l'idée de rester en position d'un objet exposé à autrui. Cette figure du labyrinthe est la métaphore de la fonction paternelle car c'est une figure où le chaos a un certain ordre. Le labyrinthe condense ainsi son angoisse de devenir un objet avec la possibilité d'assumer une position de sujet.

« Chercheur : Le plus compliqué d'être dans ce labyrinthe c'était quoi ? Claudia : Le plus compliqué ? Les pensées, les pensées étaient, elles se dispersaient, alors, on pensait à une chose puis à une autre, et comme ça, c'était une chaîne en quelque sorte, une pensée arrivée là, autre pensée par ici, ensuite une chaîne, une chaîne. Chercheur : Comment est-ce que ces pensées arrivaient les unes après les autres ? Claudia : Je pensais beaucoup à une chose, puis à une autre, je les pensais beaucoup pour les placer bien. Chercheur : Est-ce que

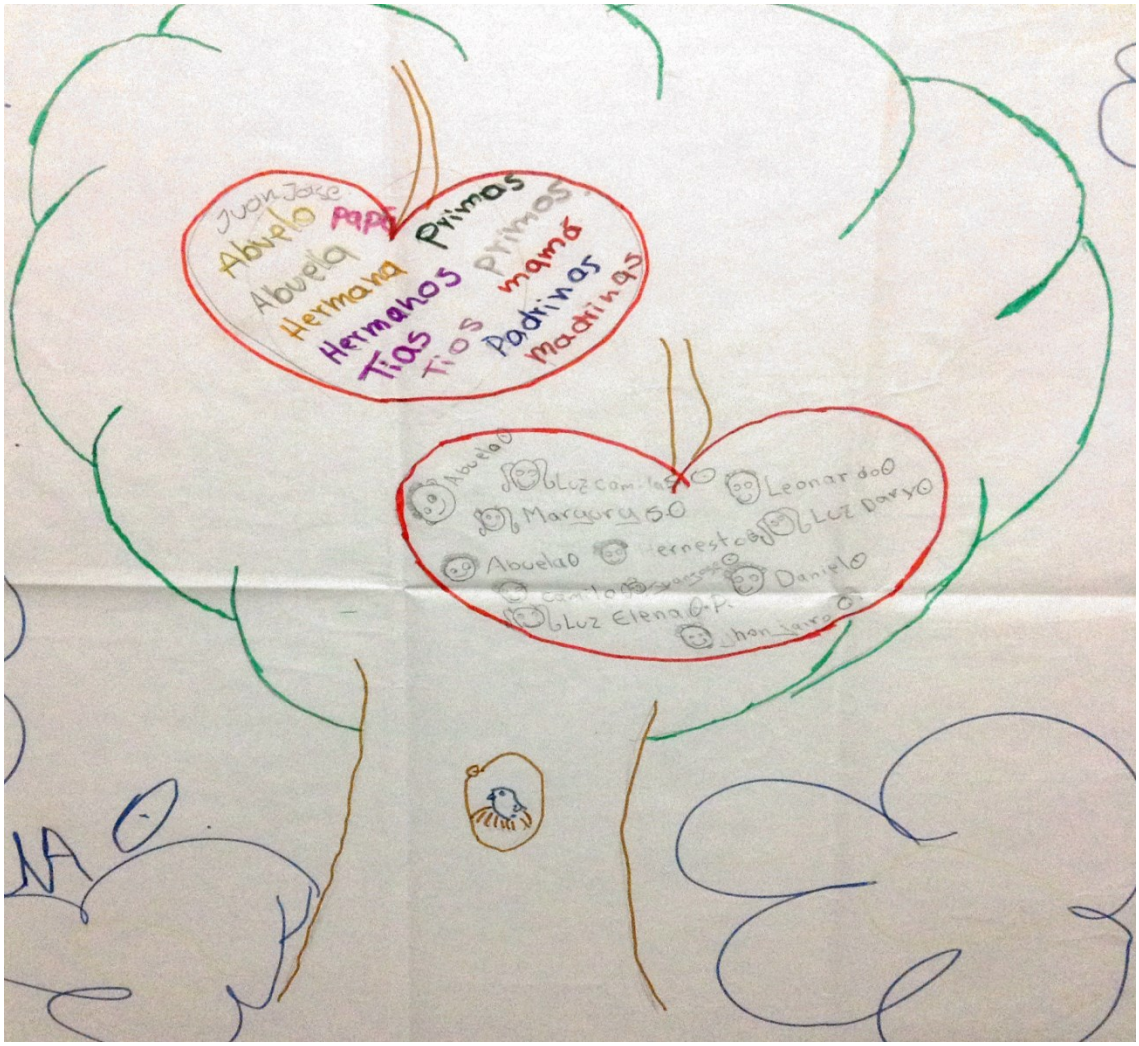
tu les arrangeais ou quelque chose comme ça ? Claudia : Exactement. Chercheur : Et comment tu as séparé les pensées afin de les organiser ensuite ? Claudia : Je pensais, par exemple, si je pensais à la mort, il arrivait à ma tête beaucoup de choses, je les organisais comme ça. Chercheur : Ça semble une procédure intéressante. Alors, tu arrangeais d'abord les pensées concernant la mort. Claudia : Et aussi comme ça avec les pensées sur ma mère. De ma mère, je pensais aussi là un lot de choses. C'est ainsi que j'arrivais à les organiser » (Annexe 3, ligne 681)

Dans cette manière de penser son labyrinthe, nous constatons la fonction psychique de la pensée. En d'autres termes, le labyrinthe chez Claudia est aussi une trame des pensées difficiles qui se dispersent et se multiplient mais qui s'articulent dans sa tête. Pour cela, Claudia utilise une technique en quelque sorte, celle par l'intermédiaire de laquelle elle organise ses pensées selon leur type de contenu. Claudia sépare et classifie des pensées afin de surmonter son angoisse. Alors, cette manière de penser est en conséquence une procédure défensive, qui opère de cette manière dans la mesure où un ordre existe.

Autrement dit, elle peut affronter son angoisse par la voie de la pensée parce qu'elle sait l'importance d'avoir un guide, une orientation dans la vie. Par tout ce qui précède, nous oserons dire que le labyrinthe représente sa fonction paternelle qui opère malgré sa transmission au sein du lien avec ses parents. Alors, comment Claudia est donc arrivée à parler du labyrinthe et à écrire son récit au sujet de la chute en tant que signifiants représentatifs de sa subjectivité ? Dans notre lecture, ces signifiants opèrent de cette manière grâce à la fonction réalisée par l'institution de la prise en charge qui s'est occupé de Claudia. C'est la fonction de l'écoute.

C'est là donc, spécifiquement dans le processus thérapeutique, où elle a trouvé de la confiance et de la sécurité nécessaires pour raconter son histoire, ses pensées voire ses secrets plus intimes. C'est là où elle a configuré la figure du labyrinthe comme un signifiant clé pour la subjectivation de sa fonction paternelle. Voici donc que, ensuite de demander à sa mère et à son père voire d'autres personnes de l'aider, un jour elle *« a écouté une petite voix qui lui a dit : Tu ne peux pas compter sur personne, tu ne peux compter qu'avec toi, juste toi ».*

La famille Sanjuan Duque



Constanza Duque a quarante ans, elle travaille comme femme de ménage. Son foyer est constitué par son enfant César (17 ans) et ses deux filles, Daniela (13 ans) et Laura Tatiana (12 ans). César réalise des études dans l'école secondaire tandis que Daniela et Laura sont en train de faire des études à l'école primaire. La prise en charge de l'ICBF dans le cas de cette famille a été effectuée pour deux raisons. La première concerne les difficultés de Constanza à s'occuper de Laura Tatiana qui fréquemment s'échappait du foyer. Et la deuxième est liée aux conditions matérielles de leur foyer qui était dangereux pour les enfants de Constanza. En plus de ses trois enfants, Constanza a quatre autres garçons.

Les enfants de Constanza sont de pères légaux différents, sauf ses deux filles. Daniela et Laura portent en conséquence le nom du père. Leur père a été décrit par Constanza comme un homme qui l'a beaucoup maltraitée. *« Pendant la grossesse de ces deux filles, la vie ensemble avec cet homme a été très compliquée. C'était toujours problématique, nous nous frappons et il me traitait très mal »* (Annexe 4, ligne 790). Constanza a donc décidé d'expulser

cet homme du foyer. La répulsion causée chez Constanza par le père de Daniela et Laura Tatiana, nous la retrouvons exprimée verbalement au cours de la réalisation de l'arbre généalogique.

« Daniela : Oui, il manque quelqu'un là. Constanza : Il manque qui ? Daniela : Il manque quelqu'un. Constanza : Qui ça ? Daniela : José. Contanza : Non, il y a déjà tes oncles et tes tantes là. Daniela : Non, José. Contanza : Ton papa ? Pour quoi faire ? Daniela : C'est pour ça que je ne l'ai pas mis » (Annexe 4, ligne 437). Nous soulignons là justement la répulsion de Constanza mais transmise à sa fille Daniela. Pour comprendre les racines de cette répulsion, il faut noter qu'il s'agit d'un sentiment qui a un précédent, à savoir, le rapport entre Constanza et son propre père.

« J'ai beaucoup eu de problèmes avec ma famille, avec mon père, ça parce que, ça fait, j'avais l'âge de 15 ans, et à cause de lui j'ai laissé ma maison parce qu'il m'a manqué de respect. J'ai parlé avec ma mère mais ma mère ne m'a pas écoutée. Ensuite, j'ai parlé avec mon frère l'ainé mais il m'a dit, écoutez, ça n'est que des trucs d'un ivrogne. Il a dit ça parce que mon père lorsqu'il arrivait ivrogne il parfois me, je ne sais quoi, mais, je pense qu'un ivrogne se rend compte de ce qui il est en train de faire. Je n'ai jamais bu de l'alcool, mais je crois qu'un ivrogne se rend compte de ce qui il fait. Bref, c'est par cette attaque de mon père que j'ai décidé laisser ma maison » (Annexe 4, ligne 816).

Le manque de respect dont Constanza parle est l'abus sexuel. C'est donc à cause de cet abus commis par son père qu'elle a abandonné son foyer lorsqu'elle avait 15 ans.

« Chercheur : Et puis, vous allez où ? Constanza : Dans une ferme, je suis allée dans une ferme où j'aidais une femme et récoltais aussi des grains de café. Là, j'ai commencé une relation avec un jeune homme et puis nous avons commencé à vivre ensemble ». Le fruit de cette relation est Alfonso, le premier enfant de Constanza. Nonobstant la naissance de cet enfant, la relation avec le père d'Alfonso n'a pas été agréable pour Constanza. « Alors, à cette époque, lorsque Alfons était né, j'étais en solitude encore une fois parce que la relation avec son père n'a pas été non plus, disons, agréable, nous avons toujours eu des difficultés, des problèmes. C'est pourquoi lorsque j'étais enceinte, j'ai décidé de le laisser » (Annexe 4, ligne 829).

A la suite de cette relation, Constanza en a commencé une autre, une relation dont elle se rappelle avec nostalgie. Il s'agit de sa relation avec Luis Carlos, le père de son enfant Mauricio. *« Chercheur : Et cette nouvelle relation avec cet homme, comment ça s'est passé ? Constanza : Très bien, je suis restée avec lui, c'est avec lui qui j'ai demeuré le plus dans une relation, nous étions ensemble pendant huit ans. Il aimait et respectait beaucoup Alfonso, et lui*

aussi » (Annexe 4, ligne 916). Malheureusement, cette relation a terminé de manière abrupte depuis qu'il a été tué.

« Ça a été très difficile pour nous parce que nous vivions contents, il était très responsable, il aimait beaucoup Alfonso, par exemple, s'il donnait une chemise à son enfant, il donnait la même chose à Alfonso, mm, il avait une relation jolie avec Alfonso. Pour nous a été si difficile sa mort, son assassinat, ça parce qu'il était un homme exemplaire (elle fait une petite pause pour pleurer), il nous aidait beaucoup et s'occupait bien de nos nécessités » (Annexe 4, ligne 847). Puis d'Alfonso et de Mauricio, celui qui est né a été César.

« Chercheur : Alors, il est mort et vous avez déjà deux enfants, qu'est qui arrive ensuite ? Constanza : Il est tué et je suis encore une fois en solitude, alors, je commence une nouvelle relation avec le père de César. Chercheur : C'est César celui qui habite avec vous ? Constanza : Oui, oui, le garçon qui a 17 ans. Chercheur : Et le père c'est qui ? Constanza : Mm, c'est un mec qui habitait à la campagne et avec qui la relation n'a pas fonctionné non plus (…) j'ai forcément eu qu'éduquer toute seule à César, de même qu'il a fallu le faire avec Nicolas » (Annexe 4, ligne 852).

A l'exception de Luis Carlos, le père de Mauricio, Constanza n'a pas partagé son foyer avec les pères de ses autres enfants. C'est en fait ce qui s'est passé avec le père de Nicolas. *« Chercheur : Et c'est qui le père de Nico ? Constanza : Il s'appelle Francisco, mais il ne s'est pas s'occupé de lui, jamais, jamais. Chercheur : Ça veut dire que les pères de César et Nicolas jamais. Constanza : Jamais. Chercheur : Ils ont été des figures absentes. Constanza : Oui. Chercheur : Est-ce que vous avez vécu ensemble ? Constanza : Non »* (Annexe 4, ligne 863). De ces six enfants, quatre sont donc des enfants de pères différents alors que les deux filles ont le même père biologique. Il faut aussi remarquer que des cinq pères de ses enfants elle n'a vécu sous le même toit qu'avec deux.

De ces deux hommes c'est le père de Mauricio l'unique avec qui elle a développé une relation large et bonne. Nous pourrons ainsi conclure que les relations de Constanza avec les hommes ont été généralement des relations difficiles et éphémères. De cette histoire nous avons d'ailleurs ressorti un précèdent, celui concernant l'abus sexuel dont elle a été victime de la part de son père. C'est ainsi qu'à partir du rapport avec son père jusqu'à sa dernière relation avec le père de ses deux filles, ce qui nous intéresse c'est comprendre comment son discours autour du père s'est constitué. Cela dans l'objectif d'analyser la transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle chez ses filles. En conséquence, nous nous centrerons d'abord sur la formation des imagos paternel et maternel chez Laura Tatiana et chez Daniela.

La marque du père chez Constanza

Dans cet objectif nous devons remonter encore une fois à la situation d'abus sexuel subis par Constanza notamment aux réactions de sa mère et son frère. Nous nous demandons spécifiquement les effets psychiques au sens de la fonction paternelle que cet abus et ces réactions de sa mère et son frère ont provoqué chez Constanza. Plus précisément notre question est la question de la représentation du père, c'est-à-dire, la place et la fonction du signifiant paternel dans le discours de Constanza. Pour cette question, rappelons ce que Constanza a dit autour de ce qu'un père signifie.

«Chercheur : Bon, pour terminer, il me reste quelques questions à vous poser. Que signifie pour vous le mot « père » ? Constanza : Beaucoup de choses en fait. La responsabilité, le fait d'être attentif à ses enfants. Chercheur : En fait, c'est plus le père dans le sens de paternel. Constanza : Ah, alors ça dépend. Si un homme vit à vos côtés et, comme c'était le cas avec mon père chez mes parents, qu'il ne s'attend qu'à ce qu'on lui donne à manger et qui ne s'occupe pas de ses filles, ça ne sert à rien. Mon père disait qu'il aimait ses filles. Mais je pense que lorsqu'on aime son enfant, on fait en sorte à ce qu'il est un toit et de quoi manger, se soigner, ce dont il a besoin. Si c'est juste un père qui dit qu'il est père mais qu'il ne l'est pas de tout cœur, alors je dis non » (Annexe 4, ligne 248).

Ce dont nous avons parlé au sujet du père avec Constanza, nous a conduits au thème de la loi. A l'égard de Constanza, la loi en tant qu'instance juridique qui surveille et oblige les personnes à suivre les normes et les lois, est inopérante et inefficiente pour faire remplir notamment aux hommes leurs devoirs en tant que pères. Par contre, les mères pour Constanza ne sont pas traitées de la même manière par la loi. *« Je trouve que la loi devrait être identique pour tous. Si une mère abandonne ses enfants, elle est mise en examen et doit répondre pour eux, pourquoi les pères peuvent-ils faire ce qui leur chante et n'ont aucune obligation ? »* (Annexe 4, ligne 283).

Ce qui précède nous indique que pour Constanza la mère est plus visible pour la loi que le père car elle ne peut pas échapper à l'occurrence d'abandonner un enfant ou dans le cas de ne pas satisfaire ses besoins. Par rapport aux irresponsabilités du père, Constanza pense donc que la loi est indulgente. Le père est ainsi autorisé en quelque sorte à se conduire conformément à sa volonté, à son désir. Autrement dit, le père serait au-dessus de la loi. En ce sens, cette idée du père comme celui qui n'est pas contenu ni régulé, du père en tant que supérieur à la loi, coïncide justement avec la manière dont le père de Constanza s'est conduit au moment d'abuser sexuellement d'elle.

Pour préciser, il faut dire que ces comportements sexuellement démesurés de son père ont été justement possible parce qu'il n'a trouvé aucun type de barrière. Repérons ainsi que cet

homme n'a pas été interpellé ni par la mère de Constanza ni par son frère ainé. La parole de Constanza n'a pas été considérée par sa mère ni pas son frère, par contre, le désir de son père qui l'a eue pour objet, a été légitimé dans leur famille. *« Ça n'est que des trucs d'un ivrogne »* voilà ce que sa mère et son frère ont justement dit en mésestimant un comportement qui selon la loi civile est typifié comme un délit. Pour Constanza n'y a pas eu par conséquent une parole médiatrice et confortante de la part de sa famille.

L'imago paternel chez Constanza est de ce fait l'image d'un père autorisé à jouir. Il s'agit d'un imago formé à partir de ce qu'elle a vécu avec son père mais aussi à partir de ce que sa mère lui a transmis psychiquement. Cet imago c'est ainsi un reflet en quelque sorte du propre imago paternel de sa mère. Dans le cas de sa mère, nous supposons donc que son imago paternel n'a pas été source de conflit psychique. Proprement dit, nous parlerons d'une représentation psychique où les comportements du père n'auront aucune limite à l'intérieur de la famille. Cela veut dire que le conflit psychique chez Constanza qui comprend cette imago du père nous l'identifions précisément dans le rapprochement qu'elle fait souvent à la supériorité accordée au père dans la société et dans les familles.

« Alors, je voyais que les hommes étaient toujours, par exemple, chez moi, au moment des repas, le meilleur plat était toujours pour mon père et pour nous par contre, le pire. Si nous n'avons pas beaucoup de viande, c'était pour lui par le fait de lui travailler. Voyez-vous ? Alors, les meilleurs repas, et ça passe aujourd'hui, il y a des maisons où ça passe, des maisons où les femmes donnent à leurs maris tout le meilleur. Et les enfants ? S'il y a pour les enfants, ça va, sinon, ils ne mangent pas donc. Mais chez moi ça ne passe pas, c'est très diffèrent. Mes enfants me disent : mama, vous n'êtes pas normale. Et moi : comment ça ? Parce que lorsque vous aviez eu un copain en habitant là vous nous donnez en premier lieu les repas et puis à lui. Et je leur dis : parce que vous étiez mes enfants. Je crois qu'on doit faire comme ça, s'il y a de l'argent pour une personne, il y a donc pour tous » (Annexe 4, ligne 903).

Concernant l'imago paternel de la mère de Constanza nous repèrerons deux enjeux. Le premier, au sujet de la transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle au niveau du lien entre Constanza et sa mère. Le deuxième enjeu par lequel nous nous interrogeons est la position subjective de Constanza face à cette imago. Du premier enjeu, ce qui l'imago paternel dévoile est la modalité dont la fonction paternelle opérait dans le soi familial où Maria Eugenia est inscrite. La particularité de la fonction paternelle spécifiquement au niveau du lien psychique entre Constanza et sa mère, est celle de mettre le sujet au service du désir d'autrui.

Cette configuration du lien a été possible justement en vertu de la transmission psychique et la subjectivation d'un imago paternel qui n'a pas servi comme un support au père en tant que signifiant, c'est-à-dire, en tant que signifiant pivot du symbolique. Concernant le

deuxième enjeu, il apparaît une différence entre la position subjective de Constanza par rapport à celle de sa mère. Constanza ne s'est pas identifiée avec cet imago paternel, c'est d'ailleurs un contenu qui cause du conflit psychique. Pour résoudre ce conflit Constanza essaye de traiter ses enfants de la manière inverse à celle de ses parents. Nous parlons donc d'un scénario narcissique de la parentalité dans la modalité du faire.

Dans sa manière d'agir en tant que mère, Constanza tente de se démarquer de ce modèle de parentalité transmis par sa mère selon lequel un père n'a pas de limites. *« Le fait d'être père est à démontrer. Dans mon cas avec mes enfants et en particulier avec Laura qui me donne le plus de problèmes, si on ne démontre pas à cette créature, notre propre enfant, qu'on tient à lui, si je ne fais pas attention à elle et que finalement, c'est la même chose si elle est là ou ailleurs, si elle va à l'école ou pas, c'est ça être une mère ? ? »* (Annexe 4, ligne 269).

Voilà la raison pour laquelle Constanza a insisté pour prouver ce qu'une bonne mère doit faire. En ce sens, elle s'est caractérisée pour accompagner toujours à ses enfants pour les écouter, les supporter et les aider. En un mot, elle est véritablement présente pour ses enfants. Il s'agit donc d'une mère certaine, d'une mère visible. La certitude ou présence réelle de Constanza en tant que mère semble être validée par une instance qui est supérieure, à savoir, la loi. La mère est certaine dans la mesure où elle existe pour les enfants et pour la loi. Dans cette analyse, nous constatons l'évanouissement progressif du père. Le père, aux yeux de Constanza, c'est inutile – à quoi bon un père ?-, mais surtout incertain pour la loi.

C'est justement dans le scénario narcissique de la parentalité où le père se dissout au point de devenir annulé. Dans cette hypothèse de la dissolution du père, nous avons deux pistes. La première de ces pistes, concerne la marque symbolique à partir de laquelle l'ordre familial est établi. La deuxième est le fantôme chez Constanza par lequel le pouvoir paternel est dénié. La marque dont nous parlons c'est justement celle du Nom-du-père en tant que repère symbolique et juridique qui ordonne le lien filiatif. Rappelons ainsi que de ses six enfants, juste deux portent le même nom paternel (en plus du maternel) alors que les autres ne partagent que le nom maternel. Le nom du père grâce auquel tous les enfants sont inclus dans un même ordre familial c'est par conséquent le nom maternel.

Le lien familial, du point de vue symbolique et juridique, est fondé ainsi sur le nom de la mère, ce qui a limité au père biologique de servir de représentant d'un ordre symbolique alternatif pour les enfants. Cela nous indique une idée chez Constanza selon laquelle il existe un lien fermé et absolu entre elle et ses enfants ; un lien où il n'y a pas d'espace pour un tiers. De cette manière, Constanza devient la mère qu'elle a souhaitée, à savoir, une mère certaine, visible et unique. Dans son scénario narcissique de la parentalité le père a été exclu. Ce scénario implique d'ailleurs un fantôme. Nous faisons ainsi mention de la deuxième piste, celle du registre de l'imaginaire.

Il s'agit d'une piste qu'annonce la présence d'un désir qui a été forgé précisément depuis le désenchantement de ses parents. *« Chercheur : Est-ce que vous avez imaginé avoir tous ces enfants ? Constanza : Oui, non, pas autant, jeje, pas autant. J'aurais bien aimé avoir moins d'enfants, et préférablement des filles (…) à cette époque ce qu'on voyait c'est la femme qui restait à la maison alors que les hommes, les hommes, bref, à cette époque il y avait beaucoup de machisme, et vraiment je n'ai jamais eu d'accord avec ça (…) Je pensais : quelle mauvaise chance le fait d'avoir toujours un homme qui pense que par le fait d'être un homme a le contrôle de tout »* (Annexe 4, ligne 891).

Dans le désir de Constanza de n'avoir que des filles, nous identifions aussi le désir de se débarrasser des hommes. Son discours nous dévoile donc son désir d'occuper la place privilégiée des hommes. Il s'agit par conséquent d'un désir en quelque sorte visé à sa revendication au sujet des difficultés avec ses parents. Le désir de Constanza est ainsi une expression de sa lutte psychique contre son imago paternel, contre cette image forgée justement au sein des liens avec ses deux parents. Cette lutte est ainsi contre cette image incarnée par son père biologique dont le pouvoir légitimé dans sa famille l'a autorisé à jouir.

Dans sa lutte contre cet imago, Constanza est arrivé à dénier au père en tant que repère symbolique en lui énonçant dans son discours comme un sujet mésestimé par la loi. *« Et deuxièmement, on dirait que la loi ne s'applique pas aux hommes. Par contre, la loi s'applique si nous, les mères, nous abandonnons nos enfants ou arrêtons de nous en occuper, si nous manquons à notre rôle de mère ! »* (Annexe 4, ligne 256). La mère est ainsi certaine pour la loi car pour la loi n'existe pas un autre sujet à rendre responsable des besoins et des difficultés des enfants. Le père semble en conséquence n'être pas un sujet de la loi et non plus son représentant.

Par contre, c'est elle en tant que mère qui effectivement est un sujet de la loi qui devient le représentant de la loi. Rappelons ainsi que pour Constanza « *L'autorité, c'est que vos enfants vous obéissent. Sinon on a l'impression de parler dans le vide. Ils me disent qu'ils m'aiment et je leur réponds que s'ils m'aimaient pour de vrai, ils m'obéiraient »* (Annexe 4, ligne 287). De ces propos, nous pouvons donc dire que sa parole n'a pas l'effet d'autorité sur ses enfants. Du côté de ses enfants, l'amour n'est pas suffisant pour obéir. L'autorité et l'amour semblent ainsi se contredire.

Est-ce que dans l'amour que ces enfants expriment il n'y a pas de place pour l'autorité ? Est-ce qu'il n'y a pas de place pour l'autorité parce que dans le cas de l'avoir cela entraînerait la reconfiguration des rapports entre ces enfants et leur mère ? Autrement dit, est-ce que l'autorité s'oppose à cet amour parce qu'il s'agit d'un amour narcissique ? En guise d'hypothèse, nous pourrions dire que l'autorité que Constanza a essayé de représenter et

exercer n'a pas de support sur une instance au-dessus d'elle-même puisque justement pour composer dans les liens avec ses enfants ce qu'elle a subi avec ses propres parents, elle a dû renoncer au père en tant que représentant de l'autorité.

En d'autres termes, la parole de Constanza n'a pas de support sur le père symbolique, le père de la castration, mais sur le père imaginaire grâce auquel son stratagème de devenir père et mère a été possible. Constanza ne s'identifie donc pas avec le père de la loi mais avec le père non castré, le père imaginaire, celui sur lequel elle a pu se projeter comme une mère qui peut se débarrasser du père afin de devenir ainsi comme une mère certaine et unique pour ses enfants. Dans cette hypothèse, l'échec de l'autorité opère donc comme un symptôme du conflit psychique de Constanza. En ce sens, nous nous demandons si le motif pour lequel l'ICBF s'est chargé de Laura Tatiana exprime aussi en quelque sorte ce conflit psychique.

Ce motif concerne les fuites de leur foyer, souvents et sans aucune raison explicite, que Laura Tatiana réalisait. Pour avancer sur l'hypothèse selon laquelle ces fuites sont une expression symptomatique du conflit psychique de Constanza, repérons le lien spécifique entre Constanza et Daniela et Laura Tatiana. Pour cela, rappelons d'abord que Daniela et Laura sont parmi tous les enfants de Constanza les seules qui portent le même nom paternel. Nous parlons ainsi des filles de Jose Sanjuan. Daniela et Laura ont été évidemment reconnues par cet homme. Elles ont aussi eu la chance de vivre avec lui et avec leur mère pendant quelques années.

Les père-ver-sions chez Daniela et Laura

La première née des filles est Daniela. De son arrivée, il faut remarquer l'effet positif que ce fait a causé chez son père. Il s'agit d'un effet positif puisque cet homme désirait vraiment devenir le père d'une fille.

« Compte tenu que chez nous il n'avait que des garçons, il n'avait pas des femmes ; les quatre enfants ainés sont des hommes, alors, il faut pour lui une fille, alors, lorsque que je suis devenue enceinte de, de Daniela, il a changé positivement». L'arrivée de Laura Tatiana a par contre été un effet complètement différent. « Mais depuis la deuxième grossesse il a averti ne pas accepter une autre fille, mais, une autre fille, à quoi bon ? Cela suffisait avec Daniela, disait-il. Ensuite, Laura est née et il a dit, ah, ça a été avant, lorsque je suis devenue enceinte il m'a ordonné d'avorter, mais moi, je lui ai dit : non, je n'avorte pas, n'importe qu'il s'agit d'une autre femme » (Annexe 4, ligne 808).

Concernant la conception et la naissance de Daniela, la version de cette histoire qu'elle nous a racontée, ressemble surtout à ce qui est arrivé avec sa sœur. *« Ce que j'ai entendu, c'est que mon père disait à ma mère qu'il fallait nous avorter parce que j'allais être un homme, mm, non, pardon, parce que je serais une femme et il espérait un homme. Chercheur : Il souhaitait un homme mais c'est toi qui es née, et toi tu es… Daniela : Une femme. Et ensuite, eh, c'est ma sœur qui est née et il disait aussi qu'il fallait l'avorter par le fait d'être une autre femme. Chercheur : Apparemment, il n'aimait pas bien les femmes. Daniela : Je ne sais pas vraiment »* (Annexe 4, ligne 1024).

A l'égard de Daniela, son père a demandé à sa mère de réaliser un avortement en raison de son désir d'avoir un garçon. Dans la version de Constanza nous retrouvons néanmoins que le père de Daniela la souhaitait justement parce qu'elle était une femme. En ce sens, l'histoire racontée par Daniela est partiellement certaine. Ce qui existe en commun entre son histoire et l'histoire de sa mère c'est ce qui est arrivée à sa sœur. Par ailleurs, il est bien de dire que dans la version de l'histoire des origines de Daniela, il y a aussi un chapitre précèdent qui comprend l'histoire de sa mère notamment le chapitre qu'elle a vécu avec le père de son frère Mauricio.

« Chercheur : Laura et toi, vous êtes les deux plus petites, celles qui sont nées aux dernières places. Daniela : Oui, c'est ça. Et si ma mère, si le père de Mauricio ne, s'il serait vivant, moi et Laura ne seraient pas ici, probablement Nicolas. Chercheur : Et qu'est-ce que ça signifie ? Daniela : Oui, parce que le père d'Alfonso, pardon, de Mauro, alors, il est né mais il n'a pas été programmé, alors, ma mère pour ça, comment dire, pour éviter avoir des enfants, comment dire, elle utilisait des méthodes pour planifier. Alors, le père d'Alfonso, pardon, de Mauro, a dit à ma mère qu'il lui dirait quand elle devrait arrêter de planifier. Ça parce qu'il et ma mère avaient le désir d'avoir un enfant propre. Alors, à ce moment, le père de mon frère l'a dit à mère, arrête la planification, et c'est juste à ce moment qu'il a été tué. Si tout ça ne serait passé Laura et moi n'existeraient pas » (Annexe 4, ligne 988).

Pour Daniela, elle et sa sœur existent dans la mesure où certains faits se sont déroulés au cours de l'histoire de sa famille. C'est ainsi que nous parlerons d'une préhistoire familiale qui a précédé l'existence de ces deux filles. Dans ces faits, nous comptons : la mort du père de Mauricio la naissance de César et la naissance de Nicolas. De ces faits, celui qui opère en tant que condition pour les autres deux, c'est la mort du père de Mauricio. Il y aurait cependant dans la perspective de Daniela un autre évènement fondant son histoire. Nous parlons de la fonction nominative attribuée à son frère que nous avons retrouvé au moment de réaliser l'arbre généalogique.

« Ta mère s'appelle Maria Constanza et tu portes aussi le prénom Maria, tu es Maria Daniela. Daniela : Ma mère et mon frère m'ont assigné mon prénom. Chercheur : Ta mère et ta

sœur ? Daniela : Mon frère. Chercheur : Ah, ton frère, lequel ? Daniela : César. Lorsque ma mère était enceinte de moi, il affirmait que je serais une fille et que mon prénom serait Daniela. Alors, ma mère m'a prénommée Daniela comme mon frère le souhaitait. Le prénom Maria a été ajouté par ma mère » (Annexe 4, ligne 963). En plus du précèdent préhistorique de la mort du père de son frère Mauricio, nous retrouvons ainsi l'idée supposée d'avoir été rejetée par son père, de même que le fait d'avoir été prénommée par son frère César.

Selon ces faits décrits dans son récit, nous nous demandons la place du père en tant que point d'origine de l'histoire qui fonde sa subjectivité. Le fait de revenir sur la mort d'un père qui n'est pas le sien, le rejet supposé qu'elle a vécu de la part de son père biologique, et finalement, le fait d'avoir été baptisée symboliquement par son frère César, nous font penser à l'absence d'un repère paternel propre. Pour répondre à cette question, convenons donc que le repère certain de l'existence de Daniela est sa mère. En ce sens, si le père est absent en tant que marque dans son discours, est-ce que cela veut dire que la dissolution du père propre à Constanza se continue chez Daniela ?

Si oui, nous pourrions penser que la subjectivation de la fonction paternelle chez Daniela qui s'est effectuée à partir de la transmission psychique de l'imago maternel de sa mère, s'est faite par la voie de l'identification projective. Nous serions pour cette hypothèse dans le cas où nous n'aurions pas identifié le désir chez Daniela de parler de son père. Il s'agit du désir de représenter son père dans son dessin de l'arbre généalogique et qui a été néanmoins rejeté par sa mère. L'absence des références à son propre père dans son discours semble ainsi être l'effet de l'influence de sa mère.

« J'avais trois ou quatre ans, je ne me rappelle pas bien mon âge mais j'étais très petite, c'était un jour lorsque mon père frappait ma mère à la cuisine, c'était un jour où il pensait nous laisser. Il a donc blessé ma mère à la tête (…) et nous, nous pleurions notre père, parce que à ce moment-là, on ne savait pas si être pour l'un ou pour l'autre, alors, nous pleurions notre père (…) il avait sa valise sous le lit et nous, alors qu'il la préparait nous lui demandions de ne pas nous abandonner, de ne pas nous abandonner » (Annexe 4, ligne 1032). Nous constatons ainsi cet intérêt par son père qui persiste malgré les sentiments de sa mère. Cet intérêt à son tour supporté sur une certitude paradoxalement transmise par sa mère.

Il s'agit d'une idée qui opère en tant que limite, c'est l'idée selon laquelle son père ne lui a pas manqué de respect. *« Chercheur : Comment ton père vous traitait, comment il te traitait ? Qu'est-ce que tu te rappelles ? Daniela : Alors, ce que je rappelle, c'est, oui, il nous traitait bien, lorsque nous ne lui obéissons pas, il nous frappait, mais il ne nous a jamais touchées »* (Annexe 4, ligne 1042). C'est là que nous constatons la détermination avec laquelle Constanza, en réponse aux vécues traumatiques, s'est consacrée à établir une limite dans le lien entre ses filles et leur père. En rappelant l'abus sexuel qu'elle avait vécu, cette limite est juste celui de

« ne pas toucher » aux enfants. C'est ainsi que Constanza a bien transmis par la voie de son discours cette interdiction qui n'est que celle de l'inceste.

Cela veut dire que le père symbolique, le père de la castration opère en effet subjectivement chez Constanza. Le conflit que nous avons supposé avec le père symbolique ou de la castration, ne serait pas un conflit qui en concerne sa fonction de limite et d'inscription. Le père symbolique nous l'identifions en opérant subjectivement chez Constanza justement dans le message transmis à ses filles au sens de se faire respecter. En quoi consiste donc le conflit psychique de Constanza avec le père ? Pour aborder cette question, soulignons que la subjectivation de la fonction paternelle chez Constanza a été possible grâce à l'identification au père imaginaire.

La fonction paternelle chez Constanza opère ainsi par le mécanisme du refus du père en tant que tiers, d'une part, et par l'intervention de l'idée d'être elle-même le père et la mère, d'une autre part. Le discours paternel de Constanza est par conséquent celui de la revendication du respect, de cette limite qui doit être installée justement par la mère. Il est en vertu du désir de Constanza mis en scène dans son scénario narcissique de la parentalité (modalité du refaire), que le système familial qui se configure est celui autour de la « Mère symbolique » (Guillote, 1999). C'est donc chez Daniela que ce discours de la mère fonctionne pour la guider dans la co-construction du système familial.

L'identification de Daniela avec ce discours impliquerait donc l'identification avec l'imago paternel de sa mère, à savoir, l'imago où le père est la mère, c'est-à-dire, l'imago selon lequel la mère est suffisante pour les enfants puisque elle est source du respect, de la protection et de l'amour. Cette identification supposée avec cet imago, ne cache pas cependant l'intérêt de Daniela concernant son propre père biologique. Cela peut être expliqué néanmoins justement par le fait de la projection psychique que Daniela fait de cet imago sur cet homme. L'intérêt pour son père qui a été probablement induit par l'imago paternel de sa mère, choque précisément avec l'affirmation dite par sa mère aussi sur son père biologique : *« Ton papa ? Pour quoi faire ? »* (Annexe 4, ligne 437).

L'intérêt envers son père biologique nous fait penser à un conflit avec le discours maternel notamment avec l'imago implicite. L'identification avec cet imago entraîne ainsi un conflit psychique chez Daniela. Dans cette hypothèse il serait bien de dire que le désir de sa mère de devenir mère et père n'arrive pas à se réaliser chez Daniela. Autrement dit, Daniela se plie au discours de sa mère mais en même temps elle se pose la question de son origine à partir de son père biologique, d'où qu'elle ait eu l'intention de le placer dans son arbre généalogique. L'identification avec l'imago paternel de sa mère est donc insuffisante, son propre imago paternel n'est pas celui d'une mère omnipuissante.

La fonction paternelle n'opère pas en conséquence en vertu de l'identification avec l'imago paternel de sa mère, avec l'imago du père non castré. Ce que l'intérêt pour son père biologique et la reconnaissance qu'elle a de lui comme un père respectueux nous dévoilent, c'est l'appel d'un tiers en tant que point d'origine et de support de son existence. En ces termes, ce que nous avons présupposé comme la père-version de Daniela, c'est-à-dire, ce récit selon lequel son origine remonte à la mort du père de Mauricio et au fait d'avoir été prénommée par son frère Camilo, ne correspondent pas donc avec cette père-version de sa mère où le père est dénié.

Dans la père-version de Daniela le père, n'a pas disparu, il est invoqué en tant qu'instance qui se trouve au-dessus de la mère. La père-version de Daniela est de ce fait sa tentative de résoudre cette énigme que nous interprétons comme le revers du désir de sa mère. La question chez Daniela est donc la question de ce qui existe au-dessus du désir de sa mère. La subjectivité de Daniela se trouve ainsi traversée par le conflit entre le discours de sa mère et la question de son propre père. En un mot, Daniela ne sait rien de ce conflit, beaucoup moins de son propre désir. Par tout ce qui précède nous pouvons conclure que la transmission psychique de la fonction paternelle chez Daniela opère partiellement à travers l'identification projective.

Le conflit chez Daniela concernant l'imago maternel en tant qu'imago absolu se dévoile ainsi dans l'intérêt pour son père biologique. Ce conflit psychique c'est celui que nous lisons à travers des confusions de Daniela par rapport à l'histoire de son origine. En plus de ces repères qui fondent le récit de son origine, nous ressortons une autre confusion qui concerne l'assimilation comme sienne de l'histoire du refus de sa sœur. De Laura, nous pourrons dire d'abord, en guise d'hypothèse, que la transmission psychique de l'imago paternel et de l'imago maternel ont donné lieu à une confusion psychique qui est exprimée dans le fait de n'être pas capable de rester dans son foyer.

Alors que la confusion chez Daniela est retenue et contenue par sa père-version, par son propre récit au sujet de son origine, la confusion chez Laura s'exprime de manière symptomatique, c'est-à-dire, dans cette conduite compulsive et irrationnelle de s'enfuir. Alors, pourquoi la confusion chez Daniela a donné lieu à sa père-version tandis que chez Laura se dévoile dans ses fuites fréquentes ? L'histoire racontée par Constanza au sens de la conception et la naissance de Laura nous donne quelques pistes.

« Il m'a dit vous devez avorter et je lui ai répondu : non, regardez, dans le cas où je ne sois pas capable de m'occuper du bébé, je préfère le donner, mais je ne pourrais jamais le tuer, parce que, et il m'a dit : 'mais la grossesse a juste commencé', alors, je lui ai dit : non, le bébé est déjà une personne, un vivant, mais il m'a dit : 'regardez, à quoi bon plus d'enfants, nous avons déjà Daniela'. Je lui ai dit : ça a été quelque chose qui est arrivé et nous ne

pouvons rien faire, mais il insiste avec l'avortement. Mais je n'ai pas voulu avorter, et ce pour ça qu'il m'a beaucoup maltraitée, je pense en fait que c'est à cause de ça les problèmes de Laura » (Annexe 4, ligne 792).

En revanche de Daniela, Laura n'a pas été donc précédée par le désir de son père biologique. La père-version de Daniela a ainsi un support dans le désir de cet homme. Le conflit psychique chez Daniela représente par conséquent la tension entre le désir maternel de dénier au père et le désir paternel d'avoir une fille. Du côté de Laura, il ne semble pas exister de désir positif du père, il n'y a pas un désir d'autrui qui a mis en tension sa subjectivité. C'est pourquoi nous supposons que Laura est prise par le désir maternel, le désir de dénier au père en tant qu'instance tierce, en tant que représentant de la loi et de l'inclusion dans un ordre symbolique différent de celui de la mère.

Est-ce qu'il y a donc une identification projective chez Laura avec l'imago paternel de sa mère ? Considérons la représentation du paternel chez Laura où nous retrouvons forcément la médiation de l'imaginaire qui est supportée justement par le discours de la mère. De manière concrète, nous parlons d'une image sortie d'une histoire qui a été racontée par Constanza à ses enfants. *« Nous sommes des sœurs des vers sanjuan. Interviewer : Des vers sanjuan ? Laura : Ma mère nous a dit, lorsque nous étions petites, que, que, regardez là son frère, c'était un vers poilu, le ver sanjuan, voici son frère »* (Annexe 4, ligne 1265).

Nonobstant d'avoir compris au cours des années que ce commentaire de leur mère n'était qu'une blague, nous avons constaté que cette image les a touchées en quelque sorte. Cela, si nous considérons un rêve qui a été raconté par Laura.

« Eh, alors, ça c'était un ver gros et rose, trop grand, et j'avais l'obligation de l'attraper (jaja), je devais l'attraper. Alors, j'allais le saisir, j'allais le saisir, et, alors, il a disparu et sautait à un autre rêve (…) Et alors, je devais aussi aller à l'autre rêve, et j'essayais donc de rêver. Chercheur : Est-ce que tu y es arrivée ? Laura : Et oui, mais lorsque j'allais enfin le saisir, à ce moment-là un autre ver plus grand est sorti, c'est le roi des vers (...) Je devais maintenant saisir le plus grand, pas le petit. Chercheur : Et as-tu pu le faire ? Laura : Mm. Chercheur : Est-ce que ce rêve tu l'as eu depuis quand ? Laura : Depuis longtemps. Chercheur : Est-ce que tu l'as eu plusieurs fois ? Laura: Oui, j'ai eu ce rêve depuis que j'ai six ans. Chercheur : Depuis que ta mère t'a parlé du ver sanjuan ? Laura : Et oui » (Annexe 4, ligne 1183).

Etant donné cette présence de ce ver dans ses rêves, nous pouvons affirmer que la blague de Constanza a eu un certain effet psychique chez Laura. L'effet discursif de la blague de Constanzanous ne pouvons l'analyser qu'en considérant cette image du ver. Nous supposons ainsi que le ver n'a pas été articulé dans un discours en tant que signifiant. En d'autres termes, l'idée d'être sœur du ver sanjuan a eu un effet de vérité chez Laura puisqu'il

s'agit justement d'une affirmation faite par sa mère, c'est-à-dire, par celle qui a joué à devenir le repère de la réalité symbolique. En ce sens, nous soulignons donc que la mère est dans ce cas le sujet qui crée du père comme une fiction qui ne représente aucune instance symbolique au-dessus de la mère.

Autrement dit, le père n'existe qu'habitant dans le discours de la mère. Il s'agit par conséquent d'un père du registre du narcissisme de la mère. Le père est ainsi un artifice, une projection, une image, le père est le ver, le ver Sanjuan. Le ver de sa part, nous pouvons l'interpréter en ce sens comme une métaphore de ce désir de la mère de devenir mère et père. Laura ne se rend pas compte cependant que sa mère parle d'une métaphore, c'est-à-dire, que le discours de sa mère opère d'une manière figurative. Laura ne comprend pas le sens littéral de ce que sa mère dit précisément parce qu'elle ne connait que le discours de sa mère. Cette métaphore paternelle de la mère installe ainsi le Nom-du-père chez Laura, celui du ver Sanjuan.

Laura Sanjuan devient ainsi la sœur du ver Sanjuan, cela veut dire que son père est en effet le ver Sanjuan. Bien que Laura et Daniela aient compris que les propos de leur mère étaient une blague, cette interprétation nous la proposons, compte tenu des rêves de Laura notamment, ce qui du désir maternel semble ici être représenté. Ce que ces rêves nous font penser en termes des effets du désir maternel sur la subjectivité de Laura, nous le retrouvons au niveau de corolaires émotionnels de ces rêves. *« Chercheur : Qu'est-ce que tu as ressenti à l'occasion de ces rêves ? Laura : Mm, rien. Chercheur : Est-ce que tu as ressenti de la peur, de la joie, de la rage ? Laura : Parfois c'était de la peur, parce que lorsque j'ai demandé à ma mère une explication elle m'a dit : c'est le diable qui est derrière*[21] *moi »* (Annexe 4, ligne 1201).

Nous retrouvons là un autre signifiant maternel autour du père dont la marque subjective est précisément la peur. En un mot, le trait paternel qui a été transmis par la voie maternelle représenté par le diable est celui de la peur. La version du père chez Laura, ou bien comme un ver, ou bien comme le diable, comprend ce sentiment de peur qui serait aussi lié á cette idée d'être poursuivi (c'est le diable qui est en train de vous poursuivre). En ce qui concerne cette affirmation, il peut aussi pris au sens du support. Ainsi, nous pouvons dire que la subjectivité de Laura est supportée sur une version du père dont son effet est celui de produire de la peur.

L'hypothèse selon laquelle la subjectivité de Laura est supportée sur cette version du père qui a été transmise par sa mère, veut dire donc que Laura a eu une identification projective avec ce qui de l'imago paternel apparait en tant que de l'évanoui. L'imago paternel de la mère suppose ainsi un manteau obscur en quelque sorte, une espèce d'élément étrange et

[21] « C'est le diable qui est en train de vous poursuivre ».

innommable dont la marque psychique chez Laura est la peur. Le conflit psychique de Constanza avec le père est là indiqué en tant que ce qui est innommable est justement la conséquence du déni du père comme le représentant de l'ordre symbolique.

Pour mieux dire, il est le relief du registre de l'imaginaire ce qui a entrainé que le signifiant paternel soit désarticulé. Le manteau obscur implicite dans l'imago paternel de la mère avec lequel Laura s'identifie projectivement, est donc une représentation de l'absence d'un signifiant articulé à un ordre symbolique. Le père de Laura en ce sens est en conclusion un père incertain.

Mais le père, compte tenu du relief du registre de l'imaginaire chez Laura, est littéralement un ver, un diable. La dissolution du père qui a commencé chez Constanza semble ici se continuer chez sa fille Laura. Le prix de continuer avec ce processus pour Laura est celui d'héritier de ce qui n'a pas été élaboré psychiquement par sa mère, c'est-à-dire, tout ce qui concerne le fait d'avoir été abusée sexuellement par son père avec la complicité de sa mère et de son frère l'ainé. La dissolution du père peut s'expliquer en conséquence comme un mécanisme de défense qui n'est pas suffisant pour surmonter les effets subjectifs de cet abus.

En autre termes, ce qui a été refoulé par Constanza et qui pour nous a été représenté dans l'image d'un père évanescent, dans la métaphore du ver ou du diable, revient chez Laura sous le signe de la peur. Le père devient ainsi le symptôme chez Laura qui s'exprime dans ses rêves en tant que rêves de persécution et dans sa vie quotidienne dans le fait de fuir sans raison de son foyer. Par rapport aux rêves rappelons ainsi qu'elle poursuit deux vers, un ver petit, au début, puis un ver plus grand, celui qui est le roi des vers. La caractéristique principale de ce ver est justement le fait de s'évanouir, c'est un ver qui se transporte d'un rêve à un autre. Le ver, métaphore du père, a donc pour particularité le fait d'être impossible à saisir.

Il s'agit néanmoins d'une particularité subjective de Laura dans son rêve puisqu'elle, de la même manière que le ver, peut aussi se transporter d'un rêve vers un autre. Est-ce qu'elle-même donc qui essaye d'échapper, c'est la même qui est en train d'être poursuivie ? Est-ce que les fuites de son foyer sont une manière d'échapper à ce père impossible à saisir, à ce père qui ne représente que le traumatique refoulé de sa mère qui lui a été transmis ? Alors, ce qui dans ses rêves se rend présent comme une persécution, c'est ce que dans sa vie quotidienne se rend présent comme la fuite. C'est ainsi que nous oserons dire qu'entre la persécution et la fuite, la subjectivité oscillante de Laura apparaît comme évanescente, diffuse.

Si son support subjectif est un père insondable qui représente le traumatique refoulé de sa mère, nous pouvons comprendre pourquoi ses fuites sont un mouvement pour échapper de même qu'un mouvement de persécution. Laura essaye d'échapper de ce qu'elle est, de ce contenu psychique avec lequel elle s'est identifiée de manière inconsciente et qui n'est que ce

traumatique qui a été transmis par sa mère. Jusqu'à là nous pouvons affirmer que le déni du père effectué par Constanza comme un mécanisme de défense est sa manière de répondre à la question : comment un père peut abuser sexuellement d'un enfant ?

« Un père qui dirait seulement « je suis le père d'un tel », c'est ça être père ? Eh bien pour moi non » (Annexe 4, ligne 266). Dans cette idée d'un père qui n'est pas engagé nous identifions aussi l'idée d'un père raté, d'un père qui ne porte pas l'attribut essentiel d'un père : le respect. Ce père dégagé qui ne respecte pas ses enfants et qui se permet d'en jouir, c'est donc l'image d'un père qui chez Constanza s'évanouit pour devenir un ver. Le ver c'est ainsi la métaphore du père abusif qui constitue l'imago paternel sur lequel la subjectivité de Laura se supporte grâce l'identification inconsciente. C'est donc cet imago paternel qui nous le supposons sert de support à la fonction paternelle de Laura.

Comment s'effectue par conséquent l'inscription de Laura dans l'ordre symbolique de son soi familial ? Comment sa subjectivité s'est configurée ? Pour avancer sur ces questions, il faut revenir sur les dessins que Laura et Daniela ont faits de l'arbre généalogique. En ce qui concerne la première question, nous devons souligner que dans les deux représentations de l'arbre ne se trouve qu'une branche, la branche maternelle. Nous avons retrouvé aussi l'absence des marques symboliques pour représenter les différences généalogiques et les liens filiatifs et affiliatifs. C'est pourquoi au niveau du lien des filles avec leur mère, leurs frères, grands-parents et oncles n'existe aucun type de repère.

Dans le dessin de Laura d'ailleurs, les membres de sa famille ont été placés dans une liste encadrée dans le dessin d'une espèce de pomme. Dans ce dessin il a été donc impossible d'identifier qui est le parent de qui ou qui est le frère ou sœur de qui. De ce fait, nous concluions que ces filles, Laura du moins, ne se reconnaissent pas en tant que liées à leur mère et beaucoup moins à leur père, bien que celui-ci ait été représenté dans le dessin de Laura. Par conséquent, l'absence de la branche paternelle, l'indifférenciation des membres de la branche maternelle et l'absence des liens filiatifs et affiliatifs nous font penser à un chaos au niveau de la représentation du corps familial.

La fonction paternelle ne réussit pas l'inscription de Laura dans l'ordre symbolique propre du soi de sa famille. Nonobstant ce fait, le dessin de Laura, au contraire de celui de Daniela, a gardé une place pour leur père biologique lorsqu'elle l'a placé en écrivant *papa*. Il faut noter que le terme papa est apparu dans la liste impersonnelle des membres de la famille qui a été proposée par Laura. Cette liste de places qui n'ont pas de liens entre eux nous fait donc penser à la possibilité de ne pas être inscrit dans l'ordre symbolique du soi-même de sa famille. En un mot, Laura se trouve à la dérive. Le mot papa qui a été écrit dans son dessin est ainsi la marque du ver sanjuan, cela car ce ver c'est la marque de son identification.

Nous parlons de cette identification en vertu aussi de ce que Laura a dit au sujet de son *papa* pendant la réalisation de son dessin. « *Laura : Moi, je ne ressemble à personne de la famille. Sauf à mon papa. Chercheur : Comment est ton papa ? Daniela : Maigrichon comme moi. Laura : Joli comme moi. Chercheur : Comment s'appelle-t-il ? Laura : José Chercheur : Parle-moi de lui. Laura : On a le même caractère. Chercheur : Et toi, comment tu es ? Comment est ta sœur ? Daniela : Mmmm, trop grossière »* (Annexe 4, ligne 604). En résumé, il y a une identification entre Laura et son père biologique. Or, il s'agit d'une identification qui a été possible grâce au discours de sa mère.

« Chercheur : Qu'est-ce que tu te souviens de ton père ? Comment il s'appelle ? Laura : Jose Sanjuan, je ne me rappelle pas son nom maternel et non plus son âge. Chercheur : Est-ce que tu te souviens de quelque chose de lui, de sa manière d'être par exemple ? Laura : Alors, je ne me souviens pas, ma mère m'a dit qu'il était très semblable à moi. Chercheur : Tu avais dit ça la dernière fois, est-ce que tu t'en souviens ? Laura : Oui, mais, parce que ma mère m'a dit qu'il et moi nous étions si compliqués dans notre manière d'être. Elle a dit aussi que nous sommes très semblables dans d'autres choses, c'est-à-dire, je ne suis pas semblable à la famille de ma mère. Chercheur : Et tu es d'accord avec ça ? Qu'est-ce que tu en penses? Laura : Je ne sais pas, je ne crois pas mais je ne peux pas affirmer si c'est un mensonge. Chercheur : Ça c'est ce que les personnes disent. Laura: Oui. Chercheur : Et, est-ce qu'il y a une autre chose semblable entre vous ? Laura : Je suis également malpolie que lui » (Annexe 4, ligne 1145).

Laura n'a pas beaucoup de souvenirs de son père biologique, cependant, il y a chez elle cette identification avec l'image de lui, de cet homme compliqué et malpoli. L'identification de Laura avec cette image opère par la voie du discours de sa mère. En ce sens, il faut ressortir aussi l'idée de la même Constanza selon laquelle existe une connexion entre les difficultés psychiques de Laura, les attaques que sa mère a reçues de son mari et le fait de ne pas avoir été désirée par son père. Sans un autre repère plus puissant que le discours de sa mère, Laura en a pris trois éléments de la version fantasmée de son père. La subjectivité de Laura a été en conséquence inscrite à cette père-version de Constanza.

Laura s'identifie en premier instance avec cette fiction de son père biologique exprimée dans la métaphore maternelle du ver sanjuan. Laura ignore cette métaphore mais surtout le fait d'être un dispositif psychique de sa mère qui sert pour amortir le trauma de l'inceste qu'elle a subi avec son père. En second instance, Laura s'identifie avec l'image de ce père « impoli » qui confirme l'idée de Constanza selon laquelle le père ne sert à rien et qui est incapable de s'engager avec les enfants. Le père-ver (sion), ce père qui ne s'engage pas, c'est le père évanoui, celui avec lequel Laura s'est identifiée. Laura appartient ainsi en vertu de cette identification et par la médiation du discours de sa mère, à l'ordre que son père-ver représente.

C’est ainsi que Laura dans la logique psychique de sa mère affirme n’avoir aucune similitude physique voire psychique avec sa famille maternelle. Elle insiste donc qu’elle n’est que semblable à son père. C’est grâce à cette identification avec son père que Laura est devenue une exilée du foyer maternel. Du point de vue de cette logique, Laura devient un bouc émissaire en quelque sorte dans la mesure où elle a été l’objet des projections psychiques de sa mère. Constanza a projeté sur sa fille Laura son propre imago paternel, cette image d’un père incapable de s’engager et qui ne cherche dans la vie que jouir. C’est par la voie de cette projection que Constanza trouve la possibilité de décharger la haine envers son propre père.

Laura de sa part s’est identifiée probablement avec cet imago de manière inconsciente. Laura est ainsi identifiée à son père et a l’idée de ne posséder aucun élément d’identification venu de sa famille maternelle. Par tout ce qui précède nous oserons dire que Laura s’enfuit en même temps qu’elle cherche son père, c’est-à-dire, elle poursuit le ver qui est la cause de son exil mais aussi de son sauvetage. Le ver devient ainsi le roi et son insondable royaume le territoire salvateur de Laura. Néanmoins, Laura ignore que ce parcours est l’effet du désir de sa mère, de ce désir d’échapper au foyer paternel où elle été abusée sexuellement.

Conclusion

Le point de départ de notre thèse a été la question : qu'est-ce que le père ? Pour essayer de donner une réponse à cette question, nous avons fait un détour historique par la société patriarcale occidentale. Pour commencer ce parcours, nous nous sommes inspirés du concept de patriarcat proposé par Weber (1969) selon lequel une société patriarcale est celle où le pouvoir et l'autorité sont propriétés du sujet qui occupe la place du père. Ces sociétés ont accordé le pouvoir et l'autorité à ce sujet, grâce au discours qui a créé et institutionnalisé une place sociale privilégiée au sens de ce que nous pourrions décrire comme la loi du père.

Pour que ce discours ait effet de loi chez les sujets, il faut une condition symbolique extraordinaire et qui concerne justement l'objet de ce discours. Nous parlons de ce que Pradelles de Latour (2001) a nommé l'objet d'exception. Il s'agit néanmoins d'un objet qui n'existe que dans le discours en vertu de la disposition des sujets à le reconnaître en tant qu'objet réel. En d'autres termes, l'objet d'exception qui fonde le discours du patriarcat existe car les sujets ont cru en son existence. Mais, quel est l'objet d'exception spécifique de ce type de société ?

Rappelons là que l'exceptionnalité de cet objet réside dans le fait d'être un objet qui existe hors de l'ordre symbolique. Nonobstant cette condition, l'objet d'exception n'existe que symboliquement, c'est-à-dire, il existe parce qu'il est inclus dans le monde humain par l'intermédiaire d'une représentation. En plus de l'objet et de la croyance, le discours patriarcal demande donc une représentation. Alors, la représentation de l'objet d'exception propre aux sociétés patriarcales est celle de dieu le père. Remarquons néanmoins qu'il ne s'agit pas d'une représentation univoque ni permanente. En tant que représentation mutable, nous avons donc décidé de la reconstituer mais en la reprenant dans le concept d'imaginaire social proposé par Castoriadis (1978).

C'est ainsi que nous nous sommes consacré à reconstituer cet imaginaire social dans le cadre du monde occidental notamment en Colombie. Pour résumer ce que nous avons compris grâce à cette reconstitution, nous pouvons dire que l'histoire du père en occident, est l'histoire de la transformation du père en tant que support du monde et de la société, en un père devenu le support de la famille et du sujet (Tort, 2005). C'est en conséquence de cette transformation que le père dans la modernité a été relevé par l'Etat en ce qui concerne les fonctions accordées aux pouvoirs exécutifs, législatifs et juridiques (Knibiehler, 2001)).

Pour analyser ce processus de transformation de l'institution paternelle en Colombie, soulignons d'abord que la modernité y commence avec la fondation de l'Etat, ce qui a été possible justement à la suite de l'indépendance face aux Espagnols. La société colombienne a dès lors essayé de s'organiser à partir du modèle politique et économique de l'Etat-Nation républicain. Le fait de s'organiser en s'inspirant en ce modèle sociétal n'a pas cependant signifié que le sceau patriarcal de cette société ait disparu. Il s'agit d'un sceau que nous avons

bien retrouvé dans les témoignages des professionnels de l'ICBF (Caldas, centre zone nord) de même que dans ceux des personnes interrogées, membres des familles participantes à notre étude.

Autrement dit, il existe un discours patriarcal qui persiste grâce à l'imaginaire social du père. Cet imaginaire, malgré ses diverses nuances, conserve un noyau stable. De cet imaginaire, nous avons pu identifier les traits en réalisant deux lectures : une lecture historique et une lecture contextuelle-actuelle. Du point de vue historique, nous avons analysé la manière dont la rencontre parmi les espagnols, les indigènes et les esclaves africains, a donné lieu à la formation d'une image du père liée dès lors à l'autorité, la vérité, la protection, mais aussi à la violence et l'absence.

Or, le passage de la société colombienne à la modernité qui a commencé depuis de son independence du royame espagnol, a permis dès ce moment, notamment au cours du XXIème siècle, l'irruption des discours médicaux et juridiques dans les institutions de l'Etat. C'est donc à travers cette irruption que la fonction sociale du père a commencé à se transfomer au sein de la famille. Dans les études mentionnées au premier chapitre réalisées spécifiquement dans la ville de Bogotá, nous avons souligné précisément ces fonctions accordées aux pères de nos jours. A propos de ces études, émerge par exemple, le rôle actif du père dans les processus de l'éducation sociale et morale de l'enfant.

Dans cette nouvelle représentation du père, nous pouvons identifier l'effet de ces discours médicaux et juridiques que l'Etat a proposés pour déterminer ce que le développement des enfants signifie. Voilà pourquoi la fonction de la personne qui occupe la place du père ne concerne pas uniquement les besoins économiques mais tout ce que comprend le développement de l'enfant. L'image du père créateur, protecteur, source d'autorité, père absent et violent, se reconfigure ainsi en tant que père affectueux proche physiquement et moralement de ses enfants. Il faut pourtant repérer que ces nouvelles caractéristiques du père accordées de point de voue des sciences medicaux et juridiques, ne sont pas apparues dans l'imaginaire que nous avons pu reconstituer à partir des discours des familles et des professionnels de l'ICBF que nous avons interrogés.

Par contre, nous avons retrouvé au niveau de ces discours une représentation qui coïncide avec l'imaginaire qui s'est formé depuis l'époque de la colonisation espagnole. Cet imaginaire rend compte précisément des chocs et des désaccords qui ont donné vie à la société colombienne depuis l'indépendance. C'est pourquoi nous avons compris cet imaginaire comme un miroir en quelque sorte qui reflète les tensions et les contradictions d'une société très diversifiée telle que la société colombienne. Cette société a été, à vrai dire, le projet d'une élite de créoles éduqués en Europe (en France, Angleterre, et Allemagne) qui a créé et institué un Etat inspiré exclusivement de la pensée philosophique, politique et juridique européenne

moderne, mais sans prendre en compte les héritages de ceux que Uribe de Hincapié (2001) a nommé les peuples historiques (les indigènes, les mulâtres, afro-descendants et métisses).

Ces aspects de créateur, protecteur et source d'autorité, seraient donc les éléments du père dont la représentation est celle que les colonisateurs espagnols ont transmis. Et que justement cette élite créole a adoptée et a en conséquence perpétuée. Ce qui précède, nous l'affirmons compte tenu les deux institutions fondamentales dans le processus de transformation de la société colombienne depuis l'indépendance. Nous parlons de l'église catholique et de la famille. Ces institutions, comme nous l'avons déjà vu, portent un fort sceau patriarcal.

En tant que pilier social, l'église catholique de sa part a servi en tant que pont entre les représentants politiques de l'Etat, une figure abstraite à l'époque, et la société civile, enracinée toujours dans des croyances et pratiques religieuses et culturelles de l'époque de la colonisation. Concernant la famille, le modèle qui a régné dans la plus grande part du territoire colombien a été justement celui de la famille patriarcale espagnole. Pour Gutierrez (1991) il s'agit de la famille qui évoque le modèle du Paterfamilias au sens de la structure sociale où l'homme occupe la place du père et possède le contrôle sur sa femme et ses enfants. Ces deux institutions sont donc traversées par le discours du père qui légitime et régule leurs structures, dynamiques et pratiques.

Alors, si ce discours conditionne les relations sociales, nous pouvons parler des relations de pouvoir au sens de Foucault (1976). De ce fait, il faut analyser l'imaginaire qui s'est configuré chez ces sujets soumis, ces mêmes sujets qui historiquement n'ont pas été pris en compte par le projet nationaliste commandé par l'élite des créoles. Nous faisons référence à ces autres caractéristiques par lesquelles le père est aussi décrit. Ces traits sont justement ceux qui se sont constitués au fur et mesure des vécus des peuples historiques, de ceux qui ont subi premièrement l'assujettissement espagnol, et des élites créoles ensuite.

Cette image du père attachée à l'autoritarisme, est une image qui s'est formée par les effets des vécus de ces peuples historiques, ces mêmes peuples qui étaient devenus citoyens, et ont été exclus des sphères du pouvoir politique et économique de la société colombienne. C'est donc dans cette analyse que nous comprenons pourquoi cet imaginaire du père prédomine dans les récits des familles interrogées dans cette thèse. Nous parlons ainsi d'un imaginaire qui comprend les marques fondamentales du discours patriarcal (père créateur, source d'autorité et protection) voire celles qui ont surgi de traumatismes de ces peuples historiques.

Pour cette hypothèse, nous nous sommes basé justement sur la caractérisation que la psychologue et madame l'avocat de l'équipe psychosociale de l'ICBF ont fait des familles que

elles ont connu. Dans leurs analyses, nous constatons une sorte de tendance en ce qui concerne l'organisation familiale où la mère est l'axe central et le père biologique est vu en tant qu'une personne absente, irresponsable ou agressive. Ce type d'organisation est celui que nous avons justement retrouvé dans les familles qui ont participé à notre étude (y compris les familles de l'étude préliminaire). Dans quatre des familles interrogées, la mère et les enfants ont décrit leur père comme un père absent ou qui reste éloigné du foyer.

Dans le cas de ces quatre familles, les personnes interrogées parlaient de leur père biologique ; de celui légalement reconnu qui avait en conséquence l'obligation de soutenir économiquement ses enfants. C'est par le fait de ne pas remplir cette obligation ou de le faire rarement que le père dans ces quatre familles était décrit comme un père irresponsable. Des pères de ces quatre familles, un seul cohabitait avec sa famille mais qui en raison de son travail vivait hors du foyer pendant la semaine. Le temps que cet homme partageait avec sa femme et ses enfants n'était que celui du week-end. Et selon la mère de cette famille, cet homme préférait consacrer le temps du week-end à jouer au casino.

Les pères des trois autres familles, ne cohabitaient pas avec leurs enfants. Il fut néanmoins une époque, lorsque les enfants étaient très petits, où ces pères ont cohabité avec eux. Dans l'une de ces familles, nous avons entendu certaines histoires de violence conjugale. Ces quatre familles ont décrit le père en résumé comme un père absent et irresponsable voir agressif. Dans une autre famille dont le père n'a pas été décrit ni comme absent ni comme irresponsable, ses membres ont relevé ses comportement agressifs envers sa femme. Nous avons retrouvé dans une autre famille, celle où le père était décédé, des sentiments de rage et de haine de la part de la mère, sentiments provoqués par le fait d'avoir été abusée sexuellement par cet homme.

Ainsi lorsque l'image du père existait dans six des sept familles interrogées, c'était l'image d'un père violent. Du point de vue de cette caractérisation, il faut parler d'un père absent, irresponsable et violent. Ces marques, plus que contredire ou délégitimer celles qui forment la base de l'imaginaire du père dans le discours patriarcal, ont contribué donc à l'intégrer. Le père ainsi, comme Grisales (2009) le souligne, ne peut que provoquer de la fascination et du mépris. Mais comment expliquer la conjugaison de ces deux sentiments ? Pourquoi le mépris ne dépasse pas la fascination ? Est-ce que la fascination est plus forte ? A quoi bon cette fascination ? De quoi se soutient-elle ?

Pour analyser cette fascination, considérons ce que nous pouvons nommer le paradoxe du père, à savoir, le fait d'être un père tout-à-fait nécessaire et en même temps être méprisé. Pour cela prenons, encore une fois, ce que la psychologue de l'ICBF nous a raconté sur les familles prises en charge, notamment en ce qui concerne la position subjective des mères de ces familles face à leur père. De ce que la psychologue a dit, nous sommes arrivés à quelques

conclusions. En premier lieu, nous confirmons à l'égard de ces mères l'existence de l'imaginaire social du père en termes d'un père absent, distant, irresponsable et agressif. Ces descriptions du père ne sont pas pourtant des descriptions que ces mères ont réalisées de leur propre père biologique. Elles en parlaient à propos des pères biologiques et légalement reconnus de leurs enfants.

Par rapport à leurs propres pères, ces mères ont parlé de leur loyauté en dépit du fait d'avoir été, selon la psychologue de l'ICBF, abusées sexuellement. Pour ces femmes leur propre père est bien valorisé alors que les pères de leurs enfants ne les sont pas. Compte tenu des propos de la psychologue, nous soulignons aussi la présence dans les discours de ces femmes, du signe paternel en termes de fonction. En tant qu'il est lié à l'autorité, la punition et la guidance, le père comprend une fonction. De ce fait, malgré l'opinion défavorable que ces femmes ont des pères de leurs enfants, elles s'appuient sur la présence d'un père dans la vie de leurs enfants afin de les punir et de les guider.

Bien qu'elles reconnaissent cette fonction, elles affirment qu'elles n'étaient pas capables de l'incarner. Il faut donc, pour ces femmes, la présence réelle du père. Il ne s'agit pas cependant des pères biologiques de leurs enfants car ces sujets ne possèdent que des marques négatives. D'ailleurs ce qui est évoqué là, c'est la fonction plus que le sujet. Alors, le lien que ces femmes ont établi entre l'image qu'elles possèdent du père et ces fonctions (autorité, punition et guidance), s'explique précisément par leur sentiment de loyauté vis-à-vis de leurs pères biologiques. La loyauté est ainsi la condition grâce à laquelle ces femmes attribuent ces fonctions au père malgré son dénigrement.

Mais, si cette vision de ces femmes est proposée à partir de leur place de fille, nous devons nous demander pourquoi cette loyauté existe malgré les abus sexuels qu'elles ont subis. Est-ce que cela s'explique par l'existence de la fascination ? La fascination est-elle la condition de la loyauté ? Qu'est-ce qui fascine le sujet et le pousse à la loyauté ? Est-ce que, en dernier but, ce qui fascine est l'objet d'exception ? De l'objet d'exception rappelons qu'il n'existe chez le sujet que par l'intermédiaire d'une représentation psychique. La loyauté par la voie de la fascination advient par conséquent en vertu de ce qui a été représenté.

En un mot, la loyauté des femmes est liée forcement à la représentation psychique qu'elles ont de leurs pères. Par conséquent, nous parlons d'une représentation fascinante, d'une représentation qui ensorcèle en quelque sorte, qui attrape le sujet ; une représentation à laquelle le sujet est aliéné. La représentation fascinante a dû donc précéder le sujet, par conséquent, elle est une représentation psychique d'autrui, une projection fantasmatique de lui pour mieux le dire. Alors, il n'y a pas de la fascination par la voie de ce fantôme sans que le sujet y soit prédisposé. Pour comprendre la loyauté de ces mères, il faut d'abord, poser la question par rapport à ces artifices psychiques qui les ont précédées et qui sont propres à leurs

parents. Ensuite, nous devons nous interroger par les prédispositions subjectives de ces femmes.

Pour comprendre comment, dans cette perspective, l'imaginaire social du père s'est configuré et s'est reproduit, il est nécessaire analyser la scène de l'intersubjectivité en termes de ses contenus et processus psychiques. Cela implique de faire une analyse du processus de transmission psychique par lequel les contenus psychiques de chacun des parents de ces femmes ont *'conquis'* leur subjectivité. Nous parlons de *conquérir* dans l'intention de proposer une troisième condition grâce à laquelle la fascination advient. Conquérir veut dire soumission, en ce sens, le sujet qui a été pris dans la fascination ne reconnait pas qu'il est attrapé dans l'image d'autrui.

En un mot, le sujet ne se rend pas compte qu'il a été colonisé, ensorcelé, c'est donc l'éclat lumineux artificiel de l'objet qui l'a aveuglé. Mais, est-ce qu'en tant qu'artificiel, cet éclat lumineux vient de l'objet ? Dans la logique de notre étude, il n'existe aucun objet éblouissant pas même l'objet d'exception. Ce qui éblouit est forcément de l'ordre de la représentation psychique, notamment du domaine de l'imaginaire. Nous réaffirmons ainsi que l'objet d'exception ne se dévoile que par l'intermédiaire d'un artifice psychique, d'une agalma. De ce point de vue, il va de soi que le père nous ne pouvons le voir que par l'intermédiaire d'une représentation subjective, de l'imago qui se forme chez le sujet à partir des fantasmes d'autrui.

En d'autres termes, le père se voit lui-même au travers '*des yeux'* d'autrui. L'aveuglement du sujet est justement celui de ne pas voir qu'il voit mais au travers du regard d'autrui, c'est-à-dire, il ne se rend pas compte que, plus que regarder, c'est lui qui est en train d'être regardé. Dans cette perspective, nous pouvons dire que le sujet qui croit regarder alors qu'en réalité il est regardé, c'est le sujet qui agit aveuglément en fonction du désir d'autrui. Ce qui précède nous indique que la fascination que nous avons comprise comme une cause de la loyauté, advient dans trois conditions, à savoir : une représentation psychique qui a été projetée par autrui (fantasme), la prédisposition psychique du sujet (l'identification) et l'aliénation (la conquête).

Et quant à la première de ces conditions, il s'agit de l'artifice psychique, du fantasme qui a été projeté sur ces femmes par leurs pères. C'est pourquoi nous affirmons que les enfants sont forcément investis d'une représentation psychique par leurs parents, ce qui implique que ces enfants remplissent une fonction psychique pour leurs parents. Concernant la deuxième condition, la prédisposition psychique des sujets, nous parlons du processus psychique par lequel le moi se forme, à savoir, le processus d'identification. Il s'agit d'ailleurs de deux processus, celui de l'identification projective et celui de l'identification introjective. Par rapport à la troisième condition, l'aliénation, elle arrive lorsque chez le sujet le processus d'identification

qui règne est l'identification projective. Pour mieux dire, le sujet tombe dans la fascination lorsque par la voie de cette identification, il s'aliène à la projection fantasmatique d'autrui.

La loyauté de ces femmes face à leurs pères, à partir de ce que la psychologue nous a raconté, s'explique donc par l'effet de cette identification inconsciente de type projective. En tant que la cause de la loyauté découle de ce processus d'identification chez ces mères, cette cause donc n'est pas connue par elles. Alors, si cette loyauté trouve ses origines dans les contenus psychiques des parents, ce que ces femmes ignorent forcément c'est le désir paternel et la manière dont ce désir les a déterminées. De ce point de vue, nous pouvons dire que la loyauté est, comme nous l'avons suggéré dans le premier chapitre, un mécanisme psychique compensatoire, une formation psychique réactive.

La loyauté opère de ce fait comme un mécanisme de défense contre ce désir du père et son fantasme respectif auquel le sujet est aliéné par effet de l'identification projective. Cette loyauté inconsciente, prototypique de ces mères pour ainsi dire, explique la persistance de l'imaginaire social du père au sens des termes de cette figure qui s'est configurée depuis l'époque de la colonisation. Compte tenu cette perspective historique, nous pouvons parler d'un antécédent de ces mécanismes d'identification. Pour expliquer les origines de la violence patriarcale en Amérique latine, Gissi parle de la formation d'un modèle psychique depuis l'époque de la colonisation. C'est juste à l'égard de cette hypothèse que se trouve cet antécédent.

Pour l'identifier, rappelons que ce que les indigènes faisaient à cette époque pour refouler leurs sentiments de rage et de haine contre les Espagnols, c'était de s'identifier à eux. Nous parlons donc d'une identification à l'agresseur qui a entrainé la formation d'un moi faible et anxieux (Gissi, 2004) qui n'aura d'autre manière de s'adapter au monde social qu'à travers l'agressivité. Cette hypothèse nous indique l'existence d'un complexe psychique patriarcal qui comprend les sentiments refoulés de la haine et de la rage qui existent sous la surface d'un moi faible. Les pères en Amérique latine selon cette hypothèse deviennent en conséquence autoritaristes, c'est-à-dire, ils sont enclins dès lors d'imposer leurs volontés à leurs enfants dans l'intention de contrebalancer la faiblesse de leur moi.

Ce modèle paternel de l'Amérique Latine coïncide donc avec les descriptions que les mères du récit de la psychologue ont faites de leurs propres pères. Dans cette explication, nous proposerions une hypothèse pour essayer de comprendre pourquoi les comportements démesurés et irrespectueux de ces hommes envers leurs filles. Selon cette hypothèse, les filles de ces pères auraient une fonction psychique chez eux, celle de servir d'objet à leurs projections. Nous supposons ainsi que ces pères, voire les pères des générations précédentes, ont vu leurs enfants, si nous pouvons le dire métaphoriquement, à travers les yeux de leurs propres fantasmes psychiques.

Mais, si ces fantasmes ont donc été transmis d'une génération à une autre, est-ce qu'ils remontent aux conquérants espagnols ? Les approches théoriques et méthodologiques de notre étude ne nous permettent pas de répondre à cette question. Nonobstant cela, considérons un instant l'existence de ces fantasmes et surtout ce qui concerne leur transmission psychique. Ce faisant, évoquons ce que pour l'Europe a pu signifier leur arrivée sur un nouveau territoire, celui qu'ils ont appelé justement 'Le nouveau monde' (Grisales, 2009). Compte tenu cette dénomination nous pouvons interpréter, d'après Grisales, que l'Amérique existait déjà dans l'imaginaire des européens.

« L'Europe a fait ce qu'elle a fait parce que L'Amérique existait déjà, mais pas uniquement de l'autre côté de l'Atlantique mais surtout dans sa propre imagination et mythologie. Elle existait en portant d'autres noms et probablement d'autres faces, c'était Polifemo, Circe, l'Atlantide de Platon, la terre promise, le messie, la ville de dieu, l'utopie de la renaissance. Alors, la métaphore du Nouveau Monde était déjà ici » (Grisales, 2009, p. 4). Apparemment pour les Espagnols, L'Amérique existait déjà dans leur désir et dans leur imaginaire.

Pourtant, nous ne pouvons pas affirmer que la motivation de chaque Espagnol qui est arrivé sur le sol américain a été la même. Nous ne pouvons pas d'ailleurs établir le degré ni la forme de continuité qui pourraient exister entre ce désir culturel et les désirs spécifiques des générations qui se sont succédées depuis la rencontre originale entre les Espagnols et les indigènes et les esclaves africains. Cependant nous oserons réaffirmer l'existence du fantasme psychique en considérant sa fonction de support de la transmission psychique intergénérationnelle.

Alors, les contenus de ces fantasmes qui en principe ont été transmis depuis les temps de la colonisation, nous ne les connaissons pas, c'est pourquoi nous les supposons comme des contenus bruts, c'est-à-dire comme des contenus transgénérationnels (Benghozi, 2007). Au fil de cette l'analyse du lien entre les mères de l'ICBF, leurs parents et le modèle patriarcal hérité de la colonisation, nous pouvons donc comprendre la transmission psychique et la subjectivation de la fonction paternelle mais en termes de fascination et de loyauté comprises dans les fantasmes psychiques. C'est là, en termes de fascination et de loyauté, que nous avons constaté l'importance des fantasmes psychiques des parents mis en scène dans les scénarios narcissiques de la parentalité. Dans ces scénarios, nous pouvons le conclure, les enfants sont investis d'un imago qui porte une fonction psychique.

C'est donc dans la logique de ce scénario que la fascination par la voie de l'identification projective advient. L'enfant devient ainsi un sujet loyal. Cette loyauté est donc la condition de la fonction paternelle. Dans l'intention de mettre à l'épreuve cette lecture, nous

parlerons maintenant des conclusions qui concernent les quatre familles qui ont participé à notre étude. De ces quatre familles, rappelons qu'un ou plusieurs de leurs enfants ont été pris en charge par l'ICBF à cause de la violation de leurs droits en tant que enfants. C'est justement en raison de ces situations de violation de droits que nous avons essayé d'identifier dans les témoignages des membres de ces familles les particularités de la transmission psychique et de la subjectivation de la fonction paternelle.

Dans le premier chapitre nous avons parlé de la maltraitance des enfants comprise dans la loi colombienne, en conformité avec les traits internationaux, comme les actions ou omissions des parents ou des adultes qui violent les droits des enfants. C'est néanmoins en fonction des propres cadres interprétatifs de ces familles que ces actions ou omissions sont vues, ou pas, comme de la maltraitance des enfants. Voilà la raison pour laquelle nous nous sommes consacrés à l'analyse de ces cadres interprétatifs dans chacune de ces familles. Ce faisant, nous avons essayé de faire une lecture de certains contenus et processus psychiques de ces familles.

Dans cette perspective nous avons pu identifier certains scénarios narcissiques de la parentalité, des imagos parentaux et des processus d'identification projective mais aussi d'identification introjective. Pour comprendre donc le contenant psychique qui forme le lien entre les parents interrogés et leurs enfants, nous avons décidé de nous plonger dans les histoires des générations précédentes. Nous sommes partis ainsi de l'idée selon laquelle la transmission psychique inter et transgénérationnelle est fondamentale pour la configuration de ces liens. Cela se constate dans les rapports que ces parents ont établis avec leurs enfants et qui évoquent en quelque sorte certaines marques des générations précédentes.

Dans les témoignages de ces parents nous avons vu émerger des imagos qui ont d'ailleurs une forte influence dans leurs subjectivités. Lorsque nous parlons d'influence psychique, nous parlons de ces positions de parents qui oscillaient justement entre la fascination et le mépris. En parlant de ces positions, nous avons utilisé la métaphore de l'éblouissement afin de remarquer la position des parents interrogés par rapport à leurs imagos. C'est le cas de la famille Lopez, spécifiquement dans le discours de Maria, que nous avons retrouvé une description du père qui rendait compte de l'image psychique d'un *« homme divin en tous les sens du terme »*.

Nous identifions une description très semblable à ce dernier, chez Carlos de la famille Perez. Il s'agit de la description qu'il a faite de son père en termes d'un homme intelligent, inquiet, empirique et responsable. Pour Maria et Carlos l'image qu'ils possèdent de leur père respectif, opère comme un idéal du moi. Dans les deux cas, cet imago détermine le lien que ces parents ont établi avec leurs enfants dans la mesure où ils ont projetés ces contenus psychiques sur eux. En ce sens, nous affirmons que Maria et Carlos étaient éblouis par l'imago

de leurs pères. Or, un éblouissement similaire par rapport à son propre imago paternel, malgré une certaine ambiguïté, nous l'avons retrouvée chez Luisa, la femme de Carlos.

Rappelons que Luisa a décrit son père comme un homme tyrannique et menaçant mais aussi comme un homme amoureux et généreux. C'est justement cet imago qui nous a donné des pistes pour interpréter le désir de son père et son fantasme respectif. Dans la perspective de la logique du désir du père, nous avons aussi analysé l'imago paternel de Constanza. Dans ce cas, il s'agit de l'image d'un homme qui s'autorisé à jouir en profitant de ses propres enfants, particulièrement de Constanza. A la différence de Luisa, Constanza lutte contre l'identification au désir de son père. Cette lutte s'est cependant déploiyée au niveau des liens avec ses filles.

Là, Constanza essaye de constituer les rapports avec ces filles mais en fonction de son propre désir, celui que nous ne pouvons qu'interpréter que comme le désir de résister au désir de son père. Au niveau de ce lien, Constanza veut devenir mère et père en même temps. Voilà donc son désir, celui qui s'exprime comme un fantasme de transmission. Le fantasme de transmission chez Constanza, de même que chez Maria et chez Carlos, nous le verrons émerger justement au niveau de leurs scénarios narcissiques de la parentalité respectifs.

Carlos et Luisa dans la famille Perez, ainsi que Contanza dans la famille Sanjuán, ont établi avec leurs enfants, par exemple, un lien où le scénario narcissique de la parentalité est celui « du refaire ». Autrement dit, ces trois parents coïncident au fait de projeter sur leurs enfants leurs propres conflits psychiques de l'enfance ou adolescence afin de réussir, en tant que parents, la satisfaction de leurs désirs narcissiques. D'autre part, dans le cas de Maria spécifiquement, le scénario narcissique qui se déroule est celui de la réaffirmation. Là, le fantasme qui est mis en scène est celui de la *'ñaña du papa'*, c'est-à-dire, devenir la fille idéale d'un père idéal. Rappelons ainsi que Maria retrouve chez son enfant les attributs de son père, notamment ceux qui le rende un homme *'divin'*.

Pour approfondir les analyses de ces scénarios narcissiques de la parentalité, il faut aussi tenir compte des imagos maternels. Pour Maria, Luisa, Carlos et Rosa Emilia ces imagos sont définitifs dans la configuration justement de leurs scénarios narcissiques de la parentalité. L'imago maternel chez Maria rend compte par exemple d'une relation conflictuelle avec sa mère qui comprend le désir de cette femme d'une part, et la résistance de Maria d'accepter ce désir, d'autre part. Bien que Maria ait été plus identifiée à son père qu'á sa mère, elle a cédé au désir de sa mère puisque elle a sacrifié sa vie professionnelle et personnelle pour s'occuper d'elle. Ce sacrifice semble admissible lorsque nous comprenons le rôle de la mère de Maria pour la naissance et l'éducation d'Alejandro.

C'est grâce à la mère de Maria, qu'Alejandro a été accepté dans sa vie. Alors, en rappelant ce que psychiquement Alejandro signifie pour Maria, nous pouvons conclure que ce

que sa mère a fait en dernier instance, n'a été que de s'occuper de cet enfant qui incarnait l'image du père de Maria. A cet égard, le fait de sacrifier sa vie personnelle et professionnelle pour s'occuper de sa mère malade, nous l'interprétons comme la manière que Maria a trouvée pour dire merci à sa mère, merci d'avoir garanti l'existence de son enfant et ainsi de l'image de son père. L'imago maternel chez Maria rend compte donc de ce conflit et de sa résolution respective au bénéfice de la perpétuation de l'imago paternel.

L'image d'une mère guerrière, forte et agressive, fait partie d'une première version de l'imago de Maria. Lors de la naissance d'Alejandro et pendant la période de la maladie de sa mère, cette première version de l'imago a donné lieu à une autre. C'était l'image d'une mère plus proche, affectueuse et confidente, en un mot, c'était l'image d'une amie. Cette sorte d'ambiguïté, nous l'avons retrouvée aussi dans le cas de l'imago maternel de Rosa Emilia. Malgré les mauvais traitements que Rosa Emilia a reçus de sa mère et le fait de l'avoir donnée à marier, à un homme de leur famille plus précisément, elle a retenu une image positive de sa mère. Dans le cas de Rosa Emilia, comme nous l'avons analysé, c'est le désir maternel qui l'a déterminée comme sujet.

Livrée à la répétition d'une histoire d'assujettissement à l'autrui, celui qui a été représenté particulièrement par la figure d'un homme méchant et abusif, Rosa Emilia n'a pas trouvé d'autre possibilité pour *se libérer*, paradoxalement, qu'en répétant l'histoire de sa mère, à savoir, celle d'exercer la prostitution. La position de sujet de Rosa Emilia était ainsi celle d'être un objet du destin, de dieu, de certaines puissances surnaturelles. Rosa Emilia s'était identifiée au désir de sa mère, celui de devenir justement un objet pour autrui. La limite de Rosa Emilia était donc le désir des autres. Nous constatons ainsi que pour Rosa Emilia, ainsi que pour Constanza, les liens qu'elles ont établis avec leurs mères ont été fondamentaux dans la configuration de leurs subjectivités.

Pour Constanza d'autre part, sa mère n'a pas opéré comme barrière contre le désir de son père. Alors que dans le cas de Constanza le désir du père fait irruption avec la complicité de sa mère, dans le cas de Rosa Emilia c'est le désir maternel qui règne sans trouver aucun type de contrepoids dans la subjectivité de son père. En analysant les imagos paternels et maternels de ces femmes et les manières dont ils opèrent psychiquement pour devenir sujets, nous comprenons donc que pour les processus de subjectivation les imagos fonctionnent avec une certaine synchronie. Alors, pour que l'identification projective avec un imago advienne, et par cette voie l'identification avec l'un des fantasmes des parents, nous inférons que l'autre imago parental se configure psychiquement au service de ce fantasme.

En un mot, quand l'identification projective s'est produite, l'un des deux imagos s'impose sur l'autre. Cette logique nous permet de comprendre pourquoi l'imago maternel languide et presque invisible chez Luisa. La particularité de cet imago s'explique justement par

l'identification inconsciente de Luisa au désir de son père ; celui d'occuper la place de sa femme. Nous constatons chez Luisa la prédominance de l'imago paternel sur l'imago maternel grâce à l'identification au désir du père. C'est par les effets de cette identification que nous avons reconnu l'un des destins pour les imagos, celui de la transformation.

Soulignons en plus que ces transformations, chez Luisa et Maria, se sont produites grâce à ce qu'elles ont vécu au cours de leurs vies. Pour préciser comment les imagos animés par le désir d'autrui jouent un rôle si fondamental dans le processus de l'identification projective, convenons en premier lieu, qu'il faut que l'un des imagos s'impose sur l'autre, et, en deuxième lieu, que l'un de ces imagos subisse une transformation radicale. Sous ces deux conditions, ce qui arrive c'est la reproduction du fantasme de transmission des parents. Voilà pourquoi ces fantasmes mis en scène dans les scénarios narcissiques de la parentalité favorisent la configuration des imagos parentaux, ce qui permettra l'identification des enfants aux désirs de leurs parents.

Ce qui précède nous indique que dans ces quatre familles le mécanisme d'identification qui a surtout opéré a été celui de l'identification projective. C'est donc grâce aux imagos parentaux et aux positions de sujets des parents de ces familles, que les désirs de leurs propres parents les ont déterminées en des modes qui restent pour eux inconnus. Alors, c'est justement dans cette configuration psychique que ces parents ont constitué les liens avec leurs propres enfants. En ce sens, nous pouvons conclure que le contenant psychique familial dans lequel les enfants de ces parents se sont constitués comme des sujets, comprend une série des contenus psychiques inconscients, ou pour le dire d'après Berghonzi, des donnés en brut ou en négatif.

Mais est-ce que ce mécanisme opère dans les quatre cas que nous avons analysés ? Les analyses que nous venons de faire indiquent que les parents interrogés au cours de notre étude sont d'ailleurs aliénés de différentes manières aux désirs de leurs parents. Nous avons ainsi retrouvé une tendance psychique vers la répétition, principalement dans les cas de certains des enfants de ces quatre familles. A l'exception de Daniela de la famille Sanjuan et de Claudia de la famille Buitrago, les enfants des autres familles sont devenus comme des sujets aliénés aux désirs de leurs parents. Cela veut dire donc que ces enfants étaient, en dernier but, aliénés aux désirs de leurs grands-parents. Ces enfants sont identifiés en définitive à certains contenus transgénérationnels.

Cette identification a été néanmoins possible grâce aux fantasmes de transmission mis en scène dans les scénarios narcissiques de la parentalité. Les enfants de ces familles ne seront pas cependant aliénés d'une seule façon à ces désirs et leurs fantasmes respectifs. Nous l'avons d'ailleurs vu en analysant les positions subjectives des enfants par rapport à leurs parents. Paula, de la famille Perez, est traversée psychiquement par exemple par les

fantasmes de leurs parents mais d'une manière particulière, celle qui s'exprime justement dans son symptôme. Alors, si ce que nous appelons symptôme correspond aux comportements tels que les vols et les fuites, cela veut dire que ces gestes auraient des motifs inconscients.

Autrement dit, ce qu'inconsciemment cherche Paula c'est justement d'arriver dans une famille différente de la sienne. Ce que nous avons lu dans son symptôme a été sa propre *sortie de secours*. Cela en paraphrasant l'énoncé lancé par sa mère pour signifier le destin que l'identification inconsciente au désir de son propre père avait tracé. Les vols et les fuites chez Paula représentaient sa propre *sortie de secours* mais dans une logique différente à celle de sa mère. Pour Paula, ces comportements lui ont permis d'arriver dans des familles de substitution où elle a été bien accueillie en retrouvant ainsi la possibilité de configurer un lien familial différent.

En un mot, ce que Paula de manière inconsciente cherchait par la voie de cette *sortie de secours* n'était donc que sa tentative d'échapper au désir paternel transmis justement par sa mère et au trauma de la mère de son père qui lui avait été transmis par celui-ci. Une position subjective similaire à cette position de Paula, est celle de Laura de la famille Sanjuan. Pour cette fillette il s'agit aussi d'échapper à sa mère, plus exactement à l'élément traumatique projeté du côté de cette femme. Ce que nous avons nommé l'élément traumatique c'est justement ce que la mère de Laura n'a pas pu élaborer et qui concerne l'abus sexuel dont son père a été l'auteur à son égard.

Cette position subjective chez Laura comprend donc l'identification inconsciente à cet élément d'où sa manifestation ne peut que se déployer dans un comportement irrationnel et apparemment immotivé comme les fuites de son foyer. Les positions subjectives des enfants ne sont pas tout-à-fait déterminées par les désirs de leurs parents ni par leurs contenus psychiques inconscients. Daniela, la sœur de Laura, nous a permis d'entrevoir, lorsque nous avons analysé ses productions discursives, les processus contraires à ceux de l'identification projective. Ce que nous avons réussi à lire de la subjectivité de Daniela par l'intermédiaire de ses témoignages et de la réalisation de son arbre généalogique, c'est un certain degré d'élaboration psychique des contenus transmis par sa mère.

Dans le cas de Laura, ses fuites étaient produites par le fait de n'avoir pas trouvé une limite venue d'un tiers, d'une autre subjectivité qui s'opposerait à celle de sa mère, notamment à ce qui du traumatique était projeté sur elle. Pour Daniela, l'identification aux contenus transmis par sa mère n'a pas été projective puisque le désir de son père biologique a permis de donner une place symbolique dans sa subjectivité justement au Nom-du-père. Rappelons ainsi que Daniela possède une père-version, c'est-à-dire, une version autour des propres origines de sa subjectivité où le père, même si s'agit d'une histoire qui renvoie à un père imaginaire, est un repère inéluctable de son existence. Daniela demande son historie au-delà de sa mère.

Comme nous l'avons déjà souligné, Constanza, la mère de Daniela, avait le désir de devenir elle-même et en même temps le père et la mère de ses enfants. Là, le désir du père biologique de Daniela, et père aussi de Laura, a basculé le poids de la subjectivité de sa mère dans son processus de subjectivation. Nous parlons de ce fait d'un processus d'identification qui est en train de se déployer par la voie de l'introjection. Nous avons retrouvé un processus de subjectivation qui ressemble à celui de Daniela, dans le cas de Claudia, la fille de Rosa Emilia de la famille Buitrago.

Claudia, comme Daniela, se pose la question de ses origines historiques, notamment du désir qui l'a précédée. Rappelons là que dans le discours de Claudia nous avons interprété cette question pour le désir d'autrui, lorsque nous avons repéré l'énoncé selon lequel son existence a été possible parce que sa grand-mère maternelle l'avait pensée (désirée). En outre ces interrogations, nous avons aussi perçu dans le discours de Claudia une réclamation qu'elle faisait au père. Cette réclamation n'était pas destinée à son père biologique de se rendre visible dans sa vie. C'était essentiellement une demande au père mais en termes de ce qu'il doit apporter à l'existence d'un enfant. Elle en appelle donc à la fonction paternelle.

Nous affirmons cela car ce qu'elle implore spécifiquement cette dimension subjective pour sortir de son labyrinthe, dans lequel elle est tombée à cause de son conflit avec le désir maternel, c'est un discours spécifique. Pour mieux dire, elle demande une parole qui la guide, qui sert de support et de limite pour sa subjectivité. Ce qui est intéressant du processus de subjectivation de Claudia, c'est précisément le fait de voir comment la métaphore du labyrinthe fonctionne comme un artifice que lui permet configurer un ordre symbolique. Le labyrinthe qui reflète d'abord sa confusion représente justement une tentative d'élaborer ce qu'elle a hérité par la voie maternelle.

La métaphore du labyrinthe rend compte ainsi de son processus d'identification introjective. Claudia est ainsi en train de transformer la vie psychique (Kaes, 1993) dont elle a héritée de ses parents. Soulignons pour continuer que, dans la perspective de cette analyse, le labyrinthe a émergé pendant son séjour à l'institution Pereira. Cela pour pointer spécifiquement le rôle de l'institution chargée du processus psychosocial de Claudia. Il s'agit d'une institution thérapeutique dont l'approche clinique était une approche humaniste fondée sur l'idée d'écouter de manière empathique les patientes. En ce sens, nous voulons mettre en valeur précisément ce dispositif clinique puisqu'il a servi à restreindre le désir de sa mère.

En un mot, cette institution thérapeutique grâce à ses professionnels et plus concrètement par l'intermédiaire du dispositif clinique de l'écoute et de l'empathie, ont favorisé la subjectivation de la fonction paternelle chez Claudia à travers l'identification introjective. La subjectivation de cette fonction psychique par cette voie a impliqué pour Claudia l'émergence

de sa capacité de penser (elle doute, se pose des questions, essaye d'organiser ses idées) et de symboliser (réfléchir sur elle-même à partir de la métaphore du labyrinthe). Autrement dit, c'est justement en réfléchissant sur son labyrinthe que Claudia a essayé de s'occuper de ses propres contenus psychiques.

La tentative d'un discours propre inspiré des questions et des signifiants particuliers issus des efforts pour comprendre les origines subjectives à l'égard d'une histoire familiale, rend compte d'ailleurs d'un processus de subjectivation où le sujet commence à mettre en question son désir. La fonction paternelle peut ainsi, en vertu de sa subjectivation, soit par la voie de l'identification projective soit par la voie de l'identification introjective, être au service de l'aliénation ou au service de la transformation du sujet. Ces deux possibilités pour la fonction paternelle concernent la position du sujet par rapport au désir et aux contenus psychiques qui lui ont été transmis. Nous oserons parler ainsi de deux logiques du désir.

Dans la première de ces logiques, nous retrouvons un sujet dont le désir de l'autre opère comme condition pour son existence. L'autre existerait au-delà du sujet et son désir serait déterminant. Considéré dans ces particularités, nous ne pourrons que décrire l'autre comme un sujet extraordinaire. Mais si l'autre est lui-même un sujet, il ne peut pas être un sujet extraordinaire. En tant que sujet extraordinaire, l'autre est forcément une fiction. Bien que cette fiction soit par définition une supposition, elle peut devenir l'unique vérité pour le sujet. C'est ainsi que la fiction opère comme un discours car elle oriente le sujet dans une direction spécifique.

Cette orientation est aussi une production imaginaire qui se configure dans une fiction plus large qui pourrait être décrite comme un mythe. La fiction comporte ainsi la fonction du discours et la fonction du mythe. En tant que mythe, cette fiction s'organise autour de l'autre comme protagoniste. La position centrale de l'autre implique que le sujet ait une place déjà préfixée. Le sujet est celui qui ne peut pas occuper cette place de l'autre, alors, il est soumis à celui qui occupe cette place centrale. L'autre est le maitre. Il s'agit néanmoins d'une place qui est en principe vide, celle qui dans le mythe freudien de l'Urvater a été laissée par le père tué par ses enfants. Cette place est ainsi la place du père, une place qui n'est qu'une place supposée.

Voici la fiction mythique du père où il opère comme une certitude. C'est justement parce que le père se comporte comme une certitude plus que comme une supposition, que le désir du sujet va être orienté par ce que nous pourrions nommer le discours du père. La logique du désir que nous sommes en train de décrire au sens de cette fiction, c'est donc une disposition et tendance visant à préserver cette position du sujet constitué en fonction de la place privilégiée d'autrui. En un mot, il s'agit d'une logique de la répétition où le père fonctionne comme une certitude. Le sujet doit ainsi sa place au père, le père devient ainsi une loi. Cette loi dicte donc

le désir, un désir qui est le désir du père, le désir de se maintenir comme une certitude. Voilà pourquoi nous parlons d'aliénation du sujet.

Le sujet ne sait pas que son désir c'est un désir de répétition. Par rapport aux supports spécifiques de ce désir, les éléments de cette logique, nous parlons précisément des contenus psychiques transmis d'une génération à une autre et qui sont subjectivés par les sujets de manière inconsciente. Cette première logique de la fonction paternelle, est celle donc qui opère comme une disposition à la répétition. Ce qui est transmis psychiquement et subjectivé par le fait de ce type de fonction est cette disposition à répéter la loi du père, cette loi selon laquelle rien existe au-delà de ce qui a été supposé comme l'unique certitude.

Nous avons néanmoins constaté avec Daniela et Claudia, que le mythe du père, son discours et sa loi, n'est pas qu'une version parmi d'autres. Il faut ainsi parler de père-versions, ce qui implique que le sujet n'est pas destiné forcement à rester aveuglé par les agalmas du père. Il existe pour le sujet la possibilité de mettre en cause sa père-version. Cela à l'occurrence de découvrir que le père n'est qu'une représentation, une image sociale et psychique, un artifice. Ce faisant, nous parlerions de la deuxième logique du désir. C'est une logique annoncée dans les questionnements que le sujet, à la manière dont Daniela et Claudia ont commencé à le faire, se pose sur les piliers de sa propre existence.

Les efforts de Daniela pour se plonger dans ce que nous avons nommé sa préhistoire de même que le travail psychique de Claudia afin de comprendre son labyrinthe, nous montrent une autre orientation du désir. Cette orientation nous pouvons l'identifier précisément dans cette inclination insidieuse chez ces deux filles de mettre en cause leurs origines voire leurs avenirs. Au contraire de la première logique, celle de la répétition, le sujet est au fil du doute. Les certitudes qui fonctionnent grâce aux mythes et discours transmis psychiquement n'ont pas dès lors la valeur d'autorité. Le sujet n'est plus le sujet de la croyance.

La fonction paternelle dans cette logique est donc la disposition chez le sujet à douter de ce qui l'a constitué du point de vue du symbolique et de l'imaginaire. C'est la raison pour laquelle l'un des doutes principaux concerne la loi du père comme certitude. Autrement dit, il s'agit de comprendre que le père n'est qu'une fiction pour représenter un objet qui n'existe pas. En ces termes, la fonction paternelle qui dans sa deuxième logique se met elle-même en cause, devient une fonction psychique qui ne s'inscrit plus dans la loi du père. Cela veut dire donc qu'il n'y a pas un père au-delà de la loi, ou au sens que Lacan l'a dit, il n'y a un Autre de l'Autre. Le père donc n'existe pas.

Bien que son nom ait été évoqué dans le monde occidental depuis les temps de la Grèce ancienne, il est juste une borne symbolique pour mettre en ordre le lien social. Mais c'est la fiction du père selon laquelle il semble un sujet extraordinaire et en même temps l'objet

d'exception, qui a donné lieu à la loi du père. La fonction paternelle a opéré pour créer la limite entre les sujets, elle régule leurs rapports sociaux. Dans la logique de la loi du père, elle a conduit néanmoins les sujets à tenter de s'imposer les uns sur les autres. C'est pourquoi nous serons d'après Tort (2013) pour comprendre cette fonction comme une fonction tiers. Pour le dire de manière plus spécifique, il faudrait délier cette fonction de la loi du père.

Du point de vue de la subjectivité, il est nécessaire pour libérer cette fonction psychique de la fiction du père et de la loi que cette fiction a fondée, dépasser le paradoxe du père. Ce paradoxe fait référence à ces sentiments qui sont liés à l'image du père. Le père qui évoque du mépris et de la fascination serait donc l'image subjectivée de cette fiction. Cette subjectivation comprend un processus d'identification qui, selon Freud, correspondrait à un premier type de lien affectif. Nous parlons ainsi d'une identification primaire qui aurait une fonction érotique. L'image du père dans le temps de cette première identification, c'est une image érotisée dont l'un de ces effets subjectifs est précisément la fascination.

Cette érotisation du père, et la fascination qu'il provoque chez le sujet, sont donc la condition pour son effectivité en tant que père castrateur. Lorsque le père a été incorporé, il devient l'imago paternel qui commence donc à constituer le psychisme du sujet. En un mot, le père doit devenir une figure psychique pour exercer sa fonction castratrice. Le sujet voit dans la figure du père une figure menaçante qui est capable de le détruire. Le père érotisé par l'intermédiaire de l'imago, devient ainsi le père castrateur. Le père qui provoque de la fascination peut dès lors produire de la peur.

C'est le temps de l'Œdipe où le sentiment de la peur face au père est nécessaire pour que le sujet refoule son amour pour sa mère et s'identifie à son père. Puis la fascination en tant qu'effet de l'érotisation et du sentiment de la peur, le sujet pourrait traverser un troisième temps, celui où le sentiment du mépris arrive. C'est le temps donc où le sujet peut prendre ses distances d'avec le père, c'est le moment de l'identification introjective. Le sujet garde encore un lien avec l'imago mais dans une certaine conflictualité. La fascination a donné son lieu au mépris.

Pour résumer, il aurait en principe dans le régime social et culturel basé sur la fiction du père, trois temps au cours desquels le lien entre le sujet et le père se configure. Ces trois temps nous pouvons les indiquer en termes de trois sentiments spécifiques. Le premier temps est celui de la fascination qui renvoie à cette période que Freud nommait la préhistoire du sujet. Ensuite, c'est le temps de la peur qui arrive pendant l'Œdipe. Le troisième est le temps du sentiment du mépris. Nous parlerons cependant d'un quatrième temps, le temps où le sujet met en cause la fiction du père, sa loi et la logique de la fonction paternelle qui en découle. Il s'agit donc d'un moment dialectique.

Pour le dire à partir des études anthropologiques de Pradelles de Latour effectuées chez les Bamilékés et chez les Trobriandais, ce quatrième moment c'est le moment de l'incroyance, de l'ironie. « *'Le rire est le propre de l'homme'* non pas parce que *'mieux est de rire, que de larmes écrire'*, mais parce que il est le triomphe simultané de la dérision du sens et de la chute de l'exception, la victoire momentanée de l'incroyance sur les croyances » (Pradelles de Latour, 2001, p. 68).

Or, un processus de subjectivation supporté par ces dispositifs de l'incroyance et de l'ironie entrainerait aussi des processus différents pour la configuration du lien social. En ce sens, il est bien de souligner ce que Tort (2013) a nommé la tiercéisation de la fonction paternelle. Nous parlons du processus grâce auquel cette fonction est de plus en plus incarnée dans le monde contemporain par différentes institutions et des agents de l'Etat et de la société civile. Ce que ces institutions et agents font au nom de la fonction paternelle comporte ces opérations visant à inscrire et contenir les sujets dans une vie institutionnalisée (Legendre, 2000), ce qui implique en conséquence une manière de régler et de réguler les liens sociaux.

Bien que le père ait disparu sous l'institutionnalisation d'un tiers politique et juridique pluriel, démocratique, rationnel, représenté par l'État et ses montages, il faut se demander si l'incroyance et l'ironie y ont une place. Autrement dit, est-ce que cette tiercéisation de la fonction paternelle dans les domaines juridique et politique comprend ces dispositifs de l'incroyance et de l'ironie ? Est-ce que la vie telle qu'elle a été institutionnalisé dans les démocraties contemporaines se déroule dans la deuxième logique de la fonction paternelle ?

Compte tenu ce qui nous avons retrouvé au fil de notre thèse, il est évident que le père comme fiction et loi continue en opérant en tant que support imaginaire et symbolique de la fonction paternelle. Cela au niveau de la vie sociale, politique et juridique et au niveau des processus de subjectivation. Devenir une société capable de dénier son objet d'exception représenté par la fiction du père, c'est-à-dire, devenir une société autonome au sens de Castoriadis, semble difficile dans le cas de la société colombienne. La fascination et la loyauté à leurs propres pères de ces mères qui sont toujours reconnues par les professionnelles de l'CBF et par elles-mêmes comme les axes des familles en Colombie, nous ont conduits à cette conclusion.

L'importance accordée à ces mères confirme donc ce que Grisales a affirmé en disant que les mères représentaient le centre de l'univers pour les latino-américaines. Les mères sont ainsi vénérées alors que, à leur tour, elles restent fascinées et loyales à leurs pères. Mais le père, à la différence de la mère, n'est pas certain. La mère est certaine alors que le père est n'importe qui, n'importe quel fils de pute, affirmait l'une des personnes interrogées. Il va de soi dans cette logique que le père est le père qui habite dans la tête de la mère. Il s'agit donc d'un

père qui a été créé par la mère, il est par conséquent son fils en quelque sorte. Ce père vénéré par ces mères occupe la place du fils, plus précisément du fils de pute.

Cet adage populaire exprimé avec ces mauvais mots, ceux qui, comme Grisales (2009) le disait, nous brulent la bouche car ils dévoilent notre caractère et notre histoire, nous conduisent à réfléchir sur le poids de ce que ce même auteur a souligné en termes du complexe d'illégitimité. Ce faisant, nous nous demandons si ce complexe est devenu en Colombie le mythe spécifique de la fiction du père qui sert de support imaginaire et symbolique aux processus de subjectivation et de la constitution du lien social. Cela expliquerait la divinisation d'un père tyrannique qui est autorisé à jouir et à s'exprimer au travers de gestes et d'actes agressifs.

Ce mythe opère chez les mères dont le mécanisme par lequel elles se sont subjectivées a été celui de l'identification projective. Rappelons ainsi qu'elles sont loyales à leurs pères, aux images psychiques qu'elles ont créées, pour se protéger du désir de leurs pères. Pour se protéger du désir d'autrui ces mères se sont identifiées avec leurs agresseurs. En ces termes, le complexe d'illégitimité, le mythe de ce père qui est n'importe quel fils de pute, se trouve à la base du processus de subjectivation et de la transmission de la fonction paternelle.

Nous n'arrivons à cette conclusion car nous avons surtout écouté les voix de ces mères qui ont participé à notre étude et celles qui ont parlé à travers les témoignages de la psychologue, du travailleur social et de l'avocate de l'ICBF. Il faudrait donc écouter les hommes, ceux qui historiquement ont occupé la place sociale et familiale du père, ceux qui se sont identifiés à ce mythe et ceux qui ne le sont pas. Il faudrait écouter ces autres mères qui ne sont pas fascinées par ce père *fils de pute*. Il faudrait écouter ces femmes et ces hommes qui veulent occuper n'importe quelle place parentale mais dans des logiques du désir différentes de celle de la fonction paternelle au sens de la répétition.

Nous avons donc la nécessite d'écouter tous ces sujets qui sont en train de devenir sujets par d'autres voies et dans d'autres logiques différentes de celles de la répétition. En somme, il faut nous permettre de tomber dans nos propres labyrinthes afin de nous retrouver dans la nudité de nos désirs. Et ensuite, il en faut rire.

Par rapport à l'ICBF notamment ce qui concerne ses processus juridiques et psychosociales dans le cadre de la prise en charge, il est claire l'existence de certains contraintes sous-jacents à la logique administratif à laquelle est aujourd'hui surtout consacrée. Bien que l'ICBF ait établit un modèle d'intervention inspiré de l'épistémologie systémique pour apprendre aux familles à développer leurs capacités d'autoréalisation, le nombre de cas et

l'insidieuse nécessité de nourrir le système d'information national opèrent précisément comme des contraintes dans les processus de la prise en charge.

C'est la raison donc pour laquelle nous considérons que la dimension intergénérationnelle n'est pas prise en compte pour analyser le cas. Alors, nous pouvons comprendre ainsi pourquoi il est courant de trouver à l'ICBF des dossiers de familles dont l'histoire se répète. Nous proposerions par conséquent de réaliser d'autres recherches pour analyser l'effet du *modèle solidaire* sur ce phénomène de la répétition psychique dans les familles. Autrement, est-ce que la mise en œuvre du *modèle solidaire* a contribué à la diminution.

Nous pouvons comprendre ainsi pourquoi il est courant de trouver à l'ICBF des dossiers de familles dont l'histoire se répète d'une génération à une autre. Nous proposerions par conséquent de réaliser d'autres recherches pour analyser l'effet du *modèle solidaire* sur ce phénomène de la répétition psychique dans les familles. Autrement, est-ce que la mis en œuvre du *modèle solidaire* depuis 2008 a contribué à la diminution du phénomène de la répétition psychique chez les familles prises en charge par l'CIBF ? Convenons de ce fait l'importance d'introduire la question par la transmission psychique dans les processus de la prise en charge inspirée du modèle solidaire.

En ce sens, nous attirons l'attention sur la nécessité d'approfondir dans l'étude de cas de ces familles en intégrant la dimension l'intergénérationnel voire transgénérationnel. De même, nous considérons convenant que l'ICBF se demande aussi par la manière dans laquelle elle est en train d'incorporer la fonction paternelle, c'est-à-dire, la fonction tierce. Est-ce que cette institution l'incorpore au sens de la deuxième logique que nous venons d'expliquer ? Ou est-ce qu'elle le fait au sens de la première logique ? D'ailleurs, nous nous demandons à cet égard si dans la vie de cette institution il y a des espaces et des temps pour penser ce qu'elle fait.

Bien évidemment, les équipes psychosociales se réunissent pour analyser les cas des enfants et leurs familles. Mais c'est précisément à cause de l'urgence de résoudre juridiquement les cas qu'il n'y a du temps pour réaliser d'autres types de processus psychosociaux. En résumé, nous ne voulons qu'offrir à la considération de l'ICBF les concepts de la transmission psychique et de la subjectivation de la fonction paternelle pour réaliser ses processus de prise en charge.

Bibliographie

Albornoz, E. (1998). Introduccion a la enseñanza de Lacan/ Edupsi. Psicomundo.www.edupsi.com/freud-lacan

Ancelin Schützenberger, A. (2004). Secrets, secrets de famille et transmissions invisibles. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2(33), 35-54. Doi : 10.3917/ctf.033.0035.

Arriagada, I. (2009). La diversidad y desigualdad de las familias latinoamericanas. *Revista latinoamericana de estudios de familia*, 1, 9-21.

Bardin, L. (2007). *L'analyse de contenu*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Benghozi, J. (2001). Autorité parentale légale, autorité parentale légitime: L'autorité et le lien. *Le Divan Familial, 1*(6), 43-55.

Benghozi, J. (2007). Transmission généalogique de la trace et de l'empreinte : temps mythique en therapie familialepsychanalytique. *Cahiers Critiques deThérapie Familiale et de Pratiques deRéseaux, 1*(38), 43-60.

Benghozi, J. (2013). Contenant maleable, cadre, dispositif et nouvelles configurations du faire famille: la fonction accueiltrampolino. *Revue de PsychothérapiePsychanalytique de Groupe, 1*(60), 7-34.

Benveniste, E. (1969). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes.* Paris, France : Les Editions de Minuit.

Bocanegra, E. M. (2007). Las prácticas de crianza entre la Colonia y la Independencia de Colombia: los discursos que las enuncian y las hacen visibles. *Revista latinoamericana de ciencias sociales niñez y juventud,* 5 (1), 1-22.

Carreño, C. & Rey, A. (2010). Reflexiones en torno a la comprensión del maltrato infantil. *Universitas Psychologica,* 9 (3), 807-822

Castoriadis, C. (1978). *Figuras de lo pensable (encrucijadas del laberinto VI).* México, D.F, México: Fondo de Cultura Económica (2001).

Castoriadis, C. (2006). *Una sociedad a la deriva (Entrevistas y debates 1974-1997).* Buenos Aires, Argentina: Katz (2006).

Castoriadis, C. (2006). *Ciudadanos sin brújula.* México, D.F, Mexico: Ediciones Coyoacan.

Ciccone, A. (2012). *La transmission psychique inconsciente (2e)*. Paris, France: Dunod.

Congreso de la República de Colombia. (2006). *Código de infancia y adolescencia*. Bogotá: Congreso de la República.

Convention internationale des droits de l'enfant Convention des Nations-Unies du 20 novembre 1989.

Corbeta, P. (2007). *Metodologías y técnicas de la investigación social*. Madrid, España: Magraw-Hill.

Cuynet, P (Ed) (1999). *Héritages Les enjeux psychiques de la transmission*. Besançon, France : L'Harmattan.

Cuynet, P. & Mariage, A. (2004). Le dessin de l'arbre généalogique comme épreuve projective, *Le Divan familial*, 2(13), 161-182. Doi : 10.3917/difa.013.0161

Delage, M. (2010). Psychanalyse et systeme. Comment penser les pratiques therapeutiques de la famille a la lumiere de ces deux modeles ? *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux, 2*(45), 133-152.

De Neuter, P., & de La Hulpe, C. (2011). Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard. *Cahiers de Psychologie Clinique, 2* (37), 47-73.

Eidelsztein, A. (1998), El padre en el psicoanálisis/ Edupsi. Psicomundo. Recuperado de: www.edupsi.com/freud-lacan.

Florence, J (1978). L'identification dans la théorie freudienne. Bruxelles, Blegique : Facultés Universitaires St Louis.

Foucault, M. (1976). *Microfisica del poder*. Madrid, España: La Piqueta (1980)

Francis, J. M. (2003). Descripción del nuevo reino de Granada -1598-. *Anuario Colombiano de Historia Social* y de la Cultura, 30, 341-360.

Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie de la sexualité. Paris, France : Editions points (2012).

Freud, S. (1909), Le roman fammilial des névrosés. In S. Freud, *Névrose, Psychoes et Perversion* (p. 157-160). Paris, France: PUF (1988)

Freud, S. (1912). *Totem et tabou*. Paris, France: Payot (1975).

Freud, S. (1919). *L'inquiétante étrangeté*. In S. Freud, L'inquiétante étrangeté et Autres Essais (p. 210-263). Paris, France : Gallimard (1985)

Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris, France : Payot (2010).

Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. In S. Freud, Essais de psychanalyse (p. 117-217). Paris, France : Payot (1984).

Freud, S. (1923). *Le moi et le ça*. In s. Freud, Essais de psychanalyse (p. 219-275). Paris, France : Payot (1984).

Freud, S. (1932). *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*. Paris, France: Gallimard (1981).

Garrigue-Abgrall, M (2009). *Présence du jeune enfant evénement philosophique, source de questionnement éthique.* (These du doctorat). Universite Paris-Est.

Gissi, J. (2004). La psique latinoamericana: breve ensayo hermenéutico desde Freud y Jung. *Pskhe,* 13(1), 71-78.

Goldbeter, M., & Vander, C. (2002). D'une culture à l'autre, d'une famille à l'autre. *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux, 1*(28), 1-7.

Golse B. (2006). *L'être-bébé,* Paris, France: PUF.

Greenspan S. I. (1982). The second other: The role of the father in early personality formation and the dyadic-phallic phase of development. In S. H. Cath, A. K. Gurwitt et J. M. Ross (eds), *Father and Child : Developmental and Clinical Perspectives* (p. 123-138). Boston: Little, Brown and company.

Grisales, A. (2009). Metáforas fundantes de Latinoamérica. En: *"Narrativas fundacionales de América Latina"*. Seminario ofrecido en Universidad Pontificia Bolivariana, Medellín, Colombia.

Gutiérrez, V. (1990). Imágenes del padre colombiano. En: *El padre imagen y función en la familia y en la interrelación con los hijos*, Seminario ofrecido en Universidad de Antioquia**,** Medellín, Colombia.

Hurstel, F. (1996). *La déchirure paternelle.* Paris, France : Presses universitaires de France.

Jiménez, C. (2001). *Vínculo familiar y ciudadanía.* Bogota, Colombia: Pontificia UniversidadJaveriana/ ICBF.

Jiménez, A. (2008). Historia de la infancia en Colombia: crianza, juego y socialización, 1968-1984. *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 155-188.

Jimeno, M., & Roldán, I. (1996). *Las sombras arbitrarias*. Bogotá, Colombia: Editorial Universidad Nacional.

Julien P. (1992), Les trois dimensions de la paternité, *in* J. et M.-P. Clerget (éd.), *Places du père. violence et paternité*. Lyon, France : Presses universitaires de Lyon, (p. 167- 173).

Kaes, R. (1993), Le group et le sujet du groupe, Paris, France : Dunod.

Klein, M. (1955), A propos de l'identification, trad. Fr., *in Envie et Gratitude et Autres essais*. Paris, Gallimard, 1984, (p, 141-185).

Kleinschmidt, H. (2009). *Comprender la Edad Media. La transformación de ideas y actitudes en el mundo medieval*. Madrid, España: Akal.

Knibiehler, Y. (2001). La responsabilité paternelle. Dans *La problématique paternelle* Toulouse, France: ERES, (pp. 153-161).

Lacan, J. (1938). *La familia*. Buenos Aires, Argentina: Argonauta (1997).

Lacan, J. (1947). *Propos sur la causalité psychique*. *L'Évolution Psychiatrique*, I (2002).

Lacan, J. (1958). *El Seminario, Libro 5, Las formaciones del inconsciente*. Barcelona, España : Paidós (1999).

Lacan, J. (1959). *El Seminario, Libro 6, el deseo y su interpretación*. Barcelona, España : Paidós (1994).

Lacan, J. (1974). *Seminario 21* Recuperado en: http://www.psicoanalisis.org/lacan/seminario21.htm

Lacan, J. (1969). *El Seminario, Libro 17, El reverso del psicoanálisis*. Barcelona, España: Paidós (1992).

Lacan, J. (1963). Des noms-du-père. Paris, Francia: Editions du seuil (2005).

Lamb M. E., & Lewis, Ch. (2004). The development and significance of father-child relationships in two-parent families. *In* M. E. Lamb (Ed.), *The Role of the Father in Child Development* 4th edition. New York: Wiley (p. 272-306).

Laplanche, J. & Pontalis, J. (1981). *Vocabulaire de la psychanalyse.* Paris, France : Presses Universitaires de France.

Le Camus, J. (2001). La fonction du père dans les premières années de la vie de l'enfant. Perspectives ouvertes par la psychologie du développement. In C. Zaouche-Gaudron (Dir.), *La problématique paternelle.* Toulouse: Érès (p. 75-93).

Legendre, P. (2000). *La fabrique de l'homme occidental.* Paris, France : Editions mille et une nuits.

Levi-Strauss, C. (1949). *Las estructuras elementales del parentesco*. Barcelona, España: Paidos (1981).

Lopez, Y. (2000). *¿Por qué se maltrata al más íntimo? Una perspectiva psicoanalítica del maltrato infantil* (Tesis de Maestria) Universidad de Antioquia, Antoquia. Recuperado de https://www.kennedy.edu.ar/DocsDep29/Revista%20Letra%20 Analitica/Articulos/Lopez.

Loewald H. (1951). Ego and reality, *International Journal of Psychoanalysis,* 32, 10-18.

Martinez, M (2002). Hermenéutica y análisis del discurso como método de investigación social. *Paradigma,* 23 (1), 1-13

Mejía de Camargo, S. (1997). Investigación sobre el maltrato infantil en Colombia 1985 - 1996. Estado del arte. Tomos I y II. Instituto Colombiano de Bienestar Familiar - Fundación FES. Santafé de Bogotá.

Melo, J. (1996). *Historia de Colombia: el establecimiento de la dominación española*. Bogotá: Colombia: Presidencia de la Republica-Imprenta Nacional de Colombia.

Metz, C. (2003). Absence du père et souffrances psychiques lors des divorces et séparations. (Thèse du doctorat) Université Louis Pasteur, Strasbourg.

Micolta, A., Escobar, M. C. & Betancourt, L. (2013). La investigación y la intervención con familias. *Prospectiva* 18, 349-381.

Mosquera, C. & Puyana, Y. (2005). Traer "hijos o hijas al mundo": significados culturales de la paternidad y la maternidad. *Revista latinoamericana de ciencias sociales niñez y juventud,* 3(2), 1-22.

Moulin, V. (2011). Vers une déconstruction des situations de maltraitances intrafamiliales. *Evol psychiatrie*, 76 (2).

Noël, R. & Cyr, F. (2009). Le père: entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant. *La psychiatrie de l'enfant,* 2 (52), 535-591.

Ortigues, E., & Ortigues, M. (2002). *Que cherche l´enfant dans les psychothérapies?* Paris, France : Eres.

Paquette D. (2007), Pareils pas pareils. Les pères et mères jouent-ils un rôle semblable ou différent ? Visions croisées de deux experts, *Gazette des femmes,* 29-31.

Pradelles de Latour, Ch. (2001). *Incroyances et paternités*. Paris, France: Epel.

Salem, G. (2010). Le droit de faire du mal aux siens. *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux, 1*(44), 93-110.

Tort, M. (2005). Comment « le Pere » devint la cause des pathologies familiales. *ActuelMarx, 1*(37), 89-125.

Tort, M. (2013). La subjectivation patriarcale et la fonction paternelle de refus du féminin. *Revue française de psychanalyse,* 5 (77), 1665-1673.

Uribe de Hincapié, M. T. (2001). *Nación, ciudadano y soberano*. Medellín, Colombia: Corporación Región Editorial.

Unrug, M,-C (1974). *Analyse de contenu et acte de parole*. Paris, France : Delarge (Ed, universitaires),

Vélez, F. (2007). *Mitos, espantos y leyendas de Caldas*. Manizales, Colombia: Editorial el libro total.

Weber, M. (1921). *Sociología de la religión*. Madrid, España: Itsmo (1997).

Winnicott D. W. (1957). *L'enfant et le monde extérieur*. Paris, France : Payot.

Annexes

Annexe 1 : LA FAMILLE LOPEZ

Premier entretien

Cet entretien s'est réalisé dans la maison de la Famille Lopez.

Chercheur (Ch): Ok. Vous appelez comment ?
Grèce (Gr): Grèce Lopez.
Che : Et quelle est votre âge ?
Gr : 54
Che : Est-ce que vous les trois sont nées à Salamina ?
Maria (M) : Sauf Alejandro, il est né à Manizales
Che : Grèce, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?
Gr : Je m'occupe des taches du foyer.
Che : Et votre scolarité ?
Gr : Je n'ai étudié que jusqu'à la première année de l'école secondaire.
Che : Quelle est votre âge Maria ?
M : 33 ans.
Che : Vous travaillez en quoi ?
M : Pour l'instant je travaille en tant qu'arbitre du basquet-bal.
Che : Scolarité ?
M : Je suis infermière. J'ai fait mes études à Cucutá.
Che : Vous avez habité à Cucutá ?
M : Un frère.
Che : Il y a combiens d'années?
M: Il y a beaucoup, ça fait plus ou moins huit ans
Che : Il y a une autre personne qui habite chez vous ?
M : C'est juste nous les trois.
Che : Quel est l'âge d'Alejo ?
Alejandro (A): 11 ans.
Che : Et tu es en train de faire quelle année scolaire ?
A : Sixième.
Che : Alors, j'ai déjà une petite idée en ce qui concerne vos identités. Alors, qu'est-ce que vous pourriez me raconter de votre historie familiale ?
A : Mon objectif dans la vie est devenir mécanicien de voitures ou les conduire dans la carrière du Dakar.
Che : Je vois que tu as déjà commencé à réparer du moins ton vélo. Alors, qu'est-ce vous pouvez dire de plus de votre histoire ?

Gr : Mon objectif dans la vie est celui d'aider dans l'éducation de cet enfant afin qu'il pousse devenir un grand homme tel que ses oncles.

Che : Et qu'ils sont ces oncles ?

Gr : Il y a un qui habite à Cucutá, c'est notre frère le cadet, il est toujours prêt à nous aider.

Che : Combien des frères et sœurs vous avez ?

Gr : Nous étions d'abord quatre mais il y a un qui malheureusement est mort à cause du cancer.

Che : Vous étiez donc deux hommes et deux femmes. Qui est le frère l'ainé?

A : Ma tante.

Che : Alors, celui qui est vivant, habite à Cucutá.

M : A ce moment, il habite en Venezuela, à Maracaibo plus précisément.

Che : Parlez-vous souvent avec lui ?

M : Mais bien sûr

Gr : Il nous téléphone de temps en temps. Il nous raconte que la situation en Venezuela est assez compliquée ces jours.

Che : Il habite là depuis quand ?

Gr : 13 ans.

Che : Est-ce qu'Alejo a connu cet oncle?

A : Oui mais je ne me souviens pas bien de lui.

M : Lorsqu'il nous est visité, Alejandro avait envers deux ans. Puis ça, ma mère est morte. A ce moment-là, l'enfant avait trois ans et demi. Il a donc un souvenir très vague de lui.

Che : Il s'appelait comment ?

M : Lalo.

Che : Lalo, d'accord. Et vous me racontez aussi que votre mère est morte.

M : Oui, ma mère est morte aussi de même que mon père.

Che : Alors, vous les trois et votre autre frère sont ceux qui restent vivants de leur famille

M : Alors, de l'histoire de notre famille, qu'est-ce que l'on peut dire ? Ce qui est basique, nous avons des parents exemplaires. Eh, mon père a été un homme honnête, correct, travailleur, un homme qui a beaucoup aimé à sa famille. Il nous a insisté tout la vie sur l'importance du respect, de l'amour, le travail, l'éducation, et surtout l'importance de devenir personne dans la vie. Il avait une devise qui nous disait toujours : si l'on ne sait pas ce qui l'on est, ce qui l'on possède, on ne serait pas personne. A l'époque nous n'entendions pas cette phrase, mais aujourd'hui, lorsque l'on est une personne adulte, on la comprend, n'est-ce pas ? Mon père a été pour moi mon pylône, c'est-à-dire, il a été tout pour moi ; ma lumière, mon étoile, ma guide. Il est assez difficile de rappeler à ma mère, on ne crie pas parce que l'on évite que quelqu'un se rende compte de ça, mais, il est dure comme même rappeler un homme extraordinaire tel que Monsieur Libardo Lopez ; une personne merveilleuse, un homme sensible, amoureux, divin dans tout l'extension du termeMa mère a été une femme très travailleuse, elle avait aussi du mauvais caractère tel que les femmes nées dans la région d'Antioquia. Elle été très du tempérament mais charismatique. Elle

n'aimait pas beaucoup d'établir des rapports avec d'autres personnes mais elle aimait bien aider aux personnes. Moi, je, par exemple, dis à ma sœur : mais, pourquoi je suis en train de vivre ce que ma mère a vécu ? C'est-à-dire, elle lavait et repassait les vêtements d'autres personnes, chargeait et préparait les bois de chauffage. Non, non, non ! Ce n'est pas possible! Ce que je dis à Grèce. Mais, ça y est, c'est son legs, c'est tout, c'est mon obligation, c'est un legs que je dois accepter parce qu'il vient de ma mère, n'est ce pas? Et, il est un produit de ma mère et j'en suis fière. Et elle me dit : Mary, n'est pas ?, Ils disent : nous la regardons et vous êtes la même que ma mère ; vous êtes ici, vous êtes là-bas, vous faites quelque chose ici, vous dérangez là-bas. Et moi : eh, Mais, de qui ai-je appris ? Ma mère, ma mère était comme ça, elle ne restait jamais quiète. Alors, nous avons été, du moins ce qui je rappelle, une famille très compacte, nous aimons le dialogue. Ma mère s'occupait de nous punir alors que mon père nous donné des conseils. Depuis mes frères se sont diplômés et ma mère est mort, la famille a commencé à se désintégrer. Chaque un a pris son chemin. Lalo a commencé ses études pour devenir un ingénier. Ma mère a fait tous les efforts pour nous appuyer économiquement. Elle faisait des repas, elle travaille dans des maisons en faisant le nettoyage. Mon autre frère a trouvé un travail mais il était plus irresponsable par rapport à notre autre frère. L'autre frère est amusé, il respecte les personnes, il aime apprendre des choses nouvelles car son intelligence est géniale ; on aime bien parler avec lui. Mon autre frère aimait surtout faire des blagues, il ne prenait rien au sérieux. Ma sœur a été très silencieuse. Grèce est la plus centrée d'entre nous, nous, par contre, avons été irresponsables. Nous avons aimé boire de l'alcool, fumer les cigarettes, faire du sport, jouer, rire, faire des blagues, voyez-vous la différence ? Depuis les morts de nos parents, nous avons commencé à nous éloigner parce que les conflits sont arrivés. Quelqu'un a dit, ça c'est pour moi, l'autre a dit, pour moi c'est cette autre chose, c'est-à-dire, on a commencé à se disputer par des trucs qui ne vaut pas vraiment la peine parce que pour moi c'était ma mère le plus importante. Puis ces disputes, ils sont partis et à partir de ce moment-là la communication avec eux a été nulle. Ma sœur s'est installée à Bogotá alors que je suis resté là toute seule avec mon enfant. Cela a été pour moi très dure, parce que le fait d'avoir toute la famille contre moi c'est vraiment dur. Nonobstant cela on a été capable d'en sortir, et alors, on est déjà là aujourd'hui grâce à ma sœur qui depuis qu'elle est retournée on a commencé à s'organiser de nouveau comme une famille. Ensuite mon frère est mort, hm, mais je n'avais pas une bonne relation avec lui. Cela parce que je n'accepterai jamais qu'un enfant maltraite sa mère, il a fait ça, alors, je ne peux pas le pardonner. D'autre part, il a traité mon enfant en utilisant des mots très durs, et mon enfant n'a pas été responsable de son existence. Dans ce cas, c'est moi donc l'unique responsable de l'existence de mon enfant. Cependant, je remercie dieu parce que mon enfant est merveilleux, il a par contre un tempérament fort, mais il est exceptionnel. C'est-à-dire, il a comme même assimilé tout ça que je lui ai appris, c'est-à-dire, du respect, de la charité ; il est un enfant intelligent, très amoureux. Nous avons une relation basée sur le dialogue, mm, nous n'avons pas des cachettes car il connait mes trucs et moi ceux de lui.

Parfois, il est tente d'être agressif car il est très impatient, mais, ça va, il m'aide et moi aussi. C'est la même chose avec ma sœur, c'est-à-dire, si nous avons des repas, je les partage avec elle. Si c'est moi qui n'a rien à manger, elle partage avec moi. Aujourd'hui, nous sommes d'ailleurs très unis, et ça grâce à mon enfant. Notre base est donc le dialogue, l'amour, le fait de partager les choses. Il est le *'swing'* chez nous car il est, mon frère est mort mais mon enfant a hérité sa joie, son enthousiasme, son étincelle, son *'swing' ;* il fait de blagues, il passe par là, il passe par ici, il crie, il chante, il dance. Lorsqu' il n'est pas dans la maison, il n'y a que du silence, c'est-à-dire, il est le moteur de nos vies. Alors, vous voyez ? Ça va et on dit : oui, on ne peut pas laisser d'être un enfant, le swing est quelque chose de merveilleux, et moi, j'ai été trop amusante ; j'adore la musique, j'adore danser, j'aime bien l'humeur ; tout dans la vie me fait plaisir. Je dis alors : ça c'est bien parce qu'on a l'impression d'avoir la puissance, ahh, la tranquillité et une paix intérieur ; ça c'est super et les problèmes ne sont pas déjà si importantes. Comme je l'avais déjà dit, il est mon trésor, mon guide. Moi, j'ai d'ailleurs changé beaucoup de choses grâce à lui, par exemple, je suis arrêtée de boire de l'alcool, d'aller de fête en fête. Cela parce qu'il a été une fois qu'il m'a fait ressentir de la honte, il m'a dit : mama, quand tu bois, tu es détestable. Alors, je dis : il a raison. Il m'a donc aidé pour changer quelques aspects de ma personnalité, pour changer mon tempérament par exemple. J'étais aussi très agressive avec lui, c'est-à-dire, je lui frappais très fort, je lui traitais très mal, alors, ce sont de choses dont on commence se rendre compte grâce aux enfants, parce que l'on dit, mais si mon enfant est ce qui j'aime le plus, pourquoi je l'ai fait du mal ? Il faut donc se transformer n'importe comment. C'est pourquoi qui je remercie mon enfant, parce qu'il a eu de la patiente avec moi. Il est un enfant très mûr car il comprend les choses trop vite. Alors, s'il est capable de transformer son tempérament, il serait un enfant exceptionnel, parce qu'il est déjà un enfant aimable, affectueux, c'est-à-dire, il est un enfant reconnaissant, il prend ce qui l'on lui donne. Alejandro possède beaucoup des caractéristiques propres à mon père. Voir à Alejandro n'est que voir à mon père. Mon père était inquiet, mon père adorait aussi l'art par exemple. Alors, s'il n'y a que de l'eau, il dit : ma mère, dieu va la récompenser. C'est ça ce que j'admire de lui, parce qu'il sait que l'on lui donne des choses depuis que possible et sinon il comprend bien la situation. Et il dit : d'accord mama, je sais bien que vous me donnez ce qui vous pouvez me donner. Il y a des enfants qui ont l'âge d'Alejandro mais qui sont rebelles et qui exigent à leurs pères leurs donner n'importe ce qu'ils demandent. En revanche, il dit : maman, dieu va la récompenser. En plus cela, il a beaucoup changé parce qu'il avait auparavant une attitude très différente, mais pas aujourd'hui. On lui dit quelque chose et il l'accepte et réponde : oui mama, d'accord mama. C'est pour ça que je dis que l'on peut voir quand une personne change, c'est-à-dire, on peut voir si quelque un est devenu plus amoureux, parce que, si on traite aux enfants avec de la rage, ils deviennent agressifs. Pour punir à Alejo, j'utilise l'indifférence. La base de notre famille est donc le dialogue, nous nous inspirons du respect, de l'amour, nous parlons beaucoup quand un problème arrive. Il me critique beaucoup lorsque je lui dis par

exemple : attention à cet ami, et il me dit : mama, tu penses que tous mes amis son drogués, et n'est pas comme ça, mais je lui dis : regarde leur manière à parler, leur attitude, leurs comportements ; ces enfants-là sont des enfants auxquels on peut les voir l'abandon duquel ils ont été des victimes. Par contre, je lui dis, si l'on sait que ma mama fait attention de moi du coup je vais aussi de m'occuper de moi-même. Alors, je l'attire l'attention sur ce type d'amis. Vous pouvez vous servir aux gens, vous pouvez parler avec eux, mais il est plus convenant rester seul parce que lendemain ils vont faire quelque chose et les personnes vont dire, Alejandro était avec ces garçons, Alejandro a fait aussi la même chose. C'est donc cela ce qui je lui dis. Et je parle de cela parce que j'ai subi des situations similaires, simplement par le fait d'avoir un ami drogué, simplement parce que Fulano a volé quelque chose, alors que moi, qui n'avait pas rien à voir, écoutait : Mari, nous l'avons vu un jour avec ce mec qui est un voleur. J'ai dû donc répondre : je ne rien à voir avec ce mec alors que les gens insiste : mais vous étiez avec lui, est-ce que vous voulez le protéger ? Comme on a du coup vécu ça, je ne veux pas que mon enfant passe par la même situation, parce que l'on sait qui est difficile le fait d'être souligné par les autres personnes. A dieu merci parce que j'ai pu apprendre ça, ce qui je cherche qu'il apprendre aussi, on verra donc si l'on arrive, parce que je lui dis : on ne doit pas se comporter bien qu'un jour, il fait le faire tous les jours. Il est certain que la vie est dure, on va retrouver des obstacles. Alors, il faut s'arrêter pour respirer, pour analyser et ensuite pouvoir réagir. Je lui dis donc : j'espère que tu ailles devenir une personne utile pour la société pour éviter ainsi que la même société lui rejette. J'espère donc qu'il profite ses capacités, je sais bien qu'il va le faire, parce qu'il a beaucoup des capacités. J'espère qu'il soit une personne différent à ce qui je suis ; qu'il fasse ce qui il aime faire mais, surtout, j'espère qu'il soit une personne correcte. Comment ça ? Il faut respecter aux personnes, il faut étudier. S'il y a quelque chose que je n'aime pas faire, ça y est, il faut le dire, il faut du bon sens, il faut le dire doucement, sans de l'agressivité. Jusqu'aujourd'hui qu'est-ce que je peux dire ? Je peux dire que mon enfant a été bien éduqué. Et cela parce que, je dois le dire, je contrôle beaucoup à Alejandro. C'est ainsi que je peux par exemple arriver au lieu où il se trouve. Alors, il me dit : salut ma mère, qu'est-ce que vous faites là ? Et je lui dis : rien, juste une petite promenade. Je ne fais pas ça parce que je ne fasse pas confiance en lui, je l'ai fait puisque on ne sait pas quel type de personnes est les amis d'Alejo. Alors, si l'on ne s'occupe pas des ceux qui sont les plus proches, parce que j'aime mon enfant, qui peut-il le faire ? A ces enfants on ne peut pas le donner de la liberté comme même, parce que, chez nous, ils sont merveilleux, mais en d'hors, on ne sait pas.

Gr : Exactement, on ne peut pas être sûr de ce qu'ils font dans les rues.

M : C'est ça, alors, ce qui m'inquiète c'est justement ce qui il pourrait faire dans les rues parce que il traverse un moment de sa vie où il peut tomber facilement dans n'importe quel type de tentations : de l'argent, des beaux vêtements, beaucoup de choses. Mais je sais qu'il est fort parce que l'on lui a bien donné des bases solides. Je lui dis : vous ne devez pas vendre son corps ni par de l'argent ni par de l'alcool ni par des repas ni par n'importe

quoi, jamais. Le jour où vous décidez d'avoir une relation sexuelle ou n'importe quoi, vous allez le faire de manière consciente, parce que vous en voulez. Cela parce que l'on voit les garçons qu'aujourd'hui font comme ça. Nous avons donc une relation basée en la confiance. Je lui dis comme même qu'il y a des sujets propres aux hommes desquels je n'ai pas de la connaissance. J'essaye de toute façon de chercher de l'information pour ces thématiques mais parfois, je ne sais pas, en plus de ça, il évite de me poser quelques questions. Nonobstant cela, je crois qu'il fait beaucoup de la confiance en moi.

Ch : Est-ce qu'il a d'autre personne qui vous aide pour l'éducation d'Alejandro ?

M : Non, mm, peut-être, non. Nous sommes un groupe isolé. Nous avons cependant un oncle qui nous aide juste avec les repas. Il s'agit d'un frère de mon père. Il est une personne merveilleuse. Par exemple, je peux aller chez lui pour raconter qu'Alejandro a besoin des matériaux pour faire un travail de l'école. Alors, il m'a dit : je vous aide, parce qu'il adore Alejo, il dit qu'Alejo est très semblable physiquement à son frère. Et il dit aussi : Est-ce que vous avez des repas pour demain ? Je lui dis : je n'ai qu'un morceau du pain et du chocolat. C'est tout ? dit mon oncle. Oui. Alors, il me dit : allez, on va acheter des repas. C'est ainsi qu'il nous aide. Par contre, nous ne comptons pas avec notre frère. Il aime bien aider aux personnes mais je ne suis pas capable rien demander à personne, beaucoup moins à ma famille. Mais, pourquoi je vais leurs demander quelque chose s'ils connaissent bien ma situation ? C'est pourquoi que je tente d'obtenir mes choses moi-même. J'ai des amis de l'enfance qui occupent les places de directeurs dans certaines écoles qui parfois me dissent : Mari, tient 20 ou 30 mil pesos, achetez des repas pour votre enfant, il est un enfant très sympa. Ça marche comme ça. Je gagne aussi de l'argent en arbitrant des jeux de basketball, c'est comme ça que nous avons des sources pour satisfaire les besoins quotidiennes.

Ch : Bon, c'est bien pour commencer nos entretiens. On se voit à la prochaine, merci beaucoup.

M : Merci à vous.

Gr : Merci à vous.

Deuxième entretien (réalisation de l'arbre généalogique)

Cet entretien s'est réalisé dans la maison de la Famille Lopez. Nous nous sommes placés spécifiquement à la salle à manger. Ensuite, je donne les consignes pour réaliser le dessin. Pour la réalisation de ce dessin, la personne désignée par la famille a été Alejandro.

Chercheur (Ch) : Si vous me permettre, je vais enregistrer cette entretien aussi. Merci.

Maria (M) : Allez-y. Tu peux le donner la forme des chevaux pour devenir semblable à une femme (elle dit ça à Alejo qui est en train de réaliser le dessin, plus spécifiquement, il est en train de représenter à sa grand-mère maternelle).

Alejandro (A) : Je me suis dépassé.

M : Ça c'est bien mon enfant… ça y est.

Ch : Ça va très bien.

M : Il est un artiste, il a fait des dessins très beaux. Alors, regardez bien sa tante pour la dessiner (elle rigolle).

A : Je commence avec qui ?

M : Avec la tête du foyer, ton grand-père

A : Est-ce que je pourrais le faire ce truc-là ?

M : Regarde chéri, attendez, je vais vous dire une chose : dessinez là sa tante Grèce et ici son oncle Libardo.

Grèce (Gr) : Attendez, je vais amener une photo de lui.

A : (Il efface) Ma tante là, vous là et mon oncle ici.

M : Non, parce que là c'est Lalo, Lalo est le troisième. Grèce est la première, Libardo là, et ici moi, et de ce cote-là serait vous.

Gr : Regardez la photo de son oncle Libardo.

A : Mm, cette dessin-là de ma tente n'est pas bon (il efface à plusieurs fois).

M : Ça c'est bien. Regardez, là vous pouvez dessiner sa tante. Il dessine très bien, il possède beaucoup des capacités, il est très intelligent. Il pourrait faire beaucoup de choses, il ne doit que changer son attitude.

Gr: (Elle rit de ce qui Alejandro est en train de dessiner)

M : Ce qui lui empêche d'avancer c'est de l'impatiente. Il s'impatiente beaucoup. Allez-vous faire quoi ? (Elle pose la question à Alejo)

A : Attendez (il efface)

M : Regardez là, son oncle Lalo semble à lui, c'est qui ?

Ch : Et là, c'est qui ?

M : C'est Libardo, celui qui est décédé.

Gr : Ces enfants-là sont les enfants de lui (Elle montre une photo à Alejandro).

M : Celui-ci c'est Leto, n'est-ce pas ? Et celui-ci c'est Leonardo

A : Est-ce que celui-ci n'est pas enfant de…

M : C'est ça, de son oncle Lalo, regardez (Il regarde encore la photo), c'est comme ça, celui-ci a la forme de son oncle Lalo.

A : Celui n'est pas l'enfant de…

Gr : Mais bien sûr, c'est l'enfant de…

A : Non. Celui-ci n'est pas l'enfant de ?

Gr : De qui ?

A : De ma marraine.

M : Ils sont des frères, regardez.

A : Et celui-ci n'est pas l'enfant de Robledo ?

Gr : Non!

M : Robledo ? Est-ce que vous ne connaissez pas ses cousins ? Alejo, regardez, celui-ci c'est Leonardo et celui-ci c'est Leto.

A : Mais ma tante m'a dit que celui-ci c'est l'enfant de Robledo, le mec qui habite à la côte de la boucherie.

M : Ay Alejandro !

A: El celui-ci, celui-ci, c'est…

M : Mon chéri, est-ce que vous ne connaissez pas ses cousins?

A : Oue, oue, oue…

M : Et alors, c'est qui là ?

A : Moi.

M : Evidement.

Ch : Et quel âge vous avez là?

M : Là, quel âge vous avez là?

A : Je ne sais pas.

M : Je ne sais pas non plus

Ch : Montrez-moi comme tu vas avec le dessin.

A : Ça va

M : Il ne change pas beaucoup, c'est toujours le même.

Gr : Il avait trois ans.

M : Oui, il avait là trois ans et demi. Nous ne changeons pas beaucoup.

A : Mais vous oui.

M : Je suis ridée, plus ancienne, mais je suis encore la même personne depuis que je suis née. Et vous avez la même forme que moi, regardez, nous ne changeons pas beaucoup.

Ch : Cela veut dire qu'Alejo est très semblable à vous?

M : A la famille Lopez, bien sûr. De son père, il a les yeux de la même couleur. Il a aussi quelques gestes, le tempérament voire la joie.

Ch : La joie ?

M : Oui. Et mon frère Lalo, celui qui est décédé, avait aussi cette qualité ? Et cette photo là, vous l'avez mis là depuis quand (elle parle d'une photo dans le portable d'Alejandro)

Gr : De qui ?

M : Une photo de Lalo.

A : Ça fait quelques mois.

M : Je ne l'avais pas vu. Nous tous retenons la même essence, c'est une essence qui consiste…

Ch : Est-ce que vous avez l'impression d'être plus semblable à votre mère ou à votre père ?

M : Moi, á mon père. Par exemple, celui qui habite en Venezuela, c'est très similaire à mon père. Elle est très semblable à une tante. Libardo, semble au sens du colleur du peu et du visage à ma mère. Et il y a d'autres personnes qui dissent que je suis très semblable à mon père, et il y a d'autres qui dissent qu'à ma mère. Je ne sais pas.

Ch : Celui-ci c'est l'autre oncle ?

M : Celui-ci c'est Libardo, c'est l'ingénieur.

A : Ah, je ne sais pas, ce dessin est très bizarre.

M : Mais c'est bien comme ça, mon chéri, c'est bien.

Ch : Qu'est-ce qui te dérange de ton dessin ?

M : Place là à ta tante. Est-ce que vous n'avez pas une photo de sa tante ? Mais pourquoi ?

Ch : Heureusement nous l'avons là en personne.

M : Et Alejandro, est très semblable à mon père. Lorsque je le vois, j'ai l'impression de voir mon père. Mon père était un homme inquiet, il aimait bien aussi l'art.

A : Et voilà.

M : Quoi, sa tante ? C'est bien ça, vous pouvez maintenant la dessiner.

A : (Il rigole alors qu'il réalise le dessin de sa tante).

M : Et pourquoi c'est si bizarre ce dessin?

Gr : (Elle rigole de voir ce dessin). Est-ce que je suis comme ça ?

A : (Il rigole) Elle semble un extraterrestre.

M : Non, mais vous pourriez modifier le dessin.

A : Alors, comme ça?

Gr : Je peux vous aider…

M : Mais, pourquoi…

Gr : Je peux apporter une photo…

M: Un portrait par exemple.

A : (Il efface à plusieurs fois) Alors, comment je fais pour la dessiner ? (Il efface).

M : On suppose par exemple que le visage d'une femme est plus ronde (Alejandro efface encore). Ne supprimez pas le contexte des yeux, essayez de les organiser (Alejandro efface encore).

Gr : (Elle revient lorsque qu'elle a retrouvé une photo d'elle-même) Regardez l'enfant, regardez.

M : Avez-vous regardé ? Le visage c'est plus ronde (Alejandro efface encore). Ce qui vous arrivez ce que vous êtes très exagéré pour faire les traces. Evitez de repasser les lignes (il efface), vous n'avez pas appris, voici le tempérament fort d'Alejandro. Allez, allez l'enfant.

A : On commence une chose et arrivez à une autre.

M : L'enfant, l'enfant!

A : (Il efface encore une fois) Ah?

M : Allez, allez, concentrez-vous sur ce qui vous êtes en train de faire. Il fait le faire doucement (Il efface). Ça c'est quelque chose qu'il n'a pas appris.

Ch : Quoi ? L'intensité avec laquelle il fait les choses ?

M : Oui, c'est ça … Il faut comme ça parce que si l'on ne fait pas l'arbre exactement, on ne le pourrait terminer jamais. Lalo, c'est le père de trois enfants, notre autre frère a trois enfants aussi, on ne terminerait pas de le faire.

A : Quatre, il y a l'un de mes oncles qui a quatre enfants.

M : Qui ?

A : Celui qui habite en Venezuela.

M : Quatre ? Et qui l'autre ?

A : Trois garçons et une fillette.

Gr : Trois garçons?

M : Trois hommes mais y compris à son oncle.

A : Il a cent hommes et une fille.

M : Qu'est-ce que cette exagération ?

Ch : Cent hommes?

M : Ce n'est pas vrai ce que tu dis ? Cent hommes ?

A : Mm, Qu'est-ce que l'on pourrait faire avec cent enfants ?

M : S'occuper d'eux.

A : Jah.

M : Si vous avez la capacité pour cela, oui.

A : J'ai les utilise pour travailler.

M : Mais non

A : Ce n'est pas vrai, no, jah

Ch : Cent enfants?

A : Jahh

M : Alejo, on n'a pas des enfants pour les faire travailler, on a des enfants parce que ça c'est un bienfait.

A : C'est vrai?

M : Parce que les enfants font du bonheur, mais on n'a pas des enfants dans l'espoir d'être soutenus par eux. On espère que les enfants soient capables d'affronter la vie par eux-mêmes.

A : Ce truc-là semble un homme (il essaye dessiner sa tante)

M : Un homme? C'est bien comme ça (il efface encore une fois) Pas plus, laissez le dessin comme ça.

A : J'en veux continuer.

M : Mais il est bien comme ça.

A : C'est très moche, regarde, elle semble avoir une tumeur sur le visage. Ce dessin-là est très moche.

Gr : Ce n'est pas bien comme ça.

M : Ce n'est pas bien comme ça mon chéri.

A : C'est mieux si je la fait de la même manière.

M : Alejo, c'est bien comme ça.

A : Mais no, regardez, elle a l'air d'un homme. Est-ce que vous êtes un homme (en regardant à sa tante) ?

M : Chéri, le visage de sa tante est comme ça, il faut faire les oreilles, les boucles d'oreille et c'est tout.

A : Mais comme ça il me semble un homme, non, non, ce qui m'arrive c'est de la paresse de faire ce dessin.

M : De la paresse ? Mais si vous êtes plein de jeunesse, vous ne pouvez pas dire ça. Maintenant il faut se dessiner à soi-même et à sa mère et c'est fini. Et ces dessins-là sont assez moche (elle parle des dessins qui Alejandro a dans son portable), ils sont machiavéliques.

A : Machiavéliques? Mais qu'est-ce que vous dites mama?

M : Oh mon dieu.

Ch : Quels dessins?

A : Regardez-vous. Est-ce qu'ils sont des dessins machiavéliques ?

M : Mais, oui, il s'agit de dessins des jeunes en fumant ganya (marihuana).

A : Mais, mama, pourquoi ces expressions? Ensuite, je parle comme ça et vous va me réprimander.

M : Expliquez donc ce dessin-là?

A : Je n'ai pas fait ce dessin, un ami l'a fait et l'a sauvegardé dans mon portable.

M : Comment ça? Vous pouvez comme même l'effacer. Allez, allez, continuez avec le dessin.

A : Elle semble un homme, je ne sais pas.

M : Et celui-ci c'est qui? Vous ?

A: Vous, ce n'est pas vrai, je ne sais pas, on verra.

M : Vous pouvez le faire une coiffure. Quoi d'autre ?

A : Ça va.

M : Sa coiffure, c'est plus ou moins comme ça. Dessinez mon visage comme ça, je me semble à sa grand-mère maternelle. Voilà. Dessinez moi selon son imagination, de la même manière que vous l'avez fait avec soi-même. Il n'est pas nécessaire de me voir, ça arrive. Il faut les nommer?

Ch : Comme vous voulez.

A : Mama, effacez-là s'il vous plait.

M : C'est bien comme ça.

A : D'accord, mais il n'est pas bon.

Ch : C'est bien.

A : Ma tante semble un homme.

M : C'est bien. Mais vous devez apprendre à occuper les espaces dans une feuille de papier si grande comme celle-ci. Mais vous n'avez pas fait attention. Et alors, il faut nommer les personnages du dessin.

Ch : Comme vous voulez.

A : Ludy

M : Ludy est très belle, non ? Il faut aussi indiquer le rôle de chaque un ?

Ch : Peut-être.

A : La grand-mère, le grand-père.

Ch : Celle-ci c'est donc la grand-mère.

A : Oui, Ludy, c'est mama Ludy.

M : Et là ? Papa ou grand-père, quoi ?

A : Libardo, Grèce.

M : Jah, nos prénoms commencent presque tous avec la lettre L.

Ch : Maria Lorenza, Libardo, Lalo…

M : Je me prénom comme ça, parce que mon frère qui est déjà mort, était à son époque amoureux d'une fillette qui s'appelait Maria Lucia, alors, ils m'ont appelé Maria Luisa parce que ce prénom était très semblable

A : L'enfant (lorsque il parle de sa représentation de lui-même).

M : Là petit-fils, mais là c'est l'enfant.

A : Enfant, oncle, oncle, oncle, oncle, y grand-père

Ch : Vous êtes la famille quoi?

A : López.

Ch : Ça y est?

M : C'est notre arbre. Là par exemple on pourrait placer les trois enfants et la fillette. C'est vrai, les prénoms de presque tous commencent avec la lettre L. Les enfants de Libardo sont : Lolo, Luis et Lauro. Les enfants du frère décédé sont Leonardo et Luis Alfonso et la fillette, Ruth. Celle-ci allait porter le même prénom de ma mère mais finalement elle a été prénommé Ruth. Grèce a eu une fille, Carolina. Elle et Alejandro n'ont pas donc des prénoms avec la lettre L.

A : Et ma tante Grèce.

M : Ah et Grèce.

Ch : C'est une casualité ou quoi?

M : Je ne sais pas, ils cherchaient toujours… Mon prénom est grâce à mon frère décédé qui à l'époque de son adolescence était tombé amoureux d'une fillette qui s'appelait María Lorena, alors, je porte le prénom Maria Lorenza car c'est très similaire.

Ch : Ça y est, on a terminé. Meric beauoup.

M, Gr, A : Avec plaisir.

Troisième entretien

Grèce

Chercheur (Ch) : Alors, maintenant on va parler à partir de cette représentation de l'arbre généalogique que vous avez fait la dernière fois. Pour cela on pourrait commencer par le principe, c'est-à-dire, par les parents. Qu'est-ce que vous en pouvez dire ?

Grèce (Gr) : Qu'est-ce que je vous pourriez dire de mes parents ? Alors, ma mère a été une, une, une femme extraordinaire, elle a été très travailleuse. Mon père, alors, mon père c'était à vrai dire, le meilleur, un homme très travailleur, il nous donnait tout le nécessaire à nous le quatre. Mais il aimait surtout à ma sœur Maria.

Ch : Son père ?

Gr : Il donnait sa propre vie pour cette fillette, pour mieux le dire. Cela parce qu'elle était la plus petite de la famille, alors…

Ch : Est-ce que sa mère avait aussi un enfant préféré ?

Gr: Ma mère était plus proche de moi, je l'accompagnais à n'importe quel lieu, elle retrouvait chez moi de l'aide pour beaucoup de choses.

Ch : Vous étés l'ainée, c'est ça ?

Gr : Oui, c'est ça. Alors, qu'est-ce que je peux vous dire d'autre?

Ch : Concernant la relation avec elle, par exemple

Gr : Nous avions une très, très bonne relation, nous avions une très bonne communication, tout ce qui m'arrivait, je le lui racontais. Elle m'aidait beaucoup. Mon père… et ma mère tout ça malgré sa rigidité, en effet, elle était très rigide, c'est-à-dire, on devait faire ce qu'elle disait, c'est de même qu'avec ma sœur.

Ch : Est-ce qu'elle était celle qui gérait les affaires de la famille ?

Gr : Exactement. Depuis sa mort, ça s'est mal passé pour nous. Mais c'est mon père qui est mort en premier lieu, ensuite ma mère, la tête du foyer. Elle était très travailleuse, elle préparait de repas à vendre, elle faisait la lessive d'autres personnes, elle faisait tout ça pour soutenir la famille après la mort de notre père.

Ch : Cela parce que son père est mort très jeun.

Gr : Oui, il avait, disons, 25 ans.

Ch : Et quelle était votre âge à cette époque ?

Gr : J'étais très, très petite.

Ch : C'était une petite fille ou un ados?

Gr : Quelle serait mon âge lorsque mon père est mort? Disons 14 ans. Alors, puis cette morte c'est la mort de mon frère Libardo celle qui nous est arrivée. J'avais une très bonne relation avec lui. C'était moi d'ailleurs celle qui s'est occupé de lui. C'est pourquoi j'avais beaucoup de problèmes avec mon mari. Vous voyez ? J'avais beaucoup de problèmes avec lui

Ch : C'est-à-dire, vous avez vécu avec son frère et vous vous êtes occupé de lui pendant son maladie ?

Gr : Oui, je me suis occupée de lui, j'ai beaucoup l'aidé, beaucoup. Par contre, il et ma sœur n'avaient pas une bonne relation. On pourrait dire qu'il est mort en ressentant de la haine envers elle. Cela parce que lorsque ma sœur est devenue enceinte, il l'a rejetée de la même manière que notre autre frère, celui qui habite à Cúcuta.

Ch : Ils n'ont pas accepté la grossesse de Maria.

Gr : A vrai dire, rien du tout.

Ch : Et comment ça s'est passé pour vous ?

Gr : Mm, très dure. Lorsque mon frère est mort, j'avais l'impression de mourir aussi. Je suis allée d'ailleurs chez un psychologue.

Ch : Avez-vous un lien très fort avec lui ?

Gr : Oui, tout-à-fait.

Ch : Avec lui plus qu'avec son autre frère...

Gr : Alors, mon frère, celui qui habite à Cúcuta, Lalo, il est très rigide, on ne doit que faire ce qui il dit. Il nous humiliait parce que, par exemple, il aidait beaucoup à ma mère mais il la humiliait beaucoup comme même. A la suite de la morte de ma mère il s'est rendu compte de tout. Il a de ce coup changé. Dès lors il a commencé à nous aider. De temps en temps il nous téléphone, il aime bien parler avec Alejo. Cela parce que cet enfant a aussi un tempérament fort. Par exemple, pendant ce matin, ma sœur l'a donné les repas à déjeuner mais il était concentré à la télé, donc, il a laissé tomber le plat. Oh mon dieu, il a tout sali, ensuite il est devenu énervé. Alors, j'ai lui dit : oh mon dieu l'enfant, qu'est-ce que c'est ?

Ch : Il réagisse comme ça.

Gr : Oui, il est assez rigide, cependant, ma sœur sait comme l'éduquer, sinon…

Ch : Rigide c'est quoi ? Fort ?

Gr : Oui, oui, il est très fort au moment de réagir par n'importe quoi.

Ch : Par ailleurs, savez-vous peut-être comment sa mère a vécu la grossesse de vous ?

Gr : Alors, qu'est-ce que je pourriez-vous dire ? Mon père a été un grand, oui, un grand père. Il était, comme je vous dis, il aimait bien boire de l'alcool et tout ça. Ma mère a beaucoup subi à cause de cela, parce que lorsqu'il arrivait soul et ma mère ne lui pretait attention, il s'énervait. Ma mère a beaucoup subi à cause de lui, mais il était très bon père, c'est ça. Ma mère, ma mère, ma mère a subi, comment dit ? Elle a eu plusieurs avortements et tout ça. Et par rapport à moi, lorsqu'elle est devenue enceinte de moi, elle a beaucoup subi aussi, beaucoup. A cette époque-là, mon père frappait ma mère et tout ça. Lorsque mes frères sont nés, il a commencé à changer.

Ch : Est-ce que les avortements se sont passés avant de vous ?

Gr : C'est ça exactement. Mais ma mère a été, très forte, elle a beaucoup travaillé dans la vie depuis la mort de mon père. Elle a beaucoup subi pour nous soutenir. C'est pour ça que j'ai dû abandonner l'école pour commencer à travailler.

Ch : Vous avez abandonné l'école afin d'aider sa mère.

Gr : Je n'ai plus étudié.

Ch : Qu'est-ce que vous avez fait pour aider à sa mère ?

Gr : Je lui aidais pour la préparation des galettes du maïs et pour les vendre. Je l'aidais aussi pour faire le nettoyage des maisons d'autres personnes.

Ch : Avez-vous cohabité avec elle jusqu'à quand ?

Gr : Jusqu'à la conformation de ma propre famille. Lorsqu'elle est morte, j'habitais déjà avec mon mari, nous habitions à Bogotá. Un jour, ma sœur m'a téléphoné, mais il ne me permettait pas la communication avec ma famille. Alors, elle m'a téléphoné et m'a dit, c'était la fête des mères et ma mère se trouvait déjà à Manizales, elle était en train de mourir. Ma sœur donc m'a téléphoné et m'a dit alors qu'elle pleurait : ma mère est très mal, elle est à l'hôpital. Et j'ai lui dit : ne me disiez pas ça. Après elle m'a dit : elle est en train de vous appeler, elle vous appelle beaucoup, vous devez venir chez elle bientôt. Alors, je l'ai dit à mon mari et il m'a aidé pour venir à Manizales. Je suis donc arrivée à l'hôpital et je lui ai

retrouvé toute connecté aux machines, c'était horrible. La morte de ma mère a été très difficile pour moi parce que j'avais un lien fort avec elle. Alors, il était envers le 3 du matin et le téléphone a sonné. C'était ma sœur qui pleurait : Grèce, notre mère vient de mourir. Et je dis : oh mon dieu. Ça c'est terrible, le fait de voir mourir les plus proches c'est très dure. Ça m'est écrasé l'âme, mais ça marche, la vie continue.

Ch : Il a été donc très difficile les morts de sa mère et son frère.

Gr : Oui.

Ch : Et qu'est-ce qui vous avez fait ensuite ?

Gr : Je ne suis pas rentrée à Bogotá. J'ai m'installé à Manizales. J'ai commencé à travailler. Nous avons une fabrique de galettes du maïs. Mais je suis tombé malade. J'avais mal aux mains. Alors, nous sommes venues à Salamina.

Ch : Et pourquoi votre mari et votre famille avaient une mauvaise relation ?

Gr : Il n'avait pas une bonne relation qu'avec mon frère. Il me disait, alors, c'est moi ou votre frère. Alors, j'ai connu tout d'abord la famille, c'est cette réponse que lui énervait. A plusieurs fois, je lui demandais de m'aider pour aller à l'hôpital, mais il disait : je n'ai pas de l'argent, en demande á votre frère. Mais comment vous disiez ça, c'est justement mon frère qui se trouve à l'hôpital, c'est ça qui je lui disais. Vous verrez, répondait-lui. Vous ne m'a pas demandé ça, mais je vais vous raconter. Je suis sorti chez moi à 6 heures du matin pour aller en marchant jusqu'à le quartier La Sultana. J'arrivais donc à l'hôpital avec mes pies très maltraités. C'était comme ça tous les jours. Voilà les raison pour lesquelles mon mari et moi nous disputaient. Mais non, c'est ma famille ce qui j'ai connu en premier lieu. Alors, maintenant, ma sœur est là et mon mari travaille dans une autre ville.

Ch : Habitez-vous donc ensemble ?

Gr : Oui, on s'accompagne et s'aide beaucoup. Mais, il y a quelques années, nous n'avons pas une bonne relation (Elle rigole). A l'époque de nos parents, nous avions toujours des disputes. Mais depuis que nos parents sont morts, les choses sont différentes.

Ch : Mais pourquoi votre relation était compliquée avant ?

Gr : Parce que Maria aimait faire énerver à ma mère. Maria aimait beaucoup boire de l'alcool et parfois elle ne rentrait chez nous que puis de trois jours. C'est pour ça que l'enfant de Maria a été éduqué par ma mère et par moi. Depuis des morts de nos parents elle a changé, elle a commencé à voir les choses d'une autre manière.

Ch : Comment a été le processus d'éduquer à Alejandro pendant ces premiers années ?

Gr : Ça a été très difficile, horrible. Pour moi, ça a été très compliqué parce que, comme je disais tout à l'heure, j'ai dû abandonner l'école. Je donc travaillais aux restos pour aider à ma mère à soutenir à l'enfant.

Ch : Et depuis quand vous habitez ici ?

Gr : Depuis la morte de ma mère. Comme je vous disais, j'ai habité à Manizales pendant cinq ans. Mon mari est resté beaucoup du tems sans avoir une poste du travail, alors, sa mère lui a dit : vous pouvez utiliser cette maison qui est inhabitée. Pendant les derniers

jours je n'arrive pas à dormir, je pense beaucoup à cette madame, elle m'a beaucoup aidé. J'espère que dieu protège son âme.

Ch : Pensez-vous beaucoup à lui ?

Gr : Elle est souvent présente dans ma tête. Hier soir, je n'ai pas pu dormir. Je priais à dieu dormir du moins trente minutes. Il était 5 heures du matin et j'étais mes yeux bien ouverts. Mais ça va.

Ch : Et pourquoi pensez-vous ainsi à cette femme ?

Gr : Je ne sais pas.

Ch : C'est tout Grèce, merci beaucoup pour raconter ces histoires de sa vie.

Gr : Merci á vous.

Alejandro

Chercheur : Ça va Alejo? Aujourd'hui on va parler à propos du dessin que tu as fait la dernière fois. Tu as par exemple réalisé en premier lieu tes grands-parents maternels. Est-que tu as connus tes grands-parents maternels ?

Alejandro : Je n'ai connu qu'à ma grand-mère, pas mon grand-père.

Ch : Ta grand-mère est morte il y a quelques années après ta naissance.

A : Ma grand-mère est morte quand j'avais quatre ans, ça a fait le même jour où j'ai obtenu cette blessure (il me monte son visage).

Ch : Et qu'est-ce qui t'est arrivée?

A : J'étais en train de jouer chez ma tante Josefina à Manizales, je sautais d'un meuble à un autre. Je faisais ça en tentant d'arriver à la chaîne stéréo. Alors, je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé, mais je me suis trouvé nez à nez au meuble. C'est comme ça que cette blessure m'est arrivée. Je n'ai voulu pas aller à l'hôpital.

Ch : Et ça s'est passé exactement le même jour?

A : Oui monsieur.

Ch : Et ta grand-mère était déjà morte ou elle est morte ensuite ?

A : Non, ça s'est passé le même jour.

Ch : Est-ce que tu te souviens quel est le date de ça ?

A : Pas vraiment.

Ch: Tu avais donc quatre ans.

A : Oui monsieur.

Ch : Tu rappelé peut-être le moment exact où tu t'es frappé contre le meuble ?

A : Oui. Ça s'est passé au moment où j'essayais d'étendre la chaine stéréo

Ch: Et tu te souviens de ça malgré ton âge ? Est-ce que tu te souviens d'autres choses?

A : Quoi d'autre? Je rappelle une fois que j'étais avec mon oncle, celui qui habite en Venezuela. Je ne savais pas marcher et il m'a offris un poigné des pièces de monnaie si j'arrivais aller de là à là (il me montre jusqu'où). Et alors, je l'ai fait en m'appuyant sur le mur. C'est comme ça que je suis arrivé à marcher.

Ch : C'est donc la première fois qui tu as marché

A : Oui.

Ch : Ça a fait avec quel oncle?

A : Libardo, je crois. Les prénoms sont très similaires.

Ch : Est-ce que tu confonds leurs prénoms ?

A : Mais je crois qu'il est Libardo.

Ch : Qu'est-ce que tu connais de ton grand-père maternel ?

A : Il était un homme modeste, aimable, probablement affectueux, quoi d'autre ? Très responsable.

Ch : Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie? Tu sais ?

A : Pas vraiment, je ne me souviens pas.

Ch : Ta mère dit qui tu es très semblable à lui. Qu'est-ce que tu en pense ?

A : Mm, peut-être, il y a aussi des amis de ma mère qui ont dit ça. Il y a d'autres amies de ma mère qui dissent que je suis très semblable à mon oncle.

Ch : Libardo ?

A : Non, à mon oncle qui habite en Venezuela, à celui qui est déjà mort, celui de Venezuela.

Ch : Mais vous êtes semblables en quoi ? Ta mère dit que vous le deux possèdent une étincelle.

A : Oui, pourquoi pas.

Ch : En revenant sur le dessin, est-ce qu'il y a quelque un qui manque ?

A : Je ne crois pas.

Ch : En plus des deux souvenirs que tu viens d'évoquer, est-ce qu'il a un autre importante pour toi ?

A : Alors, mm, écoutez, il y un autre, c'est une époque où ma mère habitait chez une amie, à ce moment-là j'avais sept ou huit ans, oui, c'est ça. Alors, l'amie de ma mère avait deux enfants, un garçon et une fillette. Le garçon s'appelait Pedro et nous allions à chercher des oranges mais aussi de la ferraille pour la vendre. Ensuite nous jouons. Il était une fois que Pedro n'a pas obéisse sa mère. Il jouait sur une balançoire. Il aimait se balancer trop fort pour se lancer ensuite. C'est comme ça qu'il s'est écrasé sa main droite. Je me souviens aussi, c'est drôle, c'était une fois que l'on est allé, nous avons avec un autre ami, c'était Jorge Mario, il était petit et gros, on était Pedro et sa sœur, elle aimait rester avec nous, et ça c'était un problème comprenez-vous ? Alors, on est allé au quartier '*les fondateurs',* plus précisément au parc où nous jouions. Et là il y avait une ruche que nous avons commencé à déranger. C'est pour ça que Pedro a été piqué par une abeille.

Ch : Alors, tu te souviens de ça, de ce qui est arrivé à ton ami Pedro. Vous habitiez donc avec Pedro et sa famille ?

A : Oui monsieur.

Ch : En revenant encore une fois à ton dessin, tu me disais ne pas avoir connu à ton oncle Libardo, c'est ça ?

A : Celui qui est mort ? Mais oui. Je me souviens qu'il habitait à Manizales, il habitait avec ma tante et son mari. Je me souviens que nous, mon oncle et moi, regardons ensemble la télé. Alors, il me donnait un lot de monnaies dont je les utilisé toujours pour jouer avec ces petites machines qui gardent dedans des peluches. Je ne suis jamais arrivé à saisir aucun. En plus de ça, je me souviens, lorsque mon oncle était malade, qu'il me demandait d'aller au marché pour acheter, comment est-ce que ça s'appelle ? Des morceaux de viande. Je ne savais pas à quoi servait ça et je pensais qui avait était trompé. Alors, je lui ai récriminé à mon oncle mais il m'a expliqué qu'est-ce que ces morceaux. En fait, il nous a préparé ça et nous l'avons mangé ensuite.

Ch : Tu avais donc une bonne relation avec ton oncle. Est-ce qu'il avait une famille ?

A : Oui. Il a eu sa femme, mais, je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé mais ils se sont séparés. Il habitait à Manizales alors que sa femme, qui était ma marraine, habitait à Salamina. Ils ont eu trois enfants. Mon oncle qui habite en Venezuela a trois enfants aussi.

Ch : C'est-à-dire, tu as connu à ton oncle Libardo. Tu te souvins donc de sa morte?

A : Pas du tout. Lorsqu'il est mort, il était à Manizales, il a été incinéré. Ensuite il a été conduit à Salamina. Il a eu beaucoup de gens qui nous a emmenés de fleurs. Ce gens-là ne faisait partie de notre famille. Je me souviens que j'avais envie de porter ces fleurs mais ma marraine m'a dit non parce que j'étais juste un petit enfant.

Ch : Quel âge ?

A : 11 ans. J'ai 12 aujourd'hui, ça fait l'année dernière, ou, il y a deux ans, deux ans, je crois.

Ch : Cela veut dire que tu n'étais pas si petit, du moins lorsque la morte de ta grand-mère.

A : A l'époque de la morte de ma grand-mère, j'avais quatre ou cinq ans.

Ch : Vous habitez ici avec ta tante et avant vous avez vécu à Manizales. Est-ce que tu sais quelle autre personne a habité ici ?

A : Le mari de ma tante, il travaille à Pereira.

Ch : Est-ce qu'il vient souvent ?

A : Il venait très souvent mais à l'époque où il travaillait á Manizales.

Ch : Alejo, est-ce que tu connais quelque chose de ton historie lorsque tu vivais dans le ventre de ta mère ?

A : Ce qui je sais, parce que ma mère m'a raconté ça, c'est que lorsqu'elle était à l'hôpital, elle avait envie de manger de la viande, du riz et de la salade de fruits. Je crois qu'elle m'a dit ça. Alors, une amie de ma mère l'a emmené tout ça à l'hôpital, c'est ainsi qu'elle a pu satisfaire son désir. Et elle m'a raconté aussi que ma grand-mère a donné à ma tante 1000 pesos pour accompagner à ma mère à l'hôpital mais ma tante s'est perdue à Manizales en gaspillant les 1000 pesos.

Ch : Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

A : Je ne sais pas, c'est juste ce qui ma mère m'a dit.

Ch : Et tu sais qui a aidé à ta mère pendant la grossesse et l'accouchement ?

A : Une amie et ma grand-mère.

Ch : C'est ta grand-mère qui s'est occupé de lui ?

A : Oui, je me souviens que ma tante s'occupait de moi, ma grand-mère aussi. A cette époque-là, ma mère travaillait avec la mairie de Manizales.

Ch : Cela veut dire que vous avez habité pendant un certain temps à Manizales ?

A : Oui.

Ch : C'est-à-dire, toute ta famille a habité à Manizales, voire ta grand-mère ?

A : Non, ma grand-mère et ma tante habitaient ici, même que mon oncle et sa famille. Mon oncle Libardo, habitait en Venezuela, je crois.

Ch : Et tu étais déjà né ?

A : Non, ça a fait avant.

Ch : Comment est-ce que ta famille a réagi au moment de savoir de ton existence ?

A : Je ne sais pas vraiment.

Ch : Qu'est-ce que tu en pense ?

A : Bien, je crois.

Ch : Lorsque tu es né, est-ce qu'il existait déjà d'autres enfants dans la famille?

A : Oui, tous mes cousins étaient déjà nés sauf ma cousine qui est née il y a deux ans.

Ch : Et qu'est-ce que tu connais de ton père ?

A : Je ne sais pas de lui vraiment, sauf ce qui ma mère m'a dit, qu'il a été assassiné.

Ch : Est-ce qu'elle t'a dit une autre chose ?

A : Oui. Il est mort lorsqu'il est arrivé à Manizales.

Ch : Est-ce que tu as vu des photos de lui ?

A : Oui. Ma sœur Paula a donné une photo à ma mère.

Ch : Ta sœur ?

A : Oui, du cote de mon père, j'ai deux frères, Paula et un autre frère qui je ne connais pas.

Ch : Est-ce que Paula habite à Salamina ?

A : Oui monsieur.

Ch : Parles-tu souvent avec elle ?

A : Pas vraiment.

Ch : Et pourquoi ça ?

A : Parce que, à vrai dire, elle est droguée.

Ch : Et tu penses souvent à ta famille ou tu as des rêvés avec eux?

A : Non, peut être avec mon oncle, celui qui est mort.

Ch : Un rêve ?

A : Ça a fait beaucoup du temps. J'ai rêvé que mon oncle avait une voiture et nous sommes allés au centre commercial pour jour avec les petites machines des peluches. Comme j'adore les voitures, dans mon rêve il m'a appris à conduire, il m'a payé un cours pour devenir un pilote du rallye.

Ch : Tu aimes beaucoup les voitures. D'où viens ça ?

A : Il y avait un ami de ma mère, Carlos, qui a une camionnette. Lorsqu'il réalisait des rèparations mécaniques de sa camionnette, il m'expliquait ce qu'il faisait. Alors, j'ai pris un

torchon et lui disait : Monsieur Carlos, voulez-vous que je brille sa camionnette. Il me donnait 500 pesos pour faire ça.

Maria.

Chercheur : Comme j'ai déjà fait avec Alejandro, je vais vous poser quelques questions à partir de votre dessin de l'arbre généalogique. Je vais commencer en vous demandant par l'histoire de ceux que vous avez dit étaient la tête de la famille, c'est-à-dire, vos parents. Vous m'avez en raconté quelques choses mais si vous voulez on peut approfondir sur leur histoire. Vous m'aviez dit qu'ils étaient nés ici ou pas…

Maria : Non, ma mère vient de la Ceja Antioquia et mon père est né à Bogota, il est 'rolo' (sourit) et elle est *'antioqueña'*.

Ch : Est-ce que leurs personnalités étaient très différentes entre elles à cause de leurs origines ?

M : Oui, bien sûr. Ouii il y a tellement de différences.

Ch : Lesquelles ?

M : Les coutumes sont très différentes, leurs tempéraments, la seule chose peut-être en commun, eh, étaient leur générosité par rapport aux repas ; tous les deux étaient très généreux aussi avec la famille comme avec les autres personnes.

Ch : Comment est-ce qu'ils se sont rencontré dans la vie ?

M : Ils se sont rencontré ici à Salamina, parce que, c'est-à-dire, mes grands-parents maternels sont venus ici pour, pour y vivre, n'est ce pas ?, ettt alors les grands-parents de mon père sont y venus pour, pour visiter une fille qu'habitaient ici, donc dans là qu'ils se sont rencontré, et, voilà.

Ch : Ce rencontre-là a été donc grâce à leurs familles qui se sont retrouvé ici

M : Oui, ils se sont y rencontré ett, il me semble qu'ils ont commencé à faire des rendez-vous, et, après ça, mon père lui a demandé de se marier, et, voilà, ils se sont marié.

Ch : Ça veut dire qu'ils se sont marié assez rapide.

M : Ouii ! Ils ont été petits amis pendant un temps court, je crois que ça a duré cinq ou six mois puis ils se sont marié, ça a été tout vite.

Ch : Ils-étaient très jeunes ? Quel était leur âge ?

M : Apparemment parce que quand mon père est décédé il avait 45 ans donc je suppose qu'ils.

Et nous, les-quatre frères, vivions déjà à ce moment-là, c'est-à-dire, moi, j'étais la plus petite, j'avais peut-être cinq ans lorsque mon père est décédé, donc je crois qu'ils se sont marié étant assez jeunes car si ma sœur a maintenant 55 ans, donc, c'est ça, n'est ce pas ?, parce que si ma mère était encore vivante elle aurait 74 ou 73 ans, je crois donc que oui, car leur jeunesse pratiquement a été vécue sous leur mariage, ne-c'est pas ?

Ch : Et leur mariage, il marchait comment ?

M : Donc, comme tous les mariages, ça veut dire, ce que je rappelle d'une manière floue, tous les deux possédaient un tempérament très fort ; ils étaient jaloux, très possessifs l'un

de l'autre, humm, humm, ils se choquaient souvent parce que mon père bien aimait de l'alcool…

(A cet instant Alejandro a dit: au revoir docteur et dieu lui paie)

… Ehh, mon père était très amoureux comme un bon Lopez, c'est terrible, n'est pas ?

Ch : Il était un bon Lopez, c'est-à-dire quoi ?

M : Lopez (Elle sourit), ça veut dire, c'est une sorte de tradition, eh, les hommes « Lopez » sont très amoureux, c'est-à-dire qu'ils adorent être par-là, être par ici.

Ch : Y compris même le grand-père ?

M : Ouii, mon grand-père était aussi un homme très amoureux, donc ça c'est la tendance de de la famille, c'est pour ça que ma mère et mon père avaient des malentendus parce que ma mère était toujours consacrée à son travail, la maison, ses enfants, bref, le foyer dans tout le contexte, alors ils avaient beaucoup de divergences entre eux à cause de ça. Alors, dans la mesure que nous grandissions et que j'avais donc la capacité de parler, j'avais beaucoup pou-voir-de-persuasion sur mon père, c'est-à-dire, tout ce que je lui disais ; c'était comme ça.

Ch : Et depuis que vous était petite vous aviez cette capacité… ?

M : Ouii depuis que j'étais petite j'ai eu cette vertu sur lui ; alors je lui disais que je détestais les disputes et aussi de le voir bourré ; je lui disais : si lui, qu'avait une bonne femme, pourquoi il était obligé d'aller chez d'autres ? Alors, elle me disait qu'il s'agissait de la, la mentalité dans laquelle ils ont été élevés et tout ça. Donc, je lui disais, du coup, que je ne l'entendais pas, parce que, si ma mère se conduit si bien avec lui, pourquoi il était comme ça. Donc il me disait : c'était l'idiosyncrasie de sa famille. Ceepandant (Il respire) il a beaucoup changé, depuis que mes frères avaient déjà 14 et 15 ans, il a donc diminué sa consumation de l'alcool, hum, et ne restait plus d'hors de la maison mais qu'avec nous… ça ne veut pas dire que lui dans ce sens, donc, ait été un mauvais père, non, il a été un père excellent, il a été un très bon père : très respectueux, responsable, ett, affectueux dans tous les sens, mais alors ça était ce qui choquait ma mère puisque la femme « paisa » est déjà en soi-même comme trèès, avec une terrible jalousie… Et ma mère avait un tempérament trop fort alors, et aucune femme va accepter que son mari couche avec une autre, ça c'est impossible aujourd'hui comme auparavant, du coup, mais on n'y peut rien dire parce que depuis qu'il est mort on n'a pas trouvé des enfants en dehors, hmm, il était très amoureux et très bavarde, il adorait boire de l'alcool avec des femmes et bien y passer et il les invitait et tout ça, mais au-delà de ça, non, jamais on n'a rien su s'il a eu des maîtresse ou quelque chose comme ça.

Ch : Mais elle était jalouse comme même.

M : Bien sûr ! Et ma mère était une femme très jolie, ma mère était une femme extraordinaire, ça était justement ce que nous lui dissions, alors, c'est-à-dire, « si vous avez une brunette précieuse parce que ma mère était divine, une brunette élégante et tout ça, alors, nous lui demandions : pourquoi ? Alors, il disait qu'il adorait l'alcool et tout ça grâce à leurs amis, n'est ce pas ? Mais plupart du temps on ne voyait que des disputes très, très

passagers, tout simplement à cause de la jalousie, parce qu'il arrivait en retard et à cause de ça et ça, mais ensuite ils parlaient et c'était fini, ça ne se transformait pas en une autre chose plus grande comme dans certains cas où les personnes se frappent, non, ça ne s'est passé jamais entre eux et surtout parce que j'y étais toujours comme le marketing, lorsque je entendais qu'ils parlaient très forte donc je leurs disais : alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi est-ce que vous parlez comme ça ? Et après vous êtes ceux qui nous grondent quand nous nous disputons, alors, qu'est-ce que vous nous exigez ? Je disais à mon père : papi qu'est-ce tu me demande si toi-même ne donne rien, alors, tu vois ? Et ça a entraîné des contradictions avec mes frères, n'est ce pas ?, parce que, c'est-à-dire, il était toujours ce que je disais, c'est-à-dire, y était lois chez nous. Mais je jamais demandais des choses pour moi, je toujours en demandais pour nous tous : pour les anniversaires, pour les journées de l'amour et l'amitié, pour noël et pour tout, c'est-à-dire, j'ai toujours été très équitable, la injustice, je la détestais. Je me souviens que mon père achetait cent vingt cadeaux pour Noël et les donnait aux enfants plus pauvres de notre quartier. Mais ces cadeaux-là n'ont pas été n'importe quel cadeau, ils étaient de bonnes cadeaux, les plus somptueux. Alors, je vous disais qu'aujourd'hui je me rende compte de la valeur de tout ça que mon père me disait, c'est pour ça que je dis : un père est celui qui corrige à partir de l'amour (…) je me semble aussi à son manière d'être, plus méthodique, plus, eh, sensible, plus juste, hm, je déteste les disputes. Alors, ils disaient toujours que la « ñaña » de mon père était moi, qu'était son soleil et tout ça, mais ce qui passe c'est que ma manière d'être a été très différente, c'est-à-dire, peut-être que moi ait hérité, hérité beaucoup de choses, par exemple je possède le même tempérament de ma mère, un tempérament forte, la sincérité, parce que ma mère était très honnête, quand ma mère disait une chose c`était que ça. De mon père j'ai hérité par exemple sa générosité (noblesse), sa vocation d'aider à ses amis, à sa famille, ehh, c'est-à-dire, être sentimentale, parce que tous les deux étaient très sentimentaux, solidaires, ils adorent aux gens, des gens pauvres que ne possédaient rien… alors, j'ai ça depuis que je suis née, leur spiritualité, mais je suis peut être très ressemblable plus à mon père, c'est-à-dire je suis une personne plus focalisée tel que lui, je me semble aussi à son manière d'être, plus méthodique , plus, eh, sensible, plus juste, hm, je déteste les disputes, alors, en revanche ma mère a toujours eu un tempérament forte. Ce que j'ai c'est, quand je dis non, c'est non, je m'y soutiens, s'il a y quelque chose que je n'aime pas bien, je m'y exprime. Nous ne sommes pas parfaits, mais nous sommes le produit de nos parents ; des parents qui nous ont appris le respect, la valeur du travail ; des parents qui nous ont poussé à s'en sortir, à lutter, à aimer ce qu'on fait n'importe la tâche, même s'il faut frotter un plancher, mais surtout, sans voler rien à personne. Il faut être personnes honnêtes et correctes, ça c'est que nous avons reçu de nos parents, c'est-à-dire, leurs expressions plus belles. Les coups, les heurts, les châtiments n'importent pas parce que lorsqu'on est déjà adulte on se rend compte de l'importance de tout ça, sinon, où je serais ? Alors, c'est grâce à dieu et grâce à eux que nous sommes là, nous sommes leur produit, et bien que nous n'ayons pas leur perfection, nous avons repris d'eux le meilleur.

Ch : Vous m'avez dit que vous avez étudié pour devenir infirmière, Avez-vous travaillé dans cette matière ?

M : Ouii, j'ai travaillée à Soacha Cundinamarca, à Bogota, aussi à Cucutá, c'est-à-dire dans plusieurs établissements, j'ai travaillée aussi à Pereira mais, écoutez, je crois que le destin ou dieu tient quelque chose de bon pour moi, quelque chose trop grande, je ne sais pas, ou pour mon garçon peut-être, c'est ça parce que j'ai renoncée à tout par ma mère, à tout dans la vie : mes boulots, mes bons emplois, mes commodités. Je ne sais pas si ça, comment je vous dis ? C'est quelque chose à se lamenter comme beaucoup de personnes m'ont dit, « vous avez été stupide, vous avez tronqué votre vie, eh, votre être pour, pour votre mère ». Je ne le regrette pas, parfois lorsque je me trouve dans une situation difficile, je dis : Oh mon dieu ! Mais je ne m'en regrette pas, je dis : ça a été le plus beau que j'ai pu avoir fait pour ma mère, c'est-à-dire, le fait d'avoir été avec elle et ne l'abandonner jamais, parce que quand j'en allais pendant un ou deux mois elle donc m'appelait, elle pleurait et me disait que elle était malade, que une chose et qu'un autre, et c'était vrai, je rentrais et évidemment, elle était à l'hôpital à cause d'une come diabétique et d'autres choses, du coup je devais terminer mes contrats du travail et c'était tout, alors, c'est ainsi que le temps se sont passé jusqu'à qu'elle s'est aggravé, à ce moment-là je travaillais à Soacha alors on m'a appelé et je suis rentrée (Elle racle sa gorge), elle avait déjà laissée l'hôpital et elle m'a dit : je vais mourir, je vous dis une fois et encore une fois je te répète : je vais mourir dans tes mains, ne me quittez pas, vous verrez. J'ai pensée : alors, mes frères s'étaient en allé, à Grèce on l'a appelé et elle n'a pas voulu revenir, celui qu'habite en Venezuela n'ai pas voulu y croire et celui qu'habite à Manizales a dit qu'il n'était pas disponible (Elle racle la gorge). Alors, j'ai pensée : il ne reste rien à faire, elle a fait son travail et je suis ce que je suis grâce à elle et à tous leurs efforts. Il était donc très difficile la laisser, le dire non, alors, je reste, ça y est, et bon, je ne me regrette pas parce je lui ai dois comme même mon être, ehhh, mes capacités, ma manière de penser, ma manière de sentir, à mon avis ça c'est quelque chose du beau et elle en tant que grand-mère a laissé un legs très beau pour son petit-fils. Et en tant que mère, elle m'a appris tellement de choses et que je les essaye de mis en application avec Alejandro, n'est ce pas ? Parfois, on peut s'équivoquer en tant que mère dans, dans plusieurs trucs, mais je crois que devenir mère est un processus, il faut surmonter et apprendre, ce sont des défis qu'il faut affronter jour par jour et voilà, ça marche. Avant de mourir, je l'ai fait la promesse de lutter pour mon garçon, pour lui rendre une grande personne tel qu'elle l'a fait avec moi-même, et ça marche, et je prie à dieu la chance, la possibilité de conduire à mon garçon jusqu'à une instance où je puisse dire : jusqu'ici, après c'est la volonté de dieu. Mais mon idée est celle de lui conduire au point qu'il devienne un professionnel, c'est-à-dire, qu'il parvienne où je n'y ai pu pas, à développer ce qu'il souhaite, à bien aimer sa mécanique des voitures, alors, ce que je souhaite c'est tout du bonheur du monde, qu'il arrive à se réaliser en tant qu'homme, pour finalement un jour me dire : voilà mama, n'importe qu'il ne me dit pas merci, mais que je

dis : uy mon dieu merci, regarde, et dire : uy, regarder le ciel et dire : regarde mon mère ça y est.

Ch : Pour ainsi réussir vous-même peut-être vos projets ?

M : Exactement, exactement, ce que je n'en ai pas pu, mais non, je crois en tout cas que dieu a mis mon enfant dans ma vie, à ce petit ange, mais, je lui dis que je n'espère rien de lui, pas pour moi, jamais, et je lui dis : ne crois pas que je suis en train de l'éduquer pour me battre avec une société dure afin que vous me redonnez quelque chose, non, c'est pour que vous se développez et soyez capable de se battre avec une société très difficile parce que vous avez vu comme elle est réticente contre moi, de même que les circonstances et la gens, alors c'est ça que j'espère, j'espère qui ne arrive pas à mon garçon le même que à moi, vous voyez ? Alors je vous dis, parce que il envie de se marier à l'avenir, donc, je vous dis : il est très bien, très beau, le fait de former une famille, mais une famille que soit bien constituée, Alejo, une famille où vous pouvez se déployer et accorder à vos enfants ce que vous voulez les donner et éviter que vos enfants vivent ce que vous avez déjà vécu. Alors, celle-ci c'est ma mentalité ce que je le transmis, c'est-à-dire, Alejo est un garçon très mûr parce que Alejo est un garçon exemplaire, c'est-à-dire sa qualité humaine, et je dis, pas parce que c'est mon enfant, mais la manière d'être de Alejo, de penser, ses sentiments, c'est-à-dire, il est une masse et un diamante aussi grand qu'il faut le peaufiner peu à peu et je suis sûr que quand Alejo devienne peaufiné, Alejo va être un grand être humaine avec la potentialité de faire tout ça qu'il veuille ; sentimentale, généreux, amoureux, alors, Alejo possède tellement de choses, ce qui passe c'est que parfois je le tronque de plusieurs manières parce que je suis trop psychorigide par rapport à lui et je suis très forte avec lui, c'est vrai, et parfois quand il faut attirer son attention, je le fais, parce qu'il croit que la vie s'agit de demander, demander et demander, et je lui dis : non, parce qu'il demande quelque chose et la veut tout du coup, ça c'est la raison pour laquelle lui et moi nous choquons. Alors je lui dis : Alejo réfléchisse, tout a un paramètre, tout a un principe, vous devez aller surmontant tout dans la vie, pensez : si je vais aller bien, tout le monde pourrait bien aller. Il faut penser avant d'agir, je lui dis toujours : il ne faut pas (Elle racle sa gorge) penser pour parler mais il faut d'abord, ah non, Qu'est-ce que je lui dis ? Il ne faut pas parler pour penser mais penser avant de parler, ce qui est la même chose que je suis en train de vous dire, alors, regardez et pourrez voir : « oue ma, c'est bien ma » et comme ça, alors c'est ça tout ce qu'il faut lui apprendre et des choses qu'on aussi apprend d'eux. J'étais très impatiente, très accéléré mais grâce à lui j'ai appris à respirer et mieux analyser les choses, justement parce que auparavant j'étais, c'est-à-dire, il faisait n'importa quoi et tiens ! (elle fait une sonnerie lourde avec les mains) je le frappais, parce que moi, moi… aujourd'hui en revanche n'est ce pas comme ça, maintenant je parle avec lui : l'enfant, regardez, ça et ça, ça va ? Évidemment j'ai toujours parlée avec lui, mais c'est le tempérament de ma mère, c'est-à-dire, vous voyez ?, alors, eh, ce que je ne veux pas avec lui c'est répéter le même cycle que j'ai vécue avec mes parents, non ! Parce que de mes parents j'ai reçu beaucoup maltraitance physique et verbal.

Ch : Est-ce qu'elle était très dure avec vous ?

M : Exactement, je ne vais pas répéter ça avec mon enfant, parce que non, c'est-à-dire, cette époque-là il faut l'oublier, maintenant c'est une époque très différente, une autre manière à penser et à vivre dans laquelle cette idée de devenir ça par le fait que ma famille était aussi comme ça, non ! Maintenant, les choses sont assez différents et on doit être plus logique, plus rationnel parce qu'il reste toujours des personnes qui dissent : je suis comme ça parce que j'ai été éduqué comme ça.

Ch : Et quand est-ce que vous vous s'êtes rendu compte de ça ?

M : Quand je m'en suis rendue compte ? Je me suis rendue compte de ce rôle quand j'ai été séparée de mon enfant, c'est-à-dire… Lorsque mon enfant a été enlevé tout simplement parce que je n'avais pas de l'eau chez moi, c'est-à-dire, c'était l'unique motif, c'est-à-dire, je disais : mais pourquoi ? Je n'ai jamais l'abandonné, je n'ai jamais lui outragé, je n'ai jamais le maltraité, j'ai tentée de lui donner le mieux que je puisse lui donner dans mes possibilités, alors, c'est là quand j'ai commencé, je disais, c'est-à-dire, on ne peut pas se fixer à certains règles du passé parce que, c'est-à-dire, c'est là quand j'ai été tellement touchée, ehh, je suis devenue plus puissante afin d'en sortir, de dire : bon, je suis là, mais je reste vivant ! Encore c'est possible !

Ch : Ça veut dire que vous avez réveillé en quelque sorte ?

M : Bien sûr, quand, je dis et je dirai toujours, c'est-à-dire, la docteure Katerine, que dieu la bénisse, elle a été un ange pour moi de même que la docteure Paula, elles sont magnifiques, elles m'ont beaucoup aidé et grâce à elles j'ai pu réagir parce que, à un occasion que j'ai dit à la docteure Katerine : Je ne peux plus, je n'ai pas pu plus, je ne veux pas plus, dieu verra, elle m'a regardée et m'ai dit : c'est vrai ? Mais si vous nous avez appris qu'il faut en sortir ; votre puissance Mary, par dieu, vous allez se laisser tomber ? Je lui dis : docteur, je n'ai pas envies de lutter, pas vraiment. Donc elle m'a regardée et elle a mis sa main sur mon épaule et m'a dit : Mary, ce n'est pas possible, ne vous permettez pas vous tomber, courage ! Ensuite elle m'a dit : non, il ne s'agit pas de pleurer, c'est ton attitude, démontrez à toi-même et à tout le monde et à ces personnes qui n'ont pas cru à toi, que tu vas à récupérer ton enfant. Alors, ça m'a touchée et j'ai dit : oui docteur, ça c'est sûr, croyez-y et elle m'a dit : il faut lutter, allez-y, allez-y, tu as beaucoup changé : ta manière d'être, ça et ça et ça, nous sommes très fière de toi, alors, j'y ai fait, j'y ai fait et j'y ai fait jusqu'à tout a bien marché, j'ai pu installer le service de l'eau chez moi et ça y est, voilà ce que vous me demandiez.

Ch : Et depuis que vous avez récupérée son enfant vous vous êtes sentie une mère rénovée.

M : Oui, très différente, ma manière de penser, ma façon de sentir, c'était déjà, c'est-à-dire, il était renaitre, rendre à vivre, parce que déjà… récupérer la risse pour ma maison, jouer, avoir une motivation pour m'éveiller chaque matin, préparer le petit déjeuner, le déjeuner, les vêtements, c'est-à-dire, nous avons récupéré la lumière chez nous et la vie pour ma cœur, c'est-à-dire, ça a été une injection d'une vitamine trop forte pour moi, parce que Alejo

est tout pour moi, c'est-à-dire, Alejo est la jolie, le dynamisme, et avec lui, alors, je dirai qu'il est mon trésor, parce que avec lui n'importe si l'on a juste à boire de l'eau sucré (aguapanela) mais rien me manque, je vais d'un côté a une autre, c'est-à-dire, je ne sais pas, mais avec lui je suis pleine et je crois que, je sans Alejandro, je dis que…

Ch : Racontez, s'il vous plait, sur votre expérience comme mère, la grossesse, les premières années.

M : Alors (Elle sourit), que je vous dis, pour moi il a été… très difficile, vraiment, le jour quand je me suis rendue compte que j'étais enceinte a été hmm, très, très difficile pour moi, à mon avis ça a été un coup très bas.

Ch : Ça a fait quelque chose vraiment inattendu pour vous.

M : Ehhh, lamentablement il avait par forcement que l'accepter, j'étais déjà enceinte, il n'avait rien à faire, parce que je n'ai jamais été d'accord avec l'avortement… Mon enfant est né à cause de quelque chose d'abrupte… de, lamentablement il s'agissait de, plusieurs fois… c'est pour ça que je ne bois plus l'alcool … parce que justement à cause de ça Alejo est né… depuis ca je ne confie pas en des amis ni en des amies, je n'ai pas des amis ni des amies, amitiés peut-être, si quelqu'un a besoin de moi, je le donne la main avec plaisir, mais par rapport à ça je suis devenu discrète, boire une verre avec quelqu'un ? Non, donc ça a été aussi une des lignes pour lesquelles j'ai tout-à-fait laissé l'alcool, les amis, faire la fête et tout ça, non, parce qu'il a été à cause de ça que m'est arrivé ce que m'est arrivé, encore une fois je vous dis, hm, celui a été très difficile, tellement dure, lorsque j'en ai raconté à ma mère, elle ne m'a pas cru, justement par ma condition de lesbienne, toute ma famille le sait, mon enfant le sait. Alors, ma mère était étonnée, elle me disait : mais si vous êtes lesbienne, pourquoi vous êtes enceinte, et moi : voyez-vous mère, et c'est tout plus, je n'ai voulu pas y approfondir et simplement j'ai le dis comme ça, et malgré tout, elle m'a embrassée et m'a dit : ma fille, n'avortez pas, s'il faut griffer la terre, on le fera. Ça c'était le peur, le plus grande pour moi, parce qu'elle était déjà malade. C'est vrai, ma mère m'a beaucoup soutenu, aussi ma sœur Grèce. Mes deux frères, celui qui est décède et celui qu'habite à Cúcuta, par rapport à eux, on a eu grosse dilemme, malheureusement pendent ma grossesse ma mère a eu beaucoup conflits avec eux, et ils n'ont plus la soutenu, heureusement à cette époque-là, je travaillais comme arbitre de basketball et travaillais pour la mairie. Mon enfant est né avant, il lui a manqué une semaine pour arriver au huitième mois, ça a été à cause d'une visite inattendue de mon frère Libardo, l'ingénieur, hm, ma mère avait beaucoup peur de lui, mes frères ont eu beaucoup peur de lui, je l'admire et le respecte, mais je n'ai jamais eu peur, parce que depuis que il a commencé à gagner de l'argent, il croie qui est devenu un dieu autorisé à surpasser tout le monde, manipuler a tout le monde, bafouer a tout le monde y compris sa sainte mère, et ça ne va pas avec moi. Alors, je suis possiblement plus nulle et ignorante dans plusieurs choses, mais, ce que j'ai appris a été les respecte à mes parents, le respecte à n'importe qui, soit âgé ou très petit, pendant toute ma vie, et ça c'est quelques chose que je lui apprends à mon enfant, celui qui reste tranquille, on lui laisse tranquille. Ça c'est le plus, ne disons pas

rancune, mais c'est une douleur profonds, ce qui a été causé par mes frères par le fait de rejeter à ma mère tout simplement parce qu'elle m'avait soutenu, parce qu'elle n'a pas m'abandonnée ni à mon enfant, ett, hmm, c'est, c'est quelque chose que m'a blessée d'eux, et ils en savent. Celui qui est décédé par exemple, est mort dérangé parce que, et c'est quelque chose que je jamais lui pardonnerai, il a frappé à ma mère. Je ne peux jamais accepter ça ! Et si à cause de ça je serai condamnée, que je sois condamnée, mais je ne lui pardonnerai jamais parce que j'ai due lui jeter de chez nous en utilisant une machette. Oui, et je ne m'en regrette pas, parce qu'il a agressé à ma mère de telle manière qu'elle avait restée blessée et j'ai énervée à cause de ça… donc, j'ai lui dit : je ne suis pas un homme, je suis une femme, mais, respectez a votre mère, elle vous a donné la vie, et vous êtes ce qui vous êtes grâce à elle. L'autre frère, celui qu'habitait en Venezuela, restait fâché avec moi parce que ma mère n'est pas allée à vivre chez lui. Mais, alors, les paramètres qu'il lui imposait était terribles, de lui dire par exemple : laissez ce bâtard, laissez cette salope et venez-vous chez moi si vous voulez vivre dans une cage d'or, et ma mère me disait : je ne peux pas te laisse, tu es mon support… avec toi, jusqu'à la mort, c'était sa conviction, toujours…. Et bon, nous sommes ici, alors, et mon grossesse, elle s'est passé assez bien, très bien, je n'ai subi pas de mal au cœur, je n'ai vomi pas, elle a été très difficile parce que je presque meure, pendant la grossesse, je presque meure.

Ch : Et l'accouchement ?

M : Oui, parce que je me suis cassé la source et mon enfant était sans liquide amniotique, il s'étouffait, en plus il n'avait pas les plumons bien mûrs ni la respiration ni rien. En plus, ehh, j'ai subi un infarctus alors que j'étais amenée d'ici à Manizales, c'est-à-dire, je ne me suis pas rendue compte, lorsque je suis arrivée à Manizales j'étais connectée aux appareils, avec des sondes par tous côtés. Lorsque j'ai réveillé, j'ai demandé au médicine Leonardo qui était à mon côté : Et mon enfant ? Ensuite, il m'a regardé et m'a dit : Il faut téléphoner à quelque un. On a appelé à ma mère pour lui dire : la vie de l'enfant ou la mienne, donc, ma mère les a répondus : essayez de sauver les deux. Mon dieu a quelque chose réservé pour nous, n'est ce pas ? Ou on va à subir tout la vie, non, je ne sais pas, n'importe quoi.

Ch : Il a été donc quelque chose du miraculeuse.

M : Oui, je crois, oui. Ma mère pleurait et priait et tous les voisins aussi de prier à dieu, et bon, heureusement l'enfant a survécu et moi aussi, et bon, nous sommes là, en luttant, mais ma grossesse a été vraiment tortueuse, surtout par la situation de ma mère et les humiliations de mes frères.

Ch : La grossesse n'a pas donc été tranquille ? Est-ce qu'elle a été par contre pleine d'angoisse ?

M : Pleine d'angoisse, parce que d'ailleurs la vérité c'est que lui, il a été produite d'une violation, ce n'est pas facile d'accepter, c'est quelque chose difficile, savoir qu'il a été quelque chose abrupte, quelque chose qui n'est pas parce que on veut mais parce qu'il y a des personnes avec une mentalité, je ne sais pas, nocive, absurde, perverse ; qui utilisent beaucoup des trucs que, que, ne vient pas à cette occasion, tout simplement parce que l'on

dit non. Donc, faire quelque chose abruptement, en utilisant la force, ça ne me va pas bien, je crois que non, alors, au début, il a été très difficile, lorsque l'enfant est né, vraiment, il a été du bonheur quand je l'ai vu sortir de mon corps, très beau parce que j'ai pu, ehh, je n'ai due pas utiliser le truc qui tous les femmes doivent utiliser, il est né sur la lit normal de la chambre de l'hôpital et il est sorti avec ses petits pies en sortant aussi la masse de la placenta… c'est (Elle respire) une sensation indescriptible, c'est-à-dire, on ressent du bonheur, hm, de la peur, hm, comment dire ? Dieu, et alors ? Et l'avenir ? Je vais faire quoi ? Il est quelque chose très beau, mais vraiment moi, jusqu'à… lorsque ma mère est décédée, mon enfant avait trois ans et demi, et je n'avais pas assumé le rôle de mère, non, vraiment, non, parce que pour moi dans mon esprit je savais qu'il était mon enfant parce que j'ai vu quand il est né, je savais qu'il 'était mien, mais je n'assumais pas ce rôle-là, non, parce que il était ma mère et ma sœur celle qui se sont occupé d'Alejo, c'est-à-dire, je m'occupais des langes, du lait, des compotes, des médicaments ; quand il tombait malade, je l'amenais à l'hôpital et tout ça, mais, je ne me conduisais pas comme mère dans tout le sens du terme. C'est-à-dire, moi dans mes conditions, je n'acceptais pas la maternité, je ne voulais pas accepter qu'il était mon enfant, c'est-à-dire, non, j'avais une sorte du blocage dans la tête et je disais : non, c'est-à-dire, n'est pas mien, il n'est pas né parce que j'en ai voulu, vous voyez ? Lorsque ma mère est mort, c'est difficile, il a été un coup dure, un choque très, très forte parce que c'est ainsi j'ai réveillé, et c'est grâce à ces coups, j'ai dû regarder et me mentaliser pour accepter qu'il était mon enfant, et je me disais, voici ton enfant, réagissez !

Ch : Celui-ci a été donc un moment déterminante

M : Oui trop difficile, parfois je le regarde et je lui demande pardon parce que j'ai été très sauvage contre lui, j'ai été une mère, c'est ainsi que mon enfant m'est arrivée à la tête parce que j'ai été, j'ai été lourdaude avec mon enfant, j'ai été une bêtise avec mon enfant, disons comme ça, parce que, c'est-à-dire, quand je le voyais, je voyais chez lui l'image de l'homme qui m'avait fait ça, alors, c'est-à-dire, c'était trop difficile, j'ai doit demander de l'aide psychologique, je me suis adressée à l'ICBF pour lui en demander. Ils m'ont donc donné de l'aide et j'ai appris, vraiment, à accepter la réalité. En première lieu, j'ai acceptée qu'il était mon enfant, deuxième chose, c'était moi qui a décidé de l'avoir, troisième chose, il n'avait pas aucun responsabilité de ce qui m'étais arrivée pendant mon passé, parce que la seule responsable à l'époque n'avais été que moi-même, c'est moi, pas l'enfant, n'est ce pas ? Alors, ça y est, j'ai assumé le rôle comme tel, et je ne suis jamais revenue à, parce que je lui frappais tellement forte, de telle sorte que je prenais un câble comme ça, figurez-vous, il avait quatre ans, et j'ai le brisé, et ça me satisfaisait, le fait de lui voir comme il saignait, ça y est, je déchargeais cette rage, cette impuissance par ça. A nos jours, quand je le regarde, je dis, uishhh, et lui dis : Alejo pardonnez-moi d'avoir vous traité comme je vous avais traité. Il me dit : Ne vous inquiétez ma, vous auriez vos raisons, vos motifs. Et je lui dis : Non, il n'y a pas aucun motif qui sert à justifier ce que j'ai vous fait, jamais Alejandro, parce que mes fautes ne doivent pas retomber sur toi, ils sont miens, pas les

tiens, tu n'as rien avoir avec ce qui j'ai déjà vécue. Alors il me dit, parce que parfois il me pose cette question, mama : Est-ce que je suis né de l'amour ou pour quelle raison ? Alors, quand il me demande ça, moiii, je me fissure, je baisse la tête toujours et je pleure, donc, il prend ma tête avec ses mains et me dit : ne baisse pas la tête, dit moi la vérité. Ensuite je le regarde et lui dis : mon enfant, non, c'est à cause de l'amour, parce que la docteur Katerin m'avait dit : ne lui dit jamais pourquoi il est né, votre enfant est déjà très grand, il possède une image positive de toi, mais si tu lui dis ça, ça va lui jeter à la boue, au monde des drogues, soutient-y-toi (Elle respire), c'est un mélange, c'est dure, j'en suis sûr, mentir est trop difficile, pour mois est très difficile, le fait de dire des mélanges à mon enfant. Mais je disais à la docteure : docteure, je dois lui dire, alors, ça c'est un bâton que je porte mais qu'un jour je dois exploser sur lui. Elle me disait en conséquence : mais non, parce ça serait trop dure pour lui, laisse-lui comme ça, laisse-lui comme ça, ne lui dis rien, soutient-y-toi. Et parfois je le regarde et je tente de lui dire, et non, je reste tranquille, et el me dis, parce qu'il est très tempéramentale et, heureusement non, les choses arrivent, lorsque qu'il avait déjà 24 jours de né, son père a été assassiné…

Ch : C'est une coïncidence en quelque sorte.

M : Oui. L'enfant était né il y a 24 jours et c'est juste à ce moment-là qu'il a été tué, ça a fait, mon enfant est né le 8 juillet et ça s'est passé le 20 ou le 24, ou quelque chose comme ça, juillet, donc, ça a fait pendant même mois de la naissance de mon enfant. Cependant, cet homme a connu le garçon, c'est-à-dire, il y est venu lorsque le garçon avait cinq jours de né, il est allé à l'hôpital pour lui connaître. Ce jour-là, je le regardais tandis que ma mère me disait : pourquoi vous regardez comme ça à cet homme-là, comme si vous voulez lui tuer, pourquoi s'il est le père de votre enfant ? Et moi : « Oui, disons ça, oui, c'est son père », je disais à ma mère. Mais Alejo était très, très, semblable à cet homme-là. La peau d'Alejo par exemple était blanche, blanche, il était très mignon, voici une photo, c'est lui. Et cet homme-là lui regardait et me disait : je suis sûr que vous me détestez, et je rien lui disais, rien, rien lui répondais. Appelez-lui Jose Luis, et je lui dis : Jose Luis ? Jamais !

Ch : C'était son prénom ?

M : Luis, Luis Betancourt. Et moi : Est-ce que mon enfant pourrait porter ce même prénom ? Jah, ça serait de la malchance. Lorsque ma mère dit : et Juan ?… je la regardais, « Juan Alejandro », oui ça va, c'est un beau prénom. C'est-à-dire, il a été ma mère que l'a accordé le prénom à m'enfant… Et bon, je dis, ce sont les fautes qu'on a fait, mais bon, malheureusement si mon enfant a vécu ma crise, grâce à dieu j'ai déjà la surmonté, j'ai entendu (Elle racle sa gorge) que mon enfant est précieux de même que ce qui concerne l'amour d'un enfant (elle respire), j'ai entendu qu'ils ne doivent pas payer les conséquences des fautes qu'on fait et qu'ils sont d'êtres aussi merveilleux qu'il faut les aimer mais pas en disant ça mais en faisant que ces mots-là résonnent dans les faits, dans les agis. Parce que quand on aime, on ne touche pas, on ne crie pas, on n'outrage pas, on dialogue et s'il y a des fautes donc on en parle et on les corrige, n'est ce pas ? Parce que vous ne pouvez pas dire aux enfants ce qu'ils doivent faire juste par le fait d'être la mère, ils ont de devoirs et il y

a aussi des normes et des règles, de même que pour les parents il y a des normes, des règles, des droits, des devoirs, il y a beaucoup de choses, donc on ne peut pas les faucher parce que vous êtes adulte, ça c'est que j'ai appris, on ne peut pas faucher ni à un enfant ni à un voisin ni à personne. A mon avis tout le monde est précieux en quelque sorte, c'est pour ça qu'il faut écouter aux gens. De ce coup, j'ai entendu qui n'est pas en criant, en insultant, c'est en parlant et nous en corrigeant entre les deux nos fautes qu'on constitue une famille, et ainsi on sort en avant, n'est ce pas ? Parce que plus que mère on doit apprendre à devenir amie, ce qui, peut-être, a manqué chez nos parents, mais n'est pas comme ça aujourd'hui, aujourd'hui c'est une époque très différente dans laquelle si le garçon arrive avec un joint la mère donc va essayer le tuer. Mais non, « venez-y, alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu fais ça ? C'est ça. Moi, ce qui je demande à mon dieu est que je ne doive pas vivre ça parce que vraiment je ne sais pas qu'est-ce qui je ferais. Mais je sais comment agisse mon enfant, et je vous peux dire ici et maintenant voire dans 10 et 20 années : je suis sûr que mon enfant est bien éduqué, je suis sûr qu'Alejandro va devenir un enfant très grande avec, avec, une grande disposition, je sais bien que mon enfant ne va pas prendre ces difficultés, je suis complètement sûr. Il a beaucoup de liberté de jouer, de choisir ses amis, de sortir, de s'amuser. Et comme je lui donne cette liberté, je confie en mon enfant parce que je sais les bases que je l'ai appris, je connais bien à mon enfant à plusieurs aspects. Et j'espère ne pas m'équivoquer. J'ai confience en lui et je suis sûr qu'il va devenir un grand être humain, tellement grand, je suis sûr que nous aurons la chance de le voir dans une place très importante dans la société, je suis sûr, je le pressens, parce que c'est mon enfant mais aussi parce qu'on connait ses virtus, c'est-à-dire, Alejandro est magique dans tout la magnitude de la parole. Il est une enfant comme tous les autres : rebelle, avec un tempérament fort, capricieux, mignon, gâte, solidaire, mais tout ça font partie des étapes qu'ils vont en traversant, ces étapes-là comme on l'a déjà fait jusqu'arriver au moment de se stabiliser. Je suis sûr que si un enfant a des bonnes bases, il va devenir une bonne personne. Alors, je lui dis : je suis lesbienne mais ça n'implique pas que vous se va se laisser, ehh, humilier de tout le monde, non, je suis ce que je suis. Mais vous ne pouvez pas dire ma mère a fait des scandales, ma mère, jamais, vous ne pouvez pas dire : ma mère a fait ça parce que l'a vu, ma mère, non, parce que surtout, je lui ai toujours dit : le respect est le plus important dans la vie, le respect, la honnête, la sincérité et la loyauté, ce sont des paramètres trop grandes à suivre. Il faut vivre de manière tranquille, il faut ne pas chercher des problèmes personnels.

Ch : Concernât ces étapes et ces bases que vous parlez tout à l'heure. Comment vous les avez vécus, spécifiquement celle de la grossesse de votre mère, quand se trouviez dans le ventre d'elle ?

M : Jahhh ! Alors, selon ce qui elle m'avait raconté, alors, d'abord, ehhh, elle ne savait pas que elle était devenue enceinte, seconde, lorsqu'elle est allée chez le médecin, il lui a dit : vous avez une tumeur, bon, troisième chose, pendant la grossesse elle a beaucoup bu de « pony malta » et d'œufs avec lait (caspiroleta), et tout ça parce que elle avait

apparemment une tumeur, n'est ce pas ? Elle avait ses menstruations tout normal, ça fait depuis qu'elle a commencé à avoir des doleurs très fortes qu'elle est allée chez le médecin qui s'appelait Carloman à qui elle a dit : mais l'autre médecin m'a dit que je allais avoir une tumeur, « oui madame, c'est une tumeur, bien sûr, vous allez avoir une tumeur, mais, attention parce que vous êtes enceinte et votre bébé va arriver tout à l'heure ». Alors, l'accouchement était imminent. Elle a dit que ça a été inattendu parce qu'à vrai dire ils ne m'attendaient pas, c'est-à-dire, tout a été par conséquence d'un mauvais calcul (Elle sourit). Mais depuis que je suis née, elle m'a considéré une partie importante de leurs vies, ils m'aimaient beaucoup, et c'est vrai ça, je suis sûr, c'est-à-dire, ma mère a été très dure avec moi et elle m'a tellement frappée, hmmm, mais je suis sûr qu'elle m'a aimée, c'est vrai, de même que mon père, parce que, par fois, il était juste une regarde, un mot, c'est tout, c'est-à-dire, il n'est pas nécessaire qu'on reçoive beaucoup de choses, des grandes trésors, ou qu'il que nous disent : voici ces diamants, non, c'est pas ça, mais ma mère m'a accompagnée dans les situations plus difficiles ; quand je tombais malade, elle s'occupait de moi, j'ai été malade plusieurs fois, elle savait aussi que j'aimais le basketball et me appuyait pour le pratiquer, en concernant les repas que j'adorais, elle savait que je n'aimais pas bien les haricots rouges, donc, elle me préparait d'autres choses. Alors, elle n'était pas une femme expressive ni éloquente, mais elle réussissait à sa manière nous démontrer son amour. Pourquoi ça ? Parce qu'elle a été élevée comme ça, eh, sans bisous, sans caresses, sans rien, non, elle était comme ça, c'est-à-dire, elle était une femme frivole, « secola » (sèvole), séchée (laconique), et très calculatrice, elle juste vous regardait et elle savait quand on lui disait un mensonge ou quand on entrait avec un ami chez nous, elle disait : je n'aime pas bien cette personne-là : sa regard, sa manière d'être, sa manière de parler, ça ne marche pas bien, c'est la première et la dernière fois que vous l'avez invité ici, alors, elle était comme ça, elle possédait une capacité et une sixième sens, et c'était vrai, ce qu'elle disait, c'était ça… Alors, des autres cas, je ne sais pas, elle nous racontait que entre nous les frères, nous nous aimions beaucoup, depuis que nous étions petits nous étions une famille très unie, d'ici au-delà je ne sais pas plus, de l'époque de sa grossesse de moi, elle a eu une grossesse tranquille

Ch : En concernant cette grossesse, comment est-ce que votre père a réagi ?

M : Jaahm ! Pour lui, il aurait eu cinquante enfants, mon père aimait les enfants, non, mon père, non, il était heureux, et en fait il nous donnait son amour de la même manière à nous tous, et lorsque il voyageait il nous apportait des cadeaux, par exemple, il savait que j'adorais des ananas donc il me apportait toujours mes ananas, par exemple, à ma sœur lui apportait des donas, il lui donnait une dona, et comme ça avec tous, c'est-à-dire, il a été très équitable avec nous, dans tous les sens, je ne lui ai jamais écouté un mauvais mot ni des cris, rien, alors, mon père avec nous a été…

Ch : C'est-à-dire, il était votre mère celle qui avait un tempérament fort.

M : Ouii, ma mère avait un tempérament hummm

Ch : C'était elle qui les faisait les punitions ?

M : En effet, c'était elle qui nous mettait les punitions, et lui, il discutait beaucoup avec elle à cause de ça, il lui disait : Ne soyez pas bête, ne soyez pas animal, n'est pas comme ça qu'on punit, ne les frappez pas, ehh non, non, il lui disait : mais, par dieu, vous allez à les tuer, c'est-à-dire, il discutait beaucoup avec elle à cause de ça, il déteste ça, il détestait qu'on était puni. Alors, mon père ne se comportait pas comme ça, il parlait avec nous, il nous demandait : Pourquoi vous avez fait ça ? Qu'est qui s'est passé ? Pourquoi vous avez fait cette faute ? Ecoutez, ça n'est pas bien par tel et tel raison. Alors, chez mon père les punitions étaient : vous n'allez pas en sortir dans la semaine suivante ou vous ne pourrez pas aller au cinéma le weekend et par contre vous devrez faire les devoirs de l'école. Et ce qu'il disait c'était la loi, il disait et ça y est, « oui monsieur, d'accord monsieur », ça y est, c'est tout. Mais, en revanche, ma mère criait, frappait, elle nous jetait ce qu'il tenait à la main, elle ne pensait pas avant d'agir, ma mère ne fessait pas attention à personé. Or, quand elle était merveilleuse, quand elle était contente, quand la joie le arrivait à son esprit, ça c'était magnifique parce que elle était très « chisparoza », c'est vrai, elle était comme ça. Je ne la critique pas car je sais comme elle a été éduquée, mais elle était une personne qui parlait avec moi et nous faisions des blagues et nous en rions, elle aimait aussi jouer avec nous à cache-cache, nous nous amusons ensemble, alors, nous avons une bonne communication depuis l'époque que j'avais 18 ans. Pendant mon enfance et mon adolescence notre rapport se basait surtout sur les coups, oui, bien évidemment j'étais coquine, j'étais folle, et si j'avais envie de faire quelque chose, je le faisais, alors, si elle nous donnait une consigne et nous ne les remplissions pas, elle devenait hystérique, mais à cette époque-là, quand on était un enfant ou un jeune, les châtiments n'importaient pas, elle me disait : vous n'allez pas jouer du basketball, et moi : oui madame, mais la première chose que je faisais était m'en aller jouer, parce qu'il me passionnait, je l'adorait et ça la dérangeait donc c'était sûr que à mon arrivée ma punition était déjà garanti, je savais bien qu'il fallait que se préparer parce qu'elle allait me frapper jusqu'à voir mon sang. Mais c'était le basket, alors, je disais : le châtiment passe et le cul reste, on parlait comme ça, mais c'était vrai, avec elle on se marrait beaucoup comme même, je riais, demandez-vous à Grèce, avec elle l'on la passait très bien, il avait plusieurs de choses qu'elle ne faisait qu'avec moi et pas avec eux. Donc, la confiance que ma mère avait en moi, elle ne l'a jamais eu en eux.

Ch : Il y a donc une différence par rapport à vos frères ?

M : Ouii, parce que, c'est-à-dire, je suis d'ailleurs du tempérament tellement fort, mais je ne suis pas ignorante pour entendre ce qui passe au cours de la vie, vous voyez ? Par exemple, ce qui ma mère a été, mes frères ne le savent pas. Alors, son enfance, son adolescence, sa jeunesse et tout ça, ils ne les connaissent pas. J'ai connue absolument tout ça et je en suis très fière, parce que j'étais la petite parmi nous les quatre. Et moi, j'étais comme ces personnes tempéramentales qui dissent : Je suis !, et ce qui je dis c'est comme ça, alors, le fait de connaitre l'histoire de ma mère alors qu'ils ne la connaissaient pas, c'est quoi ça ? Vous voyez ? Alors, je dis: bon, si ma mère a fait de la confiance en

moi ça veut dire que je n'ai pas été aussi méchante, et si ma mère avait envie de quelque chose elle ne la demandait pas à eux, elle s'adressait à moi, elle disait : ma petite ça, ma petite celui-ci, ma petite celui-là, et moi : oui mama, oui madame. Et je bien aimais ça, elle me disait : j'envie de quelque chose, et si j'en pouvais lui donner je le faisais, mais parce que j'adorais voir sa joie, ce lueur dans son visage qui semblait-il dire « merci », parce qu'elle n'embrasse pas ni rien comme ça, mais on savait qu'avec la lumière reflète par ses yeux noirs elle disait : merci, c'était très bon ça, vous voyez ?, je savais bien qu'elle adorait de la viande de porc, alors, j'en lui donnais de temps en temps et ça était magnifique pour elle, ensuite elle me regardait et me disait : merci ma petite, et moi : ça me fait plaisir mama. En plus ça, voir le plaisir qu'elle sentait quand elle cuisinait et mangeait cette viande-là, c'était ma satisfaction, celle de voir sa joie, de voir qu'elle était heureuse. Par exemple, quand on allait à manger un cornet de glace et la voir si contente, c'était revenir à son enfance et vivre et manger des choses qu'elle n'avait jamais connu pendant son enfance, n'est ce pas ? Par exemple, quand elle dégustait un morceau de foie aux oignons, c'était délicieux car elle n'a jamais eu la chance de manger comme ça. En fait, quand nous vivions avec notre père, rien nous a manqué, nous avons vécu comme des rois, nous avons vécu, disons, comme des personne riches. Et maintenant, on dit : merde, mais de toutes façons, quand je étais avec elle, je contente, alors, je n'aimais pas les haricots rouges mais elle me disait : la petite, je vais à préparer des haricots rouges, et moi : allez-y mama, est-ce que vous pourriez les préparer avec un morceau de telle ou telle chose ? Et elle faisait comme ça. J'avais donc de la bonne chance de manger avec elle et de partager ensemble ce qui nous mangions car elle me laissait quelque chose de son plat et moi aussi, c'est-à-dire, je partageais des choses magnifiques avec ma mère, des choses que mes frères n'ont pas partagées avec elle. C'est pour ça que je ne me regrette pas d'avoir tronqué ma vie, comme professionnel, non, parce qu'avec elle j'ai vécu les expériences plus jolies de ma vie, la souffrance plus grande à cause de la voir prostrée sur une lit et connectée aux appareils, mais avec moi à son côté, parce que je n'ai pas l'abandonnée et parce que, tout ce qui elle me demandait, j'ai le lui donné jusqu'à le dernière instante, c'est ça. Alors, vous voyez ?, mes frères se sont perdu tout ça, mais pas moi, j'ai vécu des jolies choses, très magnifiques : d'aller aux bains municipaux, de converser et de boire du café, etc.

Ch : C'est-à-dire, il a eu une amitié entre vous ?

M : Mais bien sûr ! Mais ça a été depuis que j'étais déjà adulte, alors, ça a été très beau. Avant de mourir, elle est tombé très malade un mardi, mardi quoi ? Ça a été le première septembre, elle me a dit, nous avons parlé de beaucoup choses, elle m'a demandé pardon par la manière dont elle m'avait traité. Cependant je lui disais : non, mais pourquoi ? Il n'avait rien à pardonner, et moi : s'il s'agit de pardonner, c'est vous qui devez me pardonner parce que vous avez été une mère irréprochable et c'était moi qui a fait des failles, ensuite, elle me disait : non, maintenant, je comprends, malheureusement trop tard, que nous sommes êtres humains et que nous commettions des failles ma petite. Et moi: écoutez à

ma mère! Pourquoi ?, elle disait: non, je vais mourir et je ne serais pas avec vous pour votre anniversaire, et je lui disais : ne parlez pas des bêtises. Mais cette idée s'était bien installée dans sa tête et bien évidemment ça c'est arrivé. C'est pour ça que, quand mon anniversaire est proche, je me dis : oh mon dieu, qu'est-ce qui va m'arriver maintenant ?, c'est-à-dire, j'espère toujours qu'à cette époque quelque chose m'arrive, alors, je voudrais supprimer la date de mon anniversaire ou la échanger par une autre. Bon, je ne sais pas, ce sont de choses magnifiques que j'ai vécu avec ma mère et grâce auxquelles j'ai découvris, par exemple, parce qu'elle m'a dit ça, que, quand je étais dormis, elle m'embrasait et me disait : merci mon dieu pour ma fillette. C'était très beau parce que je pensais qu'elle n'avait jamais fait de choses comme ça. Et lorsque elle m'a dit ça, je l'ai regardé et lui a dit : mais, ça c'est vrai ? Oui ma petite, a dit-elle, je ne suis pas de m'exprimer comme ça, mais quand vous dormiez, je remerciais à dieu et à la vierge Marie parce que vous étiez avec moi, parce que vous avez été, êtes et serez, la meilleure fille du monde. Donc, je la regardais et elle disait : pardonnez-moi de vous avoir maltraitée, et continuait en disant, vous me détestiez parce que je vous maltraitais, n'est ce pas ? (Elle rigole) je la regardais et souriais, et moi : non, j'ai ressenti un peu de la douleur et je ne savais pas pourquoi vous me maltraitiez, ensuite, voilà que les mêmes mots que je me répétais dans ma tête quand je maltraitiez à mon enfant, elle me les a dit : Parce que vous êtes une réplique de son père, voilà ce qu'elle m'a dit, alors, je l'ai regardée et lui dit : Mais j'y suis pour rien, moi, et elle m'a dit : oui, ses gestes, sa manière d'être, sa manière de se comporter, parce que vous êtes, comment est-ce qu'elle m'a dit ?, vous êtes possessive telle que lui, alors, mais j'y suis pour rien, disais-je, et elle m'a dit : la même question je me pose ici et maintenant, vous n'avez rien à voir, j'étais équivoquée et pour ça je vous demande pardon. Ainsi, depuis que j'ai mon enfant, il y a quelques jours je parlais avec lui, et je le regardais et il est en train de m'embraser en même temps qui me disait : il est vrai que je vous adore mama, ehh, mais vous êtes si compliquée, à ce moment-là j'ai rappelé à Gloria Nancy en disant ces mots, alors, je le regardais et j'ai commencé à pleurer ensuite je l'ai embrasé alors que il me disait : Pleurez-vous pourquoi ? Et moi ; parce que je vous aime et parce que je me suis équivoquée, pardonne-moi : il m'a dit : il n'y a rien à pardonner, je suis aussi très coquin et je fais des choses pour lesquels vous devez me punir. Je lui ai dit : non, n'existe pas rien qui justifie le fait de maltraiter à un enfant. C'est là que j'ai rappelé ce qui ma mère me disait : parce que vous semblez son père. C'était claire, j'ai maltraité à mon enfant parce qu'il était aussi très similaire à son père : les yeux, sa manière d'être. Mais ma mère m'a demandé de la pardonner, c'est ainsi que je me suis rendu compte de la nécessité de changer. Ma sœur et moi, nous étions très éloignées, très éloignées, ça parce que je déteste les personnes hypocrites. C'est-à-dire, je n'avais jamais pu tolérer son attitude, mais à ces jours où elle est tout seule et maladie, nous avons commencé à nous rencontrer, à devenir plus unies. Ça aussi parce que l'enfant l'adore. Alors, je vois que chez moi il y a des repas mais pas chez elle. Lorsque je l'ai visité, elle me

disait : mon mari n'est pas là, vous pouvez y rester. J'ai commencé ainsi à réfléchir : elle est ma sœur, il aurait un jour où elle va changer son attitude. Et ça y est, on avance.

Ch : Ça marche.

M : Oui, ça marche bien.

Ch: C'est une histoire très intéressante, on a pu beaucoup approfondir aujourd'hui. Merci beaucoup.

Annexe 2 : LA FAMILLE PEREZ

Premier entretien

Cet entretien s'est déroulé à la maison de la famille Perez. **Chercheur (Ch) :** L'objectif dans cet entretien est celle de parler de votre famille, de ceux qui en font partie, de son histoire et tout ça que vous arrive à la tête.

Luisa (L) : Migue, avez-vous envie tout à l'heure de dire quoi ?
Miguel (Mi) : Je ne sais pas.
Ch : Vous pouvez dire ce qui vous voulez.
L : Allez-y
Mi : Je ne sais pas.
Ch : On peut parler un peu de l'histoire de vos parents, qui est né avant par exemple.
Mi : (Il rigole) Mon père est né avant, ma mère est née deux ans après, je crois. Ils se sont connus dans le lycée, c'est ça ?
L : Oui.
Mi : C'est là qu'ils sont devenus des petits amis mais le père de ma mère n'était pas d'accord avec ça.
Ch : Et alors ?
Mi : A l'âge de 17 ans, Monica est née, c'est ça mama?
L : Oui.
Mi : Ensuite, c'est Paula qui est née et ensuite moi (Il rigole).
Ch : Est-ce que Luisa ou Monica ont quelque chose à ajouter?
L : Monica, qu'est-ce que vous allez dire?
Monica (Mo) : Je ne sais pas (Elle rigole).
Ch : On peut parler aussi des personnes qui font partie de la famille, des grands-parents, des tentes et des oncles, des cousins.
Mi : Des amis (Il rigole)
L : Mais, il nous demande que d'autres personnes en plus des parents et des frères nous avons en tant que famille.
Mo : Personne, qui d'autre ?
L : Les oncles, les grands-parents, les cousins…
Mo : L'oncle, la grand-mère.
Mi : Nos cousins.
Ch : Est-ce qu'ils sont beaucoup ?
Mo : Oui, tout-à-fait.
L : Du côté de leur père, vous avez la grand-mère, votre grand-père est cependant déjà décédé. Vous avec aussi là trois oncles.

Mo : Quatre avec George.

L : C'est vrai, c'est un frère de votre père mais il n'est que l'enfant de la mère de votre père.

Ch : Un enfant mais juste de la mère.

L : Oui, alors, du côté du papa, ils sont trois femmes et quatre hommes. Ils ont tous des enfants.

Mi : Pas tous.

Mo : Ouis, tous.

M : Et Fabian?

L : Sauf l'oncle Fabian, il est d'ailleurs un homme très éduqué et très intelligent. De mon côté, j'ai trois sœurs, il y a deux qui ne sont que filles de mon père. Elles habitent à Medellin avec leurs familles respectives. Nous sommes, à vrai dire, très éloignées. Cela parce que, comme je vous dis, elles sont des filles qui sont nées hors du mariage. Lorsque mon père s'est marié avec ma mère, il avait déjà une fille, Carla. Il s'est ensuite marié et de cette relation celle qui est née c'est Perla. Puis, il s'est marié avec ma mère. En plus de moi, ils avaient un autre enfant, c'est mon frère qui est mort il y a un.

Mo : Il y a deux ans.

Ch : C'était le cadet ?

L : Oui, il avait 25 ans, c'était le petit enfant, mm, mais là j'ai ma petite sœur qui a deux enfants.

Mo : Mais il y a un de ces enfants qui est mort.

Ch : C'est ça?

L : Oui, ça fait beaucoup du temps. Mais il y a d'autres cousins. Il y a une cousine qui a le même âge que Monica. Il y a un autre qui a 14 ans. Il y a un autre qui a 9 ans et une fillette qui a 6 ans.

Ch : Voilà donc votre famille. Et comment vous pouvez décrire vos relations avec elle?

L : Très bonnes. Moi par exemple, j'ai une bonne relation avec ma sœur Cristina, nous avons l'habitude d'aller tous les jours chez elle.

Ch : D'accord. Et les rapports entre vous, comme ça va?

L : Comment ça marche là, les enfants?

Mo : Normal.

L : Oui, on peut le dire comme ça. Il y a comme même des difficultés, surtout à ces jours à cause de ce que ces ados sont en train de vivre. Qu'est-ce que je pourrais dire d'eux ? Monica est très dédiée à tout ce qui elle fait dans la vie, elle a quelques difficultés au lycée mais elle a comme même beaucoup des capacités.

Ch : C'est toi celle qui aime la peinture ?

Mo : Nous le deux.

L : Migue aime beaucoup jouer la guitare.

Ch : Et tu préfères quel type de musique ?

Mi : Des ballades.

Ch : Et est-ce que d'où vient l'amour à la musique ?

L : De leur père, c'est lui qui jouet la guitare, de même que leur oncle.

Ch : Et entre vous, comment ça marche?

L : Ça va. Parfois on ressent de la rage à cause d'eux, mais ça marche, je les aime beaucoup. Il y a parfois des difficultés par leurs comportements, ils ne sont pas capables de suivre les règles.

Ch : Est-ce que vous êtes d'accord, les enfants?

Mi : (Il rigole) Ça va.

Mo : Ça va.

Ch : Est-ce qu'il a des situations difficiles que vous en tant que famille ont dû d'affronter?

L : La problématique principale chez nous c'est, disons, à cause de mon travail, je reste pendant toute la journée en dehors, et le père travaille aussi mais il ne doit remplir des horaires, c'est pour cela qu'il a la possibilité de regarder ce que les enfants font : s'ils sont déjà arrivés ou pas, à quelle heure ça, c'est-à-dire, il peut les surveiller. Voilà donc le problème, il est toujours au-dessus d'eux pour voir s'ils ont fait ou s'ils n'ont pas fait les devoirs. C'est lui qui leurs rappelle à l'ordre, et c'est pour ça la problématique, parce qu'il est vraiment fort, il est autoritaire alors que je suis assez souple. Cela parce que je rappelle mon adolescence, j'ai été un ados et à cette époque mon père était autoritaire aussi. Fréquemment, mon père ne me permettait pas de faire n'importe quoi, par exemple, j'avais envie d'aller à la bibliothèque pour lire, j'adorais lire à l'époque de ma jeunesse mais mon père ne le permettait pas bien que c'était quelque chose du bon. Je pensais donc à la raison pour laquelle mon père était comme ça. Ensuite je me reprochais parce que je ne rentrais pas bientôt à la maison car j'étais occupée par d'autres choses, par exemple, en lisant ou en bavardant avec une amie. Je ne rien faisais mais mon père s'énervait et m'accusait. Je comprends que, en tant que parent, on fait ça pour protéger aux enfants, je comprends ça lorsque je suis devenue une mère. Alors, de ce point de vue, je suis parfois souple avec eux. Monica me dit qu'elle a envie d'aller à n'importe où et je faite confiance en lui, alors, je suis pour faire confiance en eux. Je leurs dis que l'on doit se protéger à lui-même. C'est pour ça que Monica me dit : arrêt mama, on a déjà compris. A leurs yeux je suis une mère insupportable mais je fais ce qui une mère doit faire.

Mi : Elle est insupportable (Elle rigole).

L : (Elle rigole aussi) Carlos affirme que je suis une mère très souple, permissive, mais je ne crois pas ça. Pour moi, il s'agit de la confiance que les enfants peuvent ou pas valoriser. Il faut donc leurs permettre devenir libres car ils doivent par eux-mêmes apprendre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Ils doivent apprendre que les normes existent. Alors, lorsqu'ils sortent, je leurs demande de me dire où ils vont aller et avec qui. Mais ils n'ont pas fait ça, ça c'est le problème.

Ch : Et concernant vos amitiés, est-ce que vous en avez beaucoup ? Est-ce qu'il y a d'autres personnes qui vous aident dans la vie ?

L : Non. Mais lorsqu'on traverse de situations compliquées, on trouve de l'aide avec les collègues du travail. Et du côté de ma famille, c'est surtout ma sœur.

Ch : Il y a donc une situation difficile qui comprend ses enfants. Est-ce que vous été traversée d'autres situations difficiles dans la vie, les morts des plus proches par exemple ?

L : Oui, ma mère qui est morte lorsque j'avais treize ans. Ensuite, c'est mon père qui est mort, ça fait, peut-être, quatre ans.

Mi : Oui, quatre ans.

L : Ça fait quatre ans et deux ans de la mort de mon petit frère, cette morte a été tellement difficile pour nous. Il est mort à cause d'une négligence des médecins. Alors, ça a été très dur parce que personne n'espérait pas ça. A mon avis, c'est très dur d'affronter ce qui arrive de manière intempestive. C'est dur donc parce qu'il s'agissait d'une personne qui n'avait pas aucun type de maladie et qui est morte parce qu'une autre personne n'a pas fait ce qui est nécessaire pour l'aider. Je ne pourrais pas surmonter le fait de sa morte.

Ch : Et Monica et Miguel, comment vous avez vécu ce moment ?

Mi : (Il respire).

Mo : Mm… qu'est-ce que je pourrais vous dire ? De mon grand-père maternel, rien parce que, c'est-à-dire, il était une personne très adulte (Elle rigole). Et de mon oncle, mm, je ne sais pas.

Ch : Et la famille, qu'est-ce qu'elle a fait pour affronter ces situations ?

Mo : Je ne sais pas.

L : Nous prions ensemble, en plus cela, on a été très bien accompagné par exemple dans les funérailles. Nous nous sommes réunis pour prier. Nous avons engagé un avocat pour porter plainte à l'hôpital, la police, beaucoup d'autres qui sont responsables de la morte de mon frère.

Ch: Quel sont vos vertus en tant que famille pour affronter ces types de situations ou d'autres similaire ?

L : Des vertus ? Je ne sais pas. Ma vertu par exemple c'est la capacité d'écouter, j'écoute toujours ce qui ils dissent. Par contre, je me rends compte qui ce qui nous manque c'est de la communication. En tant que famille, il faut améliorer la communication. De ma part, je dois apprendre à pardonner.

Ch : Qu'est-ce que vous dites, les enfants?

L : Allez-y les enfants, qu'est-ce que vous en pensez ?

Mo : Je ne sais pas, par rapport à la communication, mm, oui, peut-être. Par rapport au pardon, je ne sais pas. Moi par exemple, j'ai beaucoup des disputes avec ma sœur, ça c'est depuis toujours.

Ch : Vous avez presque le même âge.

Mo : Oui.

Ch : Et ça c'est depuis toujours.

Mo : C'est ça.

L : Elles se comportent comme des petites fillettes, elles se battent et dans cinq minutes elles commencent bavarder de tout et de rien.

Mo : Il faut une bonne relation comme même parce qu'elle est l'unique personne qui me tresse les cheveux.

Ch : Et par rapport à Paula, qu'est-ce qui se passé avec elle ?

Mi : Sa situation ?

Ch : Pourquoi elle est dans une famille de substitution?

L : Oui. En fait, elle était déjà restée en 2008 quelques mois dans une autre famille de substitution. Ça parce que elle a commencé à voler à son père. Elle a volé jusqu'à 100 mil pesos. Ensuite elle a commencé à voler des choses de son père. Elle faisait ça avec la complicité de ses frères.

Mo : Complicité ?

L : Mais oui, vous rien disiez de ces vols. Alors, c'est pour ça qu'elle est restée pendant six mois dans une famille de substitution. Ensuite, elle est rentrée, elle avait beaucoup changé. La problématique actuelle c'est, Monica, votre anniversaire a été quand ? Deux mil quoi ?

Mo : 2012

L : En 2012 Paula est devenue la petite amie d'un garçon qui était déjà ami de Migue. A mon avis, cette relation n'a pas été bénéfique à Paula. Pourquoi ? Parce que depuis qu'ils sont devenus des petits amis, Paula a commencé à ne pas aller au lycée. En plus de cela, les gens disaient que ce garçon était drogué. Franchement, je ne sais pas. Voici donc pourquoi le conflit avec Paula, nous n'acceptions pas cette relation. Elle restait toujours avec lui et c'est pour ça que les résultats académiques ont commencé à diminuer. Elle a aussi commencé à ne pas suivre les règles de notre famille. Mais, le fait par lequel le conflit s'est déclenché, c'est un jour où un professeur du lycée m'a téléphoné pour me dire que Paula n'y était pas allée. Je devais rester au bureau, donc, je me suis communiqué avec Carlos pour lui demander de chercher Paula. Alors, il est allé au stade mais ils n'y étaient pas, ensuite, il a fait un tour dans la ville, mais il n'a pas les vu. A 16 heures, il s'est placé sur la route qu'elle suivait tous les jours pour arriver à la maison. Elle venait avec ce garçon, c'est un garçon qui a 21 ans. Alors, Carlos a demandé à Paula, est-ce que vous venez d'où ? Du lycée a dit-elle. Vous êtes une menteuse, votre professeur nous a téléphoné pour nous dire que vous n'étiez pas allée au lycée. Elle a dit donc, mais quoi, est-ce que les pros du lycée ont quelque chose contre moi ? Entre temps, ce garçon rigolait, ce qui a énervé à Carlos. C'est là qui Carlos a frappé à ce garçon, mais Paula a essayé d'arrêter à son père. A ce moment-là, Carlos a dit à Paula : si vous pensez que vous pouvez faire n'importe quoi, vous pouvez rester avec lui. C'est le même jour où Paula est passée à la maison pour ses choses. Et Migue s'en est allé aussi.

M : Oui, parce qu'il a fait ça.

L : Parce que leur père a ressenti de la rage, parce qu'il, en tant que père, il a besoin de vous protéger (Miguel abandonne la sale). Migue donc a ressenti aussi de la rage et a décidé partir avec sa sœur. Tout ça s'est passé le 13 ou 15 mars. Le 19 mars, ou le même jour, à 17 heures, le père du petit ami de Paula est venu chez nous. Alors, il nous a demandé qu'est-ce qui s'est passé. Je lui ai dit, oui monsieur. Alors, il a dit, je ne vais pas

laisser passer ce qui vous avez fait à mon enfant, vous allez payer. Je lui ai répondu, vous pourriez faire ce qui vous voulez, on fait n'importe quoi pour les enfants. Nous n'avons plus parlé. Alors je suis sorti avec Monica pour aller à la police pour porter plainte. Le 19 mars on a reçu une notification de la police où le père de ce garçon disait que mes enfants étaient maltraités, d'ailleurs, voilà la raison pour laquelle ils ne veulent pas retourner. Dans ce papier, il disait aussi qu'il avait essayé de parler avec nous de nos enfants mais qu'il avait retrouvé de ma part une attitude hostile. Alors, rien n'est passé jusqu'á madame l'avocat de l'ICBF a appelé aux enfants. L'avocat a parlé avec eux mais ils ne voulaient pas retourner. C'est pour ça que le jour suivant l'ICBF l'a placée dans une famille de substitution. La mère de cette nouvelle famille disait que Paula était une bonne fillette, que ses comportements étaient très bons. J'ai parlé avec elle il y a quelques jours. Elle est tranquille. Elle m'a exprimé son désir de retourner mais dans la condition de continuer sa relation avec son petit ami. Elle a, me semble-t-il, une forte dépendance de ce garçon. A vrai dire, on a jamais rejeté sa relation, elle peut rester avec lui mais dans la condition de respecter les règles. Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ? Par rapport aux maltraites, mm, j'ai demandé à l'avocat commencer un processus basé sur le modèle solidaire. Et pour ça, Carlos, Monica et moi ont participé.

Mo : Moi ?

L : C'est le jour que nous nous sommes réunis avec une psychologue et un travailleur social de l'ICBF.

Mo : Oui, oui, mais je n'ai pas été invité.

L : Mais vous y êtes allée.

M : Oui, j'en avais envie de participer.

L : L'activité avait surtout pensée pour sa sœur et son frère.

Ch : Qu'est-ce qui se passé après ce processus?

L : Après ça, Paula a continué dans la relation avec son petit ami. Elle n'a pas assumé aucun compromis. La difficulté concernait aussi l'autre famille, ces personnes n'ont pas aidé car les enfants ont été reçues chez cette famille.

Ch : Comment vous pouvez donc expliquer ce qui s'est passé ?

L : A mon avis, la cause principale serait la sortie de secours qui Paula a pris à cause de notre position face sa relation.

Ch : Monica, qu'est-ce que tu en penses ?

Mo : Je suis d'accord avec ma mère.

Ch : La sortie de secours, qu'est-ce que ça veut dire?

L : Oui, une sortie de secours. En plus, il est ce qui son père le a dit lorsqu'elle a voulu protéger ce garçon. Il lui a dit : si vous voulez rester avec ce garçon, vous pouvez s'en aller. Alors, qu'est-ce qu'elle a pu penser : mon père m'a jeté du foyer. C'est ça.

Ch : Est-ce que dans votre famille vous avez eu des situations similaires ?

L : Peut-être, ce qui s'est passé aux sœurs de Carlos.

Ch : Pour terminer, je veux vous poser quelques questions très petites. Par exemple, si je vous dis le mot père, qu'est-ce qu'elle signifie pour vous ?

Mo : C'est un support, c'est l'amour aussi.

L : A mon avis, il s'agit d'une personne, Le papa ? Le papa est une personne que nous protège, qui nous oriente.

Ch : Et le mot loi vous dit quoi ?

L : La loi ? C'est une norme, une règle, mm…

Ch : Est-ce qu'à votre tête arrive n'importe quelle image lorsque vous écoutez ce mot ?

Mo : Je ne sais pas, des instructions.

Ch : Et le mot autorité ?

Mo : Ça serait une modèle, ce qui l'on doit suivre.

L : L'autorité c'est comme une règle, c'est une figure représentative.

Ch : Et compte tenu ce qui vous êtes en train de dire, qui est la personne qui représente l'autorité et la loi chez vous ?

L : Monica, comment nous assumons là la loi et l'autorité ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Comment on assume là la loi et l'autorité ? A mon avis, je suis très souple, cela à cause de mon histoire, parce que je ne voudrais pas que cette histoire se répète. Par la même, parce que mon père était aussi très exigeant, très autoritaire. Alors, ça c'est bien aussi en quelque sorte, mais sans excès. Mais là, l'autorité concerne les règles, les normes à suivre pour la famille.

Ch : Monica, qu'est-ce qui vous en pensez ?

M : Alors, à mon avis, les normes sont les normes, c'est ça? Celles qui sont déjà établis dans la famille. Et l'autorité serait, mm, c'est l'autorité que possède chaque un, ou ce que l'on pense sur les règles et comme ça.

Ch : C'est-à-dire, chaque un a son autorité ?

Mo : Oui, on la possède en quelque sorte. Par exemple, l'autorité de mama ou de papa pourrait être permissive ou de faire suivre les normes. Après ça, on voit comment on l'assume. Moi, en tant que l'ainé, il faut protéger mes frères. Ça c'est exercer l'autorité en quelque sorte. C'est ça.

Ch : Est-ce que chaque un dans une famille c'est un représentant de l'autorité ? Cela veut dire que l'autorité est nécessaire dans une famille ? A quoi bon?

Mo : En principe, oui, parce que s'il n'y a pas une personne qui s'occupe de faire valoir les normes, on tomberait dans le désordre.

Ch : On pourrait parler aussi d'autoritarisme, quelle est la différence entre l'autorité et l'autoritarisme ?

Mo : Je ne sais pas.

Ch : On peut penser un exemple, comment on peut identifier une personne autoritaire?

Mo : Mm, par son caractère ou par son style pour diriger aux autres.

Ch : Le style pour diriger d'une personne autoritaire serait comment ?

Mo : Disons que nous sommes dans un groupe, alors, nous avons besoin de faire n'importe quel truc, cette personne va s'occuper de diriger aux autres personnes, voilà donc l'autorité pour diriger.

Ch: Ok, merci beaucoup, comment ça s'est passé ?

L : Bien, bien

Mo : Normal

Ch : D'accord, c'est tout pour l'instant. Merci beaucoup.

Deuxième entretien (réalisation de l'arbre généalogique)

Cet entretien s'est réalisé dans une salle des installations de L'ICBF (Centre zonal nord, Salamina, Caldas).

Chercheur: Aujourd'hui on va réaliser l'arbre généalogique de votre famille. Pour cela, vous pouvez le faire vous ensemble, vous pouvez utiliser votre imagination, c'est-à-dire, vous êtes libres pour le faire comme vous voulez. Est-ce que vous savez qu'est-ce qu'un arbre généalogique ?

Monica : Ça consiste, je crois, à donner un ordre à la famille à partir de ses origines jusqu'à ces qui la constituent à ce moment.

Ch: C'est ça.

Mo : Qu'est-ce que je vais faire donc. Ça c'est comme ça. De ce côté-là, la famille de mon père, c'est ça ? Et de cette autre côté, la famille de ma mère. Alors, chez mon père, on retrouve ma grand-mère, c'est ça ? Ici ? D'accord. Chez ma mère, c'est ma grand-mère aussi, celle qui est handicapée.

Ch : Handicapée?

Miguel : (Il rigole)

Mo : Oui… trois, quatre, sept, sept enfants.

Ch : Sept?

Carlos : (Il rigole).

Mo : Sept enfants ? Là c'est Gustavo tout seul.

Ch : Qui est Gustavo?

Mo : C'est l'enfant de ma grand-mère.

Luisa : Il faut les prénoms.

Mo : Je vais faire d'abord les places. Sous de Gustavo se trouve l'oncle Chepe, mama… Je vais faire mon grand-père là.

L : Celui-là c'est qui?

Mo : C'est Diana.

L : Et l'a, c'est qui ?

Mo : Chepe, vous, Diana…

M : Et mono quoi ?

Mo : Moron ?
M : Mono.
Mo : Mais Mono n'est pas frère de mon père.
L : Il est décédé. Et Chepe ?
C : Il manque un autre ici.
Mo : Qui ?
C : La mère de…
Mo : Oui, on peut la mettre là.
L : Alors, là c'est Chepe, María et moi, qui d'autre ?
Mo : Et ceux-ci sont les enfants de…
C : Celui-ci c'est qui ?
Mo : Et ici c'est… alors, c'est comme ça : celui-ci c'est l'oncle Alberto qui a un enfant qui s'appelle Oscar, celui-ci c'est l'oncle Michael et là c'est mon grand-père. Celle-ci c'est ma grand-mère et là c'est la tante Lucia qui a deux enfants qui sont très inquiètes. Et là c'est la tante Sofia qui a deux enfants qui sont très inquiètes aussi. Ici c'est Flor qui a un seul enfant.
C : Et Robert? Et vos arrière-grands-parents ?
Mo : Je n'ai pas les connus.
C : Et là…
L : Mais l'idée est celle de dessiner ceux qui sont vivants.
C : Mais celui-ci c'est mon grand-père.
L : Ah oui.
Mo : Oui, les grands-parents, ils ont eu deux…
C : Et qui d'autre?
Mo : Est-ce qu'il y a d'autres ? Attendez, attendez.
C : Mais ceux-là, qui est celui-ci ?
Mo : C'est mamie.
C : Et celui-ci?
Mo : C'est papy.
C : Ça va. De la famille de mamie il y a ces deux-là dont celui-ci c'est leur enfant. Ces deux ici dont l'enfant est celui-ci. Il manque quelque un là.
Mo : Ah oui. J'ai fait ces deux ensemble… alors, je vais effacer parce qu'ils ne sont pas des frères. On va continuer avec les autres oncles.
L : George et Diana.
Mo : Je ne connais pas Diana. J'ai placé à George là avec ses deux… Attendez, j'avais dessiné sept, c'est bien comme ça ?
L : Apparemment, oui.
Mo : C'est beaucoup de personnes.
L : C'est qui là ?

Mo : C'est la tante, mm, no, c'est Alberto. Regardons encore une fois. Les parents de mamie, les parents de papy, mamie et papy qui ont eu plusieurs enfants dont ils ont leurs propres enfants. Qui d'autre ?

C : Celui-ci?

Mo : Mamie

C : Et celui-ci ?

Mo : Le père du papy.

C : Celui-ci ?

Mo : Celui qui est décédé.

C : Il ne peut pas être Mono, il serait ici.

Mo : Pourquoi ?

C : Parce que celle-ci c'est sa grand-mère alors que celle-ci c'est son arrière-grand-mère.

Mo : Alors, ceux-là sont les enfants de ceux-ci. Ceux-ci sont les enfants de ma cousine et nous sommes là. C'est facile, comment s'appellent les parents du papy ?

C : Je ne rappelle pas leurs prénoms.

L : Il faut du moins les grands-parents maternels et paternels.

Mo : La grand-mère s'appelait Libia.

L : Elle s'appelle Libia, elle est vivante

Mo : Celle-ci c'est Perla.

Ch : Et là, c'est qui ?

Mo : La mère de ma mama.

Ch : C'est où Mono ?

Mo : Je n'ai pas le fait.

L : Il est déjà mort comme même.

Mo : Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

L : Mais celui-ci c'est un homme ?

Mo : Quoi ?

L : Celui-ci n'était pas un homme ?

Mo : C'est mamie.

L : Vous avez écrit : papa-mamie et mama-mamie.

Mo : Oui, oui.

Ch : Est-ce que vos familles sont originaires de cette région ?

C : Ma famille, oui.

L : Ma famille aussi, notamment du côté de ma mère. La famille de mon père vient de Medellin. **Mo :** Là c'est la mama.

Ch : Ceux-là sont les grands-parents de Carlos, c'est ça?

C : Oui, ils sont mes grands-parents.

Ch : Ils sont déjà morts ?

C : Oui, je ne suis arrivé à connaitre qu'à mes grands-parents paternels. Je n'ai pas peux connaitre aux parents de ma mère.

Ch : Et ceux-ci sont les grands-parents de Luisa ?

C : Celui-ci c'est le papa et là c'est la arrière-grand-mère, c'est ça ?

L : La mamie.

C : Ah oui, c'est mamie

Ch : Luisa, tu es la fille l'ainé de ta famille ?

L : Non. Ma sœur. Nous sommes : ma sœur, moi et mon frère qui est déjà décédé.

Ch : Carlos, quelle est ta place dans ton fratrie ?

C : La dernière, je crois (Il rigole).

Ch : Du le plus adulte jusqu'à le plus petit.

C : Moi, je suis le troisième. Ah non, je suis le quatrième. Nous sommes en total huit enfants avec Diana.

L : Diana n'est qu'une fille du père de Carlos.

Mo : Je ne la connais pas… Montrez-moi une photo de Melvia la mamie, je l'ai fait très semblable.

Carlos, Luisa et Miguel : (Ils rigolent)

Mo : Ok, ça marche très bien.

C : Là vous pouvez placer les autres tantes, regardez ces potos sur le portable.

Mo : Ok. Là c'est Migue, qui très semblable à ma mère. Et là c'est moi. Toute la famille est déjà là.

Ch : Toute ?

Mo : Oui.

Ch : D'accord, on a là une représentation de votre famille.

L : C'est la famille Perez.

Ch : Comment vous avez trouvé cet exercice ?

L : C'est bien parce que l'on pense que notre famille est très petite mais ce n'est pas comme ça.

Ch : Qu'est-ce que le plus compliqué à faire au moment de faire la représentation de votre famille?

Mo : Essayer d'inclure à tous.

C : Il y a beaucoup qui ne sont pas là : des cousins par exemple.

Mo : Les dessins.

Ch : Mais tu avais une idée claire de ce qui tu as fait. Est-ce que tu connaissais ces personnes?

Mo : Sauf celle-ci et ces quatre-là ni celui qui s'appelle Mono.

Ch : Ok, c'est tout. Merci pour cette représentation de l'arbre généalogique de votre famille.

Troisième entretien

Ces entretiens se sont déroulés dans un bureau de l'CBF à Salamina.

Carlos

Chercheur : Alors, vous êtes né à Salamina, mais le nom de votre mère, est-ce qu'il vient d'où ?

Carlos : Jacomajoy ? C'est un nom de la région du Putumayo.

Ch : Est-ce qu'il est un propre d'une communauté indigène ?

C : Oui, ma mère est indigène.

Ch : Mais elle est venue à Salamina depuis qu'elle été très petite ? C'est ça ? Quelle est son histoire?

C: L'histoire de ma mère, du moins ce qui je connais, renvoi à l'époque de La Violence en Colombie. A cette époque-là elle était très petite. C'est l'époque où les libéraux et les conservateurs se battaient dans une longe guerre. Dans la région où ma mère habitait s'est déclenchée donc une guerre très forte. Les libéraux et les conservateurs allaient à tous les maisons pour assassiner aux gens du parti politique contraire.

Ch : Cela veut dire que la violence en Colombie n'est pas uniquement celle de nos jours.

C : Ce n'est pas nouveau, c'est du moins ce que ma mère nous raconte. Elle dit qu'elle, qu'eux, qu'ils habitent spécifiquement, je crois, à Sibundoy, Sibundoy dans la région du Putumayo, dans la campagne ; donc, apparemment, mm, une fois, lorsque elle était très petite, au cours d'une campagne électorale, ehh, pendant une nuit, ces hommes ont pris ses parents et les ont assassinés, ils les ont égorgés, en vue de cela, il était normal d'égorger les personnes

Ch : Est-ce qu'elle a vécue tout ça ?

C : Oui, c'est ça. Elle a dû s'en fuir. Elle s'est cachée dans la forêt alors que sa famille était assassinée.

Ch : Elle a été donc l'unique survivante ?

C : Oui. Nous avons d'ailleurs cherché d'autres personnes avec ce même nom, mais nous avons rien retrouvé. En fait, ma mère a été adoptée par une famille, celle de mon père. C'est comme ça que l'histoire de mon père et ma mère commence. Alors, elle a été adoptée par un homme qui s'appelait Rigoberto Carrillo, il était un cousin au deuxième degré de consanguinité, et une femme qui s'appelait Josefa. Ils adoptent ma mère lorsqu'elle avait 5 o 6 ans, ensuite ils lui donnent de l'éducation. Alors, mon père, par les choses de la vie, est venu chez monsieur Rigoberto, qui était son cousin en quelque sorte. C'est là qu'il a connu à ma mère. Voilà donc l'histoire de ma mère et la raison pour laquelle nous ne connaissons pas personne de notre famille.

Ch : Mais votre père est né à Salamina.

C : Oui.

Ch : Monsieur Alirio Perez.

C : Oui

Ch : La fratrie est conformée par huit personnes.

C : Oui, c'est ça.

Ch : Quatre hommes et quatre femmes.

C : Oui, mais compte tenu uniquement le mariage de mon père et ma mère parce que mon père a été marié avant d'où Diana et Geroge sont les enfants.

Ch : D'accord. En revenant à l'histoire de votre mère, est-ce qu'elle garde une tradition ou une pratique propre de son héritage indigène ?

C : Pas beaucoup. Peut-être sa religiosité. Elle a par exemple un rêve, et elle me dit, j'ai un rêve qui mi dit que quelque chose va arriver. Elle a donc une sorte de capacité pour ça. Mais c'est tout.

Ch : C'est une sorte d'intuition.

C : Exactement. Elle croit beaucoup en ces rêves.

Ch : Ok. Et à quel âge elle a formé la famille avec votre père ?

C : Aujourd'hui, ma mère a 72 ans, ça a fait lorsqu'elle avait peut-être, 30 ans.

Ch : Elle a formé sa famille depuis qu'elle avait 30 ans.

C : Depuis ça.

Ch : Quel âge a-t-il son père ? Il est vivant ?

C : Il est décédé à l'âge 65 ans.

Ch : D'accord. Comment a été la relation avec votre mère ?

C : Excellente, ma mère est, ne-c'est pas par le fait d'être ma mère, mais je dis : elle est comme un, comme un ange parce que, sans ma mère, je ne sais pas que je pourrais faire dans la vie (Il pleure).

Ch : Votre mère et vous, étiez-vous très proches ?

C : Beaucoup.

Ch : Est-ce que vous avez un souvenir spécifique de votre enfance ?

C : Tous, je crois (Il pleure), oui…

Ch : Elle est très importante dans sa vie.

C : Oui (Il pleure)…

Ch : Il y a un souvenir spécifique qui arrive à votre tête ?

C : Oui, beaucoup. Mais principalement (Il pleure), désolé…

Ch : Ne vous inquiétez pas.

C : Alors, essentiellement, ce qui s'est passé c'est que ma mère a été assez battue par, alors, je ne sais pas comment dire, pour le fait d'être ce qu'elle est parce que ma mère a des racines précisément indigènes, et, en effet, nous en avons aussi ; cela a été comme, comme une situation pour laquelle nous avons été marginalisés.

Ch : Vous avez aussi ressenti ça ?

C : Parfois nous-mêmes, par exemple à l'école, étions marginalisés à cause de cela, parce que nous étions les indigènes, et, et cela me touche parce que ma mère a vécu des situations assez dures avec différentes personnes voire avec certains membres de la famille.

Ch : Et dans votre propre famille ?

C : Oui. Mais ça n'importe pas maintenant car on est déjà une personne adulte. On apprend à se défendre et à travailler, on apprend à, à vivre et à progresser et à devenir une personne indépendante, à ne dépendre de personne ; et alors, cela a fait que, que la situation change pour nous et pour la famille, mais il certain que pour nous cela a été compliqué, parce que

les personnes disent : regarde, c'est les indigènes, les 'mêmes', ceux je ne sais quoi, cette sorcière, et alors, c'est-à-dire, ils parlent toujours sur nous d'une manière méprisante, d'une manière que, je ne sais pas, je ne l'accepte pas parce que moi, je suis très fier de ma mère.

Ch : Elle a été donc une femme combative dans la vie.

C : Oui, et c'est pour ça que plusieurs fois je ressentais de l'impuissance parce que je ne pouvais pas faire rien par rapport aux situations qu'elle traversait. On se souvient ainsi de ces choses avec tristesse. Les gens, les gens si ont envie d'être cruels, ils en arrivent, c'est la vérité, c'est ça.

Ch : Et avec votre père. Comment ça s'est passé ?

C : Avec lui la relation a été très bonne, très bonne. J'aimerais que mon père soit vivant pour partager avec lui beaucoup de choses. Je faisais d'ailleurs beaucoup de choses avec lui car il m'amenait à tous les endroits où il travaillait. Il m'expliquait tout ce qu'il faisait. Lui, mon père (Il rigole), mon père faisait n'importe quoi, il était un fou, il reparait n'importe quel artefact, il peignait, il faisait des trucs par rapports à l'électricité, la réfrigération, la construction aussi ; il faisait, il se consacrait à faire différentes choses. En fait, moi par exemple, en réfléchissant à ce point-là, en ce qui concerne l'électricité, j'en ai de la connaissance, n'est ce pas ? Et cela c'est grâce à mon père car il était un homme empirique, mais, mais il était un homme inquiet, c'est pourquoi il avait besoin de tout saisir pour le désarmer et l'armer ensuite. Mon père était comme ça, alors, je suis aussi comme ça, j'ai hérité quelque chose de lui, c'est ça qui m'a conduit à, à acquérir certains savoirs sur plusieurs choses.

Ch : Ce que vous êtes capable de faire c'est en conséquence grâce à lui.

C : C'est ça. J'aimerais partager avec lui ce qui j'ai appris, parce que je suis devenu ce qui il a voulu devenir.

Ch : Et pour entrer dans votre histoire, est-ce que vous avez fait vos études dans l'école primaire ici à Salamina ?

C : Non parce que nous habitions dans une petite ferme où nous avons grandi. Nous étudions donc dans une petite école de la campagne. Pour l'école secondaire, nous nous sommes déplacés à la ville. Nous avons pu étudier grâce à ma grand-mère paternelle. Elle a été pour moi une mère en quelque sorte.

Ch : Et est-ce que vous avez étudié à quelle école ?

C : A l'école nocturne.

Ch : Est-ce que vous aimiez bien étudier ?

C : J'aime bien étudier. Je veux toujours étudier. Il est par les occupations et les responsabilités que je ne peux pas le faire. Mon projet est d'ailleurs terminer la technologie que j'ai commencé il y quelques années.

Ch : Pour quoi vous êtes arrêté ça ?

C : J'ai un accident dans une moto. J'ai dû rester chez moi pendant six mois.

Ch : Vous êtes donc si inquiet comme votre père.

C : (Il rigole) Oui. Je voudrais réaliser des études dans le domaine de la technologie mais il aura besoin de l'argent et de vêtements.

Ch : Et pour parler de votre histoire avec Luisa.

C : D'accord. J'ai connu Luisa justement à l'école nocturne.

Ch : Ça s'est passé lorsque vous aviez quel âge ?

C : On avait 16 ans.

Ch : Et qu'est-ce que vous pouvez me raconter de cette histoire ? Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

C : Ecoutez, je, toujours, à cette époque, j'étais donc une personne très, aujourd'hui encore (éclaircit sa gorge), mais, j'étais très introver, fin, j'étais très introverti ; je n'étais pas une personne capable de s'ouvrir vers autrui, je n'étais pas très sociable. Aujourd'hui, je me rappelle de cela, je rigole parce que je ne sais pas comment, si j'étais comme cela, hmm, je ne sais pas comment j'ai pu trouver une petite amie, je ne sais pas.

Ch : C'est-à-dire, vous ne parliez pas beaucoup.

C : C'est ça, c'est le même point concernant ce que je viens de dire, c'est la société, c'est à cause de la société.

Ch: C'est pour ça?

C : Alors, cela est fortement lié à cela, parce que on a, j'avais peur de parler, j'avais peur de m'exprimer, j'avais, je ne sais pas, j'étais complexé, je ne sais pas. Alors, tout ce que je pensais, mm, tout cela restait dans ma tête, je ne rien disais. Je regardais ma petite amie et je la trouvais très belle mais moi, je ne lui disais pas aucune mot… écoutez, elle par exemple avait l'intention de m'embrasser et je ne le permettais pas, je ne le permettais pas, la peur m'arrivait, je ressentais de tout.

C : Et qu'est-ce que vous avez fait pour avancer malgré votre introversion ?

C : Alors, je crois que pour cela elle a beaucoup à voir parce que, parce que moi, je ne sais pas comment elle voit cela aujourd'hui, mais je pense, je pense que je n'ai pas trouvé une petite amie, c'est mon cas, c'est Luisa qui a trouvé un petit ami. Alors, je n'ai pas trouvé une petite amie. Cela ne veut pas dire que je n'ai pas eu envie d'être son petit ami, c'est-à-dire, je n'étais pas capable de m'exprimer.

Ch : Malgré votre timidité, Luisa est devenue votre petite amie. Puis ça, à quel moment elle est devenue enceinte ?

C : Deux ans après.

Ch : Et comment vous avez reçu cette nouvelle ?

C : Cela pour moi, alors, moi, vraiment, j'étais, j'étais très content du fait de savoir que j'allais devenir papa et… mais elle n'était pas comme ça, elle, évidement, elle, c'est-à-dire, elle avait bien sûr d'autres plans, elle n'était pas si contente que moi. Franchement j'étais joyeux, j'étais content pour cela.

Ch : Nous parlons de Monica.

C : De Monica.

Ch : Quelle a été votre impressions lorsque vous voit par la première fois à sa petite fille ?

C : C'était quoi mon impression ? Hmm, j'avais l'impression d'avoir une responsabilité immense, imaginez-vous (Il rigole), et je ne savais pas. Et alors, j'ai commis un défaut très grand à ce moment-là, j'ai fait un défaut très, très grand. J'avais un travail stable, mais c'est par la peur de Luisa, la peur de son père, parce que nous avons une relation et elle était enceinte. Bref, la situation s'est rendue très compliquée, et pour mieux dire, un gros conflit. Alors, c'est par l'influence de la peur que Luisa ressentait qu'elle m'a suggéré, c'est pour ça que nous avons pris la décision de partir. C'est là que j'ai renoncé à mon travail, ah mon dieu, et ça a été la pire équivoque.

Ch : Vous avez renoncé à son travail, vous avez donc l'impression de dériver.

C : Parce que, je ne savais pas quoi faire, je n'avais pas un travail et je n'avais pas de l'argent

Ch Et pour votre famille, elle a réagi de quelle manière?

C : Ma famille? Ma famille à vrai dire m'a expulsé. Ils m'ont dit, pas ma mère, parce que j'habitais à cette époque-là chez ma grand-mère, n'est ce pas ? J'habitais chez ma grand-mère, mais elle ne m'avait rien dit, c'était mes oncles et mes tantes, ils se sont opposés à la possibilité de continuer avec mes études, ils ont été ceux qui m'ont expulsé, ils m'ont dit que j'avais ruiné ma vie.

Ch : Comment vous avez assimilé cette réaction ?

C : D'une certaine manière j'espérais cette réaction. Pourquoi ? Par le fait d'avoir déjà été rejeté ; ce n'était pas la première fois qu'ils m'ont rejeté, hmm, comme je l'avais déjà dit, nous par exemple, nous, aux yeux de la famille, nous avons été toujours les étranges de la famille. C'est pourquoi je savais que cela pouvait arriver.

Ch : Alors, vous n'aviez pas du boulot et vous habitiez déjà avec Luisa.

C : Nous avons décidé de vivre ensemble, mais comme ça, j'ai fait une bêtise, comment j'ai pu faire ça ? Je l'ai fait parce que, en principe, nous allions vivre à Cartagena chez un cousin. Là, l'idée était celle de travailler dans un supermarché. Cependant, quand je lui ai raconté mon idée d'aller avec Luisa, il m'a dit que ça ne serait pas possible. Alors je n'avais pas du boulot, ce qui est plus compliqué à Salamina.

Ch : Et après ça, qu'est qui s'est passé ?

C : A vrai dire, j'ai dû faire n'importe quoi dans la vie, même faire de la récolte des graines du café, ou tondre la pelouse. Evidemment, parce que sinon, quoi d'autre ? Il a fallu commencer comme ça : avec la récolte des graines du café et en tondant la pelouse, hmm, voire en coupant du bois, c'est-à-dire, il a fallu faire n'importe quoi afin de, comme les gens disent, pouvoir survivre.

Ch : Vous êtes en train de former votre nouvelle famille, qu'est-ce qui a signifiée pour vous, un jeune homme timide et introverti, assumer cette responsabilité ?

C : Mon père m'a appris l'importance de l'honnêteté et de la responsabilité. Pour moi, j'ai assumé depuis le principe la responsabilité de supporter une famille, je savais l'importance de travailler pour cela. Evidemment j'ai déjà une famille, mes rêves et mes projets passaient au second plan. A ce moment-là le plus important pour moi était déjà ma famille.

Ch : Une famille constituée d'abord avec Monica et un an après avec Paula.

C : C'est ça, Paula est arrivée un an après. Tout ça s'est passé dans une période du temps assez court, Monica, Paula et puis Miguel.

Ch : Comment vous avez reçu à Paula par rapport à Monica ?

C : Très dure, très dure parce que justement pour la naissance de Monica, Luisa et moi traversaient une période de crise car je ne suis pas arrivé à me stabiliser, je n'ai pas encore la manière de, c'est-à-dire, je n'avais pas un boulot défini, je n'avais pas, pour mieux dire, je n'avais pas les ressources économiques suffisantes pour offrir à ma famille un support, n'est ce pas ? Le support nécessaire. C'est pour ça que l'arrivée de Monica a été très dure. En fait, lorsque Miguel est né, le dernier qui est né, nous traversions aussi une situation très compliquée. Bref, j'ai eu quatre ou cinq ans où tout a été très compliqué pour moi.

Ch : Dans les premières années ?

C : Pendant ces premières années tout a été très difficile pour moi. Ça parce qu'à ces jours-là mon père n'était pas déjà, mon père a beaucoup changé avec moi, il n'était pas l'ami dont j'avais besoin, mm, c'est ça.

Ch : Avez-vous l'impression d'être seul dans la vie ?

C : J'ai eu l'impression d'être tout seul dans le monde, c'était comme s'écraser sur un mur, c'est comme ça. Eh, je cherchais un travail par ici et par là, mais les personnes me voyaient et rigolaient ; ils rigolaient parce que, parce que, il y a une phrase, celle qui dit : c'est mieux de faire un pacte avec le diable que tu connais, et alors, tout le monde me voyait et ne croyait pas en mes capacités.

Ch : Cela veut dire que ces premières cinq années où vous êtes traversé une crisse personnelle coïncide avec la séparation avec votre père.

C : Tout-à-fait. Franchement je ne cherchais pas de l'aide économique de sa part parce que, en fait, c'est moi qui lui avais aidé depuis longtemps. J'ai fait ça parce qu'il est tombé malade du cancer, il est mort de cancer du poumon. Depuis que j'étais très jeune, j'ai commencé en conséquence à l'aider. A l'âge de six ans, lors que j'avais six ans, j'ai dû commencer à travailler, c'est-à-dire, j'ai dit que j'ai dû parce que cela était nécessaire, n'est ce pas ? Mais je ne fais pas cela parce que mon papa m'obligeait ou parce que quelqu'un de la famille m'obligeait mais parce que je me suis aperçu de cette nécessité. C'était tellement une grande nécessité, en effet, ce que je faisais aidait mon père à supporter ses obligations économiques

Ch : Vous avez donc aidé beaucoup à votre famille.

C : Je ne suis pas avancé sur mes études, ehh, parce que j'ai décidé d'aider mon père avec les activités de la ferme, avec beaucoup de choses. Et parce que moi, moi, j'étais comment dire, je ne sais pas, disons, à mon avis j'étais, par rapport à mes frères, le plus fort. C'est ça que mon père a vu de moi, je ne sais pas, ou c'est lui qui m'a éduqué pour devenir fort. Et alors, par exemple, il l'a donné à mon frère la possibilité d'étudier, mm, pas ça avec moi.

Ch : Alors, ce qui vous demandiez de votre père n'était pas de l'aide économique mais du support émotionnel.

C : Oui, exactement parce que en tant que jeune on n'a pas la sagesse d'un adulte. C'est pour ça qu'aujourd'hui je préféré établir des amitiés avec des personnes très adultes. Ça parce que on peut apprendre des choses avec eux. Voilà ce qui j'espérais de mon père parce que j'avais besoin des conseils, d'une lumière, d'une perspective différente de la vie.

Ch : Et la crisse personnelle continuait ou qu'est qui s'est passé ?

C : Oui, ça s'est continuée mais j'insistais dans l'idée d'étudier parce qu'à vrai dire je suis très inquiet. Alors, je ne trouvais rien à faire ici à Salamina. C'est pour ça que j'ai travaillé en faisant n'importe quoi mais je n'étais pas capable par exemple pour la récolte des graines du café. C'était donc cette pression du père de Luisa, parce qu'il disait que tout le monde se consacrait à la récolte des grains du café avec succès, et c'est vrai, ça passe très bien pour tout le monde mais ce n'est pas mon cas.

Ch : Vous avez fait ça par les suggestions de votre beau-père ?

C : C'était cette pression, et celle de Luisa aussi et alors, j'avais l'impression de ne servir à rien, jamais, jamais, c'est-à-dire, je ne servais jamais à rien. Alors, j'ai pris la décision d'aller chez mon frère George qui habitait à Ibague. Là j'ai travaillé dans un atelier de mécanique. C'était l'époque où Luisa me téléphonait pour me dire que les enfants ne voulaient pas savoir rien de leur père. Je ne faisais donc que pleurer (Il pleure).

Ch : Puis ça, qu'est-ce qui s'est passé ?

C : Elle a commencé à travailler avec une madame dont le mari était un ingénieur. Il avait une fabrique de briques. Il m'a donné ainsi la possibilité de travailler. C'était un travail très lourd. Alors, j'ai laissé mon travail à Ibague pour rester avec ma famille.

Ch : Ça vous a aidé à améliorer votre situation en tant que famille ?

C : Oui, bien sûr.

Ch : Et avec les enfants aussi ?

C : Oui. Mais je ne crois pas vraiment qu'un enfant à l'âge de quatre, trois et deux ans ait la capacité de dire : je ne veux pas voir à mon père, c'est ça ? Alors, j'ai commencé à travailler et la situation économique, du moins, a amélioré. Mais notre relation était très différente parce que quelques choses nous étions arrivés. Bref, la situation de notre relation n'était pas la même, elle avait déjà changé.

Ch : Et qu'est-ce qui a changé ?

C : La relation était vraiment très détériorée. On a dû pratiquement la recommencer.

Ch : Et comment vous avez fait pour reconstituer votre relation ? Ça s'est bien passé ou pas ?

C : Apparemment oui parce que on est aujourd'hui ensemble. Il a été très dur à l'époque parce que nous avons commis plusieurs défauts. Nous sommes avancés comme même.

Ch : Ça concerne votre relation en tant que mariage. Avec les enfants, comment ça marche?

C : C'est bien en général mais juste jusqu'à un certain point.

Ch : Et comme ça marche avec chaque un ?

C : Avec chaque un est la même chose sauf qu'aujourd'hui c'est différent. Avec Monica par exemple, elle est très affectueuse avec moi, elle me respecte. Je suis fortuné en quelque sorte d'avoir en tant que fille une fillette comme Monica. Elle a 17 ans et elle est très responsable. Je suis fortuné parce qu'aujourd'hui il y a des enfants, les enfants des amis par exemple, qui préfèrent rester dans les rues jusqu'à l'aube. Des enfants qui n'ont que 11 ans. Ça m'arrive aussi. C'est Paula qui à l'âge de 11 ans a commencé à nous dire qu'elle avait envie d'aller aux fêtes avec ses amies. Elle voulait donc faire ce qui ses amies faisaient. J'en parle parce que j'ai une sœur, la cadette, Rosario. Elle avait 12 ans lorsqu'est devenue enceinte. Elle avait déjà à l'âge de 11 ans l'habitude de divaguer par les rues. Ça a été un gros problème pour ma mère. Ma mère sortait donc pour la chercher avec l'aide de la police. Elle la priait de rentrer à la maison mais elle faisait ce qu'elle souhaitait. C'est ainsi qu'à l'âge de 12 ans elle est devenue enceinte. Et Carmenza en principe était partie afin d'étudier et de travailler mais elle n'a que trouvé un mari. Avec elle n'a pas eu aussi des problèmes. Évidement il y a aussi notre historie. C'est pourquoi je pense qu'il faut contrôler les enfants pour éviter ainsi les risques que l'on peut retrouver dans les rues. C'est pour ça que j'ai une relation difficile avec Paula et avec Miguel, je ne sais bien pas pourquoi, probablement parce qu'ils possèdent une personnalité plus extroverti.

Ch : Pourquoi cette différence entre Monica d''une part et Paula y Migue d'autre part ?

C : Bien évidemment, les enfants ne peuvent pas tous égales. Par ailleurs, ce qui m'inquiet c'est que la société semble dériver. Je ne sais pas si tous les parents pensent comme ça, mais je dis que, si nous continuons par ce chemin, dans quinze ou vingt dans le monde n'aura pas des leaders. Il n'aura pas non plus des valeurs telles que l'honnêteté. Nous les avons déjà perdus aujourd'hui. Je parle souvent avec les gens de la vile, ça parce que mon travail entraîne ça. En plus cela, j'ai eu sous ma responsabilité des groupes de travailleurs, surtout des jeunes hommes dont la plupart aiment bien se droguer. C'est là que l'on se demande, est-ce je suis en d'hors ? On commence à mettre en cause sa propre manière d'être et de se conduire dans la vie. Voilà ce qui nous sommes aujourd'hui en train de témoigner, c'est en général, parce que c'est tellement général. Lorsque je suis allé à Manizales, vous habitez à Manizales et connait donc les réalités de ces quartiers où on trouve tous ces garçons drogués. Je regarde ça, et alors, quel est le type de société que nous avons dans les mains ? Quelle société nous voulons ? C'est pourquoi je redoute que ça puisse arriver à ma famille. J'espère donc que mes enfants ne soient pas comme ces jeunes d'aujourd'hui. En plus de ce souci, je vois qu'ils possèdent des capacités louables. Par exemple Migue, il aime jouer, il a appris de manière empirique à le faire, il aime jouer la guitare. Mon père jouait aussi la guitare et j'ai appris à la jouer en lui regardant. Migue à mon avis joue très bien la guitare aujourd'hui. Nous ne parlons pas mais je lui vois jouer (Il rigole). Je suis très fière de lui. Monica par ailleurs aime bien peindre. Elle joue aussi la guitare et le bas. En conséquence, Monica n'a pas du temps pour avoir un petit ami.

Ch : Et Paula?

C : Je pense de Paula qu'elle aime bien étudier, elle est très intelligente, mais elle, elle a une relation avec un garçon, et je ne sais pas, mais je pense que cette relation n'est pas, je ne suis pas la personne indiquée pour le dire parce que finalement c'est sa relation, mais je crois que ce garçon ne lui fait pas de bien à elle, mais elle ne pense pas comme ça.

Ch : C'est quoi donc le problème avec ce garçon ?

C : Si j'aime quelqu'un, si je forme une relation sérieuse pour l'avenir et pour progresser, il faut, par exemple, encore une fois, ce que je fais avec Luisa, il faut appuyer l'autre personne pour avancer dans la vie au niveau personnel, au niveau professionnel. Mais ce mec est tout le contraire. C'est par lui que Paula s'enfuit de l'école. Il me semble que il ne veut pas que Paula, c'est ça, c'est la peur de la voir échouer. Ça c'est donc la raison pour laquelle on redoute. Je dis ça aussi en fonction de ma propre histoire personnelle. Ma famille par exemple ne m'a pas aidé lorsque Luisa est devenue enceinte. Je crois que, si ma famille ne m'avait pas tourné le dos, j'aurais pu terminer mes études et réaliser tout ce que je voulais faire. Mais, je ne comprends pas pourquoi ils ont dit que j'avais ruiné ma vie, je ne crois pas ça vraiment. C'est-à-dire, avoir un enfant n'est pas un obstacle, on peut continuer en développant les projets personnels dans la vie. J'ai dit donc à Luisa et à Paula que je n'accepte pas ce garçon, je ne l'accepte pas car il a fait quelque chose d'inacceptable. Peut-être que ma position par rapport au petit ami de Paula soit erronée et soit-il un personne adéquat pour elle. Mais il y a une chose sur laquelle je réfléchis, si une personne n'a jamais étudié, si elle n'est pas intéressée de se préparer, de s'aider elle-même et qu'elle ne souhaite pas que les autres personnes avancent dans la vie, je ne crois pas que cette personne-là soit une personne avec laquelle on puisse établir une relation. Je pense comme ça, je ne sais pas, je peux être erroné, j'espère ça (Il rigole). J'ai toujours dit : j'espère de me tromper, mas c'est le temps qui a le dernier mot. A mon avis, les personnes qui ne se sont pas inquiétés d'étudier, de se préparer, de faire n'importe quoi pour elles-mêmes, et qui ne vont pas que les autres progressent dans la vie, ne sont pas des personnes pour établir des relations, moins pour former un couple. C'est mon avis, je ne sais pas, je peux me tromper, j'espère.

Ch : Ok Carlos, c'est fini. Qu'avez-vous ressenti pendant cet entretien ?

C : Alors, (Il fait une pause), franchement, je ne sais pas, c'est bizarre (Il rigole), c'est bizarre parce que je suis en contre de raconter mon histoire à n'importe qui. C'est bizarre ça.

Ch : Ce n'est pas facile, vous ne faites pas ce type de choses souvent, mais il est bien de le faire pour analyser votre histoire et réfléchir sur la vie.

Ch : Oui, c'est sûr. Il faut penser bien sur la vie pour apprendre de tout ça que l'on a vécu. Les gens dissent qu'il est mieux d'oublier ça mais je pense qu'on ne peut pas le faire. On écoute que l'on ne peut pas vivre en pensant à ce qui s'est passé mais je pense qu'il n'y a pas du future sans le passé.

Ch : Ça y est Carlos, je vous remercie encore une fois pour votre temps et pour votre disposition. Merci beaucoup.

Luisa

Chercheur : Alors, en profitant l'arbre généalogique que vous avez fait la dernier fois, je voudrais poser quelques questions pour approfondir dans ma lecture de votre famille. Ça va ? D'abord par exemple, là (en soulignant le dessin) je n'ai pas compris si cette personne c'est votre père ou qui. Celle-ci c'est votre grand-mère, c'est ça ? Bref, vous voulez commencer à parler de qui ? Par exemple, votre père Ricardo, qu'est-ce que arrive à votre tête ?

Luisa : Alors, mon père était un homme autoritaire et ne me permettait pas de sortir, il était vraiment jaloux, mais je sais bien qu'il se comportait comme ça pour nous protéger. Cela parce que ma mère est morte lorsque j'avais 13 ans, alors, j'ai dû m'occuper de lui. Je me suis occupée aussi de mon petit frère qui avait six ans à l'époque. J'avais aussi une sœur qui était plus grand, elle avait 17 ans. Ma sœur cependant n'était que la fille de ma mère. En plus ça, elle n'a jamais vécu avec nous. Elle a toujours habité chez la mère de ma mère.

Ch : Elle est là, c'est ça ?

L : Oui, elle est là, c'est l'ainée. Mon père par ailleurs s'est occupé de nous. Il avait comme même ses idées qui étaient conforme à sa culture et à son époque. Il était en plus un homme vieil. Lorsqu'il a connu ma mère, il avait déjà deux fois l'âge que ma mère.

Ch : Lorsque vous êtes née, il avait donc quel âge.

L : Cinquante, plus ou moins, il était comme même un homme très adulte.

Ch : Et il avait déjà certaines idées propres de son âge.

L : C'était la culture de l'époque. Pour nous par contre le fait d'étudier est très important dans la vie. Si l'on n'étudie pas, on rien réussirai dans la vie. A cette époque, j'ai réussie cependant achever l'école primaire. Lorsque ma mère est morte, j'étudiais la quatrième ou la cinquième année, cinquième année, je ne me rappelle pas, c'est la cinquième, et mon père m'a ordonné de ne pas étudier parce que pour lui le fait de savoir lire, écrire, et d'être capable d'additionner et de soustraire était suffisant, c'est-à-dire, les savoirs basiques pour vivre. Je n'ai pas étudié pendant deux ans plus ou moins lors de la mort de ma mère. J'ai dû en conséquence prier à mon père pour rentrer à l'école. J'avais 15 ans quand je suis entrée à l'école nocturne. Là, j'ai fait sixième année et connu Carlos. Ensuite j'ai fait septième année et après ça huitième. C'est pendant huitième année que je suis devenue enceinte.

Ch : A quel âge ?

L : 17.

Ch : Et qu'est-ce qui s'est passé, comment est-ce que vous avez réagi ?

L : Ecoutez, je ne comprends pas mon père réellement, mon père était un coureur de jupons. Pendant son mariage avec ma mère, il avait déjà une maîtresse, lorsque ma mère est morte il avait déjà une autre femme. Je me souviens qu'un mois après d'être morte ma mère, mon père a amené une petite fille chez nous. C'était une fillette qui avait l'âge de 15 ans et qui avait un bébé.

Ch : Mais cette jeune fille, est-ce qu'elle était sa femme ou sa fille ?

L : Non, c'était sa femme, sa femme, elle avait presque le même âge que moi, j'avais 13 ans et cette petite fille 15 ans, elle avait un petit bébé, je me souviens de ça. Puis de ça, cette

jeune femme s'en est allée, elle est allée avec le père de son bébé. Mon père donc a retrouvé une autre femme, une femme qui avait quatre enfants. Quatre enfants ? Deux jumelles et deux garçons. L'un de ces garçons est devenu mon petit ami. Mon père nous permettait de sortir ensemble. Le dimanche arrivait et mon père me permettait de sortir avec lui.

Ch : Ça a fait avant de Carlos?

L : C'est ça. J'avais 14 ans et je sortais avec ce garçon parce que mon père était d'accord avec ça. Je me souviens que lorsque j'ai commencé mon cours du soir, j'ai eu la chance de connaître Carlos. A partir de ce moment-là, il a commencé à attirer mon attention, ce pour ça que l'autre garçon ne m'intéressait pas. Alors, je me suis disputée avec lui, je l'ai dit à ce garçon que je ne voulais pas continuer ma relation avec lui. Et mon père! Mon père s'est énervé beaucoup car il disait que grâce à ma relation avec ce garçon sa propre relation pouvait se stabiliser. Du coup, je me suis disputée avec lui, je me suis disputée avec ma belle-mère, je me suis disputée avec tous, c'est ainsi que la relation de mon père avec cette femme commençait à s'abimer. Cette année, pour fêter la terminée de l'année académique, j'ai bu beaucoup alcool. Alors, j'étais très ivre, de telle sorte que mes amis ont dû me déposer chez moi. C'est pour ça que mon père, qui était très énervé, a décidé de m'envoyer chez ma sœur à Medellin. J'étais tombée amoureux de Carlos, c'est pour ça que je souhaitais retourner. Dans l'excuse de ne pas avoir trouvé un lycée pour moi, j'ai convaincu mon père de me permettre retourner. Je suis donc retournée mais mon père m'a envoyé chez une tante. Ça parce que il habitait encore avec cette femme. Alors que j'ai habité chez ma tante j'ai eu la possibilité de continuer mon relation avec Carlos. Quand sa femme est partie, après s'être disputé, il m'a appelé encore une fois, évidement, j'étais à lui si nécessaire, nécessaire pour faire la cuisine, laver les vêtements et tout ça. Et encore une fois, cette femme est revenue à la maison, et étant donné que ma relation avec lui ne marchait pas, il m'a envoyée chez ma tante, alors, ça c'était comme ça. Mais un jour cette femme n'est jamais revenue et je suis rentrée chez mon père. Puis, il a rencontré une autre femme, ou pas ? Ça fait beaucoup jours (Elle pense), je crois qu'il n'a plus retrouvé d'autres femmes. A cette époque-là j'habitais déjà à la maison avec mon petit frère et avec mon père. C'était l'époque pendant laquelle j'étais en huitième année à l'école. C'était quand je suis devenue enceinte. Alors, c'était à cause de la peur que mon père m'a produit lors de me dire tous les jours: *'si vous devenez enceinte, vous devrez partir'*, et tout ça. Fin, c'était toujours le même discours paternel. Et quand je suis devenue enceinte, j'étais tellement redoutait au point que je n'avais pas idée quoi faire.

Ch : Qu'est-ce tu as fait donc?

L : Ça m'a fait une telle frayeur, je ne savais pas quoi faire. Je me souviens, lorsque j'étais enceinte de quatre mois, il a fallu partir. Tout ça donc nous a dérangés. Carlos avait un travail stable, il travaillait mais à cause de la peur de mon père, je lui disais : il faut nous enfuir. Alors, c'était pour cette peur et à cause de toute la zizanie que mon père avait semée dans ma tête, de sa menace de nous tuer, que nous avons fait comme ça. Pendant une nuit,

je rappelle, nous avons accordé tout pour échapper. J'étais dans ma chambre et mon père était dans la chambre de mon petit frère. Alors, j'ai saisi tous mes trucs, j'avais beaucoup de poupées, j'ai joué avec des poupées jusqu'à la naissance de ma deuxième, de ma première fille. J'ai saisi tout ça et me tourne vers la cour où Carlos m'attendait. C'est ainsi que nous nous échappons. Je suis allée à, je ne me rappelle pas de notre destin, nous avons une autre destination mais finalement ça n'est pas arrivé. Cette nuit j'avais laissé une petite lettre pour mon père où je lui exprimais mon amour et mon intention de partir, et bla, bla, bla, à cause de la peur et parce que j'étais enceinte. Je me souviens que le jour suivant lorsque j'étais chez ma grand-mère, mon père y est arrivé. Quelle peur ! Il est arrivé mais il avait un air totalement différent, il avait déjà l'air d'un vieil homme, à vrai dire, il était un homme plus âgé. Il m'a dit : *'ma chérie, ne partez pas'*, il m'a dit comme ça parce que dans la lettre, je lui avais dit que je partais très loin de lui et je me souviens que il pleurait, ça m'a touché. Mon père nous a aidé beaucoup depuis la naissance de Monica, il nous a assez soutenus. Il nous donnait de la nourriture, il nous a permis vivre dans l'une de ses maisons. Il avait un magasin donc il donnait aux enfants des vêtements. Mes enfants ont bien connu leur grand-père, il les a beaucoup aimés. Il nous visitait tous les jours, leurs donnait des vêtements, des biscuits, il nous donnait des provisions. Il nous a prêté toujours attention à nos besoins.

Ch : Cela veut dire que votre père a assimilé cette nouvelle de quelle manière, qu'est-ce que vous en pensez ?

L : Je suppose que ça a été très dur mais finalement il a réagi car il s'est rendu compte de la possibilité de perdre sa fille parce que je lui ai dit de mon intention de partir très loin. Alors, il me disait : ma chérie, je vous aime, ne partez pas, vous étiez maintenant enceinte, il n'a rien à faire, il faut en sortir.

Ch : C'est ainsi que vous avez pu aller à vivre avec Carlos.

L : Oui. Il est resté avec mon frère.

Ch : Celui qui est décédé ?

L : Oui et mon père est mort en 2010.

Ch : D'accord, il y a plusieurs histoires là.

L : C'est ça.

Ch : Votre mère par exemple, elle est morte quand vous aviez 13 ans.

L : Oui, j'avais 13 ans et elle avait 36 ans.

Ch : Et comment ça s'est passé pour vous ?

L : Alors, qu'est-ce que je peux lui dire, ma mère était coincée au lit depuis un an, mais elle restait surtout presque tout le temps à l'hôpital, elle était très malade et pour cela elle devait aller souvent à l'hôpital pour recevoir différents traitements (…) Au moment où les médecins ont découvert qu'elle souffre de diabète, elle était déjà avancé, c'était le degré un, c'est pourquoi elle a commencé une diète rigoureuse (…) Eh, elle a commencé déjà à subir les comas diabétiques et pour cela elle rentrait à l'hôpital tous les quinze jours. Elle y restait un mois et puis elle rentrait chez elle et restait pendant plus ou moins huit jours. Je me rappelle donc que, dans les derniers huit mois, elle a décidé de vivre avec notre grand-mère (…) Elle

est rentrée encore une fois à l'hôpital mais pour y rester jusqu'à sa mort. Elle est demeurée deux ou trois mois inconsciente jusqu'au moment où elle est tombée dans un état de coma total, tel qu'un végétal, et puis, elle est morte. Cela a été très difficile pour moi, bien que, à vrai dire, nous étions un peu détachés d'elle parce qu'elle, elle n'était pas déjà à la maison, ça fait un an que nous la voyions presque jamais. Mais cela a été très difficile.

Ch : Et quels souvenirs vous avez de votre mère ?

L : Mm, je n'ai que peu souvenirs de ma mère (silence). Qu'est-ce que je m'en souviens ? Je me souviens que ma mère était très modeste, mon père aussi, mon père était très, un homme avare, je dirais (Elle rigole), très avare ; mon père était le type de personne qui, par exemple, mesurait les provisions, s'il achetait un kilo de sucre, il gardait un demi-kilo dans une caisse et tous les jours il en sortait la quantité nécessaire. Par ailleurs, ma mère a subi maltr, comment dit ? De la violence intrafamiliale, mais, ma mère était une personne tellement passive, sauf lorsque quelqu'un l'énervait, si ça arrivait, quelle peur.

Ch : Alors, ce qui vos enfants connaissent c'est grâce aux photos ou aux histoires que vous avez les raconté ?

L : Par photos. Par contre, ils ont bien connu leur grand-père, il les a beaucoup aimés. Il nous visitait tous les jours, il leurs donnait des vêtements, des biscuits, il nous donnait des provisions.

Ch : Et là dans le dessin, ceux-ci sont vos frères, qu'est-ce que vous en pourrez me raconter ?

L : Ecoutez, de ma sœur, celle qui est uniquement la fille de ma mère, nous n'avons pas partagé beaucoup de choses ensemble. Je rappelle que quand elle allait chez nous pour rester quelques jours pendant les vacances, nous nous disputions beaucoup.

Ch : De même que Paula et Monica ?

L : J'ai l'impression, peut-être, j'étais tellement égoïste, je me battais avec ma sœur, j'ai l'impression qu'elle avait l'intention de me voler l'amour de ma mère, de mon père, c'était ça. Je l'expulsais de notre maison, parce que, je me rappelle que ma mère lorsque, lorsque elle nous visitait, elle lui donne de la viande, c'était ça. Alors, ush, je devenais hystérique, je l'insultais en lui disant : 'Partez ! Vous étiez là pour manger la nourriture que mon père nous a donnée et il n'est pas votre père'. Alors, des choses comme ça, très dures, des choses horribles, parce que je la traitais si mal. C'est dommage parce que je rappelle bien que ma mère tombait à pleurer et me disait : *'ma petite, pourquoi vous étiez comme ça ?'*

Ch : En revenant à votre histoire avec Carlos. Vous s'étiez connus à l'école nocturne et vous avez 15 ans à cette époque. Ensuite, Monica arrive, comment tout ça s'est passé ?

L : Avec Carlos? Oui, je rappel bien. Nous nous sommes connu à l'école nocturne. A cette époque j'avais un autre petit ami, c'était l'enfant de la femme de mon père. Mais Carlos était un poète. Il a commencé à m'envoyer des lettres pour me proposer devenir sa petite amie.

Ch : Et est-ce qu'il vous a écrit plusieurs lettres?

L : Dans une lettre il m'a proposé devenir sa petite amie mais je ne l'ai pas répondu. Mais ça a fait, à l'occasion de la fête du lycée où j'ai bu beaucoup d'alcool, que je commencé à lui chercher pour lui donner de bisous (Elle rigole). C'est là que la relation a démarré, je crois.

Ch : Votre père n'était pas très d'accord avec votre relation, est-ce qu'il a changé d'avis parce que vous êtes devenue enceinte ou parce que vous avez annoncé votre intention de partir ?

L : Il n'a pas été d'accord avec cette relation car j'avais une relation avec l'enfant de ma belle-mère. Mais évidemment, cette relation était convenable pour lui ; voilà ma question. Alors, j'ai commencé à rencontrer Carlos et mon père exprimait son désaccord en disant qu'il était un drogué. Mais Carlos a été un homme très bien éduqué, il vient d'une bonne famille. Mais mon père s'était obstiné et m'interdisait de rencontrer n'importe quelle personne. Carlos et moi continuions à sortir quand même. A ce moment-là, il me semble que mon père a laissé la maison pour aller vivre avec une autre femme.

Ch : On est arrivé au point de votre grossesse, qu'est-ce que vous pouvez me raconter de cette expérience ?

L : J'ai beaucoup redouté à vrai dire.

Ch : Pourquoi ?

L : Hmm, je redoutais par le fait de penser que mon père pourrait me tuer ou faire n'importe quoi parce que ce comme ça que les hommes comme lui pensaient à l'époque.

Ch : En plus cela, comment s'est déroulé la grossesse ?

L : C'est dure mais ça a commencé à changer depuis que mon père a accepté ma situation.

Ch : Et l'accouchement et les premiers jours ? Qu'est-ce qui a signifié pour vous recevoir votre premier enfant ?

L : J'étais très contente parce que j'aimais jouer avec des poupes (Elle rigole).

Ch : Vous aviez l'impression d'avoir une poupe mais vivant.

L : J'étais très contente.

Ch : Qu'est-ce que Monica a signifié donc á ce moment pour vous ?

L : Pour moi, ça m'a inquiétée en principe, parce que on croit que sa propre vie va se terminer là car on a des projets personnels qui vont rester stand-by, mais non (Elle fait des bruits de gorge), un enfant n'est pas, en fait un enfant (bruits de gorge), lorsqu'on a des enfants on trouve des puissances pour progresser parce que on a déjà d'autres personnes pour soutenir. Ensuite, mm, nous étions très contents, mon père aussi, il nous visitait tous les jours, il nous donnait des vêtements pour la petite, il nous donnait du lait pour elle.

Ch : Un an après, Paula est née.

L : Oui, à ce moment-là, nous nous étions séparés.

Ch : Comment ça?

L : Carlos a été un homme très jaloux et lorsque nous avons commencé la vie ensemble j'étais de toute façon très petite. Par exemple, moi, j'ai joué avec mes poupées jusqu'à la naissance de ma deuxième, de ma première fille (Elle rigole). Et moi, j'aimais bien jouer avec mes poupées (Elle rigole), alors, comme je vous dis, jusqu'à la naissance de Monica,

j'aimais jouer avec mes poupées, et j'aimais tellement jouer avec mes poupées que j'ai utilisé avec elles des vêtements que mon père m'avait donnés pour le bébé (Elle rigole). C'était donc l'époque du Noel. Ecoutez, Noël m'a fait toujours du bien, j'aimais bien faire les prières autour de la crèche. C'était-là l'époque de Noël et j'avais envie d'aller chez une voisine pour faire ces prières mais Carlos s'est énervé à cause de ça. J'avais envie d'aller quand même. Alors, je souviens qu'il m'a frappée et je me suis disputée donc avec lui. Du coup nous nous séparons, ça a été le 24, le 24 décembre ? Peut-être, ou avant ? C'est ça, ça a été le 16 décembre car que les prières à l'enfant Jésus commençaient le 16. Carlos m'a interdit ça, je me souviens qu'il m'a frappée, il m'a bousculée. Apres ça, je ne me rappelle pas bien quand exactement, je suis restée seule, mais mon père a continué en m'aidant, il a continué en m'approvisionnant. Monica est née finalement le 26 décembre, j'étais toute seule.

Ch : Le 26 décembre?

L : Oui.

Ch r: Cela veut dire que l'expérience de l'accouchement de Paula a été très différente de celle de Monica ?

L : Lorsque Monica est née j'étais seule, mais mon père m'aidait. Alors, pour la naissance de Paula c'est ma voisine qui m'a accompagnée à l'hôpital. A la maison, c'était une autre voisine avec celle qui m'avait déjà accompagnée, celles qui m'ont aidé avec les trucs de la cuisine. Ça a été pendant un ou deux jours. Pour la deuxième journée, c'est moi qui ai préparé la nourriture, qui a lavé les vêtements, qui a fait tout. Mon père entre temps continuait en nous fournissant. Depuis un mois j'ai commencé à chercher un emploi, depuis un mois de la naissance de Paula j'ai trouvé un travail dans la maison d'une famille. C'était très difficile. Il a fallu de m'éveiller à 4 heures pour laver nos vêtements, eh, pour laisser tout préparé chez nous. J'ai demandé donc à une école maternelle d'accueillir à ma petite à partir 6 heures car l'heure d'entrée au travail était 6 heures 30, en plus, la maison où j'ai travaillé se trouvait dans un quartier très loin, c'était le quartier *'La cuchilla'*.

Ch : Et est-ce qu'à cette époque-là vous étudiez encore ?

L : Non. Paula est née en 1998 en je suis entrée à l'école en 2003 peut-être. Alors, j'ai parlé avec une madame pour lui demander de s'occuper de ma fille pour aller ainsi au travail. A 16 heures je la ramenais. Et je faisais ça tous les jours. Quelques mois après je suis retournée avec Carlos, je ne me rappelle pas bien. Puis ça je suis devenue enceinte, cette fois s'agissait de Miguel.

Ch : Et comment ça s'est passé, l'arrivée de Migue ?

L : Je redoutais aussi.

Ch : Pourquoi ?

L : Pourquoi ? Parce que mon père à la suite de mes disputes avec Carlos et de nous avoir séparé m'a dit : je ne veux pas vous voir avec cet homme, je ne vous aide que vous, ça va ? Et je suis devenue enceinte encore une fois, quelle peur de mon père ! C'était comme ça parce qu'il nous aidait, mais attendez, ce n'est pas ça, à vrai dire, j'ai commencé à voir

Carlos dans le dos de mon père, et c'était comme ça justement à cause de la peur de mon père car qu'il m'avait exprimé ne pas vouloir me voir encore une fois avec ce mec.

Ch : Est-ce que votre père a connu tout ce qui s'est passé entre vous ?

L : Oui parce que mon père nous aidait beaucoup. Alors, j'ai commencé à sortir avec Carlos en nous cachant. Il me visitait toutes les nuits. C'est ainsi que je suis devenue enceinte encore une fois. Après ça, Carlos est retourné et mon père s'est énervé mais il rien a fait. Lorsque Miguel est né, mon père était déjà heureux, il a, comment dire ? Les enfants attiraient son attention beaucoup, plus les garçons que les filles. Ensuite, il a continué en nous aidant.

Ch : Et ça fait combien du temps ?

L : En 2002-2003.

Ch : Et comment la vie familiale s'est continuée depuis ça ?

L : La relation avec Carlos a été toujours signée par les problèmes. Il y a eu toujours beaucoup de problèmes : il y a eu de la violence intrafamiliale. Oui, il y a eu vraiment beaucoup des problèmes dans la famille.

Ch : Les mêmes problèmes ?

L : A cause de la jalousie.

Ch : Par rapport à quoi?

L : Depuis que nous sommes ensemble, je suis très sérieuse. Je regardais cependant à ma sœur et elle changeait souvent de petit ami. Ella a probablement eu 500 petits amis. Alors, lorsque j'étais la petite amie de Carlos, il m'invitait à aller à la piscine. J'aimais donc lui provoquer en disant : regardez ce mec, il est très sympa. On disait des trucs comme ça, des trucs propres aux ados. Mais Carlos était très drastique avec ça. Mais c'est tout, depuis que nous avons commencé à vivre ensemble je n'ai jamais établit une relation avec une autre personne. Je rappelle que, peut-être en 2006 ou 2007, à cause précisément de sa jalousie, je travaillais dans une maison de famille dans un quartier qui s'appelle *'La cuchilla'*. Pour y aller, il y avait des personnes qui me transportaient. Je me souviens qu'un monsieur m'a dit un jour : Madame, allez-vous à *'La cuchilla'* ? Et moi: oui monsieur. Alors, il me laissait juste à la porte de la maison. Pendant le parcours, il ne me posait aucune question, il rien disait. Ça a été répétitif, il a continué en me transportant toutes les semaines. Je me souviens un jour, lorsque je suis entrée dans ma maison, et il ne m'avait pas dit son prénom, il ne me l'avait pas dit parce que, en fait, je ne lui ai pas posé cette question ni il l'a fait. Je me souviens donc qu'un jour je suis entrée chez moi, c'était l'après-midi, et je trouve Carlos énervé qui me disait : et alors, salope, et je ne sais pas quoi d'autre. Voilà donc qu'il commence à me frapper, et je ne savais pas pourquoi. Et alors ? Tu es la maîtresse de Julano, disait-il. De qui?, je ne savais pas ce qui il parlait. Oui, évidemment, celui que tu vois tous les jours, n'est pas ? Et moi: un maître ? Mais je ne connais pas le prénom de ce monsieur. Apres ça nous nous séparons encore une fois, ça a duré un mois. Un mois après, ce monsieur a voulu me transporter, mais par la fait de cette dispute avec Carlos, je lui ai dit : non monsieur, merci. Il a donc me demandé pourquoi. Carlos m'avait crassé le nez,

j'avais donc un plâtre, alors, je lui ai dit : regardez ce qui mon mari m'a fait parce que nous sommes des amants, mais je ne connais pas son prénom. Il a redouté et m'a dit : désolé, si vous avez besoin de quelque chose, je peux vous aider. Mais je lui ai dit : non, merci. Je n'ai pas vu à ce monsieur pendant quelques jours. Je suis revenue avec Carlos mais il a continué en insistant sur le même thème, ça est devenu une torture, il me disait que j'étais n'importe quoi, que j'étais la maitresse de cet homme, que les gens m'ont vue n'importe où, il me disait des choses qui ne se sont pas passées. Du coup, il s'était déjà créé dans sa tête un film qui pour lui était certain. Et alors, j'ai commencé à rejeter ce monsieur qui me disait tous les jours : madame, souhaitiez-vous que je vous transporte ? Alors, il me transportait. Fin, et, et, Carlos lorsque on était dans la maison me disait : ah, vous étiez une salope, une, n'importe quoi. Moi, je pleurais. Et ce monsieur a continué en me transportant, et je encore une fois me montre dans sa voiture, je ne savais pourquoi, mais j'étais têtue, j'insistais. Il me disait des belles paroles : vous étiez très importante, vous deviez lutter pour vos enfants, il m'a fait du bien, alors que Carlos à la maison ne me disait que des paroles de méchanceté. Alors, j'ai déjà commencée à créer, comment on dit ? Un lien avec ce monsieur. Pendant mon anniversaire Carlos, je rappelle, m'a donné un bouquet de fleurs et une lettre. Dans cette lettre, il me parlait de son amour pour moi mais aussi li disait : si vous êtes tombée amoureuse de lui vous auriez le chemin libre, il me souhaitait toute du bonheur du monde. J'ai reçu cette lettre parce que j'étais vraiment fatiguée de la même histoire, donc, je lui ai dit : ça y est. Alors, nous nous sommes séparés. Il est parti, je ne sais pas si vers chez sa mère, je ne me souviens pas bien. De ma part, j'ai continué en sortant avec ce monsieur. C'était le mois d'octobre, je me rappelle, lorsque nous avons eu des relations sexuelles. Et c'était décembre, je crois, que je me suis rendue compte que ce monsieur était marié, je ne savais pas, je ne l'avais pas demandé. Ah mon dieu, j'ai commencé à détester à cet homme, et j'ai lui dit, lors de savoir de son mariage : au revoir.

Ch : Et quand tu parles de lui en tant que monsieur c'est parce qu'il était un homme très adulte.

L : Son âge, son âge, c'était un monsieur dont l'âge, moi, j'avais 19, 20, 21, je ne sais pas, peut-être 25, je ne sais pas. Et ce monsieur, il avait, disons, 52, 55, il était déjà un homme adulte. En décembre j'ai laissé ce monsieur et je suis revenue avec Carlos. Mais en février, je ne sais pas pourquoi, je suis tombée encore une fois profondément amoureuse par Carlos, c'était la folie, je suis donc revenu avec lui. Ce monsieur avait un magasin dans le quartier où j'habitais, c'est pourquoi Carlos m'a demandé de rentrer à notre maison pour vivre ensemble encore une fois. Voici que je rappelle bien, j'avais déjà vu ce monsieur, un monsieur attractif, un monsieur qui faisait du vélo, et qui faisait du sport, il avait une bonne apparence. Je me souviens qu'une fois, lorsque je marchais avec Carlos, et dans l'intention de l'énerver, je lui ai dit : regarde ce monsieur, il est très beau, très attirant. Je ne me souviens pas, mais, je ne savais pas que c'était lui (Elle rigole). Ça a été avant que cet homme ait commencé à me transporter. Et lorsque il a m'a commencé à me transporter, je ne suis pas bonne pour retenir les visages des personnes, je ne savais pas qui était lui. Il me

transportait mais je ne savais pas qu'il s'agissait du même homme, je n'avais pas eu contact avec lui, simplement je l'avais déjà vu avant. Mais Carlos s'est rappelé ça et m'a dit que j'avais donc une relation avec cet homme.

Alors, on a recommencé encore une fois mais dans la condition de habiter avec la famille de lui. J'ai dû laisser la maison que mon père nous avait donnée. Malgré ça, Carlos ma rappelait tous les jours ce qui s'était passé. Je ne pourrais pas oublier votre trahison, disait lui. C'est pourquoi il me rejetait de la maison de sa famille. Nous avons commencé ainsi encore un fois les disputes. Puis de ces disputes, nous devons sortir de la maison de sa famille mais à cause d'une autre situation, nous sommes retournés ainsi à la maison de mon père. Mais Carlos a eu ce sentiment de jalousie toujours. A chaque fois que je sortais de la maison, il pensait qui mon intention était celle de me voir avec un autre homme. Il pensait comme ça jusqu'à je me suis fatigué de son attitude. Lorsque je restais en d'hors il me téléphonait pour demander où que je me trouvais. Une fois il m'a téléphoné et je lui ai répondu : je suis en train de travailler à ce moment mais si vous pensez que je suis une salope, pour quoi vous continuez avec moi ? Allez, cherchez une autre femme, une femme à laquelle vous puissiez faire de la confiance. Depuis ça la relation a changé, il ne fasse pas ce type de réclamations. Nonobstant ça, on s'est battu en 2010. La relation marchait bien mais ça fait le 30 novembre probablement où on fêtait avec une sœur de Carlos, son mari et quelques amis. On boit de l'alcool, on dansait. Il avait un ami de la sœur de Carlos qui n'avait pas envie de danser. Alors, je lui ai dit, allez, allez, dansez, dansez. Carlos s'est tombé dans la rage, il était assez énervé et m'a dit : qu'est-ce qui vous arrive, pourquoi vous faites ça ? Il avait déjà bu beaucoup. Il continuait en disant : qu'est-ce qui vous arrive, qu'est-ce qui vous cherchez avec ce mec ? Alors, j'ai réagis et commencé à le crier. C'est là qu'il m'a frappé en plein visage de telle sorte que sa sœur a dû m'aider. On est resté séparé pendant quelques jours. Depuis cet épisode, on n'a eu que des disputes verbales. Chaque un a sa propre vie.

Ch : Qu'est-ce que ça veut dire ?

L : Ça veut dire par exemple que dans mon cas, je travaille toute la journée, jusqu'à 21 heures pour mieux dire. Je n'aime pas déjà sortir, je suis toujours fatiguée.

Ch : Ok Luisa, merci beaucoup, on a terminé l'entretien. Comment ça s'est passé ?

L : Très bien parce que l'on a la possibilité de parler de la famille et voir ainsi certaines situations difficiles.

Ch : Est-ce que tu t'es rendu compte de quelque chose ?

L : Oui, j'ai compris que les transformations dépendent de chaque un. C'était à cause des problèmes répétitifs avec Carlos, notamment à cause de ce qui s'est passé avec ce monsieur, que je ressentais de la culpabilité. Mais je pensais aussi, n'a pas été ma faute totalement, il a aussi apporté sa petite pierre à l'édifice. Mon idée n'était pas (bruits de gorge) d'établir une relation avec ce monsieur, non, un homme adulte, ça a été à cause de cette situation avec Carlos, celle d'arriver à la maison et l'écouter me dire : salope et n'importe quelles autres insultes. C'est pour ça que je préférais d'aller chez l'autre monsieur

qui me traitait doucement. Par rapport à la famille j'ai beaucoup appris aussi. J'ai la possibilité d'aller à l'ICBF pour un accompagnement psychologique. Il est grâce à cet accompagnement psychologique que je suis arrivée à la conclusion qu'il faut s'aimer à soi-même pour se faire respecter des autres. Heureusement la relation avec Carlos a changé parce que nous pensons aujourd'hui qu'il faire bien les choses pour arriver à bien éduquer à nos enfants, je crois. Ça marche bien parce que suis arrêtée d'être une femme maltraitée et humiliée, je suis devenue une femme capable de se faire respecter. Il était bien pour moi le fait de arriver à surmonter ces situations en tant que couple. J'ai pu résister ces situations et j'ai pu aussi les surmonter. Nous essayons de continuer notre vie, ce qui les enfants ne font pas car ils sont très attachés à ce qui s'est auparavant passé. C'est le cas de Paula qui pour justifier son relation me rappelle que son père m'a maltraité. Mais on essaye de continuer.

Ch : Et qu'est-que vous arrive avec Paula et son petit ami ?

L : Alors, ça a été la dispute avec elle, le fait de ne pas accepter sa relation avec ce petit ami. Il était normal donc que ce garçon cherche Paula à l'école soit pendant le matin, soit pendant l'après-midi, soit pendant la soirée. Elle a commencé ainsi à s'enfuir, et, lors d'être l'étudiante la plus reconnue de l'école, parce qu'elle était responsable et sérieuse, elle a été toujours comme ça, elle respectait les normes ; je lui disais : vous deviez être là vers 9 heures. Mais elle n'était déjà pas comme ça, elle n'allait pas à l'école pour rencontrer son petit ami. Et j'ai eu aussi 15 ans (Elle rigole), alors, c'est le même caprice, la même réaction négative des parents, c'est pour ça que parfois on prend des sorties de secours » (Luisa).

Ch : Alors, on pourrait continuer mais nous n'avons pas du temps. Merci beaucoup.

L : Oui, c'est ça, je dois retourner au travail. Merci à vous.

Paula

Ch : Comment je t'avais déjà dit, ce dessin-là fait partie de l'étude que je suis en train de réaliser. Est-ce que tu sais qu'est-ce que c'est ?

Paula (P) : Hmm, un arbre généalogique ?

Ch : Oui, exactement. Alors, ce dessin-là a été réalisé para ta famille. On va le voir ensemble et je vais te poser quelques questions. Est-ce que tu reconnais qui est là ?

P : Moi (Elle rigole).

Ch : Alors, on pourrait commencer par ton histoire. Tu es née…

P : En 1998.

Ch: Tu as en conséquence 15 ans. Tu es née ici, n'est ce pas ?

P : Oui.

Ch : Et depuis quand tu habites à Pacora?

P : Ça fait cinq mois.

Ch : Et ça va ?

P : Oui, ça marche.

Ch : Est-ce que Salamina te manque ?

P : Oui, c'est ça, mais j'adore aussi Pacora.

Ch : Mais, tu as vécu depuis toujours ici à Salamina.

P : C'est ça, mais il y a trois ans que j'ai habitée aussi à Pacora.
Ch : D'accord. Tu sais peut-être, parce que tes parents t'ont raconté ça, comment a été ton accouchement ?
P : Non.
Ch : Quel est le souvenir le plus ancienne que tu possèdes ?
P : (Elle rigole), je jouais toujours avec mon frère. Nous jouions cache-cache.
Ch : Est-ce que tu jouais de la même manière avec ta sœur ?
P : Lorsque nous étions très petites, oui.
Ch : Où est-ce que vous habitiez à cette époque-là ?
P : Hmm, nous vivions dans une maison de mon grand-père.
Ch : Est-ce que tu te souviens de ton grand-père ?
P : Non, mais il était très mignon avec nous.
Ch : Et tes grands-parents paternels ?
P : Du côté de mon père je ne connais qu'à ma grand-mère.
Ch : Et qu'est-ce que tu pourrais me dire de ta grand-mère.
P : Lorsque nous étions petites nous n'avons pas la chance de la voir souvent parce qu'elle habitait à la campagne. Lorsqu'elle nous visitait elle nous donnait des conseils.
Ch : On parlait que vous aviez habité dans la maison de votre grand-père maternel. Puis là, où est-ce que vous avez habité ?
P: Oui, on a du retrouver une autre maison parce que mon grand-père a vendu celui-ci.
Ch : Et dans quelles écoles est-ce que tu as étudié ?
P : J'ai toujours étudié au lycée de notre ville.
Ch : Et qu'est-ce que tu rappelles de ton enfance ? Tu te souviens de quoi ?
P : Des disputes de mes parents.
Ch : Des disputes ?
P : Mon père était agressif avec elle et tout ça, mais nous, nous n'avons pas réagi parce que nous avons de la peur parce que mon père nous pourrait agresser aussi.
Ch : C'était donc très difficile pour vous voir ça.
P : C'est ça.
Ch : Qu'est-ce que vous faisaient donc ?
P : Nous pleurions et crions.
Ch : Et à cette époque-là, est-ce que tu mangeais et dormais bien?
P : Oui.
Ch : Ou peut-être pendant la nuit tu rêvais quelques chose ?
P : Mm, je n'avais pas des problèmes pour manger mais pour dormir, peut-être parce que j'avais souvent des cauchemars.
Ch : Et aujourd'hui, ça t'arrive aussi ?
P : Oui.
Ch : Est-ce que tu t'en rappelle ?

P : Nous sommes tous réunis dans la maison, et, je ne sais pas, mais soudainement nous sommes, je ne sais pas, dans une forêt apparemment, dans un lieu très bizarre qui est brûlé. Ensuite, quelqu'un arrive et tue mes frères, ma mère, mon père.

Ch : Qu'est-ce que tu ressens à partir de ce rêve ?

P : C'est comme, mm, je ne sais pas, lorsque je m'éveille, j'ai l'impression que ce rêve ce quelque chose qui s'est vraiment passé, c'est pour ça que parfois je pleure et comme ça.

Ch : C'est l'angoisse.

P : Oui.

Ch : Et, as-tu eu ce rêve une seule fois ou plusieurs fois ?

P : Oui, plusieurs fois.

Ch : Alors, dans ton rêve vous êtes dans une forêt ou un lieu comme ça et quelqu'un arrive pour vous assassiner.

P : Oui.

Ch : Et est-ce que cette personne possède une particularité ?

P : A vrai dire, non, il a toujours une ombre, c'est tout.

Ch : Et depuis quand as-tu ce rêve ?

P : Depuis que j'étais petite.

Ch : Et de l'époque où tu existais mais dans le ventre de ta mère, est-ce que tu connais des photos ?

P : Oui, mm, non. Elle n'a pas.

Ch : On ne connait pas cette partie de ton histoire

P : Non.

Ch : D'accord. On parlait de ton enfance en disant qu'il y a trois années que tu es restée à Pacora. Comment ça s'est passé ?

P : Mm, très différente. Mm, parce que, mm, je ne sais pas vraiment, (Elle rigole).

Ch : C'était par exemple la première fois que tu es restée loin de ton foyer.

P : Ça a été très triste parce que, mm, oui, le fait de rester hors du foyer, d'être loin des amis, mm, c'est dure.

Ch : Et pourquoi on a pris cette décision de t'envoyer loin ?

P : C'est à cause d'une situation avec mon père.

Ch : Et tu as été d'accord ?

P : Je crois.

Ch : Comment tu as vécu cette nouvelle situation de vivre chez une famille de substitution ?

P : Au début, c'était très dur pour moi, on ne connait personne, on n'a pas un ami pour parler. Mais, lorsqu'on a déjà des amis, lorsque la famille s'est adaptée à moi, ça m'a fait du bien ; on a déjà la possibilité de s'exprimer, on compte sur eux, ça a été très bien pour moi.

Ch : Quand tu retournes, est-ce que la situation avec ton père était déjà résout ?

P : Oui.

P : J'ai parlé avec lui et je lui ai demandé de me pardonner.

Ch : Alors, tu retournes, et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé avec votre relation ?

P : Ça va mais on a toujours eu, mon frère et moi, des difficultés dans la relation avec lui.

Ch : Des difficultés ?

P : Il y avait toujours une dispute, des réprimandes et de tout, ça jusqu'au problème d'aujourd'hui. Mais nous essayions toujours de nous réconcilier, nous restions quelques jours mécontents, mais après nous commencions à nous communiquer, et voilà, nous nous pardonnions et ça y est.

Ch : Est-ce que la relation avec ton père a été donc une relation de disputes et de réconciliations ?

P : Oui, c'est une relation irrégulière.

Ch : Eh, pourquoi ?

P : A mon avis, ça c'est à cause de mes mauvais comportements.

Ch : Et qu'est-ce que tu veux dire avec des mauvais comportements ?

P : Je ne sais pas, je déteste suivre les normes, c'est ça peut-être.

Ch : Et tes frères, ils détestent aussi les normes ?

P : Je ne sais pas.

Ch : Est-ce que vous avez des comportements similaires ?

P : Nous aimons faires des blagues.

Ch : Avec ton père tu m'as dit que la relation ne marchait pas bien du tout, et avec ta mère ? Elle marche comment ?

P : C'est bien, parce que, je ne sais pas, mais toujours la relation avec ma mère marche parfois bien.

Ch : A tu une relation bonne avec ta mère ?

P : Oui.

Ch : Il n'y a pas autant de difficultés ?

P : Non, je ne vois pas autant de difficultés avec elle.

Ch : Et comme ça marche avec tes frères ?

P : Avec mon frère c'est très bien, nous sommes très bons amis. Mais avec ma sœur c'est très difficile parce que l'on se batte tous les jours.

Ch : Et pourquoi ça ?

P : Je ne sais pas, peut-être des âneries.

Ch : Alors, à ton avis, tes rapports avec ton sœur et avec ton père ont été difficiles alors que les rapports avec ta mère et ton frère marchent bien.

P : Oui, c'est ça.

Ch : Et qu'est-ce que tu penses du rapport qui existe entre ta sœur et ton père ?

P : Pour moi c'était une très bonne relation car ils partageaient souvent des moments ensemble. Sa posture est surtout avec mon frère et avec moi, mon père attire l'attention de Monica mais juste par rapport à des choses de l'école voire par le fait de ne pas se comporter. Pourtant ils ont une relation très bonne.

Ch : Alors, tu pensais que le rapport entre Monica et ton père c'était très bonne alors que ton rapport avec lui ne marchait pas bien. Qu'est-ce que tu en ressentais ?

P : Je ne sais pas, mais parfois j'étais mal parce que j'avais l'impression que ma sœur était la préférée.

Ch : Est-ce que tu as la même impression par rapport à ta mère ?

P : Mm, je ne sais pas, je ne crois pas.

Ch : Et cette préférence de ton père face à ta sœur, est-ce qu'elle existe depuis quand ?

P : Elle a été depuis toujours à mon avis.

Ch : Mais, à partir de que moment tu as commencé à penser que ça existait ?

P : Ça renvoi un jour, lorsque mon père apparemment s'est trouvé à Manizales, ma mère, mon frère et moi, nous les trois, nous sommes sortis pour faire une promenade. A cette époque ma mère avait un ami, un ami que, je ne sais pas, c'était un monsieur très aimable qui nous partageait des choses. Alors, ce jour-là nous marchions dans la rue et, pardon, nous les quatre, jaja, et alors, nous nous sommes retrouvés avec cet homme qui a donné à ma mère 5000 pesos pour nous acheter quelque chose. A ce moment-là mon père était déjà arrivé et se retrouvait au parc. Apparemment mon père a vu quand ce monsieur nous a touché les têtes et tout, et c'est ça qui l'a énervé. Alors, pendant la nuit, après que mon père était arrivé à la maison, il a commencé à frapper ma mère. Ensuite ils se sont installés dans notre chambre. Mon père s'est assis sur le lit de ma sœur Monica et lui a posé la question par rapport à ce qui s'était passé au parc ; il lui a demandé si ce monsieur nous avait donné vraiment de l'argent. Ma sœur lui a répondu que oui. Alors, mon père a réagi et l'a frappé. Je pense donc qu'à partir de ce moment-là, parce que je ne rappelle pas quoi d'autre, et parce que j'ai vu, j'ai vu qu'à partir de ce moment-là, c'est toujours les deux, ils les deux, c'est toujours comme ça.

Ch : A partir de ce moment-là, as-tu commencé à voir la préférence de ton père en face de ta sœur ?

P : Oui.

Ch : C'est qui ce monsieur ?

P : C'était un ami de ma mère.

Ch : Répétez-moi s'il te plait une chose. Lorsque ton père pose la question à Monica et elle lui réponde, est-ce qu'il l'a frappé.

P : Oui, c'est ça.

Ch : Et c'est donc à partir de ce moment-là qu'ils sont devenus les plus proches ?

P : Oui, ils sont devenus les plus unis.

Ch : Est-ce que tu ressentais de la rage?

P : Rien du tout.

Ch : Ça s'est passé avant de venir à Pácora ?

P : Oui, beaucoup avant.

Ch : A cette époque-là vous n'avez pas les difficultés d'aujourd'hui ?

P : Non.

Ch : D'accord. En parlant de vos difficultés d'aujourd'hui, comment est-ce tu as vécu tout ça ?

P : C'est difficile parce que l'on est loin de la famille.
Ch : Je viens de parler avec la psychologue et elle m'a dit que tu vas retourner bientôt.
P : Oui, c'est ça.
Ch : Qu'est-ce que tu ressens par rapport à cette nouvelle ?
P : Je suis très contente parce que je me suis réconciliée avec mon père. Mais je suis en même temps triste parce que j'étais très adapté et contente avec l'autre famille.
Ch : Et quand est-ce que tu vas retourner à Salamina ?
P : Je ne sais pas, probablement la semaine proche.
Ch : Il faudrait donc faire les balises.
P : Je ne sais pas, ça va être très dur pour moi. Je me suis beaucoup attachée à la famille avec laquelle aujourd'hui j'habite. Ils sont très affectueux, pour mieux dire, si l'on ne devient pas content chez eux, cela veut dire qu'on n'a envie de rien dans la vie ; ils sont très aimables, très bonnes personnes ; ils m'ont m'accueillie en tant que leur propre fille.
Ch : Comment tu crois va se dérouler cette nouvelle rencontre avec ta famille ?
P : De ma part, je vais essayer changer mes attitudes, surtout ce qui concernes mon attitude en face des normes.
Ch : Qu'est-ce que tu espères de tes parents et tes frères ?
P : J'espère que la communication soit différente.
Ch : Ça veut dire quoi ?
P : Il faut parler, lorsqu'un problème arrive, il faut parler de ça pour trouver une solution.
Ch : Et pour finir, comment tu aurais réalisé le dessin de l'arbre généalogique ?
P : Je dessinerais d'abord les parents de ma mère, mm, non, mes arrières-parents maternels. Je ferais donc mon arrière-grand-mère ici et après ses enfants entres lesquels seraient les parents de ma mère. Ensuite, les frères de ma mère et leurs enfants.
Ch : Ce qui tu ferais de diffèrent serais donc tes arrière-grands-parents.
P : Oui.
Ch : Ça y est Paula, merci beaucoup, on peut donc garder cette photo de ta famille.
P : Oui, (Elle rigole).
Ch : Merci beaucoup.
Monica
Chercheur : Salut Monica. Aujourd'hui, on va parler autour du dessin que tu as fait la dernière fois. On peut par exemple commencer en parlant de celle-ci, c'est-à-dire, toi. Alors, tu as 17 ans ?
Monica : 16
Ch : Tu es née à Salamina ?
Mo : Oui.
Ch : Est-ce que tu te rappelles de tes premières années d'enfance ? Quel est ton souvenir le plus ancienne ?
Mo : A l'époque où nous habitons dans une maison qui s'est trouvée dans la place de marché.

Ch : Est qu'est-ce que tu souviens ?

Mo : La maison. C'était une maison très petite. J'aimais jouer dans cette maison. On a vécu là pendant quatre ans.

Ch : Est-ce que tes frères étaient déjà nés ?

Mo : Oui. Paula est née un an après moi et Migue deux ans après.

Ch : D'accord, et de l'époque qui a précédé ces période-là, c'est-à-dire, l'époque lorsque tu restais dans le ventre de ta mère. Est-ce que tu connais cette histoire ?

Mo : Je ne sais pas. Ils se sont retrouvés puis je suis née mais mes grands-parents ne savaient pas ça, c'est mon père qui quinze jours après leurs a raconté.

Ch : Personne ne savait pas de ton existence.

Mo : C'est ça. A cette époque-là ma mère habitait chez ma grand-mère. Elle était déjà enceinte mais mon grand-père maternel ne connait pas de la situation de ma mère. A cette époque-là mon grand-père n'acceptait pas la relation de ma mère avec mon père.

Ch : Est-ce que tu rappelles quelque chose de ton grand-père ?

Mo : Pas du tout. Lorsque j'étais très petite, j'amenais les repas à mon grand-père parce qu'il travaillait loin du foyer.

Ch : Et de ta grand-mère maternelle, tu connais quoi ?

Mo : Elle est morte lorsque ma mère avait 13 ans.

Ch : Et quoi d'autre ?

Mo : Apparemment mon grand-père avait d'autres femmes. En plus ça, il ne aide pas économiquement à ma grand-mère. Mon grand-père dépensait tout l'argent en d'autres femmes.

Ch : Et ton oncle ?

Mo : Oui, il est mort il y a deux ans. Il était très drôle, on aimait jouer avec lui.

Ch : Et comment est-ce que ta famille a pu assimiler cette situation ?

Mo : Mm, ça a été vraiment difficile. Le jour où je me suis rendu compte de ça Migue avais échappé du foyer,

Entrevistador: Et pourquoi Migue a fait ça ?

Mo : Ça fait à cause du problème de Paula. Migue était ami du petit ami de Paula.

Ch : Comment tu peux décrie la relation avec la famille de ton père ?

Mo : Je dirais que j'une relation plus proche justement avec la famille de mon père qu'avec la famille de ma mère.

Ch : Revenant à ton histoire de vie. Qu'est-ce que tu rappelles depuis que t'avais quatre ans?

Mo : Des maisons où nous avons habité. Celle de mon grand-père, mais aussi celle qui se trouvée proche de l'église et finalement celle où nous habitons.

Ch : Et vous avez habité toujours ensemble?

Mo : Oui, sauf l'époque où Paula a habité dans une autre famille à Pacora.

Ch : Comment tu peux décrire ta famille ?

M : Normal, elle a des difficultés comme les autres familles.

Ch : Et qu'est-ce qui tu aimes le plus de ta famille ? De ton père par exemple ?

Mo : Mm, mon père c'est très affectueux et très mignon avec moi.

Ch : Et ta mère ?

Mo : Ma mère est une entremetteuse mais parfois elle nous réprimande beaucoup.

Ch : Est-ce qu'il y a des différences entre ta relation avec ton père et celle qu'il possède avec Paula et Miguel ?

Mo : Normalement il a une relation similaire avec les trois mais ils n'ont pas la même perception que j'ai de lui.

Ch : C'est une perception qu'ils possèdent depuis toujours ou depuis les derniers faits ?

Mo : C'est depuis toujours à mon avis. Je suppose qu'ils n'ont pas accepté l'autorité qu'il représente. Ils détestent obéir et savoir qu'il y a un personne que leurs dit ce qui il faut faire.

Ch : Et comment est-ce que tu expliques ça ?

Mo : Je ne sais pas. Par exemple, ma mère, s'il y a une personne qui est entremetteuse et s'il y a une autre qui n'est pas comme ça, ils doivent préférer celle qui est une entremetteuse. C'est ça probablement.

Ch : Est-ce que l'on peut dire donc qu'ils sont plus identifie à ta mère alors que tu es plus identifié à ton père ?

Mo : C'est-à-dire, je serais pour mon père alors que mes frères pour ma mère. Ça s'est toujours passé.

Ch : J'avais l'impression de deux équipes pour le dire comme ça.

Mo : Oui (Elle rigole)

Ch : Il y a donc certains conflits entre vous.

Mo : Oui.

Ch : Et il y a aussi des conflits entre toi et ta sœur. Ça c'est depuis toujours ?

Mo : Mais oui, c'est depuis toujours, je ne sais pas pourquoi notre rapport c'est compliqué.

Ch : Est-ce que votre rapport est plus compliqué que ceux d'autres frères ou sœurs ?

Mo : Oui, tout-à-fait. Lorsqu'elle me parlait, je ne sais pas qu'est qui m'arrivait, mais je n'avais qu'envie de la frapper au point que Migue devait toujours nous interrompre.

Ch : Cela indique qui ce que Paula provoquait chez toi c'était très fort ?

Mo : Je ne sais pas, c'était de la rage, c'était à cause de son attitude.

Ch : Son attitude ?

Mo : Oui, par exemple, elle n'aimait pas sortir avec la famille. Elle était très ignorante et hypocrite, je pense comme ça. Par exemple, j'écoutais un type de musique mais elle souhaitait écouter une autre, alors, elle étendait la radio. Ça m'énervait beaucoup. On a toujours été comme ça, je déteste beaucoup de choses de Paula.

Ch : Est-ce que ces conflits arrivaient tous les jours ?

Mo : Oui, tous les jours.

Ch : Et ça vous arrive depuis petites ?

Mo : Oui, c'est toujours comme ça.

Ch : Et avec Migue, comme ça se passe ?

Mo : Non. Avec Migue c'est différent. Nous faisons d'ailleurs des choses ensemble.
Ch : Il est l'ami de toutes les deux.
Ch : Oui, mais il est plus proche de Paula.
Ch : Tu sais qu'est-ce qui s'est passé avec Paula la première fois qu'elle a été placée dans une autre famille à Pacora ?
Mo : Je ne sais pas.
Ch : Et combien du temps elle est resté en d'hors ?
Mo : Six mois.
Ch : Et lorsqu'elle est retourné, qu'est-ce qui s'est passé ?
Mo : Ma mère a dit qu'elle avait beaucoup changé mais je ne crois pas.
Ch : Qu'est-ce que tu penses de Paula en tant que personne ?
Mo : Je ne sais pas, mais elle est fastidieuse et arrogante.
Ch : Alors, elle est prise en charge encore une fois par l'ICBF et elle est placée dans une autre famille à Pacora aussi. Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé pour cela ?
Mo : Je ne suis pas sûr, mais elle a affirmé que mon père apparemment l'avait rejetait de la maison. Je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là. Elle est arrivée à la maison et après elle est sortie avec Migue. C'est ça. Ma mère était donc très découragée même que mon père. Mais je ne sais pas, ça ne me concerne pas.
Ch : Alors, tu rien as dit. Par contre, Migue a réagi notamment pour aider à ta sœur.
Mo : Oui, parce qu'il a dit, Paula a été rejeté en conséquence moi aussi. En un premier moment il a décidé s'en sortir pour éviter voir la réaction de mon père mais après il disait qu'il avait aussi rejeté.
Ch : C'est au sens de la loyauté en quelque sorte.
P : Oui.
Ch : Et qu'est-ce que tu penses de la prise en charge, du fait d'avoir été placée dans une autre famille ?
Mo : Je ne sais pas mais au bout du compte c'est ça ce qui elle souhaitait, elle parlait toujours de son intention de retourner à la famille de Pacora.
Ch : Comment tu pourrais expliquer ces propos de Paula ?
Mo : Comment je disais tout à l'heure, dans notre maison il y a de l'autorité et elle la déteste.
Ch : Alors, tout cela nous indique que ton père représente l'autorité mais ton mère par contre est une entremetteuse, c'est ça ?
Mo : Oui.
Ch : Et pourquoi ta mère se conduite comme ça, est-ce que ça vient de sa famille ?
Mo : Je ne sais pas, (Elle rigole).
Ch : Est-ce que ça c'est lié à l'éducation qu'elle a reçu dans sa propre famille ?
Mo : Oui, pourquoi pas.
Ch : Est-ce que les familles peuvent beaucoup influer sur les individus ?

Mo : Oui, parce que ma mère a vécu beaucoup de choses, ne-c'est-pas ? Alors, ma mère est une entremetteuse, c'est ça. Mon père a vécu aussi des situations difficiles et il tente d'éviter que nous les vivions.

Ch : D'accord Monica, on a terminé, merci beaucoup.

Miguel

Chercheur: Salut Migue, comment ça va?

Miguel : Ça va.

Ch : On va parler du dessin que vous avez fait la dernière fois. Est-ce que tu es satisfait avec de dessin ?

M : Oui.

Ch : Tu connais à tous ?

M : Oui.

Ch : Mais tu n'as pas connu ton arrière-grand-mère.

M : Non.

Ch : Celle qui tu as connu c'est tan grand-mère Milvia.

M : Oui.

Ch : Est-ce que tu as connu ton oncle, celui qui est décédé ?

M : Oui.

Ch : Est-que tu te rappelles beaucoup de lui ?

M : Oui.

Ch : Est-ce que vous étiez très proches ?

M : Oui, il habitait chez nous avant de se déplacer à Aguadas.

Ch : Et le rapport avec lui, ça marchait bien ?

M : Oui.

Ch : Ok. Du côté de la famille de ton père, comment tu peux décrire ton rapport avec elle ?

M : C'est bien, (Il rigole), surtout avec ma tante Rosario.

Ch : Rosario?

M : Oui parce que c'est la personne de la famille de mon père avec laquelle nous parlons souvent.

Ch : Est-ce que tu as l'impression d'être plus proche de quelle famille ?

M : Celle de mon père.

Ch : Qu'est-ce que tu penses par exemple de ta grand-mère paternelle ?

M : Ça va. Elle est la plupart du temps une personne joyeuse.

Ch : Et comment tu peux décrire le rapport entre tan grand-mère et ton père ?

M : Ils sont très proches.

Ch : Migue, tu as 13 ans. Est-ce que tu es né quand ?

M : En 2000, le mois mars.

Ch : Et de l'époque quand tu restais dans le ventre de ta mère, qu'est que ta famille t'a raconté ? Il y a des photos ?

M : Non, (Elle rigole).

Ch : Qu'est-ce que tu as écouté de cette histoire ?

M : Ils m'ont dit que l'accouchement a été par la voie d'une césarienne. A l'hôpital personne ne voulait pas s'occuper de ma mère. La photo plus ancienne que je connais c'est une photo de mon baptisme.

Ch : Quelle est ton souvenir le plus ancienne ?

M : C'est l'image d'une maison.

Ch : Quelle maison ?

M : Je ne suis pas sûr.

Ch : Et qu'est-ce que tu te rappelles ?

M : Je ne sais pas, c'est une maison, mm, je regardais des palmiers à travers d'une fenêtre.

Ch : Des palmiers ?

M : Oui parce que on trouve de palmiers ici à Salamina, spécifiquement sur la route à Pacora.

Ch : Est-ce que tu étais très petit ?

M : Oui, (Elle rigole).

Ch : Et pourquoi tu te rappelles de cette maison et de ces palmiers ?

M : Je ne sais pas, (Elle rigole).

Ch : Et tu as d'autres souvenirs comme celui-ci ?

M : Non.

Ch : Est-ce que tu as des souvenirs si anciens qui concernent tes sœurs ou des autres maisons ?

M : La maison de mon grand-père où nous avons vécu pendant quelques années.

Ch : Est-ce que tu as bien aimé cette maison ?

M : Oui, c'est la maison où nous avons habité avec mon oncle.

Ch : Est-ce que tu peux représenter dans un dessin la maison de ton souvenir ?

M : Oui, peut-être.

Ch : Ok.

M : Là on trouvait une fenêtre très petite. C'est juste ici où je me trouvais. Là c'était un port et là une autre mais plus petit. C'est par-là que l'on pouvait voir les palmiers.

Ch : Tu étais juste là en regardant les palmiers.

M : Je me trouvais dans un berceau (il le dessin) qui était par là.

Ch : Tu étais donc un petit enfant.

M : Oui, c'est ça.

Ch : Est-ce que tu ressentais quelque chose lorsque tu étais dans le berceau ?

M : Non (Elle rigole).

Ch : On a là donc un souvenir que concerne une maison. Tu parlais aussi de la maison de ton grand-père. Qu'est que tu te rappelles de ton grand-père ?

M : Il rigolait beaucoup.

Ch : On a parlait aussi que tu as l'impression d'être plus proche à ta famille paternelle. Par rapport à ta propre famille, est-ce que tu connais l'histoire de tes parents, comment est-ce qu'ils sont devenus mariés ?

M : Ça s'est passé lorsqu'ils étaient en train d'étudier au lycée nocturne. Et mon père a vécu, je ne sais pas pourquoi chez une sœur de ma mère.

Ch : Est-ce que vous étiez déjà nés ?

M : Oui, Monica était déjà née. Après ça, je ne rappelle pas pourquoi, mon père a vécu, je ne sais pas où mais accompagné de ma mère.

Ch : Tu es le frère le cadet, qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

M : Je ne sais pas, (Il rigole).

Ch : Qu'est-ce que tu penses donc de tes sœurs ?

M : Elles adorent faire des blagues.

Ch : Est-ce que Paula c'est la personne de ta famille avec laquelle tu as un rapport le plus étroit?

M : Oui.

Ch : Tes sœurs m'ont raconté qu'elles se disputent très souvent, c'est ça ?

M : Oui, c'est ça, mais je ne sais pas pourquoi.

Ch : Et le rapport avec ta mère, ça marche comment ?

M : Très bien. Elle est très amusante aussi.

Ch : Tu as donc un rapport plus proche avec ta mère, n'est pas avec ton père.

M : Oui.

Ch : Avec ton père aujourd'hui par exemple, votre relation est compliquée, c'est ça ?

M : Oui.

Ch : Mais, votre relation a toujours été comme ça?

M : Non. Ça fait depuis la mort de mon grand-père, non, de mon oncle.

Ch : Et avant ça la relation marchait bien ou quoi ?

M : Bien, nous aimions faire ensemble beaucoup de choses.

Ch : Les trois ?

M : Celle qui partageait plus avec lui c'était Monica.

Ch : Monica a été donc la plus proche de lui.

M : C'est ça.

Ch : Est-ce qu'avant de la morte de ton oncle tu avais l'impression d'être proche de ton père ?

M : Oui, c'est ça.

Ch : De la même manière que Monica ?

M : Pas comme ça parce que Monica a été depuis toujours la plus proche de lui.

Ch : Mais qu'est-ce qui s'est passé spécifiquement dans la relation avec ton père ?

M : Monica avait une fois une peluche qui était de ma mère. Cette peluche se trouvait une fois dans le bureau de ma mère et je l'ai fait de trucs avec un crayon. Lorsque nous sommes arrivés à la maison, Monica a commencé à crier parce que la peluche était abimée. Du ce

coup mon père s'est beaucoup énervé et a commencé à me crier. Alors, j'ai dit, je vais le réparer, mais il n'a pas écouté. Ensuite, il est allé à ma chambre et m'a jeté au sol, et là il m'a donné un coup de pied. Ça m'a provoqué beaucoup de la rage.

Ch : C'est donc à partir de ce fait que la relation a changé ?

M : Oui.

Ch : Est-ce que vous avez parlé de ça ?

M : Non.

Ch : Et puis, ce qui s'est passé, c'est la dispute entre lui et ta sœur Paula.

M : Oui.

Ch : Qu'est-ce que t'y as ressenti ?

M : Ça m'a fait du mal.

Ch : Qu'est-ce que tu en penses ?

M : Je ne sais pas.

Ch : Est-ce que il y a quelque chose que te manque de ton père ?

M : Mm, je ne sais pas, j'aimais bien faire du vélo avec lui et de jouer la guitare.

Ch : A ton avis, quelle est le problème qui existe entre Paula et votre père ?

Ch : Je ne sais pas. Elle a un petit ami qui n'est pas accepté ni par mon père ni par ma mère. Ils dissent qu'il s'agit d'un garçon qui est drogué mais il ne fait que fumer des cigarettes.

Ch : Et qu'est-ce que tu penses de lui ?

M : Je ne sais pas, il est un garçon tranquille.

Ch : Ça y est Migue, merci beaucoup par cet entretien

M : D'accord, merci à vous.

Annexe 3 LA FAMILLE BUITRAGO

Première et deuxième entretiens.

Ces entretiens se sont déroulés dans l'un des bureaux de l'ICBF (Salamina).

Chercheur (Ch) : Bonjour. Quelle est votre âge ? Où est-ce que vous êtes née ?

Rosa Emilia (RS) : J'ai 55 ans, je suis née ici à Salamina.

Ch : Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

RS : À la vente de produits d'épicerie.

Ch : Et quelle est votre scolarité ?

RS : J'ai étudié jusqu'à la cinquième année de l'école primaire.

Ch : Quelle est l'âge de Claudia ?

Claudia (Cla) : 13 ans.

Ch : Es-tu aussi née ici ?

Cl : Oui.

Ch : Votre scolarité ?

Cla : 7emme année à l'école secondaire.

Ch : Et qui est le petit enfant qui nous accompagne aujourd'hui ?

RE : C'est Fredy, mon petit-fils.

Ch : Et quelle est l'âge de Fredy ?

RE : 5 ans.

Ch : Quelles sont les autres personnes que font partie de votre famille ?

RE : Mon enfant qui s'appelle Horacio

Cla : Ce sont quatre enfants.

Ch : Vous habitez avec eux ?

RE : Horacio habite dans la même maison que nous mais dans un autre étage.

Ch : Vous habitez donc avec…

RE : Avec mon mari qui a 60 ans et avec mon frère handicapé qui a 60 ans.

Ch : Tous les membres de votre famille habitent à Salamina ?

RE: Nous tous sommes six enfants. Nora habite ici mais les autres habitent à Cartagena et Bucaramanga.

Ch : Et vos parents ?

RE : Ils sont déjà décédés.

Ch : Ça fait beaucoup du temps ?

RE : Beaucoup.

Ch : Qu'est-ce que vous pouvez me dire des rapports qui existent entre les membres de votre famille ?

RE : Mm, bien, je travaille fortement pour avoir des bonnes conditionnes de vie par ma fille. Et Claudia, Claudia m'aide beaucoup avec les tâches du foyer.

Ch : Est-ce que vous avez une bonne relation avec vos frères ?

RE : Non, on ne parle pas. Je n'ai qu'à mon frère qui habite avec moi. Mes autres frères se sont oubliés de lui.

Ch : C'est vous donc qui s'est occupé de lui

RE : Oui, depuis de la morte de ma mère.

Ch : Par rapport aux difficultés familiales, comment vous faites pour les résoudre ?

RS: On dialogue.

Ch : Quels sont vos vertus en tant que famille ?

Cla : Nous sommes une famille très uni. On dialogue toujours pour surmonter les conflits.

Ch : Et concernant votre lien avec l'ICBF, ça existe depuis quand ?

Cla : Ça fait deux ans.

Ch : En quoi consiste ce lien ?

Cla : Ce n'est pas facile parce que l'on redoute de parler de ce que l'on pense.

Ch : Vous avez donc reçu de l'aide en quelque sorte de part de l'ICBF ?

RE : Oui, dieu merci l'ICBF nous a beaucoup aidées. Ils ont envoyé à Claudia vers une institution à Cali. Elle y est restée pendant 14 mois.

Cla : Pendant un an et trois mois.

RE : Elle a beaucoup changé.

Ch : Et pour vous qu'est-ce qui a signifié le fait d'être séparées ?

Cl : Ça pour moi a été très, très, très dur.

RE : Ne me pose pas cette question. J'avais envie de mourir, j'avais l'impression de mourir parce que, écoutez, vous ne savez pas mes difficultés pour aller à Pereira, c'est l'époque où j'avais mal aux pieds, je ne pouvais pas travailler, je n'avais pas donc de l'argent pour payer le voyage, en plus, je devais aller et retourner mais sans elle. Oh mon dieu, quel malheur. Je me demandais presque toujours, aller ou ne pas aller ? Mais il fallait aller pour savoir si le processus de Claudia marchait, aller pour la voir. Tout ça me provoquait une douleur horrible.

Cla : Cette expérience a été triste pour moi parce c'est triste lorsque on n'est pas avec la famille. Ça c'est dur.

RE : Quinze mois que nous sommes restées séparées. C'était l'enfer.

Ch : Est-ce que vous étiez très attachés l'un de l'autre ?

RE : Oui, bien sûr. J'ai eu trois filles mais l'une d'elles s'est suicidée à Manizales. Ça c'est très dur, elle était enceinte. A cette époque-là je travaillais avec une famille ici à Salamina. Ma fille de sa part était devenue mariée mais un an après son mariage s'est tombé dans l'échec. C'est ainsi qu'elle m'a dit un jour : mama, je vais venir à Salamina. Alors, je lui ai demandé : qu'est-ce qui passe ? Mais si vous voulez, nous pouvons attendre l'accouchement de votre bébé, il ne manque que cinq mois et après vous pouvez revenir. Alors, elle m'a dit : d'accord mama. Puis ça j'ai reçu la terrible nouvelle. Avant d'écouter, ça j'ai eu un mauvais présentement. Alors, j'ai répondu au téléphone et quelqu'un m'a dit : votre fille s'est suicidée. Je suis donc allée à

Bogotá pour donner à ma fille une sépulture digne. Je n'ai pas pu cependant connaitre la vérité concernant sa morte.

Ch : Vous ne savez pas qu'est-ce qui s'est passé ?

RE : Oui, je ne sais pas d'ailleurs si elle a été tuée par son mari ou quoi. Je n'ai pas pu voir le lieu où elle s'est apparemment suicidée. Son mari et la mère de lui ne m'ont pas permis entrer à ce lieu-là. J'ai essayé d'entrer mais la mère du mari de ma fille m'a dit : tenez les choses de votre fille. Il faut que mon dieu me pardonne mais je déteste beaucoup cette madame. Il aura à me pardonner au moment de ma mort, mais je n'accepte pas cette madame ni leur enfant parce que c'est à cause de lui que ma petite fille s'est suicidée.

Ch : C'est donc par cette raison que vous me disiez que l'absence de Claudia était si dure pour vous.

RE : Oui, oh mon dieu, parce que je regardais sa chambre tous les jours et je pleurais. Alors, j'ai vécu des choses terribles mais dieu va me récompenser un jour de m'être occupée de mon frère. Ça fait plusieurs années que je le lave, le rase, que je lui donne de tout parce qu'il n'est qu'un vivant qui ne fait rien. Si l'on le donne quelque chose à manger, il mange sinon il ne mange pas. Alors, il faut bien soigner une personne comme ça sinon il faut mieux décliner.

Ch : C'est-à-dire que votre frère habitiez avant avec vos parents ?

RE : Oui parce que je me suis allée de ma maison lorsque je suis devenue mariée, mais je suis retournée et ensuite je suis revenue chez mon mari et je suis restée avec lui jusqu'au moment où j'ai décidé le laisser. J'ai décidé donc de rester chez ma mère jusqu'à sa morte. Dans cette période-là je me suis occupée de les membres de la famille voire de mon frère.

Et alors, personne s'est occupé de mon frère, juste moi, mais je ne me regrette pas parce qu'il va bien quand même, il va rester avec moi jusqu'à la volonté de dieu se réalise.

Ch : Vous avez été mariée, c'est ça ?

RE : Oui.

Ch : Mais aussi vous êtes devenue une femme séparée à plusieurs fois.

RE : Je me suis séparée à plusieurs fois. Lorsque j'ai eu la première fillette, je suis retournée chez mon premier mari. Je suis retourné encore une fois. Pendant cette deuxième fois, je suis devenue enceinte. C'est ainsi que nous avons conçu mes premiers quatre enfants.

Ch : Alors, est-ce que vous savez qu'est-ce qu'un arbre généalogique ?

RE : Quoi ?

Ch : Un arbre généalogique.

Cla : Plus ou moins.

Ch : Est-ce que tu peux me dire qu'est-ce que c'est ?

Cla : Pour faire un arbre généalogique on commence par les grands-parents, puis les papas, puis les frères, puis les frères.

Ch : A quoi bon donc ce dessin.

Cla : Pour mettre en place chaque un des membres de la famille.

Ch : Je voudrais donc que vous réalisent l'arbre généalogique de votre famille ? Avez- vous compris ?

RE: Non, (Elle rigole).

Ch : Il s'agit de penser à la famille pour essaye de la représenter dans cette feuille.

RE: Il faut le faire ici ou à la maison ?

Ch : Ici.

RE : J'espère que dieu vous aide dans votre travail et qu'il vous aide pour obtenir votre diplôme.

Ch : Merci beaucoup. Par rapport à sa petite-fille, est-ce que elle a aussi été dans l'CBF ?

RE : Oui, en fait, elle vient de fêter son anniversaire 15.

Ch : Et où est-ce qu'elle se trouve à ce moment ? Pourquoi est-ce qu'elle n'habite pas avec vous ?

RE : À Manizales.

Cla : Elle n'habite pas chez nous parce qu'elle n'a pas voulu.

RE: Et ça parce que mes nièces ont parlé mal de moi à ma petite-fille.

Ch : Et alors, qui es-tu en train de dessiner ?

Cla : Jah, je ne sais pas, je ne connaissais pas bien à ma grand-mère maternelle.

Ch : D'accord, c'est-à-dire que tu tentes de dessiner ta grand-mère.

Cla : Comment elle s'appelait ?

RE : Rubí Salome Toledo de Buitrago.

Ch : Est-ce que tu l'as connue ?

RE : Non, ça fait quelques années qu'elle est déjà morte.

Cla : Je n'existais pas dans la pensée.

Ch : Ça fait combien d'années ?

RE : Il y a plus de treize ans.

Ch : Et où est-ce que ne te trouvais pas ?

Cla : Dans la pensée de ma grand-mère, elle n'avait pas pensé que je pourrais naitre.

Ch : C'est-à-dire, elle n'avait pas pensé à toi, à la possibilité de ton existence.

Cla : Non.

Ch : Qu'est-ce que vous pouvez dire donc de Rubi ?

RE : Ma mère a été une bonne mère, ma mère nous aimait beaucoup, évidemment elle nous donnait des frappes comme toutes les mères car on était espiègle, on était tellement espiègle.

Ch : Alors, elle vous frappait mais elle était une bonne mère.

RE : Oh oui, ma mère était une très bonne mère, une très bonne grand-mère, oh la pauvre petite ancienne.

Ch : Et votre père ?

RE : José Alfredo Buitrago était un boucher. Il a été en premier lieu un soldat, ensuite il a travaillé en tant que gardien, puis il est entré dans la police mais il est sorti parce qu'il était trop obèse, il ne pouvait pas utiliser l'uniforme. C'est là qu'il a décidé d'ouvrir sa boucherie.

Ch : Comment était la relation avec votre père ? Comment ça marchait?

RE : Ça marchait bien, mais il était très agressif, mais, ça n'importe pas. Est-ce qu'il faut dessiner tous les membres de la famille (…) Il était très violent, là par exemple, j'ai des blessures qu'il m'a fait avec sa ceinture

Ch : Qui est cette personne-là ?

Fredy : C'est la grand-mère.

RE : (Elle rigole)

Fr : Voilà les pattes.

Cla : Les pieds.

Fr : Les pattes du taureau, têtue.

Cla : Est-ce que la grand-mère est un taureau.

Fr : Et oui, la grand-mère est un taureau.

Ch : Est-ce que ta grand-mère est un taureau ?

Cla : Fredy, je ne crois pas ça, (Il rigole).

Fr : Mais qu'est-ce que vous fasse, je vais effacer ça.

Cla : Non, non.

Fr : Ça c'est mal.

Ch : Pourquoi ?

Fr : je vais effacer ça.

Ch : Alors, tu imagines quoi de Rubi Salomé ?

Cla : Mais non, elle n'est pas Rubi Salome.

Ch : Ah, d'accord, celle-ci c'est ta mère, désolé.

RE : (Elle rigole).

Fr : Ce n'est pas comme ça, ça semble un diable.

Ch : Un diable ? Pourquoi ?

Fr : Elle semble une princesse.

Ch : Fredy, est-ce que tu veux dessiner une autre personne ?

Cla : Je veux dessiner une autre personne.

RE : Votre père ?

Cla : Mais mon père n'habite pas chez nous.

Fr : C'est vrai.

Ch : Comment s'appelle ton père ?

Cla : Jose Raul.

Ch: C'est qui là ?

Fr : Claudia

Cla : Je ne suis pas un homme.

Fr : Et les mains sont où ?

RE : Selon le dessin je suis très sophistiquée.

Fr : Et les mains ?

Cl : Ils n'en ont pas.

Fr : Mais oui, ils en ont.

RE: Regardez, les mains sont là.

Fr : Les mains sont cachées.

Ch : Claudia, où est-ce que tu as appris comment faire un arbre généalogique ?

Cl : Dans l'institution à Cali.

Ch : Et qu'est-ce que tu as appris ?

Cl : L'arbre généalogique permet faire une représentation de la famille afin d'identifier la place qui y occupe chaque membre.

Ch : Il comprend quels membres ?

Fr : Les frères, les grands-parents, les arrière-grands-parents.

Ch : Rosa, est-ce que vous se rappelle par exemple de ses grands-parents ?

RE : Des parents de ma mère. Il est clair que l'on est plus proche aux grands-parents maternels.

Ch : Et pourquoi ça, qu'est-ce que vous en pensez ?

RE : Je ne sais pas mais ça arrive dans toutes les familles.

Ch : Vous êtes donc plus proche de la famille de votre mère.

RE: Oui, les parents de mon père étaient très agressifs.

Ch : Pourquoi ça ?

RE : Oui, ma grand-mère nous obligeait à travailler alors qu'elle jouait les cartes. En plus ça, elle nous frappait très fort.

Ch : Et votre grand-mère maternelle ?

RE : Elle était une femme très humble.

Ch : Et votre grand-père ?

RE : Il s'appelait Féderico. Il a toujours travaillé dans la campagne. Il avait d'ailleurs une ferme qu'en principe nous avons héritée. Mais cette ferme-là est occupé par je ne sais quelles personnes.

Ch : Vous seriez donc les propriétaires légitimes de cette ferme.

RE : L'homme qui y habite à ce moment a essayé de la vendre mais il n'a pas pu parce que nous sommes apparemment les propriétaires. Alors, il a une amie qui me dit : il faut lutter par la ferme, vous avez le droit. Mais je laisse tout à la volonté de mon dieu, au seigneur qui habite au ciel, c'est lui qui décide tout. Je sais qu'un jour ces personnes qui nous ont fait du mal seront malheureux, et le fait d'avoir de l'argent ne sera pas important.

Ch : Et qu'est-ce que vous pensez ?

RE : J'ai vous dit à ma sœur, ça ne vaut pas la peine. Ma mère disait : si l'on est né nu, il faut mourir nu aussi… Claudia, on peut commencer à terminer le dessin.

Ch : Comme vous voulez.

RE : Vous allez partir?

Ch : Non, je suis là pour vous, pour vous écouter et réaliser ainsi mon étude, ma thèse.

RE : Est-ce que vous avez enregistré ce que l'on a parlé aujourd'hui ?

Cla : Tout a été enregistré.

RE : Ça va vous aider beaucoup pour votre étude.

Ch : Oui, je le crois aussi. Merci beaucoup. On peut continuer dans les prochains jours. On peut maintenant parler un peu autour du processus de Claudia dans l'CBF. Est-ce que vous devez venir souvent ?

RE: Oui, depuis qu'elle est retournée, nous devons aller tous les quinze jours.

Cla: Non, parce que tout d'abord on devait aller tous les huit jours, ensuit tous les quinze jours, puis ça tous les mois. En fait, il y a deux moi que je ne suis pas allé.

RE : Oui, oui. On est venu d'ailleurs parce que la psychologue nous a demandé ça pour vous aider avec votre étude.

Ch : C'est-à-dire que vous n'aviez pas besoin de continuer dans la pris en charge.

RE : C'est ça parce que Claudia a déjà surmonté ses difficultés. Heureusement nous sommes encore une fois ensemble. J'ai beaucoup subi.

Ch : Qu'est-ce que la chose la plus difficile à vivre dans la séparation avec votre fille ?

RE : Le fait d'être séparées. Je me suis levée tous les matins et je regardais sa chambre vide, ça c'était pour moi trop triste parce que on jouait beaucoup par exemple. Franchement je ne suis pas capable de vivre sans ma fille.

Ch : Très dur donc.

RE : Oui... C'est qui ?

Cla : Andrés.

Ch : Est-ce qu'Andres est l'unique petit fils ?

RE : Non, j'ai cinq petits fils.

Ch : C'est vrais, vous m'aviez d'ailleurs parlé de celle qui habite à Manizales chez vos nièces. Et qu'est-ce qui s'est passé avec elles?

RE : Elles ont parlé mal de moi.

Ch : Et qu'est-ce qu'elles disaient ?

RE : Elles ont beaucoup parlé pour éviter l'arrivée de ma petite fille à ma maison. Elles ont dit que mon idée par rapport à la fille était la prostituer. Mais qui va faire ça avec les enfants.

Cla : Mais il y a des mères qui peuvent faire ça comme même.

RE : Ça c'est sûr mais je ne pourrais pas le faire… Et l'a, c'est qui ? Attendez, c'est vous.

Ch : C'est toi Claudia ?

RE : Il ne lui manque que les lunettes.

Cla : Ce n'est pas drôle mama.

RE : Elle doit utiliser des lunettes.

Cla : Oui, elles sont principalement pour protéger mes yeux des rayons du soleil.

Ch : Vous avez mal aux pieds, c'est ça ?

RE : Je suis devenue malade puis de travailler dans un restaurant

Ch : Et ça c'est parce que vous êtes toujours en pieds pour prendre les commandes des clients ?

RE : C'est ça.

Ch : Et est-ce que vous travaillez depuis que vous étiez très jeune?

RE : Oui, c'est ça. Je n'ai pas étudié par exemple. Quand j'avais 13 ans, j'ai déjà un enfant. A l'âge de 15 ans, j'avais deux enfants.

Cla : Celui-ci c'est comme ça parce qu'il s'agit de mon oncle. Il n'a pas des pieds parce qu'il est handicapé.

Ch : Et alors, qu'est-ce que tu as fait là ?

Fr : Une chose.

RE : (Elle rigole).

Ch : Quelle chose ?

Fr : Une chose.

RE : C'est qui ?

Fr : Non, personne, eh, c'est un cafard.

Cla : Un cafard.

Ch : Celui-ci c'est un cafard ?

Fr : Un cafard empoisonné.

Ch : Empoisonné ?

Fr : Oui.

Ch : Ça semble très intéressant, c'est quoi ?

Fr : C'est un cochon.

Ch : Un cochon ?

Fr : Oui.

Cl : Et celui-ci ?

Fr : Un super-héros.

Ch : Un super-héros? C'est-à-dire, un cochon et un super-héros.

RE : (Elle rigole).

Fr : Regardez, et la, et la, la princesse.

Ch : On a un cochon, un super-héros et une princesse.

Cla : La princesse est très petite.

Ch : C'est laquelle ? Celle-ci ? Et celui-ci c'est le super-héros?

Fr : Et celui-ci c'est un cochon, et le 'chinguite'.

Ch : Quoi ?

Cla : Le mille-pattes ?

RE : Le mille-pattes, non, non, non.

Fr : Ah oui, voilà le mille-pattes, mais bien sûr

Ch : C'est super, merci beaucoup. Et merci à vous les deux aussi. On a donc terminé, on se voit la semaine proche.

Troisième entretien.

Rosa Emilia.

Chercheur : On avait parlé la dernière fois de votre famille.

Rosa Emilia : Oui, de la morte de ma fille.

Ch : Est-ce que vous pouvez me raconter un peu plus de cette histoire?

RE: Ma fille habitait à Manizales, elle s'était mariée il y a un an. Je lui ai dit : 'ma chérie, ne te marie pas, je vous en prie par l'amour de dieu, ne te marie pas. Vous ne savez pas mais le diable peut entrer chez les personnes, c'est vrai. Vous pouvez vivre ensemble avec quelqu'un apparemment bien mais si vous vous mariez, ça va provoquer le diable et il va faire échouer le mariage. Je sais ça parce que j'ai été déjà mariée.

Ch : Et le mariage, comment ça s'est passé par vous ?

RE : Très mal. Oh mon dieu, ça a été terrible, oh mon dieu, j'ai beaucoup subi à vrai dire. J'étais très jeune lorsque je me suis mariée, je me suis mariée à l'âge de 13 ans, très petite. Cet homme, au cours de la première semaine d'être ensemble, m'a frappée d'une manière terrible. Il me brûlait avec ses cigarettes, il était, comment je peux dire, il était un monstre. Un homme qui fait ça, c'est un animal, et un animal qui brûle des personnes, ne vaut pas la peine. Regardez, ces marques-là sont des brûlures qu'il m'a faites.

Ch : Comment vous avez connu à cet homme ?

RE : Parce que ma mère, écoutez, ce qui s'est passé c'est que ma mère avait un petit bar dans le secteur de la place du marché, il s'appelait 'La cave', là, j'ai retrouvé ce jeune homme qui était membre de notre famille. Et alors, je ne me suis pas rendu compte et je m'échappai avec lui, je m'en suis enfuie. Ensuite, la police nous a emmenés avec eux, nous étions à Saint Patrice, nous avons donc dormi au siège de la police. Lui, il a été emprisonné alors que moi, la police m'a emmenée chez ma mère.

Ch : Etiez-vous déjà enceinte ?

RE : Oui, alors, monseigneur nous a dit : je ne vais pas vous marier, votre enfant vous devez le donner à une autre personne. Cela parce que je n'étais qu'une fille qui devait se consacrer à jouer avec des poupées. A cette époque la loi vraiment existait, pas aujourd'hui. Mon mari a été emprisonné pendant un an, mais, nous nous sommes finalement mariés, tout ce qui concerne la noce a été payé par ma mère. Cependant, nous nous sommes ensuite séparés. Ça a été pour moi un supplice. Ecoutez, cet homme à chaque fois qu'il me retrouvait dans la rue me frappait sans compassion.

Ch : Avant de se marier, est-ce que vous habitiez chez votre famille ? Comment était votre vie avec votre famille, avec votre mère par exemple ?

RE : Elle me frappait beaucoup, elle m'obligeait à voir des garçons et tout ça. Ça parce qu'elle avait, comment je peux vous dire, elle avait un petit bar où elle comptait avec des femmes qui travaillent ici, comprenez-vous ? Alors, c'est un moment de ma vie où je devais voir les petits garçons ainsi que laver un gros tas incroyable de vêtements. J'étais trop petite, alors, j'étais découragée et je pris mon élan, je m'en suis enfuie.

Ch : Vous étiez donc découragée et du coup vous avez décidé de fuir.

RE : Oui, je me sentais très ennuyée parce que ma mère me pinçait trop fort. En plus, elle m'a dit : je vais vous faire vous marier de gré ou de force, c'est-à-dire, elle a dit ça en exprimant une

sorte de pure malveillance. Et depuis ça, regarde, je ne suis pas mariée et je ne suis pas célibataire parce que j'ai trois enfants qui ne sont pas de mon copain actuel.

Ch : Qu'est-ce que l'a poussée à s'enfuir ?

RE : Non, je ne sais pas, je suis partie du jour au lendemain. Il m'a dit, je vous attends à la porte et je suis partie. Je suis entrée dans cette voiture mais je rien savais. D'abord nous nous adressons à Aguadas pour dormir et là nous nous nous sommes couché, puis il m'a déchiré les pantalons et tout ça.

Ch : Mais c'est votre premier copain, celui avec qui vous étiez devenue enceinte lorsque vous aviez 13 ans. Est-ce que cet enfant est né ?

RE : Non. Je suis avortée précisément à cause de lui car il m'a donné une raclée très forte. Bref, ma vie a été très tragique. A la suite de cette raclée-là, il m'a obligé á marcher jusqu'à une autre ferme, chez sa mère. C'était justement sa mère qui lui a dit : mais pourquoi vous avez obligé à cette femme à marcher compte tenu sa grossesse, elle va avoir un avortement, lendemain il faut aller à l'hôpital. Je suis restée y internée pendant trois mois. Je ne savais pas d'ailleurs que j'étais enceinte. Ecoutez, lorsque j'étais à l'hôpital, une fillette m'a dit que mon mari étais je ne sais pas où avec une autre femme. Alors, je suis allée chez lui pour le frapper, parce que j'étais enceinte et il avait l'obligation de me respecter, mais je ne devais pas me déplacer. Alors, quelques jours après j'ai perdu cet enfant. Ce jour, le jour suivant, il m'a mise enceinte encore une fois, c'est la fille qui habite à Cali.

Ch : Alors, vous êtes devenue enceinte encore une fois ?

RE : Oui. Et deux ans après, je suis devenue enceinte, c'était la petite que est déjà morte, qui s'est suicidée.

Ch : Et le père était ce même homme ?

RE : Oui, j'ai eu quatre enfants de lui.

Ch : Quatre ?

RE : Quatre : deux qui sont vivants et deux avortements.

Ch : Vos deux filles.

RE : Cet homme c'est le père de mes deux filles.

Ch : Et deux avortements ?

RE : Deux avortements. Le premier, c'est à cause de lui, parce qu'il m'a donné une raclée terrible.

Ch : Et l'autre avortement, qu'est-ce qui s'est passé ?

RE : L'autre a été spontané, apparemment on savait ça et ma mère m'a emmenée chez le médecin mais puis on n'a rien fait.

Ch : Vous l'avez aussi perdu.

RE : Oui.

Ch : Et habitiez-vous avec lui à l'époque ?

RE : Oui, j'habitais toujours avec lui. Ce qui se passait c'est que je l'ai laissé mais j'y suis retournée, et comme ça plusieurs fois. Je ne trouvais pas, j'avais l'impression d'être dans un,

comment dire, dans un, dans un corral où je ne pouvais pas aller à un autre lieu ; je ne voyais qu'à travers ses yeux, et franchement, je ne l'aimais pas.

Ch : Quelle était la motivation pour retourner avec lui ?

RE : Motivation ? Je crois qu'il m'a donné quelque chose de magique à boire, la 'bobera'.

Ch : 'Bobera' ?

RE : Il m'a donné à boire, je ne sais quoi.

Ch : Mais, c'est quoi ça ?

RE : C'est un truc qui abrutit la personne afin de l'emmener n'importe où.

Ch : Vous êtes ensorcelée en quelque sorte.

RE : Je l'ai laissé pendant un certain temps mais je suis retournée chez lui. Il me traitait doucement et m'amenait chez sa mère. Mais un jour, il a pris un couteau, une machette et un bâton pour m'attaquer, alors, sa mère a dû m'aider. En plus ça, cet homme ne respectait pas ses frères, chez eux, ils se battaient fréquemment, en fait, ils se tuaient entre eux, tout s'est passé là.

Ch : C'était si violent ?

RE : Oui, oui, leur père, leur père a tué à l'un de ses frères, et un autre frère a tué à son tour à un autre frère. Alors, les frères étaient tellement agressifs entre eux, ils utilisaient des couteaux et de tout. C'était l'apocalypse. C'est pourquoi cet homme n'avait pas de limites pour m'agresser avec n'importe quoi. Alors, il m'a ensuite emmené chez une autre femme, une tante de lui. Elle m'a dit : ay, je vais vous arranger votre mari, c'était une tante à lui, je vais faire ça parce que cet homme l'a fait beaucoup souffrir, mais pourquoi il vous traite comme ça ? Si vous êtes tellement calme et jeune, il devrait vous aimer mais je crois qu'il ne s'aime pas lui-même. Ecoutez, elle a pris donc une botte et je ne sais pas qu'est-ce qu'elle lui a fait, je ne sais pas. Elle m'a dit, sortez de la chambre. Je ne sais pas qu'est-ce qu'elle le a dit, il avait des choses sur l'oreiller. Apparemment elle a essayé de lui ouvrir la tête alors que quelqu'un lui disait je ne sais quoi. Et alors, il m'a frappée terriblement, ayy, ce jour il m'a frappé en utilisant la machette. J'en ai sur le dos les marques. La police a dû me sauver, la police est arrivée pour le conduire à la prison.

Ch : Il a été emprisonné à cause de cette agression à vous.

RE: Oui. Et alors, cet homme est sorti de la prison à l'époque où ma mère était très malade. J'avais déjà mes deux filles, la plus grande et la petite blonde. L'une de mes tantes le visitait à la prison avec ma fille l'ainée. Ça parce que ma mère leur donnait de l'argent pour payer le transport. Mais ma mère est tombée malade, elle avait du cancer. Lorsqu'il est sorti, il est venu pour emmener cette fillette. Nous avions donc l'intention d'aller chez le maire pour demander de son aide. Mais ma mère était très malade. On a décidé ainsi de rien faire. Mais á la suite de la morte de ma mère, cet homme est allé chez nous. Il y est arrivé d'une manière violente. Il a faille me tuer. Après ça il a été encore une fois emprisonné.

Ch : Et par rapport aux pères de vos autres enfants ?

RE : Depuis que je travaillais aux bars, j'ai trouvé un mec, un idiot. Ce mec c'est le père de Claudia. Mes autres trois enfants sont des enfants de pères différents, c'est ça.

Ch : Alors, vous avez sept enfants.

RE : C'est ça.

Ch : Mais comment vous avez fait finalement pour se délier de son premier mari?

RE : Ça a été très compliqué parce qu'il me hantait toujours.

Ch : Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

RE : Je ne sais pas parce que la police lui capturait souvent mais ça n'était pas suffisant. Et un jour, il m'a dit : allez, vous pouvez vous prostituer, si ça vous fait du bien, vous pouvez rester, sinon, vous pouvez retourner. Alors, j'ai commencé à travailler au bar 'la mélodie'. Je travaillais déjà là lorsque un jour il est venu et m'a dit : salut, ça va ? Vous voulez boire quoi ? Et moi : ça va, mais, merci, je ne vais pas boire quelque chose sur votre compte, je suis en train de boire cette bouteille de grog. Alors, il m'a dit : et comment vous allez là ? Et je lui dis : dieu merci, ça va très bien, je vous remercie en fait de me donner l'idée de me prostituer.

Ch : Vous avez ainsi se délier de cet homme.

RE : J'ai réussi me libérer et j'ai commencé donc à travailler dans les bars. J'ai demeuré comme ça pendant un certain temps. Un jour un ami, un voisin, m'a dit : allez, vous pouvez, si vous voulez, vous charger de mon bar et vous pourriez ainsi avoir un travail plus stable (…) Alors, je lui ai dit : Pensez-vous que je suis capable de gérer ce bar ? 'Ecoutez, oui, allez-y, vous avez une grosse clientèle, en plus, je pourrais vous aider'. Et c'est comme ça, le bar a fonctionné très bien, il progressait et je gagnais beaucoup d'argent. Mais je me suis consacrée á boire de l'alcool. Alors, finalement je n'ai pas obtenu de l'argent mais je me suis beaucoup amusée.

Ch : Et combien temps vous avez eu ce bar ?

RE : Jusqu'à moment où Claudia est née. Je commence à détester le bar. J'ai pu gagner cependant grâce à lui de l'argent suffisante pour m'acheter une maison et pour aider à ma famille notamment à ma fille.

Ch : Vous m'avez raconté sur ce qui a signifié le fait de rester séparée de sa fille.

RE : Oui, ça a été terrible.

Ch : Très compliqué.

RE : Oui, ce n'était pas juste.

Ch : Et vous êtes restées comme ça pendant quatorze mois.

RE : Quatorze mois. Mais à mon avis, cette expérience a été quelque chose du positive pour elle.

Ch : Qu'est-ce que vous avez appris ?

RE : Qu'est-ce que nous avons appris? Beaucoup de choses.

Ch : Dans votre cas, qu'est-ce que vous avez appris ?

RE : Cette situation nous a beaucoup inspirées. Je me suis rendu compte que je l'aimais beaucoup, qu'elle me manquait trop, parce que je la grondais lorsqu'elle elle faisait une bêtise ou n'importe quoi, n'est-ce pas ? Tout ça parce qu'elle a apparemment envoyé des notes à un homme où elle lui disait : si vous ne me donnez pas je ne sais quoi je vais vous envoyer à la prison.

Ch : Et c'est pour cette raison qu'elle a été envoyé à l'institution à Cali, c'est ça ?
RE : Oui, c'est ça.
Ch : Est-ce qu'elle a envoyé ces notes à cet homme ?
RE : Un homme qui habitait, je ne sais pas où. Puis après quelques jours, elle m'a dit qu'en effet elle avait en quelque sorte établie un contact avec cet homme mais c'est lui qui la cherchait. Pourtant, c'est lui qui est allé à l'ICBF pour porter plainte et de cette façon se faire passer comme une victime. Il n'a rien payé, c'est ma petite qui l'a fait, il est resté propre alors que elle a dû payer. Ce n'est pas juste, n'est-ce pas ?
Ch : Ça s'est passé comme ça.
RE : Oui. J'essaye oublier ça mais ce n'est pas facile. En fait, je vois cet homme dans la rue et je ressens de la rage.
Ch : Qui ?
RE : L'homme par lequel ma fillette a été envoyée à Cali.
Ch : Est-ce que cette situation s'est surmontée en envoyant à Claudia à Cali ?
RE : Oui parce que ce qui la psychologue m'a dit c'est que je n'avais pas été capable d'éduquer à ma fille, sinon pourquoi elle a fait ça, comment on dit ? Octorsion ?
Ch : Extorsion.
RE : C'est ça.
Ch : Attendez, racontez-moi s'il vous plait plus lentement cette histoire. Alors, selon vous, elle avait envoyé des notes où elle extorquait cet homme.
RE : Oui, il a amené ici trois petits papiers qui disaient : si vous ne me donnez pas cinq mille pesos je vais porter plainte à la police. Alors, l'enfant de cet homme qui travaillait avec l'INPEC[22] lui a dit : allez-vous à l'ICBF et portez plainte. Mais ce qu'il n'a pas dit pour rester propre, c'est qu'il cherchait ma fille. Mais, ça y est, n'est-ce pas ?
Ch : Qu'est-ce que vous avez appris donc grâce à cette situation ?
RE : Nous sommes plus proches aujourd'hui. Et elle fait attention à tout ce que l'on le dît.
Ch : Et de vos autres enfants? Qu'est-ce que l'on peut dire ?
RE : Alors, j'ai deux garçons et une fille qui ne sont pas les enfants d'un même père. Ils sont Carlos Mario, Pablo et Claudia. Avec le père de Carlos Mario, j'allais d'un lieu à un autre. Il me frappait aussi beaucoup. Alors, je n'ai pas eu de la bonne chance avec les hommes, parce que cet homme, cet homme me frappait encore plus et je me suis enfuie mais j'y suis retournée toujours. Ce mec était, mm, un mauvais homme, un coureur de jupons. Alors, je l'ai quitté. Un jour, je lui dis : 'écoutez, notre histoire fini aujourd'hui, sortez d'ici, je ne vais plus vous voir. J'étais une fillette et lui, il était un homme âgé, il avait 60 ans.
Ch : Est-ce que vous avez habité avec tous ?
RE : Oui. Avec le père de Claudia, j'ai habité pendant un an, un an pendant lequel il m'a beaucoup frappée, voire depuis l'accouchement de Claudia. Alors, excusez-moi, mais cet homme ne servait à rien. Il m'a obligée à lui laisser mon bar. Il gaspillait mon argent et buvait beaucoup d'alcool.

[22]L'Institute National Pénitentiaire

Ch : El le père de Claudia, est-ce que lui vous aide économiquement ?

RE : Il nous donne 40 mil pesos chaque fois qu'il veut. C'est tout.

Ch : Nous ne parlons que du père de Claudia.

RE : Oui.

Ch : Et le père de votre autre enfant ?

RE : C'est un bourré.

Ch : Comment s'appelle l'autre garçon ?

RE : Antonio.

Ch : C'est donc le père d'Antonio celui qui reste bourré.

RE : Oui, je ne sais pas d'ailleurs s'il est vivant ou mort.

Ch : D'accord, ça y est, on a terminé.

RE : Rappelez de ne pas dire mon prénom.

Ch : Absolument, c'est pour ça que je vous expliquais que si l'on réalise ce type d'entretiens on le fait dans toute la confidentialité nécessaire afin de protéger l'identité des participants. Et c'est la raison pour laquelle nous avons fait un accord de confidentialité tout avant de commencer ces entretiens. Je termine donc en vous remerciant encore une fois pour votre collaboration.

RE : Ne vous inquiétez pas. Je vous ai aidé avec plaisir.

Claudia

Ch : Bonjour Claudia, comment ça va? Aujourd'hui on va parler un plus du dessin que tu as fait la dernière fois avec la collaboration de ta mère et ton neveu.

Claudia : Oui.

Ch : Et dans ce dessin, tu as placé les personnes qui font partie de ta famille.

Cl: Oui. Il y a des autres membres qui ne sont pas représentés.

Ch : Par exemple ?

Cla : Des oncles, des cousins.

Ch : De la famille de ta mère ou de ton père ?

Cla : De ma mère.

Ch : As-tu connu ton grand-père ?

Cla : Non.

Ch : Et ta grand-mère ?

Cla : Non plus.

Ch : Mais, est-ce que ta mère t'a parlé d'eux ?

Cla : Oui.

Ch : Quoi par exemple ?

Cla : Ma grand-mère était une femme passive et comme ça. Ma mère et elle avaient une bonne relation, mais par contre, ma mère m'a dit que ses parents étaient des personnes très exigeantes et agressives, de telle sorte qu'elle devait parfois se cacher d'eux.

Ch : Exigeants et agressives ?

Cla : Oui, oui, comment dire, ils étaient très strictes pour les normes mais aussi très violents.

Ch : Et est-ce que ta grand-mère aussi ?

Cla : Oui apparemment.

Ch : On a parlé la dernière fois que ta grand-mère a eu 24 enfants. Combien des enfants as ta mère ?

Cl : J'ai (elle fait une petite pause) quatre frères.

Ch : Et as-tu connu ta sœur qui est morte ?

Cla : J'avais l'âge de cinq ou six ans, c'est pour á que je ne me souviens pas.

Ch : Tu habites ici à Salamina et ta sœur à Cali.

Cla : C'est ça.

Ch : Et qu'est-ce que tu rappelles de ton enfance ?

Cla : Ça veut dire quoi ?

Ch : Quelles images arrivent à ta tête de ton enfance ?

Cla : Je jouais beaucoup avec ma mère. Pour faire les devoirs scolaires, on jouait à représenter la journée à l'école.

Ch : Est-ce que tu jouais aussi avec tes frères ?

Cla : Pas beaucoup parce que je n'ai pas vécu avec eux, on jouait parfois avec mon frère mais, il travaillait tout le temps.

Ch : Et quelle est le souvenir le plus ancienne que tu rappelles ?

Cla : Non, je ne me souviens pas.

Ch : Est-ce que ta mère t'a raconté de ce qu'elle a vécu lorsque tu étais dans son ventre ?

Cla : Ça a été très dure pour elle, elle est tombée malade. Elle a subi beaucoup de choses, de bronchiolite par exemple.

Ch : Qu'est-ce que tu sais de ta naissance ?

Cla : Ma mère a failli mourir, oui, lorsque j'allais naître elle a failli mourir, elle a failli partir et moi rester, c'était sa vie ou la mienne, c'était ma mère ou moi.

Ch : Et tu as par exemple des photos quand tu étais un bébé ?

Cla : Oui, j'ai un d'ailleurs avec moi.

Ch : Et tu es semblable à qui ?

Cla : Les personnes affirment que je suis très similaire à ma mère.

Ch : Et à ton père ?

Cla : Oui, les oreilles.

Ch : Et par rapport à la personnalité, tu sembles à qui ?

Cla : A ma mère, je crois.

Ch : Quelle était ton âge dans la photo ?

Cla: J'étais née il y a huit jours.

Ch : Est-ce que ta mère s'est récupérée de ses maladies ?

Cla : Je ne sais pas, apparemment oui.

Cla : Et ta santé, comment ça marche bien ?

Cla: J'ai mal aux yeux, c'est à cause d'une allergie.

Ch : Et quoi d'autre ?

Cla : Je parfois m'asphyxie mais ça m'arrive lorsque je fais du sport.
Ch : As-tu des difficultés pour te nourrir ?
Cla : Non.
Ch : As-tu des difficultés pour dormir ?
Cla : Pas du tout.
Ch : Et tes rêves, ça va ?
Cla : J'ai eu parfois des mauvais rêves.
Ch : Par exemple ?
Ch : J'ai rêvé que j'étais encore à l'institution. Dans le rêve, je me rends compte que nous nous trouvons près de la cimenterie et que je regardais une petite figure de la vierge Marie et des photos. Dans ces photos, il y avait la photo d'une madame et une photo de ma mère lorsqu'elle était petite. Il avait donc la figure de la vierge et la photo de ma mère, c'était le visage de ma mère. Alors, je me suis tournée pour voir les gens qui marchaient, c'était une marche funèbre. J'ai demandé : qui est la personne morte ? C'était Rosa Emilia Buitrago, c'est-à-dire, ma mère. Alors, j'ai eu si peur et je me suis immédiatement éveillée et j'ai commencé à pleurer. Je me suis éveillée pour pleurer.
Ch : Dans les rêves ?
Cla: Je me suis réveillée et de suit j'ai commencé à pleurer.
Ch : Et pourquoi est-ce que tu as pleuré ?
Cla : Parce que j'ai ressenti quelque chose qui m'a fait du mal, mais je ne savais quoi.
Ch : C'était peut-être la sensation d'être asphyxiée ?
Cla : Oui.
Ch : Est-ce que tu n'as eu ce rêve qu'une fois ?
Cla : Deux fois.
Ch : C'est presque un cauchemar ?
Cla : Oui.
Ch : Et depuis quand tu rêves comme ça ?
Cla: Il y a beaucoup du temps.
Ch : Est-ce que tu étais déjà retournée ?
Cla : Je restais à l'institution à Cali.
Ch : Comment tu as pris ce rêve ?
Cla : Il a été bizarre.
Ch : Il t'a fait penser ?
Cla : Oui.
Ch : Quoi ?
Cla : C'est bizarre, il m'a fait penser beaucoup, par exemple, si la morte de ma mère va se dérouler comme ça. Oh mon dieu, non, je ne veux pas, je ne serai pas capable d'affronter cette situation.
Ch : Est-ce que tu y penses beaucoup ?
Cla : Oui, j'y pense beaucoup.

Ch : Dans ton dessin je ne vois pas ton père. Est-ce que tu parles avec lui ?
Cla : Oui, je parle avec lui.
Ch : Comment il s'appelle ?
Cla : Pedro Jos, pardon, eh, Jose Raul.
Ch : Est-ce que tu le vois souvent ? Pas souvent, chaque fois qu'il me visite.
Ch : Ce n'est pas si souvent que tu veux ?
Cla : Non, parce qu'il ne m'a pas exprimé ce qu'à mon avis c'est un père, il n'a rien fait en ce sens.
Ch : Es-tu déçue ?
Cla : Exactement.
Ch : Et à ton avis, comment un père doit agir ?
Cla : Un père doit soutenir son enfant, il doit l'accompagner pour le meilleur et pour le pire, il doit lui donner des conseils de ce qu'il faut faire, de ce qui lui convient de ce qui ne lui convient pas. Tout ça c'est un père pour moi.
Ch : Est-ce qu'il y a dans ta vie une personne comme ça ?
Cla : Mon beau-père.
Ch : Comment il s'appelle ?
Cla : Eh, Jose Mario
Ch : Est-ce qu'il joue bien le rôle du père ?
Cla : C'est lui la personne qui me comprend, il est à moi pour le meilleur et pour le pire, c'est-à-dire, ce n'est pas de l'argent ce que j'espère de lui, j'espère des conseils, de l'amour.
Ch : Il te donne de l'aide pour beaucoup de choses.
Cla : Il m'aide beaucoup, il me donne des conseils, il me donne beaucoup d'amour, il me dit : il faut faire attention dans la vie, attention à ça ou à ça.
Ch : Et à ton avis, quelle l'importance la présence d'un père dans la vie de son enfant ?
Cla : Ce n'est pas de l'argent le plus importante d'un père, pour moi, ce qui importe c'est, mm, il y a un refrain qui dit : la mère n'est qu'une, mais le père est incertain, le père peut être n'importe quelle personne mais tant qu'il soit capable de jouer le rôle du père, c'est-à-dire, qui donne des conseils aux enfants et qui les accompagne dans les situations difficiles de la vie.
Ch : C'est-à-dire, un père doit faire présence dans la vie de son enfant dans les bonnes situations de même que dans les mauvaises situations, par exemple, les moments où tu tombes dans la tristesse.
Cla : Parfois je me sens triste et je voudrais m'exprimer. C'est juste mon beau-père qui m'écoute et me permet ainsi de me décharger. En plus ça, il me donne de bonnes conseils.
Ch : Et qu'est-ce que ce qui te fait décourager ?
Cla : Ça dépend de ce que je suis en train de penser ou des choses que les personnes me dissent.
Ch : Tu m'avais dit que tu penses souvent à la mort. Est-ce que tu penses à d'autres choses ?
Cla : Qu'est-ce que je pense ? Mm, à la mort et aussi à la solitude.
Ch : Qu'est-ce tu en penses ?

Cla : J'imagine que je me trouve dans un labyrinthe qui n'a pas de sortie. C'est un labyrinthe où je n'ai pas, comment dire, où je n'ai pas une personne qui me guide, qui m'aide pour me focaliser. Je suis donc dans un labyrinthe dont je n'ai pas pu sortir parce que je n'ai pas le soutien de personne, je n'ai rien.

Ch : C'est une idée très importante, n'est-ce pas? Est-ce que tu penses à la solitude en termes d'un labyrinthe ?

Cla : Oui parce que, écoutez, lorsque vous se trouve dans un labyrinthe et vous n'êtes pas capable d'en sortir, du coup, vous n'êtes que seule. Quelle personne pourrait vous aider ?

Ch : Cela veut dire que l'on peut sortir du labyrinthe dans la mesure où l'on ait une autre personne qui vous aide ? C'est ça ?

Cla : Alors, on peut par exemple ne pas compter avec personne, on peut d'ailleurs s'aider soi-même. Par contre, on peut parfois, lorsque l'on est dans le labyrinthe, devenir triste. Quelle est dont la personne qui va t'écouter ?

Ch : Le plus compliqué d'être dans ce labyrinthe c'est ainsi le fait de ne pas compter avec personnes.

Cla : Exactement, parce que si tu es découragé, tu n'comptes qu'avec personne, tu es par conséquent seule et triste. On n'a pas une épaule pour pleurer. Est-ce que vous me comprenez ?

Ch : Est-ce que tu as donc cette impression de que ta vie c'est un labyrinthe en quelque sorte où tu es toute seule ?

Cla: Oui, mais surtout à cause de mon père.

Ch : Et concernant ces idées que tu viens de m'exprimer, est-ce que tu les as écrites peut-être ?

Cla : Oui, une fois, lorsque j'étais dans l'institution, j'ai fait un petit conte. Ce récit je l'ai montré aux éducateurs et ils ont parlé entre eux mais ils rien m'ont dit. Et lorsque le moment pour rentrer est arrivé, ils ne m'ont pas donné non plus mon cahier.

Ch : A l'institution ? Ce récit parlait de quoi ?

Cla : C'était l'histoire d'un garçon qui a demandé de l'aide à sa mère et à son père, ensuite à un ami, une amie, un oncle, aux familiers et aux amis voire aux voisines. Il prie ces personnes de l'aider pour surmonter sa difficulté. Mais ces personnes ne l'ont pas aidé, par contre, tous lui ont tourné le dos. Mais un jour il a écouté une petite voix qui lui a dit : Tu ne peux pas compter sur personne, tu ne peux compter qu'avec toi, juste toi. Alors, comprenez-vous mon récit ?

Ch : Tout-à-fait, tu as été tellement claire. Quel titre tu as donné à ce récit ?

Cla : On ne peut pas compter sur personne, il ne faut compter qu'avec soi-même.

Ch : Est-ce que ton inspiration vient d'où ?

Cla : J'ai pensée beaucoup à ma mère et aux fillettes qui sont tombés dans le monde des drogues ?

Ch : Est-ce qu'il y avait beaucoup dans l'institution où tu te trouvais ?

Cla : Oui, oui, il y avait beaucoup des fillettes.

Ch : Et concernant ta mère, tu t'inspirais de quoi spécifiquement ?

Cla : J'ai pensé assez de choses. Je pensais quelle chance celle d'être avec ma mère mais je n'ai pas écouté ses conseils, c'est pour ça que je suis tombée. J'ai pensée à ça et ensuite j'ai pensée aux fillettes droguées. C'est là que je commencé à écrire.

Ch : Est-que tu as dit : je suis tombée ? As-tu l'impression d'être tombée ?

Cla : Oui, je suis tombée dans le labyrinthe.

Ch : Voilà donc ton labyrinthe.

Cla : Oui. Mais à l'institution j'ai trouvée de l'aide, notamment de la parte de certaines personnes.

Ch : Est-ce que tu es donc sortie du labyrinthe ?

Cla : Oui, j'en ai réussie, j'ai le fait seule.

Ch : C'est un apprentissage très intéressant. Qu'est-ce qu'à ton avis a été le plus compliqué dans le labyrinthe ?

Cla : Le plus compliqué ? Les pensées, les pensées étaient, elles se dispersaient, alors, on pensait à une chose puis à une autre, et comme ça, c'était une chaîne en quelque sorte, une pensée arrivée là, autre pensée par ici, ensuite une chaîne, une chaîne.

Ch : Comment est-ce que ces pensées arrivaient les unes après les autres ?

Cla : Je pensais beaucoup à une chose, puis à une autre, je les pensais beaucoup pour les placer bien.

Ch : Est-ce que tu les arrangeais ou quelque chose comme ça ?

Cla : Exactement.

Ch : Et comment tu as séparé les pensées afin de les organiser ensuite ?

Cla : Je pensais, par exemple, si je pensais à la mort, il arrivait à ma tête beaucoup de choses, je les organisais comme ça.

Ch : Ça semble une procédure intéressante. Alors, tu arrangeais d'abord les pensées concernant la mort.

Cla : Et aussi comme ça avec les pensées sur ma mère. De ma mère, je pensais aussi là un lot de choses. C'est ainsi que j'arrivais à les organiser.

Ch : Ça me semble très intéressante. Alors, tu essayes d'une parte organiser tes idées concernant la mort.

Cla : Oui, je faisais ça aussi avec les idées concernant ma mère. C'est ainsi que tout ce qui je pense, je l'organise dans ma tête.

Ch : Tu as fait comme ça surtout à cette époque, mais, est-ce que tu ressens quelque chose au sens du labyrinthe ?

Cla : Concernant le labyrinthe, oui, mais au sens de ce qui concerne la situation de ma mère et mon père. Ma mère m'aide beaucoup mais pas mon père. Quand je suis avec mon père je ne sens pas son compagnie, c'est-à-dire, il ne me donne pas ce dont j'ai besoin, c'est là que j'ai l'impression d'être dans le labyrinthe. C'est pour ça que pour moi il n'y a que deux chemins : celui de mon père et celui de ma mère. Je préfère le chemin de ma mère parce que celui de mon père je ne trouve que de l'obscurité.

Ch : Et depuis quand est-ce que tu as commencé à voir cette différence ?

748 **Cla :** Ça fait depuis que j'ai commencé à aller chez les psychologues.

749 **Ch :** D'accord. A mon avis cette image du labyrinthe c'est très intéressante.

750 **Cla :** Merci.

751 **Ch :** C'est bien, merci, on peut laisser ici notre entretien. Merci beaucoup.

Annexe 4 : LA FAMILLE SANJUAN DUQUE

Première entretien

Seule la mère de famille Constanza a participé à l'entretien. Nous sommes installés dans la pièce principale de la maison. Constanza est assise en face de moi et nous commençons la conversation.

Chercheure (Ch) : Vous êtes originaire de quelle ville, Constanza ?

Constanza (Con) : D'ici, de Salamina.

Ch : Votre métier ?

Con : Je travaille comme aide-ménagère.

Ch : À quel niveau scolaire êtes-vous parvenue ?

Con : Je suis des cours de Sixième-Cinquième, et j'espère par mes efforts donner envie d'étudier à mes enfants, qu'ils se mettent à étudier plus sérieusement parce que, en fait, mes garçons sont très en retard à l'école.

Ch : Combien sont-ils ?

Con : Six.

Ch : Vous vivez ici avec trois de vos enfants et quels sont les autres?

Con : Cesar, Daniela et Laura.

Ch : Quels sont les noms et les prénoms de Daniel ?

Con : Cesar Duque Romero, il porte mon nom de famille.

Ch : Quel âge a-t-il ?

Con : 17 ans.

Ch : Que fait-il ?

Con : En ce moment il encore au lycée.

Ch : Et les noms et prénoms de Daniela ?

Con : Sanujuan Duque. Et l'autre, c'est Laura.

Ch : Quel âge a Daniela ?

Con : Treize ans et elle est en CM1.

Ch : Et Laura ?

Con : Elle est aussi de nom de famille Sanjuan Duque et vit chez ma maman. Karen m'a dit qu'elles avaient rendez-vous au *Bienestar* pour voir quelle décision prendre, alors qui sait…

Ch : Quel âge a Laura et en quelle classe est-elle ?

Con : 12 ans et elle est en CM1.

Ch : Où sont vos autres enfants alors ?

Con : L'aîné est à Manizales, il a 31 ans et le deuxième habite Bogota avec le plus jeune qu'il a fallu aussi que je fasse sortir d'ici à cause de mauvaises fréquentations et en plus il s'est mis à sortir avec une femme, mère de famille, qui me paraissait bien trop âgée pour lui.

Ch : Quel âge a-t-il ?

Con : Il vient d'avoir 15 ans le sept novembre dernier.

Ch : Bon, Luz, je vais maintenant vous poser d'autres questions pour que l'on se comprenne bien. Vous venez de me raconter que vous aviez trois enfants qui vivent ici et trois autres hors du village. Mais dites-moi, vous avez tous toujours vécu ici à Salamina ?

Con : En fait, j'ai grandi ici, oui. Ma famille est originaire des environs de Salamina. Avec mes enfants, ça fait 22 ans que nous habitons dans cette maison.

Ch : Et comment se passe votre vie quotidienne, la vie quotidienne de la famille ?

Con : Dans quel sens ?

Ch : Comment sont les relations entre vous ? Comment ça se passe ?

Con : La vie de la famille ? Un peu compliquée. Je n'ai l'appui de personne. J'ai été obligée de chasser mon compagnon parce que je souffrais beaucoup quand il était là : très souvent on nous coupait l'eau, l'électricité. Moi je travaillais et quand j'arrivais à la maison je lui disais « regarde, il manque encore telle chose » ou encore « tu es encore resté aujourd'hui sans travailler etc. » ; le peu qu'il gagnait il le dépensait et il avait toujours une bonne raison. J'en ai eu assez de cette situation et parfois il me battait… Alors j'ai pensé que je ferais mieux de rester seule, sans lui. La maison était pratiquement en ruines, alors je lui avais proposé de la retaper tous les deux mais il a dit que non, que la maison « n'était pas à lui etc. ». Je lui avais répondu : « de toute manière, même si la maison est à mon nom, on y habite tous les deux, donc je crois que le plus juste serait qu'on essaie d'en prendre ensemble soin de nouveau. » Et comme j'ai vu qu'il ne voulait rien faire, je lui ai dit de partir de ma vie.

Ch : Et c'est le père de tous vos enfants ?

Con : Non, seulement des filles.

Ch : De Laura ?

Con : De Laura et de Daniela, des deux filles.

Ch : Donc c'est votre dernier compagnon en date ?

Con : Oui.

Ch : Et avant lui, vous étiez avec quelqu'un d'autre ?

Con : Oui, le père de mes autres enfants. Il a été tué, ça va faire 16 ans maintenant.

Ch : Bon, voilà un peu plus d'infos sur la famille. Parlez-moi des relations entre vous…

Con : Oui. Je leur dis : « je ne peux pas rester ici parce que si je reste ici enfermée à m'occuper de vous, qui est-ce qui va vous donner à manger ? Avec quoi je vais payer les factures ? » Le souci, c'est que je pars très tôt le matin. Je leur laisse quand même le déjeuner prêt et je leur dis : le repas de midi est fait, vous n'avez qu'à le réchauffer et vous mangez. Je leur dis aussi : « je vous laisse le petit-déjeuner. Vous vous levez et vous vous servez. » Et tout ce qu'ils trouvent à répondre, c'est : « Et pourquoi tu ne nous sers pas, toi ? » Je leur rétorque : « Comment ça ? Je suis déjà presque en retard au travail parce que j'ai pris le temps de tout vous préparer, et en plus il faut que je vous serve ? » Par exemple, Cesar, celui qui a 17 ans, me dit : « M'man, tu es dans l'obligation de t'occuper de moi jusqu'à mes 18 ans, je suis encore mineur ! ». Et là, je lui réponds : « tu es déjà bien assez grand et je crois que tu peux aider, non ? » En même temps, avec les filles, c'est la même chose. Elles ont toujours eu beaucoup de problèmes. Elles veulent vivre ailleurs. Et à moi, au *Bienestar*, ils m'ont suggéré de leur dire qu'elles devaient laver elles-mêmes leur linge. Alors je leur laisse le linge là pour qu'elles le lavent et je leur mets à disposition l'eau, la lessive, le minimum des pauvres quoi. Notre vie a beaucoup changé parce que je vis seule maintenant. Mes enfants passent avant tout. Avant, je voulais laver leur linge et je n'avais rien pour le laver. Aujourd'hui, même si je gagne très peu, je fais en sorte qu'il ne manque pas de lessive pour laver leurs vêtements, ni de quoi leur faire une soupe. Je leur dis : « Allez, lavez le linge », eh bien non, elles le laissent là et ne le font pas. Katerine m'a dit : « regarde, Constanza, tu dois te faire

à l'idée que tu es seule. » Et je lui ai répondu : « je suis de plus en plus désespérée, je rentre du travail fatiguée, la maison est sans dessus dessous, il y a du linge sale qui traine un peu partout dans la maison alors je me suis que j'allais tout laisser en plan pour voir si elles se bougent pour laver leurs affaires.

Ch : Et vous avez des frères et sœurs ? Et vos parents ?

Con : Des frères et sœurs, oui j'en ai. Mais je suis assez éloignée de ma famille. J'ai été souvent en conflit avec mes parents quand j'étais enfant, même récemment. Il y a fait trois ans j'ai encore eu un différend avec ma petite sœur. Alors j'ai pris la décision de ne plus revenir chez mes parents.

Ch : Combien de frères et sœurs avez-vous ?

Con : On était quinze mais aujourd'hui on n'est plus que huit. J'ai bien un frère qui habite à Aranzazu qui vient souvent me rendre visite ici et qui m'appelle, mais je ne parle à personne d'autre de la famille.

Ch : Et vos parents, ils ne sont pas décédés ?

Con : Non, ils vivent encore.

Ch : Quelle est votre relation avec eux ?

Con : Pareil, j'ai eu beaucoup de conflits avec eux. Je devais avoir treize ans quand je suis partie de la maison, mon père me manquait de respect. J'en ai parlé à ma mère qui ne m'a pas défendue. J'en ai même parlé à mon frère aîné qui m'a dit que ce n'était que des histoires d'ivrognes, parce que mon père arrivait parfois ivre à la maison. Mais je pense que les gens qui boivent savent ce qu'ils font, même si moi je n'ai jamais bu comme ça de toute ma vie. J'ai donc dû à cause de ça partir de chez mes parents.

Ch : Quand vous aviez treize ans ?

Con : Non, je suis partie de la maison à quinze ans, mais il a commencé à me manquer de respect quand j'en avais treize.

Ch : Vous avez donc une relation distante, avec des désaccords ?

Con : En fait, ça ne sert à rien que je dise que je meurs d'envie d'aller chez mes parents, non. Moi je laisse les filles aller chez eux mais toujours avec une certaine inquiétude. J'ai dit à Katerine : « je ne veux pas que Laura reste chez eux, parce que je sais quel danger elle court là-bas. »

Ch : Elle y est en ce moment ?

Con : Oui, elle est chez eux. Et même si mon père n'y est pas souvent, parce qu'il est à Neira chez une de mes sœurs, il y vient de temps en temps et il y reste 8 jours, quinze jours, un mois. Il est âgé maintenant, il a 84 ans et donc personne ne lui donne de travail. Mais il fait des petits boulots pour le propriétaire de la maison où habite ma sœur et il gagne 50 000 pesos par semaine. Mais tout ça m'inquiète toujours.

Ch : Et la santé de vos enfants ?

Con : Ça au moins, ça va.

Ch : Et à part votre famille, vous avez des gens sur qui compter ?

Con : Pas vraiment, parfois les voisins.

Ch : Et vous recevez peut-être une allocation d'une association ?

Con : Non, parce que j'ai eu des soucis avec la justice et j'étais même dans une programme de l'Etat qui s'appelle *des familles avec bienêtre*[23] mais à cause de ça, ils m'ont retiré cette aide du gouvernement.

Ch : Vous venez de me parler de votre vie familiale et des difficultés que vous vivez. Mais comment faites-vous justement pour affronter tout ça ?

[23] C'est un programme de l'ICBF qui a par objectif le développement des capacités chez les familles colombiennes pour réussir à vivre ensemble d'une manière harmonique, de même, il est visé à la prévention de la violence domestique en développant des stratégies éducatives, psychologiques et sociales.

Con : Les gens qui me connaissent m'aident un peu, ils me donnent du travail. Mais je ne cuisine pas au gaz même si j'ai une gazinière et une bombonne. Ça fera deux ans en décembre, j'ai suivi une formation en réparation de domicile, du SENA[24] qu'ils ont organisée ici dans le quartier à la salle communale. Je l'ai suivie avec Cesar. Et ils ont choisi une maison du quartier pour la remettre sur pied et je me suis efforcée que ce soit la mienne. En décembre, ça va faire un an, j'ai travaillé sur les routes pendant 6 mois, après l'intense période des pluies de 2010. À la maison, on n'avait pas l'électricité, alors j'ai fait faire le raccord. Maintenant on a l'électricité, je paie encore pour ça. Quant à l'eau, lorsque je me suis retrouvée seule, on nous l'avait coupée et je devais 600 000 pesos de factures en retard, entre l'eau et l'électricité. Je me suis alors mise à faire des *tamales*[25] pour les vendre, une dame m'a même aidé et j'ai pu rembourser ma dette. J'ai gagné au loto et avec ça j'ai fait faire le raccord d'eau. Depuis plus d'un an je suis raccordée à l'eau et à l'électricité.

Ch : Mais concrètement, face aux difficultés de la maison et des enfants, comment vous y arrivez ?

Con : Bon, parfois à mes enfants je leur fais voir les choses, ils doivent comprendre que je suis seule à m'occuper de tout, que je n'ai personne pour m'aider, qu'on doit s'entraider entre mère et enfants. Si je passais mon temps seulement à les élever, de quoi est-ce qu'on vivrait ? Et ils me répondent que oui, que c'est vrai, mais bon…

Ch : Vous pouvez me dire où la famille puise ses forces ? Quels sont les aspects positifs ? Qu'est-ce qu'il y a de bien dans cette famille ?

Con : En fait mes enfants me respectent, même si d'un autre côté ils sont très désobéissants. Dans beaucoup de familles, les jeunes ne respectent pas leurs parents. C'est avec la benjamine que j'ai surtout un problème, on n'a d'ailleurs pas encore compris ce qu'elle avait. Celle-là me traite mal, oui.

Ch : Qu'est-ce qu'il faudrait alors faire dans la famille pour cela s'améliore ?

Con : Je me crève vraiment à essayer que les choses changent à la maison, mais je ne sais plus quoi faire. Pour vous donner un exemple, cette semaine, mercredi, j'étais là-bas, et j'ai parlé de la situation de la famille avec Katerin. Elle m'a dit : « Ce ne sont plus des bébés, les filles prennent le goûter et le déjeuner à l'école, donc arrête déjà de leur préparer à manger, pour voir si elles changent d'attitude. » Quant à Cesar, il a 17 ans et va en avoir 18 le 24 janvier. Je lui dis : « Cesar, il faut que tu te mettes à étudier, ça fait deux semaines que tu ne vas pas en cours ! » Je lui dis encore : « allons chercher du bois ensemble, c'est moi qui fait tout. » Il est bien assez grand et ce sont des tâches dans lesquelles il peut m'aider. C'est vrai, je lui ai dit : « Ici, je ne mange pratiquement pas, je mange au boulot. Ce que j'apporte à la maison, c'est pour vous. Et il y a à peu près un mois il m'a dit que moi aussi je vivais ici. Et je lui ai répondu que ce n'était pas moi que je dépensais, mais pour eux.

Ch : Et qu'en est-il de Laura ? C'est Laura, n'est ce pas ? Pourquoi est-ce qu'elle s'est retrouvée au *Bienestar* ?

Con : Parce qu'elle trainait dans la rue. Je n'arrive pas à lui faire entendre raison. Chaque fois que je la gronde, elle part dehors. Au *Bienestar*, ils m'ont demandé pourquoi je ne l'enfermais pas à la maison et je leur ai répondu que chez moi elle n'était pas en sécurité comme ça enfermée. Par exemple si je ferme la maison à clé par devant, celle-ci a une targette, bon, si ça ne fonctionne pas je pourrais y mettre un cadenas. Mais par derrière, c'est tout ouvert. Près de la buanderie il y a bien une porte mais elle s'ouvre de l'intérieur… et c'est par là qu'elle s'échappe. Au tout début, mes enfants se plaignaient, ils n'aimaient pas la maison parce qu'il n'y avait ni électricité ni télévision ni de quoi se divertir. Alors je me suis endettée et je leur ai dit : « il faut savoir ce que vous voulez ! » J'ai bossé sur les routes pour gagner assez pour connecter la maison au réseau d'électricité…

[24] C'est une entité de l'Etat colombien qui est presque équivalent en France au CFA - École National d'Apprentissage-ndlt)
[25] Plat typique colombien.

Et c'est là qu'ils ont commencé à rouspéter : « on aimerait bien une télé. » Mais moi je n'avais pas les moyens de leur en acheter une. Alors j'ai trouvé un petit boulot chez une femme pompier, qui habite un peu plus haut : je m'occupe de sa maman qui est déjà très âgée et malade, alors elle m'appelle parfois pour que je m'occupe d'elle et que je lui rende service, et c'est comme ça qu'elle m'a fait cadeau de ce téléviseur. Mais ils ont continué, me réclamant une chaîne hifi pour écouter de la musique, un lecteur DVD et tout à l'avenant. Un monsieur de Manizales que l'on connaît leur a offert une petite télé et une petite chaîne hifi, ils ont maintenant de quoi écouter leur musique mais ça ne leur suffit toujours pas. Avant ils râlaient parce qu'ils n'avaient rien à la maison pour se divertir et passaient leur temps dans les rues, maintenant ils ont ce qu'il faut mais ils continuent comme avant, et c'est même pire…

Ch : Et Laura, vous savez pourquoi elle se comporte ainsi ?

Con : Non, mais peut-être que ça vient de l'époque où j'étais enceinte d'elle.

Ch : Pour quelle raison est-ce que vous pensez ça ?

Con : Parce que pendant ma grossesse, c'était très difficile avec son père, on vivait avec plein de problèmes, on se battait, il me maltraitait. Je ne vois pas d'autre explication, vraiment je ne vois pas.

Ch : Vous pensez que toute cette situation avec lui pendant que vous étiez enceinte a affecté vos filles ?

Con : En grandissant, elles se sont rendues compte des problèmes qu'on traversait, qu'il me battait et me maltraitait. L'agressivité de Laura vient peut-être de là. Elle est vraiment agressive. Avant qu'ils l'emmènent au Foyer « *Niños de los Andes* »[26], elle a été placée chez deux familles de substitution dans le village. Personne ne la comprend. Elle me dit qu'elle m'aime et elle me le démontre parfois, mais elle a des réactions imprévisibles et étouffe quand elle est ici. Quand elle était dans la première famille de substitution, elle s'en échappait. À cette époque, je travaillais déjà sur les routes. Un jour, je sortais de la maison, il était 7h30 du matin et je l'ai vue arriver vers moi: elle venait de s'échapper. Elle disait souvent à ces parents d'accueil : « vous ne voyez pas que j'ai envie d'aller voir ma maman, que je veux dire bonjour à ma maman.» Elle a fait tout un scandale chez eux et leur a même lancé au visage le kit d'hygiène que le *Bienestar* lui avait donné. Elle leur a même dit qu'elle ne voulait plus vivre avec eux. Elle est donc revenue à la maison. Elle s'est bien comportée les premiers jours et elle a recommencé. Elle traînait dans les rues. Je passais mes nuits à la suivre, à la surveiller, et mes journées entre le commissariat de police et le *Bienestar*. Elle est enfin revenue et on l'a placée dans une autre famille d'accueil. Ça s'est mieux passée, elle se comportait bien et se plaisait là-bas. Mais à un moment donné, la maman de la mère de substitution est tombée malade et elle a donc été obligée de la remettre au *Bienestar* parce qu'elle le pouvait plus la garder. Ils l'ont alors placée cette fois dans une institution où là encore les choses se sont bien passées, elle travaillait bien, ils ont même réussi à la motiver à retourner à l'école. Pendant les dix-onze mois qu'elle y était, j'ai pu y aller qu'une seule fois mais je lui téléphonais. Quand la psychologue de l'équipe psychosociale de l'CBF Katerine allait la voir, elle lui amenait les bricoles que je lui avais préparées. Je lui faisais parvenir des petits cadeaux et je l'appelais. Elle me disait qu'elle s'ennuyait, que je l'avais abandonnée, qu'elle n'était plus ma fille. Comment qu'elle n'était plus ma fille ? Elle était alors la fille de qui ? Elle pleurait au bout du fil. Elle voulait revenir à la maison et promettait de bien se comporter. Elle me disait que je ne l'aimais plus, que je l'avais abandonnée. Moi je ne l'avais pas abandonnée, je voulais qu'elle change. Et elle me jurait qu'elle allait bien se comporter. J'ai donc parlé avec le *Bienestar* et ils l'ont amenée à la maison un jour de janvier, ers midi et sont revenus la chercher vers 16 heures. Tout s'est très bien passé pendant qu'elle était là. Mais j'ai dit à Katerine que je ne pouvais pas me rendre compte si elle avait changé en une ou deux heures de temps seulement. J'ai décidé de ne pas la reprendre tout de suite à la

[26] C'est une fondation à Manizales qui s'occupe des enfants prises en charge par l'ICBF.

maison pour cette raison. Eux avaient l'intention de me la ramener sous quinze jours mais j'ai refusé. Je ne pouvais pas savoir si elle avait vraiment changé. Elle m'a dit que je pouvais aller travailler l'esprit tranquille et que je pouvais la laisser là, sachant qu'elle n'était restée que deux ou trois heures, qu'ils étaient arrivés vers midi et qu'ils étaient repartis avec elle vers 15 ou 16 heures. Katerine a donc sollicité le fait qu'ils me la laissent toute une semaine…

Nous avons fait une brève pause, le temps que Constanza réponde à un appel téléphonique.

… C'est comme ça qu'ils me l'ont amenée pendant les vacances de milieu d'année et me l'ont laissée quinze jours. Elle rangeait sa chambre, s'occupait de son linge et se lavait tous les jours. Puis ils me l'ont amenée en octobre, le quinze octobre. Après, en octobre, le quinze octobre, ils l'ont prise dans une maison d'accueil pendant quinze jours. Ils me l'ont amenée le 18 et l'ont ensuite ramenée là-bas. Elle s'est bien comportée jusqu'en décembre, l'an dernier. Mais la dernière semaine de décembre, elle a recommencé à traîner dans les rues et moi le 30 décembre je l'ai cherchée jusqu'à une heure du matin sans succès. Le lendemain, je suis allée travailler et en rentrant elle était là, assise. Je n'ai pas dit un mot sinon elle risquait de m'échapper une nouvelle fois. J'ai alors pris la décision de demander à Daniela: «va dire à Laura que je vais partir à Aranzazu chez mon oncle pour la Saint-Sylvestre et demande-lui si elle veut venir avec moi.» À mon travail, mon chef m'avait donné la journée du 1er janvier et l'équivalent d'un ticket de bus aller/retour parce qu'il allait fêter le jour de l'An sur Manizales. Ça a fait très plaisir à Laura. Mon frère m'avait proposé d'aller là-bas pour qu'elle ne soit pas internée de nouveau. Je lui ai alors menti en lui disant de prendre deux robes et quelques sous-vêtements parce que je ne travaillais pas le lendemain, que je devais peut-être rester deux jours là-bas avant de revenir très tôt le matin pour travailler. Je suis donc partie en espérant que mon frère me la garde chez lui. J'en ai donc parlé avec lui quand nous sommes arrivées dans la soirée. Nous étions parties dans l'après-midi. Il m'a proposé de la prendre chez lui quelques jours, pour voir si elle pouvait s'adapter et bien se comporter. Il m'a même dit: «Je peux l'inscrire à l'école, il y en a une près d'ici dans le village. Je peux t'aider avec elle si tout se passe bien, je l'héberge ici. Et si elle finit le primaire, je l'inscris au collège.» Je l'ai donc laissée chez lui. Mais le 20 janvier il y a eu un accrochage avec son épouse: elle s'est fâchée contre Laura parce qu'elle avait embêté leur fils de 7 ans. J'ai donc parlé à Jhon Fredy de ce que je pensais de tout ça et que selon moi ma belle-sœur était jalouse de la petite. Parce qu'elle faisait des câlins et était très tendre avec son oncle. Pour ma belle-sœur, Laura était déjà trop grande pour avoir ce genre de comportement. Mon frère a réagi en lui disant que bien sûr il était responsable de Laura, qu'elle pouvait être sa fille et qu'il ne comprenait même pas qu'elle doute de lui à ce point. «Mais alors pourquoi elle te fait des câlins et tout?» «Tu ne vois pas que c'est une réaction de gosse ?» C'en est resté là. Mais ils sont quand même restés fâchés plusieurs jours à ce qu'il paraît. La petite avait son anniversaire un dimanche, le 25 janvier, et ma belle-sœur était du 20. Alors il a voulu faire d'une pierre, deux coups et fêter leur anniversaire en même temps le 25 et leur préparer le déjeuner. Quand le vendredi d'après, mon frère m'appelle, inquiet, je lui ai donc dit que si la petite leur causait des problèmes, c'était mieux qu'ils me la renvoient et que je m'arrangerais. Mon frère m'a alors dit qu'il allait arranger les choses et qu'il n'allait pas non plus se laisser faire par sa femme. Pourtant, le dimanche suivant, vers 10 heures du matin, il est arrivé devant chez moi sur une moto qu'il avait empruntée: «écoute, ça ne va plus du tout, elles ont commencé à se battre toutes les deux» au sujet de qui devait faire le ménage. Son épouse s'occupait de la maison pendant la semaine parce que les enfants étaient à l'école mais que le weekend ils devaient aider à ranger et à nettoyer, à faire la vaisselle… Elle a donc demandé à mon frère d'intervenir. Il a alors dit à Laura : «lève-toi pour que vous vous occupiez de la maison et qu'on puisse préparer le repas assez tôt.» Il leur avait acheté un gâteau et des vêtements à toutes les deux ce jour-là. Laura s'est levée toute fâchée parce qu'on l'avait réveillée: « et pourquoi moi? Pourquoi je devrais lui laver la vaisselle ?» Ma belle-sœur lui a répondu qu'elle en faisait déjà beaucoup

pendant la semaine et qu'elle ne voulait pas s'en occuper en plus le weekend. Jhon Fredy s'est alors rempli de rage et a eu soudain envie de leur donner une bonne râclée à toutes les deux. Pour ne pas avoir de souci ni à cause de Laura, parce qu'elle est mineure, ni avec la police, ni avec cette femme, j'ai préféré aller la chercher. Bon, en fait j'y suis allée mais je suis rentrée. Il est ensuite revenu avec les papiers. Je l'ai installée à la maison et depuis qu'elle est de nouveau ici, c'est la deuxième fois qu'elle passe la nuit dehors.

Ch : Bon, pour terminer, il me reste quelques questions à vous poser. Que signifie pour vous le mot « père » ?

Con : Beaucoup de choses en fait. La responsabilité, le fait d'être attentif à ses enfants.

Ch : En fait, c'est plus le père dans le sens de paternel.

Con : Ah, alors ça dépend. Si un homme vit à vos côtés et, comme c'était le cas avec mon père chez mes parents, qu'il ne s'attend qu'à ce qu'on lui donne à manger et qui ne s'occupe pas de ses filles, ça ne sert à rien. Mon père disait qu'il aimait ses filles. Mais je pense que lorsqu'on aime son enfant, on fait en sorte à ce qu'il est un toit et de quoi manger, se soigner, ce dont il a besoin. Si c'est juste un père qui dit qu'il est père mais qu'il ne l'est pas de tout cœur, alors je dis non. Katerine me demande pourquoi je n'ai pas encore porté plainte contre le père des filles. Dans quel but ? J'ai bien une belle-sœur qui a eu un enfant avec un de mes frères ; il l'a laissée tomber et elle a porté plainte contre lui. Et vous croyez qu'ils ont pu l'obliger à ce qu'il leur paie une pension ? Pensez-vous ! Rien. Premièrement pour quelle raison je vais porter plainte contre un type si je ne sais même pas où il est ? Et deuxièmement, on dirait que la loi ne s'applique pas aux hommes. Par contre, la loi s'applique si nous, les mères, nous abandonnons nos enfants ou arrêtons de nous en occuper, si nous manquons à notre rôle de mère ! Mon frère m'a même dit qu'il préférerait être mis en prison que de répondre pour cet enfant, alors que c'est le sien ! Les autorités ne font rien. Alors moi pourquoi je ferais les démarches et perdrais du temps pour rien. Il vaut mieux que je me concentre à faire au mieux pour mes enfants.

Ch : Cela veut dire qu'un père se différencie de son rôle de mari.

Con : Oui.

Ch : Qu'est-ce que ce serait donc d'être père, selon vous ?

Con : Etre père selon moi, ce serait une personne qui veillerait sur ses enfants : si l'un est malade, qu'il s'occupe de lui. Un enfant a besoin d'un toit et de nourriture, vous voyez ? Un père qui dirait seulement « je suis le père d'untel », c'est ça être père ? Eh bien pour moi non.

Ch : Ce n'est pas seulement le dire.

Con : Non, le fait d'être père est à démontrer. Dans mon cas avec mes enfants et en particulier avec Laura qui me donne le plus de problèmes, si on ne démontre pas à cette créature, notre propre enfant, qu'on tient à lui, si je ne fais pas attention à elle et que finalement, c'est la même chose si elle est là ou ailleurs, si elle va à l'école ou pas, c'est ça être une mère ? Non. Etre mère, c'est se préoccuper de ses enfants, chercher à ce qu'ils s'en sortent dans la vie. Au contraire, une mère qui arrive à la maison et laisse de côté ses enfants, c'est la même chose que pour le père. Si un père s'intéresse à ses enfants, il fait tout ce qu'il peut pour eux, même s'ils ne roulent pas sur l'or, mais il leur donne au moins tout ce dont ils ont besoin.

Ch : Quelle serait alors la différence entre père et mère ?

Con : Je ne comprends pas la question.

Ch : Est-ce qu'un père et une mère, c'est finalement la même chose ou bien il y a des différences ? Vous par exemple, vous vous sentez mère ou père ?

Con : Je suis pratiquement père et mère à la fois. Mère et père parce que je n'ai pas l'appui de leur père, de personne, vous voyez ?

Ch : Constanza, tout à l'heure vous avez mentionné la loi. C'est quoi la loi pour vous ?

Con : Je trouve que la loi devrait être identique pour tous. Si une mère abandonne ses enfants, elle est mise en examen et doit répondre pour eux, pourquoi les pères peuvent-ils faire ce qui leur chante et n'ont aucune obligation ?

Ch : Et le mot « autorité », ça signifie quoi pour vous ?

Con : L'autorité, c'est que vos enfants vous obéissent. Sinon on a l'impression de parler dans le vide. Ils me disent qu'ils m'aiment et je leur réponds que s'ils m'aimaient pour de vrai, ils m'obéiraient. Je leur dis même que je fais le maximum pour qu'ils travaillent bien à l'école et ça ne change rien. Je leur dis aussi de toujours lutter pour s'en sortir dans la vie, peu importe finalement qu'ils étudient ou pas. Par exemple, je n'ai pas réussi à ce que mon premier, très intelligent, aille plus loin que le CM1. Même d'autres personnes ont essayé de le remotiver, sans succès. Alors pour quoi faire ? Mon autre fils qui vit à Bogota, pareil : il ne voulait pas travailler à l'école et a juste terminé le CM1 ou CM2 avant de devenir rebelle. Il a eu un enfant et a dû se mettre à chercher du travail mais n'en a pas trouvé. Il a alors lui-même terminé jusqu'au bac. Il m'est arrivé la même chose avec Camilo : il a été à l'école primaire *Pio XII* et ça s'est bien passé, mais en Sixième, rien à faire, il a redoublé son année. Avec les filles, j'ai aussi eu du mal. Elles sont déjà grandes et à peine en CM1…

Ch : Constanza, ce sera tout pour le moment, merci beaucoup. On se reverra une prochaine fois.

Deuxiéme entretien

Cette rencontre s'est déroulée dans un bureau de l'ICBF de la zone Nord du département. Constanza est présente avec ses deux filles. A ma gauche est assise Daniela et à ma droite Cosntanza. Au milieu, Laura. Le dessin a été réalisé par les deux filles.

Chercheur (Ch): Alors, aujourd'hui, nous allons faire l'arbre généalogique de votre famille.

Constanza (Con) : Chacune en fait un ou un seul dessin commun ?

Ch : Puisque vous êtes une famille, l'idée c'est que vous n'en fassiez qu'un.

Con : C'est ce que je voulais dire, un seul dessin.

Ch : Il faut que vous vous mettiez d'accord pour le faire. Je vois par exemple que Laura a déjà choisi un crayon. Vous allez vous mettre d'accord, toutes les trois. Daniela, tu as compris ?

Daniela (Dan) : Oui, monsieur.

Ch : Demandez-moi si vous avez des questions.

Con : Mais Jaime, on va seulement nous dessiner, nous de la maison ou bien toute la famille ?

Ch : Les personnes qui pour vous sont de la famille. Ce serait bien d'avoir toute la famille.

Con : Oui, mes six enfants.

Ch : Voilà. Les personnes que vous considérez ou que vous sentez comme ayant un lien avec la famille, ce serait de les mettre sur le dessin. Je vous ai mis plus de crayons si par hasard vous voulez ajouter plus de détails.

Con : Tu vas déchirer le papier su tu continues ! (à Laura qui gomme avec insistance une partie du dessin).

Ch : L'idée est de penser, d'imaginer la famille, de penser, de se souvenir de ce que c'est, la famille. Je vois que Laura a déjà placé la famille sur le dessin…

Dan : Il faut les dessiner chacun ou faire tous les mêmes ?

Ch : Comme vous le sentez. Vous pouvez utiliser votre imagination et le faire comme vous voulez.

Lau : Nicolas (elle murmure, très concentrée en dessinant)

Ch : Je vous ai aussi mis d'autres gommes pour que vous puissiez gommer tranquillement et le re…

Dan : Le refaire.

Ch : Exactement. Merci Dani. Faites comme si je ne connaissais pas votre famille. Vous allez donc me la présenter à travers cet arbre généalogique, qui est en fait l'arbre de toute la famille. Généalogique, cela veut dire que ça représente aussi les racines familiales.

Lau : Ah d'accord.

Ch : Bon, maintenant, parle-nous de ce que tu as fait ici.

Lau : Là, c'est Grand-père, Grand-mère, mes frères et sœurs, mes oncles et tantes, mes cousins-cousines, Maman, nos parrains, mon parrain, ma marraine (elle gomme)…

Ch : Vous voulez rajouter quelque chose ?

Lau : Mmm, voilà. Et colorier, j'ai envie de colorier.

Ch : Si vous voulez, Constanza, vous pouvez rajouter quelque chose. (Daniela commence à faire son propre exposé).

Lau : Mais pas comme ça avec des oreilles moches ! Fais-le bien joli !

Dan : Tu me prêtes le taille-crayon ?

Ch : Laura, pendant ce temps-là, dis-moi qui est ce grand-père. C'est ton grand-père maternel ?

Con : Mon père.

Lau : Le papa de ma maman. Et la maman de ma maman (elle montre sur le dessin).

Ch : C'est parce que comme je ne connais pas ta famille, je te demande qui est ce grand-père.

Lau : Du côté de ma maman ; le papa de ma maman, la sœur, ma sœur, mes frères, mes tantes, mes oncles, mes parrains et la marraine de maman, mes cousins-cousines…

Ch : Ça veut dire qu'ils sont nombreux?

Lau : Oui.

Con : Si on compte toute la famille. En tout cas j'ai beaucoup de frères et sœurs…

Lau : On a quinze frères et sœurs.

Ch : Des frères et sœurs ?

Lau : Des oncles et des tantes.

Con : Non, il n'y en a plus autant aujourd'hui.

Lau : Mais si ! Grand-mère nous l'a dit. Hein ? (Se dirigeant vers Daniela). Elle nous a fait la liste. Alvaro 1. Teresa 2. Toi maman 3 …

Con : Mais je ne suis pas ta tante, moi !

Ch : Tu es en train de me parler de…

Con : Des tantes.

Lau : Toi maman 3, mon autre tante 4, mon autre tante 5, plus l'autre tante 6, plus l'autre tante 7, une autre tante 8…

Con : Laquelle ? Je parle de Teresa.

Lau : Une.

Con : Alba.

Lau : Deux.

Con : Luz Mary.

Lau : Trois.

Con : Milena

Lau : Quatre.

Con : Et Marta.

Lau : Cinq. Et celle qui est morte ?

Con : Non, celle-là on ne la compte pas.
Lau : Six.
Con : Puisque je te dis de ne compter que les vivants !
Lau : Sept.
Con : Avec moi ça fait six femmes et des hommes : Jorge, José, Jhon Jairo, Luis…
Lau : Celui qui est mort.
Con : Non, non, non, on compte seulement les vivants ! Moi comprise.
Ch : Il y a donc des vivants et des morts. Mais combien vous étiez au total ?
Lau : Quinze, c'est ce que j'avais dit.
Con : Quinze oui.
Lau : Dis-donc, ma grand-mère, elle a eu bien du courage…
Con : Avec moi ça fait six femmes et six, eh bien non, quatre hommes.
Lau : Par contre ma famille est petite.
Ch : Ta famille ? Vous êtes combien au total ?
Lau : Maman, moi, Cesar…
Con : Vous êtes six frères et sœurs.
Dan : Sept avec Maman.
Lau : C'est tout.
Ch : Bon, donc là c'est ta grand-mère, ton grand-père, et là, c'est ta sœur ?
Con : Oui. Attends, Daniela, qu'on est en train de parler à Laura !
Ch : Maintenant, à toi Daniela. Des cousins-cousines, des tantes, des oncles et une marraine. Dani, dis-moi, ce sont eux que tu dessines ?
Dan : Oui, avec les noms. Sauf Grand-mère et Grand-père. Mon grand-père s'appelle Octavio.
Lau : Grand-père.
Dan : Grand-père Octavio. Grand-mère s'appelle Blanca Doris, hein ?
Lau : Blanca Doris et Octavio.
Ch : C'est quoi votre nom de famille ?
Lau : Duque Romero.
Con : Duque Romero.
Dan : Moi, Olaya Sanjuan. (Elle continue à dessiner) Luz Dary…
Ch : Luz Dary ? Qui est Luz Dary ?
Dan : C'est ma marraine.
Ch : Ah d'accord.
Lau : M'man, allez, fais le contour ici. (Elle montre le dessin)
Ch : Vous avez des marraines différentes ?
Dan : Oui, monsieur.
Ch : Laura, comment s'appelle ta marraine, à toi ?
Lau : Lina Marcela.
Ch : Et elles font partie de la famille ?
Con : Ce sont des proches de la famille. Par contre, leur parrain est un de leurs oncles, un frère à moi.
Dan : Comment ça s'écrit Jhon Fredy ?
Ch : Jhon Fredy avec J et F.
Lau : Et si tu le fais avec ce vert, avec ce vert. Fais le contour.

Con : Écris J, puis H, puis O.

Lau : Oui, et n'oublie pas les contours de l'arbre.

Dan : Prête-moi le rouge.

Lau : Prends-en un autre.

Con : La marraine.

Dan : C'est vous qui êtes venu la semaine dernière à la maison ?

Con : Oui.

Ch : Oui, ça fait huit jours.

Lau : Grand-père, en jaune.

Ch : Pourquoi le grand-père en jaune ?

Lau : Parce que c'est comme ça.

Ch : Le grand-père est jaune ?

Con : Hé hé …

Lau : Ah non, il est blanc.

Ch : Blanc ?

Con : Ah bah maintenant il est blanc, tiens !

Lau : Je vois que son visage est blanc.

Con : C'est peut-être ses cheveux, non ?

Con : Comme il a déjà 84 ans…

Lau : Et Grand-mère en a 72.

Ch : Et ils vivent ici ?

Con : Oui, près de l'hôpital.

Ch : Et en ce moment Laura vit chez une tante ?

Con : Non, elle est là-bas.

Ch : Constazna, qu'en pensez-vous ? Le dessin est complet ou vous voulez y rajouter quelque chose ?

Con : Montre-moi.

Dan : Oui, il manque quelqu'un là.

Con : Il manque qui ?

Dan : Il manque quelqu'un.

Con : Qui ça ?

Dan : José.

Con : Non, il y a déjà tes oncles et tes tantes là.

Dan : Non, José.

Con : Ton papa ? Pour quoi faire ?

Dan : C'est pour ça que je ne l'ai pas mis.

Ch : Ici et là, ce sont les mêmes, sur les deux dessins.

Dan : Oui, mais celui-là avec…

Lau : Dessine José.

Dan : Sans mon papa, mon papa n'y est pas.

Ch : Et sur celui-ci ? (Montrant le dessin de Laura).

Lau : Oui.

Dan : Oui, il y est.

Con : Et vos frères ? Ici il y a tous vos frères. Et là ? (Montrant le dessin de Daniela)

Dan : Alfonso, Mauricio, Nicolas, Cesar.

Ch : Qui est Alfonso ?

Dan : Mon frère.

Ch : Lequel ?

Dan : Le plus jeune.

Con : Alfonso a 28 ans.

Lau : C'est le deuxième.

Con : Écoute, Mauricio est l'aîné, il a 31 ans. Alfonso est le deuxième.

Lau : Regarde, il est là.

Con : Alfonso a 28 ans. Il va en avoir 29. Ensuite, c'est Nicolas, 17 ans, Cesar qui a 15 ans et enfin Daniela et Laura.

Dan : Attends je vais me dessiner.

Con : Ça y est, on est tous là.

Ch : Donc c'est bon.

Dan : Oui, tous.

Ch : Bon, vous avez encore des choses à me raconter sur votre famille ?

Dan : Il y a des oncles qui sont sympas. Mais la tante Teresa ne s'intéresse qu'à mes cousines.

Con : Des nièces.

Lau : À des nièces à elle. Et les autres, elle ne s'y intéresse pas. Il y a même des oncles et des tantes que je ne connais pas.

Con : Jorge, José, Marta…

Dan : Marta si.

Con : Marta non plus. Elle est toujours par là-bas… Luz Mary non plus.

Ch : Comment ça que vous ne les connaissez pas ?

Lau : Oui, ça veut dire qu'on ne les a jamais vus.

Ch : Mais si vous me mentionnez les prénoms, c'est bien que vous les avez au moins vus une fois, non ?

Dan : Non, mais on entend parler d'eux. Et quand on demande à maman si elle les connaît, elle dit que non.

Con : Mon frère aîné Jorge, qui vit à Manizales, a vu Daniela quand elle avait à peine quelques mois, il avait mal à une jambe à ce moment-là. Laura ne l'a pas connu ; il ne vient plus par ici et nous non plus on n'y va pas. Quant à Marta, elle est toujours sur Pereira, elle non plus ne se déplace jamais. José Luis, lui, on ne sait pas trop où il est, il ne vient pas par ici. Luz Mary habite à Manizales depuis bien avant la naissance des filles. Un jour elle est venue parce qu'elle devait faire une levée d'ossements[27], en coup de vent et les filles étaient à l'école.

Ch : Des ossements ?

Con : D'un fils à elle.

Dan : D'un cousin.

Con : Donc, ils ont récupéré les ossements de mon neveu et elle est tout de suite rentrée sur Manizales. Nous vivons, plutôt, je vis très éloignée de ma famille. La personne avec qui je m'entends le plus, c'est mon frère Jhon Jairo. Il me téléphone, et quand il vient, c'est seulement pour me voir moi. Il ne rend visite à personne d'autre de la famille non plus. Il s'entend très bien avec mes enfants, il les appelle souvent.

[27] Cinq ans après la mise en terre des défunts, on procède en Colombie à une levée des ossements, en présence de la famille, qui sont alors placés dans un ossuaire individuel, dans les cimetières. C'est un moment douloureux pour les familles, mais cela permet d'éviter un manque de place

Ch : Parmi les oncles que vous ne connaissez pas, lequel vous aimeriez rencontrer ?
Dan : Mon oncle Jorge.
Lau : José Luis.
Con : Quel José Luis ?
Dan : José, et ma tante Marta.
Lau : Ma tante Marta et ma tante qui habite à Manizales.
Con : Luz Mary ?
Lau : Oui.
Ch : Et ça ne vous arrive jamais de parler avec elle ?
Lau : Avec elle non, mais avec deux de ses filles oui.
Con : Par internet ?
Dan : Non, sur le portable.
Con : Quand ça ?
Dan : L'autre jour.
Ch : En fait, les personnes que vous avez dessinées là sont celles que vous connaissez, avec lesquelles vous avez déjà parlé, n'est-ce pas ? Et le grand-père et la grand-mère, vous connaissez leur histoire ? Où et quand ils sont nés, quel âge ils ont ?
Dan : Je n'en sais rien.
Lau : Ils ont 72 ans.
Ch : Et vos grands-parents, Constanza, d'où étaient-ils ?
Con : D'ici. Non, attendez, mmm, je sais que ma maman est de Castilla et mon père de Pacora.
Ch : Et Castilla, c'est quoi ?
Con : C'est, c'est, comment vous le dire, non, je ne sais pas, Castilla, c'est comme une…
Lau : Je suis de Salamina mais je veux vivre à Manizales.
Ch : Et pourquoi est-ce que tu veux vivre à Manizales ?
Lau : Parce que Manizales, c'est bien mieux qu'ici.
Ch : Tu connais Manizales ?
Lau : Non.
Con : Bien sûr que si, quand elle était à l'institution.
Lau : Mais je suis juste restée à Villapilar.
Ch : Pour en revenir à vos grands-parents, Constanza, vous ne vous souvenez pas d'eux…
Con : En fait, je n'en ai qu'un vague souvenir. Mon grand-père paternel est mort lorsque mon père avait dix ans. Par contre je n'ai pas de souvenir de mon grand-père maternel. Ma grand-mère maternelle est morte quand j'avais huit ans et ma grand-mère quand j'en avais neuf ou dix.
Dan : Ça veut dire quoi paternel ?
Con : La maman de mon papa.
Lau : Du papa. Je n'ai jamais connu que mon grand-père et ma grand-mère.
Dan : Bon, du côté de ma maman.
Con : Du côté de votre papa, sa maman est morte quand il avait dix ans.
Ch : Vous voulez dire, les grands-parents de l'autre côté ?
Con : Du papa.
Lau : Ils sont morts ? Tous les deux ?
Con : Oui, bon en fait, je ne les ai pas connus.

Ch : Mais les filles connaissent leurs grands-parents…

Con : Oui, elles les connaissent. Moi je n'y vais pas mais quand elles veulent y aller, je les autorise bien sûr.

Ch : Et que fait le grand-père ?

Lau : Il va à la ferme pour y travailler. Il a épargné un million cent cinquante mille pesos dans une grande tirelire comme ça en bois, pleine de pièces. Il dit qu'il a un million cent cinquante mille pesos seulement en pièces de cinq cents pesos. Et quand il l'a cassée, c'était pour nous donner quelques sous pour l'école, il nous donnait deux mille pesos pour toute la semaine et on ne devait que dépenser deux cents cinquante pesos par jour pour que ça nous dure jusqu'à la fin de la semaine. Il nous a dit qu'il épargnait cet argent pour nous le laisser en héritage, pour nous ses petites-filles.

Ch : Et il a beaucoup de petites-filles ?

Lau : Pfff, il en a presque …

Dan : Il a même des arrière-petits-enfants.

Lau : Il a déjà des arrière-petits-enfants. Mais il a dit qu'il laisserait cet argent à nous, ses petits-enfants.

Con : Hahaha…

Lau : Et Maman va nous laisser encore plus d'argent…

Con : Pfff, celle-là, elle ne pense qu'à l'argent.

Lau : Ils vont nous laisser encore plus d'argent.

Ch : Qui ça ?

Lau : Maman, elle va partir et elle va nous laisser une belle épargne, l'argent de la *Licorera*.

Con : Hahaha !

Lau : Là-bas, à la *Aurora*.

Con : Hahaha…

Ch : Attendez, attendez, c'est quoi cette histoire ?

Lau : Quand on était petites, Maman nous racontait qu'à sa mort, on allait recevoir cent mille pour elle et cent mille pour moi.

Ch : Et toi tu t'en souviens aussi ?

Dan : À moi, on m'avait dit que cinquante, pas cent.

Con : Non, en fait, je suis en train de payer une assurance funéraire. Si je venais à manquer, elles pourraient réclamer chacune un million de pesos. Je les ai inscrites comme bénéficiaires, toutes les deux, pour qu'elles aient de quoi se retourner. Mais pas pour les garçons : c'est plus facile pour eux de se débrouiller. Voilà. C'est ce dont elle parle, que je vais leur laisser de l'argent…

Lau : Donc tu nous laisses l'héritage : pour moi la maison et ce qu'il y a dedans, puisque les autres vont partir vivre ailleurs. Moi je reste toute seule à la maison…

Ch : Toute seule à la maison ?

Lau : Oui.

Ch : Et Daniela ?

Lau : Elle va partir.

Con : Et pour quelle raison Daniela va-t-elle partir ?

Ch : Elle va partir où ?

Lau : Quand celle-là mourra, Daniela partira.

Ch : Pour partir où ?

Dan : Mmm, je n'en sais rien.

Lau : Avec son petit ami. Et moi je resterai chez moi.

Ch : Et tu crois que c'est comme ça que les choses vont se passer ?
Lau : Oui, d'ici deux ans. Non, d'ici dix ou vingt ans, c'est tout.
Ch : Vous, vous avez déjà reçu un héritage ?
Dan : Bientôt de ma maman, héhéhé…
Con : Héhéhé…
Ch : Qu'est-ce que ça signifie « héritage » ?
Lau : Qu'elle va nous laisser de l'argent pour qu'on s'en sorte et la maison en héritage pour, pour, pour le souvenir.
Ch : Ça veut dire qu'un héritage, c'est ce que les parents nous laissent ? Qu'en penses-tu Daniela ?
Dan : Bah oui.
Ch : Et on peut hériter d'autres choses que de l'argent ?
Lau : Oui.
Ch : Comme quoi ?
Lau : Le lit.
Con : Hahahaha !
Ch : Hahaha !
Lau : Le matelas.
Ch : Et pour en revenir à ta maman, en quoi tu lui ressembles ?
Lau : En rien.
Ch : Et toi ?
Lau : Ma peau noire.
Dan : Ma peau bronzée.
Ch : Et aux grands-parents ?
Dan : À aucun.
Lau : Moi, je ne ressemble à personne de la famille. Sauf à mon papa.
Ch : Comment est ton papa ?
Dan : Maigrichon comme moi.
Lau : Joli comme moi.
Ch : Comment s'appelle-t-il ?
Lau : José.
Ch : Parle-moi de lui
Lau : On a le même caractère.
Ch : Et toi, comment tu es ? Comment est ta sœur ?
Dan : Mmmm, trop grossière…
Ch : Donc ton papa est grossier ? Et quoi d'autre ?
Dan : Tu sens des pieds héhéhé !
Lau : Non.
Dan : Si, ma vieille, ne dis pas le contraire.
Ch : Et tu ne ressembles en rien à tes grands-parents, à tes tantes ?
Lau : À une cousine de Manizales, Estefania.
Ch : En quoi lui ressembles-tu ?
Lau : Les yeux. On me dit que j'ai de grands yeux, comme elle.
Ch : Bon, et toi Daniela ?

Dan : Moi, à la grand-mère Blanca Doris, à ma grand-mère, à ma maman.
Lau : À personne d'autre, à l'oncle Jhon Fedy, pour la couleur de peau noire.
Dan : Non, parce qu'il est plus basané que moi.
Lau : Ça veut dire qu'il est noir.
Ch : Et quelle est la différence entre basané et noir ? Moi, je suis basané ou noir ?
Dan : Basané. Jhon Fredy est plus basané que moi.
Ch : Et quels sont les basanés de la famille ?
Dan : En fait, presque tous ! Une cousine qui assise là-bas est basanée, ma tante aussi.
Dan : Sachant que le plus blanc de la famille, c'est mon neveu Juan José.
Ch : Neveu ?
Lau : Vous ne voyez donc pas qu'elle est grand-mère ?
Con : Juan José.
Ch : C'est le fils de celui qui a trente ans, l'aîné ?
Con : Non, de celui qui en a vingt-huit.
Lau : Son fils à lui. (Elle montre sur le dessin)
Con : Il est papa d'un fils de six ans, il a eu six ans le 29 avril. L'aîné, c'est celui-ci. (Elle l'indique sur le dessin).
Ch : Il a aussi des enfants ?
Con : Non.
Ch : Et lui, vous le connaissez ?
Con : Oui, ils l'amènent souvent à la maison.
Lau : il vient juste à la maison chercher des *arepas*[28].
Con : Hahaha…
Ch : Où habite-t-il ?
Con : À Bogota.
Ch : Et il vient depuis Bogota seulement pour ça ?
Dan : Non, ce n'est pas vrai. Pour passer du temps avec nous.
Lau : C'est bien ce que j'ai dit, il vient chercher des *arepas*…
Dan : Lui, il préfère rester chez maman quand il vient parce qu'il n'aime plus aller chez sa grand-mère maternelle depuis très petit. N'est-ce pas, m'man ? Il les aime tellement les *arepas* de maman qu'elle lui en donne même pour le goûter, quand ils partent se promener.
Lau : Elle lui donne des *arepas* à manger toute la journée.
Dan : Il adore les *arepas* de maman. Parfois quand on parle au téléphone avec lui, il demande quand est-ce qu'on va lui envoyer des *arepas*…
Lau : Moi, je ne l'ai vu qu'une fois. Ils ne l'amènent plus à la maison.
Con : Mais bien sûr que si ! Tu es toujours en train de traîner dehors, alors…
Lau : Attends ! Je ne traînais pas dehors, j'étais chez quelqu'un.
Con : C'est bien ce que je dis. Tu l'aurais vu si tu avais été à la maison.
Ch : C'est quoi exactement « traîner » pour vous ?
Con : Hé hé …
Ch : Tu sais ce que ça veut dire ?
Con : Elle, elle sait ce que c'est.

[28] C'est un pain de maïs blanc ou jaune.

Ch : Traîner…

Con : De toute façon, on peut rien lui dire, sinon elle part dans la rue et reste dormir je ne sais où…

Ch : Quel âge tu as Daniela ?

Dan : 13 ans.

Ch : Et toi Laura ?

Lau : 12.

Ch : Mais vous avez un frère plus jeune ?

Con : Non, le plus jeune, c'est Cesar.

Lau : Je suis la dernière. On a neuf mois d'écart avec Daniela.

Ch : Et tu te souviens quand elle est née ?

Dan : Non.

Lau : Oui, elle avait neuf mois.

Dan : J'ai commencé à marcher à deux ans.

Lau : Je marchais à quatre pattes quand elle a commencé à marcher.

Dan : Moi, je n'ai pas marché à quatre pattes…

Ch : Comment est-ce que tu sais que tu n'as pas marché à quatre pattes ?

Dan : C'est Maman qui m'a raconté. Moi j'ai commencé à marcher quand elle a commencé à marcher aussi.

Ch : Vous avez commencé à marcher ensemble alors.

Dan : Oui. Maman me tenait dans un bras et elle dans l'autre.

Ch : Vous êtes presque des jumelles en fait… Vous avez quasiment le même âge, 12 et 13 ans.

Lau : Elle a quand même neuf mois de plus que moi.

Con : Quand Daniela a eu un an, Laura avait huit jours. Il y en a une qui est du 25 janvier et l'autre du premier février.

Ch : Qu'est-ce que vous n'êtes pas alors ?

Dan : On n'est pas jumelles.

Ch : Vous êtes quand même presque jumelles. On vous l'a dit, ça ?

Lau : Oui, on nous le dit…

Con : Maintenant qu'elles sont grandes oui. Mais petites, quand je sortais avec elles et qu'il y en avait une qui ne marchait pas encore, on me disait : « Constanza, qu'est-ce qu'elles sont grandes vos fausses-jumelles ! » Les gens disaient même « fausses-jumelles ». Moi je répondais : « ah oui, elles sont grandes mes fausses-jumelles ». Ou bien quand je suis de mauvaise humeur : « quelles fausses-jumelles ? Vous ne voyez donc pas qu'elles ont presque un an d'écart ? Et qu'il y en a une qui est plus grande que l'autre ? »

Dan : Maman, pourquoi je n'ai pas marché à quatre pattes, moi ?

Lau : Moi, je voulais être fausse-jumelle, avoir une fausse-jumelle…

Con : Non, pour quoi faire ?

Lau : Ça aurait été génial.

Ch : Tu aurais aimé avoir une fausse-jumelle ?

Con : Elles sont quand même presque fausses-jumelles. Quand il y en a une qui se comporte mal à l'école, l'autre aussi. Pareil, si une redouble, l'autre redouble aussi pour attendre l'autre.

Dan et Lau : Héhéhé !

Ch : Vous êtes en quelle classe toutes les deux ?

Con : CM1.

Ch : Dans la même classe ?

Con : Non, parce que j'ai demandé à ce qu'elles ne soient pas ensemble pour éviter les problèmes.
Dan : On a juste été dans la même classe un an.
Con : Elles étaient insupportables. Quand l'une faisait une erreur un jour, le lendemain elle se comportait bien mais alors c'était l'autre qui se portait mal. J'étais sans arrêt convoquée à l'école.
Ch : Comment ça ? Vous vous mettiez d'accord ?
Dan et Lau : Héhéhé !
Con : On dirait.
Ch : Vous êtes en CM1, ça veut dire que vous avez redoublé ?
Dan : Moi, j'ai redoublé quatre fois.
Lau : Et moi, deux.
Con : Camila redoublait parce que Laura lui disait de l'attendre et pour pouvoir prendre soin de sa petite sœur.
Dan : Héhéhé !
Ch : Qui allait prendre soin de qui ?
Dan : Moi de ma petite sœur.
Ch : Aujourd'hui vous êtes dans deux classes différentes ?
Lau : Oui. Elle a des mauvaises notes, moi non.
Dan : Moi ? J'ai des mauvaises notes ? Bah ouais !
Lau : Elle n'a pas eu la moyenne dans huit matières. Moi si.
Dan : Parce que je n'ai pas révisé pour les interrogations.
Ch : Bon, très bien. Au fait, vous êtes satisfaites de votre arbre ?
Lau : Oui vraiment, merci. Dieu vous le rendra.
Ch : Qu'est-ce que vous avez préféré faire dans cet arbre ?
Lau : Oui, il est vraiment joli. La seule chose que je n'aime pas, c'est cette boule, là…
Ch : Qu'est-ce qu'elle a, cette boule ?
Lau : On dirait une poire.
Ch : Et qu'est-ce que tu voulais faire ?
Lau : Une fleur.
Ch : Bon, donc la famille est au complet, non ?
Lau : Oui.
Dan : C'est ok.
Ch : Où est-ce que vous avez mis les noms de famille, pour que je sache ?
Dan : Duque.
Lau : Écris-le là.
Dan : Là, c'est Duque, pas Ducs. On est tous Duque.
Con : Non, toi tu es Sanjuan Duque.
Dan : Laura a mis Duque. Alors toi tu vas recommencer à dire « Laura Sanjuan Duque ».
Ch : Vous êtes donc tous Duque et juste Daniela est Sanjuan Duque.
Dan : Et Cesar, il a deux prénoms !
Lau : Cesar Andrés.
Con : Non, les garçons ont tous mes deux noms de famille, c'est tout.
Dan : Tous, sauf Laura et moi.
Con : Ah, j'oubliais, José Alfonso est Garcia Duque, il a le nom de famille de son père.
Lau : On va le laisser comme ça alors.

Ch : Donc toutes les deux, vous êtes Sanjuan Duque ?

Lau et Dan : Oui.

Lau : On est les sœurs des chenilles Sanjuan.

Ch : Des chenilles Sanjuan ?

Lau : En fait, Maman nous a dit quand on était toutes petites : regardez votre frère, là-bas, la chenil poilue des Sanjuan, regardez votre frère.

Ch : Bon, très bien. Luz et les filles, merci.

Lau : Avec plaisir.

Troisième entretien.

Constanza

Cette rencontre s'est déroulée dans un bureau de l'ICBF de la zone Nord du département.

Chercheur : Salut Constanza, comment vous allez ? Alors, on a fait ce dessin la dernière fois. Est-ce que vous vous souvenez ?

Constanza (Con) : Oui, oui.

Ch : Je vous propose aujourd'hui de parler un peu plus de votre famille et de votre histoire à partir de ce que vous avez dessiné.

Con : D'accord.

Ch : Vos filles ont fait d'ailleurs chaque une son propre dessin. Et on voit par exemple qu'à la différence du dessin de Daniela, Laura a inclus à son père dans son dessin. Pouvez-vous me parler sur la relation de deux filles avec leur père ?

Con : Ecoutez, lorsque Daniela avait l'âge de un an son père nous a laissé. Mais depuis quelque temps il est retourné pour rester deux ans chez nous, après, il est parti encore une fois. C'est là que l'on a déjà terminé notre relation. A ce moment-là Daniela avait quatre ans. C'est pour ça que Laura probablement se souvient de lui. Par contre, Daniela, qui a témoignée ce que son père et moi ont vécu, d'ailleurs, il lui a beaucoup maltraité, donc, et en outre de ça, il ne nous a pas aidé pour traiter la maladie de Daniela, tout le contraire, il nous a volé de l'argent que j'avais gagné pour acheter des chaussettes orthopédiques pour Daniela. Pour ces raisons donc Daniela dit que son père ne l'aime pas.

Ch : Elles possèdent chaque une ont perception différente de son père ?

Con : Oui, Daniela dit par exemple qu'elle est très semblable à moi.

Ch : Daniela est donc plus proche à vous ?

Con : Oui, je ne peux pas lui parler par exemple de la possibilité de nous séparer car elle commence à pleurer. Laura de sa part est très différente. Elle me montre son amour mais en même temps elle voudrait se séparer de moi. Apparemment elle souhaite vivre loin de notre maison mais juste quelques jours.

Ch : Il y a quelque chose chez elle qui ne le permet pas rester tranquille à la maison avec vous.

Con : Oui, c'est ça. Quand elle est avec moi à la maison, elle très mignonne, elle m'aide avec quelques tâches. Daniela est aussi très mignonne, elle aime bien être avec moi, mais à la différence de Laura, Daniela ne m'aide pas avec les tâches de la maison.

Ch : D'accord. Comment vous avez vécu les grossesses de ses deux filles ?

Con : Pendant la grossesse de ces deux filles, la vie ensemble avec cet homme a été très compliquée. C'était toujours problématique, nous nous frappons et il me traitait très mal. En fait, lorsque cet homme a vu que j'étais enceinte de Laura, il m'a demandé avorter. Il m'a dit vous devez avorter et je lui ai répondu : non, regardez,

dans le cas où je ne sois pas capable de m'occuper du bébé, je préfère le donner, mais je ne pourrais jamais le tuer, parce que, et il m'a dit : 'mais la grossesse a juste commencé', alors, je lui ai dit : non, le bébé est déjà une personne, un vivant, mais il m'a dit : 'regardez, à quoi bon plus d'enfants, nous avons déjà Daniela'. Je lui ai dit : ça a été quelque chose qui est arrivé et nous ne pouvons rien faire, mais il insiste avec l'avortement. Mais je n'ai pas voulu avorter, et ce pour ça qu'il m'a beaucoup maltraitée, je pense en fait que c'est à cause de ça les problèmes de Laura

Ch : Est-ce que vous trouvez une relation entre la maltraitance que vous avez subie et les comportements de Laura ?

Con : Oui.

Ch : Parce que l'attitude de cette homme n'a pas la même par rapport à Daniela.

Con : Mais depuis la deuxième grossesse il a averti ne pas accepter une autre fille, mais, une autre fille, à quoi bon ? Cela suffisait avec Daniela, disait-il. Ensuite, Laura est née et il a dit, ah, ça a été avant, lorsque je suis devenue enceinte il m'a ordonné d'avorter, mais moi, je lui ai dit : non, je n'avorte pas, n'importe qu'il s'agit d'une autre femme.

Ch : La situation par rapport à Daniela a été donc différente.

Con : Compte tenu que chez nous il n'avait que des garçons, il n'avait pas des femmes ; les quatre enfants ainés sont des hommes, alors, il faut pour lui une fille, alors, lorsque que je suis devenue enceinte de, de Daniela, il a changé positivement

Ch : Et qu'est-que vous rappelez d'autres grossesses ?

Con : Tout normal.

Ch : Et la relation que vous avez avec chaque un des pères de leurs enfants ?

Con : Ça marchait bien.

Ch : Et avec votre famille ?

Con : J'ai beaucoup eu de problèmes avec ma famille, avec mon père, ça parce que, ça fait, j'avais l'âge de 13 ans, et à cause de lui j'ai laissé ma maison parce qu'il m'a manqué de respect. J'ai parlé avec ma mère mais ma mère ne m'a pas écoutée. Ensuite, j'ai parlé avec mon frère l'ainé mais il m'a dit, écoutez, ça n'est que des trucs d'un ivrogne. Il a dit ça parce que mon père lorsqu'il arrivait ivrogne il parfois me, je ne sais quoi, mais, je pense qu'un ivrogne se rend compte de ce qui il est en train de faire. Je n'ai jamais bu de l'alcool, mais je crois qu'un ivrogne se rend compte de ce qui il fait. Bref, c'est par cette attaque de mon père que j'ai décidé laisser ma maison.

Ch : Et qu'est-ce que vous ressentiez ?

Con : De la rage. J'ai dit : je préfère abandonner ma maison que rester pour continuer cette situation avec mon père.

Ch : Et vous avez raconté ce qui s'est passé mais personne a cru ce qui vous disiez. C'est la raison pour laquelle vous avez décidé s'en aller.

Con : Oui.

Ch : Et puis, vous allez où ?

Con : Dans une ferme, je suis allée dans une ferme où j'aidais une femme et récoltais aussi des grains de café. Là, j'ai commencé une relation avec un jeune homme et puis nous avons commencé à vivre ensemble. Depuis quelques jours ma famille a écouté que j'avais commencé cette relation. Du coup ma mère a dit : je vais recevoir à Constanza mais dans la condition qu'elle retourne toute seule, si elle devient mère, je ne vais pas l'accepter. J'avais 17 ans au moment d'avoir mon premier enfant. Un an après, j'ai décidé retourner. Je pensais : si ma mère n'accepte pas mon enfant je parte pour toujours. J'y suis arrivé et ma famille m'a bien reçu. Je ne

suis pas restée cependant qu'un jour. Trois mois après je suis retournée encore une fois. Je suis reste jusqu'à mon deuxième enfant est né. Ensuite, je suis partie pour retourner à la ferme où j'avais déjà travaillé. Alors, à cette époque, lorsque Alfons était né, j'étais en solitude encore une fois parce que la relation avec son père n'a pas été non plus, disons, agréable, nous avons toujours eu des difficultés, des problèmes. C'est pourquoi lorsque j'étais enceinte, j'ai décidé de le laisser.

Ch : Et cette nouvelle relation avec cet homme, comment ça s'est passé ?

Con : Très bien, je suis restée avec lui, c'est avec lui qui j'ai demeuré le plus dans une relation, nous étions ensemble pendant huit ans. Il aimait et respectait beaucoup Alfonso, et lui aussi.

Ch : Mais il est mort après ?

Con : Oui.

Ch : Et comment vous avez fait pour surmonter cette expérience si difficile ?

Con : Ça a été très difficile pour nous parce que nous vivions contents, il était très responsable, il aimait beaucoup Alfonso, par exemple, s'il donnait une chemise à son enfant, il donnait la même chose à Alfonso, mm, il avait une relation jolie avec Alfonso. Pour nous a été si difficile sa mort, son assassinat, ça parce qu'il était un homme exemplaire (elle fait une petite pause pour pleurer), il nous aidait beaucoup et s'occupait bien de nos nécessités.

Ch : Alors, il est mort et vous avez déjà deux enfants, qu'est qui arrive ensuite ?

Con : Il est tué et je suis encore une fois en solitude, alors, je commence une nouvelle relation avec le père de César.

Ch : C'est César celui qui habite avec vous ?

Con : Oui, oui, le garçon qui a 17 ans.

Ch : Et le père c'est qui ?

Con : Mm, c'est un mec qui habitait à la campagne et avec qui la relation n'a pas fonctionné non plus.

Ch : Avez-vous cohabité avec le père de Cesar ?

Con : Non. J'ai forcément eu qu'éduquer toute seule à César, de même qu'il a fallu le faire avec Nicolas.

Ch : D'accord. Puis de Cesar, celui qui est né c'est Nico.

Con : Oui, c'est ça.

Ch : Et c'est qui le père de Nico ?

Con : Il s'appelle Francisco, mais il ne s'est pas s'occupé de lui, jamais, jamais.

Ch : Ça veut dire que les pères de César et Nicolas jamais.

Con : Jamais.

Ch : Ils ont été des figures absentes.

Con : Oui.

Ch : Est-ce que vous avez vécu ensemble ?

Con : Non.

Ch : Après de vos garçons, on trouve donc à vos filles.

Con : Daniela et Laura.

Ch : Et avec leur père vous avez d'ailleurs cohabité.

Con : Oui.

Ch : Et depuis quand vous êtes devenue enceinte ?

Con : Non, ça fait un an après.

Ch : Et il souhaitait avoir une fillette ?

Con : Oui.

Ch : Vous aussi ?

Con : Oui, de toute façon j'étais bien avec mes autres enfants, vous comprenez ?

Ch : Ça marchait bien comme ça pour vous.

Con : Oui, qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai utilisée des méthodes contraceptives depuis que j'ai eu le dernier enfant. Mais je n'ai pas les utilisé depuis que je commence à vivre avec cet homme. J'avais écouté que par la fait d'avoir beaucoup utilisé ces méthodes on devenait stérile. Alors, je restais tranquille. Il y avait sept mois sans devenir enceinte. A cette époque, cet homme me frappait mais parce je ne suis pas devenue enceinte. Il croyait que j'utilisais encore ces méthodes. Je suis finalement devenue enceinte et de ce fait il a changé un peu son attitude. Alors, Daniela est née et puis de quelques mois je suis encore une fois devenue enceinte. Là les problèmes sont retournés, ça, parce que je suis devenue enceinte.

Ch : D'accord. A l'égard de votre expérience, qu'est-ce que la maternité ?

Con : C'est un travail très beau.

Ch : Est-ce que vous avez imaginé avoir tous ces enfants ?

Con : Oui, non, pas autant, (Elle rigole) pas autant. J'aurais bien aimé avoir moins d'enfants, et préférablement des filles

Ch : Mais pourquoi ?

Con : À cette époque ce qu'on voyait c'est la femme qui restait à la maison alors que les hommes, les hommes, bref, à cette époque il y avait beaucoup de machisme, et vraiment je n'ai jamais eu d'accord avec ça.

Ch : Vous avez grandi dans une ambiance très machiste.

Con : Oui, je pensais : quelle mauvaise chance le fait d'avoir toujours un homme qui pense que par le fait d'être un homme a le contrôle de tout.

Ch : C'est pour ça que vous préfériez les fillettes ?

Con : Oui, oui, c'est ça.

Ch : Mais, pourquoi ?

Con : Alors, je voyais que les hommes étaient toujours, par exemple, chez moi, au moment des repas, le meilleur plat était toujours pour mon père et pour nous par contre, le pire. Si nous n'avons pas beaucoup de viande, c'était pour lui par le fait de lui travailler. Voyez-vous ? Alors, les meilleurs repas, et ça passe aujourd'hui, il y a des maisons où ça passe, des maisons où les femmes donnent à leurs maris tout le meilleur. Et les enfants ? S'il y a pour les enfants, ça va, sinon, ils ne mangent pas donc. Mais chez moi ça ne passe pas, c'est très diffèrent. Mes enfants me disent : mama, vous n'êtes pas normale. Et moi : comment ça ? Parce que lorsque vous aviez eu un copain en habitant là vous nous donnez en premier lieu les repas et puis à lui. Et je leur dis : parce que vous étiez mes enfants. Je crois qu'on doit faire comme ça, s'il y a de l'argent pour une personne, il y a donc pour tous.

Ch : Vous aviez combien de frères ?

Con : Quinze, je crois. Mon père préférait l'aine et ma mère la cadette.

Ch : Et quelle place pour vous ?

Con : Je ne sais pas. Mes enfants pour moi, sans exception, parce que tous ont grandi dans mon ventre, occupent la même place pour moi.

Ch : Mais pourquoi vos parents aviez des enfants préférés ?

Con : Je ne sais pas. Ma mère préférait par exemple la plus petite, mais je dis à mes enfants : je ne peux pas préférer à Laura par la fait d'être la petite, vous tous sont mes enfants n'importe que vos pères ne soient pas le même homme, votre sang c'est la même que la mienne. Alors, ils me dissent, mais nous sommes demi-frères

sauf Daniela et Laura qui sont les fillettes du même père. Je leurs insiste : vous tous sont frères en tant que vous avez la même mère.

Ch : Je me suis demandé la même chose, c'est à dire, comment vos enfants expliquaient le fait d'être demi-frères ?

Con : Les gens pensent que les enfants qui sont des enfants de différents pères sont demi-frères. Je pensais une autre chose. On pourrait dire que les enfants sont demi-frères mais si ils sont nés de mères différentes. J'ai par exemple une sœur qui n'a pas le même père que moi. Les gens me dissent, elle est votre demi-sœur, mais je réponde : est-ce que elle a une autre mère que la mienne ?

Ch : A l'égard de cette idée, est-ce que on pourrait donc penser que la mere est plus importante que le père ?

Con : A mon avis, oui. Un père est important mais dans la mesure où il soit un père qui s'occupe de ses enfants et qui les respectent. Mon père par exemple n'est pas digne de mon respecte.

Ch : Quelle est le sentiment que votre père vous inspire ?

Con : Franchement, il me va égale. Je peux par exemple le retrouver dans la rue mais je préfère continuer dans mon chemin.

Ch : C'est-à-dire, il ne vous inspire pas.

Con : De l'amour ? Non. Je dis à mes filles, il faut éviter aller à la maison de ma mère si mon père y est. En fait, je leurs ai dit : votre grand-père est un homme très irrespectueux.

Ch : Vous n'avez pas un père exemplaire.

Con : C'est ça. C'est le cas aussi de certaines mères. J'ai écoutée des commentaires à propos de certaines mères qui ne respectent pas leurs enfants. Il s'agit de mères qui cohabitent avec leurs propres enfants. Une mère comme ça n'est pas une bonne mère.

Ch : Je ne comprends pas, c'est-à-dire, une mère qui est devenue la femme de son enfant ?

Con : Oui. Et il y a aussi le cas de mères qui pour pouvoir vivre avec leurs maris abandonnent à leurs enfants. C'est le cas de ma mère qui a abandonné à l'une de mes sœurs pour poursuivre à notre père.

Ch : Je juste allais vous poser la question par rapport à sa mère. Alors, elle a été une de ces mères qui a privilégié son mari plus qu'à ses enfants. Et c'est ça justement ce qui vous essaye de ne répéter pas avec vos enfants.

Con : Tout à fait. Je ne vais pas abandonner mes enfants pour poursuivre un homme. Les enfants sont uniques alors qu'un homme vous pouvez le retrouver n'importe où. C'est la même chose qui certaines mères font lorsque un enfant est mort. Elles décident d'avoir un autre enfant dans l'intention de substituer celui qui est mort. Est-ce que vous pensez qu'il est possible de substituer un enfant avec un autre enfant ? Jamais. On ne pourrait pas remplir le vide. Vous pourriez avoir vingt ou clinquent mais tous les enfants sont uniques.

Ch : C'était la dernière question. Vous avez fait un récit très intéressant de votre vie. Merci beaucoup.

Con : Avec plaisir. Merci beaucoup à vous.

Daniela

Chercheur : Bonjour Daniela, comment tu vas ? On va parler aujourd'hui autour du dessin de l'arbre généalogique de ta famille, celui que tu as fait la dernière fois.

Daniela (Dna) : D'accord.

Ch : Quel est le nom de votre famille ?

Dan : Sanjuan Duque

Ch : Ta mère s'appelle Maria Constanza et tu portes aussi le prénom Maria, tu es Maria Daniela.

Dan : Ma mère et mon frère m'ont assigné mon prénom.
Ch : Ta mère et ta sœur ?
Dan : Mon frère.
Ch : Ah, ton frère, lequel ?
Dan : César. Lorsque ma mère était enceinte de moi, il affirmait que je serais une fille et que mon prénom serait Daniela. Alors, ma mère m'a prénommée Daniela comme mon frère le souhaitait. Le prénom Maria a été ajouté par ma mère
Entrevistador: Est-ce que tu peux me rappeler qui est la sœur la plus grande, toi ou Laura ? **Dan :** Moi.
Ch : Mais la différence c'est juste un an, en fait on a l'impression que vous êtes jumelles.
Dan : Oui.
Ch : Est-ce que vous écoutez souvent ça?
Dan : Oui, à l'école par exemple.
Ch : Ça c'est bien pour toi ?
Dan : Non.
Ch : Et pour Laura ?
Dan : Oui.
Ch : Ça te dérange ou te va égale ?
Dan : Ça me dérange parfois mais me va égale aussi car je sais que ça n'est pas vrai.
Ch : Celle-ci c'est ta mère.
Dan : Oui.
Ch : Et celui-ci ?
Dan : Mon frère Nico.
Ch : Tu as plusieurs frères.
Dan : Oui, c'est ça.
Ch : Laura et toi, vous êtes les deux plus petites, celles qui sont nées aux dernières places. **Dan :** Oui, c'est ça. Et si ma mère, si le père de Mauricio ne, s'il serait vivant, moi et Laura ne seraient pas ici, probablement Nicolas.
Ch : Et qu'est-ce que ça signifie ?
Dan : Oui, parce que le père d'Alfonso, pardon, de Mauro, alors, il est né mais il n'a pas été programmé, alors, ma mère pour ça, comment dire, pour éviter avoir des enfants, comment dire, elle utilisait des méthodes pour planifier. Alors, le père d'Alfonso, pardon, de Mauro, a dit à ma mère qu'il lui dirait quand elle devrait arrêter de planifier. Ça parce qu'il et ma mère avaient le désir d'avoir un enfant propre. Alors, à ce moment, le père de mon frère l'a dit à mère, arrête la planification, et c'est juste à ce moment qu'il a été tué. Si tout ça ne serait passé Laura et moi n'existeraient pas.
Ch : Cela veut dire qu'après la mort du père de Mauro…
Dan : Ma mère a commencé des relations avec différents hommes. C'est ainsi qui Leo est né et nous aussi.
Ch : Alors, ce qui tu es en train de me dire c'est qu'après la mort du père de Mauro, c'est ça ? Ta mère a connu un autre homme, le père d'Alfonso ?
Dan : Nicolas.
Ch : Nicolas, d'accord. Et qui est né donc ensuite ?
Dan : Leonardo. Ma mère a dit qui Leo a pu ne pas exister.
Ch : Pourquoi ?
Dan : Je ne sais pas, mm, parce qu'il aurait eu les mêmes parents.

Ch : Est-ce que Leonardo et Nicolas sont frères ?
Dan : Ils sont frères d'ailleurs mais ils ne sont pas les enfants du même père.
Ch : C'est-à-dire, Leonardo serait l'enfant du même père qui Mauro dans la mesure où cet homme n'ait pas été tué. C'est ça ce qui tu es en train de me dire ?
Dan : Oui, et de cette manière, Laura et moi n'existeraient pas.
Ch : Est-ce que tu penses que toi et ta sœur existent parce que le père de Mauro a été tué ?
Dan : C'est ça que Nico nous dit.
Ch : Il vous a dit ça ?
Dan : Oui.
Ch : Et tu es d'accord ?
Dan : Je ne sais pas.
Ch : Qu'est-ce que tu en penses ?
Dan : Nous pourrions aussi exister, pourquoi pas.
Ch : D'accord. Mais qu'est-ce qui s'est passé après la mort de cet homme.
Dan : Ma mère a commencé une relation avec le père de Leo mais personne n'a pas connu à cet homme même le propre Leo. Cette relation a terminé et ensuite ma mère a commencé une autre avec notre père.
Ch : Et qu'est-ce que tu sais de ta naissance ?
Dan : Ce que j'ai entendu, c'est que mon père disait à ma mère qu'il fallait nous avorter parce que j'allais être un homme, mm, non, pardon, parce que je serais une femme et il espérait un homme.
Ch : Il souhaitait un homme mais c'est toi qui es née, et toi tu es…
Dan : Une femme. Et ensuite, eh, c'est ma sœur qui est née et il disait aussi qu'il fallait l'avorter par le fait d'être une autre femme.
Ch : Apparemment, il n'aimait pas bien les femmes.
Dan : Je ne sais pas vraiment
Ch : Est-ce que tu as connu à ton père ?
Dan : Oui. Nous avons vécu avec lui depuis que je suis née jusqu'à que j'avais l'âge 5 ans. J'avais trois ou quatre ans, je ne me rappelle pas bien mon âge mais j'étais très petite, c'était un jour lorsque mon père frappait ma mère à la cuisine, c'était un jour où il pensait nous laisser. Il a donc blessé ma mère à la tête.
Ch : Tu te rappelles ça ?
Dan : Oui, et nous, nous pleurions notre père, parce que à ce moment-là, on ne savait pas si être pour l'un ou pour l'autre, alors, nous pleurions notre père. Ma mère disait à ce moment-là : vous devez pleurer votre mère ne pas votre père.
Ch : Il est parti donc quand tu avais 5 ans ?
Dan : Oui, je rappelle aussi, il avait sa valise sous le lit et nous, alors qu'il la préparait nous lui demandions de ne pas nous abandonner, de ne pas nous abandonner.
Ch : Comment ton père vous traitait, comment il te traitait ? Qu'est-ce que tu te rappelles ? **Dan :** Alors, ce que je rappelle, c'est, oui, il nous traitait bien, lorsque nous ne lui obéissons pas, il nous frappait, mais il ne nous a jamais touchées.
Ch : Qu'est-ce que toucher ?
Dan : C'est-à-dire, il ne nous a pas frappé parce que mon frère Nico ne en lui a pas permis, il ressenti beaucoup rage, il nous protégeait.
Ch : Quel est le prénom de votre père ?
Camila: Jose.

Ch : Jose Sanjuan ?

Dan : Oui.

Ch : Qu'est-ce que tu rappelles de lui ?

Dan : Il nous a fait beaucoup souffrir. Il n'était pas un père responsable, c'était ma mère celle qui a fait tout le nécessaire pour nous survivre. Il par exemple gaspillait de l'argent en achetant de l'alcool et des cigarettes. C'est ma mère qui s'est totalement occupée de nous.

Ch : Est-ce que ton père te manque ?

Dan : Non.

Ch : D'accord. Et en ce qui concerne ta naissance ?

Dan : Ma mère m'a raconté qu'elle a eu un accidente pendant la grossesse. Elle s'est tombée je ne sais pas où et c'est pour ça que j'ai mal aux jambes. Mais elle ne sait pas si c'est par cette cause ou parce qu'elle a eu mal à l'utero.

Ch : Et c'est quoi cette maladie qui t'affecte ?

Dan : J'ai une jambe qui plus courte par rapport à l'autre. C'est quelque chose qui concerne les ossus. Un jour j'étais le pied gonflé et le médecin a demandé si j'avais eu un accident ou si j'avais été piqué par un insecte. Mais rien ne m'était pas arrivé. Alors, ma mère m'a amené à un hôpital à Manizales et là nous avons vu un médecin qui a découvrit ma maladie et qui a de ce coup programmé une opération.

Ch : Avais-tu quel âge à ce moment-là ?

Dan : Deux mois. Mais cette opération a été réalisée lorsque j'avais deux ans et demi

Ch : Et comment tu as connu cette histoire ?

Dan : Parce que ma mère m'a parlé quelques fois de ma maladie.

Ch : Tu disais que ton père n'a pas s'occupé de toi malgré ta maladie. Est-ce qu'aujourd'hui tu as un lien en quelque sorte avec lui ?

Dan : Non. Mais l'année dernière mon frère Nicolas l'a retrouvé dans une rue à Manizales. Alors, mon père l'a dit : où est-ce que mes filles se trouvent ? Mais Nicolas a ressenti beaucoup rage et de ce coup il l'a dit : vos filles, vous n'avez pas des filles.

Ch : Parait-il que Nicolas vous protège beaucoup.

Dan : Oui, il nous protège depuis que nous étions petites mais principalement à moi parce Laura est agressive.

Ch : Très agressive ?

Dan : Oui, on essaye parfois de l'aider quand elle a un problème mais c'est moi qui paye les pots cassés.

Ch : Et pourquoi elle est comme ça ?

Dan : A cause de notre père, elle est très semblable à lui.

Ch : Elle a dit ça la dernière fois.

Dan : Oui, par exemple, elle a le même problème d'odeur aux pieds que notre père. Alors, elle ressent de la rage lorsque l'on lui dit ça. Elle semble à lui aussi dans la couleur de la peu et parce que elle est très mince de même que lui.

Ch : C'est pour ça donc qu'elle dit que s'identifie à son père.

Dan : Oui, elle est plus identifiée à notre père.

Ch : Et toi, tu es aussi la fille de votre père ?

Dan : Oui, mais à mon avis je suis plus proche à ma mère, j'ai la peau de la même couleur.

Ch : Ta sœur et toi possèdent donc le nom de votre père, et vos frères ?

Dan : Oui, notre nom est Sanjuan. Et par rapport à nos frères ils ont uniquement le nom de notre mère sauf Nicolas et Leonardo qui possèdent aussi les noms de leurs pères.

Ch : Est-ce que l'on pourrait dire donc que dans votre famille les enfants ont différents pères ?
Dan : Oui, (Elle rigole).
Ch : A propos de votre nom, nous avons parlé la dernière fois d'une histoire, celle du ver sanjuan.
Dan : Ecoutez, quand nous avions sept ans, nous marchons avec notre mère et nous avons retrouvé dans la rue un ver sanjuán. Alors, ma mère a pris le petit ver et l'a dit à ma sœur : regardez votre petit frère. Depuis ça, notre frère Nicolas nous dérange en nous disant : devinez-vous à qui je viens de voir ? A notre demi-frère, le ver sanjuan. A l'école les garçons et les fillettes nous dérangent aussi à cause de ça.
Ch : Est-ce que ça vous dérange beaucoup ?
Dan : Ça me dérangeait avant mais pas beaucoup aujourd'hui. Je ne sais pas si ça dérange toujours à Laura.
Ch : D'accord. Et avec les autres membres de ta famille comment est-il la relation ?
Dan : Ça va.
Ch : Est-que tu les visite ? A ta tante, tes grands-parents ?
Dan : Oui.
Ch : Est-ce que ton grand-père maternel habite avec ta tante ?
Dan : Non, il habite à Neira.
Ch : Tu connais donc à ton grand-père.
Dan : Ma sœur dit qu'il fait faire attention de lui.
Ch : Pourquoi ?
Dan : Il est un dépravée.
Ch : Dépravée ? As-tu traité avec lui ?
Dan : Mm, j'ai quelque fois parlé avec lui mais en gardant une certaine distance. Ma mère m'a dit que quand elle était petite il l'a touché, qu'il faisait ça lorsqu'il était ivre. Alors, ma mère a raconté ça à l'un de ses frères mais il l'a dit, ça c'est rien. Elle a raconté cette histoire à sa mère mais elle ne l'a pas cru. C'est pour tout ça que ma mère a décidé échapper.
Ch : Et tu as écouté cette histoire de la bouche de ta mère ?
Dan : Oui. Elle nous a demandé éviter au grand-père.
Ch : Ça y est Daniela, on a terminé, merci beaucoup.
Dan : De rien.

Laura

Chercheur : Bonjour Laura, comment tu vas? Est-ce que tu te rappelles ce qui nous avons fait la dernière fois ? Tu rappelles ce dessin?
Laura (Lau) : Oui.
Ch : On va donc parler un peu plus de ta famille, ça te va ?
Lau : Oui
Ch : Combien de oncles as-tu ?
Lau : Quinze.
Ch : Est-ce que tu les connais ?
Lau : Je ne me souviens que d'une tante Lucia, ma tante Manuela et mon oncle Jairo. C'est tout.
Ch : Tu fais partie donc d'une famille très grande.
Lau : Pas du tout.
Ch : Pourquoi tu dis ça?
Lau : Parce que je ne connais que quelque uns.

Ch : Pourquoi est-ce que à ce moment tu habites chez ta tante ?
Lau : Mm, je ne rappelle pas.
Ch : D'accord, si tu rappelles quelque chose n'hésite pas de me raconter. Alors, on a fait donc ce dessin de ta famille mais tu n'as fait que ta famille maternelle, c'est ça ?
Lau : Oui.
Ch : Et la famille de ton père ?
Lau : Je ne l'ai pas connu.
Ch : Et à ton père ?
Lau : Je ne me souviens pas de lui.
Ch : Qu'est-ce que tu te souviens de ton père ? Comment il s'appelle ?
Lau : Jose Sanjuan, je ne me rappelle pas son nom maternel et non plus son âge.
Ch : Est-ce que tu te souviens de quelque chose de lui, de sa manière d'être par exemple ? **Lau :** Alors, je ne me souviens pas, ma mère m'a dit qu'il était très semblable à moi.
Ch : Tu avais dit ça la dernière fois, est-ce que tu t'en souviens ?
Lau : Oui, mais, parce que ma mère m'a dit qu'il et moi nous étions si compliqués dans notre manière d'être. Elle a dit aussi que nous sommes très semblables dans d'autres choses, c'est-à-dire, je ne suis pas semblable à la famille de ma mère.
Ch : Et tu es d'accord avec ça ? Qu'est-ce que tu en penses?
Lau : Je ne sais pas, je ne crois pas mais je ne peux pas affirmer si c'est un mensonge.
Ch : Ça c'est ce que les personnes disent.
Lau : Oui.
Ch : Et, est-ce qu'il y a une autre chose semblable entre vous ?
Lau : Je suis également malpolie que lui.
Ch : Qu'est-ce que ça veut dire ?
Lau : Ça veut dire que je m'énerve très facilement.
Ch : Est-ce cette idée que les personnes possèdent de toi te dérange ?
Lau : Non. Mais ça ne veut pas dire que ça me fait plaisir. C'est normal.
Ch : On avait aussi parlé la dernière fois de cette histoire des frères Sanjuan.
Lau : Nous sommes des sœurs des chenilles sanjuan.
Ch : Des chenilles sanjuan ?
Lau : Ma mère nous a dit, lorsque nous étions petites, que, que, regardez là son frère, c'était un chenil poilu, le ver sanjuan, voici son frère. Alors, elle nous disait : disiez bonjour à votre frère.
Ch : Qu'est-ce que tu faisais ?
Lau : Je lui ai dit : bonjour. Ou notre mère parfois nous disait : le ver sanjuan vous a donné cette étoile qui est sur le ciel, vous pouvez faire un vœu. Alors, j'ai demandé des patins mais je n'ai jamais reçu ces patins.
Ch : C'était un ver magique en quelque sorte?
Lau : Je ne sais pas.
Ch : Et qu'est-ce que tu penses au moment de retrouver un ver sanjuán ?
Lau : Rien.
Ch : Et pourquoi ta mère disait ça ?
Lau : Parce que nous étions sanjuán.
Ch : Par l'idée selon laquelle le ver et vous avaient le même père ?

Lau : (Elle rigole) Et lorsque ma mère retrouvait un ver sanjuán dans la rue elle le ramenait et nous disait : voilà votre frère, il va vous accompagner.

Ch : Est-ce que tu rêves avec ces chenilles ?

Lau : Oui.

Ch : Et qu'est-ce que tu as rêvé ?

Lau : Eh, alors, ça c'était un ver gros et rose, trop grand, et j'avais l'obligation de l'attraper (Elle rigole), je devais l'attraper.

Ch : Et qu'est-ce qui s'est passé ?

Lau : Alors, j'allais le saisir, j'allais le saisir, et, alors, il a disparu et sautait à un autre rêve (…) Et alors, je devais aussi aller à l'autre rêve, et j'essayais donc de rêver.

Ch : Est-ce que tu y es arrivée ?

Lau : Et oui, mais lorsque j'allais enfin le saisir, à ce moment-là un autre ver plus grand est sorti, c'est le roi des chenilles.

Ch : Le roi des chenilles ?

Lau : Je devais maintenant saisir le plus grand, pas le petit.

Ch : Et as-tu pu le faire ?

Lau : Mm.

Ch : Est-ce que ce rêve tu l'as eu depuis quand ?

Lau : Depuis longtemps.

Ch : Est-ce que tu l'as eu plusieurs fois ?

Lau : Oui, j'ai eu ce rêve depuis que j'ai six ans.

Ch : Depuis que ta mère t'a parlé du ver sanjuan ?

Lau : Et oui.

Ch : Qu'est-ce que tu as ressenti à l'occasion de ces rêves ?

Lau : Mm, rien.

Ch : Est-ce que tu as ressenti de la peur, de la joie, de la rage ?

Lau : Parfois c'était de la peur, parce que lorsque j'ai demandé à ma mère une explication elle m'a dit : c'est le diable qui est derrière[29] moi.

Ch : As-tu eu d'autres rêves ?

Lau : Mm, oui, dans mon rêve ma mère avait deux doubles. Alors, je lui ai dit à mère originale : mama, j'ai déjà terminé de rentrer le bois et elle m'a dit : d'accord. Alors, j'ai retrouvé encore une fois ma mère et je l'ai dit : mais vous n'étés pas parti pour chercher du bois ? Elle m'a dit : non, j'étais là. Il y a quelques jours que je n'avais pas ce rêve.

Ch : Tu avais déjà donc eu ce rêve ?

Lau : C'était un rêve très semblable mais c'était avec mon frère Nico. Je disais à ma mère : est-ce que vous n'allait pas chercher du bois ? Et elle m'a dit : non, je vais chercher du lait. Ensuite, j'ai vu à ma mère encore une fois, et lui demande : vous n'allait pas chercher du bois et du lait ? Elle a dit : j'ai rien cherché, je dors. J'étais là en face de mes trois mères, et je les ai demandé : quelle est de vous trois ma mère ? Puis ça, elles ont commencé à se battre et après elles ont essayé de me saisir mais j'ai échappé. Je suis allée ainsi chez ma marraine mais ma mère m'a poursuivre. Elle me disait : je vais vous saisir. Alors, j'ai dit à ma marraine : est-ce

[29] « C'est le diable qui est en train de vous poursuivre ».

que je peux rester ici ? Mais là, je me suis passée tout suit à un autre rêve. Dans l'autre rêve, il y avait un enfant qui était tombé amoureux de moi à Manizales, il s'appelait Pablo. Alors Pablo m'a dit : est-ce que vous allez me permettre de l'embarrasser ? Mais, je lui dis : non, et c'est juste à ce moment que ma mère m'a attrapée par les chevaux et je me suis réveillée, j'avais peur et je transpirais beaucoup.

Ch : Tu transpirais ?

Lau : Oui.

Ch : Est-ce que ça t'arrive souvent ?

Lau : Oui, parce que j'ai souvent des cauchemars.

Ch : Et c'est pour ça que tu transpires.

Lau : Surtout depuis que j'habite chez ma grand-mère.

Ch : Ces rêves donc ont commencé depuis que tu es là ?

Lau : Oui. Alors, je me suis réveillée et ensuite j'ai dit à ma grand-mère : est-ce que je peux dormir avec vous ? Et ma grand-mère, qui parle alors qu'elle dort, m'a dit : oui, allez-y. Mais le lendemain matin ma grand-mère m'a dit : qu'est-ce vous faites là ?

Ch : D'accord. Et chez ta grand-mère, tu habites avec quels autres enfants ?

Lau : Nous sommes trois et il y a un qui va naitre.

Ch : Et qu'est-ce que tu penses de la grossesse ?

Lau : De la grossesse de ma tante ? C'est bien, c'est dure comme même parce que ce quelque chose qui fait de la douleur mais on est aussi contente.

Ch : Est-ce que tu sais comment a été pour ta mère cette expérience, quand tu étais par exemple dans son ventre ?

Lau : Mm, pas bien, je ne sais pas, apparemment j'ai beaucoup la frappée.

Ch : Tu l'as beaucoup frappée ?

Lau : Pendant la nuit je lui donnais des coups de pieds.

Ch : Et l'accouchement, comment ça s'est passé ?

Lau : Ça a été, mm, je suis née dans un lit, non, à l'hôpital parce que mes frères par exemple sont née en différentes lieux. Alfonso est né par exemple à l'hôpital et Mauro dans un lit. Leo de sa part est né dans un chaume, mm, Nico est né dans la cuisine et Daniela est née dans une salle de bain.

Ch : Daniela est née dans une salle de bagne ?

Lau : Oui, et après Daniela je suis née, et je suis née à l'hôpital. Ma mère disait qu'elle souhaitait une fille, c'est pour ça qu'elle n'est pas arrêtée d'avoir des enfants que jusqu'au moment d'avoir une fille.

Ch : C'était le désir de ta mère.

Lau : Elle avait envie d'avoir une fille parce que les enfants grandissent et partent, mais ça n'arrive pas avec les fillettes.

Ch : Et qu'est-ce que tu en penses?

Lau : Je ne sais pas.

Ch : Est-ce que tu vas rester toujours avec ta mère ?

Lau : (Elle rigole), mm, lorsque on est petit, on pense que l'on va grandir et va devenir professionnelle et va former une famille, mais on ne sait pas ce qui l'on pourrait penser à l'avenir.

Ch : Quelle est ton âge ?

Lau : 11.

Ch : Est-ce que ton père souhaitait aussi des fillettes ?

Lau : Je ne sais pas, on rien connais d'ailleurs de notre père. Nous ne savons pas qui est notre grand-père, rien.

Ch : Tu n'as pas donc aucun souvenir de ton père ?

Lau : Non. Nous avons quelques photos mais ma mère les a brisés.

Ch : Il a beaucoup de problèmes avec ta mère, c'est ça ?

Lau : Oui. Je rappelle leurs disputes. Ils parlaient de la possibilité de se séparer. Ma mère lui demandait de s'en aller.

Ch : Et qu'est-ce qui s'est passé donc avec ton père ?

Lau : Il est parti et il a deux filles.

Ch : Tu as deux sœurs de plus.

Lau : Apparemment, oui. J'ai beaucoup demandé à ma mère de nous emmener à voir nos deux sœurs mais elle disait : à quoi bon?

Ch : On parlait de ta situation à la maison de ta grand-mère, tu y es contente ?

Lau : Ma tante ne me permet pas sortir pour jouer dans la rue. Mais ça c'est le châtiment que nous avons reçu parce que ma petite cousine a été frappée par sa mère et j'ai tenté de la défendre. Ma tante donc m'a dit : vous êtes foule quoi.

Ch : Est-ce qu'elle dit ça souvent ?

Ch : N'est pas souvent, mais elle parfois me réprimande. Il y a quelques jours nous jouons cache-cache. Ma tante espère que je reste toujours quiet mais je ne suis pas capable. Elle et ma grand-mère dissent que je suis très grande pour jouer avec mes cousines. Et ma grand-mère m'a dit ça aussi, elle m'a dit, lorsque je lui ai demandé une fois de me donner un verre de lait, elle m'a dit : vous été très grand pour boire du lait. Du coup, j'étais triste et j'ai commencé à pleurer, je pensais donc : je aurais plus de liberté si je serais chez moi.

Ch : Voilà donc la situation que tu es en train de vivre chez ta grand-mère, tu as l'impression de ne pas avoir de la liberté.

Lau : Oui, c'est ça.

Ch : D'accord. Bon, c'est tout Laura, on a terminé, ça va ?

Lau : Oui, ça va.

Ch : Merci beaucoup.

Lau : De rien.

Annexe 5 : LES ENTRETIENS AUX PROFESSIONNELLES DE L'ÉQUIPE PSYCHOSOCIALE DE L'ICBF (CALDAS, CENTRE ZONE NORD)

Cet entretien s'est réalisé à L'ICBF.

Ch : Bonjour, comment ça va ? Pour commencer, est-ce que tu peux me raconter un peu de ta vie ?

Psy : Je suis née à Manizales. J'ai étudié à l'Université de Manizales et j'ai un master en psychothérapie systémique. J'ai fait aussi une course en EMDR[30]. J'habite à Salamina depuis 2012 et je suis célibataire. Ma famille est conformée par ma mère, ma sœur et mon père. Ma mère travaille à Anserma et mon père habite à Bogotá.

Ch : Et qu'est-ce que tu rappelles le plus de l'époque à l'Université ?

Psy : Le plus importante ? Ce n'est pas concernant les théories mais surtout la formation. J'ai la possibilité d'avoir des bonnes enseignantes qui m'ont appris l'importance de l'éthique mais à l'égard de l'empathie. Le psychologue a toujours eu le masque de juge en quelque sorte. Cela parce que c'est lui qui doit dire, ça c'est bien, ça c'est mal. Alors, on peut bien penser que le psychologue a un vie parfait, mais, non. En ce sens l'objectif du psychologue est celui d'aider aux personnes à retrouver un certain équilibre en fonction de certains critères.

Ch : Et pour toi qu'est-ce qui a signifié le fait de travailler ici à l'CBF ?

Psy : C'est dure mais surtout à l'égard d'un approche clinique et psychothérapeutique. Cela parce que l'on part de l'idée que le patient, le client, comment vous voulez, vient au cabinet en fonction d'un besoin personnel. Mais là, les personnes viennent parce que l'avocat madame la défenseure de familles les a envoyés. Mais il faut obéir comme même. En ce sens il me semble très difficile le fait de prendre des décisions par rapport aux enfants. Il faut décider si l'enfant va demeurer ou pas chez sa famille. Ça c'est dure.

Ch : Tu peux m'expliquer quelle est la place du processus d'attention thérapeutique dans tout le processus de la prise en charge réalisé par l'ICBF ?

Psy : Le processus d'attention thérapeutique est une procédure nécessaire pour la prise en charge. Pour cela, il faut le PARD[31] qui l'on réalise lorsque les droits d'un enfant ont été violé. Ensuite, on cherche placer l'enfant chez un membre de sa famille élargie sinon l'enfant serai placé chez une famille de substitution. A la suite de tout cela, le processus thérapeutique démarre de même de tout ce qui concerne la prise en charge de la part des autres membres de l'équipe psychosociale.

Ch : L'équipe psychosociale ?

Psy : Oui, l'équipe psychosociale doit, dans un délai de quatre mois, réaliser tout ce qui concerne la prise en charge. Mais ce processus n'est pas cependant si rigoureux. L'enfant doit venir chez le psychologue alors que sa famille doit venir ici chez l'avocat le défenseur de la famille. Mais ça ne marche pas bien du tout à cause de la congestion, c'est-à-dire, de tous les cas qu'il faut résoudre. C'est pour ça que l'on dit, si l'on a déjà fait le processus chez la psychologue c'est tout, en plus ça, les familles deviennent saturées de tout ce qui nous

[30] Technique dite de désensibilisation et de reprogrammation par le mouvement des yeux.

[31] Processus Administratif pour le rétablissement des droits des enfants (Proceso Administrativo de Restablecimiento de Derechos).

faisons avec elles. C'est ça parce qu'il y a au bout de comptes plusieurs équipes psychosociales que sont en train de travailler avec les familles, il y a l'équipe de l'ICBF, l'équipe de FESCO[32] voire l'équipe de la commissaire[33] de famille. En résumé, il y a beaucoup de personnes que sont en train de s'occuper de la prise en charge d'une même famille. Et pour cela il faut faire des rapports qui doivent être donnés à l'avocat le défenseur de famille dans un délai très, très court. Alors, par l'obligation de réaliser ces rapports on ne peut pas se consacrer aux processus thérapeutiques, du moins de la manière que l'on veut.

Ch : On pourrait dire donc que ces procédures standardisées conditionnent les processus thérapeutiques.

Psy : C'est ça dans la mesure où nous devons réussir les objectifs qui ont été établis par l'ICBF.

Ch : Et de ce point de vue, est-que l'on peut réaliser un processus thérapeutique stricto sensu ? **Psy :** Stricto sensu, non. A vrai dire les processus thérapeutiques se réalisent parce que le psychologue qui a évalué l'enfant lorsque le PARD a été ouvert, a considéré que cet enfant a une difficulté par rapport au développement de sa personnalité ou parce qu'il est apparemment homosexuel, tu vois ? Donc c'est pourquoi que l'on commence un processus thérapeutique mais il n'y a pas une demande réelle.

Ch : C'est-à-dire que l'enfant n'a pas besoin de commencer un processus.

Psy : Mais, non. Alors, ce que l'on fait, on le fait mais parce que il s'agit d'un besoin du système. C'est-à-dire, il faut profiter la présence de l'enfant pour lui faire une évaluation psychologique afin de voir les dimensions de son développement. A mon avis cette manière d'agir c'est intrusive, parce que l'on est train de chercher chez l'enfant quelque chose du mal pour le corriger. Les processus thérapeutiques ne marchent pas comme ça, ils ont une temporalité, des rythmes qui ne sont que les temps et les rythmes des enfants.

Ch : Et pour parler de la loi de l'enfance et de l'adolescence colombienne, qu'est-ce que la loi pour toi ?

Psy : Tout d'abord il faut dire que ma mère est avocat et elle travaille en tant que juge. Alors, j'ai compris que les choses sont ce qui elles sont, tu vois ? On ne peut pas les interpréter. Mais du point de vue psychologique, il faut faire attention à la manière que les personnes ont pour comprendre les choses. Cela ne veut pas dire que vous pouvez faire les choses comme vous voulez. A ce moment par exemple, j'ai une inquiétude, disons, très dure, parce que les fillettes de moins de 14 ans ne peuvent pas maintenir des rapports sexuels avec des hommes adultes, tu vois ? C'est-à-dire, avec des hommes dont l'âge est 18 ans ou plus. Pour la loi ces rapports comprennent un abus. Mais, en parlant d'un abus sexuel, on suppose qu'il s'est configuré comme un rapport de domination. Nous avons les cas donc où l'on trouve des fillettes dont les rapports avec leurs petits amis, qu'aujourd'hui ont l'âge de 18 ans ou plus, ont commencé il y a trois ans. Qu'est-ce que l'on fait ? Il faut les séparer en plaçant à la fillette dans une famille de substitution, d'une part, alors que le garçon est emprisonné, de l'autre part. Mais là, si l'on commence un processus thérapeutique avec l'une de ces fillettes n'est pas parce qu'elle a été en principe abusé sexuellement, c'est parce que elle est triste à cause de la séparation de son petit ami. En plus cela, il faut comprendre qu'il s'agit des fillettes qui habitent à la campagne et que traditionnellement elles commencent à vivre en couple dès qu'elles l'âge de 15 ans.

Ch : De point de vue de la tradition, on ne parlerait d'autre chose donc que de l'unique possibilité que ces fillettes trouvent pour survivre à la campagne.

Psy : Oui, c'est ça, ce sont les chances que leur contexte les donne. Par ailleurs, il faut comprendre aussi que l'interprétation que la société fait dans ces cas-là, comprendre l'idée de la famille adéquate, c'est-à-dire, de la famille idéale. Et à mon avis, ce sont des standards très élevés pour ces familles.

Ch : Mais est-ce que ces manières de voir la famille sont compris dans la loi ?

[32] C'est une fondation (ONG) qui travaille avec les enfants, les familles et les jeunes.
[33] C'est une entité de l'Etat qui s'occupe de protéger les droits des membres des familles colombiennes.

Psy : Non.

Ch : Cela veut dire ces conceptions de la famille ne sont que des interprétations ?

Psy : Ça c'est quelque chose qui n'est pas de manière explicite dans la loi. En revanche, les enfants possèdent des droits qu'il faut les respecter et ne pas risquer d'aucune manière. Mais, à vrai dire, ces droits sont toujours risqués par rapport à n'importe quoi, parce que, bien que les parents fassent tout le nécessaire pour protéger à leurs enfants, cela ne veut pas dire que les enfants ne vont pas subir n'importe quel risque dans la vie ou dans la société.

Ch : Qu'est-ce que donc une famille pour toi ?

Psy : D'abord, la famille c'est une entité qui façonne les individus, ne-c'est pas ? Là on apprend donc des choses soit par la génétique soit par l'amour soit par l'empathie. Dans la famille on établisse des liens forts avec ses membres. A mon avis, la famille ne se fonde pas uniquement sur la consanguinité, la famille se constitue en fonction des liens de solidarité.

Ch : Est-ce que ton conception de la famille est proche de celle de la loi colombienne ?

Psy : Oui. Parlons par exemple de un enfant qui se trouve dans une famille de substitution. Cet enfant parle des membres de cette famille en termes de mama, papa, frères. Mais il est claire pour lui qui ces personnes-là ne sont pas ni sa mère ni son père ni ses frères ; il est loyal d'ailleurs à sa famille disons biologique bien que cette famille ait violé ses droits. Ces enfants ne peuvent pas rester cependant chez leurs familles parce qu'elles n'ont pas la capacité pour s'occuper d'eux.

Ch : Est-ce que pour la loi la famille ne comprend que le père et la mère, c'est-à-dire, l'idée de la famille nucléale.

Psy : Non, non, non. La famille c'est la mère uniquement, ou la grand-mère ou un oncle. Pour la loi, les personnes que font partie d'une famille comprend jusqu'au sixième dégrée de consanguinité.

Ch : Qu'est-ce que vous faites pour placer une enfant chez une autre familial ?

Psy : Ça dépend évidemment de la volonté de la famille. C'est pour ça que l'on demande aux membres de cette famille si sont intéressés de recevoir à l'enfant. Mais malheureusement on voit que les personnes n'en ont acceptent pas. C'est là que l'ICBF place aux enfants chez les familles de substitution.

Ch : Et par rapport aux liens des enfants avec les membres de leurs familles ?

Psy : Il y a des liens mais des liens abimés, des liens, je dirais, fragmentés. On constate d'ailleurs des sentiments de rage chez ces enfants parce que, ils dissent : si ma famille ne m'aime pas, pourquoi une autre famille va le faire ? A cela s'ajoute qu'ils pensent : je suis chez une famille de substitution, donc, si je ne suivi pas les normes par exemples, je vais en faire rejeté.

Ch : D'accord, On a déjà parlé de ton conception de la loi et de la famille. Qu'est-ce que l'enfant, à ton avis ?

Psi : L'enfant est potentiellement un être humain, ne-c'est pas ? Pour moi c'est une espèce de petite éponge. Mais il n'est-ce pas une éponge par le fait de tout absorber mais parce que l'on peut le faire des petits trous. Je respecte et aime beaucoup la condition de l'enfant, ne-c'est pas ? A mon avis c'est la période de la vie la plus belle, mais l'enfance est douloureuse. J'ai l'impression que devenir enfant dans ce contexte où nous travaillons c'est catastrophique. L'enfant est exposé à tout. On décide pour lui, il est trop impuissant, il n'a pas de contrôle en lui-même.

Ch : S'agit-il d'une approche institutionnelle ?

Psy : Oui, mm, presque, je ne sais pas à quel point peut le faire. Mais par contre ça c'est une croyance partagée en quelque sorte, cette idée selon laquelle l'ados lorsque il a 14 ou 15 ans doit par exemple planifier. Ça c'est pour moi quelque chose très intime, quelque chose qui fait partie du processus du développement de

l'ados. Personne n'est pas obligé de faire mais il y a là par contre un message en quelque sorte. Alors, ça c'est pour moi une pratique intrusive où l'ados n'a pas la liberté d'agir, il ne peut pas donc devenir autonome.

Ch : L'enfant ou l'ados est attrapé donc dans plusieurs discours.

Psy : Et nous sommes très ambivalents car on demande aux enfants qu'il faut devenir autonomes mais en même temps ils doivent suivre nos consignes, par exemple, il faut planifier.

Ch : Qu'est-ce que tu pourrais dire des parents ?

Psy : Ecoutez, pour la plupart des enfants que j'ai connus à l'ICBF, la mère, soit une mauvaise mère, soit une bonne mère, c'est le plus importante dans leurs vies. Je crois cependant qu'ils créent un lien désordonné avec ces mères, car elles aiment parfois leurs enfants et parfois elles les attaquent, ne-c'est pas ? Mais par rapport à la figure de la mère, les enfants toujours ressentent du respect. J'ai l'impression que la mère transcende l'enfant, c'est-à-dire, on ne peut pas renoncer à la mère. Par contre, le père, qui est fréquemment un père agresseur, n'est pas si important. La figure du père pour l'enfant est une figure inconstante.

Ch : C'est ça ?

Psy : Le père peut parfaitement disparaître, la figure du papa peut donc être présente mais peut aussi ne pas le faire. De toute façon, les enfants font mention de quelqu'un qui représente la figure paternelle, d'un homme qui leurs donne des conseils et qui possède la capacité de les influencer positivement. Mais si j'analyse mes cas, c'est les mères qui viennent toujours, toutes elles, soient elles sont les agresseurs, soient les complices de l'agresseur ou simplement parce qu'elles rien ont fait. Mais ce n'est pas le cas du père. Le père est le plus difficile à contacter car il est réticent, il ne s'intéresse pas, pour lui la difficulté concernant son enfant n'est pas importante. Dans tous les cas sur lesquels j'ai travaillé ici à l'ICBF, j'ai retrouvé des pères comme ça, sauf trois ou quatre pères.

Ch : Concernant les situations de la maltraitance des enfants, comment ça arrive, quels sont leurs dynamiques si je peux dire ?

Psy : Par exemple, comme je te disais tout à l'heure, la plupart des cas concernent des abuses sexuelles. Alors, dans ce cas-là la mère est toujours involucrée car elle savait de l'abus et elle rien a fait ou elle n'a pas fait attention à son enfant ou tout simplement parce que la mère a obligée à sa fille à se prostituer. Il y a des mères proxénètes pour mieux le dire. Et le père ? Le père n'était pas là pour défendre à sa fillette ou il a fait partie de la situation. En plus, il existe dans le cas d'abus sexuel ce qui l'on appelle double lien, c'est-à-dire, les filles aimaient à leurs pères malgré ce qu'ils ont fait.

Ch : A l'égard de tes vécus en tant que psychologue, quelles sont les conséquences de la maltraitance chez les enfants ?

Psy : On retrouve l'enfant qui est agressif ou celui qui est craignant, ne-c'est pas ? Il y a ces deux types de personnalités. Mais il y a aussi celui qui est spontané mais la professeure pense à lui comme un enfant hyperactif. Par contre, on voit l'enfant qui est agressif, qui n'est pas capable d'inhiber ses élans et qui réagissent à cause de n'importe quoi. Ces enfants se comportent souvent de cette manière, ils sont des enfants qui ne font confiance à personne, des enfants qui se replient sur eux-mêmes, qui ne sont pas intéressés par leurs processus de développement, ils ont toujours peur.

Ch : Est-ce qu'il y a des symptômes physiques ou psychiques ?

Psy : Dans leur langage non verbal, on retrouve que les enfants s'expriment en se mordant les lèvres et les ongles, où ils s'arrachent avec la bouche de petits morceaux de la peau des doigts. Il ne s'agit pas quand même d'une agression très grave mais ils arrivent à se blesser. Ça c'est quelque chose que j'ai vu. Les enfants ne peuvent pas se concentrer et ne sont pas en conséquence les plus éminents au niveau académique. Quel

d'autre symptôme ? Les cauchemars par exemple. En plus, il y a des enfants qui sont tellement imaginatifs. Ils utilisent les mensonges pour échapper à la réalité, pour ne pas assumer leurs responsabilités.

Ch : En revenant à la situation des enfants dans leurs familles de substitutions, on parlait d'un paradoxe en quelque sorte, celle selon laquelle on demande à ces enfants devenir autonomes mais en même temps l'ICBF et les familles de substitution contrôlent leurs vies. Parait-il donc que l'on ne pense pas vraiment à la subjectivité de ces enfants. C'est ça ?

Psy : Oui, c'est ça. Nous parlons des enfants qui ont subis des situations de maltraitance dès qui ils étaient très petits. Voilà pourquoi ces enfants ont des troubles dans leurs processus du développement psychique. Alors, si l'on a par exemple un enfant qui a l'âge de 13 ans et qui à cause de ses difficultés cognitives, on ne peut pas lui inscrire dans une école régulière. A Salamina cependant, il n'y a des écoles spéciales, mais la loi des enfants nous oblige d'inscrire l'enfant dans une institution scolaire. Cela parce que l'enfant a le droit d'étudier. Alors, on peut inscrire à cet enfant à l'école qui opère les samedis visée aux enfants qui vient de la campagne. Mais, qu'est-ce que cet enfant va faire dans toute la semaine ? Voir au ciel ?

Ch : Est-ce que les familles de substitution sont conscientes de ces situations des enfants ? **Psy :** Lorsque nous plaçons un enfant chez la famille de substitution, on parle avec cette famille pour expliquer tout ce qui concerne la situation psychosocial de l'enfant. Pour choisir la famille, l'équipe psychosociale analyse le profil de la mère de cette famille. Cela dans l'idée que cette mère peut aider à l'enfant dans son processus de développement. Mais je ne suis pas sur si ça arrive parce que dans le programme la plupart des mères de ces familles n'ont pas terminé leurs études. C'est-à-dire que les mères n'ont pas une perspective de la vie où l'éducation soit importante. Et du côté de pères de ces familles, il n'y a pas beaucoup de motivation par rapport à l'éducation formelle. Ces hommes sont pour les activités productives, c'est-à-dire que pour eux l'objectif dans la vie c'est le travail.

Ch : D'accord.

Psy : On ne dit pas que les enfants ne peuvent pas avoir en tant que projet dans la vie le travail, mais il s'agit de la motivation qu'ils possèdent pour affronter la vie. C'est ça le problème. Les enfants et les familles de cette ville se conforment avec ce que la vie leurs donne.

Ch : La motivation ?

Psy : Motivation. C'est justement de ça que je parlais, ça fait quelques jours, avec un garçon en remarquant son énorme possibilité, celle que d'autres enfants n'ont pas, d'entrer étudier à l'université. Pour ça, il ne devait que répondre aux responsabilités à l'école. Ensuite, il pourra choisir n'importe quelle université du pays. Cette possibilité pour moi serait la cause d'une grosse motivation. Mais là, on confirme l'influence que les familles ont chez les enfants, parce c'est juste en fonction de l'éducation qu'on a reçue, de la structure de la famille, que les enfants ne sont pas capables de voir au-delà. Alors, ils finissent l'école secondaire puis ils répondent à la question, qu'est-ce que tu vas faire alors ? Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie? Et ils disent: travailler pour survivre.

Ch : Ils n'ont pas d'autres projets dans la vie.

Psy : Pas beaucoup apparemment.

Ch : Est-ce qu'il s'agit aussi d'une difficulté au sens de la volonté chez ces enfants ?

Psy : J'ai l'impression que derrière cette conformité chez les enfants et les familles il y a un sentiment en quelque sorte d'impuissance, c'est-à-dire, comme si ces enfants et ces familles ont été handicapés.

Ch : Impuissance ?

Psy : Oui, parce que ils possèdent une mentalité très pauvre, c'est-à-dire, ils sont conformistes mais parce qu'ils ont cette idée selon laquelle ils n'ont pas la capacité pour faire les choses.

Ch : Et dans ce cadre-là un processus thérapeutique serait visée à résoudre les difficultés spécifiques de la vie quotidienne.

Psy : C'est ça. Mais il s'agit pour moi de donner aux enfants et à leurs familles les outils pour comprendre ce qu'eux et leurs familles ont en train de vivre. Nonobstant cela, j'ai un principe fondamental, une personne peut se transformer dans la mesure où cette personne veuille le faire.

Ch : Cela veut dire que l'on a là un problème, parce que nous venons justement de parler de ces difficultés par rapport à la volonté chez ces enfants et leurs familles de substitution.

Psy : Oui, mais qu'est-ce qui passe, les problématiques pour ces enfants notamment pour ces familles c'est quelque chose quotidienne. Par exemple, l'utilisation que les enfants ou les ados font de leurs téléphones portables. Il n'importe à vrai dire s'il s'agit d'une fillette qui a été abusée sexuellement. Sa difficulté concerne l'utilisation équivoquée qu'elle fait de cet appareil. Mais on voit par exemple qu'elle a des difficultés par rapport à son concept d'elle-même, mais le problème c'est son portable.

Ch : Mais cette « difficulté » est une difficulté pour cette fillette par exemple ou pour sa famille de substitution ou pour l'ICBF.

Psy : Quand elle arrive chez moi elle vient avec l'idée dans sa tête que ça c'est vraiment la difficulté qu'il faut affronter avec l'aide de la psychologue.

Ch : Et alors ?

Psy : Mais je ne vais pas, comme on a parlé tout à l'heure, commencer à interroger aux enfants pour analyser leurs conditions psychiques d'une manière intrusive. Cela parce que l'on pourrait abimer aux enfants compte tenu que l'on ne peut pas réaliser un processus thérapeutique au sens strict du terme. C'est pourquoi le espace thérapeutique c'est un espace que nous ouvrions aux enfants surtout dans l'intention d'établir avec eux un lien différent. Cela dans l'idée que les enfants puissent comprendre que les personnes peuvent établir différents types de liens avec des autres personnes. Pour moi ça c'est le principal objectif, celle d'arriver à un espace où l'enfant peut retrouver un adulte de confiance. Mais ça c'est une idée qui n'est pas facile d'assimiler pour mes autres collègues.

Ch : Tu conduite donc tes processus et ton espace thérapeutique dans une autre direction.

Psy : C'est ça donc ce qui j'essaye de faire, c'est d'établir un lien dans une dynamique différent à celle où l'enfant fait n'importe quoi et la mère de la famille de substitution voire les autres professionnels ne font que le réprimander. En ce sens, je suis pour l'écoute et pour leurs aider à digérer ce qu'ils sont en train de vivre.

Ch : Tu ne fais pas du coup la même chose que les autres professionnels font.

Psy : Mes collègues d'ailleurs pensent à moi en tant que une entremetteuse, cela parce que je suis très aimable avec les enfants. Alors, ils arrivent chez moi et je leurs donne de câlins et de bisous. Ils dissent aussi que parfois je dis des choses différentes à celles que l'avocat dit. C'est-à-dire, je suis franchement pour les enfants et les ados, ce qui implique que mes avis ne soient pas parfois les mêmes que ceux que mes collègues expriment.

Ch : Et dans le domaine de la psychologie, quelle est ton approche théorique et méthodologique ?

Psy : La psychologie systémique notamment ce qui concerne la thérapie narrative. Dans cette approche j'utilise, parce que je travaille surtout avec des enfants, les jeux de rôle, les dessins, les récits, les métaphores, quoi d'autre ? Je travaille aussi avec une technique qui s'appelle EMDR.

Ch : Qu'est-ce que ce ?

Psy : Cela veut dire mouvement oculaire pour la sensibilisation et retraitement des mémoires traumatiques. Là, on part de l'idée selon laquelle le cerveau peut traiter les souvenirs d'une manière qui favorise l'adaptation du sujet ou qui ne la favorise pas. Alors, le cerveau va continuer en associant ces souvenirs avec des situations

similaires ce qui entraine la complexification du trauma. Il ne s'agit pas dès lors du même souvenir, il va être attaché à des autres situations, des choses que l'on a écouté, que l'on a vu, c'est-à-dire, ce souvenir-là va rester attaché à d'autres sensations.

Ch : Comment tu comprends le terme trauma ?

Psy : Dans l'approche systémique on ne parle pas des effets psychiques dans les familles mais des manières particulières qui possèdent ces familles pour affronter une situation spécifique. La famille s'accommode à ces situations à traves de certaines idées, croyances, rites et mythes.

Ch : En écoutant ce que tu es en train de dire par rapport à ton approche théorique, je suppose qu'elle est très attachée au modèle épistémologique de l'ICBF ?

Psy : Le modèle solidaire est inspiré d'ailleurs du modèle systémique.

Ch : Quelle est la place et la fonction des professionnels qui font partie des équipes psychosociales ?

Psy : Là, tu n'es pas un acteur passif, dans le cadre de la prise en charge, ta participation des dynamiques des systèmes familiales affecte forcément ces systèmes. C'est pour ça que le modèle solidaire nous invite à devenir des professionnels plus emphatiques. Et ça c'est très intéressante parce que l'CBF précédemment avait une perspective basée à la punition.

Ch : Est-ce que ce principe institutionnalisé de l'empathie opère aussi dans les rapports du travail ?

Psy : Elle existe mais dans le discours et dans les activités quotidiens. Nous tentons de travailler d'une manière solidaire mais chaque un a sa particularité. Nonobstant cela, les professionnels de l'ICBF doivent poursuivre un objectif très important. C'est l'objectif de la prise en charge visé au rétablissement des droits des enfants. Et nous devons faire ça, bien que les familles ne soient pas d'accord.

Ch : D'accord.

Psy : Tu comprends ? C'est pour ça, comme l'on avait déjà parlé, que l'on ne peut pas réaliser des processus cliniques dans tout le sens du terme. Cela parce que les personnes ne nous cherchent pas de manière volontaire. Lorsque l'on travaille avec les membres des familles prises en charge, il faut commencer pour les sensibiliser. Cela parce que l'idée que nous avons est celle de faciliter la transformation par rapport aux difficultés que ces familles affrontent.

Ch : Pour vous les familles donc peuvent se transformer.

Psy : Oui, alors, ce que nous faisons c'est faciliter ce processus de transformation.

Ch : Le modèle solidaire comprend ce que l'on appelle le profil de vulnérabilité et générativité. Qu'est-ce que ce ?

Psy : Le modèle solidaire se base en l'idée selon laquelle la famille a la capacité d'autorégulation et de gérer elle-même son propre processus de transformation.

Ch : Qu'est-ce que pour toi l'ICBF?

Psy : A mon avis, l'ICBF on peut le représenter comme un grand-père. En tant que grand-père, il raconte ses histoires dans l'intention d'éviter qu'elles se répètent. C'est ça que l'CBF fait notamment par la voie de son programme de prévention. Là, l'ICBF suive des politiques en réalisant des stratégies qui tendent à renforcer les familles. Mais en tant que grand-père, l'ICBF agis aussi de manière punitive. Mais ça c'est surtout quand il voit que la famille dérive. Il punisse donc en quelque sorte car il attire l'attention des familles dans l'intention de favoriser leurs processus d'apprentissage. Dans cette perspective, l'CBF est toujours, à mon avis, une entité castratrice. C'est-à-dire, il semble que les personnes ne vont que se transformer en fonction des adversités. Ensuite, cette institution donne des chances à ces personnes. Voilà pourquoi les familles nous détestent au départ de processus de la prise en charge mais puis ça elles nous aiment.

Ch : Mais pourquoi il faut agir comme ça ? C'est une logique de cette institution ou c'est parce que les familles et personnes ne se transforment pas que sous cette logique ?

Psy : Il est probablement une logique qui est propre à notre culture colombienne et qui est très attaché à nos processus d'éducation. Alors, c'est une modèle en quelque sorte que l'on peut identifier au niveau des liens à l'intérieur des familles mais qui est devenus même un modèle pour les politiques de l'Etat. De ce fait, on voit par exemple que dans le cas de la maltraitance des enfants ce qui l'Etat fait d'abord c'est réprimander les familles. Puis ça, on réalise la prise en charge pour continuer avec les processus d'éducation. Autrement dit, il n'est qu'à la suite de la punition que la prise en charge se réalise.

Ch : Mais ce modèle fonction parce que, comme tu as dit, c'est notre façon culturel de voir et assimiler les choses, c'est-à-dire, nous devons être menaces en quelque sorte pour agir.

Psy : Oui, on voit ça dans les manières des parents pour éduquer à leurs enfants, par exemple mes propres parents. Si tu fais je ne sais quoi, tu vas donc obtenir, soit une récompense soit une punition. Et si tu obtiens une punition, tu ne vas pas recevoir une explication de pourquoi cette punition. En d'autres termes, il faut payer ce que l'on a fait et après ça on pourrait réfléchir à ce qui s'est passé.

Ch : D'accord. En parlant de familles qui sont prises en charge par L'ICBF. Quelle serait la perception que ces familles ont de l'ICBF ?

Psy : A l'égard des familles avec lesquelles j'ai pu travailler, l'avocat défenseur de la famille c'est l'antagoniste de l'histoire. Cela parce que ces familles n'entendent pas que le travail de cet avocat est justement celui de protéger les droits des enfants, c'est-à-dire, ces avocats travaillent pour l'intérêt supérieur de l'enfant. Les autres professionnelles sont vues par les familles mais en fonction des personnalités de chaque une de ces professionnelles. Les familles par conséquent n'identifient qu'à l'avocat et à nutritionniste, les autres professionnelles sont ceux qui s'occupent des enfants pour des choses très diverses. C'est pour ça qu'elles identifient à la plupart des professionnelles en vertu de leurs personnalités, alors, elles ne dissent pas, j'ai un rendez-vous avec la psychologue ou avec le travailleur social mais ils dissent, j'ai un rendez-vous avec Maria ou avec Lorena.

Ch : Comment est-ce que les familles ont assimilé le discours des droits des enfants ?

Psy : Les enfants par exemple possèdent une idée très claire de leurs droits. Ça c'est l'effet d'un travail très grand que l'ICBF a fait. Par contre, cette appropriation que les enfants ont faite de leurs droits a été contre-productive pour leurs parents. Par exemple, l'enfant peut demander quelque chose à ses parents mais si cet enfant ne reçoit pas une réponse affirmative, il évoque le discours de droits des enfants. Il est très souvent de ce fait que plusieurs enfants décident d'aller par sa propre volonté à l'ICBF. Concernant les familles, elles n'ont pas une idée claire de ce qui l'ICBF réalise, sauf dans le cas de familles qui sont déjà passée par l'ICBF.

Ch : Cela veut dire que l'on ne connait pas bien ce qui l'CBF réalise en bénéfice des enfants et de leurs familles. Et de ce fait, on n'arrive pas à comprendre que ce qui l'CBF réalise n'est pas uniquement pour l'enfant, c'est notamment pour la famille.

Psy : Ecoutez, c'est là que l'on trouve les malentendus. Lorsqu'un enfant arrive, il commence des processus avec la psychologue, le travailleur social, l'avocat, alors, si chaque un voit la difficulté de l'enfant de manière isolé, on ne voit que le symptôme. Qu'est-ce que l'on fait ? On attaque le symptôme. Il faut donc se rendre compte que derrière du symptôme il y a une dynamique dysfonctionnelle de la famille. Il s'agit d'ailleurs d'une difficulté qui peut s'exprimer dans le symptôme représenté par l'enfant ou par la voie d'un autre symptôme qui pourrait s'exprimer à un autre moment. Mais dans cette perspective, nous ne pouvons que travailler avec les familles ce qui concerne le symptôme. Nous n'avons pas la possibilité de réaliser un travail plus profond et systémique pour transformer les dynamiques relationnelles de ces familles.

Ch : Nous parlions de familles qui connaissent bien ce qui est l'CBF. Ces familles constituent ce type des familles que l'on pourrait nommer des familles 'utilisatrices'. Par rapport à ces familles, il serait très intéressant de voir leurs dossiers afin d'identifier depuis quelle génération elles sont en train de entrer et de sortir de l'CBF.

Psy : Il y a par exemple une famille, c'est l'une des familles avec laquelle je travaille, où six de ses enfants sont passée pour plusieurs processus thérapeutiques. La mère de cette famille, quand on écoute son histoire de vie, on découvre qu'à l'époque de son enfance elle était aussi passée par un processus de pris en charge de l'ICBF. On constate ainsi que cette famille a été liée à l'ICBF depuis trois générations.

Ch : A partir de ce qui tu as vécue ici à l'ICBF, comment tu peux décrire à ces familles ? Comment sont les pères, les mères, compte tenu aussi les générations précédentes ?

Psy : Ce que j'ai vu dans les familles, c'est toujours, sauf un cas, une mère surchargée des responsabilités du foyer ou de son travail

Ch : C'est la mère donc celle qui prédomine dans la famille ?

Psy : C'est ça, je dirais qu'elle prédomine 99 %. Mm, mais son influence sur l'âme de la famille, c'est pauvre. Elles disent par exemple : 'c'est la vie, c'est ça que nous devons vivre'. C'est-à-dire, elles n'ont pas de la motivation pour essayer de transformer leurs réalités, elles ne sont pas si proactives, elles ne sont pas capables de devenir optimistes mais non plus d'assumer leur pessimisme. Elles utilisent des expressions telles que : 'On a fait ça mais par l'influence du diable' ou 'Ça ressemble un châtiment divin'. Elles sont donc des familles qui ne sont pas capables de l'innovation.

Ch : Elles sont des familles dont leur structure est rigide ?

Psy : Elles sont très attachées à leurs savoirs, elles sont très ancrées à ces idées qu'elles possèdent sur elles-mêmes, à leurs croyances, il y a chez elles une loyauté en quelque sorte à ces idées et croyances, une loyauté à leur passé, à la manière dans laquelle elles ont été éduquées. Alors, elles disent : 'Moi, j'ai été éduquée comme ça, et alors ? Je ne suis pas une mauvaise personne', ne-c'est pas ? 'Pourquoi donc je ne pourrais pas frapper mon enfant ? Pourquoi je ne pourrais pas le punir ?'

Ch : Si ça s'est bien passé pour moi pourquoi pas pour mes enfants.

Psy : Il y a aussi des familles avec beaucoup secrets, c'est pourquoi elles deviennent des familles menteuses. On pourrait dire aussi, si vous préférez, qu'elles sont des familles qui inventent des histoires, c'est-à-dire, des histoires fantastiques. Ça signifie qu'elles cachent des choses, elles sont des familles avec beaucoup de secrets. Alors, on comprend que les mères de ces familles ont aussi été abusées sexuellement ou maltraitées. Ces mères dont la féminité a été tellement lacérée.

Ch : Est-ce que ces secrets arrivent à l'espace thérapeutique ?

Psy : Ça arrive parfois mais ils peuvent rester implicites, tu vois ? C'est-à-dire, on peut le mentionner mais on ne le touche pas. Et pour moi chaque un a le droit de parler de ça ou de ne pas le faire. Cependant, il faut réaliser processus de prévention pour apprendre à ne pas tomber dans les mêmes situations sinon les familles vont rester très attachées à leurs structures, à ce qu'elles sont depuis toujours.

Ch : Tu parlais d'une mère surchargée, cela veut dire quoi ?

Psy : La mère doit répondre à plusieurs demandes sociales et culturelles de telle sorte qu'elle oublie sa féminité. Alors, on trouve qu'elle a une sorte de frustration personnelle qui concerne l'image d'elle-même, sa confiance en elle-même. Elle, de ce coup, est surchargée parce qu'elle doit jouer un rôle spécifique dans la société, elle doit aussi remplir des fonctions économiques, elle doit se conduire comme une mère affectueuse qui s'occupe des enfants, que prépare les repas et des tâches du foyer. La mère s'occupe de deux fonctions, elle joue les deux rôles, ne-c'est pas ? Elle joue le rôle du père mais ça ne signifie pas qu'elle occupe sa place bien que elle ait assumé toutes ses fonctions, elle essaye de remplir le vide qu'il a laissé. En outre, il s'agit

d'une mère qui est aussi une sœur, une tante, une fille. Ça veut dire qu'elle doit aider sa propre mère car ces familles sont très amalgamées

Ch : En parlant de ces femmes qui s'occupent des fonctions de la mère et du père, qu'en a-t-il été de leur relation avec leurs pères ?

Psy : En général, ces pères ont été des pères qui les ont maltraitées, des pères castrateurs, un père qui ne leur a pas donné de l'éducation, un père qui les a fait travailler depuis très petites, mm, un père qui a probablement abusé sexuellement d'elles, alors que leurs mères rien ont fait parce que ça c'était si normal. Ces femmes cependant respectent leur père, la plupart d'entre elles, en fait, s'occupent de ceux qui vivent ; elles sont loyales à ce respect à leurs pères.

Ch : Qu'est-ce que tu pourrais dire par rapport à l'autorité dans ces cas-là ?

Psy Ecoutez, elles tentent d'exercer l'autorité, ne-c'est pas ? Et cette intention c'est bien mais elles n'arrivent pas à le faire. On entend souvent des mères qui disent : je n'ai plus contrôle sur mon enfant, il a besoin d'un père qui le frappe. Et elle peut faire ça mais elle insiste sur la nécessité du père pour son enfant, un père qui lui donne des ordres. Elle utilise souvent l'expression 'si son père était ici, cet enfant ne serait pas désobéissant' ou des phrases comme ça. Alors, elles pensent encore que l'autorité est une fonction propre aux hommes

Ch : Quelle est la place de ces enfants dans les vies de ces mères ?

Psy : L'enfant compense en quelque sorte les frustrations des mères. Il représente une promesse, la promesse d'une vie meilleure. Mais de quoi ? Elles disent : 'Si mon enfant devient un enfant bon, il pourrait progresser dans la vie, ce qui va me permettre passer mes dernières années sur terre d'une manière plus tranquille, je n'aurai pas besoin de travailler ni de rester soumise à un homme.

Ch : Et dans le cas des enfants qui ne sont pas désirés par leurs parents ou qui sont nés après un abus sexuel ?

Psy : Mais aucun de ces enfants n'a pas été désiré.

Ch : C'est un phénomène constant ou quoi ?

Psy : Oui, absolument, c'est le plus souvent. Elles découvrent qu'elles sont enceintes et elles dissent, c'est un cadeau de dieu.

Ch : Elles disent ça ?

Psy : Oui. Elles ne sont pas des femmes qui ont décidé devenir mères. Elles ne sont pas des femmes qui utilisent la pilule. Et alors, les enfants sont des enfants inattendus, des enfants qui sont désirés mais lorsqu'ils sont déjà là.

Ch : Et par rapport aux enfants de ces familles, qu'est-ce que tu peux dire ?

Psy : Ces enfants sont toujours en train de chercher de l'amour et de la reconnaissance. Par exemple, ils souhaitent participer de tous les activités culturelles que nous organisons telles que les défilés pour fêter l'indépendance nationale ou des trucs comme ça.

Ch : Ils aiment bien le fait d'être vus.

Psy : Oui. Par ailleurs, ces enfants n'ont pas de l'entreprenariat. Lorsque je leurs demande par ce qu'ils veulent devenir, ils disent : à la suite de mon diplôme je ne veux que commencer à travailler. Alors, ils n'expriment pas leur désir de devenir médecin, architecte ou boulanger. Ils ne souhaitent pas des activités, disons, plus fantastiques, par exemple, ils ne rêvent pas devenir astronaute par exemple. Il semble donc que ces enfants croyaient que ce qui il faut faire dans la vie n'est que travailler.

Ch : Bon, c'est bien, on a terminé. Merci beaucoup.

L'avocat (défenseur de la famille)

Chercheur (Ch) : Bonjour, merci pour participer de cet entretien. L'objectif aujourd'hui est celle de parler un peu autour de ce qui vous faite ici. Par exemple, je voudrais pour commencer vous demander : qu'est-ce que vous pensez de votre travail ici à l'CBF ?

Défenseur de la famille (DF) : Je suis content ici. Je suis assez exigeant mais les personnes que travaillent avec moi se sont adaptées à mon style. Nonobstant cela, je suis patiente car elles généralement sont pleines de choses à faire. Nous sommes tous très responsables.

Ch : Et comment vous rendrez compte de tout ce qui vous faites ?

DF : Nous comptons avec un système d'information où nous registrons tous nos activités, tout ce que nous faisons dans le cadre d'un processus de rétablissement de droits. Il est grâce à ce système que l'ICBF peut mesurer notre travail.

Ch : Et pourquoi ces mesures ?

DF : Parce que pour réaliser un processus de rétablissement de droits on n'a que quatre mois.

Ch : Comment est-ce que ce processus est réalisé?

DF : Dans le centre zone nord nous recevons des plaintes bien de n'importe quelle personne, bien d'une entité privée ou de l'Etat, bien de la famille ou bien de l'enfant. Là, ces plaintes sont reçues par une personne qui s'occupe de recevoir ce type de sollicitudes. Ensuite, je reçois le dossier mais deux mois après. Alors, je n'ai que deux mois plus pour résoudre ce cas. Il y a un indicateur pour identifier si les cas ont été, ou pas, résolu, c'est-à-dire, si j'ai pu résoudre le cas dans le délai établi. Sinon, le cas serai traité dans un autre bureau et mon travail va être mis en question dans le bureau du procureur.

Ch : D'accord. Pour passer à un autre sujet, qu'est-ce que la loi pour vous ?

DF : Ecoute, à mon avis, je crois que la norme n'est parfois pratique, tu vois ? Elle n'est que des mots consignés sur un papier car lorsque on essaye les appliquer, on trouve que la réalité est une autre chose. Cependant on peut essayer de faire des bonnes interprétations. Pour cela nous les avocats les défenseurs de la famille, avons un avantage qui comprend ce qui la Cour Constitutionnelle a dit : vous ne devez pas se soumettre à la norme, à sa formalité, vous ne devez que protéger l'intérêt supérieur de l'enfant.

Ch : C'est ça donc votre fonction principale en tant que défenseur de la famille.

DF : Evidemment. Je dois donc le faire. Le fait d'accepter cette place implique que l'on doit agir comme défenseur de la famille tout le temps.

Ch : Devenir défenseur de la famille comprend donc une responsabilité sociale très grande.

DF : Exactement. Tout le temps je suis le défenseur de la famille, cela veut dire que je travaille pour les droits des enfants. Pour réussir cela, je pense cependant qu'il faut travailler avec les familles. Pourquoi ? Un enfant par exemple peut rester jusqu'à douze mois chez une famille de substitution, et là, cet enfant va vivre très bien, mais, si en même temps on n'a pas travaillé avec sa propre famille, lorsque l'enfant retourne chez elle, elle va retourner à la même dynamique familiale. A mon avis, il nous manque travailler plus avec les familles.

Ch : Pourquoi ?

DF : Parce que un enfant qui a 5 ans n'a pas la capacité de transformer une famille. Il dépende de sa famille. Par contre, les ados peuvent s'engager avec les processus, mais sinon, on a rien à faire. Et si l'ados ne s'engage pas, il va subir les mêmes difficultés en tant qu'une personne adulte. C'est le cas des ados qu'à la suite de passer par une institution très bonne telle qui est 'Mnematica', leur situation est beaucoup pire que celle du départ.

Ch : Ça arrive ?

DF : Mais oui. Et qu'est-ce qui s'est passé avec cet ados ? Il est retourné chez sa famille où l'on n'a pas réalisé aucun type de processus. On a perdu ainsi ce que l'on avait réussi avec cet ados. C'est pourquoi personne ne

croît pas en l'ICBF. On a les ressources matériels et humaines mais on n'arrive pas à travailler réellement avec les familles parce que l'on est concentré en nourrir le système d'information de l'ICBF.

Ch : Qu'est-ce que vous faites donc ?

DF : Je réalise d'abord tout ce qu'implique la prise en charge de l'enfant et sa famille avec la collaboration de l'équipe interdisciplinaire. Pour cela, on fixe à la famille certains engagements. Ce qui est compliqué ensuite c'est justement réaliser un processus d'accompagnement avec ces familles dans l'intention de voir si elles ont réussi ces engagements.

Ch : Qu'est-ce que ce qu'implique la prise en charge ?

DF : Ce que le modèle solidaire indique.

Ch : Cela veut dire ?

DF : Si l'on fixe des engagements pour la famille, il faut accompagner à la famille dans la réalisation de ces engagements. Parce que les membres de ces familles peuvent nous dire : D'accord, je m'engage à faire n'importe quoi, mais, s'il n'y a pas quelque un qui fasse attention á leur processus, celui-ci peut échouer.

Ch : C'est-à-dire, vous ne réalisez pas un accompagnent très forte aux familles.

DF : Voilà, et ça ne dépend pas de moi. Alors, qu'est qu'en principe est le plus importante pour nous ? Il ne s'agit pas de organiser les dossiers ni de nourrir le système national d'information, c'est les familles. Nous sommes pour les familles sinon je ne sais pas qu'est-ce que je fais là.

Ch : Il est clair donc que le plus important ici n'est que la famille. Quelle est l'image que vous avez des familles que vous avez connues ?

DF : Là, j'ai trouvé des familles qui répètent la même histoire. Il y a des familles avec quatre enfants, tous là, où la même problématique se répète. Pourquoi cela arrive ? En raison de ce que je viens de dire, parce que l'on n'a pas travaillé correctement avec la famille, puis, ils vont chez moi pour discuter, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec moi, car il est difficile pour les parents d'accepter leurs responsabilités. Ensuite, ils disent : 'Mais la difficulté est de l'enfant, il ne se comporte pas d'une manière correcte, il est agressif, désobéissant'. Toutes les critiques sont pour les enfants, mais il est tellement difficile qu'une mère dise : 'A vrai dire, ce qui passe c'est que je n'ai pas de la patience pour traiter mon enfant, je vais essayer de résoudre cette difficulté de la meilleure manière possible'. Et elle ne dit pas ça car elle ne sait pas comment faire.

Ch : D'accord.

DF : Tu vois ? Les familles n'ont pas donc les outils pour cela. Les familles ne font qu'attention aux comportements des enfants pour voir comment peut faire pour les punir. Ces familles deviennent ainsi des familles qui maltraitent à leurs enfants. Notre devoir en tant que professionnelles du domaine psychosociale est celle d'apprendre à ces familles les manières adéquates d'éduquer à leurs enfants, sinon, ces familles ne vont jamais se transformer.

Ch : A votre avis, quel est la place des enfants dans leurs familles ?

DF : Les parents de ces enfants ont toujours l'idée que ces enfants sont de leur propriété. Les mères dissent par exemple, j'ai subi l'accouchement et de la douleur qu'il produise, pas vous. Elles arrivent donc à me poser la même question : est-ce que vous avez des enfants ? Parce qu'elles n'en croyaient pas. C'est une discussion difficile avec elles car elles essayent de mettre en question ma vie personnelle. Qu'est-ce que je fais donc ? Je rien dis. Cela parce que je comprends qui n'est pas facile pour ces mères qu'une autre personne leurs indique leurs défauts. Ça c'est le plus compliqué pour moi, à mon avis, nous n'avons pas du temps pour travailler avec ces familles.

Ch : Lorsque l'on parle des familles, est-ce que l'on fait surtout référence aux mères ?

DF : Oui.

Ch : Ou qu'est-ce que vous pouvez dire de la participation des pères ?

DF : Ecoute, il y a des processus pour la prise en charge des ados qui ont joué avec de la poudre. Dans ce cas-là les pères et les mères participent bien de la prise en charge. Par contre, dans le cas de la maltraitance aux enfants, les pères ne participent pas, les mères ont toujours quelque chose à dire pour les excuser. Il ne vient pas et ça m'énerve vraiment. Lorsque cela arrive nous sommes autorisés par la loi de l'enfance en Colombie de montrer une photo de l'enfant sur la télé. Cela afin de trouver un autre membre de la famille qui peut s'occuper de la situation de l'enfant. Quand on fait ça, les parents protestent, 'mais comment vous avez fait ça ? me dissent-ils. Alors, on est toujours en train de lutter avec les parents parce qu'en tant que défenseur de famille je dois agir en conformité à la loi.

Ch : En parlant de ces familles, quelles sont leurs caractéristiques socio-économiques ?

DF : Qu'est-ce qu'on voit surtout là ? Eh, on voit beaucoup de misère économique, de carence affective, beaucoup de ça, eh, on retrouve que les familles ne sont pas capables de résoudre leurs conflits, il y a de la violence familiale, ça c'est beaucoup aussi.

Ch : Il y a donc de situations de maltraitance et de la violence conjugale.

DF : Oui, beaucoup. On voit aussi que des autres membres de la famille maltraitent aux enfants, soit un frère major ou un oncle. On voit ça surtout avec des ados. Ces frères ou ces oncles maltraitent à ces ados dans l'intention de corriger leurs comportements. Mais qu'est-ce qui passe là, qu'il s'agit des frères ou de oncles qui sont drogués.

Ch : Ça c'est quelque chose très commun ?

DF : Oui, parce que l'on retrouve souvent dans ces familles un garçon drogué ou un père qui ne donne pas de l'argent à son enfant pour satisfaire leurs besoins matériels et qui n'a pas une bonne relation avec sa femme, tu vois ? Alors, ces parents n'ont pas la capacité d'affronter les difficultés dans leur relation avec leurs enfants, surtout avec qui sont en train de vivre l'adolescence. C'est quelque chose qui affecte aux ados qui n'arrivent pas à penser que faire dans la vie, ils ne prennent pas l'initiative de commencer un projet de vie. J'essaye de les aider en quelque sorte, je leurs propose étudier quelque chose mais ils pensent toujours aux situations immédiates de la vie. En ce sens, je vois que plusieurs des mères que j'ai pu connaitre-là n'ont un autre espoir dans la vie que celle de retrouver un homme.

Ch : Elles espèrent donc retrouver un sauveur ?

DF : Oui, un sauveur. On voit aussi qui personne n'accepte pas à la première fois qui est en train de traverser une situation difficile dans sa famille. S'il s'agit d'une plainte anonyme selon laquelle l'enfant est tombé dans le monde des drogues ou de la prostitution, les mères n'acceptent pas ça et dissent : ça n'est qu'une rumeur. Mais lorsque l'on parle avec l'enfant, on commence à voir qu'il ne s'agit pas d'une rumeur. Alors, il est très difficile de trouver une mère ou une famille qui accepte sa problématique et qui nous dissent, nous avons besoin de votre aide. Ces familles ne dissent pas : on va chercher en tant que famille la manière d'aider à nos enfants. Pour elles, la solution est celle d'enfermer les enfants dans une institution. Elles ne veulent que se libérer du problème n'importe comment.

Ch : Et concernant les situations de la maltraitance aux enfants, comment vous expliquez cette phénomène ?

DF : Il y a de la maltraitance lorsque les parents n'ont pas d'outils pour contenir les enfants, ne-c'est pas ? Pour les difficultés économiques, mm, et parce que tous les parents souhaitent que leurs enfants soient des bons enfants, des enfants qui ne posent pas de problèmes, des enfants qui respectent les normes. Mais ça n'existe pas, ne-c'est pas ?

Ch : Les parents ont installé dans leurs têtes l'image d'un enfant idéalisé.

DF : Qu'est-ce qui se passe avec un enfant de 6 ans par exemple, appelons-le Juan, qui est sollicité par sa mère en lui disant pendant toute la journée : Juan, vient, est-ce que tu ne m'écoutes pas ? Vient, vient ! Alors, il n'écoute que sa mère le crier tout le temps, l'enfant ne se contrôle pas, et là, vous ne savez pas comment le contenir et lui-même ne va pas le faire. En plus, vous ne savez pas si l'enfant a un problème d'attention, si l'enfant a besoin d'un médicament. Vous devrez donc aller avec l'enfant chez le médecin mais les mères ne comprennent pas ça, c'est nous qui devons les dire. Ça c'est ce qui j'ai écoutée de ces mères.

Ch : D'accord.

DF : Ecoute, la valeur personnelle de ces enfants a été décimée par ces parents qui les ont toujours pris pour des objets, ne-c'est pas ? Alors, ils pensent qu'ils sont autorisés à faire n'importe quoi avec eux par le fait d'être leurs parents, parce qu'ils, en tant que parents, ont subi de la douleur de les avoir accouchés et pour cette raison ils peuvent faire ce qu'ils veulent, ne-c'est pas ? Ces parents par exemple frappent à leurs enfants avec les murs, essayent de les étouffer dans de citernes d'eau, enfin, ils font n'importe quelles atrocités. Alors, un enfant qui est humilié, qui est exhibé nu dans un terrasse afin de provoquer les rires des gens, ça c'est un dommage émotionnel terrible pour cet enfant. Je constate donc que ces fillettes qui se sont agressées sur elles-mêmes, elles sont presque toujours des ados, ont subie de la maltraitance physique et psychologique ; elles ont été dégradées, et par conséquent, elles ne se valorisent pas en tant que personnes. Alors, elles ne prennent pas soin d'elles-mêmes, elles sont prisses dans une douleur qui a été produit depuis longtemps.

Ch : D'accord.

DF : C'est pourquoi que le travail du psychologue est très important car il peut déterminer si l'enfant a besoin d'aller chez le psychiatre. En résumé, il faut savoir comprendre la subjectivité de l'enfant. J'ai par exemple le cas d'un enfant qui avait 6 ans, il était un enfant maltraité par sa mère. Quand j'ai eu la chance de parler avec lui, j'ai le fait sans la présence de sa mère. J'ai le fait évidemment parce que la mère n'allait pas reconnaitre ses comportements violents visés à son enfant. Alors, je rappelle cette fois lorsque j'ai parlée avec cet enfant parce qu'il était très inquiète, je me suis rendu compte de cela car il ne faisait que regarder la porte pour voir si sa mère arrivait. Ce geste m'a fait penser à la peur que cet enfant avait de sa mère. Il m'a fait d'ailleurs rigoler parce qu'il avait l'impression d'être en train de dire une chose si grave. C'est-à-dire, il s'agit d'un peur énorme. Pauvre petit, pensais-je. Mais, franchement, cette mère n'a pas les outils par exemple pour contenir un enfant qui pourrait avoir un trouble d'attention et hyperactivité. Il n'a probablement du médicament pour cette difficulté. Alors, qu'est-ce que l'on pensé d'emblée de cette mère : elle est une mère terrible. Mais on n'a pas analysé ce qui passe avec l'enfant.

Ch : Et vous devez donc considérer ces éléments pour prendre une décision sur l'enfant et sa famille.

DF : Evidemment.

Ch : Et c'est là que l'on parle de l'interprétation.

DF : Tout-à-fait. C'est pour cela qu'il faut faire tout d'abord la constations des plaintes que nous recevions. Pour cela, ce qui je fais pour commencer c'est lire les dossiers des familles el le concept donné par l'équipe psychosociale. La décision d'envoyer un enfant à une famille de substitution c'est d'ailleurs la dernière chose à faire. Il faut voir en conséquence si la famille propre de l'enfant peut se transformer avant de prendre cette décision. Autrement dit, il est important de donner une chance aux familles de ces enfants. Je dois donc envisager, en tant que défenseur de famille, ce qui la famille doit apprendre pour se transformer. Mais franchement nous n'arrivons pas à faire ça. Alors, je souhaiterais voir qu'à la suite des processus de prise en charge les enfants sont arrivés à la salvation.

Ch : Salvation ?

DF : Oui, c'est une manière de dire que ces enfants surmontent ces difficultés. Mais ça n'arrive pas beaucoup puisque ces enfants tombent encore une fois dans leurs anciennes dynamiques familiales.

Ch : Ils n'avancent pas, en conclusion.

DF : Ce qui le plus convenant c'est que l'enfant reçoit un traitement psychosocial lorsqu'il est dans l'ICBF.

Ch : Oui.

DF : Alors que l'enfant reçoit ce traitement, on espère que la famille travaille avec l'équipe psychosociale. Mais qu'est-ce qui arrive ? Les familles n'ont pas de l'argent pour payer le transport pour visiter à leurs enfants. Tu vois ? Il arrive même des choses comme ça. On dit donc que la famille n'est pas intéressé au processus de leur enfant lorsque ce qui arrive c'est que la famille n'a pas de l'argent pour se transporter.

Ch : D'accord.

DF : En conclusion, il y a beaucoup de choses qui ne permettent pas avancer sur les processus de la pris en charge de l'ICBF. Nous ne pouvons pas avancer dans les processus pour le rétablissement des droits des enfants, on ne avance pas beaucoup ni avec les enfants ni avec leurs familles. Nous parlons avec d'autres défenseurs de ces difficultés mais qu'est-ce que l'CBF fait, il ne fait que engager d'autres professionnelles, tu vois ? On essaye comme même apprendre à las familles à se gérer par elles-mêmes mais ce n'est pas facile. Nonobstant cela, je crois qu'il faut travailler plus avec les familles. Est-ce que j'ai beaucoup parlé ?

Ch : Je ne crois pas. Merci beaucoup d'ailleurs. On peut laisser là. Merci.

DF : Merci à toi.

Travailleuse socialle

Chercheur : Bonjour, comment ça va ? Je viens de parler avec madame l'avocat et la psychologue. On a parlé de plusieurs choses qui concernent la prise en charge des enfants et de leurs familles ici à l'ICBF. Nous allons en parler aussi si tu es d'accord.

Travailleuse Sociale (TS) : Oui, bien sûr.

Ch : Tout, d'abord, qu'est-ce que tu fais en tant que travailleur social ?

TS : Nous travaillons spécifiquement avec les familles biologiques des enfants. A la suite du concept juridique donné par madame le défenseur de la famille nous commençons avec la famille de l'enfant un processus d'orientation psychosociale, c'est-à-dire, un processus qui comprend la psychologue et le travailleurs social. S'il s'agit d'une situation familiale très compliqué où l'enfant est maltraité par exemple, il faut un processus thérapeutique. En même temps, nous travaillons avec la famille de l'enfant dans l'intention de leur apprendre comment il faut éduquer les enfants. Cela parce que ces enfants ne vont pas aller à l'école ou ils ne suivent pas les normes de leurs familles.

Ch : D'accord.

TS : C'est donc à cause de ces comportements que les parents maltraitent à leurs enfants, tu vois ? L'orientation éducative que nous faisons avec ces familles comprend donc ces situations de même que les difficultés que parents trouvent pour fixer des limites à leurs enfants.

Ch : Tu réalises donc un processus d'accompagnent pour éduquer ces familles.

TS : Oui, mais ce n'est pas un processus stricto sensu, tu vois ? En principe on doit se voir tous les quinze jours avec ces familles mais on n'arrive qu'à se voir trois fois pendant six mois.

Ch : Six mois ?

TS : Oui, c'est les nombre de mois qu'en principe nous avons pour suivre les processus de ces familles. C'est dans cette période de temps que nous profitons pour accompagner et éduquer ces familles. On réalise donc deux fonctions, celle de voir si les droits des enfants sont respectés et celle d'apprendre à ces familles dans les manières correctes d'éduquer leurs enfants.

Ch : D'accord.

TS : Pour voir si les droits de ces enfants sont respectés, on voit par exemple si l'enfant va à l'école et si le lieu où il habite est un lieu adéquat. Et on fait ça puisque parmi les plaintes que nous recevons se trouvent celles qui nous indiquent justement que les conditions physiques des lieux où les enfants habitent ne sont pas adéquats. On apprend comment développer des bons habits hygiéniques.

Ch : Qu'est-ce que tu appelles orientation ? Ça répond à une stratégie institutionnelle ?

TS : Ecoute, nous n'avons pas des certitudes par rapport à ça, je viens d'ailleurs d'en parler avec mes collègues. Dans les stratégies que nous suivons n'a pas été établit comment on doit faire cette orientation, tu vois ? Par contre on retrouve là comment on doit faire l'accompagnement de la famille parce que ça c'est compris dans la route pour faire la prise en charge.

Ch : Comment faire donc pour constituer une route pour faire l'orientation éducative avec les familles ?

TS : Il faut une approche théorique pour maitriser les mêmes concepts par rapport aux processus de communications dans les familles par exemple.

Ch : Et vous avez besoin de quels concepts ?

Ch : Par rapport à la communication, aux modèles d'éducation, à la filiation, aux dynamiques dans les liens familiales. Pour l'instant, nous n'avons que ce que le modèle solidaire nous dit. Le modèle solidaire est notre unique base conceptuelle, notamment ce qui concerne le profil de vulnérabilité et générativité.

Ch : Qu'est-ce que vous faites dans les processus d'accompagnement ?

TS : Nous identifions les conditions psychosociales et physiques des familles. Ensuite, on leurs dit : il faut améliorer les conditions de logement pour les enfants, il faut faire attention à la dynamique familiale ou aux modèles d'éducation, tu vois ? On travaille donc tout ce qui concerne les processus d'éducation dans la famille. Mais qu'est-ce que l'on voit ? Ces familles ne deviennent pas des familles autonomes, lorsqu'un problème arrive, elles viennent ici, tu vois ? Il est bien de voir qu'elles trouvent à l'ICBF leur réseau de soutien mais nous souhaitions aussi qu'elles deviennent des familles autonomes. Elles sont apparemment des familles qui préfèrent recevoir plus que donner.

Ch : Est-ce que la plupart de ces familles agissent comme ça ?

TS : En dernière but on analyse les familles en fonction de leur capacité de résoudre leurs difficultés de manière autonome.

Ch : D'accord. Et par rapport à l'CBF, qu'est-ce que cette institution pour toi ?

TS : C'est une entité de l'Etat colombien dont l'objectif est celui de développer des stratégies pour protéger aux enfants, les ados et leurs familles. Pour cela, c'est fondamental pour l'CBF compter avec des professionnels très préparés. Les professionnels de l'CBF doivent donc posséder les compétences nécessaires pour devenir des personnes efficientes. A mon avis, l'CBF ressort au sens de ce qui il fait pour l'enfance.

Ch : A l'égard de ton expérience à l'ICBF, quelle est la perception que les familles possèdent des professionnelles de l'ICBF ?

TS : En général les personnes ont bien apprécié mon travail. Je n'ai pas eu des difficultés avec les familles avec lesquelles j'ai déjà travaillée. Mais ça c'est grâce à la confiance qu'elles ont fait en moi. Cela parce que l'on essaye de comprendre leurs difficultés alors que l'on travaille pour améliorer en quelque sorte leurs vies.

Ch : Evidemment tu travailles ici depuis quelques années. Peux-tu nous faire une caractérisation des familles de l'CBF ?

TS : Elles sont des familles où on ne trouve qu'à la mère et ses enfants. La mère est donc la tête de la famille. La situation économique de ces familles n'est pas une situation favorable. Elles habitent dans des quartiers compliqués où les situations sociales ne sont pas appropriées pour l'éducation d'un enfant. Dans ces conditions

socioéconomiques, les mères n'ont pas une autre possibilité que travailler n'importe où. Elles doivent donc laisser à leurs enfants dans les mains de n'importe qui.

Ch : D'accord.

TS : Les familles n'ont pas beaucoup de ressources économiques, le père n'a pas un travail stable et la mère s'occupe du foyer, on voit des papas qui sont toxicomanes, nous en avons plusieurs cas, ce sont des histoires dont les pères étaient déjà drogués mais avant de constituer leur famille. Dans ce cas, les familles restent unies par leurs enfants. Les pères assument le rôle de fournisseur économique mais ils consomment leurs drogues quand même. Nous avons aussi d'autres cas où les pères ne sont pas drogués mais ils sont absents. C'est donc les mères qui s'occupent de tout, elles sont la tête de la famille, elles s'occupent de l'éducation des enfants. Ce sont les mères en effet celles qui viennent à l'ICBF alors que les pères il faut les prier pour y venir.

Ch : Les pères en sont obligés mais ça ne marche pas.

TS : Pas du tout, d'ailleurs, nous essayons d'accorder avec ces pères les rendez-vous en fonction de leurs possibilités.

Ch : D'accord.

TS : On fait comme ça. Nous devons nous accommoder à la situation de ces hommes, surtout aux situations de ceux qui travaillent à la campagne. Cela parce qu'ils ne sont pas d'accord avec l'idée de ne pas travailler une journée.

Ch : Et par rapport à ces mères qui sont les têtes de leurs familles, qu'est-ce que tu as vues en ce qui concerne les rapports avec leurs propres pères ?

TS : On trouve là que ces femmes ont été aussi victimes de la maltraitance. Il me semble donc que ces histoires se répètent dans les familles. Nous retrouvons donc dans les histoires de ces mères des situations de la maltraitance, d'une parte, et des situations de désintégration familiale. Ces femmes ont été maltraitées par leurs pères parce que ces hommes ont été éduqués de la même manière par leurs propres parents. C'est pour ça qu'elles nous fassent une critique en quelque sorte lorsqu'elles parlent de l'éducation à leurs enfants en nous disant : les enfants font ce qui veulent parce nous ne pouvons déjà les toucher.

Ch : D'accord. Et comment marche aujourd'hui les rapports entre ces mères et leurs pères ?

TS : Elles dissent : il est mon père, c'est le père que la vie m'a donné, donc, il faut lui bien traiter malgré ce qu'il m'a fait. Elles essayent de maintenir une bonne relation avec leurs pères mais sans oublier leurs histoires. Elles font comme ça bien que ce qu'elles ont vécus ait frustré leurs vies. Pour échapper de leurs pères plusieurs de ces femmes ont décidé se marier. Mais c'est là qui commence une autre histoire si tragique lorsque ces hommes abandonnent ces femmes.

Ch : C'est donc ce qui s'est passé entre ces mères et leurs pères.

TS : Oui, c'est pour ça que ces mères souhaitent pour leurs enfants une bonne éducation.

Ch : Et par rapport à ce lien entre ces mères et leurs enfants, qu'est-ce que tu peux dire ?

TS : Il y a quelques mères qui ne sont pas amoureuses, il faut en effet parler avec elles de l'importance de l'amour dans les processus d'éducation. Ces femmes cependant aiment ces enfants mais elles ne s'occupent pas d'eux. C'est la raison pour laquelle je demande à ces femmes : est-ce que vous avez désiré votre enfant ? Les plupart des enfants de ces mères ne sont pas désirés. Ces enfants sont arrivés parce que leurs mères n'ont pas utilisé des méthodes contraceptives. Voilà pourquoi on peut dire que ces mères et ces familles sont passives. Alors, elles ne pensent pas ce qui implique le fait d'avoir des enfants. Elles ont un, deux, trois, jusqu'à quatre enfants mais elles ne réfléchissent pas ce qui implique le fait d'avoir des enfants. Ensuite, on voit comme elles deviennent des mères qui ne sont pas capables d'éduquer leurs enfants.

Ch : Et en ce qui concerne les pères de ces enfants, qu'est-ce qu'il faut dire ?

TS : Dans le cas de ces familles, on trouve que les pères sont absents. En plus, il faut leur prier de donner de l'argent que la loi les exige afin de satisfaire les besoins de leurs enfants. Les pères pensent que la paternité ne consiste qu'en la fonction économique, ils ne voient pas au-delà de ça. C'est pourquoi chez les enfants existe une espèce de ressentiment parce que leurs mères doivent implorer les pères qui donnent de l'argent. Les enfants disent donc, n'est pas juste que tous les mois ma mère doive aller chez mon père pour le faire me donner de l'argent nécessaire pour acheter mes trucs. Pour cela il faut cent mille pesos maximum car il y a des hommes qui ne peuvent payer que vingt mille. Et il y a des femmes qui doivent prier ces hommes qui donnent ces vingt mille pesos, elles insistent et insistent jusqu'à la fatigue, jusqu'à ce qu'elles décident de ne plus rien faire.

Ch : Et ces enfants comment réagissent en face de leurs pères ?

TS : Il y a chez ces enfants beaucoup de la haine.

Ch : Comment tu peux décrire à ces enfants ?

TS : Je ne sais pas mais il y un caractéristique assez commun chez ces enfants. Ils sont très agressifs à l'école. C'est pour ça que leurs mères doivent aller souvent à l'école. A la maison, ces enfants reçoivent des mains de leurs mères les punitions. Ces enfants par conséquent deviennent des enfants rebelles, c'est-à-dire, ils commencent à ne pas suivre les normes de la maison.

Ch : Est-ce qu'il y a des autres personnes importantes dans les vies de ces enfants ?

TS : Dans les visites à ces enfants que nous réalisons ici à l'ICBF, on retrouve quelques membres de la famille élargie. On retrouve surtout les grands-parents et parfois les oncles.

Ch : Est-ce qu'il s'agit de familles nombreuses ?

TS : Oui, mais ça ne veut pas dire que ces familles fonctionnent en tant qu'un réseau.

Ch : Pourquoi ?

TS : Oui, parce que pour éviter placer une enfant chez une famille de substitution, on cherche en premier lieu un membre de sa famille. Mais il est très compliqué le fait de trouver un membre de la famille de l'enfant. On découvre que les relations entre les membres de ces familles sont très écrasées.

Ch : Et pourquoi ça ?

TS : Probablement parce que ces personnes lorsque elles abandonnent leurs familles ne le font pas d'une bonne manière. C'est-à-dire, on trouve que la plupart de ces personnes ont abandonné leurs familles depuis qu'elles étaient très jeunes pour constituer leurs propres familles. Il est souvent ainsi que ces nouvelles familles se placent dans des autres villes.

Ch : Et bien, je crois que nous pouvons arrêter ici. Merci beaucoup de ton aide pour cet entretien.